

Mélanie FUSARO

UNE IDENTITÉ PROBLÉMATIQUE :
CITTADINANZA, NAZIONALITÀ ET ITALIANITÀ
PARMI LES ITALO-DESCENDANTS
EN ARGENTINE ET AU BRÉSIL

Thèse de Doctorat en Études Italiennes
Sous la direction de M. Jean-Charles Vegliante

Soutenue le 13 décembre 2014

Devant un jury composé de :

Mme. Isabelle Felici (Université Paul Valéry Montpellier 3)

M. Hervé Le Corre (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3)

M. Jean-Charles Vegliante (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3)

M. Gérard Vittori (Université Rennes 2)

Une identité problématique : *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità* parmi les Italo-descendants en Argentine et au Brésil

RÉSUMÉ

Selon la législation italienne, est Italien le fils ou la fille d'un citoyen italien. Cette transmission de la *cittadinanza* par droit du sang remonte à l'aube de l'Unité italienne, dans les années 1860, et à un contexte d'émigration massive, en particulier vers l'Amérique Latine. En légiférant de la sorte, les parlementaires du tout jeune Royaume d'Italie souhaitaient maintenir un lien fort avec la population émigrée dans le monde entier, pour l'intégrer, sur le principe de la *nazionalità*, à la construction de la nation italienne. Depuis, la loi n'a que très peu changé, tandis que l'Italie s'est transformée de pays d'émigration en pays d'immigration. Entre-temps, les émigrés italiens se sont intégrés à leurs pays d'accueil et leurs descendants, qui sont donc légalement aussi des citoyens italiens, sont encore considérés par les parlementaires italiens comme une véritable ressource pour l'Italie : ils joueraient ainsi le rôle d'ambassadeurs d'*italianità*, contribuant au prestige de l'Italie à travers la diffusion de la langue, de la culture, et des produits de consommation italiens. Mais est-ce bien le cas et la législation est-elle encore adaptée à la réalité contemporaine ?

À partir d'un *corpus* inédit de données statistiques et d'entretiens enregistrés ou filmés avec des parlementaires italiens, des représentants d'institutions italiennes à l'étranger et des Italo-descendants lors d'une recherche de terrain réalisée en Italie, en Argentine et au Brésil, nous vérifions dans quelle mesure ces derniers constituent (ou non) une ressource pour l'Italie et maintiennent un lien avec le pays d'origine de leurs ancêtres. Pour cela, nous conjugons méthode quantitative et méthode qualitative, et pour cette dernière, nous recourons à l'analyse de discours, traquant chez les Italo-descendants les indices d'*italianità* et la manière qu'ils ont de l'exprimer dans leur langage et leur gestuelle. Nous abordons différents thèmes (économiques, démographiques, linguistiques, culturels, civiques) qui nous permettent de montrer que ces Italo-descendants ne constituent pas des ambassadeurs d'*italianità*, mais des individus aux appartenances multiples et aux identités complexes, dont le lien avec l'Italie est, à quelques exceptions près, ténu.

Plus qu'un élément fédérateur unissant les Italo-descendants à leurs prétendus compatriotes d'Italie, la *cittadinanza* est ainsi envisagée de manière tantôt pragmatique, comme un laisser-passer permettant de voyager librement ; tantôt de manière symbolique, comme un vecteur de distinction au sein des sociétés argentine et brésilienne. Loin de se confondre, la *cittadinanza*, la *nazionalità* et l'*italianità* tendent en réalité à se distinguer de plus en plus dans le nouveau contexte globalisé, et invitent à réfléchir à une autre manière de préserver, entretenir ou créer un lien entre les Italo-descendants et l'Italie.

Mots clés : *cittadinanza*, *nazionalità*, *italianità*, identité, migrations, Italo-descendants, Argentine, Brésil.

A problematic identity: *cittadinanza*, *nazionalità* and *italianità* among Italian descendants in Argentina and Brazil

ABSTRACT

According to the Italian legislation, to be Italian one must be the son or daughter of an Italian citizen. The transmission of the *cittadinanza* by right of blood dates back to the dawn of the Italian Unity, in the 1860s, and to a context of massive emigration, especially towards Latin America. By legislating in such a way, the parliamentarians of the young Italian Kingdom expected to keep a strong link with their migrants across the world, in order to integrate them, under the principle of *nazionalità*, to the construction of the Italian Nation. Ever since, the law has seen only minor changes, in tandem with the transformation of Italy from a country of emigration to one of immigration. Meanwhile, Italian migrants have integrated to their host countries and their descendants—who are accordingly Italian citizens—are still considered by the Italian legislators as a true resource for Italy: they would thus play the role of ambassadors of *italianità*, contributing to the prestige of Italy by diffusing the Italian language, culture, and products. But is this actually the case and is the legislation adapted to today's reality?

Using a novel *corpus* of quantitative data and interviews audio or video-taped with members of the Italian parliament, representatives of Italian institutions in foreign countries and Italian descendants during fieldwork undertaken in Italy, Argentina and Brazil, I investigate to what extent Italian descendants do (or do not) constitute a resource for Italy and whether they maintain a link with the country of origin of their ancestors. To that end, I conjugate quantitative and qualitative methods. For the latter, I use discourse analysis to track down the clues of *italianità* among Italian descendants as well as the ways in which they express it both language and gesture-wise. I cover different domains (economic, demographic, linguistic, cultural, civic) that permit to show that Italian descendants do not constitute ambassadors of *italianità*, but rather individuals with multiple and complex identities for whom the link with Italy is, with rare exceptions, tenuous.

More than a unifying element joining together Italian descendants and their pretended compatriots in Italy, the *cittadinanza* is thus at times conceived in a pragmatic manner, as a free-pass allowing for unimpeded travelling; and at times in a symbolic way, as a driver of distinction within the Argentinian and Brazilian societies. Far from being the same thing, *cittadinanza*, *nazionalità* and *italianità* tend in reality to become increasingly divergent in the new context of globalization, which calls for a reflection on different ways of preserving, maintaining or creating a link between Italian descendants and Italy.

Keywords: *cittadinanza*, *nazionalità*, *italianità*, identity, migrations, Italian descendants, Argentina, Brazil.

« Je ne crois pas plus aux solutions simplistes qu'aux identités simplistes.
Le monde est une machine complexe qui ne se démonte pas avec un tournevis.
Ce qui ne doit pas nous interdire d'observer, de chercher à comprendre, de spéculer,
de discuter, et de suggérer parfois telle ou telle voie de réflexion »

Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de recherches, M. Jean-Charles Vegliante, pour sa relecture patiente et attentive, sa disponibilité à toute heure, ses remarques judicieuses, ses critiques pertinentes et la confiance qu'il a placée en moi tout au long de mon apprentissage de chercheuse, du master au doctorat.

J'adresse ma sincère reconnaissance à tous les représentants des institutions italiennes qui m'ont accordé, malgré leurs agendas très chargés, un peu de leur temps et de leur attention si précieux.

Ma profonde gratitude va à tous les Italo-descendants qui ont accepté de répondre à mes questions, et plus particulièrement à ceux qui m'ont ouvert, à travers les entretiens, leurs maisons, leurs pensées, et leurs cœurs.

Je tiens à adresser mes remerciements aux chercheurs – en particulier Luigi Biondi, Antonio Canovi, Giulio Mattiazzi et Giovanni Graziano Tassello – qui m'ont accompagnée dans mon parcours et mes réflexions, ainsi qu'à Elvira Federici, dont la rencontre a été très stimulante.

Je sais gré à mes amies et collègues, en particulier Élise Montel et Noémie Castagné, de leur relecture rapide, de leurs critiques constructives, de leur sincérité, et de leurs encouragements.

Je suis extrêmement reconnaissante envers mes grands-parents, Janine et Bernard Chapuis, qui m'ont offert sous leur toit les conditions idylliques pour la rédaction de cette thèse et m'ont aidée avec grande efficacité et méticulosité dans la relecture de ce travail.

J'adresse une pensée particulière en mémoire de mon *nonno*, Alphonse Fusaro, et à ma *nonna*, Raphaëlle Fusaro, qui m'ont transmis leurs origines italiennes.

Merci à mes parents, à ma sœur et à mes frères, qui n'ont cessé de croire en moi, pour leur amour inconditionnel.

Je ne remercierai jamais assez Petterson Molina Vale pour son soutien indéfectible, ses conseils avisés, son expérience de chercheur, sa foi en mes capacités, sa complicité et sa tendresse.

Merci enfin à Tomas d'être venu au monde et de m'avoir aidée à donner corps à cette thèse.

TABLE DES MATIÈRES

Conventions adoptées	15
Introduction	19
PREMIÈRE PARTIE. LA CITTADINANZA ITALIENNE	39
CHAPITRE 1. Le <i>ius sanguinis</i>	41
1.1. Le <i>Codice Civile</i> de 1865	41
1.2. Le débat sur l'émigration	44
CHAPITRE 2. Le nationalisme d'émigration	47
2.1. Une ressource économique	47
2.2. Une ressource géo-politique	52
2.3. Une ressource culturelle et linguistique	56
2.4. Une ressource civique	59
CHAPITRE 3. Les lois de <i>cittadinanza</i> (1901, 1912, 1992)	63
3.1. La loi n. 23 de 1901	63
3.2. La loi n. 555 de 1912	66
3.3. La loi n. 91 de 1992	70
CHAPITRE 4. Le <i>voto all'estero</i>	75
4.1. Un long cheminement	75
4.2. Un questionnement multiple	78
CHAPITRE 5. Aujourd'hui, quels enjeux ?	89
5.1. Résistances	89
5.2. Réformes	94
5.3. Rémanences	104
5.4. Résurgences	107
DEUXIÈME PARTIE. UNE RESSOURCE ÉCONOMIQUE	113
CHAPITRE 6. Investisseurs	115
6.1. Partenariat	115
6.2. Tourisme	119
6.3. Utilitarisme	124
CHAPITRE 7. Consommateurs	129
7.1. La consommation de biens	129
7.2. La consommation de culture	139
7.3. L'accès aux biens et à la culture	150

CHAPITRE 8. Promoteurs	157
8.1. Format	157
8.2. Formation	162
8.3. Formateurs	167
TROISIÈME PARTIE. UNE RESSOURCE GÉO-POLITIQUE	171
CHAPITRE 9. Reproducteurs génétiques	173
9.1. Unions et Mariages	174
9.2. Naissances et Baptêmes	191
9.3. Réunions et Communions	209
CHAPITRE 10. Ascenseurs sociaux	217
10.1. Le travail	217
10.2. L'ascension	225
10.3. Le succès	233
CHAPITRE 11. Éléments fédérateurs	245
11.1. Associations	246
11.2. Divisions	253
11.3. Isolement	259
QUATRIÈME PARTIE. UNE RESSOURCE LINGUISTIQUE ET CULTURELLE	267
CHAPITRE 12. Défenseurs de langue(s)	269
12.1. Réception	269
12.2. Apprentissage	291
CHAPITRE 13. Célébrateurs de rites	307
13.1. La cuisine	307
13.2. La religion	332
13.3. Le football	350
CHAPITRE 14. Conservateurs de mémoire	359
14.1. Mémoire	359
14.2. Patrimoine	371
CINQUIÈME PARTIE. UNE RESSOURCE CIVIQUE	381
CHAPITRE 15. News-lecteurs	383
15.1. Quels <i>media</i> ?	383
15.2. Quelle information ?	392

CHAPITRE 16. Électeurs	401
16.1. Non-participation	402
16.2. Participation	408
CHAPITRE 17. Quels Italiens ?	415
17.1. Une identité italienne	415
17.2. Argentins / Brésiliens	423
17.3. Italo-Argentins / Italo-Brésiliens	429
SIXIÈME PARTIE. UNE IDENTITÉ PROBLÉMATIQUE : CITTADINANZA, NAZIONALITÀ ET ITALIANITÀ	443
CHAPITRE 18. <i>Cittadinanza = Nazionalità</i>	445
18.1. Une confusion généralisée	445
18.2. La crise de l'État-nation	451
CHAPITRE 19. <i>Nazionalità = Italianità</i>	459
19.1. « Il mito della nazione »	459
19.2. « La morte della patria »	464
CHAPITRE 20. <i>Cittadinanza = Italianità</i>	471
20.1. Rapprochement	471
20.2. Dissociation	475
20.3. Instrumentalisation	478
Conclusion	481
Bibliographie	487
Ouvrages généraux et spécialisés	487
Références électroniques	500
Articles de presse en ligne	502
Œuvres littéraires	503
Annexes	505
Annexe A. Questionnaires appliqués pour la collecte de données quantitatives	505
Annexe B. Protocoles des entretiens réalisés pour la collecte de données qualitatives	510
Annexe C. Listes des questionnaires appliqués et des entretiens réalisés	518

CONVENTIONS ADOPTÉES

Notre travail reposant sur un *corpus* de 62 entretiens oraux réalisés en Italie, en Argentine et au Brésil, il a été nécessaire de procéder d'abord à une transcription, puis à une sélection et enfin à une traduction de ces entretiens.

Transcription

Pour les transcriptions, nous avons été le plus possible fidèle au discours des informants. Nous avons également tenté de reproduire leurs exclamations, leurs interrogations, leurs hésitations, leurs silences et d'explicitier leurs gestes au moyen du code suivant :

[-] : pause courte

[--] : pause moyenne

[---] : pause longue

/// : arrêt, rupture dans le discours

[xxx] : inaudible

[...] : partie non transcrite car non pertinente pour cette étude

[texte] : chevauchement, intervention de l'autre interlocuteur dans le discours

[*texte*] : intonation du discours, gestuelle, attitude

Concernant les autres conventions typographiques, hormis ce code de transcription, nous n'utilisons que très peu de sigles et d'abréviations, ceci afin de faciliter la lecture. Nous avons adopté les conventions typographiques françaises dans la présentation des références bibliographiques, même pour les ouvrages étrangers, conformément aux consignes de l'Imprimerie Nationale. Les lieux, dates et directions d'éditions des ouvrages et des revues

n'ont pas été traduits. Nous indiquons leur récurrence dans la progression de notre réflexion par *op. cit.* et *ibid.* le cas échéant. Nous présentons les auteurs par leur prénom et leur nom la première fois que nous les citons, puis seulement par l'initiale de leur prénom et leur nom.

Nous indiquons en italique les mots en langue autre que le français qui ne relèvent pas du discours d'un informant ou d'une citation, mais de nos propres analyses. Les citations sont insérées entre guillemets.

Sélection

Le volume des transcriptions des entretiens de notre *corpus* étant très important, nous avons sélectionné les passages qui nous semblaient les plus intéressants dans la perspective de notre sujet. Le texte intégral, en langue originale (espagnol, italien, portugais), de ces transcriptions est disponible sur internet, sur le site du Centre Interdisciplinaire de Recherche sur la Culture des Échanges (CIRCE) de l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, au lien suivant : <http://circe.univ-paris3.fr/>¹. Nous avons en effet préféré, pour des questions d'espace mais aussi de disponibilité, le mettre en ligne afin qu'il soit plus facilement consultable.

Pour une meilleure lisibilité de cette thèse, nous indiquerons entre parenthèses le numéro de l'entretien d'où la citation est extraite, selon le sigle suivant :

E1, E2, E3, etc. : Entretien semi-directif

R1, R2, R3, etc. : Réponse écrite à un questionnaire

Q1, Q2, Q3, etc. : Réponse orale à un questionnaire

La liste des entretiens et des réponses aux questionnaires se trouve en Annexe C.

Mais, parce que ces entretiens ont été réalisés avec des personnes et non avec des sigles, parce que nous ne souhaitons pas amputer ce travail de sa dimension humaine, et parce que le nom fait l'objet dans cette thèse d'analyses et de réflexions, nous désignerons très souvent nos informants par un prénom et un nom, et pas seulement par le numéro de l'entretien que nous avons réalisé avec eux. Ces derniers nous ont autorisée à dévoiler leur identité, mais, par respect de la confidentialité et pour la protection de leurs données personnelles, nous avons donné à chacun un pseudonyme en essayant de respecter la

¹ Voir dans la Base de données, dans la sous-section « Articles tirés à part ».

cohérence sonore et socio-culturelle des noms², sauf quand le nom avait une signification particulière, que nous conservons pour nos analyses. L'identité des parlementaires et des représentants des institutions italiennes est cependant présentée par leurs prénoms et noms véritables, dans la mesure où ils assument une charge publique. Quant aux réponses aux questionnaires appliqués pour la collecte des données quantitatives de cette étude, elles ont été accordées sur la base de l'anonymat, et nous les désignons par le sigle Q1, Q2, Q3, etc.

Traduction

Notre travail étant une thèse en Études italiennes, nous ne traduisons pas les citations italiennes. En revanche, nous traduisons en français les citations de travaux et les extraits des entretiens dans les langues autres que l'italien (anglais, espagnol, portugais) et, pour ne pas entraver la lecture, nous ne mettons pas l'original en note de bas de page, mais nous renvoyons au texte intégral en ligne (*cf* lien *supra*) ou à la référence bibliographique le cas échéant. Nous citons toutefois, dans de rares cas, l'original de la citation en note de bas de page quand elle nous semble comporter un intérêt linguistique ou quand un vocable ou une expression est propre à une langue et difficilement traduisible en français. Toutes les traductions ont été réalisées par nos soins, sauf mention spécifique.

² Par exemple, nous avons conservé au mieux la connotation générationnelle et géographique des prénoms et des noms, selon qu'ils proviennent du Trentin, de la Vénétie, du Piémont, des Pouilles, etc.

INTRODUCTION

*Dos días hace, mamma, que estoy en la Argentina,
no me parece cierto sentirme tan feliz.
Si vieras Buenos Aires, qué linda y qué distinta
a nuestra pobre Italia, cansada de sufrir.
Quisiera en esta carta decirte muchas cosas
que en este suelo amigo dan ganas de vivir,
que ya soy otro hombre, que sueño a todas horas
con el día que pueda traerte junto a mí.*

*Y dile a la Rosina
que siempre pienso en ella,
que yo en la Argentina
trabajo con amor.
Que cuando estemos juntos
aquí nos casaremos
y juntos le daremos
las gracias al Señor.
No importa el sacrificio
que has hecho por tu hijo
para que en esta tierra
se forme un porvenir.
Besando tu retrato
yo siempre te lo digo:
tendrás tu recompensa,
aquí serás feliz.*

*Aquí, donde los campos conversan con el cielo
levantaré algún día el nido de mi afán.
Aquí, donde encontramos un bendecido suelo,
que nos dará de sobra felicidad y pan.
Y pienso en nuestro pueblo que se quedó deshecho,
por culpa de la guerra y tengo que llorar,
por ti, por la Rosina y por el hombre bueno
al que no le pudimos decir: ¡Adiós, papá!*

Il y a deux jours, *mamma*, que je suis en Argentine,
il ne me semble pas juste d'être si heureux.
Si tu voyais Buenos Aires, si belle et si fine,
loin de notre pauvre Italie, lasse de souffrir.
Je voudrais dans cette lettre t'en dire tant et tant,
que cette terre amie donne envie de vivre,
que je suis un autre homme, que je rêve à chaque instant
au beau jour où je pourrai te ramener près de moi.

Et dis à la Rosine
que j'pense toujours à elle
qu'ici en Argentine
j'travaille avec amour.
Quand ensemble nous serons
ici nous nous marierons
et ensemble nous rendrons
grâce au Seigneur. Oh,
peu importe le sacrifice
que tu as fait pour ton cher fils
pour que dans ce vaste pays
se forme un avenir.
Baisant ta photographie
toujours je te le dis :
tu seras récompensée,
et bien heureuse ici.

Ici, où les champs infinis conversent avec le ciel
j'élèverai un jour notre nid avec ardeur.
Ici, où nous avons trouvé un sol riche et béni,
et qui nous donnera tant de pain et de bonheur.
Et je pense à notre peuple, affaibli et détruit,
à cause de la guerre, et je fonds en larmes
pour toi, pour la Rosine, et pour cet homme chéri
auquel nous n'avons pas pu dire : Adieu, papa !

Una carta para Italia (1948)
Musique de Santos Lipesker
Paroles de Reinaldo Yiso³

³ Ce texte a été traduit par nos soins, en respectant, dans la mesure du possible, le schéma des rimes et la métrique.

Il peut sembler étonnant, pour une thèse de doctorat en Études italiennes, de commencer par une chanson en espagnol. Et pourtant, à bien y regarder, jaillit dès la première phrase le mot que tout petit Italien prononce dès qu'il est en âge de parler et qui l'accompagnera tout au long de sa vie : « *mamma* ». Pilier de la société italienne, la *mamma* est l'incarnation de la maternité rayonnante, généreuse, protectrice, aimante, fédératrice, juste, qui nous relie par ce cordon viscéral à notre origine, à notre essence, à notre être primordial, à notre matrice. Elle règne sur le « *nido* », ce nid que le poète italien Giovanni Pascoli célébra en 1891 dans son recueil *Myricae* comme le symbole d'un espace-temps intime, fermé, secret, qui s'élargit ensuite au cercle de la famille puis à celui de la patrie. Dès le début, en réalité, ce texte nous fait entrer au cœur de notre sujet : le lien des Italo-descendants avec leur « mère-patrie » Italie, et la question de leur italianité.

Il peut sembler étonnant, pour une thèse de doctorat en Études italiennes, de commencer par un *tango porteño*. Et pourtant, rien de plus italien que cette musique née dans les faubourgs populaires de Buenos Aires ; rien de plus italien que cette ville, qui garde sur ses murs décrépis la mémoire d'immigrés nostalgiques chantant leur Europe natale au son mélancolique du bandonéon ; et rien de plus italien que l'argot portègne, mêlant allégrement italien, castillan et dialectes en une langue nouvelle et fertile, le *lunfardo*, qui donnera naissance aux jurons les plus inventifs et aux plus beaux tangos. Celui-ci, composé par Santos Lipesker (d'origine russe), sur des paroles de Reinaldo Yiso (d'origine uruguayenne et espagnole) et interprété par Roberto Rufino (d'origine italienne⁴) avec l'Orquesta Francini-Pontier, est sous le signe du célèbre *crisol de razas* (« creuset de races ») dans lequel l'Argentine du XIX^{ème} siècle désirait fondre sa population en une seule et grande Nation. De nouveau, nous voici au cœur de notre sujet : l'identité métissée des immigrants italiens en Amérique Latine, et la question de la nationalité.

Il peut sembler étonnant, pour une thèse de doctorat en Études italiennes, de commencer par une chanson d'amour. Et pourtant, s'il y est question d'une « Rosine », celle-ci, courante dans les chants populaires italiens, n'est que figurante, derrière le personnage principal, la « *mamma* », et son double symbolique : l'Italie. Intitulé « *Una carta para Italia* » (« Une lettre pour l'Italie »), ce tango évoque en effet la tristesse et la douleur d'un expatrié contraint de quitter son pays « à cause de la guerre » et d'abandonner son peuple « affaibli et détruit », dans l'espoir d'un meilleur « avenir » ailleurs – comme tant d'autres avant, après et en même temps que lui. Son histoire retrace ainsi celle de millions d'Italiens, fuyant la misère pour *fare la Merica* à force de « travail » et de « sacrifice », écrivant à leurs proches avec la foi en leur nouveau pays de cocagne et la fierté d'avoir réussi. Nous voici encore au cœur de

⁴ Dont le nom présente la transcription hispanique typique des immigrants italiens en Argentine, avec l'aplatissement de la double consonne originale – exemple s'il en est d'hybridation linguistique et culturelle.

notre sujet : l'expérience de l'émigration, de l'immigration, de l'intégration, de la fidélité et de l'appartenance au pays d'accueil et d'origine, et la question de la citoyenneté.

Il peut sembler étonnant, pour une thèse de doctorat en Études italiennes, de commencer par une composition à la première personne du singulier. Et pourtant, ce « je » est déjà « un autre », dans le sens que Rimbaud donne à la perpétuelle mutation d'un être en devenir : « un autre homme », transformé de l'intérieur par l'expérience de l'émigration, par la nouvelle terre dans laquelle il s'enracine, par la nouvelle langue qu'il adopte, par la nouvelle vie qui s'offre à lui. Nous voici enfin au cœur de notre sujet : la question de l'identité, mouvante, fuyante, sans cesse redéfinie, renégociée par les événements de la vie, hybride et composite, multiple et cependant unique – en somme, problématique.

Identité, citoyenneté, nationalité, italianité : autant de notions complexes, qui ont traversé l'histoire italienne et qu'il convient de circonscrire à l'aune du contexte actuel et de ses dynamiques – l'Italie représentant en ce sens un cas spécifique et intéressant, puisque la citoyenneté y est conditionnée à la fois par une longue histoire d'émigration et un contexte récent d'immigration, entre lesquels elle n'est pas encore parvenue à trouver un point d'équilibre. L'exemple de cette chanson-narration, qui concentre en quelques lignes tous ces thèmes et bien d'autres encore⁵, révèle combien ils sont inextricables. Elle révèle aussi qu'ils sont indissociables de l'histoire de l'émigration italienne en Amérique Latine : la citoyenneté italienne repose en effet sur le principe du *ius sanguinis* (droit du sang) qui devait, à l'aube de l'Unité⁶, doter tous les Italiens d'une seule et même nationalité et permettre à ceux, nombreux, qui avaient émigré à l'étranger, ainsi qu'à leurs descendants, de préserver (voire de construire) leur italianité. En même temps, les pays accueillant ces immigrants (l'Argentine et le Brésil), pour la plupart encore presque⁷ vierges de tout peuplement, édifiaient eux aussi leur identité nationale⁸.

Quelle est donc l'identité de ces émigrés/immigrés, transplantés⁹ d'un pays à un autre, d'un climat à un autre, d'une langue à une autre, d'une culture à une autre, contraints de

⁵ Travail, famille, mariage, religion, foi, nourriture, abondance, sacrifice, ascension sociale, etc. : nous explorerons ces thèmes plus en détail dans les troisième et quatrième parties de cette thèse.

⁶ L'Unité italienne remontant à la période entre 1861 et 1871, elle coïncide plus ou moins avec la massification de l'émigration de la population à l'étranger, en Amérique Latine en particulier.

⁷ À l'exception des populations autochtones, trop souvent oubliées dans l'historiographie passée, qui font l'objet aujourd'hui d'études sérieuses, principalement en histoire, en ethnologie et en anthropologie ; pour une bibliographie indicative, voir le site de l'Afea (Association Française d'Ethnologie et d'Anthropologie) : <http://reseaupeuplesautochtones.org/lectures/> [consulté le 15 septembre 2014], ainsi que les ouvrages publiés par l'unité de recherche CREDA (Centre de Recherche et de Documentation des Amériques) de l'Université Sorbonne-Nouvelle/CNRS et par l'unité de recherche CERMA (Centre de Recherche sur les Mondes Américains) de l'Ehess/CNRS.

⁸ Voir Torcuato S. Di Tella, « Argentina: un'Australia italiana? L'impatto dell'immigrazione sul sistema politico argentino », in Bruno Bezza (dir.), *Gli italiani fuori d'Italia. Gli emigrati italiani nei movimenti operai dei paesi d'adozione (1880-1940)*, Milan, Franco Angeli, 1983, p. 419-451.

⁹ Nous utilisons ici volontairement un verbe appartenant au champ lexical biologique, puisqu'il est déjà question, dans la chanson citée *supra*, de racines et de déracinement, et que cette thématique traversera notre

modifier leurs habitudes, de s'adapter aux nouveautés, de se plier à la majorité, de s'intégrer, en somme ? Cette question a déjà été soulevée à de nombreuses reprises et la présence italienne à l'étranger, en Amérique du Sud en particulier, est un fait désormais connu des historiens de l'émigration italienne, et fort étudié.

Parmi les ouvrages généraux fondamentaux, rappelons la fameuse *Storia dell'emigrazione italiana* en deux volumes sous la direction de Piero Bevilacqua, d'Andreina de Clementi et d'Emilio Franzina¹⁰ ; pour l'Amérique du Sud, citons l'*Historia de los italianos en la Argentina* de Fernando J. Devoto¹¹ et *La presenza italiana nella storia e nella cultura del Brasile* de Rovílio Costa et Luis Alberto De Boni¹². Maints ouvrages plus spécialisés les ont complétés, dressant un panorama vaste et détaillé de l'histoire de l'immigration italienne en Argentine et au Brésil : citons les travaux précurseurs du CIRCE (Centre Interdisciplinaire de Recherche sur la Culture des Échanges) de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, en particulier ceux de Jean-Charles Vegliante sur *Gli italiani all'estero*¹³ et la thèse de doctorat d'Isabelle Felici sur *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil*¹⁴. Mais ces travaux très spécialisés portent presque toujours sur un seul pays, et rares sont les études comparatives.

De même, la question de la citoyenneté et de la nationalité appartient à une longue tradition de la philosophie politique¹⁵ et celle (plus périphérique, mais liée) des migrations internationales¹⁶ a fait (et continue de faire) l'objet, depuis longtemps, de nombreuses études

réflexion et nos analyses sur l'italianité des Italo-descendants d'Amérique Latine. Par ailleurs, *trapianto* est un terme cher à l'écrivain Luigi Meneghello, intellectuel italien émigré en Grande Bretagne.

¹⁰ Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi, Emilio Franzina, *Storia dell'emigrazione italiana*, 2 vol., Rome, Donzelli, 2001, XVI-701 p., XVI-847 p.

¹¹ Fernando J. Devoto, *Historia de los italianos en la Argentina*, Buenos Aires, Editorial Biblos, 2006, 489 p.

¹² Rovílio Costa, Luis Alberto De Boni (dir.), Angelo Trento (dir. éd. italienne), *La presenza italiana nella storia e nella cultura del Brasile*, Turin, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1987, 440 p.

¹³ Entre autres, citons : *Quelques autres Italies, Numéro Spécial de Les Langues néo-latines*, n. 253, fasc. 2, 2^{ème} trim., 1985, 224 p. ; « Pour une étude de la langue des Italiens en France (notes liminaires) » in Pierre Milza (dir.), *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, Rome, École Française de Rome, 1986, p. 111-139 ; « L'italien : une italoophonie honteuse », in Geneviève Vermès (dir.), *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France, T. II, Les langues immigrées*, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 234-262 ; *Lectures du geste: contributions au colloque d' Urbino, oct. 1988*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1990, 117 p. ; *Gli italiani all'estero : Tome 3, Autres passages*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1990, p. 7-15 ; *Gli italiani all'estero : 1861-1981, Dati introduttivi*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993 (2^{ème} éd.), 90 p.

¹⁴ Isabelle Felici, *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil (1890-1920)*, Thèse de Doctorat en Études italiennes, sous la co-direction de Mario Fusco et J.-C. Vegliante, 2 vol. (407 f.), 1994.

¹⁵ Citons, parmi les ouvrages fondamentaux : Thomas Hobbes, *De Cive*, Oxford, Calendon Press, 2002, XIV-299 p. ; Alexis De Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Gallimard, 1961, 2 vol., XLIV-466 p. ; Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Paris, GF Flammarion, 1966, 187 p. ; Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Mille et une nuits, 1997, 47 p.

¹⁶ La question des migrations internationales a récemment ressurgi avec l'introduction du concept de transnationalisme par Linda Basch, Nina Glick Schiller, Christina Szanton Blanc dans *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, and Deterritorialized Nation-States*, Londres-New York : Gordon and Breach Science Publishers, 1994, 344 p. Dans leur sillage, les études migratoires en sciences sociales portent sur les dynamiques d'émigration et d'immigration, les politiques et les pratiques d'inclusion et d'exclusion, de la part des Etats et des individus, et les oppositions, contrastes que ces

de sciences sociales, dans la lignée des travaux désormais classiques de Thomas Marshall¹⁷. Mais ce que l'on perçoit à la lecture de ces ouvrages et de la féconde littérature italienne contemporaine sur le sujet¹⁸, c'est que la question de la citoyenneté en Italie y est davantage liée à la préoccupation quant à l'intégration des étrangers apportés par les récents flux d'immigration, qu'à sa survivance parmi ceux qui sont communément appelés *italiani all'estero*, même si certains travaux font état des problèmes posés : récemment, par exemple, Cristiano Caltabiano et Giovanna Gianturco se sont appliqués à dresser un portrait des *Giovani oltre confine. I discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*¹⁹, en reconstruisant, à travers des entretiens biographiques, le vécu de ces jeunes descendants d'immigrés italiens ou « néo-immigrés », leur vie quotidienne, le sens qu'ils attribuent à leur lien avec l'Italie, leurs projets de vie, etc. Cependant cette étude mêle, comme l'indique son titre, « i discendenti e gli epigoni » : or ces derniers présentent des profils et des expériences différents.

Il n'existe donc, à notre connaissance, pas de travaux portant sur les retombées contemporaines de l'émigration italienne en Amérique Latine et l'interrelation problématique entre les notions d'identité, de citoyenneté, de nationalité et d'italianité. Nous allons donc, dans cette thèse, les dissocier, les disséquer et les appliquer de manière comparative au cas des descendants des Italiens émigrés en Argentine et au Brésil²⁰, à travers trois questions qui

phénomènes génèrent : l'on peut citer en particulier l'approche comparative des politiques et pratiques d'intégration dans les Etats libéraux adoptée par Christian Joppke et Eva Morawska, dans *Toward assimilation and citizenship: immigrants in liberal nation-states*, New York, Palgrave Macmillan, 2003, 272 p., ainsi que les travaux de Stephen Castles et Alastair Davidson dans *Citizenship and migration: globalization and the politics of belonging*, Basingstoke-Londres, Macmillan, 2000, 258 p., sur les politiques d'appartenance, et la nécessité, face aux nouvelles dynamiques de migrations, de réfléchir à une nouvelle conception de la citoyenneté. Citons également, très récemment, le colloque « Migrazioni ieri e oggi » qui s'est tenu à Mariori, en Italie, les 25, 26 et 27 septembre 2014, avec une communication d'Alicia Bernasconi sur les nouvelles immigrations en Argentine et de Maria I. Santos de Matos sur les mobilités vers Brésil.

¹⁷ Dans son essai fondamental de 1949, *Citizenship and Social class*, Thomas Marshall introduit l'idée de la « citoyenneté sociale » : selon lui, il existe trois types de droits (civiques, politiques et sociaux) et n'est pleinement citoyen que celui qui les possède tous ; or, cette possession est liée à la classe sociale d'appartenance.

¹⁸ Citons, entre autres : Evandro Agazzi *et al.*, *Nazione etnia cittadinanza in Italia e in Europa : per un discorso storico-culturale*, Brescia, La scuola, 1993, 212 p. ; Luca Bussotti, *La cittadinanza degli italiani: analisi storica e critica sociologica di una questione irrisolta*, Milan, Franco Angeli, 2002, 320 p. ; Mario Caciagli, « Sur la faible identité nationale des Italiens », in *Pôle Sud*, vol. 14, n. 1, 2001, p. 29-39 ; Giovanni Cordini, *Elementi per una teoria giuridica della cittadinanza: profili di diritto pubblico comparato*, Padoue, CEDAM, 1998, X-404 p. ; Giuliano Crifo, *Civis. La cittadinanza tra antico e moderno*, Bari, Laterza, 2000, XV-151 p. ; Manlio Graziano, *L'Italie, un Etat sans nation ? : Géopolitique d'une identité nationale incertaine*, Toulouse, Erès, 2007, 391 p. ; Enrico Grosso, *Le vie della cittadinanza: le grandi radici, i modelli storici di riferimento*, Padoue, CEDAM, 1997, 340 p. ; Monica Simeoni, *Immigrazione e diritto di cittadinanza: il contributo della sociologia italiana*, Formello, SEAM, 2001, 224 p. ; Danilo Zolo (dir.), *La cittadinanza. Appartenenza, identità, diritti*, Rome-Bari, Laterza, 1999, 368 p.

¹⁹ Cristiano Caltabiano, Giovanna Gianturco (dir.), *Giovani oltre confine : i discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Rome, Carocci, 2005, 428 p.

²⁰ Que nous nommerons, par souci de concision, « Italo-descendants », tout au long de cette thèse, en les différenciant des *italiani all'estero*, terme qui recouvre, outre les Italo-descendants, les expatriés de la « nuova emigrazione ».

tendent de démembrer « l'équation idéologique »²¹ établie communément en italien entre *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità*, considérées comme « identiques ».

D'abord, quelle est la différence entre *cittadinanza* et *nazionalità* et pourquoi cette confusion ? Dans les discours, tant officiels qu'informels, autour de la *cittadinanza* italienne, le terme *cittadinanza* est en effet souvent employé pour *nazionalità* ; nous nous emploierons donc à redéfinir précisément ces notions, pour opérer une distinction claire entre les deux termes en remontant à l'origine historique de cette superposition lexicale²².

Ensuite, la *nazionalità* italienne repose-t-elle vraiment sur l'*italianità* ? Le « lien du sang » (en référence au régime *iure sanguinis* de l'attribution de la *cittadinanza* italienne) est en effet souvent mentionné, tant par les politiciens que par les Italo-descendants, comme déterminant ; mais est-il suffisant quand ce lien remonte désormais à des réalités passées (celles des immigrés italiens du siècle dernier) et s'avère souvent déconnecté des réalités actuelles de l'Italie qui elle-même, confrontée à la montée en puissance de la mondialisation et à la résurgence des identités régionales, peine à faire coïncider les deux termes ?

Enfin, la *cittadinanza* et sa revendication sont-elles l'expression de l'*italianità* de ses titulaires en Amérique du Sud, de l'exercice de leurs droits civils, politiques et sociaux, de leur appartenance à la communauté de citoyens italiens, ou bien ne doit-elle être envisagée que comme une identité quelconque, un instrument au service d'une conception globale du monde et de ses enjeux actuels ?

Au moment de l'Unité, les élites dirigeantes italiennes voulurent fusionner les trois termes (*cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità*) pour former un État-nation puissant dans lequel les citoyens seraient définis comme tels par leur appartenance à la communauté nationale, linguistique et culturelle, elle-même circonscrite au départ par les frontières géographiques, puis, lorsque le phénomène de l'émigration massive eut dispersé la population aux quatre vents, par le droit du sang : en vertu de la législation italienne, est donc citoyen italien tout fils ou fille d'Italien, qu'il (ou elle) soit né(e) et réside en Italie ou à l'étranger²³. Mais au fur et à mesure, ces trois notions se seraient dissociées, jusqu'à se trouver aujourd'hui presque totalement indépendantes : il existerait, en effet, des formes de citoyenneté supra- ou trans-nationales, comme la citoyenneté européenne ou la double citoyenneté, qui remettraient en

²¹ Pour reprendre l'expression d'Étienne Balibar dans *Saeculum. Culture, religion, idéologie*, Paris, Éditions Galilée, 2012, 117 p. : E. Balibar en appelle dans cet ouvrage à l'idéologie pour illustrer l'articulation entre la religion et la culture, en partant du postulat selon lequel idéologie = culture + religion ± X (la variable « X » représentant par exemple les déterminations matérielles, les rapports de classe ou de pouvoir).

²² Le terme italien de *cittadinanza* pouvant ainsi se traduire en français tantôt par citoyenneté, tantôt par nationalité, et le mot français de citoyenneté ne recouvrant pas tout à fait le même sens, du fait d'une histoire politique différente entre la France et l'Italie, nous conserverons dans cette thèse, par souci de clarté, le terme italien de *cittadinanza*.

²³ « È cittadino per nascita [...] il figlio di padre o di madre cittadini » (Article 1 de la loi du n. 91 du 5 février 1992, publiée sur la *Gazzetta Ufficiale* n. 38 du 15 février 1992).

cause l'identité entre *cittadinanza* et *nazionalità* ; il existerait, également, des divisions internes et des fractures idéologiques qui fragiliseraient de plus en plus l'image de l'Italie comme Nation réunissant en son sein tous les Italiens, qu'ils soient natifs ou descendants ; il existerait, enfin, un usage pragmatique, stratégique et instrumental de la *cittadinanza* italienne par les Italo-descendants, qui ne s'accompagnerait aucunement d'un sentiment d'appartenance à la communauté nationale et politique, mais qui servirait davantage – et c'est là notre hypothèse – de vecteur de distinction au sein des sociétés argentines et brésiliennes.

En vertu de cette identité supposée (mais nous venons de voir qu'elle ne va pas de soi) entre *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità*, les *italiani all'estero* furent (et sont encore) perçus par le discours officiel des élites dirigeantes italiennes comme une véritable ressource pour le pays ; continuer à les considérer comme des *cittadini* et des *connazionali*, en leur attribuant la *cittadinanza*, reviendrait ainsi à préserver leur lien avec l'Italie et leur *italianità*, et à travers eux, à assurer le prestige de l'Italie. Mais cela a un coût, et non des moindres, dont l'Italie actuelle, qui se débat avec une crise majeure, ferait volontiers l'économie. Par ailleurs, cette politique permettant à tout *italiano all'estero* de revendiquer la *cittadinanza* italienne²⁴ tend à se déployer au détriment des immigrés résidant en Italie qui peinent, eux, à renouveler un simple titre de séjour : cette configuration législative, qui relève de choix politiques historiques, forme une « comunità sbilanciata »²⁵ et il se dégage de ce contraste (irait-on jusqu'à parler de paradoxe ?) l'image d'un pays pris en tenailles entre passé et présent, mis à l'épreuve par le changement, et qui démontre sa faible capacité à s'y adapter et à le gouverner.

Et si, au contraire, ce lien et cette *italianità* pouvaient exister et s'exprimer en dehors, indépendamment, de la *cittadinanza* ? Si la *cittadinanza* n'était pas indispensable au maintien d'un lien économique, linguistique, culturel, affectif, identitaire avec l'Italie, et à l'expression d'une *italianità* forte et communicative ? C'est ce que nous avons tenté de vérifier dans le cadre de cette thèse de doctorat, qui exigeait une méthode spécifique.

L'arc temporel (de 1865 à nos jours) et l'axe pluridisciplinaire choisis pour cette recherche ont requis un déroulement en plusieurs phases et modalités. Avant tout, une définition des notions clés de notre étude (*italianità*, *cittadinanza* et *nazionalità*) et des concepts qui leur sont corrélés par proximité sémantique (État, nation, État-nation, nationalisme, identité, etc.) s'est imposée pour mieux cerner le cœur du problème. Une discussion purement conceptuelle n'étant cependant pas l'objet-même de cette thèse, elle

²⁴ Sous certaines conditions cependant : il doit pouvoir prouver son ascendance italienne, et qu'il n'y a pas eu de saut de génération, c'est-à-dire que personne parmi ses ascendants italiens n'a renoncé officiellement à la *cittadinanza* italienne.

²⁵ Ferruccio Pastore, « La comunità sbilanciata. Diritto alla cittadinanza e politiche migratorie nell'Italia post-unitaria », Laboratorio CeSPI (Centro Studi di Politica Internazionale), n. 7, juin 2002, p. 4.

n'apparaîtra donc de manière marginale pour laisser toute sa place à l'étude de notre *corpus*.

Puis, une revue de la littérature correspondante a été nécessaire pour remonter à la source du problème (1865, date du décret royal instituant la prévalence du *ius sanguinis* sur le *ius soli* en matière de *cittadinanza*), en suivre l'évolution historique jusqu'à la situation actuelle et circonscrire ainsi la période étudiée. Cette plongée dans une littérature historique touchant à la construction de l'identité nationale italienne, et en particulier à l'un des piliers fondamentaux de ce processus (la *cittadinanza*), nous a permis de mettre en évidence les dates, lois, débats parlementaires, orientations idéologiques et décisions qui ont jalonné la mise en place du dispositif législatif en la matière. Cette thèse n'étant pas une thèse d'histoire, nous n'avons pas exploré l'intégralité de la vaste littérature disponible sur le sujet mais, sans pour autant négliger les références incontournables, nous avons eu recours principalement à des ouvrages comme ceux de Mark Choate²⁶ ou Guido Tintori²⁷ : si ces derniers n'apportent pas de grandes nouveautés sur la question, ils offrent néanmoins une synthèse récente et utile des nombreux travaux des historiens (en particulier, Zeffiro Ciuffoletti et Maurizio Degl'Innocenti, Emilio Franzina, Pierre Milza, Ercole Sori, Jean-Charles Vegliante²⁸) qui les ont précédés et qui avaient de longue date déjà étudié l'histoire de l'émigration italienne. Empruntant donc les outils et le point de vue de l'historien, sans en endosser l'habit et sans prétention à l'exhaustivité, nous présenterons les résultats de cette révision bibliographique de manière diachronique, de façon à illustrer au mieux l'existence d'une continuité historique (bien que désormais remise en question au vu du contexte actuel) concernant la *cittadinanza* italienne.

Une fois identifiées les raisons invoquées par le passé pour le choix du régime *ius sanguinis* de *cittadinanza*, nous avons souhaité vérifier si de telles raisons étaient encore

²⁶ Mark I. Choate, « Sending States' Transnational Interventions in Politics, Culture, and Economics: The Historical Example of Italy », in *International Migration Review*, 2007, vol. 41, n° 3, p. 728-768, et *Emigrant Nation. The Making of Italy Abroad*, Cambridge (États-Unis), Harvard University Press, 2008, 319 p.

²⁷ Guido Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », in Giovanna Zincone (dir.), *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, Rome, Laterza, 2006, p. 52-106 ; *Fardelli d'Italia? Conseguenze nazionali e transnazionali delle politiche di cittadinanza italiane*, Rome : Carocci, 2009, 127 p. ; « Nuovi italiani e italiani nel mondo. Il nodo della cittadinanza », in Paola Corti, Matteo Sanfilippo (dir.), *Storia d'Italia. Annali 24. Migrazioni*, Turin, Einaudi, 2009, p. 743-764 ; « L'Italie et ses expatriés. Une perspective historique », in Stéphane Dufoix, Carine Guerassimof, Anne De Tinguy, *Loin des yeux, près du coeur. Les États et leurs expatriés*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2010, p. 79-104.

²⁸ Zeffiro Ciuffoletti, Maurizio Degl'Innocenti, *L'emigrazione nella storia d'Italia, 1868-1975: storia e documenti*, vol. 1, Florence, Vallecchi, 1978, 502 p. ; Emilio Franzina, *La Grande Emigrazione. L'esodo dei rurali dal Veneto durante il secolo XIX*, Venice, Marsilio, 1976, 314 p. ; Pierre Milza, « Un siècle d'immigration étrangère en France », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n. 7, juillet-septembre 1985, p. 3-18 et *Voyage en Ritalie*, Paris, Plon, 1993, 532 p. ; Ercole Sori, « Il dibattito politico sull'emigrazione italiana dall'Unità alla crisi dello Stato liberale », in Bruno Bezza (dir.), *Gli italiani fuori d'Italia. Gli emigrati italiani nei movimenti operai dei paesi d'adozione (1880-1940)*, Milan, Franco Angeli, 1983, p. 19-43 ; pour J.-C. Vegliante, voir note 13.

revendiquées et si cette continuité avait encore lieu d'être, ou si l'on était désormais en présence d'une rupture « paradigmatique » (au sens de Thomas S. Kuhn²⁹). Notre recherche s'insérant à un moment où un débat houleux agissait le parlement italien au sujet d'une éventuelle réforme du dispositif législatif concernant l'attribution de la *cittadinanza*, il nous a semblé intéressant d'interroger les acteurs contemporains du débat parlementaire en cours.

Nous avons donc identifié un certain nombre de parlementaires (députés et sénateurs), tous partis confondus, élus en Italie et à l'étranger, impliqués plus ou moins directement dans le débat (auteurs de projets de lois, intervenants de rencontres médiatiques, etc.) : nous souhaitions toucher un échantillon varié afin d'obtenir le spectre le plus large d'opinions possible. Sur tous les parlementaires contactés (quarante-cinq au total), seuls sept se sont montrés disponibles pour un entretien ; deux, indisponibles, ont accepté de répondre à nos questions par courrier électronique ; et un, malgré nos sollicitations répétées, n'a jamais renvoyé le questionnaire auquel il avait promis de répondre. Nous avons également sollicité des fonctionnaires du Ministère des Affaires Étrangères en poste à Rome via un contact anciennement détaché auprès du Ministère, mais cette tentative n'a pas abouti, certainement en raison des réserves très précautionneuses du Ministère sur le sujet. Il peut être intéressant de noter que sur les dix parlementaires ayant accepté de participer à cette recherche, sept sont des représentants du *Partito Democratico* (centre-gauche), deux du *Partito Radicale* (gauche), et un seul du *Popolo della Libertà* (droite), comme on peut le voir dans la Figure 1 suivante : un déséquilibre gauche-droite flagrant, que nous expliquons, hypothétiquement, par une plus grande sensibilité, historique, de la gauche envers les questions touchant aux droits de citoyenneté, ou à l'égard de la recherche scientifique désintéressée. Mais peut-être y a-t-il d'autres raisons en jeu, ou le simple hasard et la configuration des agendas parlementaires...

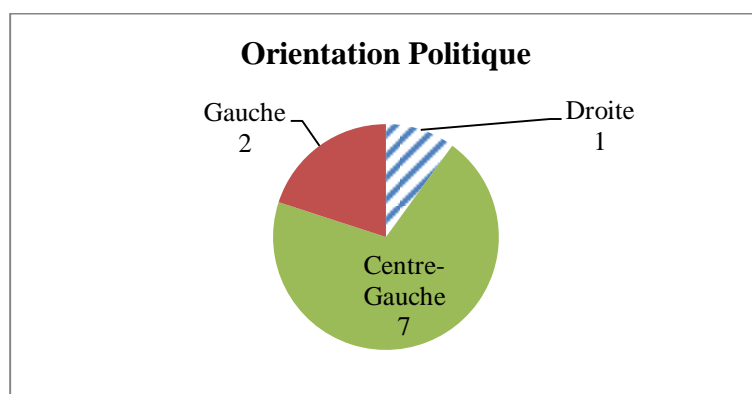


Figure 1 : Orientation politique des parlementaires italiens ayant accepté de participer à cette recherche.

²⁹ Dans son ouvrage *La structure des révolutions scientifiques* (trad. française, Paris, Flammarion, 1972, 251 p.), le philosophe et sociologue des sciences sociales Thomas H. Kuhn définit la notion de « paradigme » comme un ensemble de croyances, valeurs et pratiques épistémologiques partagées par les membres d'une même communauté scientifique.

Nous avons donc réalisé à Rome, entre le 1^{er} et le 28 février 2012, sept entretiens semi-directifs à partir d'un questionnaire (Annexe B1) portant sur : le choix du régime *ius sanguinis* pour l'attribution de la *cittadinanza* italienne, sa continuité historique et l'opportunité (ou non) d'une réforme en la matière, pour analyser les perspectives, passées, présentes et futures, qui sous-tendent le débat en cours ; l'existence, la permanence, la rémanence ou la résurgence et l'évolution d'un lien (politique, économique, culturel, linguistique, sentimental, associatif, etc.) entre l'Italie et ses *oriundi*³⁰ ; enfin, les notions clés de notre recherche, c'est-à-dire *italianità*, *cittadinanza* et *nazionalità*, pour alimenter la réflexion sur ce que signifie « être italien ».

Les réponses apportées par ces neuf parlementaires aux questions que nous leur avons posées configurent le point de départ des étapes suivantes de notre recherche : il s'agissait, en effet, de vérifier ensuite, sur le terrain, s'il en allait bien ainsi que ces derniers le soutenaient, et de soumettre les discours, la performance (au sens chomskyen du terme)³¹ idéologique et l'habileté rhétorique à l'épreuve des faits et de la réalité empirique. Nous nous sommes ainsi déplacée dans les zones géographiques de notre recherche, en Argentine d'abord et au Brésil ensuite, pour rencontrer des Italo-descendants et tenter de mesurer (si tant est que cela est possible) l'existence et l'intensité d'un lien entre ces derniers et l'Italie.

Nous avons dès le départ pris le parti de ne pas solliciter les associations italiennes, italo-argentes ou italo-brésiliennes présentes sur place, pour ne pas fausser les résultats en interrogeant des personnes *a priori* plus investies ou impliquées dans l'expression de leur italianité. En l'absence de statistiques précises disponibles concernant la population italo-descendante en Argentine et au Brésil, nous avons également choisi de recueillir un échantillon aléatoire et non-représentatif de cette population, tout en essayant le plus possible de varier les profils générationnels et socio-professionnels (sexe, âge, degré de génération de descendance italienne, niveau de scolarité, occupation professionnelle, niveau de revenu) pour obtenir un spectre large de réponses et de témoignages.

Nous avons également organisé notre recherche de terrain de façon à explorer des réalités géographiques et sociales différentes : en Argentine, Buenos Aires, d'abord, grande métropole et capitale fédérale profondément marquée par la présence italienne, puis Oncativo, ancienne « colonie »³² italienne, et Córdoba ensuite, importante ville de province³³, également

³⁰ Tiré du verbe latin *orior*, « prendre source, naître », ce mot est communément employé pour désigner les descendants d'émigrés italiens de par le monde. Il est intéressant d'observer que le terme n'a pas d'équivalent français.

³¹ Dans la théorie de la grammaire générative élaborée par Noam Chomsky dans *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Éditions du Seuil, 1965, 283 p., la compétence désigne le savoir linguistique du locuteur, et la performance est la réalisation concrète de ce savoir linguistique dans des actes de communication.

³² Dans le sens italien de *colonia*, c'est-à-dire, d'après la définition du dictionnaire Garzanti, « le persone di una stessa nazione o città che risiedono lontano dalla madrepatria ».

terre d'immigration, mais dans un contexte plus rural ; au Brésil, Curitiba, dans l'État du Paraná, que l'on pourrait considérer d'une certaine façon comme le pendant brésilien de Córdoba (témoin d'une histoire d'immigration rurale), São Roque (petit bourg aux abords de São Paulo et terre d'immigration italienne) et São Paulo enfin, capitale économique du pays et gigantesque métropole. Des cadres urbains aux milieux agricoles, cet itinéraire nous a permis d'observer des réalités très variées et à la fois similaires, sinon spéculaires (deux métropoles capitales, deux importantes villes de province, deux petits bourgs ruraux), dans une perspective comparative entre Argentine et Brésil.

Toujours dans une perspective comparative, il était nécessaire de collecter à la fois un échantillon principal et un échantillon de contrôle. Dans la mesure où nous avions pour objectif de mesurer si le fait de posséder la *cittadinanza* italienne renforçait chez les Italo-descendants le lien qui les unissait à l'Italie, nous avons sélectionné un échantillon d'Italo-descendants possédant la *cittadinanza* italienne et un échantillon d'Italo-descendants ne la possédant pas³⁴. Les premiers ayant plus que les autres motif à se rendre au consulat d'Italie de leur circonscription de résidence³⁵, c'est là que nous sommes allée à leur rencontre, en variant les jours de la semaine et les heures de la journée. Quant aux seconds, il s'agissait de nous installer (de même, en variant les jours de la semaine et les heures de la journée) dans des lieux neutres et centraux des localités indiquées ci-dessus, où se croisent toutes catégories de populations : après une tentative infructueuse sur la Plaza San Martín de Córdoba, où nous n'avons pu interroger qu'une catégorie de population (étudiants, chômeurs ou retraités, soit une population professionnellement inactive, disposant de temps libre, les autres ne faisant que passer et se révélant indisponibles pour répondre à nos questions) qui risquait de fausser les résultats, nous en avons déduit que l'emplacement le plus approprié était le terminus des bus reliant la capitale à la périphérie et à la province alentour, où les profils générationnels et socio-professionnels sont nettement plus variés et les personnes dans une situation d'attente,

³³ Pour les mêmes raisons que Mark D. Szuchman avançait en 1977 en expliquant le choix de cette ville pour ses recherches : « la ville de Córdoba fut choisie parce qu'elle a toujours joué un rôle crucial dans la vie politique argentine, elle a été le centre de l'activité intellectuelle de la nation, et constitua un point de jonction central entre les régions du nord et de l'ouest et la métropole de Buenos Aires. De plus, en aire géographique et en population, elle a sans cesse rivalisé avec la ville de Rosario pour la deuxième place parmi les villes argentines. La taille de Córdoba facilite la recherche » (« The Limits of the Melting Pot in Urban Argentina: Marriage and Integration in Córdoba, 1869-1909 », in *The Hispanic American Historical Review*, vol. 57, n. 1, février 1977, p. 24).

³⁴ Les données que nous souhaitons récolter concernaient la population d'Italo-descendants en Argentine et au Brésil. Comme il n'existe pas de recensement de ces individus, il était impossible de réaliser un échantillon purement aléatoire.

³⁵ Le consulat est en effet la seule représentation officielle de la République italienne pour les services d'état-civil auxquels les Italo-descendants en possession de la *cittadinanza* italienne peuvent avoir recours. Si l'on considère que les motifs qui poussent ces personnes à engager des démarches bureaucratiques auprès des organes d'état-civil (actes de mariage, naissance, décès, renouvellement de passeport et/ou carte d'identité, entre autres...) n'ont pas de rapport avec le degré du lien que la personne entretient avec l'Italie, alors l'échantillon recueilli au consulat est indépendant du lien avec l'Italie.

donc plus disponibles et mieux disposées à notre égard³⁶. Dans l'ensemble, nous avons été plutôt bien accueillie.

Avec chaque volontaire, nous remplissions nous-même, à la fois par souci de neutralité et pour être sûre de pouvoir relire, le questionnaire en Annexe A, préparé à cet effet, selon les réponses qui nous étaient données. À la fin de chaque questionnaire, nous invitons la personne à un entretien plus approfondi et notions ses coordonnées pour la contacter plus tard. De fil en aiguille, ou plutôt de contact en contact, nous avons ainsi réussi à recueillir un nombre de témoignages suffisant pour apporter des analyses pertinentes.

Comme souligné par John W. Creswell³⁷, il nous a en effet semblé opportun de coupler pour cette étude une recherche quantitative, au moyen de questionnaires, et une recherche qualitative, par des entretiens semi-directifs plus approfondis, les seconds éclairant d'une lumière plus consistante les résultats parfois succincts des premiers grâce à une fructueuse complémentarité³⁸. Nous avons donc réalisé avec les personnes disponibles des entretiens d'une durée variant de vingt minutes à une heure, chez elles, ou dans des lieux neutres comme des cafés du centre-ville, calmes et silencieux dans la mesure du possible (mais parfois, un environnement particulièrement bruyant a pu rendre l'enregistrement peu utilisable).

Nous avons pensé initialement réaliser des enregistrements audio au moyen d'un dictaphone, mais il nous a semblé intéressant, dans la mesure où nous travaillons sur le concept d'*italianità* et sur des notions ayant trait à l'identité et touchant souvent le plan affectif et émotionnel, de pouvoir enregistrer aussi les gestes, expressions, regards, moues et mimiques des personnes interviewées, ainsi que leur cadre de vie quand l'entretien se déroulait chez elles. Nous avons donc réalisé des enregistrements vidéo en plan fixe au moyen d'un appareil photo fixé sur un trépied – équipement tout ce qu'il y a de plus basique³⁹, mais satisfaisant pour cette étude. Les personnes interviewées n'ont pour la plupart émis aucune objection à cet égard et se sont prêtées très facilement au jeu de l'entretien filmé, oubliant très rapidement la présence de la caméra.

³⁶ Simple coïncidence ou indice révélateur, il nous a été plus difficile, en tant que chercheuse femme, de recueillir des réponses de la part d'hommes, qui se montraient plus réticents à participer à notre étude, tandis que les femmes (peut-être plus en confiance ?) s'y montraient plus enclines.

³⁷ John W. Creswell, *Research Design. Qualitative & Quantitative Approaches*, Thousand Oaks, Sage Publications, 1994, 228 p.

³⁸ Cf Nathaniel Beck, « Is Causal-Process Observation an Oxymoron? », in *Political Analysis*, été 2006, vol. 14, n. 3, p. 347-352 et Henry E. Brady, David Collier, Jason Seawright, « Toward a Pluralistic Vision of Methodology », in *Political Analysis*, été 2006, vol. 14, n. 3, p. 353-368. Le Centre d'Études et de Documentation sur l'Émigration Italienne (CEDEI) et le Centre Interdisciplinaire de Recherche sur la Culture des Échanges (CIRCE) de l'Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle ont suivi la même méthodologie pour leurs enquêtes sur les Italiens et Italo-descendants en France – voir aussi la publication *La Trace* du CEDEI.

³⁹ Pour des raisons pratiques et de sécurité, devant voyager et circuler dans de grandes métropoles latino-américaines réputées pour leurs taux de violence, nous ne souhaitons pas transporter des objets technologiques de grande valeur, encombrants et ostentatoires.

Les questionnaires, et, de manière plus approfondie, les entretiens ont porté sur le lien entretenu avec l'Italie, dans ses différentes déclinaisons : linguistiques (apprentissage et pratique de la langue italienne et/ou du dialecte), culturelles (consommation de livres, de spectacles, de musique, de cinéma italiens), économiques (consommation de produits italiens, valorisation de marques italiennes), politiques (suivi de l'actualité, participation civique aux élections, engagement militant), associatives (engagement dans des clubs, associations, fondations, etc). Les entretiens ont tenté de mettre davantage en lumière la question de l'identité italienne chez la personne interviewée, en abordant aussi la mémoire et l'héritage culturel familial, les souvenirs et les récits, les valeurs, représentations et coutumes.

Questionnaires et entretiens intégraient tous la question-pivot de notre recherche : la possession (ou non) de la double nationalité modifie-t-elle, renforce-t-elle la relation avec l'Italie ? En la formulant de manière contrefactuelle (« si vous (ne) possédiez (pas) la *cittadinanza* italienne, cela modifierait-il votre lien avec l'Italie ? »), nous pouvions tenter de mesurer l'impact réel de la possession de la *cittadinanza* sur le lien des Italo-descendants avec l'Italie, obéissant ainsi aux recommandations de Jack S. Levy⁴⁰ pour qui « la validation empirique d'affirmations contrefactuelles est une étape importante pour mettre à l'épreuve une hypothèse ».

Nous avons également, en parallèle, voulu éclairer ces témoignages à la lumière d'autres points de vue sur la même situation : ceux des responsables et représentants des institutions italiennes présentes dans ces localités, en fonction de leurs missions respectives au sein de la politique bilatérale (services consulaires et diplomatie ; promotion du modèle économique italien et développement des échanges commerciaux et investissements ; promotion de la langue et de la culture italienne). Nous avons donc rencontré les personnalités suivantes (voir Tableau 1).

Les questions posées étaient les mêmes que celles adressées aux parlementaires, mais donnaient ensuite plus d'espace au domaine d'intervention spécifique (politique, économique, ou linguistico-culturel) de la personne interviewée. Tantôt désabusés, tantôt virulents, mais dans l'ensemble plutôt critiques envers la situation, les représentants des institutions italiennes ont permis de mettre en perspective les témoignages des Italo-descendants.

⁴⁰ Jack S. Levy, « Counterfactuals and case studies », in Janet Box-Steffensmeier, Henry Brady, David Collier (dir.), *Oxford Handbook of Political Methodology*, New York, Oxford University Press, 2008, p. 630.

Tableau 1. Représentants d'institutions italiennes présentes en Argentine et au Brésil ayant accepté de participer à cette recherche

Nom	Fonction	Institution
<i>Ville : Buenos Aires</i>		
Anonyme	Observateur	Consulat Général d'Italie
Marco Marica	Adjoint	
Dora Pentimalli Ruffa	Secrétaire événementiel	<i>Istituto Italiano di Cultura</i>
Luigi Pallaro	Président	<i>Camera di Commercio Italiana</i>
<i>Ville : Córdoba</i>		
Andrea Lepore	Consul Général	Consulat Général d'Italie
Donatella Cannova	Directrice	<i>Istituto Italiano di Cultura</i>
Rubén Quaino	Secrétaire Général	<i>Camera di Commercio Italiana</i>
<i>Ville : Curitiba</i>		
Salvatore Di Venezia	Consul Général	Consulat Général d'Italie
Simona De Santis	Coordinatrice Didactique	<i>Centro di Cultura Italiana</i> <i>Câmara Ítalo-Brasileira de</i> <i>Comércio e Indústria</i>
Gianluca Cantoni	Secrétaire Général	
<i>Ville: São Paulo</i>		
Francesco Paternò	Secrétaire Général	<i>Câmara Ítalo-Brasileira de</i> <i>Comércio, Indústria e Agricultura</i>

Chaque fois, il nous a fallu pratiquer l'art subtil de l'entretien, dans certains cas face à des politiciens rompus à l'esquive, dans d'autres face à des confidences intimes désarmantes, forcée de chercher (sinon trouver) le juste milieu, la juste posture, entre l'empathie nécessaire pour gagner la confiance de l'informant⁴¹ et l'impartialité neutre du scientifique ; entre l'anonymat absolu du chercheur et le besoin, parfois, de parler de soi pour faire parler l'autre ; entre la pure écoute et, parfois aussi, une certaine forme, non d'agressivité, mais de provocation pour pousser dans ses retranchements un interlocuteur réticent ou contradictoire. Tâtonnante et sans cesse redéfinie, notre démarche fut celle du « bricoleur » que décrivent Norman K. Denzin et Yvonna Lincoln⁴² : à la fois pragmatique, stratégique et auto-réflexive. En somme : active. C'est pourquoi nous aimons reprendre le titre du livre de James A. Holstein et Jaber F. Gubrium⁴³, « *the active interview* », ou bien l'expression d'Antonio Canovi⁴⁴, adepte de la « *ricerca-azione* », pour désigner cette recherche.

Cette recherche est d'autant plus active et dynamique qu'elle s'est déroulée sur le terrain, dans plusieurs localités éloignées entre lesquelles il nous a fallu nous déplacer : un temps, celui du voyage, qui, comme une sorte de parenthèse réflexive, impose également une

⁴¹ Terme utilisé en ethnographie pour désigner la personne que l'on interviewe.

⁴² Norman K. Denzin, Yvonna S. Lincoln (dir.), *Collecting and Interpreting Qualitative Materials*, Thousand Oaks, Sage Publications, 2003, p. 5-9.

⁴³ James A. Holstein, Jaber F. Gubrium, *The Active Interview*, Thousand Oaks, Sage Publications, 1995, 84 p.

⁴⁴ Antonio Canovi, *Pianure migranti. Un'inchiesta geostorica tra Emilia e Argentina*, Reggio Emilia, Diabasis, 2008, 395 p.

réelle mise à distance (à la fois géographique, temporelle et analytique), par rapport au vécu et aux émotions que ces rencontres ne manquent pas, inévitablement, de provoquer. La vraie recherche, selon nous, n'est pas celle qui, au nom d'une supposée objectivité scientifique, ignore et rejette cette dimension subjective, mais bien celle qui, au contraire, la revendique, en tient compte, et l'analyse pour nourrir la réflexion et traquer les biais éventuels.

Cette recherche de terrain en Amérique Latine, financée par le programme d'aide à la mobilité du REFEB (RÉseau Français d'Études Brésiliennes⁴⁵), a permis de recueillir 160 réponses au questionnaire, 46 témoignages⁴⁶ d'Italo-descendants et 10 témoignages de représentants d'institutions italiennes entre le 5 mars et le 5 juin 2012 : un échantillon modeste, mais toutefois suffisamment riche et dense pour tirer d'ores et déjà quelques conclusions point trop hâtives que l'on se gardera néanmoins de trop généraliser et de radicaliser. D'autant plus que ce travail, réalisé dans un espace et un temps (sociaux, économiques, culturels et politiques) donnés⁴⁷, pâtit du manque de recul propre à l'ultra-contemporain, que seule la distance historique saura fournir. Dans l'immédiateté, la marge d'erreur et le risque de myopie invitent le chercheur à l'humilité et à la précaution. D'où notre souci de nuancer en permanence notre propos et de nous attacher à cet *hic et nunc* déjà fécond en renseignements, et qui constitue un *corpus* de première main inédit, unique et fondamental, de sources orales.

Il s'agit donc bien ici d'une « étude de cas » telle que John Gerring⁴⁸ a pu la définir, soit « [...] une étude intensive d'une unité dans le but de généraliser à un plus large ensemble d'unités similaires [...] quand une unité connote un phénomène spatialement limité – par exemple, un État-nation, une révolution, un parti politique, une élection, ou personne – observé à un moment unique dans le temps ou sur une durée délimitée ». Comme nous l'avons souligné, nous ne recherchons aucunement l'exhaustivité, mais bien plutôt la synthèse concise et efficace des données récoltées et des analyses que nous en avons tirées – synthèse

⁴⁵ Bourses de mobilité attribuées par le Service de Coopération et d'Action Culturelle de l'Ambassade de France au Brésil.

⁴⁶ Pour les analyses quantitatives comme pour les analyses qualitatives, nous avons respecté l'équilibre entre femmes et hommes (respectivement 50% de l'échantillon) et entre Italo-descendants possédant la *cittadinanza* italienne et Italo-descendants ne la possédant pas (respectivement 50% de l'échantillon). Nous ne sélectionnions cependant que les personnes conscientes d'avoir le droit de revendiquer la *cittadinanza* italienne (qu'elles l'aient fait ou non).

⁴⁷ À l'instar d'Antonio Canovi, nous pensons en effet que « Narrarsi non è allora un atto monadico. Testimoniare la propria vita, come è stato colto e lungamente discusso da quanti praticano la storia orale, è un atto sociale al quale concorrono una certa urgenza biografica e determinate aspettative collettive. Si narra a partire da un'interlocuzione critica tra soggettività, le quali oltre che egualmente pensanti si dispongono entro un preciso contesto spazio-temporale. Ciò che fa di ogni testimonianza una fonte irripetibile: le sue condizioni di produzione sono dialogiche, si danno nel vivo di una relazione intersoggettiva, non banalmente replicabile in vitro o a comando. La memoria, piuttosto che labile come vuole il luogo comune, è sempre situata nello spazio e nel tempo. » (*Pianure migranti. Un'inchiesta geostorica tra Emilia e Argentina, op. cit.*, p. 343-345) ; voir également J. A. Holstein et J. F. Gubrium (*The Active Interview, op. cit.*, p. 15-16).

⁴⁸ John Gerring, « What Is a Caste Study and What Is It Good For? », in *American Political Science Review*, mai 2004, vol. 98, n. 2, p. 341.

d'autant plus nécessaire que ce matériel est important et qu'il a fallu tailler lourdement dans ces quelques soixante heures d'entretiens.

Pour les transcriptions, confrontée aux nombreuses questions soulevées par Martyn Hammersley⁴⁹, nous avons dû nous résigner à une nécessaire sélectivité. Nous avons ainsi tenté d'établir un compromis entre la fidélité *verbatim* à la parole telle qu'elle a été prononcée (avec les expressions familières, les abréviations, les coupures, les interruptions, les erreurs de grammaire, etc) par l'interviewé et nous-même, et la lisibilité du texte écrit : un équilibre qui permet, selon nous, de préserver la spontanéité et l'authenticité du dialogue, tout en rendant la lecture aisée et confortable. Une erreur de mauvaise compréhension (due, entre autres raisons, à la pollution sonore) a pu se glisser ici et là, mais nous nous sommes efforcée de transcrire les entretiens le plus rigoureusement possible. La transcription reste malgré tout une construction, nécessairement faussée par la perception de celui ou celle qui transcrit, point infaillible⁵⁰ et, dans ce cas précis, novice en l'exercice.

Pour le traitement des entretiens (indiqués par E1, E2, E3, etc, et dont la liste se trouve en Annexe C), nous utilisons la méthode de l'analyse de discours (calquée sur l'analyse de texte littéraire), traquant, entre autres, chez les Italo-descendants les indices d'*italianità* et la manière qu'ils ont de l'exprimer à travers les champs lexicaux utilisés, les expressions, les occurrences, les récurrences, les niveaux de langage, la (non-)structuration du discours, la versatilité et les contradictions⁵¹, les cas de *code-switching* et *code-mixing*, et autres indications sémantiques, ainsi que les éléments para-verbaux (intonations, silences, pauses...) et non-verbaux tels que gestes et moues⁵² auxquels, dans la lignée de J.-C. Vegliante⁵³, nous tentons de donner une « lecture ». En effet, comme le rappellent J. Holstein et J. F. Gubrium, « nous devrions toujours garder à l'esprit le fait que les données de l'entretien actif sont les enregistrements d'une pratique interprétative ; elles capturent la manière dont les choses ont été dites autant que ce qui a été dit. [...] Les données de l'entretien actif sont analysées pour montrer l'interrelation dynamique entre le *quoi* et le *comment* »⁵⁴. Pour les entretiens de parlementaires et de représentants d'institutions, sans nous limiter à la seule analyse de contenu (car il n'est de discours que contextualisé et construit, surtout chez des professionnels

⁴⁹ Martyn Hammersley, « Reproducing or constructing? Some questions about transcription in social research », in *Qualitative Research*, 2010, vol. 10, n. 5, p. 556-568.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 562.

⁵¹ J. A. Holstein et J. F. Gubrium, *The Active Interview*, *op. cit.*, p. 32.

⁵² Reprenant ainsi les quatre modalités (en anglais : « *proxemic* », « *chronemic* », « *kinesic* » et « *paralinguistic* ») de communication non-verbale mises en évidence par Raymond L. Gorden dans *Interviewing: Strategy, techniques and tactics*, Homewood, Dorsey Press, 1980, p. 335.

⁵³ J.-C. Vegliante, *Lectures du geste: contributions au colloque d' Urbino, oct. 1988*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1990, 117 p. Voir aussi dans *Italia in esilio / L'Italie en exil*, Rome, ACS, 1993.

⁵⁴ J. A. Holstein et J. F. Gubrium, *The Active Interview*, *op. cit.*, p. 71.

de la parole comme le sont les parlementaires), nous nous attachons davantage aux éléments verbaux et sémantiques, et aux opinions véhiculées.

Après la transcription des entretiens, s'est posée la question cruciale de leur traduction⁵⁵ : la plupart des entretiens se sont déroulés en espagnol et en portugais, et il était indispensable, pour une bonne compréhension de cette thèse par des lecteurs n'ayant pas accès à ces langues, de les traduire. Or, la traduction est elle aussi, sans doute plus encore que la transcription, une question de choix, de sélectivité, qui risque à chaque instant de fausser les résultats : toute une littérature s'est développée pour en signaler les enjeux méthodologiques et épistémologiques⁵⁶. Il y est souvent question des problèmes posés par le recours à des traducteurs et/ou interprètes dans le cadre d'une recherche qualitative. Pour cette recherche, nous avons nous-même traduit toutes les citations présentées⁵⁷ et, uniquement lorsqu'il s'agissait de termes ou d'expressions vraiment spécifiques et difficilement traduisibles⁵⁸, nous avons reproduit l'original en note pour qu'un lecteur curieux puisse en vérifier l'exactitude. Il reste néanmoins que ces traductions, bien que les plus rigoureuses possibles, ne sont pas exemptes de biais, et bien sûr, comme le souligne Bogusia Temple⁵⁹, chargées de représentations. Quant au traitement du matériel quantitatif, nous avons adopté une méthode statistique simple de calcul de pourcentages.

Une telle recherche, que nous pourrions définir comme « transculturelle », s'insère ainsi dans une logique interdisciplinaire qui a toute sa place au sein du Centre Interdisciplinaire de Recherche sur la Culture des Échanges (CIRCE) de l'Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle. Loin d'obéir à un effet de mode, cette interdisciplinarité répond, de manière rationnelle et réfléchie, à une exigence intrinsèque du sujet, qui requiert une posture à l'interface : entre les langues, d'abord, puisqu'il s'agit de naviguer entre l'italien, l'espagnol (d'Argentine), le portugais (du Brésil)⁶⁰ et les formes dialectales régionales ; entre les champs et contextes culturels ensuite, qu'il importe de connaître individuellement et dans leurs interactions pour pouvoir embrasser d'un seul regard une problématique vaste et complexe⁶¹ ;

⁵⁵ Exception faite des entretiens réalisés en italien que, dans un travail de recherche en Études Italiennes, nous reproduisons tels quels.

⁵⁶ Voir, pour une revue de cette littérature concernant les traductions des transcriptions d'entretiens : Allison Squires, « Methodological challenges in cross-language qualitative research: A research review », in *International Journal of Nursing Studies*, vol. 46, n. 2, février 2009, p. 277-287.

⁵⁷ Sauf mention spécifique.

⁵⁸ Un lecteur plus curieux encore pourra se référer aux transcriptions intégrales sur le site du CIRCE.

⁵⁹ Bogusia Temple, « Nice and Tidy: Translation and Representation », in *Sociological Research Online* [en ligne], vol. 10, n. 2, juin 2005, disponible sur : <http://www.socresonline.org.uk/10/2/temple.html> [consulté le octobre 2014].

⁶⁰ Langues propres à leurs contextes latino-américains (argentin et brésilien) et radicalement différentes de leurs racines européennes (castillan d'Espagne et portugais du Portugal), porteuse de vocables et expressions langagières typiques de la région et significatives dans ces contextes précis.

⁶¹ Le fait d'être de nationalité française (donc ni italienne, ni argentine, ni brésilienne, soit d'une certaine manière neutre et impartiale, ou du moins perçue comme telle), d'origine italienne (évidente dans mon nom de famille – qui, comme on le verra plus tard, acquiert une importance particulière dans la définition de

enfin, entre les disciplines, qu'en tant que néophyte, nous avons abordées avec l'humilité nécessaire, et du point de vue italianiste : cette thèse civilisationniste n'est donc pas un travail d'historien, ni de linguiste, ni de sociologue, ni d'anthropologue, ni de philosophe, mais elle emprunte à chacune de ces disciplines des outils et des références qui contribuent à élaborer une réflexion complète, comme les multiples facettes d'un diamant que l'on espère précieux et étincelant du fait de cette singulière complémentarité.

Cette complémentarité⁶² s'établit entre passé et présent, entre recherche de terrain et revue bibliographique, entre hypothèse théorique et épreuve empirique, entre réflexion analytique et intuition sensible, entre objectivité scientifique et subjectivité émotionnelle, entre ambition intellectuelle et réalisme pragmatique – dans le champ civilisationniste, en somme. Sans oublier, enfin, la dimension humaine qui traverse et porte entièrement ce travail, nourri des voix et des vies de tous ces hommes et toutes ces femmes qui ont accepté de témoigner, afin d'être enfin écoutés et de laisser une trace, quelque part, de cette *italianità* composite qui ne cesse de se redéfinir.

Nous avons donc choisi de structurer notre plan en mettant en lumière différents aspects de cette identité multiple. Il nous faudra, dans une première partie diachronique, expliquer les raisons du choix du régime *ius sanguinis* pour la *cittadinanza* italienne, en retracer l'évolution historique et poser les termes du débat actuel sur son éventuelle réforme. Nous étudierons en particulier les arguments des élites dirigeantes en faveur du maintien de la *cittadinanza iure sanguinis*, qui voient dans les Italo-descendants une ressource de grande valeur, dans ses différentes déclinaisons (économique, géo-politique, linguistique et culturelle, civique).

Nous vérifierons ensuite, en deuxième, troisième, quatrième et cinquième parties, si ces arguments s'appuient sur une vérité factuelle ou s'ils ne sont qu'habile rhétorique, en nous fondant sur les témoignages des Italo-descendants que nous avons rencontrés : nous analyserons ainsi dans le même ordre que précédemment, les divers rôles que la *doxa* prête aux Italo-descendants, selon qu'elle les considère comme une ressource économique (investisseurs de capitaux, consommateurs du « made in Italy », promoteurs du modèle italien), (géo-)politique (reproducteurs génétiques, ascenseurs sociaux, éléments fédérateurs),

l'italianità), et d'avoir vécu dans chacun des contextes étudiés (argentin et brésilien) nous a certainement apporté de nombreuses clés d'accès aux sources (susitant la confiance des informants et facilitant la communication) et de lecture et compréhension des enjeux culturels, linguistiques et identitaires.

⁶² Que nous mettions déjà en œuvre dans nos précédents travaux : voir Mélanie Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, Turin : L'Harmattan Italia, 2009, 117 p. ; *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, Mémoire de Recherche sous la direction de J.-C. Vegliante, Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 2009, 145 p.

linguistique et culturelle (défenseurs de langues, célébrateurs de rites, conservateurs de patrimoines) ou civique (newslecteurs⁶³, électeurs, Italiens).

Cette progression, du plus évident au plus complexe, nous amènera donc vers la sixième partie qui tente de résoudre la question centrale de notre étude, c'est-à-dire celle de l'« identité problématique » établie entre *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità*, comme les trois termes d'une « équation idéologique »⁶⁴ triangulaire selon laquelle les Italo-descendants seraient à la fois citoyens, nationaux et italiens, et que nous nous emploierons à discuter en nous appuyant cette fois principalement sur la littérature théorique.

⁶³ Nous nous sommes permis ce jeu de mots à partir de l'anglicisme *newsletter*, désormais couramment utilisé dans la communication informatique, pour le titre de cette partie dédiée à l'accès des Italo-descendants aux informations et actualités (en anglais, *news*) italiennes, qui passe justement, entre autres, via internet.

⁶⁴ Voir note21.

PREMIÈRE PARTIE

LA CITTADINANZA ITALIENNE

La *cittadinanza* italienne repose, depuis son origine, sur le principe du *ius sanguinis* (droit du sang) : une tradition remontant à l'Antiquité romaine d'une part, et une série de motivations politiques de l'autre, ont traversé l'histoire italienne jusqu'à nos jours. La législation en la matière se caractérise ainsi par une « singulière continuité »⁶⁵ qui est aujourd'hui remise en question, au regard des transformations de la société contemporaine. Cette première partie se propose d'illustrer, de manière diachronique, cette évolution et les enjeux qui la sous-tendent.

⁶⁵ Alessandro Migliazza, « Il problema dell'emigrazione e la legislazione italiana sino alla seconda guerra mondiale », in Bruno Bezza (dir.), *Gli italiani fuori d'Italia. Gli emigrati italiani nei movimenti operai dei paesi d'adozione (1880-1940)*, Milan, Franco Angeli, 1983, p. 237-256.

Chapitre 1

Le *ius sanguinis*

En fonction de sa position géographique et de son histoire de peuplement, chaque pays a opté pour l'une ou l'autre des deux modalités d'attribution de la nationalité : le droit du sang (*ius sanguinis*) ou le droit du sol (*ius soli*). Le premier est en général caractéristique des pays ayant subi une forte dispersion (entre autres, l'Allemagne, l'Irlande, la Grèce), le second, au contraire, des pays ayant reçu d'importants flux d'immigration venus peupler des territoires vastes et (presque) inoccupés (entre autres, les États-Unis, le Canada, l'Australie, l'Argentine, le Brésil). L'Italie a, dès la constitution d'un premier État italien, fait le choix du *ius sanguinis* : quelles raisons ont pu motiver cette orientation ?

1.1. Le *Codice Civile* de 1865

1861 : la naissance du Royaume d'Italie exige l'institution d'un cadre législatif pour accompagner la création de ce nouvel État. Entre autres questions fondatrices, celle de la *cittadinanza* est réglée⁶⁶ par les articles 4 à 15 du Livre I du *Codice Civile* – dit aussi *Codice Pisanelli*, du nom de son auteur –, introduit par un décret royal du 15 novembre 1865. Y est établie la prévalence du *ius sanguinis* (droit du sang) sur le *ius soli* (droit du sol) : selon l'article 4, « è cittadino il figlio di padre cittadino ». L'attribution de la *cittadinanza* italienne repose donc sur la filiation.

Ce modèle de *cittadinanza*, en syntonie avec la culture juridique qui se répandait en Europe à la même époque, se basait sur le principe de nationalité, où « la nazionalità è la presa di coscienza di una comune identità da parte di un popolo. La nazione è una “società naturale di uomini”, legati da “unità di territorio, di origine, di costumi e di lingua, conformati

⁶⁶ Suite à un premier projet de loi pour l'« *Estensione dei diritti civili e politici agli Italiani delle province che non fanno ancora parte del Regno*, presentato dai deputati Cairoli (e altri) alla Camera dei deputati e preso in considerazione nella tornata del 1° giugno 1868 » (G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 56 ; p. 106).

a comunanza di vita e di coscienza sociale” »⁶⁷. Le *ius sanguinis* apparaissait alors comme le facteur dénominateur commun de cette unité.

Mais ce modèle de *cittadinanza* ne suivait pas seulement une tendance diffuse et dominante, il s’inscrivait également dans une précédente tradition historique, antérieure à l’unification italienne : celle du *Statuto Albertino* de 1848, qui prévoyait déjà la transmission par *ius sanguinis* de la qualité de sujet du Royaume de Piémont-Sardaigne, et des droits inhérents, aux enfants nés à l’étranger de parents émigrés. Cette législation « di seconda mano », qualifiée par Giovanna Zincone de « recepimento passivo », « contrastava con l’importanza che avrebbe dovuto assegnar all’istituto specifico della cittadinanza una nazione che aveva appena cominciato a farsi Stato »⁶⁸. Le lexique de la récupération, voire du recyclage, utilisé ici, avec l’adjectif « passivo », suggère d’ores et déjà une attitude quelque peu négligente face à une question capitale pour la constitution d’un nouvel État. Et le verbe « contrastare » montre bien que, dès son instauration, la législation italienne comportait des incohérences.

Loin de surgir *ex nihilo*, en adéquation avec le nouveau contexte du tout jeune Royaume d’Italie, cette disposition suivait donc un modèle juridique ancien, voire antique⁶⁹. Car déjà, dans la lointaine république romaine, le statut de citoyen relevait de la descendance puisque, comme nous le rappelle Giovanni Clemente⁷⁰, « la qualità di *civis* si acquistava originariamente con la nascita da padre cittadino ». Avant l’extension de la *civitas* par l’Édit de Caracalla en 212, le droit romain l’établissait déjà comme un lien fort (« vincolo permanente ») entre un individu et son groupe d’appartenance, défini par son affiliation paternelle et non par son lieu de naissance. Il existait également des « cittadini extramurani », ancêtres des plus modernes *italiani all’estero*, qui restaient alors sous la tutelle de Rome. Mais il n’était pas possible de cumuler deux appartenances : la *civitas* était donc exclusive.

De même, selon l’article 11 du *Codice Civile* de 1865, celui qui optait, de sa propre initiative, pour la nationalité d’un autre pays perdait définitivement la *cittadinanza* italienne : l’accès à une nouvelle nationalité (article 11, paragraphe 2) et l’acceptation d’un emploi au service d’un gouvernement étranger – de même que le fait de s’engager dans une armée étrangère – (article 11, paragraphe 3) impliquait la perte automatique de la nationalité

⁶⁷ *Atti Parlamentari*, 1893-1897, in Giovanna Zincone (dir.), *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, Rome, Laterza, 2006, p. 33.

⁶⁸ G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, op. cit., p. 32.

⁶⁹ Comme le rappelle María Elósegui Itxaso : « Au cours de l’histoire, les deux critères [*ius sanguinis* et *ius soli*] ont coexisté. [...] Ces critères obéissent à des événements anthropologiques antérieurs, que les juristes admettent sans y réfléchir, ou considèrent comme des traditions inamovibles. » (« Les frontières et les critères juridiques d’acquisition de la nationalité », in *Revista CIDOB d’Afers Internacionals*, 2008, n. 82-83, p. 305-323).

⁷⁰ Giovanni Clemente, *Il codice della cittadinanza italiana*, Milan, Gastaldi Editore, 1958, p. 23-24.

italienne. Le régime de la *cittadinanza* italienne *iure sanguinis* se heurtait alors parfois à celui, *iure soli*, des pays où émigraient les Italiens, et où les politiques de naturalisation visaient à combler les besoins en force de travail et de peuplement de ces territoires en expansion – provoquant ainsi des situations compliquées, voire conflictuelles : ce fut le cas par exemple lorsque le Brésil, qui accueillit nombre d’immigrés italiens dès la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, procéda en 1889 à une « grande naturalisation » qui leur attribuait une nationalité brésilienne présumée *ipso jure*, automatique et tacite. L’Italie s’insurgea alors contre cette mesure et la tension diplomatique entre les deux pays ne fut résolue qu’en 1896⁷¹.

La superposition éventuelle de deux nationalités, et la conjonction des articles 4 et 11, posaient en effet problème : pour quel pays (celui d’origine, ou celui de destination ?) effectuer son service militaire et payer ses impôts ? Envers quel pays exprimer fidélité et patriotisme⁷² ?

En réalité, dans l’interprétation qu’en faisait l’État italien, l’article affirmant le *ius sanguinis* l’emportait toujours sur l’article 11, ainsi que sur toute disposition étrangère. Ainsi, quand la nationalité italienne était transmise par le *ius sanguinis*, il était pratiquement impossible de la perdre, même au bout de plusieurs générations, sauf acte officiel et volontaire de renonciation devant les autorités italiennes. Si l’Italie, fidèle à la tradition du *ius sanguinis*, tentait ainsi, au moyen d’instruments administratifs, d’empêcher (ou du moins de rendre difficile) l’acquisition d’une nationalité étrangère, tout était question d’interprétation, et la confusion régnait malgré tout : en l’absence d’un statut juridique clair et précis, les émigrés italiens, comme tombés dans les limbes de la législation, « erano sospesi tra vedere minate le possibilità di successo dei loro percorsi migratori oppure subire un ostracismo a vita dalla comunità di partenza »⁷³.

Cet « ostracisme » était d’autant moins souhaitable que ces émigrés étaient partis avec la perspective d’un retour en Italie, et s’inscrivaient souvent dans une dynamique d’allers et retours entre l’Italie et le nouveau pays : les *golondrinas* (« hirondelles »), par exemple, étaient surnommés ainsi parce qu’ils partaient en Argentine pour les moissons de l’été austral, et revenaient en Italie pour celles de l’été boréal, suivant l’alternance des saisons dans les deux hémisphères. La discussion sur les modalités d’attribution de la nationalité est ainsi

⁷¹ Voir Gianfausto Rosoli : « L’émigrant était l’objet d’un conflit juridique d’appartenance. Le pays d’origine souhaitait garder des liens avec celui qui s’était expatrié depuis peu pour différentes raisons d’ordre économique, politique, culturel et même militaire ; et le pays d’accueil, le Brésil, désormais doté d’institutions républicaines et électives élargies, avait fondamentalement besoin d’une base sociale nouvelle et plus évoluée ». (« La crise des relations entre l’Italie et le Brésil : la grande naturalisation (1889-1896) », in *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 2, n. 2, 1986, p. 72).

⁷² Voir Eugenia Scarzanella, « Cuando la patria llama: Italia en guerra y los inmigrantes italianos en Argentina », in *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [en ligne], Debates, n. 7, 2007, disponible sur : <http://nuevomundo.revues.org/3735> [consulté le 14 mai 2011].

⁷³ G. Tintori, « Nuovi italiani e italiani nel mondo. Il nodo della cittadinanza », *op. cit.*, p. 747.

inséparable du contexte dans lequel elle s'insère, qui est celui d'une très forte émigration⁷⁴. Droit de la nationalité et politique migratoire, qui s'avèrent être intrinsèquement liés, ne manquèrent pas de susciter entre les parlementaires chargés de légiférer sur la question un long et houleux débat, qui fit surgir plusieurs lignes de forces : comment tirer profit d'un phénomène de toute évidence inévitable ? De quel(s) bénéfice(s) ces émigrés peuvent-ils être vecteurs ? À quelles conditions ? Quelles mesures politiques doivent être prises en conséquence ?

1.2. Le débat sur l'émigration

Mais avant d'en arriver à cette discussion, un débat sur l'émigration elle-même opposa les élites dirigeantes italiennes, divisées, selon G. Tintori⁷⁵ en trois lignes principales⁷⁶ : le refus de l'émigration, le nationalisme d'émigration, et le nationalisme sentimental et/ou familial.

La première s'opposait à l'émigration, vue comme un phénomène négatif (en termes démographiques et économiques, tel une hémorragie privant l'Italie de ses forces productives), et surtout, à toute forme d'encadrement politique et de tutelle législative de ce phénomène, qui aurait pu être perçue comme une incitation à l'émigration. Cette hostilité envers l'émigration de masse traversait le spectre politique et mobilisait autant des dirigeants politiques de gauche que de droite ; mais elle représentait les intérêts d'un groupe social puissant, celui des grands propriétaires terriens du sud de l'Italie, ainsi que du Piémont, qui avaient tout avantage à décourager l'émigration, pour maintenir une forte pression démographique sur le pays, c'est-à-dire disposer d'une offre de main-d'œuvre supérieure à la demande et donc de salaires bas.

⁷⁴ Si l'Italie (géographiquement parlant) est depuis l'Antiquité caractérisée par une « culture de la mobilité » qui se développa tout au long de l'époque moderne, c'est à partir des années 1870-1880 que cette émigration prend une dimension réellement massive, qu'elle conservera jusqu'aux années 1970 (J.-C. Vegliante, *Gli italiani all'estero : Tome 3, Autres passages*, *op. cit.*).

⁷⁵ G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 52 ; voir aussi Ercole Sori, « Il dibattito politico sull'emigrazione italiana dall'Unità alla crisi dello Stato liberale », *op. cit.*, p. 19-43.

⁷⁶ Lignes idéologiques indépendantes des programmes politiques puisque, comme le rappelle encore G. Tintori : « à cette époque, la politique italienne ne reposait pas sur un système de partis [...] il n'est pas possible d'évoquer les positions des hommes politiques du nouvel État unifié en termes de programmes politiques ou de politiques publiques : il ne s'agissait que d'attitudes politiques à l'égard du phénomène de migration massive » (« L'Italie et ses expatriés. Une perspective historique », *op. cit.*, p. 80-81). Voir à ce sujet Zeffiro Ciuffoletti, Maurizio Degl'Innocenti, *L'emigrazione nella storia d'Italia, 1868-1975: storia e documenti*, vol. 1, Florence, Vallecchi, 1978, 502 p.

Un autre groupe de pression, celui des armateurs et industriels du nord de l'Italie, voyait en revanche l'émigration d'un œil positif, comme source de bénéfices économiques, mais se refusait à instaurer une tutelle législative qui réglerait, et par là même restreindrait, leur activité de transport et navigation.

Prise entre ces deux groupes et forces de pression, divergents quant à leur vision de l'émigration, mais convergents dans leur refus d'une quelconque tutelle législative, la classe dirigeante italienne post-unitaire conserva longtemps une position ambiguë et attentiste, privilégiant un *modus operandi* administratif plutôt que législatif à travers des circulaires, et reléguant la politique migratoire à une question d'ordre public. Ainsi, « même la première loi organique (loi n. 5866 du 10 janvier 1888) mise en oeuvre par le Premier ministre Francesco Crispi, qui voyait la migration de masse comme une soupape de sécurité indispensable pour la bonne santé de la nation, n'apportait aucune modification substantielle aux politiques précédentes. La protection légale des migrants demeurait minimale »⁷⁷. Que ce soit à travers la métaphore mécanique (et l'image d'une « soupape de sécurité » soulageant la pression démographique) ou biologique (celle d'une hémorragie purgeant la population « pour la bonne santé de la nation »), les discours politiques ne peuvent nier le caractère bénéfique de cette *Grande Emigrazione*.

L'opposition catégorique à toute mesure visant à protéger les migrants ou à régler l'ensemble du processus migratoire deviendra donc rapidement minoritaire, et avant même la fin du XIX^{ème} siècle, il ne sera plus possible, pour les élites politiques, de garder des œillères face à un phénomène devenu irrépessible – et même nécessaire : lors du Congrès National pour l'Émigration qui se tiendra à Bologne les 18, 19 et 20 mars 1949⁷⁸, les intervenants insisteront encore, bien des années plus tard, sur l'évidence de ce postulat, et le sénateur Paolo Fortunati ira même jusqu'à désigner métaphoriquement l'émigration comme la « chiave di volta della risoluzione dei problemi economici »⁷⁹. L'émigration apparaissant alors comme un élément de cohésion, permettant de maintenir le pays stable et soudé, à la fois économiquement et socialement, elle requiert, selon Alberto Bertolino, « una politica attiva ed organica, che parta dalla constatazione di una effettiva tendenza ad emigrare dal nostro paese »⁸⁰. De là à affirmer que l'émigration est inscrite dans l'ADN italien, il est un pas que

⁷⁷ G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 84-85.

⁷⁸ Voir Congresso Nazionale per l'Emigrazione (1949, Bologne), *Atti Ufficiali*, Bologne, Anonima Arti Grafiche, 1949, CVII-309 p.

⁷⁹ Paolo Fortunati, *in* Congresso Nazionale per l'Emigrazione, *op. cit.*, p. LXIX.

⁸⁰ Alberto Bertolino, « Per una politica italiana dell'emigrazione », *in* Congresso Nazionale per l'Emigrazione, *op. cit.*, p. 43.

nous ne saurions franchir, mais que d'aucuns ont sauté allégrement⁸¹, rattachant cette mobilité à des causes biologiques (cf *supra*). Comme le rappelle Ada Lonni, « le problème des rapports entre migration, identité nationale et racisme trouve en Italie un terrain d'analyse à la fois difficile et significatif »⁸². Revenons donc aux deux autres clés de lecture post-unitaires du phénomène de la *Grande Emigrazione* interprété à la lumière d'un nationalisme non-belligueux.

⁸¹ Et parmi eux, encore tout récemment, Delfina Licata, auteur du *Rapporto Italiani nel Mondo della Fondazione Migrantes*, qui soutient dans une interview à Cinzia Ficco : « La migrazione è connaturata al popolo italiano » et « La migrazione? È scritta nel DNA del popolo italiano ». Bien qu'il s'agisse ici certainement d'images, le lexique employé (« connaturata », « DNA ») n'est pas anodin compte tenu de la longue tradition idéologique qui accompagne l'histoire de l'émigration italienne et qui sous-tend les questions migratoires contemporaines.

⁸² Ada Lonni, « Histoire des migrations et identité nationale en Italie », in *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 9, n. 1, 1993, p. 29.

Chapitre 2

Le nationalisme d'émigration

G. Tintori⁸³ distingue deux modalités de lecture de l'interprétation nationaliste de l'émigration : le nationalisme « d'émigration », et le nationalisme « sentimental », ou « familial », qui tous deux voient l'émigration comme une force qui, bien canalisée par une tutelle législative appropriée, peut apporter de multiples bénéfices à un pays en pleine et ambitieuse construction. D'abord perçus essentiellement comme « teste di ponte per nuovi sbocchi commerciali » et comme « via tutta italiana alla fondazione di colonie », les émigrés italiens apparurent ensuite comme « strumento politico potenziale, da utilizzarsi in chiave strategica internazionale » – comme dans toute expansion territoriale, où le commerce, précurseur, ouvre la voie par laquelle s'engouffre la (géo-)politique.

Nous préférons, par souci de clarté, n'utiliser que la première expression (« nationalisme d'émigration »), et détailler les champs (économique, géo-politique, linguistico-culturel, et politique) auxquels elle s'applique.

2.1. Une ressource économique

G. Tintori rappelle en effet que, dès le traité de Leone Carpi *Delle colonie e dell'emigrazione d'italiani sotto l'aspetto dell'industria, commercio e agricoltura* de 1874, l'émigration commençait à être perçue comme une opportunité économique de grande valeur pour l'Italie : à travers les *rimesse* que les émigrés envoyaient à leur pays d'origine et les investissements que beaucoup, dans la perspective d'un retour au pays, réalisaient en Italie, et à travers la consommation de produits italiens, ouvrant ainsi la voie à une puissante exportation.

i. Les rimesse

⁸³ G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 54.

Les *rimesse* (envois d'argent épargné par les émigrés à leur famille restée en Italie) furent une pratique extrêmement courante durant toute la période de l'émigration italienne, et contribuèrent de manière fondamentale à la croissance économique du pays, telle une « fantastica pioggia d'oro »⁸⁴ aux effets bénéfiques sur les plans macro- et micro-économiques. D'une part car cet énorme flux de monnaie finança en partie l'industrialisation italienne du début du XIX^{ème} siècle, d'autre part car ces envois d'argent se traduisirent, dans les foyers, en augmentation du pouvoir d'achat et modifièrent les habitudes de consommation. En effet, l'émigration, du moins dans ses débuts, étant plutôt l'affaire des hommes jeunes et actifs ; les femmes, restées au pays, se devaient d'afficher le succès de leurs maris émigrés : elles devinrent ainsi des clientes assidues et prodigues des marchés et boutiques, commencèrent à fréquenter les banques et études de notaires, à acquitter des dettes, acheter des terres, stipuler des contrats, etc. Autant de lieux et de fonctions autrement exclusivement masculines, et que les femmes investirent en l'absence de leurs époux, pères, frères, etc. : « Sembrava, insomma, avverarsi l'antica utopia contadina del mondo alla rovescia, con i poveri resi ricchi e le donne al comando »⁸⁵.

Les *rimesse* prenaient souvent la forme d'investissements dans l'achat de terres et la construction d'un patrimoine immobilier, et ainsi l'accès à la propriété, conquête très importante dans la culture italienne (nous y reviendrons) et représentation à la fois urbaine et sociale du nouveau statut de ces émigrés et de leur famille. Car si l'on partait *fare la Merica*, c'était la plupart du temps dans la perspective de revenir vivre au pays⁸⁶, ou y prendre sa retraite – et par là même, aussi, une forme de revanche sur sa condition sociale. Ainsi d'Anguilla, le narrateur de *La luna e i falò* (1950), de Cesare Pavese, ou encore de ces « Americani » si bien décrits par Carlo Levi dans *Cristo si è fermato a Eboli* (1945)⁸⁷ : l'on surnommait en effet ainsi les émigrés de retour au pays, par antonomase, qu'ils eussent émigré d'Amérique ou non – l'Amérique étant alors évoquée comme symbole d'enrichissement et de progression sociale plutôt que comme référence géographique.

L'émigré de retour souhaitait afficher le succès de son entreprise migratoire à travers sa maison qui, construite à l'aune des standards modernes et du goût (petit-)bourgeois,

⁸⁴ Gino Massullo, « Economia delle rimesse », in P. Bevilacqua, A. De Clementi, E. Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 1 « Partenze », Rome, Donzelli, 2001, p. 161.

⁸⁵ Andreina De Clementi, « La "grande emigrazione": dalle origini alla chiusura degli sbocchi americani », in P. Bevilacqua, A. De Clementi, E. Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, op. cit., p. 205.

⁸⁶ Et, en effet, Donna R. Gabaccia dans « Per una storia italiana dell'emigrazione », in *Altretalia*, n. 16, juillet-décembre 1997, p. 8, estime qu'environ la moitié des 27 millions de migrants ayant quitté l'Italie entre 1870 et 1970 retournèrent en Italie ; J.-C. Vegliante, dans *Gli italiani all'estero : 1861-1981, Dati introduttivi*, op. cit., estime quant à lui à 18 ou 19 millions de retours sur 29 millions de départs, soit environ deux tiers : si les chiffres exacts divergent, le phénomène reste massif ; et un pourcentage important, mais indéfini, de ces « rapatriés » émigra de nouveau, souvent même plusieurs fois.

⁸⁷ Cesare Pavese, *La luna e i falò*, Turin, Einaudi, 2005, XXXIII-208 p. ; Carlo Levi, *Cristo si è fermato a Eboli*, Milan, Mondadori, 221 p.

« rendeva visibile e concreta la loro aspirazione ad un cambiamento morale e culturale »⁸⁸ – un « changement moral et culturel » qui sembla apporter la civilisation en terre de barbarie⁸⁹ et contribua grandement à l'évolution de l'Italie de pays « arriéré » en pays « d'avant-garde » et en puissance économique, alimentant ce qu'Emilio Reyneri⁹⁰ désigna comme le « mythe du retour productif ». D'autant plus que ces fonds étaient souvent doublés de transferts de compétences⁹¹, les émigrés apportant à leur retour des savoir-faire et des technologies appris ailleurs, soit un capital humain et financier en mesure d'enrichir l'économie de leur pays d'origine. De cette contribution, les observateurs⁹² et la classe dirigeante étaient parfaitement conscients, et plus encore avec le recul d'un demi-siècle d'émigration, comme le montrent certaines interventions du Congrès national pour l'Émigration de 1949⁹³ vantant la « nobile tradizione delle rimesse, elemento essenziale del saldo della nostra bilancia commerciale »⁹⁴ et « una importante partita della bilancia dei pagamenti »⁹⁵: les adjectifs « nobile », « importante », « essenziale », révèlent ce « ruolo di primo piano »⁹⁶ joué par les *rimesse*, qu'il s'agissait de préserver.

En 1949, il émergeait ainsi de la question des *rimesse* le souhait renouvelé d'un encadrement étatique de cette pratique, et « [...] il Congresso invita[va] il Governo ad operare : [...] d) affinché negli accordi relativi all'emigrazione e in quelli economico-commerciali sia affermato e garantito il diritto degli emigranti ad inviare in Italia i propri risparmi »⁹⁷.

Aujourd'hui encore, comme nous avons pu le constater au cours des entretiens avec des parlementaires italiens lors de notre recherche de terrain à Rome en février 2012, la classe

⁸⁸ G. Massullo, « Economia delle rimesse », *op. cit.*, p. 176.

⁸⁹ Un secrétaire de la Lega dei Contadini di Paola (province de Cosenza) aurait ainsi commenté : « Coloro che emigrano per l'America ritornano molto migliori, non si riconoscono; vanno via bruti, e tornano uomini civili, anche nella salute » (Francesco Coletti, « Dell'emigrazione italiana », in *Cinquant'anni di Storia italiana*, vol. III. Milan, Hoepli-Acc. Dei Lincei, 1911, p. 250 *apud* J.-C. Vegliante, *Gli italiani all'estero : 1861-1981, Dati introduttivi*, *op. cit.*

⁹⁰ Emilio Reyneri, *La catena migratoria: il ruolo dell'emigrazione nel mercato del lavoro di arrivo e di esodo*, Bologne, Il Mulino, 1979, 355 p.

⁹¹ Thomas Faist, « Dual Citizenship as Overlapping Membership », in *Willy Brandt Series of Working Papers in International Migration and Ethnic Relations* [en ligne], School of International Migration and Ethnic Relations, Malmö University, 2001, disponible sur : <http://dspace.mah.se/handle/2043/691> [consulté le 7 avril 2012].

⁹² Jacques Rambaud écrivait ainsi en 1907 : « La Banque de Naples, chargée officiellement des services pécuniaires des émigrants, a reçu, en 1904, 3 658 328 fr. envoyés par eux en Italie. Le commerce de l'Italie avec le Brésil a fait des progrès notables. Ce sont encore des raisons pour que l'Italie, comme le Brésil, se préoccupent, la crise atténuée, de favoriser une colonisation véritable, à laquelle l'un et l'autre ont un intérêt évident » (« L'émigration italienne au Brésil d'après les rapports italiens récents », in *Annales de Géographie*, 1907, t. 16, n. 87, p. 274).

⁹³ Congresso Nazionale per l'Emigrazione, *op. cit.*

⁹⁴ Ercole Graziadei, in Congresso Nazionale per l'Emigrazione, *op. cit.*, p. LXIII.

⁹⁵ Italo Pentangelo, in Congresso Nazionale per l'Emigrazione, *op. cit.*, p. LXXVIII.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ Federico Bauer, E. Graziadei, « Ordine del Giorno ». Congresso Nazionale per l'Emigrazione, *op. cit.*, p. CII-CIII.

dirigeante reconnaît, rétrospectivement, ce rôle de premier plan (marqué par les adjectifs « rilevante », « evidente », « determinante », « importante ») joué par les *rimesse*, et son résultat : les termes « impatto », « risvolti » illustrent en effet un rapport de cause-conséquence qui lie directement les envois de fonds à « la crescita anche economica ed industriale del nostro Paese » (E4), au « boom economico » (E7). Ces parlementaires font ainsi remarquer que les *rimesse* n'ont pas aidé seulement le noyau familial, mais bien le pays tout entier, jusqu'à représenter « una delle fonti principali del bilancio dello Stato » (E5). Ils attribuent cette « solidarietà » (qui fait écho ici à l'expression « nobile tradizione » citée *supra*) au « legame » établi entre l'Italie et ses expatriés au moyen de la *cittadinanza* car, comme l'explique Andrea Sarubbi (E6),

Probabilmente, il far sentire un emigrante come appartenente alla comunità di origine, [-] poteva da un lato legarlo emotivamente, dall'altro lato anche economicamente, perché significava che « tu sei sempre dei nostri, tu rimani sempre italiano, i tuoi figli rimarranno sempre italiani, quindi le rimesse che tu manderai resteranno qui con noi, noi contiamo su di te, non ti dimentichiamo, perché questa è casa tua » – cioè gli emigrati erano quelli che facevano i soldi, rispetto a quelli che rimanevano qui, quindi secondo me, è stato anche un motivo per non lasciare tutta quella ricchezza ai Paesi dove gli emigranti andavano.

À travers ce qu'Andrea Marcucci (E4) appelle un « meccanismo di riconoscimento reciproco » (l'Italie reconnaissant les expatriés comme ses ressortissants par la *cittadinanza*, les expatriés reconnaissant l'Italie comme leur pays par les *rimesse*), le pays arriva à compenser la perte représentée par l'exode des travailleurs. En effet, comme l'analyse *a posteriori* Salvatore di Venezia (E10), consul d'Italie à Curitiba, reprenant l'image des vases communicants évoquée plus haut avec la métaphore de la soupape :

L'esodo fu massiccio, molto grande, quindi, in realtà, l'Italia perse una buona parte di grosse... dei giovani, perché molti erano giovani, che partivano, e... sottrassero sì risorse all'Italia, ma diedero anche la possibilità, per chi rimaneva, di avere migliori condizioni di lavoro. [...] in realtà, il vero beneficio fu il fatto che se ne andarono; andandosene, diciamo che ridussero /// consentirono alla forza lavoro che rimaneva di poter avere migliori condizioni per poter andar avanti.

Les *rimesse* eurent un impact important en termes strictement financiers, mais aussi, d'un point de vue économique, sur la baisse du taux de chômage et l'amélioration des conditions de travail et, en général, de la qualité de vie.

Les élites reconnaissent donc aujourd'hui le rôle joué par les émigrés dans le progrès qui caractérisa l'Italie aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Cette reconnaissance morale prend même parfois la forme d'une reconnaissance de dette, composée de « senso di colpa e volontà di

risarcimento »⁹⁸ générant des politiques de réparation et de compensation en faveur de ces Italiens et de leurs enfants, qui avaient d'une certaine manière été forcés de quitter le pays et en avaient financé la croissance à la sueur de leur front, comme nous le confie un observateur du *Ministero degli Affari Esteri* en poste au Consulat italien de Buenos Aires (E8) :

un debito di riconoscenza, di voler consentire anche ai figli, ai nipoti o bisnipoti di poter avere la cittadinanza in una sorta di riconoscenza nei confronti di quegli italiani che hanno dovuto lasciare il Paese, perché l'Italia non era in grado di dargli da mangiare, e quindi in qualche modo pagare un po' questo debito.

D'où une attitude aux accents paternalistes, souvent, parmi la classe dirigeante qui, au-delà de l'examen de conscience, voyait des avantages à court et à long terme à l'établissement d'une tutelle économique, dans un « puro ordine d'interesse, prima di carattere economico »⁹⁹. À court terme, elle permettait de garantir un contrôle direct de l'État, afin de gérer les fonds envoyés par les émigrés (*rimesse*) et d'assurer à l'économie italienne les ressources financières dont elle avait besoin ; à long terme, d'établir un espace économique et commercial transnational fondé sur l'existence d'un canal ethnique privilégié.

ii. « *The trade follows the flag* » : l'exportation du *Made in Italy*

The trade follows the flag; il traffico va dietro alla bandiera; è una massima che ha guidato molti commercianti alla fortuna e molti popoli alle conquiste coloniali intraprese per indurre la marina mercantile a seguire la via percorsa dalla marina di guerra. [...] [Enrico Dell'Acqua] alla massima antica sostituì un'altra: « le correnti del traffico devono seguire le correnti della emigrazione dall'Italia. Le colonie libere e non le ufficiali devono attirare i commercianti desiderosi di creare uno sbocco ai prodotti dell'industria della madrepatria ». L'idea era brillata alla mente dell'uomo che sognava così di unire coi vincoli indissolubili degli interessi materiali l'Italia coi nuclei dei suoi connazionali in tutti i paesi del mondo.¹⁰⁰

On retrouve dans cette citation de Luigi Einaudi à la fois l'idée du lien (« vincoli »), renforcée cette fois par l'adjectif « indissolubile », et elle-même « liée » à l'intérêt. L'idée que les émigrés, fidèles à leurs habitudes de consommation, pussent préférer acheter des produits italiens et ainsi représenter un débouché intéressant à l'exportation, eut un poids important

⁹⁸ G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 55.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ Luigi Einaudi, *Un principe mercante. Studio sulla espansione coloniale italiana*, Turin, Fratelli Bocca Editori, 1900, p. 22-23.

dans le débat sur l'émigration. Luigi Einaudi, célèbre économiste et personnalité politique de renom, la développa dans un essai de 1900, où, prenant l'exemple du parcours d'Enrico Dell'Acqua, le « principe mercante » du titre, il démontre l'impact de l'immigration italienne sur le développement des pays d'accueil (en particulier l'Argentine) et invite le gouvernement à créer des organismes officiels pour encadrer les initiatives individuelles et assurer la tutelle des immigrés à l'étranger.

Cette thèse, associée à la métaphore de l'éclaireur, du « guide », de « l'avant-garde »¹⁰¹, fut reprise maintes fois : l'émigration était perçue à la fois comme « exubérance et potentialité économique » et « matérialisation phénoménale d'un besoin d'expansion »¹⁰². La question économique n'était en réalité qu'un aspect, indissociable, d'une politique plus vaste d'expansion coloniale à travers l'émigration, culture et économie n'étant en réalité que les deux faces de la même médaille. En effet, les émigrés désireux de conserver un lien avec leurs traditions sociales et leur culture alimentaire avaient besoin de produits italiens spécifiques qu'il était nécessaire de faire arriver d'Italie : toute une filière d'exportation et de commerce de produits italiens se développa donc à leur intention, permettant ainsi le développement de véritables « communautés » italiennes. À l'inverse, « quand le commerce italien ne parvint pas à prospérer dans une colonie d'expatriés, les émigrés perdirent des liens vitaux avec leur mère patrie »¹⁰³.

La puissance économique internationale de l'Italie ne pouvait alors faire sens que si elle parvenait à s'appuyer sur un réseau dense de collaborateurs expatriés fonctionnant comme « *teste di ponte* » et *leaders* d'italianité au sein des communautés, et à s'intégrer à une vision plus large : celle d'un colonialisme non-belliqueux, basé sur l'expansion démographique et la force d'influence « *che la emigrazione può esercitare sulla politica internazionale, o che viceversa può questa politica esercitare su di essa. L'emigrazione non è solo un fatto economico, ma anche un fatto eminentemente politico* »¹⁰⁴.

2.2. Une ressource géo-politique

La nostalgie du prestige de l'empire romain a longtemps régné parmi la classe dirigeante italienne, désireuse de prendre sa revanche sur des siècles de divisions intestines et de renouer avec le passé glorieux de la *pax romana*. C'est d'ailleurs dans ce sens que certains

¹⁰¹ G. Tintori, « L'Italie et ses expatriés. Une perspective historique », *op. cit.*, p. 90.

¹⁰² Nicola Apuzzo, *Emigrazione e politica. Saggio di politica coloniale*, Naples, Tipografia Melfi Et Joele, 1906, p. 8 *apud* G. Tintori, « L'Italie et ses expatriés. Une perspective historique », *op. cit.*, p. 93.

¹⁰³ Mark I. Choate, « Sending States' Transnational Interventions in Politics, Culture, and Economics: The Historical Example of Italy », *op. cit.*, p. 729.

¹⁰⁴ N. Apuzzo, *L'emigrazione nel diritto italiano*, 1904, *apud* G. Tintori, « L'Italie et ses expatriés. Une perspective historique », *op. cit.*, p. 80.

analysent aujourd'hui, rétrospectivement, la politique d'attribution de la nationalité dans la jeune Italie unifiée : « in alcuni momenti – penso anche al fascismo – si è voluto dare allo *ius sanguinis* un significato in un senso di proiezione ma in senso imperialista, in senso colonialista della presenza italiana nel mondo come se fosse una nuova Roma, un nuovo impero che potesse conquistare il mondo », explique Fabio Porta (E3) qui, au moyen des adjectifs « imperialista », « colonialista », des substantifs « proiezione », « presenza » et « impero », du verbe « conquistare » et de la métaphore « nuova Roma », reprend le champ lexical propre au nationalisme italien.

Les vagues d'émigrés échouant sur les côtes américaines et repoussant les frontières, l'Italie a vu dans l'émigration une façon de bâtir un empire colonial à la force de sa progéniture – « le Grand Empire Ethnographique », pour reprendre l'expression de M. Choate¹⁰⁵, qui se fonde sur les déclarations des théoriciens de ce colonialisme ethnographique, qu'ils fussent ethnologues (Lamberto Loria, Francesco Baldasseroni, Amy Bernardi) ou politiciens (Attilio Brunialti). Vladimir Ilitch Lénine, moins grandiloquent, parlait plutôt de ce qui fut traduit en italien par « l'imperialismo degli straccioni ».

En effet, tard venue dans la compétition coloniale entre les grandes puissances européennes, et échaudée par l'échec de ses tentatives militaires en Méditerranée et en Afrique Orientale après la défaite d'Adoua et le traité d'Addis-Abeba de 1896, mais sans pour autant renoncer à ses velléités coloniales, l'Italie vit dans l'émigration une manière de faire contre mauvaise fortune bon cœur :

Appena abbiamo voluto entrare nella via delle conquiste territoriali, ne siamo usciti umiliati, insanguinati, depauperati.

La coscienza pubblica ha compreso che questa non era e non è la via per noi e si ripiega sulle sue Colonie libere, dove una corrente di due o trecentomila emigranti porta ogni anno con sé una parte della patria italiana.¹⁰⁶

Au moyen d'un puissant rythme ternaire, Edoardo Pantano illustre l'entreprise coloniale militaire comme une blessure profonde, à la fois pour l'orgueil (« umiliati »), les forces vives (« insanguinati ») et les finances (« depauperati ») de l'Italie. Cette blessure est également d'ordre moral, puisqu'il évoque la « coscienza pubblica » pour blâmer cette politique. À

¹⁰⁵ M. Choate, *Emigrant Nation. The Making of Italy Abroad*, op. cit., p. 57. Comme nous l'avons annoncé dans notre introduction, nous citerons Choate à de nombreuses reprises dans cette partie : non pas qu'il soit la référence incontournable dans le champ civilisationniste italien, mais parce que son ouvrage, encore récent, constitue une synthèse utile de ce que les historiens plus anciens avaient déjà démontré il y a bien longtemps.

¹⁰⁶ Edoardo Pantano, Séance du 27 novembre 1900, Chambre des Députés, *Atti del Parlamento italiano. Legislatura XXI, Sessione I, Vol. I, Discussioni (dal 16 giugno all'8 dicembre 1900)*, Rome, Tipografia della Camera dei Deputati, 1900, p. 686-B, apud G. Tintori, « L'Italie et ses expatriés. Une perspective historique », op. cit., p. 65.

l'inverse, l'émigration allait représenter, à travers un « mécanisme vertueux »¹⁰⁷, une force pacifique d'expansion et d'influence dans le monde entier, comme Giovanni Bonacci le constatait rétrospectivement en 1949 : « I nostri emigranti dunque ci avevano preparato una colossale base di espansione, e incalcolabili possibilità di collaborare con tutto un continente dei più vasti e dei più ricchi »¹⁰⁸. Ce continent plein de ressources est l'Amérique Latine, considérée en plusieurs endroits (en particulier par Einaudi) et à maintes reprises comme un territoire propice à l'établissement des fameuses « colonie libere » italiennes : le député Lelio Bonin, qui s'appuyait sur les exemples des communautés allemandes et irlandaises d'Amérique du Nord, prédisait même l'avenir d'une « relation spéciale » entre l'Amérique du Sud et l'Italie, comparable, sinon identique, à la relation privilégiée entre le Royaume-Uni et les États-Unis¹⁰⁹. Par un effet de miroir ou de contagion, ce « vaste » continent est le terreau d'un colonialisme placé sous le signe du gigantisme (« colossale », « incalcolabili »), rejoignant ainsi le rêve d'un « grand empire démographique ».

Ce colonialisme tout italien prend donc les traits d'un peuplement spontané et libre, sans coût humain ni financier pour le gouvernement, qui inspira l'idée libérale d'un nationalisme par le bas, caractérisé par des « initiatives » populaires¹¹⁰. À l'opposé, les partisans du nationalisme par le haut suggéraient, à l'instar du sénateur Clemente Pellegrini, d'« exploiter la conjoncture favorable d'un nombre croissant de citoyens italiens vivant à l'étranger pour légaliser l'expansionnisme et réformer les institutions de l'État, afin de modeler les émigrants par le haut et en faire les têtes de pont d'une communauté idéale où les citoyens italiens pourraient se multiplier et bâtir des réseaux économiques et commerciaux dont l'Italie serait le centre »¹¹¹. Entre le champ lexical de la sculpture (« modeler », « faire les têtes [...] ») et celui de l'architecture (« pont », « bâtir »), surgit l'image d'un Pygmalion donnant aux émigrants forme et corps de citoyens italiens.

Entre les partisans du nationalisme par le bas et ceux du nationalisme par le haut, se dégagea une vision commune qui fut celle de la récupération à des fins économiques et politiques d'un phénomène en cours, dans laquelle l'homme, la force de travail et le commerce remplaceraient le soldat, la force armée et la guerre. L'émigration se trouva donc

¹⁰⁷ G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 80.

¹⁰⁸ Giovanni Bonacci, « La nuova realtà dell'America Latina e la collaborazione Italiana di ieri e di oggi », in Congresso Nazionale per l'Emigrazione, *op. cit.*, p. 55.

¹⁰⁹ Lelio Bonin, Séance du 24 novembre 1900, Chambre des Députés, Atti del Parlamento italiano. Legislatura XXI, Sessione I, Vol. I, Discussioni (dal 16 giugno all'8 dicembre 1900), Rome, Tipografia della Camera dei Deputati, 1900, pp. 461-462. *apud* G. Tintori, « L'Italie et ses expatriés. Une perspective historique », *op. cit.*, p. 90.

¹¹⁰ « Questa è la sola via che ci additano i nostri emigranti ; i quali senza essere professori di economia politica, né dottori, né deputati, con le loro iniziative spontanee ci hanno additato come e dove il paese possa e debba espandersi » (E. Pantano, *op. cit.*, p. 65).

¹¹¹ G. Tintori, « L'Italie et ses expatriés. Une perspective historique », *op. cit.*, p. 91.

insérée dans des « strategie geopolitiche », en guise de « strumento potenziale di politica estera »¹¹², de « strumento specifico di azione diplomatica per il [...] governo »¹¹³: le champ lexical du stratège met en évidence le projet d'une instrumentalisation (géo-)politique des émigrés.

Il n'était plus question alors de provoquer des conflits, mais bien au contraire d'activer des relations diplomatiques fondées sur une collaboration pacifique aux intérêts réciproques. Porté par Luigi Einaudi¹¹⁴, ce mot « collaboration » reviendra souvent, associé à celui d'« intérêt », scander les discours, comme par exemple celui de Giovanni Bonacci en 1949 :

L'ascensione di progenie di lavoratori italiani alle supreme cariche della repubblica non data dunque da oggi. La troviamo già ai primi passi dell'ascesa economica argentina ; oggi poi è giunta al culmine. E per misurarne la portata, a quanto abbiamo ricordato sopra dell'attuale composizione del governo argentino [quattro ministri al pari di Bramuglia [Ministro degli Affari Esteri] oriundi italiani], merita aggiungere il fatto che anche il partito di opposizione a quel che è ora al potere, ha alla testa oriundi italiani, tra cui Tamborlini e Mosca, candidati rispettivamente alla presidenza e alla vice presidenza della repubblica. Ed entrambi nel periodo di campagna elettorale annunziarono il proposito di rafforzare la collaborazione cogli italiani, ed inviarono messaggi bene auguranti per l'avvenire del popolo italiano. E « La Prensa », che rappresenta il maggior organo di opinione pubblica dell'Argentina, dai messaggi dei due candidati trae l'occasione per esaltare le benemerienze italiche pel progresso argentino ed auspicare una sempre più intensa collaborazione nell'interesse di tutti.¹¹⁵

Ce discours révèle un autre axe de la stratégie de « colonialisme déguisé » : pouvoir compter sur des leviers internes, à l'interface entre leur pays d'accueil (ici, l'Argentine) et l'Italie pour peser sur des décisions en matière de politique économique et internationale. Installés dans des positions de pouvoir, ces émigrés ou descendants d'émigrés (dits aussi « *oriundi* ») seraient en mesure d'influer sur les décisions et de les orienter de manière favorable, et même bénéfique, à l'Italie. Plutôt qu'une cinquième colonne, ils constitueraient, dans ce contexte pacifique, une véritable force de lobby – voire, pour l'Italie, une forme de *soft power* tel que Joseph S. Nye l'a théorisé en 1990 dans son essai *Bound to Lead*¹¹⁶ : une puissance qui dépend du rayonnement de sa culture, de son idéologie et des valeurs de sa société.

¹¹² G. Tintori, « Nuovi italiani e italiani nel mondo. Il nodo della cittadinanza », *op. cit.*, p. 747.

¹¹³ A. Bertolino Alberto, « Per una politica italiana dell'emigrazione », in Congresso Nazionale per l'Emigrazione, *op. cit.*, p. 42.

¹¹⁴ « Se questi ed altri provvedimenti verranno tradotti in realtà, le Associazioni ed il Governo coopereranno tutti insieme concordi, è sperabile che il secolo ventesimo vedrà accanto alla vecchia e piccola Italia sorgere una nuova e grande Italia, indipendente dalla prima, ma con essa legata dai vincoli tenaci della civiltà e degli interessi comuni » (L. Einaudi, *Un principe mercante. Studio sulla espansione coloniale italiana*, *op.cit.*, p. 167).

¹¹⁵ G. Bonacci, *op. cit.*, p. 55.

¹¹⁶ Joseph S. Nye, *Bound to Lead: the changing nature of American power*, New York, Basic Books, 1991, XX-307 p.

2.3. Une ressource culturelle et linguistique

Comme le souligne Dona Pentimalli Ruffa (E11), secrétaire à l'événementiel de l'*Istituto Italiano di Cultura* de Buenos Aires, « effettivamente le politiche statali sono state... [légère hésitation] diciamo, impulsate in qualche modo da... uno spirito abbastanza nobile di volontà, di voler mantenere e diffondere la cultura italiana all'estero » (E11). Le prestige international de la jeune Italie dépendait en effet – plus encore que celui des puissantes nations coloniales comme la France et l'Angleterre, déjà assuré par une présence armée et supporté par les *linguae francae* du commerce (l'anglais) et de la culture (le français) – de la diffusion et de la force de frappe de sa culture à travers le monde¹¹⁷. Et quel meilleur véhicule de la culture que la langue ?

Dès 1900, Luigi Einaudi attirait l'attention sur la « menaccia terribile », qui pesait sur la langue italienne dans les pays d'émigration¹¹⁸, en particulier en Amérique Latine, où les langues latines comme l'espagnol et le portugais favorisaient cette disparition par absorption. À ce « pericolo non chimerico », il ose opposer « la speranza di fondare una Università Italiana la quale sia un centro ed un faro luminoso della cultura e della civiltà nostra in mezzo alle popolazioni di origine italiana »¹¹⁹. La métaphore de l'Université comme « phare lumineux » place la culture, et la langue en particulier, au centre de la stratégie diplomatique visant à accroître le prestige international de l'Italie : « soutenir la langue et la culture des émigrés devint une bataille de plus dans la lutte pour l'influence internationale » et « la langue italienne acquit un prestige accru en tant que label définissant l'identité italienne », voire, comme le « Graal du colonialisme d'émigration »¹²⁰. Les substantifs « bataille » et « Graal » illustrent de nouveau l'émigration italienne comme une entreprise de conquête. « Graal » rejoint également « label » pour dépeindre la langue italienne comme une valeur précieuse. Il devenait donc de la plus haute importance de diffuser également l'enseignement de l'italien, afin que la langue pût survivre et se développer dans les pays d'accueil des émigrés. Néanmoins, pour les défenseurs du nationalisme d'émigration, « enseigner l'italien n'était pas une fin en soi, mais servait comme le véhicule pour renforcer une identité culturelle italienne

¹¹⁷ Cf Donatella Poretti (E2) : « era un esportare comunque la parola Italia e l'italianità ». L'utilisation d'un verbe relevant du lexique commercial révèle bien ici les liens indissociables entre l'économie, la culture et la politique.

¹¹⁸ Menace relayée par le constat de la « snazionalizzazione » fait en 1912 par Ranieri Venerosi, envoyé par le Siège Central de la Fédération « Italica Gens », lors de ses visites dans les colonies italiennes du sud du Brésil : « Vi si rilevano con accenti decorati un certo “decadimento di italianità” e una tendenza alla “snazionalizzazione”, riscontrabile soprattutto nella scarsa conservazione della lingua italiana, nonostante si riconoscesse apertamente che i 'caratteri nazionali' si erano conservati meglio che altrove » (G. Rosoli, « La Federazione “Italica Gens” e l'emigrazione italiana oltreoceano, 1909-1920 », in *Il Velcro. Rivista della Civiltà Italiana*, vol.1-2, année XXXIV, janvier-avril 1990, p. 92-93).

¹¹⁹ L. Einaudi, *Un principe mercante. Studio sulla espansione coloniale italiana*, op.cit., p. 166.

¹²⁰ M. Choate, *Emigrant Nation. The Making of Italy Abroad*, op. cit., p. 104 ; p. 66 ; p. 101.

à l'étranger ». Culture et langue n'étaient donc que secondaires par rapport à la question, toute patriotique, de la grandeur : « le but n'était pas de bien parler italien, mais de bien parler de l'Italie. La langue pouvait être le pivot d'un empire informel »¹²¹. Les images du « véhicule » et du « pivot », deux substantifs évoquant le mouvement, le déplacement, la transition, placent la langue comme un véritable outil de communication entre l'Italie et ses expatriés, qu'il s'agissait de préserver des atteintes extérieures :

Tandis que les gouvernements américains encourageaient l'assimilation, les politiciens italiens recherchaient l'essence de l'*italianità*, qui ne se dissoudrait pas dans quelque melting pot immigrant que ce soit, malgré les pressions qui étaient faites. L'ingrédient principal de ce composé théorique d'une identité italienne insoluble devint la langue italienne, l'élément liant d'une vie italienne internationale¹²²

À travers un fil métaphorique chimique (« l'essence », « se dissoudre », « ingrédient », « composé », « élément liant »), M. Choate insiste ainsi sur la valeur acquise par la langue comme élément d'identification et comme consolidateur d'une communauté (il reprendra plus loin cette métaphore en définissant la langue italienne comme « la colle de l'Italie expatriée »). La langue italienne se trouvait en effet confrontée à deux forces contraires qui tendaient à l'éclatement : d'une part, comme souligné par Luigi Einaudi (voir *supra*), l'absorption par les langues des pays d'accueil, plus fréquente encore parmi les deuxièmes générations, déjà enracinées dans leur nouvelle patrie ; de l'autre, la division en langues régionales et en dialectes locaux, qui fut l'une des principales caractéristiques ethnoculturelles de l'Italie. Or, si les premières générations d'émigrés, encore profondément attachées à leur dialecte, apprenaient à parler l'italien standard, l'union, plutôt que la division, régnerait dans la communauté italienne ; si les deuxièmes générations apprenaient aussi l'italien, elles pourraient être « amarrées » à la culture et à la société italiennes depuis n'importe quel endroit, et seraient même en mesure de faire le pont avec les cultures des pays d'accueil.

En complément des initiatives éducatives assurées par les congrégations religieuses¹²³ telles que l'Opera Bonomelli, l'ordre des Scalabrinien, ou des Salésiens (très actifs en Amérique Latine), le gouvernement italien investit alors dans le développement des écoles italiennes à l'étranger, sur le modèle des Alliances Françaises ou du Kolonialrat allemand, en particulier en Amérique Latine :

¹²¹ *Ibid.*, p. 118 ; p. 119.

¹²² *Ibid.*, p. 101 (traduction personnelle).

¹²³ Voir les travaux de G. Rosoli « La Federazione "Italia Gens" e l'emigrazione italiana oltreoceano, 1909-1920 », *op. cit.*) sur la Fédération « Italia Gens », consacrée à la sauvegarde des valeurs religieuses, ainsi qu'au maintien des sentiments d'*italianità*, au soutien de l'école italienne à l'étranger et à la promotion des segretariati del popolo pour la tutelle des Italiens à l'étranger.

Le succès des écoles italiennes était une question de marché. Les écoles publiques et gratuites étaient imbattables, mais les écoles italiennes dans les régions rurales de l'Amérique du Sud n'étaient confrontées à aucune concurrence locale. [...] Dans les régions reculées du Brésil et de l'Argentine, les écoles italiennes germaient comme la seule possibilité pour les familles italiennes et de nombreuses familles non-italiennes, qui payaient volontiers pour l'éducation de leurs enfants. À partir de 1905, le gouvernement italien subventionna 32 écoles italiennes en Argentine et 155 au Brésil.¹²⁴

Si dans les régions isolées les écoles italiennes ne rencontraient aucune concurrence, sur le reste du territoire, elles se heurtaient aux projets de nationalisation par l'éducation mis en place par les gouvernements des pays d'accueil car « de même que l'Italie s'était tournée vers l'école pour construire une identité italienne pour les émigrés italiens, les nations d'Europe et d'Amérique commencèrent à utiliser les écoles publiques comme des laboratoires nationalistes. L'apprentissage de la langue n'était qu'une partie d'un programme culturel pour les jeunes élèves, afin de graver une identité nationale dans leurs esprits »¹²⁵.

La langue devint donc un enjeu de taille, et la campagne de lutte contre l'analphabétisme se transforma en une véritable campagne de nationalisation pour forger une identité italienne forte des deux côtés de l'Atlantique : « la littérature, l'écriture et la langue devinrent ainsi inséparables du projet de construction de la nation italienne »¹²⁶.

Car l'enjeu, pour un tout jeune pays récemment unifié, était bien, comme le résume le député Francesco Ferrante (R2), de « stabilire un legame allora assai labile tra cittadini di varie aree del paese che non dividevano nemmeno la lingua », de dépasser les anciens (et pourtant persistants, si ce n'est résistants) clivages régionaux, provinciaux et locaux (en somme, le *campanilismo* exacerbé des Italiens) en fondant, à travers ce que les sciences politiques anglo-saxonnes conceptualisent comme un processus de *nation-building*, une réelle identité nationale qui unit à la fois les Italiens d'Italie et les Italiens émigrés à l'étranger, « l'Italia » et « l'Altra Italia ». C'est ainsi dans le déplacement, dans la « mobilité », pour reprendre l'expression chère à J.-C. Vegliante¹²⁷, que s'est forgée une langue unitaire¹²⁸.

¹²⁴ M. Choate, *Emigrant Nation. The Making of Italy Abroad*, op. cit., p. 117.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 115.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 106.

¹²⁷ J.-C. Vegliante, *Gli italiani all'estero : Tome 3, Autres passages*, op. cit.

¹²⁸ Voir aussi : Tullio De Mauro, *Storia linguistica dell'Italia unita*. Rome : Laterza, 1970 ; Giovanni Rovere, *Testi di italiano popolare*, Rome, Centro Studi Emigrazione, 1977, 366 p.

2.4. Une ressource civique

Si cette « culture de la mobilité italienne »¹²⁹ italienne ne date pas d'hier, c'est à partir des années 1870 qu'elle prit un caractère quantitativement massif, la *Grande Emigrazione*, (ainsi que ce phénomène est appelé par les historiens) coïncidant alors avec l'unification de l'Italie. Quand les héros du Risorgimento retroussaient leurs manches pour bâtir, à partir d'un pays dévasté par une guerre civile, une seule, unique et grande nation, ceux qui n'étaient encore que Piémontais, Siciliens, Toscans ou Calabrais s'en allaient vers ce qu'ils espéraient être des cieux meilleurs. La tâche s'en trouvait d'autant plus ardue, et la célèbre formule attribuée à Massimo D'Azeglio plus impérieuse encore : « Abbiamo fatto l'Italia. Ora dobbiamo fare gli italiani. » Dans ce contexte, il s'agissait de relever le défi (ô combien difficile) d'unir tous les Italiens, qu'ils fussent présents sur le territoire, ou dispersés aux quatre coins du monde, à la merci des pressions nationalisatrices de leurs pays d'accueil – en d'autres termes, créer une identité nationale pour des émigrants transnationaux. Pour cela, il s'avérait crucial de pouvoir préserver et consolider l'*italianità*, qui allait alors rassembler tous ces *connazionali* en une même « synergie patriotique copérative »¹³⁰ :

Au lieu d'exploiter les populations étrangères par la force, les « colonies » d'émigrés de l'Italie maintiendraient volontairement des liens avec leur mère patrie, à moindre coût et avec beaucoup moins d'effusion de sang. Pour encourager cette relation transnationale, la rhétorique étatique italienne maintint que les émigrés étaient une partie organique de la nation et une partie de l'État étendu, liée à travers un contexte culturel partagé. Cette identité quelque peu artificielle était délibérément construite, subventionnée et élaborée à travers une variété de canaux pour les jeunes et les anciens, dont des écoles, des banquets patriotiques, des chorales et des fanfares, de groupes de gymnastique, la Società Dante Alighieri, la Società Geografica Italiana, les missionnaires catholiques scalabrinien, et les Chambres de Commerces Italiennes à l'étranger.¹³¹

M. Choate oppose ici le colonialisme traditionnel, violent (« par la force », « effusion de sang ») au colonialisme « à l'italienne », plus libre (« volontairement », « moindre coût »). Néanmoins, il apparaît aussitôt après qu'en fait de « volontaire », le lien culturel et identitaire maintenu par les expatriés avec l'Italie est « quelque peu artificie[l] », « construi[t], subventionn[é] et élabor[é] » : ce groupe ternaire de participes passés, renforcé par l'adverbe « délibérément », montre bien une stratégie qui, bien que pacifique, n'en reste pas moins

¹²⁹ J.-C. Vegliante, *Gli italiani all'estero : Tome 3, Autres passages, op. cit.* ; Ada Tosatti, Jean-Charles Vegliante (dir.), *L'Italie vue d'ici : la traduction-migration*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 11.

¹³⁰ M. Choate, *Emigrant Nation. The Making of Italy Abroad, op. cit.*, p. 8.

¹³¹ *Ibid.*

décidée et imposée par le haut. Certes, comme le reconnaît Michele Colucci, « gli italiani che partivano venivano seguiti, aiutati, assistiti, in quanto emigrati nel percorso di preparazione della partenza e a volte anche nel viaggio, ma venivano sistematicamente ignorati e dimenticati dalle istituzioni italiane quando diventavano immigrati »¹³². Œuvrant à la limite de la politique, préférant s'appuyer sur la culture et la religion, les dirigeants italiens comptaient ainsi sur les Italiens eux-mêmes pour s'auto-organiser avec un minimum de support de la part de l'État (voire aucun selon M. Colucci), laissant libre champ aux initiatives semi-privées et aux associations, qui prendront en effet une importance fondamentale dans l'organisation et la vie de la communauté¹³³ (nous en reparlerons plus loin). Comme M. Choate¹³⁴ le fait remarquer, en s'appuyant sur le concept de « sphère publique » (*Öffentlichkeit*) développé par Jürgen Habermas¹³⁵, l'État italien renonça ainsi à contrôler cette influence et se limita à n'atteindre qu'indirectement les émigrés, à travers des liens sociaux et culturels. Au moyen de l'éducation et la scolarité, il s'agissait plus que tout de protéger une *italianità* qui se construirait d'elle-même.

Or, les Italiens n'avaient pas attendu les directives du gouvernement italien pour s'organiser en une myriade de groupes sociaux, politiques, religieux, récréatifs. Mais cette organisation suivait le plus souvent les divisions régionales, et cette extrême diversité, voire éclatement, affaiblissait l'influence italienne à l'étranger, dispersée ainsi en d'innombrables groupuscules. Toutefois, si ces divisions régionales persistaient parmi les Italiens lorsqu'ils étaient entre eux, elles pouvaient néanmoins s'effacer lorsqu'ils étaient confrontés à d'autres groupes ethniques ou nationaux, présentant ainsi une identité commune plus cohérente : à travers l'histoire de la fondation du club de football italien Palmeiras à São Paulo au Brésil, José R. Araújo¹³⁶ montre par exemple comment la participation d'immigrés pour la majorité prolétaires à une compétition de haut niveau (le Championnat de São Paulo) dans un sport d'élite a facilité l'intégration et l'affirmation des Italiens, effaçant les divisions régionales, contribuant ainsi à la construction de l'italianité et à la représentation positive d'une communauté italienne unie et prestigieuse au sein de la société brésilienne. Notons ici combien l'identité, nationale dans le cas qui nous occupe, est une notion flexible, qui se

¹³² Michele Colucci, « Il voto degli italiani all'estero », in P. Bevilacqua, A. De Clementi, E. Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 2 « Arrivi », Rome, Donzelli, 2001, p. 601. Cela est vrai, sauf pour les prêtres et les militants.

¹³³ Voir F. Devoto, Eduardo J. Miguez (dir.), *Asociacionismo, trabajo y identidad étnica. Los italianos en América en una perspectiva comparada*, Buenos Aires, Cemla-Cser-Iehas, 1992, 358 p.

¹³⁴ M. Choate, « Sending States' Transnational Interventions in Politics, Culture, and Economics: The Historical Example of Italy », *op. cit.*, p. 740.

¹³⁵ Jürgen Habermas, *The Structural Transformation of the Public Sphere: An Inquiry into a Category of Bourgeois Society*, Cambridge (États-Unis), MIT Press, 1989, 301 p., *apud* M. Choate, « Sending States' Transnational Interventions in Politics, Culture, and Economics: The Historical Example of Italy », *op. cit.*, p. 740.

¹³⁶ José Renato de Campos Araújo, « Imigração e futebol. O Palestra Itália e sua trajetória: associativismo e etnicidade », São Paulo, FAPESP, Editora Sumaré, 2000, 44 p.

forme, se module, et se modifie en fonction du contexte dans lequel elle s'élabore et irrémédiablement, dans la confrontation à l'autre et l'image (narcissique ?) renvoyée par cette altérité, comme J.-C. Vegliante le soutenait déjà concernant les Italiens immigrés en France¹³⁷.

M. Choate¹³⁸ pousse encore plus loin cette thèse, soutenant même que l'identité nationale italienne à l'étranger a précédé celle qui s'est élaborée en Italie, contribuant ainsi à la naissance et à la diffusion d'un presque oxymorique « nationalisme transnational » (ou « *italianità* transnationale ») qui, « greffé en une variété de contextes étrangers, devint l'épine dorsale de la Grande Italie et encouragea le développement de l'unité nationale en Italie »¹³⁹.

Cette idée selon laquelle les émigrés italiens auraient été les précurseurs du transnationalisme, les « pionniers d'une "nation globale" »¹⁴⁰ trouve aujourd'hui encore ses défenseurs parmi la classe dirigeante italienne, pour qui la *cittadinanza iure sanguinis* représenta, pour l'Italie post-unitaire, le liant synergique d'une nation en devenir : « la nostra cittadinanza [...] ci viene da un appartenere tutti quanti alla stessa nazione » (E6), « è servito a dare un senso di appartenenza »¹⁴¹, « è servito anche a consolidare il concetto stesso di unità e di appartenenza ad uno stesso Paese, ad una stessa nazione » (E5), « un elemento anche di [légère hésitation] unione, insieme alla nostra... /// insomma, al passato storico, [xxx] al Risorgimento, al Rinascimento » (E8) : on retrouve de manière récurrente le champ lexical de l'union, de l'unité, du partage d'un même (« stesso Paese », « stessa nazione ») passé, de mêmes références : « Basti pensare che i piemontesi, subito dopo la proclamazione dell'Unità d'Italia, incominciarono a diffondere in tutta l'Italia le cassette postali rosse, tutte di color rosso, proprio perché c'era bisogno di simboli, di riferimenti che erano dei riferimenti dello Stato nazionale » (E5).

À l'instar des « cassette postali rosse » diffusées par les Piémontais du gouvernement dans toute l'Italie, la *cittadinanza iure sanguinis* devait ainsi servir, dans la perspective de la classe dirigeante, de « symbole » (dans le sens étymologique grec de *sumbolon*, dérivé de *sumballein*, « mettre ensemble ») c'est-à-dire comme un signe de ralliement à la nation italienne, un « minimo comune determinatore di tutto quello che ci poteva essere all'interno di uno Stato » (E6). La *cittadinanza* apparaît alors comme un facteur de rassemblement et de cohésion, et « dare la cittadinanza può avere un senso anche per mantenere una famiglia, una collettività » (E8). Or, l'utilisation ici du mot « famiglia » n'est pas anodine. Car derrière le

¹³⁷ J.-C. Vegliante, « Pour une étude de la langue des Italiens en France (notes liminaires) », *op. cit.*

¹³⁸ M. Choate, *Emigrant Nation. The Making of Italy Abroad*, *op. cit.*, p. 59.

¹³⁹ M. Choate, *Emigrant Nation. The Making of Italy Abroad*, *op. cit.*, p. 105.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 2.

¹⁴¹ Voir également J.-C. Vegliante, « Pour une étude de la langue des Italiens en France (notes liminaires) », *op. cit.*, p. 118.

droit du sang se profile toute une conception, sociale et idéologique, propre à l'Italie, selon laquelle la patrie « non è che la famiglia ingrandita »¹⁴², et que G. Zincone, dans son essai homonyme¹⁴³, qualifie de « familismo legale », visant à la fois à placer la famille au centre de la législation et à dessiner la structure politique et institutionnelle du pays sur le modèle de la famille¹⁴⁴, avec ses liens indissolubles et ses « cordons ombilicaux » reliant l'individu à sa « mère » patrie :

Prassi e circolari erano tutte intese a far prevalere il legame di sangue [...] La perdita di appartenenza formale poteva costituire una ragione di distacco dall'appartenenza culturale, una ragione di disaffezione nei confronti del paese di origine, un incentivo a non rientrare più in patria. [...] Si poteva temere che vi fosse un nesso tra perdita della cittadinanza e riluttanza a tornare in patria. La cesura del cordone ombelicale giuridico con la madrepatria poteva inoltre implicare una diminuzione del flusso delle rimesse. [...] Il cordone ombelicale diventava sempre più una catena inossidabile.¹⁴⁵

Revient ici l'idée du bénéfice présumé que l'Italie pouvait tirer d'un lien fort avec ses expatriés, concrétisé par la *cittadinanza* : une manière pour nous, en filant la métaphore du « cordon » et de la « chaîne », de boucler la boucle autour des différents atouts (économiques, certes, en premier lieu, mais aussi géo-politiques, culturels, linguistiques et politiques) que la classe dirigeante italienne voyait dans le maintien de ce lien à travers la *cittadinanza* ; et une transition toute trouvée vers l'étude, toujours diachronique et synthétique, des principales lois qui ont jalonné l'évolution de la *cittadinanza* italienne, et permis donc à cette « chaîne » d'être de plus en plus « inoxydable ».

¹⁴² Nissim Samama, *Contributo allo studio della doppia cittadinanza nei riguardi del movimento migratorio*, Florence : Tipografia Enrico Aiani, 1910, p. 17, *apud* G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 83.

¹⁴³ G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, *op. cit.*

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 3 : « La cittadinanza italiana affonda le sue radici nella famiglia. Si acquisisce sostanzialmente per discendenza, come un'eredità, o per matrimonio, come una dote. »

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 37-38.

Chapitre 3

Les lois de *cittadinanza* (1901, 1912, 1992)

Après le décret royal instituant les articles du *Codice Civile*, différentes lois réguleront l'attribution de la *cittadinanza* italienne. On en retient principalement trois : les deux premières s'insèrent dans le contexte de la *Grande Emigrazione* et du débat qui s'en dégagait sur l'opportunité de l'établissement d'une tutelle étatique sur les émigrés ; la dernière n'est votée que quatre-vingts ans plus tard, et concerne davantage les descendants des émigrés que les émigrés eux-même.

3.1. La loi n. 23 de 1901

La première vraie loi sur l'émigration, adoptée afin de fournir une tutelle juridique et sociale aux émigrés, est la loi n. 23 du 31 janvier 1901. En effet, une loi précédente, adoptée par le gouvernement Crispi le 30 janvier 1888 (loi n. 5866), avait déjà abordé la question de l'émigration, mais elle s'était limitée à légiférer sur le statut de l'agent d'émigration, laissant ainsi en suspens nombre de questions irrésolues concernant la protection et l'assistance que l'État italien pouvait, ou devait, apporter aux émigrés. Durant les discussions précédant le vote de la loi n. 23 de 1901, il apparut clairement que l'enjeu fondamental et urgent en était le *status civitatis* des émigrés (dont dépendraient ensuite protection et assistance) et en particulier les normes régissant la perte et la réacquisition de la *cittadinanza*.

Deux conceptions s'opposèrent alors fermement : celle qui prônait l'émancipation des émigrés visant à favoriser leur insertion dans leur pays d'accueil (et à long terme l'exercice de pressions internes espérées en faveur de l'Italie) ; et celle qui défendait la nécessité d'une tutelle forte des concitoyens, redoutant de les abandonner à la merci de gouvernements réputés pour leur instabilité, au risque de générer ainsi des millions d'apatrides. Il se dégagait majoritairement (et transversalement) une position à mi-chemin entre les deux conceptions, sorte de compromis idéologique qui favoriserait l'adoption d'une nationalité étrangère tout en œuvrant pour la préservation d'un lien culturel et affectif fort entre les émigrés et l'Italie.

Bien qu'il régnât parmi les députés une conscience aiguë de la nécessité de réformer l'institution de la *cittadinanza* pour les émigrés, ils peinaient à traduire leur position en articles de lois, et à modifier les dispositions du *Codice Pisanelli*. Face à cette révérence craintive envers un texte qu'il jugeait obsolète, le député Sidney Sonnino prit l'initiative législative lors de la séance du 28 novembre 1900 et proposa quatre articles.

Le premier (art. 33) et, en moindre mesure, le second (art. 34), devaient résoudre la question épineuse du service militaire :

A queste colonie [di italiani all'estero] noi non dobbiamo domandare uomini, perché in paese ne abbiamo abbastanza: dobbiamo domandare di consumare i nostri prodotti, di frequentare le scuole italiane, di conservare gelosamente la nazionalità, malgrado il servizio militare a cui sono obbligati nel loro paese d'adozione, insomma di aiutare e promuovere in ogni modo la coltura italiana, la quale, fra i mezzi di espansione, è certamente il più sicuro.

Questo programma [propone l'] esenzione assoluta dal servizio militare in tempo di pace dei nati o residenti all'estero [...]¹⁴⁶

On remarque que les verbes « consumare », « frequentare », « conservare » sont placés syntaxiquement au même niveau, et comme synonymes, de « aiutare » et « promuovere » : les émigrés apparaissent ici comme de potentiels relais de l'Italie à travers le maintien d'éléments italiens (« prodotti », langue et culture apprises à l'école, « nazionalità »).

Le troisième article (art. 35) abrogeait le paragraphe 3 de l'article 11 du *Codice Civile* : sauf volonté clairement manifeste de la part du citoyen italien d'acquérir une nationalité étrangère, l'État italien continuerait à le considérer comme l'un de ses ressortissants, et l'exercice d'un emploi dans une fonction publique étrangère, ou le service militaire pour un État étranger, n'impliquerait plus la perte automatique de la nationalité italienne. Cet article est intéressant dans la mesure où il révèle la tentative de la classe dirigeante de maintenir un lien avec les émigrés, mais aussi de faire en sorte qu'ils accèdent sans trop d'obstacles à des positions influentes¹⁴⁷.

Quant au quatrième article (art. 36), il visait à simplifier la procédure pour la réacquisition de la *cittadinanza* pour les enfants d'émigrés nés à l'étranger. En effet, selon l'article 6 du *Codice Civile*, ces derniers devaient, à leur majorité, opter officiellement pour la *cittadinanza* italienne, faute de quoi ils n'étaient pas considérés comme italiens, mais comme des ressortissants de leur pays de naissance. Selon la proposition de S. Sonnino, ils pourraient

¹⁴⁶ Sidney Sonnino, Séance du 2 décembre 1900, Camera dei Deputati, *Atti del Parlamento italiano. Legislatura XXI, Sessione I, Vol. I, Discussioni (dal 16 giugno all'8 dicembre 1900)*, Rome, Tipografia della Camera dei Deputati, 1900, p. 856, *apud* G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 68.

¹⁴⁷ G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 68.

acquérir de nouveau la *cittadinanza* italienne sur décret du Ministre de l'Intérieur, à condition de déclarer avoir fixé leur domicile en Italie.

La Chambre des députés approuva la loi le 3 décembre 1900 avec une assez large majorité (226 votes pour, 123 contre, et une abstention), mais le projet rencontra davantage d'obstacles lors de la discussion au Sénat, le sénateur Baldassare Odescalchi soulevant par exemple les déficiences juridiques et les « stonature » des articles de S. Sonnino, et le risque d'« imbroglio » qu'elles comportaient¹⁴⁸. Le sénateur Clemente Pellegrini fut plus sévère encore, relevant les contradictions des articles proposés avec la législation en vigueur et avec les exigences des rapports internationaux issus du congrès de l'Institut de droit international sur les conflits de nationalité qui s'était réuni à Venise en 1896 ; mais aussi, et surtout, mettant en doute, avec un sens de la *Realpolitik* avant l'heure, la théorie du colonialisme d'émigration et du nationalisme par le bas, en attirant l'attention de son auditoire sur l'origine sociale et le capital humain des émigrés¹⁴⁹ :

Qui trattasi della emigrazione della classe più misera, più povera, più bisognosa, e che di regola generale non potrebbe darci coi suoi servizi presso Governi esteri benefici diretti. Né si può credere che tra questi emigranti i Governi esteri vadano a trovare funzionari e impiegati di altro grado o d'ordine superiore. Dunque è fuori di posto anche per la qualità delle persone, a cui questa legge sull'emigrazione si applica.¹⁵⁰

Cette déclaration est bel et bien une critique ouverte à laquelle s'ajouta l'inquiétude, parmi les sénateurs, d'une forte augmentation des cas de double nationalité. Il fut donc précisé que l'article 13 du *Codice Civile* restait en vigueur et qu'un émigré qui perdait la *cittadinanza* italienne ne pouvait la réacquérir qu'à condition de renoncer à la nationalité étrangère éventuellement acquise entre-temps. Malgré le scepticisme ambiant, la loi passa également au Sénat, où elle fut approuvée à large majorité (72 votes pour, 2 contre), mais accompagnée d'un ordre du jour appelant le gouvernement à proposer un projet de loi sur l'acquisition et la perte de la *cittadinanza* en adéquation aux conditions réelles des relations internationales et de l'émigration italienne. Cette loi fraîchement sortie du Sénat n'allait donc pas tarder à faire l'objet de révisions et de modifications.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 71.

¹⁴⁹ C'était sans compter la soif d'ambition de ces émigrés partis *fare la Merica* et l'ascension sociale rendue possible dans des pays où tout était encore à faire (à la différence de l'Italie, figée dans une structure sociale peu mobile), et où réellement (nous y reviendrons plus loin), les Italiens grimperent dans l'échelle sociale jusqu'à occuper des positions influentes.

¹⁵⁰ C. Pellegrini, Séance du 29 janvier 1901, Camera dei Senatori, *Atti Parlamentari. Legislatura XXI, I Sessione 1900-1901, Discussioni*, Rome, Forzani e C. Tipografi del Senato, 1900, p. 1025, *apud* G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 72.

3.2. La loi n. 555 de 1912

Six ans seulement après l'adoption de la loi n. 23 de 1901, le ministre des Affaires Étrangères Tommaso Tittoni proposa de la réviser, critiquant l'inefficacité du *Commissariato Generale dell'Emigrazione*¹⁵¹, et l'exemption du service militaire en Italie de l'article 33, perçue comme une incitation à émigrer. Les critiques soulevées durant les discussions n'avaient pas été étouffées par le vote de la loi, et elles resurgissaient dans un climat politique qui, de toute évidence, avait changé, tout comme le regard porté sur l'émigration : Luigi Raggi, illustre juriste, rappelait dans l'un des premiers travaux¹⁵² écrits en réaction à la loi de 1901, que l'émigration ne relevait pas d'un véritable choix, libre et spontané, mais bien d'un acte contraint et forcé par les conditions économiques et sociales du pays. Au lieu d'accuser de « delitto » ou de « colpa » l'émigré naturalisé à l'étranger considéré comme un lâche « fedifrago o un rinnegato », il s'agissait de le protéger en lui permettant de réacquérir plus facilement la *cittadinanza* italienne. Raggi réaffirmait ainsi l'« obbligo morale » de l'État envers ses ressortissants, qui revint au centre des débats du *Primo Congresso degli Italiani all'Estero* à Rome en octobre 1908.

La session la plus suivie et la plus féconde en publications et en initiatives fut celle, présidée par le sénateur Vittorio Scialoja, consacrée au *status civitatis* : Nissim Samama, avocat à la Cour d'appel de Paris, illustra dans trois volumes (publiés respectivement en 1908, 1910 et 1911), les positions des différents participants de ce Congrès, et prit lui-même parti en faveur de la reconnaissance de la double *cittadinanza* pour les émigrés – une solution ne faisant que prendre acte de la réalité des faits, et reposant sur un accord dont tous sortiraient gagnants (les émigrés, l'Italie, et les pays d'accueil) : « il cumulo delle cittadinanza è di profitto all'emigrato, può giovare all'Italia, e non è in contrasto con i paesi d'immigrazione »¹⁵³. Mais la double *cittadinanza* était encore loin de faire de nombreux adeptes, et suscitait même la perplexité de Vittorio Scialoja qui, alors ministre de la Justice, présenta le 22 février 1910 au Sénat un projet de loi intitulé *Sulla cittadinanza* :

¹⁵¹ Institué par la loi n. 23 de 1901, le *Commissariato Generale dell'Emigrazione* (CGE), établi au sein du Ministero degli Affari Esteri, était chargé de réguler et gérer l'émigration à partir de l'Italie (compétences et fonctions auparavant dispersées entre plusieurs ministères) ; en raison d'une structure faible, ne disposant pas des moyens financiers et humains pour mettre en œuvre sa mission, il fut voué à l'échec et disparut en 1927, dissous par le régime fasciste (G. Tintori, « L'Italie et ses expatriés. Une perspective historique », *op. cit.*, p. 91).

¹⁵² Luigi Raggi, *L'emigrazione italiana nei suoi rapporti col diritto*, Città del Castello, Lapi Editore, 1903, *apud* G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 76.

¹⁵³ N. Samama, *Contributo allo studio della doppia cittadinanza nei riguardi del movimento migratorio*, Florence, Tipografia Enrico Aiani, 1910, p. 110, *apud* G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 85.

La così detta doppia cittadinanza, per quanto abbia illustri rappresentanti e cari al mio cuore [...], non è che una parola vana, sicché ogni volta che io ho discusso con i rappresentanti di questa pretesa teoria, non ho dovuto argumentare lungamente in un senso o nell'altro, perché nessuno ha mai saputo con chiarezza determinare che cosa praticamente intendesse con questa doppia cittadinanza.¹⁵⁴

Opposant « chiarezza » et définition « pratica » à « parola vana » et « pretesa teoria », ce discours décrédibilise la *doppia cittadinanza* comme une vague chimère. La difficulté des parlementaires à saisir clairement ce que recouvrait la *doppia cittadinanza* relégua cette dernière en marge de la loi : elle n'était pas mentionnée, et continuait alors à relever des accords bilatéraux. Mais ce ne fut pas la seule question épineuse laissée en suspens, ou du moins dans une ambiguïté flottante.

L'*iter* parlementaire fut en effet « lungo et problematico », semé de « contraddizione tra retorica e contenuti »¹⁵⁵, et le texte rédigé de manière à laisser aux autorités la possibilité de l'interpréter de manière discrétionnaire, par exemple dans le cas de l'article 7, régissant le statut de l'enfant né à l'étranger de parents italiens : « en l'absence de toute disposition contraire dans les accords internationaux bilatéraux, un individu né italien et résidant dans un État étranger qui le considère comme citoyen en application du jus soli, conserve la nationalité italienne mais peut y renoncer à sa majorité ». Le choix (longuement discuté) du verbe « pouvoir » au lieu de « devoir » créait les conditions d'une nationalité à l'état latent, que d'aucuns, tels le député Alfredo Baccelli, critiquèrent comme une « cittadinanza sospesa, una cittadinanza in letargo »¹⁵⁶, tandis que le député Angiolo Cabrini dénonçait la création d'une « nationalité vivante à côté d'une nationalité dormante et mise en suspens ». À cette double nationalité déséquilibrée, Alfredo Baccelli préférait en effet, dans la lignée de ce que G. Tintori a qualifié de « nationalisme sentimental » (voir *supra*), une *cittadinanza* « di cuore », synonyme de sentiment national et d'« amor patrio », à une « veste esteriore » vide de sens et réduite à « ombra vana » : il fallait donc selon lui privilégier une italianité cultivée dans l'intimité (ce que révèle le terme « cuore » et le lexique sentimental (« sentimento », « amor »), en opposition avec le champ lexical de l'apparence vaine).

Malgré ces voix discordantes, la loi fut approuvée à une très large majorité (229 votes pour et 8 contre) à la Chambre des députés le 11 juin 1912, et votée définitivement, comme la

¹⁵⁴ Vittorio Scialoja, Séance du 11 juillet 1910, Camera dei Senatori, *Atti parlamentari. Legislatura XXIII, Sessione I, Volume VIII, Discussioni (tornate dal 23 maggio al 25 giugno 1911)*, Rome, Tipografia del Senato, 1911, pp. 5790, 5794, *apud* G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 88.

¹⁵⁵ G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 87 ; p. 90.

¹⁵⁶ A. Baccelli, 30 mars 1912, *Sulla cittadinanza. Relazione della commissione*, Camera dei deputati, *Raccolta degli atti stampati per ordine della Camera. Legislatura XXIII, Sessione 1909-1913, Vol. XIX*, Rome, Tipografia della Camera dei deputati, 1913, acte n. 966-A, p. 3, *apud* G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 93.

première loi de réforme générale de la *cittadinanza* italienne, n. 555, le 13 juin 1912. Elle réaffirmait la prépondérance du *ius sanguinis* comme principe fondateur dans le droit de la nationalité italien (article 1) et simplifiait le recouvrement de la nationalité (articles 9, 13 et 16). À travers cette disposition, que le rapporteur de la loi Polacco qualifia de « pietra angolare di tutta la legge »¹⁵⁷, « il legislatore dimostrò qui una non comune comprensione dell'articolazione circolare e transnazionale dei percorsi migratori »¹⁵⁸.

L'idée principale était donc de maintenir le plus possible la *cittadinanza* italienne parmi les émigrés : sauf à y renoncer explicitement, l'émigré italien conservait la *cittadinanza* et la transmettait, *ius sanguinis* oblige, à ses descendants. « È evidente che nel 1912, quando nasce la prima vera legge sulla cittadinanza, [--] all'interno di questa legislazione esistono anche degli elementi [--] che sono caratteristici dell'Italia di quegli anni, quindi è chiaro che c'è all'interno anche una visione nazionalistica, una visione della trasmissione della cittadinanza », analyse rétrospectivement Marco Fedi (E1). Cette ligne idéologique aura la vie dure, et connaîtra un développement ultérieur sous le régime fasciste, pour qui l'émigration était partie intégrante de la politique étrangère, et le patrimoine démographique une expression de la puissance de la nation – ainsi que le déclare, avec force rhétorique, Benito Mussolini dans un discours prononcé en 1923 à Milan :

[S]i comprende come il problema dell'espansione italiana nel mondo sia un problema di vita o di morte per la razza italiana. Dico espansione: espansione in ogni senso: morale, politico, economico, demografico.
[...] E dovunque è un italiano là è il tricolore, là è la Patria, là è la difesa del Governo per questi italiani.¹⁵⁹

Comme les gouvernements précédents, Mussolini ne voyait pas l'émigration comme une expansion uniquement territoriale, mais dans tous ses aspects (politiques, économiques, moraux, etc.). Le puissant rythme ternaire concluant ce passage de son discours établit une équivalence (dont nous reparlerons plus longuement dans notre sixième partie) entre la patrie italienne, le gouvernement fasciste, et le symbole de la nation (« il tricolore ») : grâce à l'adverbe « dovunque », on comprend que l'émigré est suivi, accompagné, « défendu » par le gouvernement fasciste qui assure sa tutelle.

Néanmoins, comme la création des *Fasci all'estero* promus initialement par Mussolini avec l'objectif de politiser les émigrés et de les rallier au parti rencontra l'hostilité des

¹⁵⁷ G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 90.

¹⁵⁸ G. Tintori, « Nuovi italiani e italiani nel mondo. Il nodo della cittadinanza », *op. cit.*, p. 750.

¹⁵⁹ Duilio Susmel, Edoardo Susmel (dir.), *Dalla marcia su Roma al viaggio negli Abruzzi (31 ottobre 1922-22 agosto 1923)*, vol. XIX, 1966, p. 191-192, in *Opera omnia di Benito Mussolini*, 44 vol., Florence, La Fenice, 1951-1980, *apud* G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 98.

gouvernements étrangers, l'on préféra continuer à cultiver l'*italianità* via les consulats, les écoles italiennes et autres organisations liées, de près ou de loin, à l'État italien. Le régime fasciste s'installa ainsi dans la continuité de l'époque libérale, faisant sienne la théorie du nationalisme d'émigration et la portant à son extrême limite : non seulement il fallait attacher les Italiens émigrés à l'État italien, mais aussi au fascisme, « facendo leva sul legame sentimentale esistente tra emigrati e madrepatria per ottenere una loro adesione ideologica »¹⁶⁰. En réalité, les émigrés, recourant eux aussi à des logiques pragmatiques et à des calculs en termes d'avantages, n'adhéraient au projet fasciste que quand cela pouvait leur apporter quelque bénéfice d'un point de vue social et économique dans le pays d'immigration. Autrement, ils firent la plupart du temps preuve de loyauté envers l'État qui les accueillait, d'autant plus lorsque l'Italie entra en guerre lors du second conflit mondial. Néanmoins, la période fasciste et les divisions de la seconde guerre mondiale laissèrent des traces sur l'*italianità* et le sentiment national, qui n'en sortirent pas indemnes, mais bien plutôt entachés, souvent, de connotations idéologiques racistes, ou au contraire vidés de leur sens¹⁶¹ (nous en reparlerons plus loin).

Dans la lignée de la politique libérale, l'État fasciste ne modifia pas la loi de 1912, à trois exceptions près : la loi n. 108 du 31 janvier sur la perte de la *cittadinanza* à la discrétion des autorités fascistes (clairement, un instrument de répression politique à l'encontre des opposants au régime, dits *fuorusciti*) ; l'ajout d'un paragraphe à l'article 9 de la loi de 1912 pour faciliter le recouvrement de la *cittadinanza* pour les citoyens italiens naturalisés dans un état transocéanique ; enfin, la loi n. 517 du 4 avril 1935, qui donnait au gouvernement la possibilité, discrétionnaire encore, d'accorder la *cittadinanza* italienne à titre exceptionnel. Autant de dispositions qui confirment le caractère éminemment politique de la question de la *cittadinanza* – et, ainsi que le déclare le rapporteur de la loi Fera, que « la tutela del numero etnico e, perciò, della cittadinanza è alto interesse della Nazione e dello Stato. La cittadinanza deve perdersi nel minor numero possibile di casi e deve potersi acquistare o riacquistare nel maggior numero che sia consentito »¹⁶². Cette injonction traversera le XX^{ème} siècle tout entier et guidera le travail des législateurs chargés de réformer la loi en 1992.

¹⁶⁰ G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 99.

¹⁶¹ Pour Eugenio Gentile (« La nazione del fascismo. Alle origini del declino dello Stato nazionale », in Giovanni Spadolini (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia*, Rome-Bari, Laterza, 1994, p. 65-124) en effet, l'assimilation entre nation et fascisme portée à son apogée durant le régime, et la conséquente décadence, dès le second après-guerre, de l'État national, compromis par ses identifications avec les mythes totalitaires, ont pu engendrer le déficit d'identité nationale des Italiens et le manque de confiance dans les institutions, terrain propice aux dérives séparatistes et micronationalistes.

¹⁶² Fera, 1^{er} mars 1935, *Conversione in legge del Regio decreto-legge 1^o dicembre 1934, n. 1997, contenente modificazioni alla legge 13 giugno 1912, n. 555, sulla cittadinanza*, Camera dei deputati, *Raccolta degli atti stampati per ordine della Camera. Legislatura XXIX, Sessione 1934-1939*, Vol. IV, Rome, Tipografia della Camera dei Deputati, 1939, acte n. 415-A, *apud* G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 100.

3.3. La loi n. 91 de 1992

Précédée par la circulaire K.28.1 « Riconoscimento del possesso dello *status civitatis* italiano ai cittadini stranieri di ceppo italiano », émanant du Ministère de l'Intérieur le 8 avril 1991, qui discipline¹⁶³ les procédures de reconnaissance de la *cittadinanza* italienne *iure sanguinis*, la loi n. 91 du 5 février 1992, aujourd'hui encore en vigueur et référence en matière de *cittadinanza*, ne fait que confirmer et entériner les dispositions de la loi de 1912, en les prolongeant : de nouveau, le critère du *ius sanguinis* est réaffirmé et renforcé (article 1) ; mais cette fois, la question de la *doppia cittadinanza* est abordée de manière claire et explicite, délaissant l'ambiguïté cultivée par le passé à ce sujet, et autorisant le cumul de deux nationalités (article 11). Selon le député M. Fedi (E1), « è stata una delle legislazioni importanti in materia di cittadinanza, perché ha di fatto preso atto che i cittadini italiani si stavano integrando nei Paesi di residenza, e quindi occorre consentire di fatto la cittadinanza plurima » (E1). Cette loi exprime ainsi et réitère la volonté de la classe dirigeante italienne de maintenir des liens étroits avec les émigrés et, de plus en plus, avec leurs descendants, considérés comme un « patrimoine »¹⁶⁴, un « capital démographique » et autant de ressources, économiques, politiques, culturelles, qu'il s'agit de faire fructifier : « l'interazione tra una visione strategico-politica e una visione familistica dell'istituto della cittadinanza ha fatto sì che si consolidasse nella storia del paese un legame tra il fenomeno dell'emigrazione italiana all'estero e il diritto di cittadinanza, la cui eredità si protrae fino a giorni nostri »¹⁶⁵.

À travers le terme d'« eredità » revient la métaphore du « familismo legale » et se profile une conception biologique de la *cittadinanza*, que G. Tintori résume au moyen d'une métaphore filée physiologique et médicale des plus imagées :

Storicamente, l'Italia avvertì il *vulnus* della perdita demografica avvenuta con la « grande emigrazione » come uno *shock*. A cavallo del Novecento l'emigrazione fu accettata come una dolorosa necessità, un salasso di sangue terapeutico per l'economia e la società interna, ma pur sempre avvertito come una ferita, come una perdita di

¹⁶³ Avec, comme condition préliminaire à la procédure, l'établissement d'une résidence légale pour pouvoir effectuer les démarches auprès du Comune ou d'une représentation consulaire.

¹⁶⁴ Cf S. Di Venezia, (E10) : « [...] secondo me nel '92 in ogni caso ci fu una considerazione anche per dire: beh, abbiamo delle grosse comunità all'estero, abbiamo ormai delle comunità anche consolidate nei Paesi dove sono andate, di seconda, di terza generazione, rappresentano un patrimonio per l'Italia. In fondo, mantenendo questa legge, con il capisaldo dello *ius sanguinis*, si vuole /// e soprattutto dopo la promulgazione della legge sul voto degli italiani all'estero, in fondo riscattare, dare la possibilità per questi italiani all'estero di contare in Italia, anche perché potevano dare in questo caso un beneficio, un contributo alla stessa economia italiana ». Notons ici le vocabulaire économique (« riscattare », « contare », « beneficio », « contributo ») utilisé pour désigner les communautés d'*italiani all'estero*.

¹⁶⁵ G. Tintori, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », *op. cit.*, p. 103.

sangue non certo malato. Quel sangue si trasformò quasi subito in una riserva a cui attingere nei momenti di anemia.¹⁶⁶

Or, comme le souligne Stefan Senders¹⁶⁷ à propos de la volonté de l'Allemagne d'inclure les « *ethnic Germans* » qui revendiquent leur identité allemande en vertu de leur ascendance/sang, « la simple mention du mot “sang” suffit à relier la politique en vigueur à la politique nazie ; le jus sanguinis est inévitablement polémique ».

La loi de 1992, qualifiée par Rainer Bauböck de « privilège ethnique »¹⁶⁸ ou « co-ethnique », a en effet ravivé les controverses qui entourent le *ius sanguinis* et le rattachent à des idéologies racistes et totalitaires. Car derrière l'arbre de l'ethnie se cache toute une forêt menaçante aux ramifications idéologiques complexes, un « provvedimento a scoppio ritardato »¹⁶⁹, comme le souligne, sur le ton provocateur du pamphlet, Sebastiano Vassalli, pour qui la question est bien sûr éminemment politique, plus que sémantique :

La storia del mondo è una storia di parole. Ancora quarant'anni fa si parlava di « razze »: un termine duro, senza sfumature, con riferimenti immediati alla zoologia e alla classificazione delle specie. Ma dopo quel po' di trambusto che c'è stato durante la seconda guerra mondiale la parola « razza » non la usa più nessuno, per lo meno in Europa. Adesso si usa quest'altra parola: « etnia ». « Etnia », negli anni Cinquanta e Sessanta, era un termine quasi scientifico che poi è cresciuto nell'uso fino a configurare una nuova moda con i suoi cultori, la sua stampa, il suo retroterra salottiero e politico. Grazie all'etnia finalmente è possibile riparlare di razze (di ebrei, di slavi, di tedeschi, di latini); ed i vantaggi della nuova parola vengono dal fatto che è pulita, non essendo implicata in genocidi o in altre atrocità del passato; che partecipa, un po' alla lontana, alla dignità dei gerghi scientifici; che si usa solamente per l'uomo e non per cani o per polli. Ma, gratta gratta, la sostanza è la stessa della parola maledetta (razza); o quanto meno è lo stesso l'uso che si può fare dell'etnia come della razza per contrapporre e dividere, per creare gerarchie e rivendicare privilegi, per alzare fili spinati e selezionare le specie...¹⁷⁰

Comme S. Vassalli, A. Sarubbi (E6) a recours, pour définir le *ius sanguinis*, à l'image de la clôture (qu'elle soit de haie ou de fil de fer barbelé) : « lo *ius sanguinis* invece è tipico di una nazione che magari si sta costruendo, non aspetta degli immigrati e vuole definire i propri confini, come uno che mette la siepe attorno al giardino, dicendo ecco: “i fiori del giardino

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 102. Notons au passage (et nous y reviendrons plus loin) que ce champ lexical du sang et de la blessure revient dans nombre de témoignages d'Italo-descendants, comme nous l'avons déjà montré dans *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, *op. cit.*, p. 31.

¹⁶⁷ Stefan Senders, « Jus Sanguinis or Jus Mimesis? Rethinking “Ethnic German” Repatriation », in David Rock, Stefan Wolff (dir.), *Coming Home to Germany? The Integration of Ethnic Germans from Central and Eastern Europe in the Federal Republic*, New York, Berghahn Books, 2002, p. 89.

¹⁶⁸ Rainer Bauböck, *The Acquisition and Loss of Nationality in Fifteen EU States. Results of the Comparative Project NATAC*, Amsterdam, Imiscoe Policy Brief [en ligne], 2006, disponible sur : <http://www.law.ed.ac.uk/citmodes/files/policybrieflatest.pdf> [consulté le 30 juin 2011].

¹⁶⁹ G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, *op. cit.*, p. 146.

¹⁷⁰ Sebastiano Vassalli, *Sangue e suolo. Viaggio fra gli italiani trasparenti*, Turin, Einaudi, 1985, p. 20.

siamo noi che già eravamo dentro al giardino”. Quasi una protezione di sé-stessi, è stato lo *ius sanguinis* ». Consciemment ou inconsciemment, A. Sarubbi reprend ici l’image très symbolique de la « siepe », qui appartient à une longue tradition littéraire et politique : Gabriele D’Annunzio, dans ce qui resta inscrit dans l’Histoire comme le « discorso della siepe » du 22 août 1897, fit l’éloge de la « siepe [...] tenace e folta e spinosa e viva », emblème de l’individualisme, de l’art, de la beauté, de la latinité, de l’énergie entrepreneuriale, réunissant nombre de lieux communs de la *destra storica* italienne ; en réponse, Giovanni Pascoli, avec qui il était lors lié d’amitié, composa le poème « La siepe », qui serait intégré plus tard aux *Primi Poemetti* (1900)¹⁷¹, dont il fit plutôt un hymne à la petite propriété rurale contre le collectivisme socialiste, et à la famille dans sa structure traditionnelle (réunie autour du *pater familias*), qui trouve aujourd’hui de nombreux échos dans les discours des dirigeants politiques italiens et des Italo-descendants que nous avons rencontrés.

S’il n’est donc plus question de « race », un terme trop lourd de passifs idéologiques auquel l’on préfère (à la manière politiquement correcte d’un « nationalisme pudique »¹⁷²) celui d’« ethnie », la descendance par le sang sert bien encore de *discrimen* (dans son étymologie latine de « ligne de démarcation, point de séparation »¹⁷³) :

La descendance, donc, n’est pas une relation biologique ou généalogique, mais c’est une idéologie utilisée pour légitimer des identifications. C’est une stratégie narrative pour désigner un degré d’identité, de similarité, vu comme nécessaire pour la pleine appartenance à la nation [...]. De telles relations de similarité et de reproduction peuvent être caractérisées en termes de mimesis, ou de représentation.¹⁷⁴

La préférence co-ethnique aurait donc pour fondement à la fois la « chiusura all’interculturalità »¹⁷⁵, la distinction de l’autre et le regroupement par le même, la « sélection », la « protection », la re-présentation et la re-production.

¹⁷¹ Giovanni Pascoli, *Primi poemetti*, Milan, Mondadori, 188 p.

¹⁷² Cf G. Zincone : « La scelta co-etnica è una manifestazione di uno specifico modo di interpretare cosa significhi la cittadinanza italiana e chi meriti di farvi parte. È quello che abbiamo definito un ‘nazionalismo pudico’. Il fascismo aveva reso per molto tempo (non per sempre) impresentabili forme esplicite di nazionalismo, ma sia per la destra che per la sinistra il sentimento nazionale si poteva manifestare sotto le pudiche vesti della gratitudine verso gli emigrati italiani all’estero » (*Familismo legale. Come (non) diventare italiani, op. cit.*, p. 159).

¹⁷³ D’après la définition du dictionnaire Gaffiot, 1934, p. 537.

¹⁷⁴ S. Senders, « Jus Sanguinis or Jus Mimesis? Rethinking “Ethnic German” Repatriation », *op. cit.*, p. 89 .

¹⁷⁵ Umberto Allegretti, « Gli apparati organizzativi e la democrazia, Convegno annuale dell’Associazione Italiana dei Costituzionalisti, » in *Costituzionalismo e costituzione nella vicenda unitaria italiana* [en ligne], Turin : 27-29 Octobre 2011, disponible sur : <http://www.centrostudi-px.it/pdf/allegretti-3.pdf> [consulté le 29 octobre 2012].

Car à travers le terme d'« eredità » apparaît aussi la « sostanziale continuità »¹⁷⁶ de l'organisation étatique qui, pendant plus d'un siècle, caractérise la législation en matière de *cittadinanza*, comme l'explique F. Porta (E3) :

io penso che lo *ius sanguinis* sia stata una scelta che [-], diciamo, affondava le proprie radici nel diritto romano, quindi che è stata una [-] continuità nell'impostazione giuridica del nuovo Stato italiano, che credo poi abbia assunto un [-] valore molto particolare a causa della grande emigrazione italiana all'estero che, guarda a caso, è stata proprio immediatamente successiva all'unificazione.

À travers la métaphore des « racines », F. Porta met en évidence la vision généalogique, voire « patriarcale »¹⁷⁷, qui caractérise la législation de la *cittadinanza*, ainsi que sa continuité historique¹⁷⁸. C'est donc encore, comme on le voit dans cette dernière citation, avec la perspective d'une « récupération » des émigrés, et toujours en continuité avec l'idéologie dominante tout au long des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, que s'est imposée la loi sur le « voto all'estero » : considérée comme aboutissement de la politique en faveur des *italiani all'estero*, mais sujette à controverse, elle cristallise indéniablement les lignes de tension de la vie politique passée, actuelle et future de l'Italie.

¹⁷⁶ G. Tintori, « Nuovi italiani e italiani nel mondo. Il nodo della cittadinanza », *op. cit.*, p. 754.

¹⁷⁷ D. Poretti (E2) : « Tenga presente che poi la Costituzione ha avuto bisogno di accorgimenti di molti anni successivi perché lo *ius sanguinis* si passava soltanto [dal padre al figlio] dal padre al figlio, e la donna non lasciava la cittadinanza, ma soltanto l'uomo. Quindi era una società sicuramente improntata a una società patriarcale, improntata sulla discendenza dei figli, e da quella ne derivava la cittadinanza, cioè i diritti e i doveri. L'aver trascurato la donna non è secondario ».

¹⁷⁸ Continuité assurée en 1992, et aujourd'hui encore d'après Gerardo Gallo, Guido Tintori, « Come si diventa cittadini italiani. Un approfondimento statistico », in Giovanna Zincone (dir.) *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, Rome, Laterza, 2006, p. 107-138 : « La legge n. 91 del 1992 attribuiva la cittadinanza italiana, con una procedura semplificata (art. 17), ai discendenti diretti di un capostipite italiano anche nel caso in cui i richiedenti vivessero all'estero. Tale opportunità, con le sue due successive proroghe, offerta a quanti avevano perso la cittadinanza italiana ai sensi degli articoli 8 e 12 della legge n. 555 del 1912, ha costituito una "bella porta" d'accesso alla cittadinanza fino al 1997, come già detto, per circa 164 000 persone. Sappiamo anche che tali opportunità non si sono esaurite con il 1997, ma che grazie alle leggi n. 379 del 14 dicembre 2000 e n. 124 dell'8 marzo 2006, i provvedimenti di accesso privilegiato alla cittadinanza per discendenti di italiani continuano ad essere adottati dal nostro Parlamento ».

Chapitre 4

Le « voto all'estero »

Dans la lignée des lois de 1901, 1912 et 1992, l'Italie a institué en 2001 le droit de vote pour les Italiens résidant à l'étranger, comme le prolongement des droits civiques inhérents à la *cittadinanza* que ces mêmes lois rendaient accessible. Néanmoins, cette décision ne fut pas exempte d'atermoiements, et nous retraçons ici le long cheminement qui y a conduit, ainsi que les arguments qui ont agité le débat entourant le vote de la loi, et qui continuent à alimenter la polémique autour de ses modalités et implications – implications éminemment politiques, comme nous le verrons.

4.1. Un long cheminement

La question du droit de vote pour les Italiens résidant à l'étranger a surgi dès les premières discussions sur l'émigration et la *cittadinanza* : devait-on, en effet, accorder le droit de vote à ces citoyens qui n'étaient plus présents dans le pays, et dans ce cas, sous quelle forme ? La première proposition en ce sens émergea en 1908, lors du premier *Congresso degli italiani all'estero*, portée par des personnalités telles que Luigi Luzzatti, Filippo Turati, Angelo Cabrini, Geremia Bonomelli, Napoleone Colajanni, Romolo Murri. La question fut abordée de nouveau en 1911, lors du second *Congresso*, mais reçut une motion défavorable, car il fut retenu que les « deputati coloniali » constitueraient une « caste » au sein du Parlement, ce qui serait par définition anti-démocratique et risquerait de promouvoir une vision particulariste des intérêts de la nation¹⁷⁹.

En parallèle, la question fut également abordée au Parlement, en 1909 (sur initiative du même Angelo Cabrini), en 1913 (en concomitance avec les initiatives liées à l'introduction du suffrage universel masculin), en 1914 et en 1923. En 1911, le Parlement délibéra pour programmer l'institution d'un organisme de représentation consultative des collectivités

¹⁷⁹ M. Colucci, « Il voto degli italiani all'estero », *op. cit.*, p. 604 ; Jean-Michel Lafleur, « L'extension des droits politiques aux citoyens vivant à l'extérieur du territoire national à l'ère de la migration transnationale », EUI Working Paper [en ligne], Robert Schuman Centre for Advanced Studies, 2009, disponible sur : http://www.academia.edu/3028191/Lextension_des_droits_politiques_aux_citoyens_vivant_a_l'exterieur_du_territoire_national_a_lere_de_la_migration_transnationale [consulté le 21 mars 2013].

italiennes à l'étranger, formée de délégués qui seraient choisis par chaque communauté. En 1921, le projet fut repris par une commission. Mais l'instauration du régime fasciste bloqua les discussions et la question du droit de vote pour les citoyens italiens résidents à l'étranger disparut de l'agenda politique.

Il fallut attendre 1946 pour qu'elle fût de nouveau soulevée par l'Assemblée Constituante. La Constitution de 1948 ayant entériné le droit de vote pour tous les citoyens (article 48), le débat sur la manière dont devait s'exercer ce droit de vote pour les citoyens à l'étranger prit alors place, et s'étendit de l'immédiat après-guerre aux années 1980-1990¹⁸⁰. La première proposition législative pour accorder le droit de vote aux citoyens italiens résidant à l'étranger émergea en 1955, sur initiative du sénateur Giacomo Ferretti, du parti néo-fasciste Movimento Sociale Italiano (MSI). Si la gauche était initialement opposée au projet et la Democrazia Cristiana légèrement défavorable également, toutes deux évoluèrent vers un consensus presque unanime à l'exception de l'extrême-gauche représentée par Rifondazione Comunista¹⁸¹.

Cette première proposition fut suivie d'une quarantaine de projets (concentrés en particulier au milieu des années 1970), y compris une proposition d'initiative populaire (présentée en 1977 par l'Associazione Nazionale Alpini), et de quelques avancées : la loi n. 40 du 7 février 1979 permettait aux émigrés de rester inscrits sur les listes électorales italiennes sans limite de temps¹⁸².

Les deux conférences nationales sur l'émigration de 1975 et 1988 donnèrent ensuite naissance à deux institutions : en vertu de la loi n. 470 du 29 octobre 1988 fut créé l'*Anagrafe degli Italiani Residenti all'Estero* (AIRE) et institué un recensement décennal de cette population, qui devait permettre de mesurer l'impact potentiel de ces électeurs ; puis, la loi n. 368 du 6 novembre 1989 instaura le *Consiglio Generale degli Italiani all'Estero* (CGIE), un organe consultatif rassemblant des représentants des émigrés, du Parlement, et d'autres acteurs de la vie socio-politique italienne¹⁸³.

Les années 1980 furent par ailleurs le théâtre d'une reconfiguration majeure de la scène politique italienne : suite à l'opération dite « Mani Pulite » disparaissaient deux grands partis majeurs, la *Democrazia Cristiana* (DC) et le *Partito Comunista Italiano* (PCI), favorisant ainsi l'émergence de *Forza Italia* (FI), et le rôle crucial dans le nouveau parti

¹⁸⁰ Elisa Arcioni, « Representation for the Italian Diaspora », Discussion Paper 37/06 (décembre 2006), Democratic Audit of Australia, Australian National University [en ligne], disponible sur : http://democratic.audit.anu.edu.au/papers/20061113_arcioni_ital_diasp.pdf [consulté le 21 mars 2013].

¹⁸¹ *Ibid.*

¹⁸² M. Colucci, « Il voto degli italiani all'estero », *op. cit.*, p. 606 ; J.-M. Lafleur, « L'extension des droits politiques aux citoyens vivant à l'extérieur du territoire national à l'ère de la migration transnationale », *op. cit.*

¹⁸³ J.-M. Lafleur, « L'extension des droits politiques aux citoyens vivant à l'extérieur du territoire national à l'ère de la migration transnationale », *op. cit.*, [en ligne].

électoral des petits partis comme *Alleanza Nazionale* (AN, nouveau nom politique du MSI), qui pouvaient, par le biais d'alliances, faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre du Parlement.

Le 18 février 1995, *Alleanza Nazionale*, le *Partito Popolare Italiano* (PPI) et le *Partito Democratico della Sinistra* (PDSI) signèrent le Pacte de Bâle, par lequel ils s'engageaient à trouver une solution à la question de la participation et de la représentation politique des émigrés, et à déposer des propositions législatives dans ce sens. Mais en 1998, la *Consulta Nazionale dell'Emigrazione* (CNE) et le CGIE durent lancer un nouvel appel afin que le législateur s'engageât de nouveau sur le principe même du droit de vote¹⁸⁴. Dont acte : le 29 septembre 1999, une circonscription électorale extérieure était créée par le Sénat ; le 23 janvier 2001, douze sièges de députés et six sièges de sénateurs étaient réservés aux élus de cette circonscription. Mais les modalités précises de ce vote et de cette représentation étaient encore indécises : le vote devait-il être par correspondance, dans les urnes, ou une fusion des deux (à l'exception du vote par procuration, toujours rejeté conformément à l'article 48 de la Constitution instituant par principe le caractère personnel du vote) ? *Quid* du statut des élus : devaient-ils être résidents dans la circonscription d'élection, ou dans leur circonscription d'origine ?¹⁸⁵

Autant de questions complexes auxquelles la tant attendue loi n. 459 du 27 décembre 2001 (« Norme per l'esercizio di voto dei cittadini italiani residenti all'estero ») apporta quelques réponses en réglant les différentes questions d'ordre pratique (mode de scrutin, répartition des sièges, etc.), laissant toutefois la porte ouverte aux multiples questionnements qui ont entouré son élaboration, « investit[a] da accenti nazionalisti e da interessi elettorali che ne hanno reso ulteriormente articolata la già complessa natura giuridica e costituzionale »¹⁸⁶. Cette loi, portée par le néo-fasciste¹⁸⁷ Mirko Tremaglia, alors Ministre des Italiens à l'Étranger au sein du second gouvernement Berlusconi, a en effet pu voir le jour suite à la large victoire de la coalition de centre-droit Casa delle Libertà (regroupant FI, AN, la Lega Nord et l'Unione dei Democratici Cristiani e Democratici di Centro). Elle n'est pas dénuée d'implications politiques, puisque

Envisager l'extension de droit de vote à l'extérieur comme une lutte d'influence entre acteurs externes et internes permet d'éviter de considérer le développement de ces mécanismes de façon réductrice ; par exemple en les considérant exclusivement

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ M. Colucci, « Il voto degli italiani all'estero », *op. cit.*, p. 606.

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ Il peut sembler surprenant que ce soit un néo-fasciste qui soit à l'initiative de cette loi en faveur des Italiens de l'étranger, alors que cette mouvance politique tendrait davantage à l'autarcie ; mais pour ses représentants, les *italiani all'estero* sont des *connazionali*, appartenant à la même « razza » et contribuant eux aussi à la « Grande Italia ».

comme une faveur des autorités du pays d'origine à l'égard des émigrés ou, au contraire, comme un droit obtenu par les émigrés contre la volonté des autorités du pays d'origine. L'extension du droit de vote est en réalité le résultat d'une lutte entre acteurs politiques internes et externes pour étendre ou préserver leur pouvoir. »¹⁸⁸

Une lutte de pouvoir que les premiers exercices de ce vote, lors des référendums de 2003 et 2005, et des élections législatives de 2006, ont permis de mettre à jour, révélant également nombre de dysfonctionnements flagrants qui mettent en doute la légitimité de cette mesure.

4.2. Un questionnement multiple

La loi n. 459 du 27 décembre 2001 est ainsi à ce jour la première et unique loi en vigueur pour le vote des Italiens à l'étranger. Elle a rendu nécessaire la modification des articles 48, 56 et 57 de la Constitution. Le droit de vote italien repose ainsi sur la possession de la *cittadinanza* et non sur la résidence – excepté pour déterminer la circonscription électorale. Les citoyens doivent donc s'enregistrer auprès du consulat de leur circonscription de résidence, puis votent par courrier s'ils résident dans un pays ayant signé les accords internationaux pour la sécurité du courrier ; ou retournent en Italie pour voter (et leurs frais de voyage leur sont remboursés à hauteur de 75%). Ils élisent alors 12 députés sur les 630 membres de la Chambre, et 6 sénateurs sur les 315 membres du Sénat, en tout 18 représentants répartis en quatre circonscriptions (Europe, Amérique du Sud, Amérique du Nord et Centrale, Afrique-Asie-Océanie et Antarctique). Les élus doivent être résidents et électeurs dans le continent qu'ils représentent.

Ces modalités¹⁸⁹ sont cependant loin de faire l'unanimité, et nombreuses sont les voix, à la fois dans le monde politique, journalistique et académique, qui se sont élevées pour les critiquer. Nous allons donc tenter de passer en revue les arguments favorables et défavorables au droit de vote des Italiens à l'étranger, à la lumière des premières expériences électorales, et des analyses des parlementaires, des universitaires et des observateurs sur place.

La première raison invoquée en faveur du droit de vote pour les Italiens résidant à l'étranger est celle de l'application de la Constitution, en particulier de l'article 48, garantissant que « sono elettori tutti i cittadini, uomini e donne, che hanno raggiunto la maggiore età ». Ce droit fut par ailleurs si longtemps nié qu'il en fut d'autant plus revendiqué,

¹⁸⁸ J.-M. Lafleur, « L'extension des droits politiques aux citoyens vivant à l'extérieur du territoire national à l'ère de la migration transnationale », *op. cit.*, [en ligne].

¹⁸⁹ Pour une présentation brève et synthétique des articles de la loi n. 459, voir M. Colucci, « Il voto degli italiani all'estero », *op. cit.*, p. 608.

comme l'analyse Maddalena Tirabassi¹⁹⁰ en interprétant la mobilisation pour le référendum de 2003 : « la partecipazione al referendum ha mostrato la volontà di usufruire di un diritto tanto a lungo negato ». Le droit de vote apparaît alors souvent comme le prolongement naturel de la *cittadinanza*, comme la pièce manquante à la possession et à l'exercice d'une pleine citoyenneté, et comme le trophée récompensant une longue lutte acharnée pour la reconnaissance de ce droit : « il voto degli italiani all'estero è stata una [-] battaglia che è stata appunto perseguita per anni, che è stata raggiunta solo dopo tanti anni », affirme Laura Garavini (E7), élue PD dans la circonscription Europe, qui insiste sur la longue temporalité¹⁹¹ (que nous avons décrite plus haut) de cet *iter* parlementaire, et ajoute plus loin : « questo discorso del concedere il voto agli italiani all'estero, è più un discorso di riconoscenza di quanto gli italiani abbiano fatto ». Ce concept de la reconnaissance, du « risarcimento » est en effet, ainsi que le constate M. Colucci¹⁹², l'un des plus récurrents pour justifier l'attribution du droit de vote aux *italiani all'estero*. Tourné vers le passé, donc, en guise de réparation d'un tort causé, ou de récompense d'un bien produit pour la communauté, ce droit de vote s'insère aussi, selon ses défenseurs, comme une manière d'étendre la participation à la vie démocratique italienne et d'assurer une représentation pour les Italiens émigrés : « è stato un elemento forte, perché ci ha consentito di avere una rappresentanza qui in Parlamento », soutient le député M. Fedi (E1). À travers cette « possibilità di esprimere i propri parlamentari » (E7), les *italiani all'estero* peuvent donc se faire connaître de leurs compatriotes, faire valoir leurs intérêts et apporter leur propre point de vue d'émigrés dans le débat public – par exemple, sur les questions d'immigration et d'intégration, dont ils ont eux-même fait l'épreuve par le passé et qu'ils peuvent éclairer de leur perspective, ainsi que le préconise M. Fedi (E1) : « i portatori di queste esperienze sono anche i nostri italo-discendenti e potrebbero essere meglio utilizzati anche per capire come un Paese può facilitare i percorsi d'integrazione e rendere più visibile la presenza delle comunità che arrivano qui in Italia ».

¹⁹⁰ Maddalena Tirabassi, « I referendum del giugno 2003, la prima esperienza elettorale degli italiani all'estero » [en ligne], disponible sur : http://www.altreitalie.it/La_Finestra_Di_Altreitalie/Voto_Degli_Italiani_AllEestero/I_Referendum_Del_Giugno_2003_La_Prima_Esperienza_Elettorale_Degli_Italiani_AllEestero.kl [consulté le 22 mars 2013].

¹⁹¹ Lenteur compensée par la poussée imprimée par l'Union Européenne : « Notons également que dans le cas de l'Italie et de la Belgique, l'Union européenne a joué un rôle d'accélérateur dans le débat sur le droit de vote à l'extérieur. En soutenant l'exercice du droit de vote à distance aux élections parlementaires européennes, l'Union européenne a forcé ces deux pays à mettre en place un système de vote à distance qu'ils refusaient jusqu'alors de mettre en place pour les élections nationales. En démontrant la faisabilité du vote à distance, l'expérience des élections européennes a donc renforcé la position des promoteurs du vote à l'extérieur » (J.-M. Lafleur, « L'extension des droits politiques aux citoyens vivant à l'extérieur du territoire national à l'ère de la migration transnationale », *op. cit.*, [en ligne]).

¹⁹² M. Colucci, « Il voto degli italiani all'estero », *op. cit.*, p. 609.

À travers leurs députés, les *italiani all'estero* seraient en mesure de faire part à l'Italie de réflexions citoyennes mûries dans d'autres contextes, et d'apporter, sinon des solutions venues d'ailleurs, du moins des éléments de discussion calqués sur d'autres modèles, comme c'est l'« *ambizione* » de L. Garavini (E7), qui voudrait « *superare tanti pregiudizi che in realtà esistono anche nei confronti degli italiani all'estero, nella misura in cui si fa conoscere in Italia tante buone esperienze dall'estero attraverso gli italiani all'estero, i quali spesso amano anche il loro Paese di residenza, e hanno saputo cogliere dal loro Paese di residenza il meglio* » (E7).

Le droit de vote servirait ainsi d'instrument pour rapprocher l'Italie et « l'autre Italie »¹⁹³, comme un lien supplémentaire contribuant à la cohésion de l'unité (trans)nationale. D'où le rôle fondamental joué, et à jouer, par les *media*, et en particulier RAI International, la chaîne de télévision internationale, pour diffuser l'« *informazione di ritorno* » et donner ainsi une plus grande visibilité aux « *esperienze* » des *italiani all'estero* :

la portée globale de RAI International fut utilisée pour créer un sens de simultanéité parmi les communautés d'Italiens dispersées de par le monde (y compris la population de l'Italie elle-même). [...] L'évolution de RAI International est indissociable de l'articulation d'une conception de plus en plus ethnocentrique de la citoyenneté et de la transformation de l'État italien au cours des années 1990 et depuis le début des années 2000. La transition entre ces deux approches de la télévision globale en Italie est importante pour comprendre les événements qui se sont déployés autour du rôle de RAI International dans le développement d'une citoyenneté italienne globale.¹⁹⁴

En effet, selon Maddalena Tirabassi¹⁹⁵, les résultats du référendum de 2003 « *ci permettono di attribuire un più ampio valore simbolico alla partecipazione al voto: esso può infatti essere letto come una manifestazione di attaccamento all'identità italiana, scevra da implicazioni di schieramento politico, dato che le stesse posizioni dei partiti italiani non erano per niente nette* ».

En réalité, loin de cette neutralité apparente, le droit de vote est indéniablement traversé d'« *implicazioni* » politiques, car « *più saltuariamente, gli italiani emigrati hanno interessato alcuni partiti, in particolare e in tempi diversi la Democrazia Cristiana e il*

¹⁹³ Ou plutôt, « les autres Italies », pour reprendre le titre d'un numéro spécial de la revue *Les Langues néo-latines* (Quelques autres Italies. *Les Langues néo-latines*, n. 253, fasc. 2, 2^{ème} trim. 1985, Paris, Société des Langues néo-latines, 224 p.)

¹⁹⁴ Mark Hayward, « Two Ways of Being Italian on Global Television », in *M/C Journal*, vol. 11, n. 1, 2008 [en ligne], disponible sur : <http://journal.media-culture.org.au/0804/05-hayward.php> [consulté le 8 septembre 2014]. Nous citons ici une analyse anglo-saxonne car les études italiennes sur la Rai International portent davantage sur son rôle de diffusion de la langue et de la culture que sur son articulation avec la question de la citoyenneté.

¹⁹⁵ M. Tirabassi, « I referendum del giugno 2003, la prima esperienza elettorale degli italiani all'estero », *op. cit.*, [en ligne].

Movimento Sociale, poi Alleanza Nazionale, come possibile serbatoio di voti »¹⁹⁶. M. Colucci¹⁹⁷ va plus loin encore, et évoque le « business elettorale » et la possible manipulation du vote à des fins politiques, comme l'analyse Marco Marica (E11), adjoint à l'*Istituto Italiano di Cultura* de Buenos Aires : « Nella realtà in Argentina qui è stato un flop totale, è stato unicamente una maniera per avere un controllo di un bacino elettorale importante, ripeto settecento-ottocento mila persone, sono una città media italiana, e così è stato ». Avec le mot « controllo », on retrouve bien l'idée de la « lutte entre acteurs politiques internes et externes » évoquée *supra*, dans laquelle prime le rapport de force et le pouvoir d'influence.

Notons à ce sujet que le vote de la loi dite « Tremaglia » accordant le droit de vote aux Italiens résidents à l'étranger en 2001 s'est insérée dans une stratégie de la droite reposant sur l'idée (préconçue ?) que les Italiens de l'étranger votaient traditionnellement à droite : par conservatisme ? Par libéralisme ? Parce que, s'étant souvent hissés d'eux-mêmes jusqu'à des positions sociales aisées, ils se font désormais les apôtres du *self-made-man* ? Parce qu'ils préféreraient que l'Italie reste telle qu'elle était quand ils l'ont quittée ? En l'absence de sondages à la sortie des urnes ou de données d'enquêtes, il est difficile de savoir pourquoi les *italiani all'estero* ont voté comme ils l'ont fait.

Malgré tout, aux élections législatives de 2006, ce sont les circonscriptions de l'étranger qui ont fait basculer la majorité vers la gauche et permis au PD de Romano Prodi de former le gouvernement, contrant ainsi les pronostics et pesant de manière décisive dans la balance électorale. D'aucuns voient cependant d'un mauvais œil l'ingérence d'électeurs en tous points étrangers au contexte italien et, en général, dénués des clés de compréhension d'un débat qui ne les concerne pas : « I quesiti erano estremamente distanti dagli interessi dei residenti all'estero e la loro formulazione altamente complessa », souligne M. Tirabassi¹⁹⁸. Les représentants des institutions italiennes en Amérique Latine, témoins de ces élections, abondent dans ce sens. Ils commencent ainsi par insister sur l'ignorance des Italo-descendants quant aux questions soulevées par les élections « che non li riguardano minimamente e di cui non hanno la minima idea » (E11), dénonçant « chi sta fuori dall'Italia, che probabilmente non conosce niente dell'Italia, ha solo questo passaporto e deve comunque esercitare un diritto di voto » (E10) : selon eux, donc, « gli elettori non avevano assolutamente né idea, né consapevolezza, né interesse a sapere quello che succede in Italia » (E11), e « gli altri non ne hanno la più pallida idea di che cosa succede in Italia » (E8). À l'adverbe « minimamente »

¹⁹⁶ Amalia Signorelli, « Dall'emigrazione agli italiani nel mondo », in P. Corti, M. Sanfilippo (dir.), *Storia d'Italia. Annali 24. Migrazioni*, Turin, Einaudi, 2009, p. 488.

¹⁹⁷ M. Colucci, « Il voto degli italiani all'estero », *op. cit.*, p. 607.

¹⁹⁸ M. Tirabassi, « I referendum del giugno 2003, la prima esperienza elettorale degli italiani all'estero », *op. cit.*, [en ligne].

correspond, par effet de miroir, « absolument », et tous deux renforcent l'idée selon laquelle cette ignorance serait totale, corroborée ailleurs par l'adverbe « niente », l'adjectif « pallida » au superlatif. Enfin, le rythme ternaire scandé par la négation déresponsabilise les *italiani all'estero* en leur enlevant non seulement la connaissance des enjeux, mais la conscience et surtout l'intérêt pour ces questions d'actualité, les réduisant à de simples titulaires de passeports, incapables de voter, comme en témoigne Simona De Santis (E13), coordinatrice didactique du Centro di Cultura Italiana de Curitiba :

Nombre par exemple de ces Italiens, descendants d'Italiens qui ont un passeport italien, ont la nationalité italienne, reçoivent par exemple les fiches pour voter aux élections politiques ; et nombre d'entre eux ne savent absolument pas pour qui voter ! [...] J'ai déjà vu des situations où des personnes recevaient [-] des fiches électorales par exemple pour voter, et me demandaient, à moi qui suis italienne : « Pour qui je vote ? » [-]. [...] Un autre cas [...] : une jeune fille, qui est descendante d'Italiens, qui a la nationalité italienne, et je lui dis : « Ah, tu vas voter maintenant, tu as reçu la fiche pour voter ? - Oui, je vais voter. - Mais tu as voté ? Ah, non, ce n'est pas moi qui vais voter, c'est ma mère qui vote, ma mère vote pour toute la famille ». Et selon moi, c'est absurde, parce que [...] dans n'importe quel pays du monde, le vote est unique ; sauf qu'ici il arrive par correspondance, et qui va contrôler ça ? S'il arrive cinq fiches identiques ? Donc la loi doit être revue, tout doit être revu, parce que tel que c'est, ça ne fonctionne pas.

À travers les adjectifs « aberrant », « absurde », la récurrence du verbe « fonctionner » au négatif, voire, dans la bouche de M. Marica (E11), le terme de « monstruosità giuridica », ces témoignages insistent lourdement sur les déséquilibres et les dysfonctionnements, possibles, plausibles et réels, du *voto all'estero*. Ils rejoignent en cela les analyses de certains parlementaires et universitaires qui y voient nombre d'incohérences posant problème pour le juste exercice d'une démocratie citoyenne. M. Tirabassi¹⁹⁹ mentionne par exemple, pour le référendum de 2003, l'« anzianità » des électeurs, plus de 82% d'entre eux ayant plus de 50 ans, au détriment des plus jeunes générations. Cette différence générationnelle (qu'elle soit différence d'âge ou différence de génération dans la descendance italienne) n'est cependant pas prise en compte au moment du vote, alors qu'elle peut impliquer un degré d'information et de *coinvolgimento* plus ou moins élevé vis-à-vis de l'actualité politique débattue :

Ainsi, la législation italienne permet à un jeune cadre italien installé à Londres depuis un an et au petit-fils d'un émigré italien, vivant en Argentine, ne parlant pas italien mais ayant récupéré récemment la nationalité, de participer aussi aux élections législatives en Italie. Ces exemples extrêmes démontrent que les attaches unissant les émigrés à leur pays d'origine peuvent être de différente nature et que la législation sur

¹⁹⁹ M. Tirabassi, « I referendum del giugno 2003, la prima esperienza elettorale degli italiani all'estero », *op. cit.*, [en ligne].

le droit de vote à l'extérieur peut difficilement introduire des facteurs de différenciation sans contrevenir au principe d'égalité entre les citoyens.²⁰⁰

Or, le système actuellement en vigueur contrevient de fait au principe d'égalité entre les citoyens, dans la mesure où le mode de scrutin n'est pas le même pour les citoyens résidant en Italie et les citoyens résidant à l'étranger, ainsi que le souligne A. Marcucci (E4) :

credo che siano sbagliate due cose: una è di avere un corpo elettorale così ampio che esercita il diritto in una percentuale così bassa, perché questo dà il senso che non ci sia una corretta individuazione del corpo elettorale [...]. E poi l'altra cosa secondo me sulla quale bisogna essere attenti è che oggi abbiamo una situazione anomala in Parlamento, perché abbiamo due sistemi elettorali diversi: uno, prettamente legato alla preferenza, soggettivo, ecc., che è quello degli italiani all'estero; e l'altro che è il tremendo sistema elettorale che abbiamo in Italia. Ma io non mi voglio soffermare sui sistemi elettorali; mi voglio soffermare sul fatto che siano profondamente diversi l'uno dall'altro: secondo me è sbagliato. [-] Questa è una questione più tecnica, però poi alla fine è una [xxx] anche politica.

La disproportion est d'abord évoquée par un parallélisme inversé entre « così ampio » et « così bassa » pour opposer le corps électoral et le pourcentage de vote. Cette « anomalie », mise en relief par un système binaire et divergent, consiste aussi à accorder aux *italiani all'estero* un droit de vote par correspondance tandis que les Italiens résidant en Italie sont appelés aux urnes. L'on peut comprendre le choix de cette modalité en raison des très grandes superficies des pays comme l'Argentine, par exemple, où la seule circonscription de Córdoba réunit les *provincias* de Córdoba, Catamarca, La Rioja, Santiago del Estero, Tucumán, Salta, et Jujuy, un territoire sept fois plus grand que l'Italie, où le vote par courrier s'avère *a priori* la modalité la plus adéquate. Cependant, elle n'est pas sans prêter le flanc à de nombreuses critiques, qui en questionnent la fiabilité, le coût et la sécurité.

Francesco Tarantino²⁰¹ a soulevé par exemple, à partir d'un « caso di studio assolutamente privilegiato » comme le furent les élections législatives de 2006 en Argentine (premier pays pour le nombre de votants (17,7%) parmi les circonscriptions « Estero »), les anomalies présentes dans l'identification du corps électoral, et que M. Tirabassi²⁰² avait déjà relevées lors du référendum de 2003 : en effet, selon l'effet combiné de l'article 5 de la loi

²⁰⁰ J.-M. Lafleur, « L'extension des droits politiques aux citoyens vivant à l'extérieur du territoire national à l'ère de la migration transnationale », *op. cit.*, [en ligne].

²⁰¹ Francesco Tarantino, « L'esercizio del diritto di voto dei cittadini italiani residenti all'estero nelle elezioni politiche del 2006: dalle norme alla prassi nel contesto argentino ». IX Convegno Internazionale della Società Italiana di Studi Elettorali « La cittadinanza elettorale » (14-15 décembre 2006 : Florence) [en ligne], disponible sur : <http://ius.regione.toscana.it/elezioni/Documenti/IXConvegnoSISE/Tarantino.pdf> [consulté le 4 avril 2013].

²⁰² M. Tirabassi, « I referendum del giugno 2003, la prima esperienza elettorale degli italiani all'estero », *op. cit.*, [en ligne].

n. 459 du 27 décembre 2001 et de l'article 5 du D.P.R. (Decreto del Presidente della Repubblica) n. 104 du 2 avril 2003, la mise à jour de la liste des citoyens italiens résidant à l'étranger se fait par voie informatique en recoupant les données de l'AIRE (qui dépend du Ministero dell'Interno) et celles des registres consulaires (qui dépendent du Ministero degli Affari Esteri). Tarantino a pu constater des distorsions dans cet alignement, qui auraient privé 250 000 citoyens du droit de vote lors de ces élections²⁰³. M. Tirabassi désigne ces approximations comme un « momento di rodaggio per la costruzione della macchina elettorale » mais qui, comme le déplore un observateur anonyme en poste au Consulat d'Italie de Buenos Aires (E8)²⁰⁴, comportent un « costo enorme, enorme, enorme » (et la répétition de l'adjectif est réellement insistante) de ces élections, à la fois en termes financiers, et en ressources humaines.

Ce coût, Francesco Tarantino²⁰⁵ aussi le met en évidence, en évoquant les problèmes rencontrés lors de la distribution des bulletins de vote par courrier : personne absente, n'habitant plus à l'adresse indiquée et n'ayant pas signalé son déménagement au consulat, courrier jamais reçu, intercepté par une autre personne, etc. Les soupçons de corruption ont même fait légion dans ce pays où, clientélisme et népotisme obligent, d'aucuns sont accusés d'acheter des votes, comme le suggère, avec indignation, Donatella Poretti (E2), élue PR, qui dénonce « le modalità di espletamento del voto, che hanno avuto un voto macchiettistico, in cui ci sono valanghe di schede elettorali compilate da altri, che però dovrebbe fare riflettere appunto sul sentirsi davvero legato a quel territorio » (E2). Si le ton est hyperbolique, la pratique est néanmoins avérée, comme nous l'ont témoigné des observateurs sur place et des Italo-descendants eux-mêmes (nous y reviendrons plus loin) qui, ne sachant pour qui voter, se tournent vers leur famille ou leurs amis pour remplir leur bulletin.

Car l'on voit bien par ailleurs, à travers tous ces témoignages, qui insistent sur la méconnaissance des électeurs en matière de politique italienne, que si la campagne électorale et la dialectique politique sont très difficiles à suivre, elles le sont d'autant plus pour

²⁰³ Pour une explication plus détaillée des causes éventuelles de ces distorsions, voir F. Tarantino, « L'esercizio del diritto di voto dei cittadini italiani residenti all'estero nelle elezioni politiche del 2006: dalle norme alla prassi nel contesto argentino », *op. cit.* [en ligne].

²⁰⁴ Plus loin : « È un grosso problema. Anche perché poi noi non facciamo neanche come in altri Paesi dove l'esercizio elettorale è subordinato a una espressione attiva di volontà. [...] Noi no, noi perseguiamo i nostri connazionali, gli mandiamo tre volte a casa la busta e poi questa deve tornare... » Le déséquilibre apparaît ici aussi entre la volonté de l'État italien de faire voter à tout prix ses « connazionali », et le désintérêt de ces derniers qu'il faut « perseguire », comme à les prendre en chasse...

²⁰⁵ F. Tarantino, « L'esercizio del diritto di voto dei cittadini italiani residenti all'estero nelle elezioni politiche del 2006: dalle norme alla prassi nel contesto argentino », *op. cit.* [en ligne].

quelqu'un qui ne réside pas en Italie²⁰⁶. Les détracteurs du *voto all'estero* soulèvent donc la question du lien entre souveraineté électorale et territoire national²⁰⁷ :

c'è un corpo strano, che sono questi parlamentari eletti all'estero [-]. C'è un problema che /// severo, che /// « no taxation without representation »: dovrebbe valere il contrario, no? « no representation without taxation », questa gente non contribuisce e invece prende prebende, quindi è un po' complicata la situazione.

Andrea Lepore (E9) dénonce ici le fait, selon lui « strano », que les *italiani all'estero* aient leurs propres représentants, et pas les mêmes que ceux des Italiens résidant en Italie, ce qui peut avoir une implication politique non négligeable en effet : nous relevons, dans les discours de ces « eletti all'estero », une tendance à fonctionner comme une communauté restreinte, avec ses propres intérêts et orientations, souvent divergents de ceux des élus d'Italie – tendance que reflète l'usage du pronom « noi », parfois utilisé pour désigner un groupe, en marge de, ou contre, « loro » sur certaines questions.

Outre l'existence donc de deux « corps » de représentation presque étrangers l'un à l'autre, A. Lepore évoque le problème du lien entre droits civiques et paiement des impôts (sur le modèle « no taxation without representation », et vice-versa). Il n'est pas le seul, et A. Sarubbi (E6) pointe lui aussi du doigt un problème majeur du *voto all'estero*, c'est-à-dire le fait qu'il soit étendu aux Italiens résidant à l'étranger et à leurs descendants, inscrits désormais dans une toute autre réalité, et nié aux immigrés qui vivent en Italie, créant ainsi un système « aberrant » (E11) à deux poids et deux mesures :

alors que l'Etat italien a mis en place un des systèmes les plus avancés au monde de représentation parlementaire des émigrés dans le pays d'origine, ce pays reste à la traîne en Europe occidentale en ce qui concerne l'accès à la nationalité ou aux droits politiques des étrangers vivant sur le territoire italien. Ces deux exemples nous révèlent qu'un état peut être extrêmement actif en faveur de ses émigrés tout en ayant une politique restrictive à l'égard des immigrés établis sur son territoire.²⁰⁸

Au moyen de l'opposition binaire entre « avancé » et « à la traîne », entre « actif » et « restrictif », J.-M. Lafleur relève ici le déséquilibre « asymétrique »²⁰⁹ qui règne dans le système électoral italien, et l'inadéquation des mesures à leur contexte : car tandis qu'augmente le nombre de pays autorisant le droit de vote à l'extérieur (115 en 2009), dans la

²⁰⁶ M. Colucci, « Il voto degli italiani all'estero », *op. cit.*, p. 607.

²⁰⁷ Cf G. Tintori, « Nuovi italiani e italiani nel mondo. Il nodo della cittadinanza », *op. cit.*, p. 763 : « si è creato uno scollamento tra sovranità elettorale e territorio nazionale che è davvero unico nel panorama mondiale ».

²⁰⁸ J.-M. Lafleur, « L'extension des droits politiques aux citoyens vivant à l'extérieur du territoire national à l'ère de la migration transnationale », *op. cit.*, [en ligne].

²⁰⁹ Sur l'« asimmetria », voir aussi G. Tintori, « Nuovi italiani e italiani nel mondo. Il nodo della cittadinanza », *op. cit.*, p. 762-763.

mouvance d'un phénomène généralisé, dans un contexte international globalisé, traversé de dynamiques transnationales, l'Italie a accordé ce droit bien après le tarissement de la *Grande Emigrazione*, et « nous observons que l'Italie a autorisé le droit de vote récemment alors que la communauté était bien mieux organisée et bien plus puissante il y a vingt ans »²¹⁰ ; de même, l'observateur anonyme que nous avons rencontré au consulat d'Italie de Buenos Aires juge ce droit de vote « del tutto anacronistico, perché aveva un senso trent'anni fa forse, dare il voto » (E8). Ce décalage entre le « boom de propositions »²¹¹ qui remonte, comme nous l'avons vu plus haut, aux années 1970-1980, et la concrétisation législative des revendications des *italiani all'estero*, finit par poser problème aux élus eux-mêmes, ainsi que le souligne L. Garavini (E7) :

infatti ci troviamo proprio con questa grossa difficoltà, non glielo nascondo, anche perché, essendo la concessione, cioè l'ottenimento del diritto di voto all'estero molto recente – risale al 2006 – e essendo praticamente coincisa questa fase proprio con queste misure così devastanti nei confronti degli italiani all'estero, purtroppo viene abbastanza automatico dire: « ma come, adesso che abbiamo i parlamentari, va molto peggio di quanto non andasse prima », quindi i parlamentari sono responsabili, perlomeno sono del tutto ininfluenti. E questo crea uno stato molto negativo.

Car ce retard est par ailleurs grevé de failles qui, à l'application de la loi, génèrent toutes sortes de dysfonctionnements « nel delicato passaggio dalle norme alla prassi » (dont nous avons illustré une partie plus haut), au point que « le cause dell'enorme ritardo di ordine tecnico-giuridico, hanno avuto un peso certamente più rilevante delle cause prettamente politiche »²¹². Mais ce retard est surtout révélateur d'un dysfonctionnement congénital de l'Italie, incapable de prendre acte en temps et heure des évolutions de la société, et condamnée à avoir un train de retard sur des mutations déjà en marche face auxquelles elle apparaît toujours dépassée, obsolète et vétuste²¹³.

Comme nous avons pu le constater à travers ce bref excursus diachronique, les différentes lois (n. 23 de 1901, n. 555 de 1912, et n. 91 de 1992) qui ont régulé l'attribution de

²¹⁰ J.-M. Lafleur, « L'extension des droits politiques aux citoyens vivant à l'extérieur du territoire national à l'ère de la migration transnationale », *op. cit.*, [en ligne].

²¹¹ M. Colucci, « Il voto degli italiani all'estero », *op. cit.*, p. 606.

²¹² F. Tarantino, « L'esercizio del diritto di voto dei cittadini italiani residenti all'estero nelle elezioni politiche del 2006: dalle norme alla prassi nel contesto argentino », *op. cit.* [en ligne].

²¹³ M. Colucci, « Il voto degli italiani all'estero », *op. cit.*, p. 609 : « In questo contesto, lo studio dell'emigrazione del secondo dopoguerra può rappresentare uno dei più interessanti terreni di verifica di uno dei principali nodi storiografici della storia dell'Italia repubblicana, ovvero la dimensione privata del modello italiano di sviluppo e modernizzazione, in cui le istituzioni si sono limitate a osservare i processi di trasformazione economica e sociale, intervenendo soltanto quando la macchina era già in movimento ed era ormai molto difficile orientarne il percorso ». J.-C. Vegliante faisait déjà un constat semblable sur l'histoire de la langue italienne qui, de langue véhiculaire dans plusieurs parties du monde, langue de culture, est paradoxalement devenue, un siècle et demi d'émigration après, un patois. Voir : J.-C. Vegliante, « L'italien : une italoophonie honteuse », *op. cit.*

la *cittadinanza* italienne après les articles du *Codice Civile* de 1865 ne font en réalité qu'entériner les dispositions initiales fondées sur le *ius sanguinis*. Le droit de vote, accordé par la loi n. 459 de 2001, pousse encore plus loin le dispositif en faveur des *italiani all'estero*, en leur accordant une participation directe à la vie citoyenne italienne. Néanmoins, nous avons vu, d'une part, que ce système électoral souffrait de nombreuses failles et dysfonctionnements ; d'autre part, qu'il était symptomatique d'un déséquilibre et d'un retard patents dans l'adéquation de la législation à l'évolution de la société. Pourquoi un tel retard dans un pays qui fait montre par ailleurs d'une capacité sans cesse démontrée d'invention et d'innovation, qui étale aux yeux du monde un dynamisme moteur pour l'Europe ? Quelles solutions peuvent être envisagées pour pallier ces dysfonctionnements et ce déséquilibre, rattraper ce retard et remettre l'Italie en phase avec sa modernité ? Enfin, et surtout, quels enjeux (politiques et sociétaux) sous-tendent ce débat, complexe et houleux, sur l'attribution et l'exercice de la *cittadinanza* ?

Chapitre 5

Aujourd'hui, quels enjeux ?

Entre la fin des années 1970 et le début des années 1990, l'Italie s'est transformée de pays d'émigration en pays d'immigration, recevant des flux de plusieurs millions d'immigrés des quatre coins du globe, et surtout des pays pauvres. À la différence d'autres pays caractérisés par une longue tradition d'immigration, l'Italie a été, d'une certaine manière, prise au dépourvu²¹⁴ par ce changement radical²¹⁵ et la place qu'a pris l'immigration dans le paysage social. Face aux transformations qui ont bouleversé la société italienne au cours des cinquante dernières années, différentes attitudes ainsi ont vu le jour : on remarque d'une part une certaine résistance, de la classe politique d'un côté, mais aussi de la société dans son ensemble, à prendre acte de ces évolutions et à s'y conformer ; de l'autre, au contraire, un esprit de réforme et des velléités progressistes pour apporter un vent de changement dans un système établi, voire fossilisé ; enfin, la rémanence de visions, images, et parfois clichés qui ont la vie dure ; voire, la résurgence d'un intérêt pour la construction d'une *italianità* transnationale.

5.1. Résistances

Comme M. Colucci (cf *supra*) a pu l'analyser au sujet du droit de vote pour les *italiani all'estero*, la société et la vie politique italiennes souffrent de lenteurs et de retards chroniques qui font obstacle à leur évolution. Nombre d'observateurs insistent en effet sur l'immobilisme de l'Italie :

La società italiana è fondamentalemente [...] una società abbastanza ferma²¹⁶. È una società dove c'è difficoltà di [-] movimento anche all'interno della società italiana, cioè è una società un po' – uso un'espressione, non mi viene la parola in francese, ma – paludata, come se fosse in una palude, non è una società moderna. [...] E non si riesce a cambiare determinate cose che in altri Paesi sono già cambiate due o tre volte

²¹⁴ U. Allegretti, « Gli apparati organizzativi e la democrazia », *op. cit.* [en ligne].

²¹⁵ Cf D. Poretti (E2) : « Ovviamente, in un frattempo, le società sono cambiate, così come sono cambiate le migrazioni delle popolazioni... È cambiato molto » : la répétition du verbe « cambiare », renforcée par l'adverbe « molto », établit ici un parallèle intéressant entre l'évolution de la société et l'évolution des migrations, comme si l'une allait de pair avec l'autre, et réciproquement.

²¹⁶ Voir également D. Poretti (E2) : « l'Italia è molto ferma in realtà ».

nel frattempo. Questo accade sempre in Italia, sempre, sempre, sempre. È un po' pesante. La società italiana è così. O perlomeno, la politica italiana è questo. E riflette anche la pesantezza nella società, perché è una società che non ha un ascensore sociale, cioè è difficile che tu scali dei gradini nella società italiana se non conosci qualcuno, se non sei figlio di qualcuno, e così via. Mentre invece in America, quando parlano per esempio di « flexsecurity », se lo possono permettere, perché uno può salire i gradini della scala sociale in maniera molto più rapida rispetto a qui. Questa, in generale, è la società italiana.

A. Sarubbi (E6) illustre ici, à travers l'image intéressante de la « palude »²¹⁷, l'idée de lourdeur (« pesante », « pesantezza ») et d'immobilité (« ferma », « difficoltà di movimento »). Notons toutefois que « paludata », qu'il met sur le même plan (« come se fosse in una palude »), est en réalité le participe passé de « paludare », et n'a étymologiquement rien à voir avec « palude » : selon le dictionnaire Garzanti, le verbe viendrait en effet du latin *paludātus* (« vestito di un paludamento, di un mantello »), et signifierait « rivestire, coprire di abiti solenni (anche in senso figurato) ». En politicien roué à l'art de la rhétorique, A. Sarubbi se laisse donc emporter par les consonances, au détriment de l'exactitude lexicale...

C'est ainsi qu'il oppose cette image à celle du mouvement, ascendant de surcroît (« ascensore sociale », « scalare », « salire »), de la souplesse et de la rapidité, qui renvoie, en contraste avec l'insistance itérative sur l'adverbe « sempre », à la question du temps – temps législatif, temps social qui, bien qu'ils soient posés en miroir (« riflette »), n'ont pas le même *tempo*. C'est également ce que constate F. Porta (E3) pour expliquer la continuité de la législation en matière de *cittadinanza*, qu'il attribue à la lenteur et aux difficultés inhérentes au système législatif italien : l'équilibre du système bicaméral parfait comme l'est celui du Parlement italien serait ainsi, selon lui, outre la nature juridique même du régime *ius sanguinis*, l'obstacle à une modification rapide de la législation. De nombreux historiens considèrent également cette continuité comme le résultat de l'instabilité gouvernementale qui caractérise l'Italie²¹⁸, et donc de la priorité accordée aux questions économiques et politiques les plus urgentes (comme on a pu le voir récemment suite aux élections pour le moins chaotiques de février 2013) : la *cittadinanza* serait donc l'objet (la victime ?) d'une réforme continuellement repoussée entre 1960 (début des débats sur l'opportunité d'une réforme de la loi de *cittadinanza*) et 1992 (loi de réforme elle-même déjà remise en cause).

A. Marcucci (E4) observe lui aussi, comme F. Porta, les « difficoltà normative », le décalage entre les revendications d'une époque et leur aboutissement, qu'il désigne comme le résultat des « giochi della Storia ». Si, comme lui, elle relève l'incidence des « equilibri

²¹⁷ Edoardo Sanguineti avait déjà, de manière bien plus littéraire, eu recours à l'image de la « *palus putredinis* » dans le premier vers de son poème « Laborintus » (in *Segnalibro (poesie '51-'81)*, Milan, Feltrinelli, 1982), mais celle-ci y figurait davantage le chaos et le désordre du monde que la lourdeur et l'immobilité.

²¹⁸ Voir par exemple Sergio Romano, *Storia d'Italia dal Risorgimento ai nostri giorni*, Milan, Longanesi, 1998, 490 p.

politici », L. Garavini (E7) rejette quant à elle sur les rapports de force et sur les partis conservateurs au pouvoir la responsabilité de ce retard :

Perché questo processo culturale [...] non è ancora stato sufficientemente forte per consentire al Paese di arrivare ad una modifica legislativa che per esempio preveda il diritto di cittadinanza appunto in una direzione totalmente diversa, non più legata al sangue ma legata appunto al luogo di residenza. Da parte nostra c'è quest'impegno. [...] Finora però, lo stesso, ripeto, non ci sono state le condizioni politiche - anche perché, non dimentichiamo, fino a pochi mesi fa, avevamo un governo fondamentalmente xenofobo, un governo anti-europeo e un governo nel quale una forte maggioranza era la Lega, la quale, tra i suoi vessilli proprio più populistici ha proprio quello, non dico dell'odio, però insomma di una forte avversità all'immigrazione [...] e dunque completamente contraria a introdurre una legge che invece veda il cittadino straniero come possibile [-] risorsa, possibile ricchezza per il Paese.

Plus que sur les méandres anonymes d'une « *Geschichte* » abstraite (dans le sens que les Allemands donnent à l'« histoire » au singulier, c'est-à-dire comme un collectif singulier), c'est sur des entités précises que se fonde sa critique. Car L. Garavini désigne, nomme et inculpe : opposant le « nous » (« da parte nostra »), c'est-à-dire le *Partito Democratico*, au gouvernement (de droite) précédent et à l'un des partis qui le composaient, la Lega Nord, L. Garavini révèle combien la question de la *cittadinanza* est non seulement intrinsèquement dépendante d'équilibres de forces politiques, mais qu'elle est elle-même un sujet éminemment politique qui cristallise des positionnements idéologiques entre les différents partis du pouvoir et de l'opposition²¹⁹ – d'autant plus dans un contexte *leghista* de négation de l'unité nationale²²⁰.

D. Poretti (E2) attribue elle aussi l'immobilisme de la politique italienne au pouvoir d'influence des forces conservatrices, et en particulier, selon elle, celui de l'Église et du Vatican, qui conserveraient un ascendant notable²²¹ sur une société italienne pourtant en pleine transformation, et qui « su molte cose ha[nno] cercato di mantenere un freno e dei vincoli a una società che in realtà è andata in altre direzioni ». Que le rôle (frein ou moteur) de

²¹⁹ À ce sujet, G. Zincone (*Familismo legale. Come (non) diventare italiani, op. cit.*) fait remarquer que la position en faveur des émigrés et de leurs descendants (et donc d'une sorte de nationalisme co-ethnique) est assez répandue dans les milieux politiques du centre-gauche alors que cette tendance est plutôt caractéristique des milieux de centre-droit. Si l'on ne peut aller jusqu'à parler d'unanimité, l'on notera cependant le caractère transversal de cette question qui mobilise tout le spectre politique au-delà des sectarismes idéologiques traditionnelles.

²²⁰ Voir : U. Allegretti, « Gli apparati organizzativi e la democrazia, op. cit. [en ligne] ; Luca Baccelli, *Cittadinanza italiana e tradizione repubblicana*, op. cit. ; Caterina Dolcher, « L'acquisto jure sanguinis del diritto di cittadinanza in un contesto di società globale e multiethnica », in *Visioni LatinoAmericane*, année II, n. 3, juillet 2010, p. 131-146 et « Costruire una nuova cittadinanza. Il difficile percorso italiano ed europeo », in *Visioni LatinoAmericane*, année III, n. 4, janvier 2011, p. 62-86.

²²¹ Ce qu'A. Sarubbi (E6) conteste, rappelant le rôle de l'Église en faveur de l'immigration en Italie, à travers ses réseaux d'institutions d'accueil et d'insertion tels que la Caritas Migrantes par exemple. Nous avons vu plus haut que l'Église remplissait en fait le vide laissé par les institutions étatiques italiennes.

l'Église soit avéré ou non, l'image de la « direction » à prendre, souvent divergente entre la réalité sociale et la norme législative, est également empruntée par M. Fedi (E1), qui interprète de la manière suivante la continuité (voire « inertie », pour filer la métaphore cinétique en reprenant l'expression de G. Tintori²²²) de la législation en matière de *cittadinanza* :

è ovvio che attualmente ci sono diverse agevolazioni, che vanno tutte nella direzione del *sanguinis* [...] È stata una scelta che forse è andata avanti per escludere l'altra, cioè non si voleva aprire sul *solis* e per questa ragione si è continuato in una direzione. Spesso le cose in Italia avvengono per questo, non tanto per una scelta ma per evitare l'alternativa, che sarebbe aprire sul *solis*. [...] le scelte non sempre in Italia si fanno per andare in una direzione, però spesso sono condizionate dall'evitare di affrontare un problema.

Le fait d'éviter d'affronter un problème, et en particulier celui de l'immigration, peut relever de l'attachement conservateur aux traditions, de la peur, du refus de l'autre (comme l'affirmait Laura Garavini (E7)), d'un déni de réalité, d'une sorte d'aveuglement, de lâcheté ou de précaution. C'est néanmoins une stratégie attentiste qui ouvre la porte aux failles et aux incohérences : on a pu relever en effet, dans le discours de D. Poretti (E2), les mots forts de « sfasamento »²²³ et « discrasia completa » pour décrire le rapport actuel entre les lois, la classe politique et la société. D'aucuns vont même plus loin et évoquent une « contraddizione » (E1), « un approccio [...] completamente agli antipodi di quello dei tempi moderni » (E7), voire une « distorsione storica enorme » pour M. Marica (E11), qui rejoint la question des « tempistiche » et des « giochi della Storia » soulevée par A. Marcucci (E4) plus haut, en insistant sur le caractère « archaïque » de la loi de *cittadinanza* italienne²²⁴, et, à travers les divers mots évoquant le renversement (« distorsione », « paradossale », « ribaltamento »), il suggère l'« absurdité » d'une mesure qui n'est plus en adéquation avec son temps, et sa dimension « fortement discriminatoire » entre les descendants d'Italiens et les résidents en Italie, à travers la métaphore du « club » : « la cittadinanza non deve essere come un club esclusivo²²⁵ per cui bisogna chiederla o bisogna avere dei requisiti particolari per ottenerla ».

²²² G. Tintori, *Fardelli d'Italia? Conseguenze nazionali e transnazionali delle politiche di cittadinanza italiane*, *op. cit.*, p. 113.

²²³ Que l'on retrouve aussi chez G. Zincone : « Mentre aumentano gli italiani di diritto che non vivono e non lavorano in Italia, aumenta altresì il numero di coloro che sono nati, vivono, lavorano in Italia ma restano stranieri perché per loro è molto difficile diventare italiani. Assistiamo a una sfasatura tra la sfera della società e dell'economia, da una parte, e quella della comunità politica, dello Stato, dall'altra » (*Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, *op. cit.*, p. 16).

²²⁴ Cf C. Dolcher, « Costruire una nuova cittadinanza. Il difficile percorso italiano ed europeo », *op. cit.*, p. 83 : « Quanto al modello italiano di acquisto della cittadinanza, esso appare particolarmente antiquato e inadatto alla realtà di una società, come quella italiana, sempre più multietnica ».

²²⁵ Pour la métaphore du « club », voir aussi G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, *op. cit.*, p. 3 ; p. 48, rapportant les travaux de Michael Walzer, *Spheres of Justice*, New York, Basic Book, 1983 :

Certains, plus indulgents dans leurs critiques, relèvent une « stravaganza »²²⁶, ou, comme nous l'avons plus haut dans le cas du *voto all'estero*, une « anomalia » :

in realtà, nel '92 il legislatore fece una scelta di continuità. Poteva fare una scelta diversa, no? Anche perché il contesto era cambiato, nel '92 l'Italia si trovava in una situazione abbastanza buona, non era più un Paese di emigrazione ma ora un Paese di immigrazione. E quindi avrebbe potuto fare una legge assolutamente differente. Invece ha voluto mantenere, diciamo, i capisaldi della legislazione precedente e, adattandoli a quello che era il contesto. [...] Devo dire che è un'anomalia [...]

Comme M. Marica (E11) plus haut, S. di Venezia (E10) pointe ainsi le doigt sur un « anachronisme »²²⁷ flagrant : le fait d'avoir choisi – le mot « scelta » revient – une orientation, d'avoir entériné une loi cohérente éventuellement dans un contexte d'émigration, mais plus dans un contexte d'immigration²²⁸ – et ce, malgré des indices évidents (« le prime avvisaglie ») allant dans le sens contraire, ainsi que le rappelle M. Fedi (E1). G. Zincone²²⁹ insiste également sur le poids du conservatisme en Italie, où tout est fait pour perpétuer des habitudes et « rejeter » le temps présent en se tournant vers le passé, dans l'illusion nostalgique qu'il soit encore là. Comme elle, A. Sarubbi (E6) analyse ce retard comme une tendance toute italienne, une sorte de « tradizione culturale » pour reprendre les mots d'A. Marcucci (E4), qui consiste à agir uniquement *a posteriori*, sans jamais anticiper les événements et les évolutions : « Questo è qualcosa che è proprio connaturato all'idea dell'Italia. Non so se altrove sia esattamente così, ma io non ricordo in Italia una legge che sappia prevedere gli avvenimenti, o perlomeno in tempo reale, normarli, adeguarsi,

« Più di venti anni or sono, il filosofo politico Michael Walzer (1983) elaborò una tipologia della cittadinanza che contemplava, tra gli altri modelli, proprio quello della “famiglia” » ; « Gli altri tipi individuati da Walzer erano il modello “quartiere” e il modello “club”. Nel “quartiere”, le persone possono traslocare senza tanti impedimenti e acquisire in fretta tutti i diritti, inclusa la *membership* piena, possono cioè diventare cittadini dopo pochi anni di residenza e per essere nati sul territorio anche se da genitori stranieri. Nel modello “club”, gli stranieri entrano seguendo certe procedure, devono cioè essere accettati, e acquisiscono diritti sociali, politici e civili e la stessa cittadinanza gradualmente, purché rispettino alcune condizioni. L'Italia oscilla tra la famiglia chiusa (rispetto alla *membership* piena) e il quartiere dove si entra o ci si ferma senza rispettare le regole e poi si viene regolarizzati. »

²²⁶ « stravaganza del modo italiano di regolare sia l'accesso alla condizione di cittadino, sia e soprattutto la permanenza in quella condizione » (G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, *op. cit.*, p.V).

²²⁷ C. Dolcher, « L'acquisto *jure sanguinis* del diritto di cittadinanza in un contesto di società globale e multietnica », *op. cit.*, p. 141 ; voir aussi A. Marcucci (E4) : « la storia si è trasformata e magari le scelte fatte all'epoca oggi non rispondono più a esigenze, diciamo, storiche che si sono modificate profondamente. »

²²⁸ En effet, « dans le processus de construction de la nation peu après l'indépendance, un État peut donner un accès préférentiel à sa nationalité à des communautés de la diaspora » (R. Bauböck, *The Acquisition and Loss of Nationality in Fifteen EU States. Results of the Comparative Project NATAC*, *op. cit.* [en ligne] ; mais (toujours selon R. Bauböck), cela ne vaut que si le pays est encore à une étape de consolidation nationale, ce qui n'est plus le cas de l'Italie (même si la diaspora italienne a eu, par le passé, une importance particulière dans le processus de construction nationale).

²²⁹ G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, *op. cit.*, pp. 143-144 ; 157.

governarli. Arrivano sempre dopo, le leggi italiane ». Notons qu'ici A. Sarubbi ne parle pas de « l'Italia » mais de « l'idea dell'Italia »: comme si l'Italie n'était encore qu'un projet...

Mais pour d'autres, plus optimistes, peut-être est-il encore temps de prendre acte de ces évolutions, même *a posteriori* – voire, justement, *a posteriori*, en bénéficiant de plus de recul et de l'exemple d'autres pays, pour tirer leçon de leurs erreurs ou du succès de leurs mesures ? La question d'une éventuelle réforme de la loi de *cittadinanza* se pose encore, et plus que jamais, « perché ovviamente cambiando anche le situazioni, è cambiata anche l'Italia, è ovvio che adesso vediamo lo *ius sanguinis* con occhi molto diversi rispetto a quello di cento cinquant'anni fa » (E3) : le retard accumulé par l'Italie en la matière pourrait ainsi jouer à son avantage, comme un supplément de perspective permettant d'analyser autrement la question de la *cittadinanza* en l'adaptant au nouveau contexte : en réactualisant le concept de *ius sanguinis* selon les données actuelles, en le mitigeant avec l'introduction du *ius soli*, en restreignant son attribution, et en modifiant le droit de vote et son application – autant de réformes qu'une partie de la classe politique appelle de ses vœux.

5.2. Réformes

Face aux évolutions récentes et moins récentes qui ont bouleversé la société italienne, il semble y avoir, malgré les résistances que nous venons d'évoquer (dues, entre autres raisons, au poids de la tradition dans les mentalités et aux lenteurs du système politico-législatif), une prise de conscience de la nécessité d'en tenir compte. Il ne s'agit pas tant, pour la plupart des parlementaires interrogés, d'apporter une rupture radicale, mais plutôt d'« adapter » la loi au nouveau contexte, en faisant preuve de souplesse et de flexibilité : « Io credo che sia, ovviamente come per tutte le leggi [-], sempre necessario e opportuno [-] riformarle e adeguarle ai tempi mutati. [...] credo che va fatto un adeguamento [...] » (E3). Les adverbes « sempre » et « ovviamente » rendent compte ici de l'évidence de cette adaptation. Au-delà de son caractère « necessario e opportuno », G. Zincone²³⁰ attire quant à elle l'attention sur l'« urgenza di introdurre misure che selezionino le potenziali rivendicazioni di cittadinanza. » À travers le verbe « selezionare », on retrouve ici une idée évoquée plus haut, mais dans une toute autre acception : non plus celle, quasi darwinienne, de l'auto-reproduction ethnique, mais plutôt d'une « limitation »²³¹ du côté où la balance penche trop (celle des Italo-descendants bénéficiant de la *cittadinanza iure sanguinis*), pour

²³⁰ G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, op. cit., p. VII.

²³¹ « Qui si propone di porre limiti alla conservazione e al recupero della cittadinanza, non di eliminare la possibilità di votare risiedendo all'estero: quali limiti sarebbe opportuno porre alla conservazione e al recupero? » (*Ibid.* p. X).

(éventuellement) ouvrir de l'autre (celui des immigrés résidant en Italie, pour l'instant privés de droits de *cittadinanza iure soli*) – une sorte de rééquilibrage²³², en somme, de ce que F. Pastore²³³ appelle la « comunità sbilanciata », ou « comunità di meteci »²³⁴, dans laquelle règnent « due pesi e due misure »²³⁵.

Ce rééquilibrage obéirait ainsi à une soif de justice, au désir d'un monde plus égalitaire, mais aussi, et surtout, à la *Realpolitik* et ses contraintes économiques et budgétaires, « perché si è resi conto che l'Italia è un Paese che, tra l'altro, non ha una pubblica amministrazione molto efficiente, non ha neanche una rete diplomatico-consolare molto efficiente, si è resi conto che il riconoscimento della cittadinanza che avviene dopo dieci generazioni è un problema » (E1). Le « problème », on le voit, est celui de l'« efficacité », plus encore que de l'« efficacité », ce qui induit une notion de rendement et pas seulement de rapidité. Or, de l'aveu des consuls eux-mêmes, relayé par les témoignages, voire les plaintes²³⁶, de nombreux Italo-descendants, la question de l'« efficacité » (ou plutôt, du manque d'efficacité) administrative et consulaire (déjà critiquée à l'époque de l'État libéral post-unification) est une réelle inquiétude pour la classe dirigeante italienne, qui doit faire face en même temps à une tradition bureaucratique rigide²³⁷ (et en même temps – ou par là même ? – favorable et propice au développement de l'illégalité et de la corruption), à l'augmentation des demandes de reconnaissance de *cittadinanza* pour des milliers d'Italo-descendants dans le monde, à l'augmentation des flux d'immigrés en Italie, et à une crise économique sans précédents qui place l'État au bord de la faillite. L'accent est mis sur le coût des services consulaires et de la tutelle assurés par l'État italien à l'étranger pour ses ressortissants, que G. Tintori²³⁸, par un jeu de mots²³⁹ à la limite du cynisme et ouvertement

²³² Notons que Fabio Porta emploie ici le verbe « adeguare » et non « aggiornare » : or, rattaché à son étymologie latine (*adaequāre*, composé de *ād-* et *aequāre*, « égaliser », lui-même dérivé de *aequus*, « égal »), il renvoie lui aussi à l'idée d'équilibre et d'équité plus que de « mise à jour ».

²³³ F. Pastore, « La comunità sbilanciata. Diritto alla cittadinanza e politiche migratorie nell'Italia post-unitaria », *op. cit.*

²³⁴ « Come ci ricorda il filosofo Michael Walzer, trattare la comunità dei cittadini come se fosse una famiglia cui si accede soltanto per vincoli di sangue o di matrimonio rischia di ricreare, come nell'antica democrazia ateniese, una comunità di meteci : di persone che lavorano e producono, ma non sono ammesse a partecipare all'arena pubblica. È una scelta che può rivelarsi pericolosa » (G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, *op. cit.*, p. XI).

²³⁵ *Ibid.*, p. 3.

²³⁶ Au moment de répondre à notre questionnaire, de nombreux Italo-descendants ont insisté sur la mauvaise réception (en espagnol, « *atendimento* ») qu'ils avaient reçu au consulat d'Italie : « ils te traitent très mal » (« *te tratan muy mal* »), « je suis très en colère » (« *estoy muy enojada* »). Une jeune fille, en larmes face aux difficultés bureaucratiques pour obtenir un rendez-vous (« *turno* ») pour les démarches de demande de passeport, avoua même : « ils t'enlèvent l'envie d'être italien » (« *te quitan las ganas de ser italiano* »).

²³⁷ « Questi caratteri generano sul piano pratico una scarsa efficienza amministrativa, sempre più impligliata da mille rigide regole e da crescenti controlli [...] che non sembra avere l'eguale in paesi simili » (U. Allegretti, « Gli apparati organizzativi e la democrazia », *op. cit.* [en ligne]).

²³⁸ G. Tintori, *Fardelli d'Italia? Conseguenze nazionali e transnazionali delle politiche di cittadinanza italiane*, *op. cit.*

²³⁹ G. Tintori parodie en effet l'hymne national italien, qui commence par l'interjection « *Fratelli d'Italia* » (« Frères d'Italie ») en « *Fardelli d'Italia* » (« Fardeaux d'Italie »), pour dénoncer ces *italiani all'estero* qui,

provocateur, qualifié de « fardelli d'Italia » ; ainsi, un observateur au Consulat italien de Buenos Aires (E8) explique :

Perché è importante? Lasciando da parte le considerazioni politiche (l'immigrazione, l'integrazione delle nuove immigrazioni, ecc.), guardiamo da tutte le parti [xxx]: potenziali 60 milioni di oriundi, cioè significa che c'è un'altra Italia all'estero, alla quale noi dovremmo offrire la possibilità di acquistare o di avere la cittadinanza italiana, poi i passaporti, poi la possibilità di accedere agli altri servizi consolari, farli votare, [xxx] noi non abbiamo le risorse per poter stare indietro [xxx]. Cioè con un aumento del numero di cittadini all'estero, c'è più gente che devo servire, e più risorse di cui dovrei disporre in un contesto in cui in crisi da anni le risorse stanno decrescendo. Quindi il sistema non può funzionare. Quindi si deve trovare una soluzione.

Plusieurs solutions ont été proposées pour pallier ces dysfonctionnements – entre autres, la restriction du *ius sanguinis*, l'application de tests de langue et culture, la modification du droit de vote, l'introduction du *ius soli*. Nous allons les passer en revue, en évoquant les modalités qui sont envisagées, mais également les enjeux qui les sous-tendent, et les réticences qui s'y opposent.

i. Restriction du ius sanguinis

Si la remise en cause du principe du *ius sanguinis* a pu être envisagée, ce ne fut, à notre connaissance, que très rarement, et de manière hypothétique²⁴⁰ ; l'ensemble de la classe dirigeante italienne semble au contraire exprimer son attachement à ce principe, à condition qu'il soit, comme nous venons de l'illustrer, « uno *ius sanguinis* su basi nuove » (E1), adapté aux évolutions de la société : « Io non credo che sia sbagliato lo *ius sanguinis*. È [-] che forse oggi ci sarebbe bisogno anche di aggiornarlo.[...] Però, io non negherei lo *ius sanguinis*, questo no »²⁴¹.

loin d'être de véritables compatriotes partageant le même sentiment national, représentent un poids (administratif, budgétaire, etc.) pour l'Italie ; il critique ainsi également le lieu commun du « familismo legale », qui considère ces *italiani all'estero* comme des frères, fils de la même mère patrie.

²⁴⁰ Cf la suggestion, au conditionnel, de D. Poretti (E2) : « potrebbe anche essere messo in discussione, che la cittadinanza sia ereditaria dal punto di vista del sangue ».

²⁴¹ D. Poretti (E2). On retrouve dans les propos de Basilio Giordano (R1) sur le principe du *ius sanguinis* l'adjectif « corretto » qui fait écho à l'adjectif « sbagliato » : « Io credo che l'attuale sistema che considera lo *ius sanguinis* come fonte giuridica di acquisizione della cittadinanza sia corretto. [...] Comunque, i cambiamenti che attualmente si verificano nelle diverse società europee potrebbero dare inizio ad un dibattito sulla convenienza di adottare lo *ius soli* ».

L'idée la plus largement répandue, également préconisée par R. Bauböck²⁴², est celle d'une limite générationnelle à la transmission de la *cittadinanza iure sanguinis*, au-delà de laquelle il ne serait plus possible de la revendiquer :

credo che per quanto riguarda la 555 del 1912, già durante la precedente legislatura, cioè con la legge Prodi, eravamo d'accordo di incominciare a mettere dei paletti, cioè anziché risalire al bisnonno, che si risalisse fino al nonno. [...] eliminerei la discendenza fino al bisnonno. Direi che chi ha il nonno italiano, rispetto a quei vincoli della norma, può avere la cittadinanza italiana. Come hanno fatto gli spagnoli. Gli spagnoli non ammettevano la doppia cittadinanza, poi l'hanno introdotta e hanno consentito – chiaramente il Sudamerica è pieno di discendenti di spagnoli – però, solamente fino al nonno, non fino al bisnonno, quindi tre generazioni, e non quattro generazioni.

Comme A. Sarubbi (E6), Franco Narducci (E5) fixerait à la troisième génération le « freno » (qu'il désigne, lui, comme « paletto ») à la transmission de la *cittadinanza*. Comme lui, il suggère l'idée de prendre exemple sur d'autres pays et leurs législations et réformes éventuelles en matière de *cittadinanza* – ici, l'Espagne, là, la Grande-Bretagne.

Cette limite générationnelle est l'une des propositions à la restriction de l'attribution de la *cittadinanza iure sanguinis*, et l'une des rares à sembler faire l'unanimité (du moins parmi les parlementaires et représentants des institutions italiennes que nous avons interrogés) ; une autre solution envisagée, moins consensuelle toutefois, consisterait en l'introduction d'un « parcours d'alphabétisation civique »²⁴³ au moyen de tests de langue et de culture ou d'entretiens dans le but de s'assurer d'une véritable appartenance culturelle des Italo-descendants, et de leur réelle connaissance et conscience de enjeux citoyens au moment du vote.

ii. Application de tests de langue et culture

la double nationalité, je te le dis, ils te gonflent, pour l'obtenir, mais en réalité il faut que ce soit quelque chose de plus malin, plus dans le style États-Unis, où on t'oblige à passer un examen, c'est-à-dire, que tu saches des choses sur le pays, que tu puisses parler italien, pourquoi pour la double nationalité on ne fait pas pareil : « tous ceux qui

²⁴² R. Bauböck, *The Acquisition and Loss of Nationality in Fifteen EU States. Results of the Comparative Project NATAC*, op. cit. [en ligne].

²⁴³ AA.VV., « La riforma della legge sulla cittadinanza: contributo al dibattito sul disegno di legge c.d. "Bressa" », Policy Paper N. 3, *Università di Pisa, Facoltà di Scienze politiche, Master Universitario, Esperto dell'Immigrazione* [en ligne], mars 2007, disponible sur : http://www.immigrazione.master.unipi.it/files/paper3%20-%20Cittadinanza_Master%20in%20Esperto%20dell%27Immigrazione.pdf [consulté le 29 octobre 2012].

parlent, doivent passer un examen, doivent pouvoir parler » ? Parce que celui qui ne parle pas italien n'est pas Italien. Pourquoi ne pas faire quelque chose de plus malin, que se foutre des gens en te donnant un *turno* tous les quatre ans ? Ça semblerait mieux ! (E26)

Exprimé spontanément par une Italo-descendante, cet argument renvoie à ceux, évoqués plus haut, de l'efficacité administrative (un test de langue permettrait de limiter le nombre de demandes auprès du consulat, et par là même le nombre de « *turnos* »²⁴⁴, donc les délais et coûts des services consulaires), et du calque sur le modèle étranger (ici, les États-Unis). Remarquons au passage l'équivalent intéressant établi entre le fait de parler la langue italienne et d'être Italien (« celui qui ne parle pas italien n'est pas Italien »), comme si la maîtrise de la langue était la condition *sine qua non* de l'identité nationale et de l'« intégration » à la communauté, ainsi que le suggère S. Di Venezia (E10). Cette condition est déjà requise des immigrés en Italie qui souhaitent obtenir la *cittadinanza* italienne par résidence ; pour pallier le déséquilibre que nous avons évoqué plus haut, il s'agirait d'appliquer les mêmes tests aux Italo-descendants. En effet, « se facciamo richieste di integrazione e lealtà a immigrati che contribuiscono comunque con il lavoro e con il pagamento di contributi e imposte al benessere nazionale, perché non dovremmo chiedere lo stesso a chi vuol essere cittadino italiano solo per diritto ereditario ? »²⁴⁵. D'autant plus que « concedere il passaporto e il voto in assenza di verifiche di integrazione appare in contrasto con le richieste, crescenti ed opportune, di sottoporsi a tali verifiche che i paesi europei stanno rivolgendo alle comunità immigrate »²⁴⁶.

Mais certains émettent déjà quelques réticences : F. Porta (E3), par exemple, juge intéressante cette suggestion mais il estime que, pour des raisons socio-historiques²⁴⁷, il est difficile d'exiger des Italo-descendants de parler couramment l'italien, et limiterait cette exigence à des « requisiti minimi ». M. Fedi (E1), en se fondant sur son expérience des tests

²⁴⁴ C'est ainsi que les Argentins nomment le rendez-vous fixé avec le Consulat pour les démarches administratives ; lorsque l'on est placé sur des listes d'attentes interminables, il faut parfois attendre en effet plusieurs années avant d'obtenir un « *turno* ».

²⁴⁵ G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, op. cit., p. X.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. IX.

²⁴⁷ F. Porta (E3) : « anche perché, se parliamo di lingua, ovviamente entriamo in un'altra dimensione: dobbiamo anche sapere che gli italiani all'estero, le nuove generazioni di italiani all'estero, non parlano l'italiano ma, non per colpa loro, non lo parlano perché non lo parlano i loro genitori, i loro genitori non lo parlano perché magari i loro nonni non l'hanno mai parlato, parlavano dialetto, in alcuni casi, come quello del Brasile, che ovviamente conosco di più, agli italiani fu proibito di parlare italiano durante la seconda guerra mondiale, senza parlare ovviamente più recentemente dei tagli molto forti a tutte le politiche d'insegnamento della lingua e della cultura italiana all'estero. Quindi, quando si parla di cittadinanza, quando si parla anche di lingua, si deve sempre avere davanti il dovere, ma anche il diritto. Ovviamente parliamo di comunità che [-] non hanno, che non usufruiscono delle stesse possibilità di chi nasce in Italia e questo riguarda ovviamente anche la lingua » ; plus loin : « Sul tema della lingua, io credo che sia interessante introdurre anche per gli stranieri in Italia, lo si sta già facendo, nella prospettiva anche dello *ius soli* ma anche per gli italiani all'estero, qualche requisito di conoscenza della lingua e della cultura italiana /// parlo di requisiti minimi, non di un obbligo di conoscenza o comunque della conoscenza dell'italiano fluente ».

similaires réalisés en Australie, en critique l'inconsistance et leur préfère l'« impegno » de l'aspirant *cittadino* comme preuve de son désir d'intégration et de sa condition de citoyen. F. Narducci (E5) évoque lui aussi des biais éventuels, selon lui introduits par la subjectivité de l'examineur, mais propose tout de même, l'instauration d'un entretien en langue italienne :

Se si dovesse assolutamente modificare, io credo che sarebbe importante un colloquio in lingua italiana, propedeutico alla cittadinanza. Però poi anche lì, spesso diventano cose soggettive, chi valuta, chi giudica se conosci o non conosci l'italiano, ci può essere un'antipatia o non-antipatia da parte di chi valuta e chi giudica, può essere contro l'allargamento della cittadinanza italiana. [...] In linea però teorica di principio, condivido il fatto, [...] che conti anche la conoscenza della lingua italiana, quantomeno che ci sia un colloquio propedeutico al rilascio della cittadinanza italiana.

C'est du bout des lèvres, et avec toutes sortes de précautions rhétoriques (« in linea però teorica di principio », « se si dovesse assolutamente modificare ») que ce député avance cette proposition – à l'instar d'A. Marcucci (E4), qui fait part de ses réticences et requiert « un'attenta riflessione », puisque selon lui « avere il diritto di voto mant[iene] dei legami, degli interessi, che supportano anche la spinta verso la conoscenza della lingua e l'approfondimento della cultura italiana. Il processo può essere anche invertito ».

Si, comme il le dit, l'on inverse le processus, il en découle que la connaissance de la langue et l'approfondissement de la culture, voire du fonctionnement des institutions²⁴⁸, peuvent être, comme on en a fait l'hypothèse plus haut, la « spinta » vers l'exercice d'un droit de vote responsable, ainsi que le recommandent (même s'ils divergent sur le caractère « obligatoire » de cet apprentissage²⁴⁹) M. Marica²⁵⁰, D. Cannova²⁵¹, et S. De Santis, tous trois responsables d'instituts culturels italien en Argentine et au Brésil et conscients des enjeux politiques des questions linguistiques et culturelles. Cette dernière (E13) affirme ainsi :

²⁴⁸ Cf S. Di Venezia (E10) : « Quindi un voto consapevole dovrebbe passare per una, diciamo una... [hésitation] un corso anche, diciamo, non solo di lingua ma di cultura e di... [hésitation] un minimo sul funzionamento delle istituzioni italiane. Però ripeto: allo stadio degli atti, questo è solo un progetto. Staremo a vedere, speriamo che qualcosa si muova. Ecco, questo è il mio auspicio, qualcosa si deve muovere. Ora, speriamo nella direzione giusta. » Notons ici l'insistance (« ripeto ») sur l'état de projet, et l'attitude attentiste, que l'expression d'une forme d'espoir (« auspicio », « speriamo » à deux reprises) ne saurait cacher.

²⁴⁹ G. Zincone apporte à ce sujet une alternative : « se non attraverso corsi e test, ai discendenti degli emigrati all'estero, dopo la seconda generazione, andrebbero comunque chieste prove di un legame che persiste nel tempo : periodi di residenza nel nostro paese, viaggi frequenti, conoscenza della lingua e della cultura come si è cominciato a fare per il riacquisto della cittadinanza con la legge n. 124 dell'8 marzo 2006 » (G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, op. cit., p. X).

²⁵⁰ M. Marica (E11) : « non sono a favore di un corso di cultura obbligatorio, o di un corso obbligatorio di alcunché. Di un esame di lingua, un test di lingua italiana obbligatorio, sì. [...] insisto, trovo che sia opportuno, giusto e auspicabile un test di lingua ».

²⁵¹ D. Cannova (E12) : « je suis décidément d'accord, parce que quand on voit, disons, la quantité, justement, ici, de gens qui ont la nationalité italienne et qui n'ont de l'Italie qu'une connaissance, justement comme on disait avant, reléguée au souvenir de la *nonna* [...] considérez que ces gens ont droit à voter en Italie, que ces gens devraient effectivement montrer, disons la possession d'une connaissance de ce qu'est l'Italie qui n'est pas nécessairement due à la, disons, à la présence d'une goutte ou de plusieurs gouttes de sang italien ».

je crois que ce serait très opportun. Aussi parce que [xxx] être citoyen d'un pays, ce n'est pas simplement avoir un papier, n'est-ce pas ? C'est savoir tout ce que ce pays comporte du point de vue des us et coutumes, du point de vue culturel, du point de vue politique, économique, et tout. Être citoyen, ça signifie avoir les droits et devoirs d'un pays, et on arrive à jouir de ses droits et aussi faire, accomplir ses devoirs, aussi en connaissant la langue et la culture. [...] Donc [-] étudier la langue au minimum, étudier l'éducation civique comme minimum, ça devrait être une obligation pour celui qui reçoit la nationalité.

Indissociable de la *cittadinanza*, la question du droit de vote et de la participation civique requiert donc elle aussi des ajustements.

iii. Modification du droit de vote

Comme pour le principe du *ius sanguinis*, les parlementaires ne sont pas foncièrement opposés à la remise en cause et à l'abrogation du droit de vote pour les *italiani all'estero*, mais favorables à des modifications qui en améliorent le fonctionnement, la transparence et l'équité, pour pallier les anomalies évoquées plus haut :

credo che si possa rimanere su questo tipo di approccio anche normativo, perché ha appunto delle origini culturali forti, purché ci sia il riconoscimento forte degli aventi diritto; per cui bisogna andare a individuare un meccanismo che porta a mantenere questo diritto tra coloro i quali effettivamente, hanno il desiderio di mantenerlo. Per esempio, chi non vota per tre voti di seguito, perde il diritto. Cioè, bisogna secondo me perfezionare il sistema.[...] Introdurre dei correttivi che portino a un riscontro effettivo tra il corpo elettorale e chi lo esercita. [...] un sistema omogeneo. Con mille difficoltà, però credo che si debba fare questo sforzo, ecco. Quindi forse i tempi sono maturi per rivedere la norma, secondo me anche sostanzialmente per confermare l'impianto di questi diritti, ma anche per andarli a tradurre e indirizzarli più correttamente.

À travers le vocabulaire de l'amendement (« perfezionare », « correttivi », « rivedere », « correttamente »), on note bien ici le souci d'A. Marcucci (E4) de préserver une prérogative acquise, mais en y intégrant un « meccanismo » qui rende le *voto all'estero* plus efficient.

Suite au scandale provoqué en février 2010 par l'arrestation de Nicola Di Girolamo (du parti de droite Popolo della Libertà), qui avait été élu sénateur d'une circonscription « estero » alors qu'il avait déposé sa candidature avec une fausse déclaration de résidence en

Belgique²⁵², les réactions polémiques se sont enchaînées pour dénoncer les dérives d'un système électoral défectueux et proposer des remèdes aux maux de la corruption.

Dans le feu de la colère, les plus extrêmes ont de nouveau contesté, comme nous l'avions vu *supra*, le principe d'une représentation des *italiani all'estero* par leurs propres députés²⁵³ ; d'autres s'opposent au principe même du vote par correspondance, dont ils réclament l'élimination avec urgence²⁵⁴ ; d'autres encore exigent d'en modifier les modalités : Renato Schifani, par exemple, alors Président du Sénat, invitait « a una rivisitazione del voto per corrispondenza e affermare delle regole, anche attraverso le stesse autorità di polizia estere, che garantiscano la residenza del candidato »²⁵⁵ ; le *Partito Democratico* a présenté un projet de loi pour la création d'un « Albo degli elettori », pour que l'exercice du vote soit à la demande du citoyen résidant à l'étranger, et non pas automatique, comme le rapporte F. Porta (E3) :

Noi, per esempio, del *Partito Democratico*, abbiamo presentato una proposta di legge che modifica questo accesso del voto agli italiani all'estero. [...] cioè: garantire comunque il diritto di voto a tutti gli italiani all'estero, ma [*légère hésitation*] prevedere la partecipazione al voto per corrispondenza, che oggi è il sistema di voto per gli italiani all'estero, soltanto da parte di chi ne faccia un'esplicita richiesta al consolato. In sostanza, si tratta di predisporre delle liste [--] di elettori italiani all'estero, che vanno di volta in volta aggiornate sulla base di una pre-iscrizione. [...]. Questo però garantirebbe il fatto che chi partecipa attivamente alla scelta dei parlamentari o comunque della composizione del parlamento sia una persona consapevole, cosciente, informata, e quindi, si suppone anche, con una maggiore capacità e consapevolezza per scegliere i propri rappresentanti.

²⁵² Accusé pour cela par le parquet de Rome de « attentato ai diritti politici dei cittadini, falsa attestazione o dichiarazione a un pubblico ufficiale sulla sua identità, falsità ideologica commessa dal pubblico ufficiale in atti pubblici determinata dall'altrui inganno, concorso in falsità ideologica commessa da pubblico ufficiale in atti pubblici, concorso in falsità in atti destinati alle operazioni elettorali, false dichiarazioni sulle sue generalità » (Maria Zegarelli, « Italiani all'estero. Il pd Marino: legge da cambiare », *L'Unità* [en ligne] du lundi 2 janvier 2012, disponible sur : http://archiviostorico.unita.it/cgi-bin/highlightPdf.cgi?t=ebook&file=/edizioni2/20120102/pdf/NAZ/pages/20120102_09_02ECO09A.pdf&query [consulté le 5 avril 2013]).

²⁵³ Roberto Calderoli, Ministre pour la Simplification Normative et Coordinateur des Secrétariats Nationaux de la Lega Nord, déclara : « Basta ipocrisie, non è il sistema elettorale degli eletti all'estero, che è una barzelletta, a non funzionare. L'assurdità è che ci siano dei parlamentari eletti all'estero! [...] E dopo le negative esperienze accumulate in due legislature spero che tutti, come il sottoscritto, siano giunti alla conclusione che non c'è alcuna necessità di avere deputati e senatori eletti all'estero. I nostri cittadini che vivono all'estero hanno il diritto di votare, con modalità serie e non con le attuali, ma per i parlamentari di casa nostra » (*La Repubblica* [en ligne] du 26 février 2010).

²⁵⁴ Francesco Tempestini, chef du groupe *Partito Democratico* à la commission « Esteri » : « la modifica è assolutamente improcrastinabile » ; « è necessario innanzitutto eliminare il voto per corrispondenza che è fonte di vero scandalo » (*La Repubblica* du 26 février 2010 [en ligne]).

²⁵⁵ « Polemica sul voto degli italiani all'estero. Berlusconi: "Cambiare subito la legge" », *La Repubblica* [en ligne] du 26 février 2010, disponible sur : http://www.repubblica.it/politica/2010/02/26/news/schifani_voto_estero-2437857/ [consulté le 21 mars 2013].

À travers l'adverbe « attivamente », l'adjectif « esplicita » et plus loin, le rythme ternaire « consapevole, cosciente, informata », les substantifs « capacità e consapevolezza » (eux-même renforcés par l'adjectif « maggiore »), F. Porta insiste réellement ici sur l'idée d'une responsabilisation du vote. Cette dernière proposition rejoint les recommandations que F. Tarantino²⁵⁶ avait déduites de son observation sur le terrain lors des élections de 2006, dans la mesure où elle résoudrait les problèmes de formation des listes électorales et les erreurs dans l'envoi des bulletins, chaque électeur se signalant au Consulat. Elle rejoint également les préconisations de certains des représentants diplomatiques italiens à l'étranger, tels A. Lepore (E9), consul général d'Italie à Córdoba, en Argentine, selon qui « così, si risparmierebbe un sacco di soldi... e di fatica » : comme avec la restriction du *ius sanguinis*, le bénéfice de ces modifications serait, outre une plus grande transparence et un risque moins élevé de corruption, un moindre coût pour l'État, et une meilleure gestion des ressources, humaines et financières, de la collectivité²⁵⁷. Pour Luigi Pallaro (E14), ex-sénateur élu à l'étranger, la question financière n'a pas d'importance – seule compte la dimension symbolique du *voto all'estero* : « È uno strumento. Non è un problema di spesa per l'Italia. Si deve fare un'analisi attenta del dare e avere. Il voto è stato uno strumento che ha aperto una battaglia. Ora lo si deve analizzare di nuovo, riorganizzare. L'Italia la fanno gli italiani che vivono in Italia ». Si, à en croire cette dernière déclaration, « l'Italia la fanno gli italiani che vivono in Italia », alors l'introduction du *ius soli* dans la législation italienne prend vraiment tout son sens.

iv. Introduction du *ius soli*

En effet, selon D. Poretti (E2), « i cittadini si fanno fin da subito: farli partecipi, di essere cittadini italiani, è una scelta utile proprio anche per il Paese, perché non sono ospiti. Non andrebbero considerate ospiti persone che nascono in Italia, che frequentano le scuole italiane, che vivono in Italia. Quindi tanto lo *ius soli* andrebbe subito fatto per chi nasce in Italia, per i bambini che nascono in Italia ». Le *ius soli*, parce qu'il donne une « idea di

²⁵⁶ F. Tarantino, « L'esercizio del diritto di voto dei cittadini italiani residenti all'estero nelle elezioni politiche del 2006: dalle norme alla prassi nel contesto argentino », *op. cit.* [en ligne].

²⁵⁷ Comme préconisé également par F. Tarantino (*ibid.*, en ligne) : « L'istituzione, inoltre, di un Ufficio Elettorale permanente all'interno di ogni Consolato, preposto alla gestione e alla formazione degli elenchi elettorali, cui non competano anche i gravosi compiti legati alle pratiche di cittadinanza e ai passaporti, rappresenta oggi quasi una necessità, dal momento che la mole di lavoro è notevole e non è assolutamente riducibile ai soli periodi pre-elettorali. Al fine di ovviare alle annose carenze di risorse umane e finanziarie degli Uffici consolari, si potrebbe ipotizzare anche la partecipazione del personale del Ministero dell'Interno al coordinamento di tale uffici, in modo da salvaguardare l'unitarietà della materia anagrafico-elettorale e risolvere le difficoltà dovute alla scarsa comunicazione tra Consolati ed Anagrafi Comunali ».

apertura » (E6), représenterait ainsi, comme nous le montrent de nombreux pays américains (États-Unis, Canada, Argentine, Brésil) dont le régime de *cittadinanza* est fondé sur le droit du sol, « un elemento fondamentale per l'integrazione » (E8). Il a donc fait l'objet de nombreux débats et projets de loi, dont, entre de nombreux autres, un « disegno di legge » (n. 380 du 6 mai 2008) à l'initiative du sénateur Francesco Ferrante (R2), qui estime « assolutamente necessario cambiare radicalmente il regime di cittadinanza e passare allo *ius soli* ». Les deux adverbess, lourds de sens, apportent une touche radicale là où semble régner, au contraire, un désir de compromis pour aboutir, selon F. Porta (E3), à « forse uno *ius sanguinis* che potrebbe sicuramente conciliarsi anche con alcuni principi dello *ius soli* per esempio ». De même, A. Lepore (E9) pose en équilibre, sur le même rang syntaxique, l'introduction du *ius soli* et la restriction du *ius sanguinis*, qu'il ne considère pas comme incompatibles, mais plutôt comme les deux faces d'une même médaille, celle de la « modernisation » de la législation en matière de *cittadinanza* :

andrà rivista senza ideologismi e senza dogmatismi una [-] legge della [-] cittadinanza più moderna, più adatta ai tempi.[...] per me andrebbe rinnovata la legge con l'introduzione dello *ius soli*, soprattutto per i figli degli immigrati stabili... darlo in modo automatico, senza particolari problemi, vedere poi una formula per gli altri [-]; e una riduzione, o comunque una complicazione delle procedure per lo *ius sanguinis*. Ma credo che il legislatore si stia muovendo in questi termini.

En effet, le législateur est à la recherche du « juste équilibre » entre les deux principes, pour reprendre l'expression employée par Marco Fedi (E1) :

ed è una questione [lo *ius soli*] che noi stiamo ponendo all'attenzione di questo governo, il precedente governo era bloccato prevalentemente dalla Lega Nord, che non voleva modifiche in materia di cittadinanza, oggi invece abbiamo una possibilità di apertura da parte del governo, il ministro Riccardi, che è il ministro dell'Integrazione, ne sta parlando proprio in questi giorni; in che modo superarlo dovremo vedere, esistono diverse possibilità per superare questa [-] discriminazione. Io sono convinto che i due principi possano convivere, sia il *sanguinis* che il *solis*, come avviene in moderne legislazioni sulla cittadinanza, per esempio la legge australiana prevede sia la trasmissione della cittadinanza dai genitori ai figli, che la cittadinanza a chi nasce in Australia, quindi un principio non esclude l'altro. Bisogna trovare il giusto equilibrio.

À travers les noms des ministres et partis, l'ordre des gouvernements (dans l'opposition entre « questo » et « il precedente »), le vocabulaire stratégique (« bloccato », « possibilità di apertura »), apparaît clairement ici le caractère éminemment politique, et même brûlant d'actualité au moment de l'entretien (« proprio in questi giorni »), de cette question de la *cittadinanza*, dépendante des rouages institutionnels et des équilibres parlementaires :

« quanto appunto sia una decisione fondamentale politica, è evidente [...]. Qui andiamo a toccare però delle problematiche che sono molto delicate e politiche perché riferiscono poi alla politica migratoria per gli stranieri in Italia » (E8). Ces problématiques sont d'autant plus délicates qu'elles exigent le « respect » des uns et des autres, c'est-à-dire la conciliation d'intérêts divers (et souvent divergents), pour « [...] l'elaborazione di una nuova cultura della cittadinanza, una nuova declinazione del rapporto tra cittadino e Stato, che sia rispettosa del contributo storico che l'emigrazione ha dato alla costruzione della nazione, ma senza che ciò sacrifichi l'integrazione di settori importanti della società »²⁵⁸.

Un exemple de cette « nuova declinazione del rapporto tra cittadino e Stato » pourrait être cette loi d'initiative populaire ayant recueilli plus de cent mille signatures dans le cadre de la campagne « L'Italia sono anch'io »²⁵⁹ pour l'introduction du *ius soli* dans la législation italienne en matière de *cittadinanza*. Mais le texte était encore en attente à la Commission Justice de la Chambre des Députés²⁶⁰ au moment où nous écrivions cette thèse. De même, sur les quarante-huit projets de loi présentés au Parlement durant la XVI^{ème} législature, aucun n'a récolté le consensus nécessaire pour aboutir²⁶¹. Dix-huit nouveaux projets sont déjà en chantier depuis le début de la récente XVII^{ème} législature, dont la plupart à l'initiative du *Partito Democratico*, qui apparaît comme le groupe le plus prolifique en propositions. Mais l'Italie semble rattrapée par ses vieux démons : blocages institutionnels, lenteur législative, procrastination, maintien du *statu quo*, etc. – comme un goût de déjà-vu.

5.3. Rémanences

On l'a vu plus haut, certains parlementaires restent convaincus du bien-fondé du principe *ius sanguinis* pour l'attribution de la *cittadinanza* italienne – dans la mesure, souvent, où il peut se concilier avec l'introduction d'une forme de *ius soli*. Mais il est intéressant de noter que cette vision en faveur du maintien du *ius sanguinis* se fonde sur les mêmes

²⁵⁸ G. Tintori, *Fardelli d'Italia? Conseguenze nazionali e transnazionali delle politiche di cittadinanza italiane*, op. cit., p. 123-124.

²⁵⁹ Campagne nationale promue par vingt-deux organisations de la société civile pour « Una riforma del diritto di cittadinanza che preveda che anche i bambini nati in Italia da genitori stranieri regolari possano essere cittadini italiani e una nuova norma che permetta il diritto elettorale amministrativo ai lavoratori regolarmente presenti in Italia da cinque anni » (Source : <http://www.litaliasonoanchio.it/index.php?id=521> ; consulté le 5 avril 2013).

²⁶⁰ « Tra *ius soli* e *ius sanguinis*, una legge per il diritto di cittadinanza », *Il Fatto Quotidiano* [en ligne] du 23 mars 2013, disponible sur : <http://www.ilfattoquotidiano.it/2013/03/23/tra-ius-soli-e-ius-sanguinis-una-legge-per-il-diritto-di-cittadinanza/539733/> [consulté le 4 avril 2013].

²⁶¹ Vladimiro Polchi, « Cittadinanza, si riparte da zero. E già ci sono già 18 proposte », *La Repubblica* [en ligne], 2 avril 2013, disponible sur : http://www.repubblica.it/solidarieta/diritti-umani/2013/04/02/news/cittadinanza_si_riparte_da_zero_e_gi_ci_sono_gi_18_proposte-55813879/ [consulté le 5 avril 2013].

considérations que par le passé, prolongeant ainsi d'une certaine manière l'esprit du « nationalisme d'émigration » et de l'impérialisme démographique et ethnographique :

io credo che la cittadinanza, in questo caso lo *ius sanguinis* [...] può costituire per l'Italia, ma per qualsiasi altro Paese, una risorsa, un potenziale se noi la leggiamo con gli occhi del mondo di oggi – quindi di un mondo che è globalizzato /// spesso parliamo di globalizzazione per definire, individuare gli aspetti più critici e più negativi. Ecco, io penso che nella globalizzazione, anche la cittadinanza possa diventare un aspetto globale, quindi una cittadinanza plurima, non singola, che stringe sempre di più i rapporti tra i Paesi. Nel caso dell'Italia, poter contare su milioni di propri connazionali o discendenti in tutto il mondo in un momento in cui l'Italia – nel caso specifico del nostro Paese – sta attraversando una crisi molto forte, molto violenta, può costituire sicuramente un fattore di rafforzamento della proiezione, della penetrazione internazionale, ovviamente commerciale, economica, ma anche culturale, del nostro Paese. Quindi non un dato negativo, oppure problematico, come vedo che spesso viene inteso dai nostri governi, dalla nostra rete diplomatico-consolare, che vede la cittadinanza come fonte di problemi burocratici, ovviamente di problemi legati alla struttura consolare, ai servizi consolari, e non invece come [-] un'opportunità di maggior apertura, di maggior turismo, di maggiori scambi, e quindi di maggiore crescita economica per il Paese.

F. Porta (E3) oppose, de manière presque manichéenne, sa vision positive à celle, « critic[a] », « negativ[a] » et « problematic[a] » qui voit la *cittadinanza* comme un poids. Il se place pour cela à l'échelle globale, à laquelle, tout étant plus grand, les bénéfiques aussi (« apertura », « turismo », « scambi », « crescita ») sont « maggiori ». Le mot « opportunità » apparaît ainsi de manière récurrente pour qualifier l'idée du « lien », du « gancio »²⁶² dans les discours des parlementaires que nous avons interrogés dans le cadre de cette recherche, associé à des adjectifs emphatisants²⁶³ et à des mots relevant du même champ lexical : « risorsa », « potenzialità ». Mais derrière la notion de « potenziale », nous ne pouvons nous empêcher de remarquer une dimension hypothétique : si les bénéfiques sont « potentiels », c'est en effet qu'ils ne sont pas nécessairement avérés, mais plutôt de l'ordre du plausible, de la chance ou du « risque »²⁶⁴ : « È un vincolo molto più teorico che non reale e, ripeto, nei fatti non è che siano state messe in atto politiche a sostegno, o volte a favorire un rafforzamento dei rapporti. E la stessa filosofia secondo la quale si ritengono questi oriundi una risorsa, non è di tutti e non è così concretizzata » (E7).

²⁶² L. Pallaro (E14) : « Invece quello che è in Nordamerica, o in Argentina, ha il passaporto italiano, lo tramanderà di generazione in generazione. Ma questo rimane un gancio, rimane un qualche cosa, rimane un qualche cosa che dice "boh, andiamo a visitare l'Italia". Sempre, perché le cose di questo mondo, anche le più importanti, le fanno le persone stringendosi la mano ».

²⁶³ Voir M. Fedi (E1) : « occorre da un lato guardare la cittadinanza come grande opportunità di collegamento con le comunità ».

²⁶⁴ *Ib.* : « il problema non è solo il legame, il problema è capire in che modo l'Italia vuole utilizzare questa potenzialità che ha nel mondo. Fino ad oggi l'ha usata bene, [-] se viene a mancare il legame, c'è il rischio che [-] si perdano queste grandi opportunità ».

On constate ainsi que survivent nombre de croyances politiques, répandues parmi les politiciens mais également au sein de larges strates de l'administration publique (Ministère des Affaires Étrangères, Ministère de l'Intérieur, fonctionnaires des municipalités), qui continuent à envisager la question de la *cittadinanza* des émigrés et de leurs descendants selon des catégories ethniques, « familistiche » et sentimentales, dans l'idée qu'ils puissent représenter un « *network de lobbies* » prêt à prendre part à des stratégies de politique étrangère, commerciales et économiques décidées à Rome. Persiste par ailleurs l'opinion, comme nous l'avons vu plus haut, qu'il faille d'une certaine manière dédommager une partie de la population italienne trop longtemps négligée par l'État, et la considérer comme un instrument géopolitique international, quitte à tolérer un usage instrumental²⁶⁵. Domine donc encore largement, en parallèle ou en concomitance avec le mythe du « retour productif », celui de « l'altra Italia », la conviction que les descendants des émigrés sont des personnes encore liées culturellement à leur mère patrie.

À cette *doxa*, G. Zincone oppose « l'evidenza empirica degli studi sulla diaspora italiana, che rilevano un deciso stemperamento della identità già nelle seconde generazioni e il mantenimento solo di qualche predilezione e di qualche abitudine alimentare »²⁶⁶, comme l'affirment d'autres observateurs que nous avons interrogés, et qui insistent sur la disparition²⁶⁷ (voire l'« euthanasie »²⁶⁸), ou du moins, en termes moins extrêmes, l'« affaiblissement »²⁶⁹ et la « dilution »²⁷⁰, de l'italianité et du lien avec l'Italie, du fait de l'absorption « camaleontica »²⁷¹ de l'identité des pays d'accueil, soit par désir d'intégration, soit par rejet d'« un'Italia ingrata » (E8). Rappelons que Raniero Venerosi le constatait déjà en 1912²⁷² : prophétie de Cassandre ou réalité prouvée ? La question se pose car certaines études sur les *italiani all'estero* ont au contraire mis en évidence une revivification de l'italianité dans certaines régions du monde.

²⁶⁵ G. Tintori, *Fardelli d'Italia? Conseguenze nazionali e transnazionali delle politiche di cittadinanza italiane*, op. cit., p. 115.

²⁶⁶ G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, op. cit., p. 146.

²⁶⁷ « ancora si ragiona in termini di emigranti. Non esiste più. » (Observateur anonyme (E8)).

²⁶⁸ Cf Giovanni Graziano Tassello, « Eutanasia della diaspora italiana », in *Il Corriere degli Italiani* du 15 février 2012. Publié sur le site du Centro Studi e Ricerche Per l'Emigrazione [en ligne], 22 février 2012, disponible sur : http://www.aclifai.it/userfiles/Tassello_eutanasia_diaspora.pdf [consulté le 7 avril 2012].

²⁶⁹ « Oggi molto meno di prima. [...] Appunto sempre più debole. » (F. Ferrante (R3)). Le caractère progressif du phénomène dans le temps transparaît dans l'adverbe « sempre più ».

²⁷⁰ Notons au passage l'utilisation d'un mot appartenant au champ lexical des fluides, intéressant à mettre en perspective tant avec la métaphore du « sang » que nous avons étudiée plus haut, qu'avec celle du « *melting-pot* ».

²⁷¹ Francesco Paternò (E16) : « la verità è che dopo due generazioni, in Brasile chiunque diventa brasiliano: giapponesi, francesi, italiani... Qualsiasi nazionalità ha una capacità di... /// camaleontica di diventare brasiliano a tutti gli effetti. [...] nell'immediato, quello che si cerca è di diventare brasiliano. Qua, io l'ho riscontrato un po' con tutti. La prima generazione continua ad avere una sua identità, delle radici, roba del genere, ma chi nasce qui diventa brasiliano in due generazioni! Questo è il mio punto di vista, quindi non credo che ci sia una grande predisposizione, immediata, nel rapporto con l'Italia ».

²⁷² Cf note 118.

5.4. Résurgences

À l'encontre de l'affirmation de G. Zincone, certains observateurs, comme D. Cannova (E12) à Córdoba, en Argentine, remarquent une persistance du lien entre les émigrés et leurs descendants et l'Italie :

d'après ce que j'entends quand je parle avec notre public, ces gens-là pensent avoir une forte [*très légère hésitation*] connexion avec l'Italie au niveau des habitudes alimentaires, au niveau, disons, des traditions familiales et des traditions populaires du petit village, de la petite ville (très souvent, ce sont des réalités de province) d'où la famille d'origine, justement, est originaire.

Néanmoins, comme le suggère le recours à deux reprises du mot « tradition », c'est avec l'Italie du passé que cette « connexion » existe²⁷³, avec une Italie qui, elle, n'existe plus, si ce n'est dans la mémoire de ceux qui sont, le plus souvent, désormais âgés :

il legame c'è con le persone anziane ed è una collettività di un altro tipo, [xxx] legata all'associazionismo, di vecchio stampo, si riuniscono per il pranzo domenicale, le canzonette, le tarantelle, cose che, immagino, anche in Italia non esistono più, o comunque ormai, diciamo, è un fenomeno folclorico, turistico quasi, no? Vediamo anche trasmessa un'immagine di un'Italia che non c'è più, nostalgica, che non ha nulla a che vedere con il Paese come lo vediamo oggi. (E8)

Domine ainsi une « image construite » sur la nostalgie, les « stéréotypes », les « clichés radicati »²⁷⁴, figés dans le temps passé (« anziane », « di vecchio stampo »), réduits à une image de carte postale (« folclorico, turistico quasi ») qui semblent résister farouchement aux efforts des représentants des institutions italiennes à l'étranger, par exemple, pour montrer une image différente et plus contemporaine de l'Italie, comme en témoigne Dora Pentimalli Ruffa (E11), secrétaire à l'événementiel de l'*Istituto Italiano di Cultura* de Buenos Aires.

²⁷³ « Certamente possiamo dire che questa Italia lontana, fatta di valige e di memorie, esiste. [...] Io credo che questa Italia lontana non riesca più a riconoscersi pienamente nel suo Paese anche se, l'affetto per la terra lontana, tante volte incentivato dai nonni, contribuisca a mantenere questo legame. » (Basilio Giordano (R1)). Nous pouvons renvoyer, à titre de comparaison, au contexte français décrit par nombre de témoignages recueillis par I. Felici et J.-C. Vegliante dans l'ouvrage *Racines Italiennes*, La Garde, Université du Sud Toulon-Var, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Laboratoire Babel, 2006, 140 p.

²⁷⁴ « dei clichés radicati: quando si propone il cinema, tutti vogliono vedere ancora e sempre Fellini o comunque classici italiani d'oro del cinema italiano. Quando si parla di cultura, se si organizza un ciclo di lecturae dantis, che noi per esempio facciamo qui, si riempie incredibilmente la sala, e se invece proponi qualcosa di più contemporaneo, no, perché non è così conosciuto l'autore contemporaneo » (E11).

Néanmoins, cette nostalgie semble concerner, comme suggéré plus haut, davantage les personnes les plus âgées, tandis que les jeunes générations entretiendraient un lien avec l'Italie peut-être plus fort que leurs aînés²⁷⁵, en tous cas d'une autre nature :

i giovani non si avvicinano all'Italia o all'italiano per nostalgia, perché non... non ce l'hanno; è per interesse, che magari è a volte legato al fatto che possiedono il passaporto [...] ci sono giovani che si affacciano [all'*Istituto Italiano di Cultura*] perché sono interessati e perché magari vogliono effettivamente studiare un periodo in Italia. [...] Avevano completamente prospettive, direi [*légère hésitation*] opposte, quelli delle giovani generazioni e quelli delle generazioni più anziane. E i giovani in realtà credo che abbiano un approccio all'Italia che non li distingue da coloro che non hanno il passaporto italiano. Cioè, sentono l'interesse per l'Italia però comunque rimangono argentini. (E11)

L'opposition entre « giovani generazioni » et « generazioni più anziane » est très marquée, d'abord par l'adverbe « completamente », puis par le participe passé adjectivé « opposte », enfin par le système binaire symétrique : on voit bien ici la divergence quant aux préoccupations. L'« intérêt » (notons l'insistance répétitive sur ce mot) des jeunes générations pour l'Italie n'a donc plus la nostalgie comme moteur, mais bien plutôt une curiosité pour leurs origines et une attirance qui ne seraient, en fait, pas nécessairement liées à la possession de la *cittadinanza* :

non è più un fenomeno ormai legato alla vecchia emigrazione. Molti giovani che amano l'Italia, a prescindere dalla discendenza italiana. Diciamo che qui sono molto /// una buona parte sono di origine italiana, però molti sono interessati dall'Italia, vogliono riscoprire le loro origini, quindi esiste una nuova, un nuovo interesse verso l'Italia. [...] è un fenomeno che, da una quindicina d'anni a questa parte, sta facendo creare e crescere nuovi contatti tra l'Italia e le [*hésitation*] /// e i propri discendenti. Anche perché, spesso e volentieri sono uniti da un interesse anche economico, commerciale, di contatti, perché attraverso i contatti poi si fanno anche affari. E quindi sta nascendo questa nuova leva²⁷⁶ di « amanti » dell'Italia, che non è necessariamente legata alla discendenza: per molti di questi, la discendenza aiuta, perché fa sì che ritrovi tradizioni più o meno comuni, no? (E10)

²⁷⁵ « L'emigrazione italiana ha un secolo e mezzo di storia, è stata molto intensa anche nell'ultimo dopoguerra, ha coinvolto tutte le Regioni italiane e riguarda tanti Paesi del mondo. Questa emigrazione induce ad occuparsi di tutte le categorie coinvolte e cioè: i pionieri dell'esodo, le generazioni di mezzo, le nuove generazioni e i nuovi migranti. Credo si possa parlare di un legame ragionevolmente forte solo nelle ultime due categorie. Sono questi ultimi che scelgono di trascorrere parte delle vacanze in Italia (o amerebbero farlo, se non fossero d'ostacolo i costi elevati dei viaggi transoceanici) o frequentano il centro culturale italiano locale che fa rivivere la lingua italiana tante volte dimenticata o parlato solo dialettalmente » (R1).

²⁷⁶ Il est intéressant de rapprocher ce terme à l'origine militaire, étrangement accolé à « amanti » de surcroît, de la vision des *italiani all'estero* comme « armée » déguisée de colons contribuant à la constitution du « grand empire démographique.

Ce lien, plutôt récent (comme l'indiquent le marqueur temporel « da una quindicina d'anni a questa parte », l'adjectif « nuovo », le gérondif « sta nascendo », qui indique le se-faisant), serait donc avant tout une « redécouverte » motivée par une « richiesta intima »²⁷⁷, d'ordre affectif (« amanti ») et identitaire.

Le maintien ou la réactivation d'un lien avec l'Italie servirait alors, comme le soutiennent Adiles Savoldi ainsi que Maria Catarina Chitolina Zanini²⁷⁸ pour le Brésil, de vecteur de distinction (au sens bourdieusien²⁷⁹ du terme) et d'élément diacritique de différenciation par rapport à « l'autre » (dans ce cas, brésilien), à travers la repositivation des éléments italiens (d'une Italie devenue un pays de cocagne qui efface des mémoires la pauvreté réelle) ; la (re)construction d'une « saga » familiale portée par un culte aux ancêtres considérés comme les « pionniers civilisateurs » et fondateurs du mythe et des fêtes et commémorations (par exemple, à l'occasion du Centenaire de l'Immigration italienne en 1975) qui, à partir des années 1970, ont sous-tendu une plus générale renégociation (et non reproduction, car y furent introduites des « sfumature nuove »), des identités et des appartenances : « [il] legame simbolico con il paese natio si conserva attraverso il tempo [...] ed è riemerso prepotentemente, sia pure con sfumature nuove, con il recente revival etnico e con l'attivarsi dei legami con le regioni italiane d'origine »²⁸⁰. Le lexique employé ici (« riemerso », « nuove », « revival », « attivarsi ») est bien celui d'un réveil, d'un renouveau, que l'on ne peut plus ignorer tant il est « prepotente ». Notons que c'est justement à partir de 1970, grâce à la réforme régionale permise par la loi n. 281, que les gouvernements régionaux, qui acquéraient ainsi un pouvoir décisionnel autonome, commencèrent à mettre en place des stratégies d'internationalisation²⁸¹ et des politiques de soutien au retour, qui

²⁷⁷ « Quindi in molti casi, solo dopo tre o quattro generazioni, c'è una richiesta intima, un ritorno alla ricerca della propria identità culturale. Perché, purtroppo, ci sono delle marche, degli archetipi, che vengono fuori, e che quindi le persone... » (E16).

²⁷⁸ Adiles Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », in *Revista Brasileira de Pesquisa em Turismo*, vol. 2, n. 1, 2008, p. 20-42 ; Maria Catarina Chitolina Zanini, « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », in *Campos-Revista de Antropologia Social*, 2005, vol. 5, n. 1, p. 53-67 et « Italianidade: pertencimento, reivindicações e negociações identitárias na região central do Rio Grande do Sul, Brasil ». Departamento de Ciências Sociais da UFSM-VI Ram (Reunion de Antropologia Del Mercosur), Montevideo [en ligne], 2005, disponible sur : http://www.fsma.edu.br/visoes/ed03/3ed_artigo5.pdf [consulté le 16 mai 2011].

²⁷⁹ Dans *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670 p., Pierre Bourdieu montrait en 1979 comment la culture et les styles de vie servaient, au sein la société française, à établir des différences et des hiérarchies sociales, et comment certains groupes sociaux s'approprièrent des goûts et pratiques culturelles pour se « distinguer » des autres.

²⁸⁰ A. Signorelli, « Dall'emigrazione agli italiani nel mondo », *op. cit.*, p. 494.

²⁸¹ Marina Izzo, Andrea Stocchiero, « La cooperazione decentrata italiana in America latina: le ragioni di una presenza », Working Papers 36/2007, Cespi [en ligne], disponible sur : <http://www.cespi.it/WP/WP36Izzo.pdf> [consulté le 29 juin 2011].

joueront un rôle de plus en plus important²⁸², en particulier au moment du « retour » des Italo-argentins suite à la crise argentine du tournant des années 2000²⁸³.

A. Marcucci (E4) constate lui aussi ce « *revival* ethnique » permis, entre autres, par les nouvelles technologies de communication²⁸⁴, qui permettraient de pallier le nécessaire « allontanamento » spatio-temporel par un « avvicinamento » culturel : il s’agirait selon lui de ne plus compter sur le ressort affectif et intime, familial en quelque sorte, mais de miser sur la culture comme support d’un lien avec de nouvelles générations animées davantage par de l’« interesse » et une « *simpatia implicita* » que par leur identité italienne (qui passe désormais au second rang derrière celle du pays où elles sont nées). Un observateur du consulat italien de Buenos Aires tient le même discours :

sono argentini, di origine italiana, ma sono argentini, più di tutto. Il che significa considerarli esattamente come se fossero degli stranieri, cui voglio vendere qualche cosa, con il privilegio però di poter fare leva su altri elementi, che possono essere i sentimenti, la cultura, il fascino di qualche cosa da cui vieni ma che però non conosci, cioè una *simpatia implicita* che esiste. C'è un grande interesse. L'Italia fa /// piace. È un dato di fatto. [...] è un interesse che non ha una natura... /// non è legato all'italianità o all'essere italiani, ma all'Italia, l'Italia come Paese della moda, l'Italia come Paese della cultura, l'Italia come potenza economica sullo scenario internazionale, cioè un Paese moderno che affascina per il suo patrimonio artistico e culturale, insomma, quindi... un'altra cosa. (E8)

Le verbe « vendere » est ici plein de sens ; car ce que l’on observe, c’est que « nell’epoca della globalizzazione, l’italianità è, tra le molte altre cose, anche un *logo*, un marchio ; perché è, *anche*, un prodotto dell’industria culturale »²⁸⁵. L’utilisation d’un vocabulaire technique du commerce, souvent du reste en anglais (« *trade-mark* », « *brand* », « *network* », « *wishlist* »), revient ainsi parfois dans les propos vantant le potentiel économique de la culture italienne, qu’il faudrait faire fructifier en exploitant la « *canalizzazione dei gusti* » (E4) des Italo-descendants envers les marques et produits italiens :

²⁸² « Il lavoro delle regioni con il desiderio di recuperare la regionalità, la toscanità, la sicilianità. Il processo di un’“Italia fattasi all'estero” sta frastagliandosi. Sta riemergendo la regionalizzazione per motivi meramente economici. » (G. Graziano Tassello, « Eutanasia della diaspora italiana nel mondo », *op. cit.*).

²⁸³ Voir à ce sujet M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d’un mouvement migratoire contemporain*, *op. cit.*, et, plus particulièrement, l’internationalisation des Régions (p. 54-63).

²⁸⁴ Voir aussi A. Lepore (E9) : « perché c’è anche da considerare una cosa, che ciò che prima era uno spazio-tempo dato, cioè tredicimila chilometri dall’Argentina all’Italia, [-] alcuni mesi di viaggio in nave e quant’altro, ormai è superato dalle moderne tecnologie, viviamo in uno spazio-tempo integrato ». Pour une étude plus précise de l’impact des nouvelles technologies sur la question de la *cittadinanza* des Italo-descendants, voir, dans le cas du Brésil, M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009): Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, *op. cit.*

²⁸⁵ A. Signorelli, « Dall’emigrazione agli italiani nel mondo », *op. cit.*, p. 503.

Io credo che... in questo mondo così globalizzato, [...] credo che esista un'italianità su cui puntare²⁸⁶, che sia tra l'altro un *trade-mark*, addirittura un *brand*, un modo di vivere, e in questo senso le comunità all'estero potrebbero essere tranquillamente degli ambasciatori, degli operatori sul campo. (E9)

Les Italo-descendants seraient donc à la fois consommateurs et promoteurs d'italianité, et, dans ce double rôle, un pilier fondamental en soutien au « sistema Italia » : « Ora gli italiani all'estero possono essere il fattore attivo non della conservazione degli equilibri di un sistema economico già esistente, ma della costruzione ex-novo di un sistema nuovo: il sistema Italia. Un sistema che fa delle relazioni permanenti tra madrepatria e italiani all'estero una delle sue strutture costitutive »²⁸⁷.

Dans ce nouveau système où les relations (politiques, économiques, culturelles, etc.) acquièrent une importance primordiale, la *cittadinanza* jouerait alors « tra le due Italie – l'Italia che vive all'estero e l'Italia che vive in Italia » le rôle d'une « cinta di trasmissione » (E9) absolument fondamentale à la bonne marche du moteur. Or, si nous poursuivons la métaphore, le moteur de l'Italie est actuellement soumis à toutes sortes de « pressions » : d'un côté, les pressions exercées par les *italiani all'estero* sur les gouvernements, sur les organismes décisionnels et sur leurs élus au Parlement – pressions qui, en raison des résistances que nous avons évoquées *supra*, et parce qu'elles sont mieux organisées et depuis beaucoup plus longtemps, continuent de l'emporter en faveur des Italo-descendants ; de l'autre, les pressions qui vont à l'encontre de cette *doxa*, qui la critiquent d'un ton péremptoire et lapidaire, en dénonçant les « erreurs » stratégiques et la réalité du terrain *versus* les illusions des grands mots et des beaux discours (E8) ; enfin, les pressions, croissantes, pour l'intégration des communautés immigrées en Italie. Souvent divergentes, ces pressions multiples risqueraient de faire exploser un pays en pleine crise économique, institutionnelle, politique, morale et identitaire qui invite à une véritable rupture de paradigme.

La *cittadinanza* apparaît donc plus que jamais comme un « strumento di governamentalité nei confronti delle comunità immigrate ed emigrate »²⁸⁸ :

Il diritto della cittadinanza è il principale strumento attraverso il quale una comunità politica cerca di definire giuridicamente la propria identità. Tuttavia, le leggi sulla cittadinanza non si esauriscono « romanticamente » nella mera traduzione dell'identità nazionale in un impianto normativo. Le norme che disciplinano trasmissione, acquisizione e perdita della cittadinanza, infatti, rispondono, in misura e momenti

²⁸⁶ On retrouve ici, dans le verbe « puntare », l'idée du pari, donc d'un investissement comportant un risque, un potentiel.

²⁸⁷ A. Signorelli, « Dall'emigrazione agli italiani nel mondo », *op. cit.*, p. 488-490.

²⁸⁸ G. Tintori, « Nuovi italiani e italiani nel mondo. Il nodo della cittadinanza », *op. cit.*, p. 744.

diversi nel corso della storia, a ragioni di ordine ideologico, identitario e culturale, ma anche a esigenze e strategie di caractère politique, alla necessità di adattare le strutture normative ai cambiamenti sociali e demografici avvenuti nella società e alla natura contrattuale delle relazioni tra individuo e stato, tipica della società moderna.²⁸⁹

Il est donc grand temps pour l'Italie de se confronter à la réalité des faits et de dessiner des stratégies politiques adaptées sans fuir dans la dimension du mythe, à l'abri d'œillères moulées par le temps et le conservatisme.

Nous avons vu dans cette première partie que la question de la *cittadinanza*, en particulier celle des *italiani all'estero*, a été investie, dès l'origine du Royaume d'Italie et jusqu'à aujourd'hui, d'enjeux économiques, politiques, géo-politiques, culturels et linguistiques de première importance pour un État en pleine construction nationale. Ces différents enjeux ont sous-tendu la législation en la matière (lois de 1901, 1912, 1992) et la vie politique (*voto all'estero*), au point de constituer aujourd'hui l'épine dorsale du « système Italie ». Mais si, comme nombre d'observateurs l'ont constaté, l'Italie ployait sous le poids de ce système ? Le diagnostic ne peut être révélé que par un examen clinique, neutre et sans parti pris, du grand corps social que forment les Italo-descendants, et de son réel fonctionnement, à travers une analyse précise de ce fameux « sang » souvent vanté comme synonyme d'italianité, et dont l'étude (non métaphorique cette fois) constituera nos deuxième, troisième, quatrième et cinquième parties.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 743.

DEUXIÈME PARTIE

UNE RESSOURCE ÉCONOMIQUE

Nous avons vu en première partie, à travers une discussion qui parcourt dans une perspective diachronique l'évolution (ou plutôt, non-évolution) de la loi de *cittadinanza* italienne, que le choix du principe du droit du sang s'insérait dans une politique nationale cohérente avec un contexte d'émigration : la conservation de la *cittadinanza* italienne par les Italiens émigrés à l'étranger et par leurs descendants est, aux yeux des dirigeants politiques, un moyen pour l'Italie de disposer de ressources à la fois économiques, géo-politiques, culturelles et politiques. Bien que les objections se multiplient, les convictions en ce sens sont encore bien ancrées dans les discours que l'on trouve dans toutes sortes de sources (articles de presse, sites internet rapportant les débats parlementaires, archives de l'assemblée et du sénat, blogs des élus...), et dans ceux qu'ont pu tenir nombre des dirigeants politiques que nous avons interrogés dans le cadre de cette recherche. Nous allons donc tenter ici de confronter ces discours à la réalité de terrain que nous avons rencontrée, tout en restant consciente, bien sûr, des biais éventuels évoqués *supra* ainsi que de la nécessité de toujours nuancer les propos avancés.

Aujourd'hui encore, les *italiani all'estero* sont vus comme une immense ressource économique, « una forte valenza economica » (E5) : « è una ricchezza, può essere una ricchezza, non soltanto culturale – che già questo sarebbe straordinario – ma anche economica »²⁹⁰, affirme avec conviction L. Garavini (E7). Comme par le passé, cet échange économique se déploierait dans une dynamique bilatérale d'exportation-importation, pour laquelle les *italiani all'estero* seraient investis d'une précieuse double casquette, celle d'investisseurs, et celle de consommateurs.

²⁹⁰ On notera toutefois la modalisation de la formule « è una ricchezza », qui est ensuite nuancée en « può essere una ricchezza », de même que la citation précédente employait le terme « valenza » (et non « valore »), qui prend le sens de « potentiel, capacité ».

Chapitre 6

Investisseurs

Si l'on ne compte plus désormais sur les flux de *rimesse* qui ont convergé pendant plus d'un siècle vers l'Italie et dont la source s'est quelque peu tarie, l'apport de capital semble encore un atout majeur, que cela soit sous la forme d'investissements dans des entreprises italiennes, de partenariats commerciaux, ou encore de devises dépensées lors de voyages à l'étranger.

6.1. Partenariat

È chiaro che l'italiano all'estero, anche il discendente d'italiani all'estero, conserva e devo dire anche rafforza un legame col proprio Paese; [...] a maggior ragione direi, vale per gli imprenditori, che se può trovare un riferimento, un partner, [-] anche uno sbocco per i propri prodotti all'estero, naturalmente avrà una predisposizione a rapportarsi al proprio Paese di origine; in questo caso l'Italia. In più, il fatto di avere anche la cittadinanza italiana a pieno titolo, è chiaro che facilita anche dal punto di vista burocratico [...] oggi, un imprenditore brasiliano con la cittadinanza italiana, se deve costituire una società in Italia, se deve entrare in joint-venture con un imprenditore italiano, se deve fare un investimento in Italia, ovviamente non è considerato uno /// non dovrebbe essere considerato uno straniero con tutti gli eventuali limiti di questa condizione, ma è un italiano a tutti gli effetti, e questo ovviamente può facilitare molto gli investimenti, le partnership. [...] Quindi sono tutti dati che secondo me una semplice ricerca, anche statistica, potrebbe valutare, arrivando probabilmente alla conclusione che per ogni euro che noi investiamo nel rafforzamento di questo legame con gli italiani all'estero, con i cittadini italiani all'estero, ne abbiamo un ritorno sicuramente superiore all'investimento.

F. Porta (E3) utilise ici un langage proprement économique (« *partner* », « sbocco », « società », « *joint-venture* », « investimento », « *partnership* »...) pour décrire les atouts d'un lien fort de l'Italie avec ses émigrés et leurs descendants – lien garanti par la conservation de la *cittadinanza* –, qu'il considère comme un « retour sur investissement » à travers l'image de la balance économique (« valutare », « superiore »). Notons qu'il utilise, à deux reprises, un verbe que nous retrouvons fréquemment aussi dans la bouche des Italo-descendants que nous avons interrogés, tant dans le cadre des entretiens approfondis que des questionnaires : « facilitare ».

S. Di Venezia (E10) use du même champ lexical (« facilità », « aiuta») pour désigner la *cittadinanza* comme « un motivo in più! Perché, ripeto, se io devo fare un contatto con un italiano o un cinese, al livello /// ovviamente, gli affari sono gli affari, però ho più prossimità, ho più facilità di contatto con un mio, no?, con un italiano perché ho per esempio discendenza italiana e naturalmente sono portato a dialogare con loro. Questo quindi è un fenomeno che certamente aiuta. » Mais, d'une part, il émet une restriction à cette affirmation : « ovviamente, gli affari sono gli affari » est un proverbe que Francesco Paternò (E16) cite lui aussi pour rappeler qu'en matière de commerce, l'intérêt économique prime sur le reste. D'autre part, si la « proximité » culturelle et co-ethnique (« con un mio ») peut favoriser la prise de contact et le dialogue, aucun argument n'est ici avancé pour prouver qu'elle est nécessairement intrinsèque à la possession de la *cittadinanza* et qu'elle ne peut se développer et s'entretenir sans cette dernière. Ce n'est donc pas tant que la *cittadinanza* permet à une telle relation (dans ce cas, commerciale) de se développer, mais plutôt qu'elle est « un motivo in più » qui rend ce processus « plus » facile, moins compliqué, plus rapide peut-être – d'où son utilité, éventuellement, pour lever des obstacles et accélérer les démarches.

Mais rien n'indique qu'elle soit réellement indispensable, ni qu'elle oriente davantage les entrepreneurs vers une coopération avec l'Italie : de leur étude sur l'influence stratégique de l'identité culturelle dans le commerce entre l'Italie et le Brésil, Hélio M. Cosentino, André C. Ferreira da Costa et Saulo S. Souza concluent : « le degré d'attrance des jeunes Brésiliens pour la culture et les affaires avec des entreprises italiennes est basse, indifféremment du fait que les groupes comparés aient une ascendance italienne ou pas »²⁹¹. F. Paternò (E16), secrétaire général de la *Câmara Ítalo-Brasileira de Comercio, Indústria e Agricultura* de São Paulo, explique cette tendance par un déplacement de l'Europe vers les pays émergents du curseur de l'« opportunita », mot clé du « *business* » actuel qu'il scande tel un mantra :

Guardi, mi faccia essere un po' critico, ma questo risponde al criterio attuale: *business is business*. Le persone vanno dietro alla /// a dove c'è l'opportunita. In questo momento, l'Europa non offre opportunita. È più facile vedere italiani che vengono per cercare di inserirsi nel mercato brasiliano che non brasiliani, discendenti o italice che vogliono cercare di trovare delle opportunita in Italia, dove le opportunita non esistono come non esistono in Spagna, in Francia, forse in Germania.

²⁹¹ Hélio Morrone Cosentino, André Castilho Ferreira Da Costa, Saulo Soares Souza, « Italianidade e Negócios », in Hélio Morrone Cosentino, Francesco Paternò (dir.), *Internacionalização de Negócios. Estratégia de crescimento e desenvolvimento sustentável de empresas italianas e brasileiras*, São Paulo, Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio, Indústria e Agricultura de São Paulo, 2012, p. 17.

Sur les cinq entrepreneurs ou commerçants de profession que nous avons rencontrés en Amérique Latine, deux (Ernesto José Cordero (E29) et Mauricio Lucian Cerrato (E34)) n'ont pas eu cette « prédisposition » à établir un rapport avec l'Italie ; Graziella Rizzo Schiavoni (E49) commercialise des produits frais, qu'il serait difficile d'exporter, et qu'elle réalise à partir de matières premières locales ; Juan Castrano (E20) a, par le passé, travaillé en tant que distributeur d'une entreprise italienne, mais le fait de ne pas posséder alors la *cittadinanza* italienne ne semble pas lui avoir porté préjudice ; enfin, si Antonio Bianco (E60) maintient un rapport de coopération (plus que de partenariat au sens propre) avec l'Italie, c'est dans une dimension géographique limitée et presque exclusivement avec la région des Pouilles. Aucun d'entre eux, en tous cas, n'a mentionné avoir eu de contact avec les Chambres de Commerce et d'Industrie italiennes.

Pourtant, nombreux sont ceux qui considèrent ces institutions comme de véritables « finestra del commercio e dell'economia italiana » (E1) : cette métaphore illustre le rôle à la fois de point de contact et d'intermédiaire qui est le leur, et que Luigi Pallaro (E14), président de la *Camera di Commercio Italiana* de Buenos Aires, défend avec conviction :

Allora molte imprese italiane, molti operatori economici, fanno affari perché adesso li conosco, perché hanno punti di appoggio: cioè, questa Camera di Commercio. [...] Noi siamo proprio una passarella dell'Italia, assistiamo gli operatori, gli diamo l'informazione, li mettiamo a contatto, se vogliono fare degli affari, noi non ne facciamo, noi siamo l'interlocutore perché la gente possa fare degli affari, come Camera di Commercio.

Le lexique de l'« interface » (« punti di appoggio », « passarella », « contatto », « interlocutore ») construit l'image d'un véritable relais, présenté dans son rôle d'assistance à travers des verbes d'action (« assistiamo », « diamo », « facciamo »). L'accent est également mis sur l'aspect commercial de la question : L. Pallaro n'évoque pas ici des personnes, mais des « imprese » ou « operatori economici » (mot technique qui dépersonnalise le sujet), et il répète à trois reprises l'expression « fare degli affari ». F. Paternò (E16) a recours, quant à lui, à une métaphore légèrement différente, mais tout aussi significative, en rappelant un projet de la *Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio, Indústria e Agricultura* intitulé « Une Ancre Italienne au Brésil »²⁹². Comme L. Pallaro, il décrit l'action de « support » qui se déploie selon trois modalités : réponse à une demande en services, initiative de diffusion des opportunités, et proposition au sein de la « *business community* » et des instances publiques

²⁹² Francesco Paternò, « O papel da Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio de São Paulo nas relações internacionais Itália-Brasil », in H. Cosentino, F. Paternò (dir.), *Internacionalização de Negócios. Estratégia de crescimento e desenvolvimento sustentável de empresas italianas e brasileiras*, op. cit., p. 177-178.

(activité de lobbying). Ces trois modalités sont centralisées en un seul organisme, qu'il définit aussi comme « fournisseur » ou « intermédiaire de services » grâce aux missions, foires, conférences, études qu'il organise pour permettre aux relations commerciales bilatérales de se développer.

Rubén Quaino (E15), secrétaire général de l'antenne de Córdoba, rappelle lui aussi la mission d'« assistance » aux entrepreneurs, de relais d'information, de banque de données qui est celle des Chambres de Commerce depuis leur création en 1883. Plus encore qu'un « *nexo* » (« lien »), elles sont selon lui, de par leur statut institutionnel et le pouvoir que cela leur attribue, un véritable sésame, une « carte de visite » qui, pour reprendre l'argument évoqué plus haut, « facilite » les démarches et génère des « opportunités », parce qu'elles ont accès à plus de données, sont en contact avec de nombreuses entreprises et institutions importantes, et surtout, sont reconnues comme telles.

Mais il n'est en aucun endroit évoqué que seuls les entrepreneurs, commerçants et industriels en possession de la *cittadinanza* ont accès à ces services ; bien au contraire, les Chambres, en leur qualité de « passerelles », ont vocation à accueillir, renseigner et aider quiconque souhaiterait établir un lien commercial ou économique avec l'Italie. Si l'on ne peut évaluer avec précision statistique le pourcentage d'Italo-descendants associés²⁹³ aux Chambres de Commerce, ils sont, de l'avis de R. Quaino (E15), entre 70% et 80% à vue d'œil pour l'antenne de Córdoba ; parmi eux, environ 50% seraient²⁹⁴ en possession de la *cittadinanza*. Il reste donc une part importante d'entreprises et d'entrepreneurs qui sont intéressés par les opportunités offertes par la *Camera di Commercio*, mais pour qui la *cittadinanza* ne semble pas indispensable au développement de ces relations.

Certes, les *Camere di Commercio* « aspirent à agir comme des catalyseurs pour des communautés d'expatriés italiens fortes et durables »²⁹⁵ ; mais elles dépassent en réalité le cercle fermé des *italiani all'estero* pour s'ouvrir à d'autres potentiels, qu'ils soient financiers ou humains, pour assumer le rôle, autrement plus essentiel aujourd'hui, de « ligne de front dans [la] compétition économique internationale »²⁹⁶ – compétition accrue (le vocabulaire belliqueux n'est ici pas anodin) par l'ouverture des marchés et des transactions mondiaux. Or, la globalisation a ouvert un nouveau filon économique que l'Italie, plus peut-être que n'importe quel pays, est à même d'exploiter : le tourisme.

²⁹³ En réalité, ce ne sont pas les individus, mais les entreprises qui sont membres de la Chambre de Commerce.

²⁹⁴ L'usage du mode conditionnel s'impose réellement ici, car il s'agit de suppositions, et aucunement de chiffres attestés.

²⁹⁵ M. Choate, « Sending States' Transnational Interventions in Politics, Culture, and Economics: The Historical Example of Italy », *op. cit.*, p. 742.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 741.

6.2. Tourisme

En effet, si le flux de *rimesse* directes s'est tari, l'afflux de devises provenant des *italiani all'estero* continue d'alimenter l'Italie, mais par le biais des achats et consommations qu'ils y font lorsqu'ils s'y rendent : par exemple, à chaque fois qu'elle se rend en Italie, Rosa María Mancinelli (E22) se fournit en produits qu'elle ne trouve pas en Argentine, ou dont le prix ou la qualité sont meilleurs en Italie :

Par exemple moi en Italie j'achète le café, absolument, je le rapporte, et j'ai du café pour un an ; l'année suivante, j'y vais et je m'en achète encore, alors il n'y a pas de problème avec le café, j'en ai ici. J'achète... [réfléchissant] Qu'est-ce que j'achète d'autre ? Comme aliment, c'est que je ne peux pas acheter beaucoup plus, parce que ça n'est pas possible, je rapporte de ces /// même si on suppose qu'on n'en a pas /// j'ai découvert qu'avec le sous-vide, je peux rapporter les merveilleux fromages italiens comme le parmiggiano [rire], le pecorino romano, qui est quelque chose de délicieux, alors je me rapporte ça, mais, ça dure peu, ça ne dure pas longtemps. Alors je rapporte quelques choses, je rapporte le café, du safran [hésitation], du safran aussi, m[^]me si ce n'est pas italien, mais c'est bon et c'est pas cher, j'en rapporte. (E22)

Il s'agit de produits qui font la renommée de l'Italie dans le domaine de la gastronomie (le café), garantis par des A.O.P.²⁹⁷ (le *parmiggiano reggiano*, le *pecorino romano*) ou très utilisés dans la cuisine italienne (le safran). Notons également les barrières qui s'imposent, sanitaires principalement, pour les produits frais par exemple, mais qui peuvent être contournées (clandestinement, comme le révèle la phrase « même si on suppose qu'on n'en a pas ») par la technique du sous-vide. De cette manière, chaque année, R. Mancinelli vient faire ses provisions en Italie ; elle achète aussi des vêtements, des chaussures, tout comme Fabio De Biasio (E39) qui profite de ses voyages en Italie pour agrémenter sa garde-robe de quelque élément de bon goût : « quand je voyage en Italie, un vêtement, *made in Italy* : la question de la mode, ici, de la mode italienne, est vue comme comme très... élégante, alors les cravates, les chemises, chaque fois que j'y vais, j'achète quelque chose, parce que ce sont des produits de qualité ». La mode italienne, en particulier masculine (« les cravates, les chemises »), est ainsi placée sous le signe de l'« élégance » et de la « qualité » caractéristiques du savoir-faire « *made in Italy* » (nous y reviendrons plus loin) : cette expression, désormais courante, dérivée de l'étiquetage des produits, et en anglais (*lingua franca* du commerce) de surcroît, appartient elle aussi au champ lexical économique et présente l'Italie comme une puissance exportatrice.

²⁹⁷ Appellation d'Origine Protégée.

En tant que touristes, les Italo-descendants qui se rendent en Italie peuvent être aussi des consommateurs de services, contribuant ainsi à l'économie touristique (hôtels, restaurants, agences touristiques...) : Perla Patricia Marzotto Delgado (E51), dont le rêve, alimenté par les clichés de cartes postales, était de se promener en gondole à Venise, a eu recours aux services d'un *gondoliere* lors de son excursion à la Serenissima par exemple. Mais les touristes contribuent aussi à faire vivre le patrimoine et la culture, en fréquentant les sites conservés, les musées, les expositions, les spectacles : Claudia Ferrara (E33) évoque son émotion lors de la visite du Musée du Vatican ; André Bonafin Costa (E46), par exemple, ancien étudiant en art, a vécu comme une « renaissance » ses voyages en Italie, en particulier le second, au cours duquel il a pu davantage explorer « la partie artistique » de l'Italie. C'est d'ailleurs parfois dans le prolongement d'un cours que s'insèrent ces voyages : « j'ai étudié [l'italien], je suis allé là-bas pour connaître » (Q157). Certains, comme Carmela Beitel-Bonanno (E30), Silvana Baravelli (E43), A. Bianco (E60), achètent en Italie des livres qu'ils trouvent difficilement, ou bien plus cher dans leur pays, pour continuer à lire en italien, et, pour les amateurs de belles-lettres comme Rebecca Voltarel (E61), à suivre l'actualité littéraire : « À chaque voyage j'essaie de rapporter... des livres. Parce qu'ici tu peux quand même en trouver, mais le prix est... est élevé et il n'est pas si /// il n'y a pas autant de... choix ». S. Baravelli (E43) voudrait bien rapporter aussi des DVD de films italiens au Brésil, mais ils sont protégés pour n'être vus que dans une zone géographique précise ; elle profite donc de ses séjours en Italie pour aller au cinéma voir des films italiens.

D'un point de vue statistique, on constate en effet que le tourisme reste l'une des principales motivations (46,3%) des Italo-descendants quand ils se rendent en Italie (voir Tableau 2). Nombre d'entre eux y vont également pour voir leur famille ou leurs amis (34,2%), mais les chiffres chutent lorsqu'il s'agit de voyages d'affaires ou d'études (respectivement 11,9% et 2,5%).

Tableau 2. But des voyages des Italo-descendants s'étant rendus au moins une fois en Italie

	Tourisme	Visite à des parents/amis	Affaires	Études	Demande de <i>cittadinanza</i>	Autre	Total
Total des ID ayant voyagé en Italie (%)	27 (46,3%)	20 (34,2%)	7 (11,9%)	2 (2,5%)	1 (1,7%)	2 (3,4%)	59 (100%)
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne ¹	53,3%	16,7%	16,7%	0%	0%	13,3%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne ²	43,9%	40,1%	10,2%	3,4%	2,3%	0%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

¹Total de 44 Italo-descendants.

²Total de 15 Italo-descendants.

Il semble, à la lecture de ce tableau, qu'il y ait une différence notable entre les Italo-descendants en possession de la *cittadinanza* italienne, et les autres – différence que l'on retrouve d'ailleurs dans les chiffres sur la fréquence des voyages en Italie (voir Tableau 3) : en moyenne, les Italo-descendants voyagent en Italie tous les 6 ans ; ceux qui ont la *cittadinanza* italienne, tous les 4 ans, et ceux qui ne l'ont pas, tous les 21 ans (donc souvent une seule fois, éventuellement deux, dans leur vie).

Tableau 3. Fréquence des voyages des Italo-descendants en Italie

	Vit en Italie	Régulièrement ¹	Fréquemment ²	Rarement ³	Très rarement ⁴	2 fois	1 fois	Jamais	Total
Total des Italo-descendants (%)	1 (0,6%)	1 (0,6%)	9 (5,6%)	10 (6,3%)	6 (3,8%)	14 (8,8%)	19 (11,9%)	100 (62,5%)	160 (100%)
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne ⁵	1,2%	0%	1,2%	2,5%	1,2%	4,9%	7,4%	81,5%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne ⁶	0%	1,3%	10,1%	10,1%	6,3%	12,7%	16,5%	43,0%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

¹Tous les 2-3 mois.

²1-2 fois par an.

³Tous les 2-3 ans.

⁴Tous les 5-10 ans, ou plus.

⁵Total de 81 Italo-descendants.

⁶Total de 79 Italo-descendants.

Comme on peut le remarquer, les Italo-descendants possédant la *cittadinanza* voyagent plus, et plus fréquemment que ceux qui ne la possèdent pas. Une interprétation naïve de ce tableau tendrait à y voir une preuve que la possession de la *cittadinanza* influe réellement sur la fréquence des voyages en Italie, et d'une certaine manière incite les Italo-descendants à se rendre en Italie. Il nous faut néanmoins prendre de grandes précautions pour ne pas tirer de conclusions hâtives et faussées de ces résultats : en effet, plusieurs autres variables (âge, niveau de revenus, niveau de scolarité, occupation professionnelle, degré de génération, etc.) sont susceptibles d'intervenir dans ce cas (par exemple : un jeune Italo-descendant de deuxième génération ayant encore de la famille en Italie et un niveau de revenus élevé aura probablement plus tendance à voyager qu'une personne âgée de quatrième génération ayant perdu tout lien avec sa famille d'Italie, ayant des revenus plus modestes, et moins l'habitude de partir à l'étranger ou de prendre l'avion). Globalement cependant, il apparaît que les Italo-

descendants voyagent peu fréquemment en Italie, souvent une seule fois dans leur vie (11,9%), et plus souvent encore jamais (62,5%).

Loin d'être encore une réalité, les voyages en Italie semblent relever davantage d'un « intérêt » (E19), d'une aspiration, d'un « désir » (Q8), d'un « rêve » (Q13) :

J'ai l'intention [de voyager en Italie]. Mon rêve... c'est de voyager en Italie. Je veux connaître, je ne connais pas l'Italie. [...] J'ai très envie, Sainte Vierge, je rêve d'aller en Italie. [...] Toujours, principalement /// depuis que je suis gamine, j'avais envie de connaître Venise. Ah, je disais toujours : « Je veux connaître Venise, je veux connaître Venise » [...] Mon envie, connaître Rome, voir le Pape, ça pour moi c'est... c'est fabuleux. (E45)

La répétition du mot « envie », renforcée par l'adverbe « très », et surtout, par la répétition du verbe « vouloir » exprimé tel un caprice de « gamine » qui aurait traversé une vie entière jusqu'à aujourd'hui (« toujours ») révèle la force et la persistance de ce désir – désir qui, vu l'âge de Maria Roberta Deflorian Couto (soixante-neuf ans), pourrait ne rester finalement qu'une « intention », voire un fantôme inassouvi, comme c'est souvent le cas. Certains, plus jeunes et plus pragmatiques, dépassent le stade onirique, et ont déjà élaboré un « plan » (E35) ; il peut s'agir d'un projet reporté à plus tard, dans un ordre de priorité, par manque de temps, ou d'argent : « j'aimerais beaucoup aller là-bas, hum... Mais, j'ai besoin d'argent ! [rire] Et je veux terminer mes études, plus que tout, parce que peu de temps ça n'a pas de sens, j'aimerais faire un voyage assez long, pour parcourir, hum... en profondeur, l'Italie, plus que tout » (E19).

Car selon l'*Associação Brasileira de Agentes de Viagem*, l'Italie est devenue l'une des principales destinations internationales des Brésiliens qui, de plus en plus, s'y rendent pour affaires ou comme touristes²⁹⁸ : « Là, je vais voyager en Italie. C'est le premier endroit que je vais visiter, je lui donne la préférence » (Q72) : elle peut donc même être une priorité (« premier endroit », « préférence ») dans la liste des voyages en perspective. Et lorsque ces touristes viennent de pays émergents en pleine croissance économique comme les BRICS (dont le Brésil, terrain de notre étude, fait partie), ils démontrent un pouvoir d'achat – et souvent une aspiration à consommer – exponentiels, comme l'observe F. Porta (E3), lui-même député italo-brésilien et témoin de ces évolutions : « Lo stesso vale per il turista: oggi, noi sappiamo che i turisti brasiliani sono quelli che dopo i russi spendono di più mediamente quando vengono qui in Italia e abbiamo dati che dimostrano questo. È chiaro che un turista

²⁹⁸ Fátima Guardani, Ricardo M. Gioia, « A confiança do público jovem nos produtos de origem italiana », in H. Cosentino, F. Paternò (dir.), *Internacionalização de Negócios. Estratégia de crescimento e desenvolvimento sustentável de empresas italianas e brasileiras*, op. cit., p. 108.

che ha anche la cittadinanza italiana ha una facilità per esempio di permanenza maggiore, quindi di spesa maggiore ». Le parallélisme syntaxique entre « permanenza maggiore » et « spesa maggiore », reliés par l’adverbe de conséquence « quindi », montre bien que pour F. Porta, la recette engrangée par l’Italie est proportionnelle à la durée du séjour en Italie, elle-même garantie par la possession de la *cittadinanza*.

En effet, selon les informations délivrées par le Ministère des Affaires Étrangères italien²⁹⁹, un ressortissant des pays de notre étude (Argentine et Brésil) dispose d’un délai de quatre-vingt-dix jours (c’est-à-dire trois mois) pour séjourner comme touriste en Italie, sans qu’il lui soit nécessaire de demander un visa auprès du Consulat. S’il possède la *cittadinanza* italienne, il peut en revanche circuler librement et il n’y a pas de restriction temporaire à son séjour en Italie, ce qui lui permet de rester plus de trois mois, et donc, de consommer davantage en biens et services, voire de développer ses affaires. Et c’est bien ainsi que l’un de nos informants conçoit la *cittadinanza* italienne : « Je pourrais aller là-bas et rester plus longtemps. Ça aiderait mes affaires » (Q118).

Quand nous avons, lors de notre enquête quantitative, demandé aux Italo-descendants si le fait de posséder la *cittadinanza* italienne renforçait (s’il la possédaient) ou renforcerait (s’ils ne la possédaient pas) leur lien avec l’Italie, la plupart (61%) a répondu affirmativement ; pour compléter leur réponse, nous leur demandions alors dans quelle mesure, et nombre d’entre eux expliquaient que cela « facilitait » (voir remarque *supra*), voire conditionnait leurs possibilités de voyager : « Avec la double nationalité, j’irais en Italie », « On aurait plus envie d’aller connaître [l’Italie] » (Q1). La liberté de circulation était posée comme un synonyme, un équivalent, ou bien une condition (notons en effet l’usage du mode conditionnel dans « j’irais », « on aurait ») du renforcement du lien avec l’Italie, indépendamment de tout intérêt pour la langue ou la culture italiennes. Or, si le souhait des Italo-descendants est réellement de voyager plus facilement en Italie, ils n’ont pas besoin pour cela du passeport italien que la *cittadinanza* leur permet d’obtenir, car leur passeport argentin ou brésilien leur suffit : « bon, avec le passeport italien, je te dis, tu y vas et tu restes trois mois, il ne va rien se passer, tu peux le renouveler, [la *cittadinanza* italienne] c’est pas non plus si indispensable que ça ! » (E26). En outre, quand il s’agit de tourisme, les séjours de plus de trois mois sont-ils si fréquents ?

Considérer la *cittadinanza* italienne comme un moyen de voyager plus facilement en Italie est donc la preuve d’un manque d’information, mais surtout un faux argument. Si, en

²⁹⁹

Disponible sur : http://www.esteri.it/MAE/Templates/GenericTemplate.aspx?NRMODE=Published&NRNODEGUID=%7b47D72054-6B84-4FA9-A5C8-1687C6525A53%7d&NRORIGINALURL=%2fMAE%2fIT%2fMinistero%2fServizi%2fSportello_Info%2fDomandeFrequenti%2fVisto_per_Italia%2f&NRCACHEHINT=Guest#2 [consulté le 17 avril 2013].

revanche, le souhait des Italo-descendants est de pouvoir voyager plus facilement, non seulement en Italie, mais aussi et surtout ailleurs (en Europe, aux États-Unis), alors en effet la *cittadinanza* italienne est « fonctionnelle » (E36).

6.3. Utilitarisme

En effet, comme nous l'avons démontré dans nos précédents travaux³⁰⁰ concernant les dynamiques migratoires dites « de retour » des Italo-descendants en Italie, le passeport italien représente davantage une clé d'accès à l'Europe et au monde globalisé qu'une simple entrée en Italie : « très souvent, les gens qui ont un passeport italien, n'ont pas l'Italie comme première destination non plus ! » (E12). Cela vaut également pour le tourisme, l'Italie s'insérant dans un circuit plus vaste qui englobe les capitales et grandes villes en une sorte de « Grand Tour » post-moderne : « c'est comme ça : je vais en Italie, j'ajoute toujours un ou deux pays différents pour pouvoir connaître ces coins-là aussi. [...] Quand je suis allée en Europe pour la première fois je suis arrivée en France, de France je suis allée en Espagne, d'Espagne je suis retournée en France, ensuite je suis allée en Italie », raconte Maria Cecilia Furlan (E38). De même, Ana Silvia Deflorian Couto (E45) a découvert l'Italie au cours d'un voyage en Europe, les parents de Rafaela Conosciuto (E19) suivent régulièrement le même « *recorrido* » (« parcours ») à travers l'Espagne, la France et l'Italie, et C. Ferrara (E33), à travers un parallélisme syntaxique, met Rome et Paris sur le même plan (« Je suis allée à Rome, j'ai adoré ! Mais je suis aussi allée à Paris »), avant d'exprimer une préférence pour la capitale française (« j'aime mieux Paris, à dire vrai... » (E33)). Loin d'être la Mecque de tout Italo-descendant qui se respecte, Rome (ou l'Italie) ne représente finalement qu'une étape au sein d'un voyage à la découverte de l'Europe, et le « passeport » italien est utilisé au sens propre du terme, comme un « laissez-passer » pour circuler dans le monde : « Je pourrais avoir le passeport et le libre accès » (Q135).

Les consuls que nous avons rencontrés déplorent tous ce détournement utilitariste de la *cittadinanza* italienne, qui sert donc surtout à voyager à l'international dans des conditions plus confortables, sans avoir à demander de visa pour les pays avec lesquels l'Italie a conclu des accords (les États-Unis par exemple), ou, de manière plus pragmatique encore, en prenant

³⁰⁰ M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit. ; *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit. ; « Dall'Argentina e dal Brasile verso l'Italia (1998-2009): le nuove migrazioni d'italo-discendenti e la costruzione dell'italianità contemporanea », in Valter Zanin, Giulio Mattiazzi (dir.), *Migrazione, Lavoro, Impresa tra America Latina ed Europa*, Turin, L'Harmattan Italia, 2011, p. 149-175 ; « Les Italo-brésiliens : deux adjectifs, plusieurs identités – quelle italianité ? », in A. Tosatti, J.-C. Vegliante (dir.), *L'Italie vue d'ici : la traduction-migration*, op. cit., p. 201-226.

la file d'attente des ressortissants de l'Union Européenne, plus rapide, lors des contrôles d'immigration dans les aéroports : « Avoir la double nationalité me permettrait de voyager plus facilement. Ça faciliterait mon entrée dans les aéroports » (Q31) pour « entrer et ne pas faire la file pour les passeports » (E24) ou encore ne pas être à la merci d'éventuelles discriminations arbitraires :

Parce que c'est beaucoup plus simple ! C'est-à-dire, quand tu vas te promener comme touriste, à Barajas³⁰¹ tu entres par Communauté Européenne, par Union Européenne, comme si de rien n'était, avec ton passeport, ou sinon, tu fais la file et, tu peux entrer ou ne pas entrer. Moi la seule fois où j'y suis allée on m'a demandé une lettre d'invitation. Si je ne l'avais pas eue je ne sais pas si je serais entrée. (E33)

Le comparatif « plus simple », renforcé par l'adverbe « beaucoup », et l'expression « comme si de rien n'était », révèlent la facilité des démarches, qui s'oppose aux contraintes (« faire la file », devoir présenter une « lettre d'invitation ») qu'implique le fait de ne pas posséder la *cittadinanza* italienne, qui est vue ici comme un « laisser-passer » dans l'Union Européenne.

Car le passeport italien, qui est également un passeport européen depuis la signature du Traité de Maastricht en 1992, bénéficie d'une cote de prestige que certains Italo-descendants exploitent de manière stratégique, conscients de la différence de traitement que cela leur garantit : « pour voyager. On me considère autrement » (Q44), « présenter le passeport argentin, ce n'est pas la même chose que présenter le passeport italien » (E19). Fruit de leur imagination ou de leur expérience, une échelle de valeurs (illustrée par le verbe « valoir ») se dessine : « la nationalité italienne vaut beaucoup plus que la nationalité argentine » (Q52). Et sur cette échelle, la *cittadinanza* italienne apparaît comme quelque chose de « bon » (E20), « un plus » (E26), un « bénéfice » (E24, E28), un « avantage » (E19), un « privilège » (E11) de l'ordre, finalement, de la « commodité » (E19), de la « convenance » (E10, E11), du superflu, voire du « luxe » : « un passeport en réalité c'est seulement un instrument, c'est juste un instrument, [...] franchement, le passeport est un instrument... de valeur, que moi... j'ai le luxe de pouvoir utiliser et je l'utilise » (E22). On retrouve dans ce témoignage l'idée que la *cittadinanza* est un « instrument » utilisé de manière pragmatique. Remarquons au passage que dans la bouche des Italo-argentins revient fréquemment l'expression « *sacar el pasaporte* » (« tirer le passeport ») ou, moins souvent, « *hacer el trámite* » (« faire les formalités »), et non pas « *pedir la ciudadanía* » (« demander la nationalité »), comme si seul le passeport intéressait, et non pas la *cittadinanza* qui permet

³⁰¹ Barajas est l'aéroport international de Madrid, en Espagne, par où nombre de Latino-américains entrent en Europe.

de l'obtenir et la culture qui lui est associée : de l'aveu de S. Di Venezia (E10), consul d'Italie à Curitiba,

in questi ultimi dieci, venti anni, soprattutto in Brasile, quando il fenomeno della cittadinanza è esploso, sono state riconosciute centinaia e centinaia di migliaia di nuove cittadinanze a persone che poi con l'Italia, diciamo, hanno poco o niente a che fare, nel senso che la grande parte era interessata ad avere, per ragioni, così, di convenienza personali, un passaporto italiano, senza per questo, diciamo, [-] accrescere il proprio interesse verso l'Italia.

Au participe passé « esploso » correspond ici un chiffre sans doute hyperbolique (« centaines e centinaia di migliaia ») qui illustre un phénomène de très grande ampleur, mais qui n'a pas été suivi par une croissance proportionnelle (« senza per questo accrescere ») de l'intérêt des Italo-descendants pour l'Italie : demandes de passeport italien et curiosité culturelle ou identitaire ne seraient donc pas liées, et le syntagme « ragioni di convenienza personali » suggère que le passeport s'intègre à des stratégies individuelles de confort.

Au « sospetto leggitimo » que M. Fedi (E1) avoue s'oppose ainsi l'« amara realtà » à laquelle le consul d'Italie à Córdoba A. Lepore (E9) dit lui aussi être confronté, dénonçant les « cittadinanze fasulle » produites par ce système, et que M. Marica (E11) déplore avec tristesse et « una punta di indignazione » :

il fatto di avere il passaporto non facilita in nessun modo, non è né il riflesso di un desiderio d'italianità né altro, è un mero desiderio di libertà di viaggiare [...] o di emigrare: non è un caso che la richiesta di cittadinanza italiana ha avuto un boom dopo il 2011 perché c'è stato un forte desiderio di espatriare in Spagna. Questo è interessante, non in Italia, semplicemente era più facile avere il passaporto italiano, in quel momento. E, attualmente, per le classi abbienti, per viaggiare senza problema a Miami per fare shopping, visto che gli americani chiedono un visto agli argentini.

On retrouve dans ce dernier témoignage à la fois l'image de l'explosion (« il boom »), et celle de la convenance personnelle (« libertà di viaggiare »), qui est réduite à « un mero desiderio » (l'adjectif « mero » s'avérant ici péjoratif) et à des occupations elles aussi de l'ordre du superflu et du luxe (« viaggiare », « fare shopping »). Comme nous l'avions constaté dans nos précédentes recherches, l'émigration dite « de retour » n'est donc en fait qu'un tremplin vers d'autres destinations, d'autres pays qui bénéficieront de l'apport en capitaux financiers et humains, en main-d'œuvre et savoir-faire que l'Italie pouvait attendre du maintien d'un lien fort avec ses expatriés et leurs descendants. De même, ce sont, davantage que l'Italie, d'autres pays (les États-Unis, et la ville de Miami en particulier) qui bénéficieront de l'afflux de devises que les nouvelles classes moyennes sud-américaines, dont la plupart des Italo-

descendants font aujourd'hui partie, s'empressent de dépenser avec la frénésie d'un pouvoir d'achat récemment conquis. Cette soif de consommation a-t-elle nécessairement besoin de s'étancher ailleurs, ou les Italo-descendants seraient-ils aussi des clients profitables, cette fois, à l'Italie ?

Chapitre 7

Consommateurs

La théorie propulsée par L. Einaudi³⁰² selon laquelle les Italiens émigrés et leurs descendants, en maintenant une identité italienne forte et un lien tenace avec leur pays d'origine, conserveraient également des coutumes et des modes de consommation, et de cette manière développeraient dans leur pays l'importation de produits italiens, est encore répandue au sein de la classe dirigeante italienne : F. Porta (E3) relève ainsi chez les Italo-descendants une « propensione a consumare prodotti italiani », A. Marcucci (E4) « un legame ai marchi italiani », L. Garavini (E7) investit les *italiani all'estero* d'« un valore inestimabile [...] che poi si riverbera anche in consumo – consumo di prodotti italiani, consumo di design italiano, consumo di stile italiano ». Mais cette préférence présumée se concrétise-t-elle au moment de l'achat et les Italo-descendants peuvent-ils vraiment contribuer à développer l'exportation italienne par leurs habitudes de consommation ? Nous avons tenté de le vérifier dans les contextes argentins et brésiliens étudiés, en choisissant cinq champs économiques dans lesquels l'Italie se distingue : d'une part, les biens (l'alimentation, la mode (habillement et cosmétiques) et la technologie (design, électroménager, automobile, etc.)), et la culture de l'autre (cinéma et télévision, musique et spectacles, livres et conférences, etc.).

7.1. La consommation de biens

Il faut savoir qu'« augmente le nombre d'entreprises italiennes qui vendent et produisent leurs produits au Brésil, de même que croît la présence et la diversification des produits d'origine italienne dans le marché brésilien »³⁰³. Mais les Italo-descendants en achètent-ils pour autant davantage de produits italiens ? Nous avons demandé à ceux qui ont participé à cette étude si, dans leur consommation courante, en présence de deux produits similaires, ils avaient plutôt tendance à préférer les produits italiens (fabriqués en Italie ou de marque italienne), à les rejeter, ou si cela leur était indifférent (voir Tableau 4) : pour plus de la majorité d'entre eux (52,5%), l'origine italienne du produit n'a pas d'impact sur l'acte

³⁰² L. Einaudi, *Un principe mercante. Studio sulla espansione coloniale italiana*, op. cit.

³⁰³ F. Guardani et R. Gioia, *A confiança do público jovem nos produtos de origem italiana*, op. cit., p. 108.

d'achat, qui est probablement guidé par d'autres critères (qualité, prix, rapport qualité/prix, habitude, etc.). L'on observe par ailleurs que les Italo-descendants en possession de la *cittadinanza* ont davantage tendance à préférer des produits italiens que ceux qui ne la possèdent pas (mais là encore, comme pour la fréquence des voyages en Italie, gardons-nous de tirer des conclusions hâtives et faussées : cela peut être dû à un plus haut niveau de revenus ou à d'autres variables dont les chiffres exposés dans ce tableau ne tiennent pas compte).

Tableau 4. Préférence pour les produits italiens en général

	<i>En général, entre deux produits similaires (l'un italien, l'autre quelconque)...</i>			Total
	<i>... a tendance à préférer le produit italien</i>	<i>... a tendance à rejeter le produit italien</i>	<i>... est indifférent</i>	
Total des Italo-descendants (%)	75 (46,9%)	1 (0,6%)	84 (52,5%)	160 (100%)
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne (%)	31 (38,3%)	1 (1,2%)	49 (60,5%)	81 (100%)
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne (%)	44 (55,7%)	0 (0%)	35 (44,3%)	79 (100%)

Source : Enquête de terrain réalisée en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

Il s'agissait de vérifier ensuite si, dans les domaines économiques où l'Italie est à la pointe et jouit d'un prestige international (alimentation, mode et cosmétique, architecture et design, technologie et culture), cette préférence pour les produits italiens était susceptible d'augmenter.

i. L'alimentation

Concernant les produits alimentaires (voir Tableau 5), l'influence de l'origine est notable et les Italo-descendants de notre étude se disent en large majorité (64,4%) disposés à payer plus cher pour un produit s'il est italien (fabriqué en Italie ou de marque italienne) ; mais on ne remarque ici aucune différence particulière (moins de 3 points d'écart) entre les préférences des Italo-descendants qui possèdent la *cittadinanza* italienne et celles de ceux qui ne la possèdent pas.

Tableau 5. Préférence pour les produits italiens (Alimentation)

	Pour un produit d'alimentation fabriqué en Italie ou de marque italienne...				Total
	... est prêt à payer plus cher	... est prêt à payer moins cher	... est indifférent	... est sans opinion	
Total des Italo-descendants	64,4%	0,6%	16,9%	0,6%	100%
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne	63.0%	1.2%	34.6%	1.2%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	65.8%	0.0%	34.2%	0.0%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

L'alimentation est le poste phare qui concentre la plus grosse consommation de produits italiens. Ce sont surtout, comme le résume M. Furlan (E38), des produits d'épicerie générale tels que « pâtes fraîches, huile d'olive, pâtes, vinaigre »³⁰⁴, ou spécifiques, de tradition, liés aux festivités religieuses comme le *panettone* à Noël et la *colomba* à Pâques. Concernant les pâtes, ils sont nombreux³⁰⁵, surtout au Brésil, à constater, « sans aucun doute » (E56), la nette différence entre les pâtes fabriquées localement, et celles importées d'Italie : « les pâtes italiennes sont meilleures que les nôtres. C'est bien différent, il y a une différence de saveur, voilà » (E42). La différence de saveur (marquée à la fois par le substantif « différence », par l'adjectif « différent », et par le comparatif « meilleures ») est aussi due à une différence de texture, et de qualité :

Par exemple, la *pasta*, les pâtes, on sent beaucoup la différence, si c'est du blé dur ou si c'est d'ici ; une très grande différence. D'autant plus qu'ici ils ont l'habitude de mettre... de l'huile dans l'eau. À quoi bon ? Mais il le faut, parce que sinon elles sont toutes collées, enfin. Alors, j'ai l'habitude... j'achète, j'achète Barilla, j'achète... même la polenta si je peux l'acheter... de marque italienne, je préfère. (E61)

De nouveau, la « différence » est renforcée (par l'adjectif « grande », et les adverbes « très » et « beaucoup ») comme un indice de qualité, en opposition aux pâtes « d'ici » qui sont présentées, de manière péjorative, comme « toute collées » (à l'inverse des pâtes *al dente*). Revient aussi dans ce deuxième témoignage la mention de la marque Barilla, qui apparaît également dans celui de Débora Da Costa Marzini (E62), et que le député F. Narducci (E5)

³⁰⁴ En portugais : « Massas, azeite de oliva, a pasta, l'aceto » ; attention à la distinction opérée au Brésil entre la « *massa* » (pâte fraîche, qui peut inclure les préparations telles que lasagnes et *cannelloni*, mais aussi la pâte à pain et à pizza), et la « *pasta* », plus communément appelée aussi « *macarrão* » (pâtes sèches). Notons également en passant l'intéressant *code-mixing* par lequel les termes portugais laissent progressivement place à leurs originaux en italien : est-ce révélateur d'un attachement à des produits authentiques et certifiés ?

³⁰⁵ Nous devrions plutôt dire « nombreuses », car ce sont les femmes qui ont davantage insisté sur ce sujet – rémanence d'une division des tâches domestiques qui délègue à la femme la gestion de l'alimentation ou simplement intérêt plus prononcé pour les questions culinaires ?

évoque lui aussi comme un repère dans l'industrie de l'alimentation, un gage de qualité. Car c'est bien la qualité des produits (pourvu qu'ils soient « originaux », E56) qui peut éventuellement induire à consommer des produits italiens : « au sujet de la nourriture, peut-être, oui, les pâtes, ou les pizzas, ces choses-là, je vais dans des restaurants qui sont italiens parce que... je peux dépenser, acheter parce que c'est italien, et je sais que c'est bon » (E28) car « tout ce qui vient d'Italie a une connotation de : “Ça c'est déjà mieux” » (E59). L'insistance est donc mise sur la qualité (« bon », « mieux »), qui dérive elle-même d'une réputation (« je sais que », « connotation », « je suis sûr »). Pour F. De Biasio (E39) aussi, acheter italien, dans ce cas du vin, est une garantie de qualité reconnue :

il n'y a que les [vins] italiens, voilà... dont je suis sûr qu'ils sont..., pour lesquels je n'ai pas à m'inquiéter beaucoup, je connais déjà quelques marques, je connais des acheteurs qui ont toujours de bons vins, donc je n'ai pas à m'inquiéter beaucoup à ce sujet, c'est mauvais, c'est bon, ou non...

Il se rend donc chez des « acheteurs » ou dans des magasins spécialisés en produits italiens pour acheter ces vins en toute confiance (ce que souligne la répétition de la phrase « je n'ai pas à m'inquiéter beaucoup »). Mais ces produits commencent aussi à investir les rayons des supermarchés, comme Carrefour ou Festival au Brésil, où se rend Ermanno Zullo (E40), qui lui aussi s'attache à des repères et des marques précis : ce sont ceux des I.G.P.³⁰⁶, pour les « ciliegie di Marostica », ou bien les vins D.O.C.³⁰⁷ comme le « Prosecco di Valdobbiadene » ou le « Valpolicella ». Il s'agit de produits de niche, appréciés des connaisseurs, ou des spécialistes : O. Mancinelli (E23), artisan glacier de profession, se fournit ainsi en chocolat de Rimini, qu'il « considère comme l'un des meilleurs chocolats qu'il y ait », pour la fabrication de ses crèmes glacées ; A. Bianco (E60), restaurateur, avoue sa « passion » pour les produits italiens :

Je suis dans le milieu de la gastronomie, alors toute la passion gastronomique italienne, du vin à l'huile, à la nourriture en soi... La préférence, l'habitude est... gigantesque. Dans n'importe quel endroit où je vais, tu me verras opter pour boire un vin italien. Et c'est même pas par... nationalisme, “oh là là, je vais boire un vin italien parce que ma famille est italienne”, non, préférence du palais, je suis habitué à ça. C'est que réellement j'aime ça ! Tu vois ? J'arrive à apprécier d'autres types de nourriture, d'autres types de nourriture, c'est clair. Mais... ma préférence... sans l'ombre d'un doute est italienne.

Comme le dénotent l'adjectif « gigantesque », les expressions totalisantes (« n'importe quel endroit »), catégoriques (« sans l'ombre d'un doute »), la forme exclamative, la hiérarchie

³⁰⁶ Indication Géographique Protégée.

³⁰⁷ Denominazione di Origine Controllata.

lexicale entre les verbes « aimer » et « apprécier », le ton est emporté, hyperbolique, pour exprimer non seulement une « préférence », mais une véritable « passion » qui s’installe dans une posture hédoniste. Malgré tout, A. Bianco l’attribue à une « habitude » gustative (« préférence de palais ») et réfute l’argument du « nationalisme » : ce n’est donc pas parce qu’il est d’origine italienne et possède la *cittadinanza* qu’il consomme des produits italiens, mais simplement par goût. On ne peut s’empêcher de remarquer néanmoins que ce goût s’est formé justement au fil des ans, dès son plus jeune âge, et par une « éducation sensitive » assurée, dans ce cas, par sa famille. Dans sa thèse de doctorat sur l’*Anthropologie de la transmission des savoirs et savoir-faire sensoriels*, Olivier Wathelet remarque en effet « l’existence de prototypes culinaires associés à des préférences partagées au sein d’ensembles sociaux plus importants par leur taille »³⁰⁸. Le fait de consommer ces produits rares, souvent chers, donc d’exception, révèle des goûts différents et raffinés qui, en-dehors et au-delà du strict cercle familial, opèrent souvent comme de véritables marqueurs sociaux tels que Pierre Bourdieu les a théorisés dans son ouvrage sur *La distinction*³⁰⁹.

Mais pour les produits de consommation plus courante, l’industrie agro-alimentaire sud-américaine développe de plus en plus le *marketing* italien, pour des produits fabriqués au Brésil ou en Argentine :

Mais je consomme les pâtes faites ici qui sont italiennes, comme ça, la même chose, faite ici. C’est-à-dire qu’au fond, culturellement, on reste, tu comprends, accrochés /// le fromage gruyère, provolone, gorgonzola, les fromages qui se font ici, sauf que ce sont tous des formes de fromages italiens faites ici. (E29)

Non seulement ces produits sont fabriqués (presque) à l’identique (« la même chose ») et portent les mêmes noms (« gruyère, provolone, gorgonzola »), mais ils sont aussi de plus en plus répandus : « [la *passata*] maintenant ils sont en train... de la produire ici au Brésil comme elle se fait là-bas, alors tu trouves la tomate pelée, tout ici ; mais avant il n’y en avait pas, c’était seulement... importé. L’artichaut aussi, qui est plus courant ici maintenant [...] » (E61). Ce sont des produits typiquement italiens, comme le révèle ici l’usage du terme italien (« la *passata* ») au lieu de sa traduction (la purée de tomates). Et si la quantité augmente, la qualité n’est pas en reste : « en Argentine le secteur s’améliore, donc il y a une offre de produits locaux qui augmente en qualité, de sorte que... l’importation de certains produits se restreint : le vin, par exemple, ici il y a du très bon vin, donc importer du vin italien c’est pour une toute petite niche » (E15). La production de vin argentin, principalement dans la région de

³⁰⁸ Olivier Wathelet, *Anthropologie de la transmission des savoirs et savoir-faire sensoriels. Étude de cas : la transmission d’un patrimoine olfactif à l’intérieur de la famille*, Thèse de Doctorat en Anthropologie, Université de Nice-Sophia Antipolis, 2009, 700 p.

³⁰⁹ P. Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit.

Mendoza, a en effet été introduite en Argentine et développée par des Italiens, qui ont su greffer leurs savoir-faire sur un terroir propice à certains cépages européens qui séduisent les amateurs et remportent aujourd'hui le suffrage des grands œnologues et sommeliers mondiaux.

Du fait de la globalisation, la consommation s'ouvre à des produits jusqu'alors inconnus, ou peu accessibles, qui entrent dans les habitudes, au point de créer de nouveaux marchés locaux, qui vont fonctionner d'abord par « imitation », puis par incorporation et fusion avec les habitudes locales : « on a des... imitations, mais tout est brésilien, n'est-ce pas ? Ce sont des noms brésilianisés » (E62). L'adjectif « brésilianisé » (en portugais, « *abrasileirado* ») illustre bien l'absorption par la culture brésilienne d'un produit étranger (dans ce cas italien) auquel se greffent des caractéristiques brésiennes pour répondre aux attentes locales. Comme dans les contrefaçons, ce qui importe avant tout, ce n'est pas tant le produit en soi que l'étiquette italienne qui lui est accolée, et qui évoque l'exception, le prestige, le luxe, tout en étant une garantie de qualité et en répondant aussi, d'une certaine manière, à l'expression d'un désir. Et s'il est un domaine où le désir est roi, et l'Italie reine, c'est bien celui de la mode.

ii. La mode

Divers témoignages expriment en effet une profonde admiration, mêlée de désir, pour tout ce qui touche à l'univers de la beauté et du style italien : la mode, les chaussures, les cosmétiques entretiennent une sorte de fantasme de l'« élégance » italienne, nourri à la fois par un imaginaire cinématographique, par le *marketing* publicitaire, et par un consensus collectif qui reconnaît à l'Italie une suprématie dans ce domaine (quand elle n'est pas *ex aequo* avec la France) :

Les femmes aujourd'hui au niveau italien s'identifient beaucoup à tout ce qui est parfumerie et, disons, shampoing, crèmes, et tout ça : les femmes sont intéressées par les choses italiennes. [...] Bon, en France on vend des parfums, et toute cette histoire ; mais pour tout ce qui vient /// tout ce qui concerne les cheveux [*se touchant les cheveux*], c'est italien : il y a une valeur additionnelle si c'est italien, pour tous, pas seulement pour les Italo-descendants. [...] Dans le domaine des soins du cheveu il y a une valeur additionnelle. [...] Alors je vois, autour de moi, qu'il y a une valeur additionnelle, et on paye plus pour un produit italien. C'est comme une valeur : « je te prête cette crème, elle est très bien, elle est italienne », on te dit. Peut-être, elle pourrait être bien et elle peut être [-] française ou elle peut être argentine, mais, il y a une valeur additionnelle, « c'est italien ». Et qu'est-ce qui est tacite, que l'on entend ? Que c'est bien. [...] Plus que tout, je le vois pour les soins du cheveu, plus que tout. [...] Et

pour les vêtements ! En habillement, il y a une valeur additionnelle si c'est italien. Très forte ! Autant que pour les soins du cheveu, si ce n'est plus. Et là, ce n'est pas vraiment une question de genre. Par exemple, j'ai entendu des gens qui se marient dire : « je me suis acheté un costume italien ». Il y a une valeur additionnelle si c'est italien. [...] Je crois que pour le cuir ce n'est pas vraiment une valeur additionnelle, parce qu'ici on a trop travaillé le cuir, beaucoup. Mais, au niveau plutôt du tissu, si c'est un tissu italien... [*expression émerveillée*] (E19)

Il ressort de ce long témoignage qu'il existe dans l'opinion (du moins selon la locutrice) un différentiel notable en qualité, qui justifie le différentiel de prix que certaines personnes (en particulier les spécialistes de la profession, comme Marisa Barbieri (E35), esthéticienne, pour qui ces produits ont une réelle importance) sont prêtes à payer, ainsi que l'illustre le tableau suivant :

Tableau 6. Préférence pour les produits italiens (Mode)

<i>Pour un produit de mode (habillement/cosmétique) fabriqué en Italie ou de marque italienne...</i>					
	<u>... est prêt à payer plus cher</u>	<u>... est prêt à payer moins cher</u>	<u>... est indifférent</u>	<u>... est sans opinion</u>	<u>Total</u>
Total des Italo-descendants	54,4%	0,6%	44,9%	0,6%	100%
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne	53,1%	1,2%	44,4%	1,2%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	55,7%	0%	44,3%	0%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

Plus de la majorité (54,4%) des Italo-descendants interrogés sont donc disposés à payer plus cher pour un produit de beauté (vestimentaire ou cosmétique) s'il est d'origine italienne ; mais là non plus, la possession de la *cittadinanza* ne semble pas avoir d'impact particulier sur les habitudes de consommation, puisque cette préférence est à moins d'un point d'écart semblable entre les Italo-descendants qui ont la *cittadinanza* et ceux qui ne l'ont pas.

En effet, dans le témoignage précédent, l'insistance itérative sur l'existence d'une « valeur additionnelle » martelée à six reprises telle un leitmotiv, les points d'exclamations, mais surtout, à la fin, l'expression émerveillée de R. Conosciuto (E19) en disent long sur le prestige des produits de beauté et de la mode italienne, et la manière dont elle réunit à la fois désir, plaisir et séduction – car le toucher d'une chevelure, le froissé d'un « tissu » font appel aux sens, et les « textures » prennent alors toute leur importance, comme le souligne Ana Negri (E21) : « dans le style esthétique je crois que je suis liée aussi, j'aime ça, le style, la mode italienne, les textures italiennes, ça me semble très élégant ». La mode est alors expression de soi et définition d'une identité, puisque c'est au « style esthétique » italien

qu'elle se sent reliée, outre ses origines. Il existe donc un lien culturel fort qui dépasse les ascendants génétiques (« pour tous, pas seulement pour les Italo-descendants ») et relève davantage d'une appartenance à un code esthétique, et à un groupe social, à travers le message, explicite ou implicite, qu'il adresse : apprécier la mode italienne, se vêtir avec un style vestimentaire italien, prôner l'« élégance » peut en effet être un signe de « distinction » sociale au sens bourdieusien du terme, comme l'indicateur d'une classe raffinée, d'un plus grand pouvoir d'achat ; ou bien, d'une « manière différente » (E47) de se vêtir et donc de consommer, de se comporter et d'être, en portant « d'autres choses » (E35) ; ou encore, du ralliement à un groupe ethnique ou national déterminé :

J'aime, certains... Certains vêtements, mais... des marques de sport. Comme Kappa, je crois que c'est ça. [...] Ce que je consomme beaucoup, c'est la télévision, avec les matchs. [...] en vêtements quand je peux, je m'achète un maillot de... de la sélection italienne, ou une écharpe, j'en ai une marquée « Italie », le drapeau, le blason, ça j'aime... j'aime... j'aime beaucoup. Un maillot d'une équipe italienne, de Napoli, c'est sûr que... que c'est Maradona, le meilleur qu'ils ont eu.

En portant un maillot de football italien, M. Cerrato (E34) exhibe ainsi sa fierté d'être d'origine italienne, mais en même temps, lorsqu'il mentionne « Napoli », et donc « Maradona », sa fierté d'être Argentin, puisque c'est l'Argentine qui a donné à l'équipe de Naples « le meilleur [joueur] qu'ils ont eu ». Même dans des détails prosaïques comme les choix vestimentaires se dessinent les éléments d'une identité hybride nourrie d'influences multiples, dont le football est l'un des lieux d'expression (nous y reviendrons plus loin).

Néanmoins, il arrive que ce soit la marque, et non pas son origine italienne, qui détermine l'achat et confère cette « valeur additionnelle » : « Vêtements, oui, certaines marques, qui... Mais c'est pour la qualité, c'est pas quelque chose dont tu penses "Ah, parce que c'est italien, je m'en sers", non... » (E54). La marque italienne peut donc aussi bien relever d'un standard international de marques de luxe, où seul le fait d'être une marque importe, et non pas tant l'origine. Par ailleurs, dans le monde globalisé actuel, du fait des délocalisations des entreprises et des postes de production, il devient de plus en plus difficile de certifier une origine et d'aucuns, déçus, cessent de consommer des produits italiens :

C'est qu'aujourd'hui, rien n'est fait en Italie. J'achetais beaucoup de choses de Benetton, qui étaient faites en Italie, des pantalons encore, j'en ai encore aujourd'hui, des pantalons qui étaient faits en Italie. Alors, j'ai essayé, de maintenir ça. Maintenant, les pantalons de Diesel, je n'aime pas, je n'ai jamais aimé. Mais voilà, à l'époque où existait Benetton, à l'époque où il y avait... Giorgio Armani, même quand c'était cher, j'allais acheter un vêtement par an ; mais du moment que c'était italien. Mais aujourd'hui... Tu vois, les choses de Benetton, c'est fait au... Vietnam, c'est fait au...

Marcelo Bocchi (E57) prend ici l'expression « *made in Italy* » au sens littéral, et comme la *conditio sine qua non* de ses achats. Du fait de la globalisation, l'Italie peut ainsi perdre un peu de sa visibilité dans des domaines où elle était jusqu'alors en tête de file (comme le révèle les noms des grandes marques de prêt-à-porter italiennes « Benetton », « Diesel », « Giorgio Armani »), et céder la place à des industries émergentes ou déjà consolidées, comme c'est le cas par exemple pour le design et la technologie.

iii. La technologie

Par rapport aux domaines de l'alimentation et de la mode, l'architecture, le design et la technologie italiennes sont moins susceptibles d'emporter la préférence des Italo-descendants au moment d'un achat (voir Tableaux 7 et 8): peut-être parce que moins connus, ou parce que s'agissant de produits plus chers, il s'agit d'un investissement de plus grande ampleur. Le fait est que, là encore, la *cittadinanza* italienne ne semble pas pousser davantage les Italo-descendants qui la possèdent à payer plus cher pour acheter des produits italiens :

Tableau 7. Préférence pour les produits italiens (Architecture/Design)

	<i>Pour un produit d'architecture/design fabriqué en Italie ou de marque italienne...</i>				Total
	<i>... est prêt à payer plus cher</i>	<i>... est prêt à payer moins cher</i>	<i>... est indifférent</i>	<i>... est sans opinion</i>	
Total des Italo-descendants	31,9%	1,3%	66,2%	0,6%	100%
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne	30,9%	2,5%	65,4%	1,2%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	32,9%	0%	67,1%	0%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

Tableau 8. Préférence pour les produits italiens (Technologie)

	<i>Pour un produit de technologie fabriqué en Italie ou de marque italienne...</i>				Total
	<i>... est prêt à payer plus cher</i>	<i>... est prêt à payer moins cher</i>	<i>... est indifférent</i>	<i>... est sans opinion</i>	
Total des Italo-descendants	28,1%	1,3%	70,0%	0,6%	100%
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne	30,9%	2,5%	65,4%	1,2%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	25,3%	0%	74,7%	0%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

En effet, tant en Argentine qu'au Brésil, les produits asiatiques prennent de plus en plus de part de marché, occupant les rangs du bas-de-gamme à prix économique au détriment du haut-de-gamme fabriqué en Italie : « mais, prenons la technologie, ou ces choses-là, à vrai dire je ne m'y connais pas beaucoup, je ne sais pas grand'chose, c'est-à-dire, peut-être non, plus quelque chose de chinois ou japonais, dans ce sens, c'est plus alternatif », avoue M. Barbieri (E35). La technologie italienne n'est pas bien connue (« ces choses-là » vague et indéfini, « je ne m'y connais pas beaucoup », « je ne sais pas grand'chose »), pas même des ingénieurs comme Augusto Cirillo, ou ses fils Ivan et César (E47), tous deux étudiants en ingénierie également :

I. Cirillo – Technologie, je ne sais pas, la technologie italienne on ne connaît pas.

A. Cirillo – La seule chose que je vois c'est les voitures, n'est-ce pas ? Fiat et Ferrari, n'est-ce pas ? Les voitures, voilà... Mais en technologie... Il y a les... machines à impression, voilà, n'est-ce pas ? Il y a aussi... dans ma branche, il y a les machines à rayons X, aussi.

C. Cirillo – Le rayon des moteurs.

F. Cirillo – Mais... voilà, pour nous, une chose qu'on va consommer, voilà, en électronique, c'est difficile.

I. Cirillo – C'est parce que la source est en... aux États-Unis, la source des composants électroniques est aux États-Unis.

F. Cirillo – Japon, n'est-ce pas ?

Ici aussi, l'on retrouve des noms de marques célèbres (« Fiat et Ferrari »), mais qui relèvent davantage de l'imaginaire, du fantasme, que de la consommation courante. Les États-Unis semblent donc, tout autant voire plus que l'Italie, une référence – que ce soit comme destination de voyage, comme lieu de *shopping*, ou comme origine de produits et de marques. R. Conosciuto (E19) reconnaît là la limite d'un « point de vue subjectif » ou d'une différence générationnelle :

Au niveau du style, le design aussi, pour moi, à mes yeux, il y a une valeur additionnelle, oui. [Pour l'électroménager] je ne l'ai pas vu, peut-être qu'il existe, mais, peut-être parce que je ne suis pas vraiment en contact avec ce type de choses... Je pense qu'aujourd'hui l'Argentine en ce qui concerne l'électroménager, et la technologie, regarde beaucoup vers les États-Unis : des marques, des marques de là-bas. Mais bon, c'est un point de vue subjectif, peut-être que... des gens de trente ans de plus que moi comprennent qu'il y a une valeur additionnelle, mais moi je ne la connais pas.

Étant dessinatrice, elle n'ignore cependant pas que l'Italie jouit encore dans ce domaine d'un prestige particulier. F. Paternò (E16), secrétaire général de la *Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio, Indústria e Agricultura*, affirme en effet que « [...] le secteur des biens

d'équipement est le secteur qui en 2010 a eu l'échange le plus important entre l'Italie et le Brésil. Le Brésil bénéficie des technologies que l'Italie peut mettre à sa disposition, les entreprises italiennes bénéficient du marché que le Brésil peut offrir. » Les professionnels de certains secteurs peuvent donc être également des consommateurs avisés de technologie, comme le constate le secrétaire général de la *Camera di Commercio Italiana* de Córdoba, Rubén Quaino (E15) :

[...] un produit pour lequel, justement, le modèle est italien, c'est la technologie, le secteur de la machinerie ; la machinerie italienne a toujours été le cheval de bataille, disons, pour les importations argentines. Pourquoi ? Parce que l'Italie, c'est tout le packaging, par exemple, le matériel d'outillage, de haute précision, plein de secteurs, alimentaires, la distribution alimentaire, l'Italie est numéro un. C'est pourquoi cette machinerie et ce *know-how* ont toujours été, comment dire, l'idéal, qu'on a importé, tant que les conditions le permettaient. Mais de fait ici on utilise beaucoup de machines italiennes, dans beaucoup de secteurs [...]

À travers le vocabulaire du prestige (« modèle », « numéro un », « idéal ») se dessine l'image d'un pays à la pointe (« de haute précision ») dans des filières spécialisées³¹⁰. L'expression métaphorique du « cheval de bataille » y contribue, en même temps qu'elle soulève, avec le mot « bataille » associé à celui d'« importations », la question épineuse, sous-tendue d'enjeux politiques et diplomatiques, des échanges commerciaux et de l'accès des pays sud-américains aux produits italiens – une question que nous étudierons plus longuement ci-après, et qui se pose également pour tout ce qui relève de la culture.

7.2. La consommation de culture

L'Italie, terre des Arts et berceau de la Renaissance, est depuis des siècles vantée pour sa culture raffinée dont les sept Muses font leur nectar, déclinant la palette de leurs talents en différentes traditions artistiques et intellectuelles (opéra, néoréalisme, futurisme, etc.) exportées ensuite de par le monde et véhiculées par de grands noms. À l'étranger, et en particulier en Argentine et au Brésil, la culture italienne semble encore jouir d'un certain prestige, à en croire les réponses des Italo-descendants interrogés dans le cadre de cette étude (voir Tableau 9), dont une assez grande majorité (64,4%) dit accepter de payer plus cher pour un produit italien (livre, film, DVD, spectacle, concert, etc.). De nouveau cependant, l'écart entre les Italo-descendants possédant la *cittadinanza* italienne et ceux qui ne la possèdent pas est assez faible (moins d'un point d'écart) :

³¹⁰ Il s'agit toutefois ici de la vision d'un spécialiste, bien informé sur les transactions tandis que notre enquête portait sur le consommateur « lambda ».

Tableau 9. Préférence pour les produits italiens (Culture)

	<i>Pour un produit de culture fabriqué en Italie ou de marque italienne...</i>				Total
	<i>... est prêt à payer plus cher</i>	<i>... est prêt à payer moins cher</i>	<i>... est indifférent</i>	<i>... est sans opinion</i>	
Total des Italo-descendants	64,4%	0,6%	34,4%	0,6%	100%
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne	64,2%	1,2%	33,3%	1,2%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	64,6%	0%	35,4%	0%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

Comme pour l'alimentation et la mode, la préférence pour la culture italienne dérive de son prestige, de son aura de raffinement, qui la place à un « plus haut niveau » : « Une fois que j'ai connu un peu plus [la langue], s'est ouvert un univers de... accès la culture, n'est-ce pas ? Voilà, de... de plus haut niveau, voilà, avec la littérature, cinéma, musique... Tout cela crée... un univers duquel je ne veux plus m'éloigner ». Comme F. De Biasio (E39), il y a les passionnés ; et il y a les amateurs occasionnels, les dilettantes, les touche-à-tout, les fidèles et les novices, les exclusifs, les bons élèves, les assidus... et les autres, les réticents, les indifférents, les déçus et les nostalgiques. Leur consommation de culture italienne va plutôt vers le cinéma, la musique ou les livres, un peu de chaque ou rien de tout cela : « Non, des films, j'aime ça, mais la culture comme ça, cette chose-là non. [...] Si j'ai un magazine entre les mains, voilà, dans un endroit où je vais, qui soit.... Je ne fais pas de distinction, si c'est italien, si c'est français... Si ça me plaît, je regarde, je vois, tu comprends ? » La seule concession que P. Marzotto Delgado (E51) semble faire ici à la culture italienne, ce sont les films ; et en effet, c'est ce qui a le plus souvent été mentionné par les Italo-descendants interrogés sur leur consommation de culture italienne.

i. Cinéma et télévision

Le cinéma italien semble faire parmi les Italo-descendants de notre étude l'unanimité en sa faveur – à l'exception de R. Mancinelli (E22), qui avoue ne pas aimer le cinéma italien « dans l'absolu »... avant d'ajouter « l'actuel ». On peut donc en déduire qu'elle aime malgré tout le cinéma passé, à l'instar de Sabina Gómez (E32), qui dit avoir suivi « la série de films qui se vendent, les plus vieux, avec Marcello Mastroianni, les classiques, ou “La Strada” [xxx], “Stanno tutti bene”, ce type de films, pour voir si [elle] apprenai[t] la langue » quand elle étudiait l'italien. Regarder des films italiens est en effet une manière de pratiquer l'italien

et de s'entraîner en compréhension orale, comme pour Flávia Maria Sánchez De Paula (E50), qui a suivi une démarche progressive (comme le dénotent les adverbes de temps « après » et « ensuite ») : « Alors, après que j'ai commencé à étudier [l'italien], pour apprendre à écouter, n'est-ce pas ?, pour arriver à comprendre, j'ai commencé à... regarder pour apprendre avec les sous-titres italiens, ensuite en enlevant les sous-titres, en laissant seulement la langue originale ». Pour cela, il faut avoir accès aux films en langue originale, ce qui est possible avec les DVD, mais pas toujours au cinéma, et moins encore dans des moyennes et petites villes, comme le déplore R. Voltarel (E61) en insistant sur la question de l'« accès » : « le cinéma italien. [...] [En langue] Originale. On arrive à y avoir accès ici à São Paulo. [...] Et, les classiques, on va dire ça, Fellini, tu arrives /// tu arrives même à en acheter... c'est plus accessible. Mais même comme ça, à São Paulo. Si je suis à Leme, il n'y a... il n'y a pas accès ». C. Beitel-Bonanno (E30) et S. Baravelli (E43) se plaignent elles aussi de ne pas avoir facilement accès à des films italiens, la dernière regrettant d'être ainsi « désactualisée » par rapport aux dernières nouveautés. Car contrairement aux personnes plus âgées, qui semblent, comme en témoignent également Marco Marica et Dora Pentimalli Ruffa (E11) de l'*Istituto Italiano di Cultura* de Buenos Aires, préférer la « tradition cinématographique » (E33) et les classiques du cinéma italien (Fellini, De Sica, le néo-réalisme, la *commedia all'italiana*...), les jeunes générations ont au contraire une attirance pour « les films qui vont sortir » (E43), le cinéma actuel, qu'ils découvrent aussi à travers d'autres canaux, à l'instar de C. Cirillo (E47), qui télécharge des films sur internet, ou bien « par hasard », « ici ou là » comme R. Conosciuto (E19), adepte de la chaîne de télévision *Encuentro* « qui est très belle, et montre, disons, passe tous les films européens » (E19).

Car le cinéma italien se dilue en fait souvent dans l'acception plus générale du cinéma européen : « j'aime le cinéma européen en général, parce qu'il a un regard différent de celui du cinéma nord-américain, et... d'une certaine façon, je le sens plus proche du nôtre au-delà du fait qu'ils sont différents, mais je veux dire que c'est une autre... il y a une autre profondeur, je ne sais pas, moi j'aime ça » (E33). Ce cinéma européen, en opposition aux productions hollywoodiennes, apparaît comme un cinéma plus intellectuel (ce que suggère le substantif « profondeur ») – ou du moins, « autre », « différent » et par là, de nouveau, marqueur de distinction.

Intéressés par le cinéma européen en général, les plus jeunes, comme Tatiana Setti (E41), M. Barbieri (E35) et Andreas Locatelli Salvay (E36) confessent ne pas avoir de « préférence » pour le cinéma italien :

Je ne me connecterais pas beaucoup avec l'Italie pour me connecter. Je ne verrais pas
/// je ne verrais pas un film italien, pour le seul fait qu'il est italien. [xxx] c'est un bon

film, et c'est un bon réalisateur, et voyons : si c'est italien, français, ou je ne sais quoi. Le problème, c'est [-] d'avoir accès [-] à ces contenus, ce qui parfois ne... n'est pas facile. En ce sens l'Italie a un certain avantage parce que... beaucoup d'institutions favorisent les relations entre les deux pays, eh... Mais de nouveau, ce n'est pas... ce n'est pas sentimental, ce n'est pas que les gens, ou que moi je préfère, étudier des choses italiennes, parce que je ressens de la passion pour, pour le pays, sinon parce que... c'est intéressant. (E36)

L'intérêt démontré est mis ici sur le plan de la culture, et non pas de l'affect qui se trouve mis à distance (l'adjectif « sentimental », le substantif « passion » sont placés en négation) ; et d'une culture globalisée, qui s'intéresse autant aux films « italien[s], français, ou je ne sais quoi ». Se pose cependant de nouveau la question de l'« accès à ces contenus ». Or, l'une des institutions qui « favorisent les relations entre les deux pays », ou du moins qui est censée le faire, est, comme nous l'avons déjà évoqué en première partie, la télévision, et en particulier la chaîne Rai International. Flora Cavallero (E31) voit en effet en la Rai un moyen d'« être en contact avec l'italien ». On relève différents degrés de ce contact avec cette chaîne, qui va du « petit faible » (« *gustito* », E31) à une véritable « fascination » (E28). L'assiduité devant l'écran varie elle aussi de « on ne capte pas [la télévision italienne], n'est-ce pas ? Il n'y a pas moyen de [la] regarder » (E37), à « je ne [la] regarde presque pas. J'ai la chaîne, mais je ne la regarde presque pas » (E54), à « je regarde parfois la Rai, n'est-ce pas ? Le samedi soir, voilà, il y a les programmes de musique, de danse, un peu d'interviews... Un peu, peu de choses » (E47), à « en permanence » (E28). L'arrivée du câble a pu rendre plus accessible la chaîne italienne dans certains foyers, comme chez E. Zulio (E40), qui dit suivre les journaux télévisés, des émissions comme « *Affari tuoi* », des programmes musicaux, ou « plus populaires ». Mais en général, la préférence va aux films (E30, E60) – même si parfois il peut être difficile, à cause de la barrière de la langue, de les comprendre (E27) – et les animations (jeux, variétés, etc.) suscitent l'animosité : « je n'ai pas la patience » (E30), « c'est un vacarme, l'un parlant en même temps que l'autre » (E57), « *è pesante!*, il y a des jours où c'est fou, c'est insupportable à regarder » (E60). Lourdeur, mauvais goût, vacarme sont, selon E. Cordero (E29), le résultat du libéralisme berlusconien et du déclin conséquent d'une télévision jugée autrefois de qualité :

Non, la Rai, non, parce que la Rai aussi a disparu. Avec le phénomène de Berlusconi, de privatiser et que, pour tout, il faut payer pour regarder, la télévision italienne qui était merveilleuse a disparu. Parce que tu as vu, tu vas en Italie, tu entres d'un côté, il y a dix-sept chaînes, toutes des cochonneries et ensuite tout ce qui est bien, il faut payer huit euros, sept euros le match de football, cinq euros le film, quatre euros... La télévision italienne est une horreur ! Ils avaient un très bon niveau...

Au delà de l'indignation manifeste, exprimée par la tonalité exclamative et un vocabulaire fort et péjoratif (« cochonneries », « horreur »), l'opposition entre le présent et l'imparfait, l'adjectif « merveilleuse », la répétition du verbe « disparaître » traduisent un profond sentiment de nostalgie, qui semble, à l'aune des autres témoignages que nous avons recueillis, caractériser la vision d'une Italie (dé)passée, un fantasme nourri par un imaginaire collectif de prestige et de qualité. Ce passéisme domine cependant chez les plus âgés, tandis que les jeunes générations s'intéressent davantage à l'Italie contemporaine dans tout ce qu'elle comporte d'avant-gardes, mais réinventée à travers le filtre des nouvelles technologies et fondue dans le creuset de la globalisation : la spécificité italienne n'aurait donc plus vraiment sens aujourd'hui où le libéralisme à tout crin s'est emparé de la principale chaîne de télévision italienne, dénaturant ainsi sa mission « civilisatrice » – splendeurs et misères que le romancier Carlo D'Amicis retraça récemment dans un pamphlet brûlant mettant à nu les dichotomies de l'Italie berlusconienne³¹¹. Le contact avec la Rai serait ainsi, sauf quelques exceptions, plus une diversion, un discret écho d'Italie qu'un véritable lien entre les Italo-descendants de notre étude et leur pays d'origine, de toute apparence indépendant de la *doppia cittadinanza*. Le cinéma quant à lui, remplirait une fonction de marqueur socio-intellectuel opérant une distinction entre les grosses productions hollywoodiennes et le cinéma d'art et d'essai, appelé en Amérique Latine, comme en Italie, « *alternativo* ».

De la même manière, écouter de la musique italienne, c'est-à-dire européenne, est une façon de se démarquer des musiques populaires : « Je ne m'identifie pas aux indigènes, mes racines sont européennes. Écouter du folklore ça ne me touche pas, écouter de la musique italienne ça me touche » (Q8). Ce que l'on appelle « *folclore* » en Argentine est la musique traditionnelle *criolla*, qui est une musique de terroir, mêlant rythmes et sons hérités des tribus *indígenas*, très en vogue dans les provinces andines du nord du pays. La musique, et surtout l'émotion qu'elle provoque (ou non), est ici directement liée à la question de l'identité, qui se définit par un rejet (« je ne m'identifie pas ») d'un côté, et par une appartenance et un héritage (« racines ») de l'autre : ce balancement est rendu par une opposition entre « indigènes », ici péjoratif, et « européennes », entre la négation (« ça ne me touche pas ») et l'affirmation (« ça me touche »), et par une symétrie binaire structurée sur la répétition du verbe « écouter ». Cette phrase est brève, mais révélatrice de dichotomies profondément ancrées dans les cultures latino-américaines, qui sont traversées de lignes de rupture (générationnelles, sociales, ethniques) dont la musique et les spectacles sont des catalyseurs.

³¹¹ Carlo De Amicis, *La battuta perfetta*, Rome : Minimum Fax, 2010, 363 p.

ii. Musique et spectacles

Comme pour le cinéma, lorsque l'on évoque la musique, ce sont souvent les chanteurs dits « populaires » qui sont cités : Eros Ramazzotti, Laura Pausini (E34, E62), Pavarotti, Andrea Bocelli (E32), ces chanteurs actuels, dotés d'un capital de sympathie³¹², qui passent sur les grandes ondes d'Amérique Latine. M. Bocchi (E57) attire cependant notre attention sur la nuance qui existe dans la notion de « populaire » en italien et en portugais, lui qui apprécie la musique italienne, « principalement la plus... plus ancienne. [Réfléchissant] Même la folklorique, n'est-ce pas, qu'ils appellent "*popolare*", et la "*leggera*", qui est celle... qu'ici on appelle populaire »³¹³. Comme pour le cinéma, il y a donc ceux qui sont à peine capables de citer quelques noms (E62), et ceux qui sont fins connaisseurs, ceux qui, comme S. Gómez (E32), écoutent de la musique en espagnol et seulement « de temps en temps » de la musique italienne, et ceux qui sont « toujours en contact », comme S. Baravelli (E43), qui explique : « j'écoute beaucoup... la radio *online*, qui est de la radio en direct, type ce qui est en train de passer en Italie, j'arrive à l'avoir par internet, j'écoute beaucoup de radio ». Internet devient alors un espace de contemporanéité (ce qu'illustre, en portugais, l'usage du gérondif) qui permet d'être en phase avec l'actualité musicale, et ainsi, de découvrir des talents inconnus, d'anticiper des tendances ou d'accompagner les avant-gardes à travers les modalités participatives que permet l'échange en ligne (E50). Lucrezia Di Greco (E56) aime, elle aussi, explorer des aspects inconnus, ou méconnus, de la musique italienne : elle se définit comme une « consommatrice [...] de cette chose musicale », mais qui s'efforce de sortir des sentiers battus (ceux des Trois Ténors par exemple) et d'échapper à ce qu'elle appelle la « caricature du *funiculì funiculà* » pour mettre à jour des musiques différentes (à travers, en particulier, un travail artistique sur la tarantelle). Mais elle déplore, d'autant plus dans la période qui a marqué le « Moment Italie-Brésil »³¹⁴ en 2011-2012, la difficulté de « savoir suffisamment,

³¹² D. Marzini (E62) : « Je trouve ça sympa » (en portugais : « *acho legal* » ; « *legal* » a le sens familier de « cool », « chouette »).

³¹³ En portugais : « principalmente a mais... mais antiga. [Réfléchissant] Até a folclórica, né?, que eles chamam de "*popolare*", e a "*leggera*", que é aquela... que a gente chama aqui de popular ». Au Brésil en effet, la MPB (acronyme de *Música Popular Brasileira*) est un genre musical né dans les années 1960, dans la lignée de la bossa nova, et qui est « populaire » surtout au sein des élites cultivées et de la classe moyenne urbaine.

³¹⁴ « Le Moment Italie-Brésil veut être une grande fête pour célébrer ce que nous avons en commun. Le projet MIB est quelque chose que nous voulons construire avec nos amis brésiliens et italiens qui souhaitent donner leur contribution. Nous allons parler d'art, de culture, de musique, de design, de mode, mais aussi de gastronomie et des fêtes traditionnelles. En somme : toutes les choses que l'Italie et le Brésil ont créées et aiment ensemble » (Gherardo La Francesca, ambassadeur d'Italie à Brasília, dans revue *Insieme* du 19 novembre 2010, disponible sur le site officiel du Momento Itália-Brasil : <http://www.momentoitabiabrasile.com.br/quemSomos.asp> [consulté le 19 avril 2012]).

avoir suffisamment d'informations, avoir des informations sur des choses qui d'un point de vue institutionnel [l]'intéressent » (E56).

Cette difficulté à obtenir des informations sur les activités institutionnelles en matière de culture est évoquée dans d'autres témoignages, pour expliquer le manque d'assiduité à des événements culturels : R. Conosciuto (E19), l'air surprise, avoue « ne même pas être au courant de tout cela ! » quand nous lui demandons si elle fréquente l'*Istituto Italiano di Cultura*, qui est pourtant à deux pas de chez elle à Buenos Aires ; C. Beitel-Bonanno (E30) regrette de ne pas pouvoir sortir plus souvent pour des raisons d'incompatibilité d'horaires, mais surtout parce qu'elle n'est pas au courant de ce qui se passe à l'*Istituto Italiano di Cultura*, faute d'un « moyen de diffusion » et d'une plus large « publication » ; Giordano Sposato (E25) avoue n'aller à aucun spectacle culturel, non par manque d'intérêt, mais par manque de temps, tout comme A. Deflorian Couto (E45):

Peut-être par manque d'information... Tu vois, quand il y a des expositions, comme ça, on l'apprend parfois dans le journal, mais il n'y a pas cette approche si /// n'est-ce pas ?, on n'arrive pas... parfois à savoir, ou quand on l'apprend c'est après, ou on n'a pas le temps d'y aller, n'est-ce pas ? /// cette course du quotidien. Mais c'est un défaut aussi, parce que ce serait une chose intéressante, c'est pas par manque de curiosité, ou par manque d'envie. Mais ça finit par être, n'est-ce pas ?, une bousculade, et on finit par ne pas... ne pas y aller. Mais voilà : aussi, ce n'est pas une chose très commune, d'avoir des expositions, qui soient, eh... annoncées [xxx] exposition, ou livre, qui soit, comme ça, je n'en vois pas qui ait beaucoup de divulgation, pour qu'on l'apprenne aussi.

Les images de la « bousculade », de la « course » révèlent en effet le manque de « temps » et de disponibilité pour les événements culturels qui passent après les préoccupations du « quotidien » en raison d'une priorité, mais pas d'un manque d'envie. Quant à l'information, il est intéressant de noter que si le public semble déplorer une trop faible visibilité des activités, les responsables de certains Instituts Culturels développent en revanche une communication sur leurs activités d'autant plus efficace qu'elle est pertinente et ciblée sur un « public spécifique », ainsi que l'explique D. Cannova (E12), directrice de l'*Istituto Italiano di Cultura* de Córdoba :

l'Institut a gagné, disons, dans le temps un certain prestige dans l'environnement, qui fait que, disons, il y a beaucoup d'étudiants qui s'adressent à nous. [...] cinéma, théâtre, danse, disons, tous les arts de la scène sont des activités faciles pour le public. Tout ce qui est plus spécifiquement, disons, conférences, travail plus de genre académique, on essaye de travailler toujours avec nos partenaires universitaires académiques ici, parce qu'on sait que c'est là-dedans qu'on a des interlocuteurs, des interlocuteurs et un public plus intéressés. Donc en fait, toutes les activités essayent d'avoir un public spécifique.

Le succès des activités dépend bien sûr de la qualité de la communication (qui se doit d'être adaptée au public visé), de l'investissement et du dynamisme des organisateurs (particulièrement palpables à Córdoba), de l'accessibilité des activités (problématique pour des zones géographiques éloignées, résolue en partie par la politique de « délocalisation »³¹⁵ de l'*Istituto*) mais aussi de l'interaction avec le public – et c'est là aussi que surgissent des différences notables selon les contextes : si en Argentine, en particulier dans les grandes villes comme Buenos Aires et Córdoba, l'on peut facilement percevoir un climat culturel effervescent, les Brésiliens présentent davantage des événements à caractère social, la culture étant réservée à une élite intellectuelle réduite, comme le constate S. De Santis (E13), coordinatrice didactique du *Centro de Cultura Italiana* de Curitiba :

Par exemple : ce qu'on organise toujours ici, parce que ça plaît aux élèves, ce sont des dîners de confraternisation à la fin du cursus; on a déjà créé des activités du type projection de films en langue italienne, langue originale, ça, ici, ça n'a pas beaucoup de... Ils participent mais ce n'est pas une chose qui... [*légère hésitation*] qui a beaucoup de succès en vérité; quelque chose de plus... les conférences, ils participent, souvent il faut les forcer pour qu'ils y aillent, donc ce n'est pas quelque chose qui... réussit à beaucoup les motiver. Ce sont plus des choses sociales, du type fêtes, du type dîners, c'est plus ça, que le côté culturel qui est moins, disons, moins apprécié. Donc un dîner a plus de succès qu'un film en langue originale, une fête a plus de succès que, je ne sais pas, une conférence sur... je ne sais pas, un aspect culturel de la littérature, de l'histoire...

En mettant en balance, à travers un système comparatif, « un dîner » « une fête » avec « un film en langue originale », « une conférence sur un aspect culturel de la littérature, de l'histoire », S. De Santis montre la préférence affichée des Italo-brésiliens pour des événements de type « festif », social et convivial (« confraternisation »), et leur réticence (suggérée par le fait qu'il faille les « forcer », « motiver ») envers des événements plus intellectuels. Pourtant, il se trouve des Italo-descendants curieux de renouer avec cette forme plus érudite de leur lien avec l'Italie. Ce sont en général ceux qui ont, pour des raisons personnelles ou professionnelles, conservé ou développé un lien plus étroit avec l'Italie (qu'ils aient ou non la *cittadinanza* italienne), tandis que la majorité reste attachée à des formes « populaires » souvent grevées de clichés ou de nostalgie, ou bien diluées dans le grand chaudron de la globalisation. En matière de musique et de spectacles comme de cinéma,

³¹⁵ « La délocalisation de nos activités, c'est un... ça fait partie de la mission de l'Institut : nous avons le devoir de toucher une population et une zone géographique aussi vaste que possible, disons, dans notre zone de compétence. Donc au moins une activité à Córdoba, une activité à l'extérieure : voilà, ça c'est le principe de base » (D. Cannova (E12) ; voir l'entretien, où elle cite ensuite des exemples d'activités culturelles hors les murs).

de livres et de savoirs, la césure générationnelle et sociale contribue à l'élaboration de formes multiples d'*italianità* qui diffèrent selon le prisme à travers lequel l'Italie est observée, et qui vont à l'encontre de la *doxa* uniformisante prônant l'identité (dans le sens d'« identique ») nationale des communautés d'*italiani all'estero*.

iii. Livres et savoirs

De la même manière que l'apprentissage de la langue italienne avait ouvert pour F. De Biasio (E39) tout un champ des savoirs, c'est suite à un cours de langue que M. Bocchi (E57) s'est inscrit à un cours de littérature italienne :

Ce que je fais, maintenant, j'essaye de suivre la programmation de films de la Casa de Dante, [...] Et... et j'ai déjà fréquenté le cours de... littérature italienne à la Casa de Dante, après avoir terminé la... le cours normal d'italien, j'ai commencé à fréquenter le cours de culture générale italienne, n'est-ce pas ?, qui sont donnés en italien, n'est-ce pas, tu as l'opportunité d'entendre la langue, et... de discuter...

Si la maîtrise de la langue peut être un élément stimulant à l'approfondissement de la culture (ici, par le cinéma, la littérature, la culture générale), ce dernier est aussi l'occasion « d'écouter » la langue, de la pratiquer – cercle vertueux qui unit les deux faces d'une même médaille, tel un yin et un yang intrinsèquement liés et inséparables. Mais le profil inverse de ce *Janus bifrons* est aussi que, sans la maîtrise de la langue, l'accès à la culture s'en trouve plus ardu et rend le tout « inintéressant », comme le fait remarquer T. Setti (E41) ; ou bien, l'« expérience de la culture est à travers l'espagnol » (E33) ou du portugais, donc « traduit » (E33), et donc faussé, ou réapproprié (selon que l'on souhaite donner une valeur négative ou positive à la traduction) par le filtre de la culture d'accueil. À l'inverse, il arrive, dans des cas très rares, que l'italien soit au contraire la langue d'élection, du moins en matière de lecture :

Même, parfois, c'est des livres traduits en italien, un livre français, ou d'un autre endroit, traduit en italien, parce que j'aime lire en italien. J'aime pas lire en portugais, j'aime lire en italien . [...] Même Paulo Coelho, je... j'ai acheté le livre en Italie et je l'ai lu en italien ! [rire] C'est un type qui est brésilien, n'est-ce pas ? Mais voilà, je suis pas du genre à lire beaucoup, tu sais, alors quand j'ai le temps, l'envie, je lis.

Le rire et la tonalité exclamative dénoncent ici la position extrême, presque paradoxale qui consiste à lire un auteur brésilien, Paulo Coelho, en italien, quand on est brésilien et qu'on a comme langue maternelle, donc parfaitement maîtrisée, le portugais – mais, dans ce cas précis, rejetée (« je n'aime pas ») : l'ambivalence est bien traduite par l'opposition symétrique

de la phrase « J'aime pas lire en portugais, j'aime lire en italien ». Le témoignage de S. Baravelli est donc assez exceptionnel, du fait aussi de la véritable « passion » qu'elle exprime pour tout ce qui est italien, et parce qu'étant de deuxième génération, elle a depuis sa plus tendre enfance baigné dans la langue et la culture italiennes. Avec le même profil (passionné et de deuxième génération), Amata et Carina Benedini (E28) sont fières de déclarer lire « en permanence » en italien et d'afficher, en montrant les rayons d'une étagère et en ouvrant une profonde armoire, leur « bibliothèque de livres en italien ».

Si tous ne sont pas aussi voraces, il n'en reste pas moins que la lecture – que ce soit par « goût », pour la plupart, ou, plus rarement, par intérêt professionnel, comme R. Mancinelli (E22) qui, en italien, consulte uniquement des livres « de type [...] sociologique, psychologique, livres de psychologie » – est souvent un point de contact important avec l'Italie et la culture italienne ; et ceux qui ne disposent pas d'un tel patrimoine personnel peuvent aussi recourir aux bibliothèques des instituts culturels, à l'instar de C. Beitel-Bonanno (E30), qui, quand elle étudiait l'italien à la Dante Alighieri, en profitait pour emprunter des livres et les photocopier. Néanmoins, le prêt pose aussi problème, comme le déplore D. Cannova (E12), directrice de *l'Istituto Italiano di Cultura* de Córdoba :

la bibliothèque [...] n'est pas aussi fréquentée que je le voudrais, ça je dois le reconnaître. On a le problème de la distance, ici : par exemple, vous savez, on a compétence sur une vaste région, zone, qui est grande trois fois l'Italie. Donc ça complique assez les prêts, donc on ne peut pas prêter nos supports en les envoyant où que ce soit. Donc ceci ne facilite pas beaucoup les choses, donc en fait c'est un public local, de la ville, ou, disons, de la province plus proche qui s'adresse à nous, les écoles, les étudiants universitaires et les professeurs, évidemment, de l'université, et disons qu'on essaye /// on a heureusement un catalogue *online* qui nous aide pour la consultation et tout ça. C'est une ouverture qu'effectivement j'essaie de rendre plus accessible.

Le prêt a donc aussi ses limites (on le voit avec le champ lexical du « problème » : « ça complique », « ne facilite pas »), qui sont surtout d'ordre pratique et matériel : peut-être, dans la lignée de ce « catalogue *online* », le développement et la diffusion du livre numérique et des nouvelles pratiques de lecture et de circulation des textes qu'il rend possible, pourront-ils résoudre, du moins en partie, ce problème d'« ouverture » et démocratiser la lecture pour les populations qui y ont moins facilement accès³¹⁶... D'ici là, les lecteurs devront se contenter des circuits traditionnels comme les bibliothèques, ou les librairies : quand elle en a l'« opportunité », G. Rizzo Schiavoni (E49) s'arrête dans une librairie pour acheter des livres

³¹⁶ Voir Brigitte Juanals, *La culture de l'information. Du livre au numérique*, Paris, Hermès science publications ; Lavoisier, 2003, 243 p.

en italien ; s'il lui arrive de se faire livrer, Alice Fantini Medeiro (E52) dit aimer aller à la « Livraria Cultura » pour voir les « nouveautés ».

Pour la lecture aussi, comme pour le cinéma et la musique, l'on retrouve des différences, entre ceux, comme cette dernière, attirés par les nouveautés de l'actualité littéraire, et ceux, comme A. Bianco (E60), qui préfèrent les « classiques, livres des comédies de Totò, certaines poésies de Totò [...] des choses classiques [...], même si elles sont en dialecte napolitain, pour tenter de rester attaché à ça »³¹⁷ – différence qui cette fois ne recoupe pas la césure générationnelle, car A. Fantini Medeiro, amatrice de nouveautés, est âgée de soixante-dix huit ans, tandis que A. Bianco, fidèle aux classiques, a trente ans ; leur point commun, cependant, est d'être tous deux de deuxième génération, comme presque tous les gros consommateurs de livres en italien parmi les Italo-descendants que nous avons rencontrés. Ce degré de contact avec l'Italie et la culture italienne explique très probablement cet « attachement », de moins en moins fort à mesure que l'on s'éloigne de l'ancêtre italien : le verbe choisi par A. Bianco n'est pas anodin, car en portugais, « *prender* » signifie « prendre », dans le sens de « saisir » et donc, dans un contexte policier, « attraper, arrêter » ; le participe passé « *preso* » peut alors évoquer aussi un « prisonnier », ou du moins, un individu « relié » par des « attaches » (d'où notre traduction). On retrouve aussi, surmonté dans ce cas-là mais néanmoins d'importance, l'obstacle de la langue (ici, le dialecte napolitain) dans l'accès à la culture italienne ; d'autres, comme R. Voltarel (E61), mentionnent le « prix élevé », le « choix » restreint, la difficulté à trouver matière à satisfaire l'envie de suivre l'actualité culturelle qui, si elle se répand, reste encore l'apanage de classes sociales urbaines aisées, disposant du pouvoir d'achat et de la proximité géographique des grandes villes comme Buenos Aires ou São Paulo qui leur permet de « consommer » de la culture italienne, classique et contemporaine ; les moins privilégiés, ou les moins actifs, se contentent ainsi d'un contact sporadique, superficiel, quand il n'est pas inexistant.

De cette étude, à la fois quantitative et qualitative, de la consommation de biens et de culture italiens par les Italo-descendants en Argentine et au Brésil, il apparaît que, malgré le prestige qui entoure les marques et la culture italiennes dans certains domaines, le goût pour le « *made in Italy* » reste en fait souvent un vœu pieux, car la préférence est guidée par d'autres critères (prix, disponibilité, habitudes, etc.) imposés par le contexte économique et politique national et international.

³¹⁷ En portugais : « clássicos, livros das comédias de Totò, algumas poesias de Totò [...] coisas clássicas [...], por mais que estejam em dialeto napolitano, pra tentar ficar preso a isso ».

7.3. L'accès aux biens et à la culture

Le premier motif évoqué, de manière récurrente, à la fois en réponse aux questionnaires et dans les entretiens que nous avons réalisés au cours de cette recherche en Argentine et au Brésil, pour expliquer la faible (voire nulle) consommation de produits italiens, fut leur prix, jugé trop élevé, et surtout, la différence entre le prix de ces produits fabriqués en Italie, et celui des produits fabriqués à l'échelle nationale – différence que l'origine italienne ne justifie pas forcément, et qui apparaît alors pour Marcela Manocchio (E29) comme un « *disparate* » (« absurdité ») d'autant plus indignant « quand ça ne le vaut pas » (E17) :

Ce qu'il se passe, c'est que c'est pas qu'on ne veut pas, c'est pas qu'on ne veut pas, qu'on ne peut pas acheter, mais aussi, voilà, on sait pas que beaucoup de choses existent ; c'est-à-dire : ça n'arrive pas ici ! Il y a beaucoup, ici, de produits chinois, beaucoup de produits japonais qui arrivent, quelques produits d'Amérique du Nord mais, sauf dans les supermarchés quand ils font la journée de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne, les produits originaux sont super chers, quand on va sur internet pour comparer entre ce qu'ils coûtent en Italie et après qu'ils sont arrivés ici... [...] À mon avis, c'est quelque chose qui va contre le producteur, parce qu'il ne gagne pas plus, voilà, et qui est contre le consommateur, parce qu'il ne peut pas payer. Moi, je ne veux pas payer aux supermarchés, qui normalement sont des capitaux étrangers, cette différence de prix quand ça ne le vaut pas – ça arrive avec les produits d'alimentation, électroniques, et la grande infinité de choses que l'on vend dans les supermarchés. La monnaie n'aide pas beaucoup non plus : ici les taxes sur les importations sont exagérées.

Au moyen des multiples négations, Gustavo Braida (E17) exprime ici son impuissance (« on ne peut pas ») et son ignorance (« on ne sait pas ») face au marché des produits italiens, et surtout aux circuits de distribution. Non sans idéologie, il met en parallèle le producteur et le consommateur exposés tous deux comme d'innocentes victimes d'un marché capitaliste et rejette la faute sur les intermédiaires : les supermarchés, prétendument gérés par des « capitaux étrangers », la différence du taux de change et les « taxes sur les importations ». Il faut savoir qu'au moment de cette étude, l'Argentine, déjà chroniquement affaiblie par une inflation galopante et des crises économiques sismiques à répétition, prenait des mesures drastiques visant à réduire, voire prohiber certaines importations – mesures que A. Salvay (E36) interprète comme le résultat d'un « modèle productif » peu compétitif :

la question c'est que, ce qui est importé est toujours cher ; ici oui, c'est cher. Il y a un tas d'obstacles. [xxx] Et c'est cher parce que le modèle productif que ce pays génère, génère très peu de profit. Ici nous dépendons de ce qui pousse dans les champs, rien d'autre. Il n'y a pas de valeur ajoutée, rien... C'est un pays rentier, il vit de ce qui... de

ce qui sort des champs, c'est-à-dire c'est... Dans cette réalité, tout revient cher là où, pour rendre une entreprise compétitive, il faut fermer la douane pour que... l'entreprise compétitrice ne fasse pas entrer ses produits.

De cette description se dégage l'image d'un pays « fermé » à la concurrence pourtant féconde en stimulation et émulation, vivant sur ses acquis et l'extraction des matières premières comme unique source de profits (« rien d'autre ») sans chercher à « générer » des plus-values – « obstacle » majeur au développement économique, qui risque en effet d'installer l'Argentine dans un rapport de néo-colonialisme propice aux dérives typiques des républiques bananières (comme le suggère le verbe « dépendre »), alors que l'économie actuelle consiste plutôt en un échange dynamique entre entrées et sorties de marchandises, permises grâce à l'ouverture des frontières.

L'Union Européenne en vint même à saisir l'Organisation Mondiale du Commerce pour dénoncer la politique protectionniste progressivement mise en place par le gouvernement argentin sous la présidence de Cristina Kirchner³¹⁸. Car, comme le soulignait G. Braida (E17) plus haut, cela touche à la fois le consommateur, mais aussi le producteur, et tous les maillons de la chaîne commerciale, dont certains intermédiaires, comme les distributeurs, qui ne sont pas tous des « capitaux étrangers », mais souffrent également de cette difficulté à travailler dans un tel contexte de restrictions, où « il est compliqué de se débrouiller en continuité avec les importations » (E20). En ce qui concerne davantage les relations avec l'Italie, D. Cannova (E12), de son point de vue de directrice de l'*Istituto Italiano di Cultura* de Córdoba, constate qu'

il y a, bon, deux plans, ici : au niveau commercial, comme je vous le disais, on travaille en réseau avec les institutions italiennes présentes ici, donc avec la Chambre de commerce italienne, et on sait bien que la Chambre de commerce italienne a des contacts constants avec l'attaché commercial à l'Ambassade de Buenos Aires justement autour de la problématique de l'importation de pièces de tout ce qui est, justement, l'importation pour le travail de ces entreprises qui sont liées à l'Italie. Il ne faut pas nier, on ne peut pas nier qu'il y a des préoccupations autour de ceci, il y a des entreprises qui ont déjà souffert de ce blocus, il y en a d'autres qui peuvent travailler sans problème jusqu'à maintenant. Donc je sais qu'on est, disons, dans une alerte orange sur ceci, c'est pas l'alerte rouge, mais de toute manière, on veille beaucoup à cet aspect. Pour ce qui est du strictement culturel, il y a des entraves, qui se manifestent surtout au niveau de l'importation temporaire d'œuvres d'art. Chacun de nous, on a des histoires à vous raconter autour de ça, beaucoup de difficultés, beaucoup de démarches à faire pour pouvoir libérer de la douane les expositions d'art et, c'est tout récent, une circulaire du Ministère des Affaires Étrangères argentin qui

³¹⁸ Voir Dépêche AFP « Plainte de l'UE contre l'Argentine à l'OMC pour restriction aux importations » du 25 mai 2012, disponible sur : http://www.lexpress.fr/actualites/1/monde/plainte-de-l-ue-contre-l-argentine-a-l-omc-pour-restriction-aux-importations_1118680.html [consulté le 20 avril 2012].

justement devrait favoriser et libéraliser cet aspect d'importation temporaire pour les représentations diplomatiques. [...] Maintenant en mars, quand on a inauguré l'exposition visible au musée Caraffa, on a eu de graves difficultés, on a justement fait appel à cette circulaire mais la douane n'était pas en connaissance de cette circulaire, donc il y a eu effectivement des difficultés là-dessus.

L'insistance sur les « difficultés » – terme également récurrent dans les propos de R. Quaino (E15), secrétaire général de la *Camera di Commercio Italiana* de Córdoba –, estimées « nombreuses » et « graves » dans ce propos, dépeint un climat tendu où règne avant tout la vigilance (« préoccupation », « veille », « alerte ») illustrée par une référence au code couleur (« alerte orange », « alerte rouge ») de la sécurité météorologique. Comme par un effet d'apaisement, tout ce qu'il y a de plus diplomatique, D. Cannova semble tenter de désamorcer l'effet d'alarme en rassurant par un anticlimax lexical (le « blocus », devient des « entraves » qui elles-mêmes se réduisent à des « difficultés ») et en évoquant une circulaire du Ministère des Affaires Étrangères argentin aux allures de *deus ex machina*, qui pourrait résoudre la situation. Il ressort ainsi clairement de ce témoignage que les questions douanières ne sont que la pointe émergée d'un iceberg qui implique en réalité des problématiques (géo)politiques « dans un pays qui a un très fort discours national, et nationaliste peut-être » (E12) et qui, de l'avis d'A. Lepore (E11), consul général d'Italie à Córdoba, doit encore définir clairement son positionnement : « Il problema è l'Argentina: finché l'Argentina non deciderà cosa vuole essere, che cammino prenderà, se una economia di mercato a forte [--] sensibilità sociale, come sembrava essere, o invece uno strano... uno strano miscuglio di chavismo e di ruberie interne, la cosa si fa difficile ». Usant lui aussi de l'adjectif « difficile », et d'un vocabulaire teinté d'une nuance dépréciative, voire critique (« strano miscuglio », « ruberie »), cet observateur est on ne peut mieux placé, et formé par sa carrière diplomatique, pour apporter une analyse politique et économique pertinente de ce que R. Quaino (E15) désigne comme un « régime d'autarcie » : la référence au « chavismo » dépasse le cadre strictement argentin pour toucher la question des équilibres latino-américains au sein du Mercosur³¹⁹, en particulier de l'alliance entre l'Argentine de Cristina Kirchner et le Vénézuéla d'Hugo Chávez. Comme le soulignent Marina Izzo et Andrea Stocchiero³²⁰, la coopération bilatérale ne peut aujourd'hui faire l'économie d'une politique macrorégionale qui tient compte de la dynamique d'intégration à l'œuvre tant en Europe qu'en Amérique Latine.

³¹⁹ D'autant plus qu'en cette période, l'Argentine restreignait ses importations de l'Union Européenne, mais aussi des pays du Mercosur, tandis qu'elle continuait à exporter, principalement vers ces derniers, auxquels elle demandait également un soutien diplomatique dans la crise qui l'opposa au gouvernement britannique au sujet des îles Falkland/Malvinas (Malouines).

³²⁰ M. Izzo et A. Stocchiero, « La cooperazione decentrata italiana in America latina: le ragioni di una presenza », *op. cit.*, p. 28.

Néanmoins, il ne faudrait pas oublier que lorsque l'on parle de relations bilatérales (et c'est ce qui nous occupe dans cette recherche), le deuxième pays entre également en ligne de compte et il a un rôle, souvent non négligeable, à jouer. En évoquant la susceptibilité de l'Argentine kirchneriste en matière de souveraineté nationale³²¹, D. Cannova (E12) rappelle l'épineuse position de l'Italie dans un pays culturellement si proche où pourtant elle doit bien se garder d'exprimer ses velléités d'ingérence :

Donc, attention, c'est pas qu'ici c'est l'Italie, ici c'est un pays où c'est très facile de faire un discours qui a à voir avec l'Italie, mais c'est pas qu'on est une succursale de l'Italie ! [...] les relations politiques entre l'Italie et l'Argentine ont été des pires, dans la dernière décennie, depuis ce qui s'est passé avec le fameux « *tango bond* ». Donc ce n'est qu'il y a un an qu'un ministre des Affaires Étrangères est venu en visite officielle en Argentine depuis dix ans d'absence ! Et ce n'est que l'année dernière, à l'occasion des célébrations du cent-cinquantième de l'Unité d'Italie, que la présidente Kirchner est allée en Italie reçue par notre président de la République. Donc il faut tenir présent aussi ce, disons, cadre de relations politiques.

Mais si, en effet, l'on tient compte de ce « cadre de relations politiques », il ne faut pas négliger non plus qu'une « relation » est à double sens, et que, par un effet de cercle vicieux (ou vertueux ?), les décisions de l'un ont nécessairement un impact sur la situation de l'autre. La crise qui sévit en Europe, et en particulier en Italie, depuis 2008, est « en train de miner un peu, c'est en train de créer des problèmes de rapports commerciaux entre l'Italie et le Brésil.[...] Aujourd'hui donc, un peu à cause de la crise, l'Italie n'est plus vue comme un endroit dont on peut profiter pour faire des affaires, peut-être à grande échelle, de grande entreprise, mais à petite échelle, ce n'est plus le cas » (E13). Selon R. Quaino (E15) qui, en tant que secrétaire général de la *Camera di Commercio Italiana* de Córdoba, est aux premières loges pour observer les échanges commerciaux entre l'Italie et l'Argentine, il ne se passe actuellement (du moins en mars 2012, au moment de notre enquête de terrain) « absolument rien ». L'Italie semble sur la défensive, attendant de voir quelle évolution prendra l'Argentine ; cette dernière, échaudée par le départ des entreprises européennes au moment de la crise de la dette argentine, se garde bien d'interagir avec un pays en récession, lui préférant d'autres partenaires plus intéressants, comme les États-Unis, ou encore, de plus en plus, l'Asie :

avec la crise de... la dette, mais déjà avant, les relations qu'il y avait avec la France et avec l'Italie, et qui étaient merveilleuses, disparurent. Renault s'en est allé, Fiat s'en

³²¹ Particulièrement exacerbée justement pendant notre travail de terrain en mars 2012, au moment des célébrations du trentième anniversaire de la guerre des Malouines, qui suscita des controverses ardentes autour de l'occupation britannique des îles Falkland/Malvinas, qui sont toujours revendiquées par l'Argentine.

est allé, Citroën s'en est allé, maintenant ils sont en train de revenir mais en réalité ils s'en sont allés, eux qui étaient des usines leaders en Argentine. Toute la mode était française et italienne, tous les parfums étaient des parfums italiens, tous les... les vêtements, les tracteurs, les machines, l'électroménager était italiens et français, bon, ça, ça a disparu. Leur place a été occupée par les Chinois, d'abord les Américains, mais ici, les Américains ne marchent pas parce que nous avons, comme... comme pays, un anti... nous sommes le pays le plus anti-nord-américain comme culture qui existe en Amérique Latine. Alors leur place est occupée par des gens comme les Chinois, aujourd'hui il ne viendrait à personne de s'acheter une moto italienne, les gens vont acheter la moto chinoise. Mais pas le public, les commerçants aussi ! [...] Ce qu'il se passe c'est que les produits italiens ont disparu. [...] Disparu ! Ici on n'en trouve plus. En réalité en Argentine il n'y a plus rien de France ou d'Italie, pratiquement. C'est très difficile de trouver des produits.

E. Cordero (E29) reprend ici les mêmes termes (« merveilleuses », « disparu ») que ceux qu'il a déjà utilisés pour décrire l'évolution de la télévision italienne, de même qu'il exprime ici aussi une sorte de nostalgie teintée d'amertume et d'indignation face à la « disparition » (scandée par la répétition à quatre reprises du verbe « disparaître ») des produits italiens en Argentine, remplacés par des produits de l'industrie chinoise. Il est intéressant de noter que tandis que ces produits européens semblent avoir disparu d'Argentine (pour les raisons que nous venons d'évoquer), l'évolution s'est faite dans la trajectoire inverse au Brésil³²², où au contraire ils seraient apparus et se seraient multipliés, et diffusés plus largement ces dernières années, comme le constate A. Fantini Medeiro (E52) : « Il y a une vingtaine d'années, disons, tu ne trouvais pas très facilement, quelque chose. Mais aujourd'hui... Aujourd'hui tu trouves ici, à São Roque, n'importe quelle chose, n'importe quel supermarché, s'il n'y en a pas, tu demandes, ils le commandent ». São Roque étant une bourgade, le fait qu'on puisse y trouver désormais des produits italiens montre combien leur distribution s'est étendue, dépassant les seules métropoles et grands centres urbains auxquels elle était auparavant limitée. Mariella Deflorian Moreira (E42) remarque elle aussi que l'on trouve désormais facilement des produits italiens dans les supermarchés, et A. Bianco (E60) se réjouit que les prix tendent à « s'égaliser » avec les prix brésiliens.

Cet enthousiasme peut s'avérer communicatif, et par un effet de bouche-à-oreille, promouvoir ces produits en parallèle des circuits publicitaires officiels : Carolina Vannini (E54), par exemple, recommanda à sa mère un pot de sauce de marque (apparemment) italienne ; A. Bianco « présente » la gastronomie italienne autour de lui :

³²² Peut-être l'Argentine est-elle encore ancrée sur le vieux modèle économique, compromis par la mondialisation, tandis que le Brésil, nouveau BRICS, voit son modèle économique émergent amplifié par la mondialisation ?

à chaque fois que je sors avec mes amis, j'ai une préférence pour le vin italien, alors je finis par présenter, la nourriture italienne, « Où on va ? » – « Allons dans un endroit italien », parce que j'aime ça ! Alors... je crois que, sans forcer, il y a un « quelque chose » d'ambassadeur, il y a un « quelque chose » de pouvoir promouvoir. Maintenant... sans aucun intérêt... outre le... le plaisir momentané.

De cette manière, les Italo-descendants consommateurs de produits italiens joueraient aussi ce rôle subtil (« sans forcer ») de *soft power* évoqué en première partie, participant de manière implicite à la promotion des produits italiens. Les exemples de C. Vannini et A. Bianco furent cependant, parmi tous les Italo-descendants que nous avons interrogés, les seuls cas qui puissent illustrer et confirmer cette hypothèse (bien que ce dernier la relativise en insistant sur le « plaisir momentané » lié à la posture hédoniste, et non nationaliste, qui motive sa préférence pour les produits italiens) : même le fait d'emmener des amis dans un restaurant italien n'est pas forcément une habitude pour les autres.

Par ailleurs, certains ne voient pas l'intérêt d'acheter des produits italiens, encore souvent bien plus chers, car ils trouvent déjà tout ce dont ils ont besoin au Brésil, ou, à l'instar de L. Di Greco (E56), ils remplacent ces produits (comme l'huile d'olive par exemple) par des « substituts » fabriqués au Brésil et tout aussi bons. Néanmoins, le *made in Italy* conserve une force d'attraction notable, particulièrement sur des classes moyennes dont le pouvoir d'achat croissant se traduit par un niveau de vie calqué sur les standards européens, ainsi que l'explique F. Paternò (E16), secrétaire général de la *Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio, Indústria e Agricultura* de São Paulo :

in Brasile la fascia di consumo a cui bisogna attingere è proprio quello che lo compra per la prima volta; ma per la prima volta compra una bottiglia di vino per uscire con la propria fidanzata e avere la soddisfazione di bere un bicchiere di vino. Noi abbiamo avuto delle campionature di bottiglie di vino che venivano vendute con due bicchieri, con due bellissimi calici: hanno avuto un successo enorme – non noi, delle imprese a noi legate – perché evidentemente, chi comprava, comprava il kit, non aveva mai bevuto vino. C'era il cavatappi, i due bicchieri e la bottiglia. Che poi il vino fosse scadente, non era importante, perché poi tanto non lo conosceva, non era nessun bordeaux, non era nessun chianti! Era semplicemente la possibilità di avere un bene di consumo [-] nuovo [...]

L'exemple invoqué par F. Paternò est frappant, et rejoint les conclusions de l'enquête statistique menée par Fátima Guardani et Ricardo Gioia ³²³ sur la manière dont les jeunes Brésiliens perçoivent les produits d'origine italienne : l'Italie dispose d'un « patrimoine de

³²³ F. Guardani et R. M. Gioia, « A confiança do público jovem nos produtos de origem italiana », *op. cit.*, p. 113.

marque »³²⁴ qui suscite la confiance chez les consommateurs potentiels, « de manière diffuse » (E16), qu'ils soient de descendance italienne ou pas, qu'ils aient la *cittadinanza* italienne ou pas. Les auteurs concluent, en écho avec le travail de Salvatore Snaiderbaur³²⁵ sur le succès du *made in Italy* en Chine (autre pays émergent du groupe des BRICS) : « Malgré tout, au-delà de ce que le pays d'origine "Italie" signifie en termes de qualité de produits, cette étude signale la nécessité d'autres associations, liées plus au style de vie symbolisé par les produits »³²⁶. Plus encore que des produits, c'est donc un modèle productif que l'Italie pourrait exporter, en misant sur les échanges universitaires et la formation continue, ainsi que sur la promotion des formats d'entreprises qui ont fait la *success story* du « *miracolo economico* ».

³²⁴ *Ibid.*, p. 111.

³²⁵ Salvatore Snaiderbaur, « "Made in Italy" in China. From Country of Origin to Country Concept Branding », in *The Icfai Journal of Brand Management*, vol. VI, n. 3 et 4, septembre-décembre 2009, p. 63-74, *apud* F. Guardani et R. M. Gioia, « A confiança do público jovem nos produtos de origem italiana », *op. cit.*, p. 113.

³²⁶ F. Guardani et R. M. Gioia, « A confiança do público jovem nos produtos de origem italiana », *op. cit.*, p. 113.

Chapitre 8

Promoteurs

« Indubbiamente, quando si dice “emigrati, ambasciatori dell'Italia nel mondo”, c'è del vero – perché le nostre comunità, quelle salde, quelle che hanno mantenuto questo forte vincolo culturale con l'Italia, sono state soprattutto promotori e promotrici del sistema economico italiano. Quindi ha una forte valenza economica » : dans la lignée de la théorie de L. Einaudi³²⁷, F. Narducci (E5) établit ici un lien entre le maintien d'une identité culturelle « solide », et la promotion du système économique, cette synergie se révélant source de bénéfices et de profits : le « forte vincolo culturale » aurait ainsi comme conséquence une « forte valenza economica », si l'on en croit ce parallélisme syntaxique. Comme nous l'avons montré précédemment, en Argentine et au Brésil les Italo-descendants semblent, pour les raisons que nous avons évoquées, être assez faiblement consommateurs de produits et de services italiens, même s'ils sont souvent conscients de la valeur ajoutée et du prestige du *made in Italy* ; sont-ils donc en mesure de promouvoir ces produits, de les recommander, de vanter la marque « Italie » ? Cette promotion peut, comme nous l'avons vu, se déployer à travers le conseil informel et le bouche-à-oreille. Mais elle peut aussi passer par la reproduction des structures commerciales et industrielles italiennes.

8.1. Format

Du fait de son prestige reconnu dans certaines branches en particulier, l'Italie apparaît donc avant tout comme une référence, comme en témoigne Osvaldo Crea (E24), qui se définit à la fois comme ingénieur et industriel : « Si l'Italie a une influence, c'est dans mon travail, [...] dans la cuisine, c'est une source d'inspiration, le design italien, et je vais dans les foires, et ça a toujours été une référence [xxx]. Je sais que ce qui est italien a un peu une influence

³²⁷ L. Einaudi, *Un principe mercante. Studio sulla espansione coloniale italiana*, op. cit.

mondiale ». R. Quaino (E15), secrétaire général de la *Camera di Commercio Italiana* de Córdoba, le confirme de son point de vue d'observateur qualifié : pour certaines entreprises,

leur idéal est en Italie, c'est-à-dire, l'Italie représente une icône de l'excellence, du design, de la qualité, donc d'une certaine manière ces entreprises jeunes ont toujours comme référence l'Italie comme un pays de... de première ligne, en ce qui concerne la production, la commercialisation du produit. Dans d'autres cas, non, ça se perd, et ces jeunes se consacrent à d'autres domaines, commercial ou productif, disons, et le lien avec l'Italie commence à s'affaiblir.

L'Italie, dotée d'une aura presque sacrée (« idéal », « icône ») aurait ainsi valeur de référence et pouvoir d'influence sur les modèles et les tendances, mais seulement dans certains secteurs particuliers : le design, l'architecture, l'alimentation et la gastronomie (comme on l'a vu précédemment : la *pasta*, l'huile d'olive, le vin, le café, etc.), la machinerie pour l'outillage artisanal et industriel... Dans ces secteurs, elle resterait ainsi fournisseur et modèle de référence, mais dans d'autres, elle laisserait la place à des pays plus porteurs actuellement, comme les États-Unis et certains pays d'Asie (voir *supra*).

La forme la plus simple de promotion du mode de production italien est bien sûr par la vente des produits : on a discuté plus haut de la question de la consommation, mais en amont, les Italo-descendants assurent-ils la distribution et la commercialisation du « *made in Italy* » ? N'ayant que peu d'exemples, nous ne voulons pas, en généralisant, tirer ici des conclusions trop hâtives ; nous nous baserons donc modestement sur les quelques exemples de notre *corpus* : J. Castrano (E20), par exemple, qui opérait – avant que ne se pose la question évoquée *supra* des importations de biens étrangers en Argentine – comme « représentant d'une entreprise italienne » dans un secteur, comme on l'a vu, porteur de l'économie internationale italienne (les « produits liés à la beauté ») et qui a voyagé en Italie « pour voir les bureaux de l'entreprise ». Les voyages d'affaires sont en effet une part non négligeable (18,64%) de l'ensemble des voyages en Italie déclarés par les Italo-descendants de notre étude quantitative ; et, dans ce cadre, on note un écart important entre les Italo-descendants déclarant voyager pour affaires et possédant la *cittadinanza* italienne (13,56%) et ceux qui ne la possèdent pas (5,08%) – mais peut-être cela est-il dû, de nouveau, à un plus haut niveau de revenus, ou à une catégorie sociale plus élevée, ou à d'autres variables.

Dans un autre secteur tout aussi porteur, celui de l'alimentation, A. Bianco (E60), en tant que restaurateur spécialisé en gastronomie italienne, commercialise des vins italiens :

Notre restaurant, Dieu merci, vend beaucoup de vin ; et on a toujours eu une préférence pour ceux des Pouilles. Et autrefois, quand on a commencé le restaurant, tu trouvais rarement un vin des Pouilles pour boire un verre. Avec la, la modernisation

mondiale, avec l'évolution des Pouilles elles-mêmes, en parlant de vin, on a commencé à exiger des importateurs plus de vins des Pouilles. Alors aujourd'hui je crois que beaucoup de gens qui sont passés par notre restaurant connaissent ce vin des Pouilles, connaissent le Primitivo de Manduria, de Salento, connaissent le Salentino, le Negroamor, la *burrata* même, je crois que beaucoup de gens ont déjà pu connaître, ces choses qui sont vraiment propres à la gastronomie des Pouilles, à travers nous, ou par notre force.

Il est intéressant de noter ici l'origine régionale délimitée des produits importés : comme il le déclare lui-même, A. Bianco est davantage, dans son restaurant et à travers la gastronomie qu'il promeut, un « ambassadeur » de la région des Pouilles que de l'Italie. Il contribue à faire « connaître » (et donc consommer) des produits jusqu'alors méconnus au Brésil (la *burrata*, les *orecchiette*, ces vins qu'il mentionne), accompagnant ainsi, de façon presque synergique, et assurément transnationale, l'« évolution des Pouilles ». De cette manière, il s'insère dans une dynamique de redéfinition des échelles qu'Erik Swyngedouw théorisa en reprenant le concept de « glocalisation » (introduit par des économistes japonais à la fin des années 1980 et popularisé en 1994 par Roland Robertson³²⁸) pour définir, entre autres, « des activités économiques et des réseaux commerciaux [qui] deviennent simultanément plus localisés/régionalisés et transnationaux »³²⁹. M. Izzo et A. Stocchiero³³⁰ remarquent en effet que les Italo-descendants conservent un lien plus fort avec la région d'origine de leurs ancêtres qu'avec l'Italie, et qu'il est donc plus naturel pour eux d'instituer des relations économiques ; d'autre part, les autorités locales visent de plus en plus l'internationalisation de leurs territoires. Quand ces deux tendances se rejoignent, naissent des initiatives que ces deux auteurs qualifient de « paradiplomatiques » : par exemple, le « Lombarda Point » lancé en 2002 à travers l'institution d'une série de points opérationnels tant sur le territoire lombard que sur le territoire international (en Amérique Latine, à Buenos Aires (Argentine), São Paulo (Brésil), Santiago (Chili), La Havane (Cuba), Mexico D.F. (Mexique) et Montevideo (Uruguay), reliés en un réseau ayant pour but de garantir une présence visible du modèle lombard dans les zones géographiques stratégiques et d'offrir un support aux entreprises lombardes intéressées par une expansion sur le marché international³³¹, court-circuitant ainsi le réseau des Chambres de Commerce et d'Industrie italiennes.

Dans la petite ville de São Roque, dans l'état de São Paulo, G. Rizzo Schiavoni (E49), elle aussi originaire des Pouilles, vend des produits typiques de sa région natale : conserves

³²⁸ Roland Robertson, « Glocalization: Time-space and homogeneity-heterogeneity », in *Global modernities*, 1995, p. 25-44.

³²⁹ Erik Swyngedouw, « Globalisation or “glocalisation”? Networks, territories, and rescaling », in *Cambridge Review of International Affairs*, vol. 17, n. 1, 2004, p. 26.

³³⁰ M. Izzo et R. Stocchiero, « La cooperazione decentrata italiana in America latina: le ragioni di una presenza », *op. cit.*, p. 14.

³³¹ *Ibid.*, p. 23.

d'*antipasti*, sauce tomate, biscuits salés et sucrés, confitures, à partir de recettes transmises de mère en fille depuis sa province de Bari, et fabriqués avec des matières premières locales :

[...] artichaut, l'aubergine, la sauce, et... [*réfléchissant*] aubergine [*comptant sur ses doigts*], artichaut, la *sardella* : il y a quatre choses, très bonnes, qu'ils aiment beaucoup ; parce que notre *sardella* n'est pas très forte, elle n'est pas très pimentée, elle est douce, alors, elle a été bien acceptée. Alors, la sauce, l'artichaut, l'aubergine, et... et la *sardella* : ces quatre choses. Et ensuite il y a... les feuilletés à l'oignons, c'est pas une chose d'Italie, c'est plus une chose que j'ai apprise ici.

Ces produits fidélisent une clientèle, de plus en plus nombreuse, séduite par la touche exotique de la marque et en même temps confortée par des saveurs familières (« pas très forte, pas très pimentée », « une chose douce »). G. Rizzo Schiavoni est arrivée à fusionner un savoir-faire italien avec des ingrédients brésiliens, ou d'autres savoir-faire appris au Brésil (le « *palito de cebola* », la « *geléia de pinga* ») pour un résultat à l'image de son identité. Italienne de naissance, vivant au Brésil depuis son enfance, elle mise sur son histoire pour construire sa marque de fabrique, « Nonna Graziella »³³² : sur son site internet, elle raconte son parcours d'immigrée italienne au Brésil, son amour pour la cuisine et le travail bien fait, et présente ses produits sous un *design* résolument « rétro » et artisanal (tissu vichy rouge et vert, dessin enfantin représentant la « nonna ») censé toucher la corde nostalgique et sentimentale des consommateurs. Alliance de tradition et de modernité, ce site internet est l'emblème d'une toute petite entreprise familiale qui a su concilier les « recettes tirées de la cuisine de ses ancêtres » avec « un petit goût tropical » et s'approprier les nouvelles technologies de communication dans une dynamique elle aussi foncièrement transnationale. Elle s'assure ainsi, à travers une stratégie de communication moderne, une visibilité croissante, qui est aussi une façon de faire rayonner les produits de la gastronomie italienne, et par là-même, d'agir comme une sorte d'ambadrice de la culture italienne au Brésil. En parallèle à ce développement dans l'espace, qui touche une clientèle de plus en plus large, l'entreprise se développe dans le temps et se pérennise : Raquel et Ornella, les deux filles de G. Rizzo Schiavoni, participent en effet elles aussi à la production et à la commercialisation des spécialités de « Nonna Graziella », à la promotion de la marque, et sont en mesure d'assurer le relais si la génération suivante souhaite reprendre le flambeau. Avec ce caractère familial et son tout petit nombre d'employés (moins de dix au moment de notre recherche de terrain), l'entreprise « Nonna Graziella » appartient à la catégorie des TPME (Très Petites et

³³² Par respect de la confidentialité des données, le nom de l'entreprise, tout comme le nom de l'informante qui la dirige, a été modifié : nous avons conservé cependant le nom « *nonna* » qui, dans le cadre de cette étude, est particulièrement relevant.

Moyennes Entreprises) qui constituent l'épine dorsale de l'économie italienne et soutiennent en particulier les régions du sud de l'Italie.

Distingué par des prix et des critiques élogieuses, le restaurant « Pasquale Cantina » qu'A. Bianco (E60) tient avec son père, Pasquale Bianco, à São Paulo³³³, s'est également construit comme une PME familiale, en alliant tradition et innovation, mais toujours en lien avec la région d'origine en Italie, les Pouilles : « À partir du moment où j'appartiens au milieu de la gastronomie, avec le restaurant, plus qu'un restaurant italien, on est un restaurant des Pouilles. Alors, certainement, je dis ça... même sans arrogance, mais en insistant : nous sommes des ambassadeurs des Pouilles à São Paulo ». Notons cependant en passant que tant les Schiavoni (mère et filles) que les Bianco (père et fils) sont des exemples de première et deuxième génération d'immigrés italiens au Brésil, issus par ailleurs de l'immigration plus récente (post-deuxième guerre mondiale). Le lien avec l'Italie est donc naturellement plus solide que dans d'autres cas de générations plus lointaines : ils ont plus de contacts (familiaux, amicaux, culturels) avec l'Italie, qui leur permettent de suivre de loin l'évolution du pays, et peut-être de s'approprier le modèle économique de l'Italie d'après-guerre et du « miracolo economico » afin de le reproduire dans leur pays d'accueil. Ce n'est de notre part qu'une hypothèse, et nous ne disposons pas de statistiques précises en mesure de la confirmer, mais seulement du point de vue de R. Quaino (E15), secrétaire général de la *Camera di Commercio Italiana* de Córdoba, qui constate que :

Oui, le modèle italien s'est reproduit d'une certaine manière ici aussi. Ce n'est pas pareil, parce qu'en Italie il y a un autre type d'organisation, il y a d'autres motivations, d'autres [*légère hésitation*] formes de développement, n'est-ce pas ?, du fait du contexte général du pays. Mais, oui, oui, il a été pris en exemple, n'est-ce pas ?, et justement ce sont les premiers immigrants, d'une certaine manière parce qu'ils sont retournés en Italie et ont vu comment se développent les entreprises italiennes, qui ont essayé de le reproduire, dans la mesure du possible, dans le modèle argentin.

Dans le mot « exemple », on retrouve l'argument initial qui présentait l'Italie comme une référence en matière d'économie dans certains secteurs. Parfois, donc, il ne s'agit plus simplement d'importer des produits à distribuer, mais d'en conserver la substantifique moëlle pour la conformer aux conditions locales : « je crois que c'est le concept du design italien qui s'importe, pas tant le produit : à Buenos Aires, il y a des maisons qui importent des vêtements italiens, des chaussures, mais, disons, ce n'est plus un produit massif [xxx], c'est l'idée du

³³³ Par respect de la confidentialité des données, le nom du restaurant, tout comme le nom de l'informant qui le dirige, a été modifié : nous avons conservé cependant le nom « *cantina* » qui, dans le cadre de cette étude, est particulièrement relevant puisque caractéristique des restaurants italiens au Brésil, et à São Paulo en particulier.

design qu'on copie ». Telle une idée platonicienne, l'entreprise italienne est donc un modèle qu'il s'agit de « reproduire » sur place dans le but d'en obtenir les mêmes succès, mais bien sûr, en l'adaptant au « contexte » et à ses différents modes d'organisation et de production (comme l'a fait, on l'a vu plus haut, l'entreprise « Nonna Graziella »). Face aux difficultés d'importation imposées par des politiques internes et internationales, importer un concept ou un modèle devient une solution moins coûteuse et surtout moins compliquée pour promouvoir le *made in Italy*.

Pour cela, certes, « l'entrepreneur, qu'il soit d'origine espagnole, d'origine, je ne sais pas, arabe, quoi que ce soit, si l'entreprise travaille dans un secteur dans lequel l'Italie est le modèle à suivre, évidemment, ce sera toujours sa ligne de travail ». Mais les immigrés, et peut-être même davantage leurs descendants, semblent, de par leur double culture, les mieux placés pour effectuer ce travail d'adéquation : leur connaissance du système local leur permet en effet de savoir ce qui peut (ou non) fonctionner et de trouver des solutions *ad hoc* ; leurs origines italiennes, de comprendre les ressorts culturels et économiques du modèle italien ; et les éventuels contacts dont ils disposent en Italie peuvent être source d'information – voire, de formation.

8.2. Formation

Comme le remarquait Rubén Quaino (E15), c'est en allant en Italie que certains Italo-descendants ont pu se confronter à la réalité économique du pays, parfois de l'intérieur même d'une entreprise, dont ils ont ainsi appris les fonctionnements, les atouts et les risques. Il peut s'agir tout d'abord, comme Sajala Losacco (E59) en a eu l'opportunité, d'un cours de perfectionnement d'italien ; ou bien, comme T. Setti (E41) et D. Marzini (E62) y songent, et Luciano Varriale (E58) l'a fait, de suivre un cours, ou une spécialisation qui apportera une valeur ajoutée à leur diplôme : tous deux, par exemple, s'étant formés comme architectes, et l'Italie demeurant une référence dans ce domaine, une formation en Italie peut constituer une ligne intéressante sur leur *curriculum vitae* et s'insérer dans une stratégie professionnelle à l'heure où, mondialisation oblige, la mobilité internationale est de plus en plus valorisée (sinon exigée), dans la plupart des catégories professionnelles, en particulier chez les cadres. Dans nos précédents travaux³³⁴, nous avons remarqué que très souvent, le projet migratoire des Italo-argentins et des Italo-brésiliens était le fait de jeunes professionnels carriéristes, plus qu'un véritable « retour aux racines ». Nous montrions par ailleurs que ces projets étaient

³³⁴ M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit., p. 54-63 et *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

soutenus en Italie par les Régions, Provinces et communes, qui finançaient des programmes d'aide et d'accueil : par exemple, les bourses d'étude co-financées par la Région Ligurie et l'Université de Gênes ; le « Sportello Informativo Regionale per gli emigrati e i loro discendenti » mis en place à Padoue dans le cadre du « Progetto Rientro Emigrati » ; le « borsino del lavoro » de la Région Piémont... et nombre d'autres programmes illustrés par M. Izzo et R. Stocchiero³³⁵. Ces programmes visent à l'insertion professionnelle de ces jeunes Italo-descendants, mais aussi au développement de la coopération avec leur pays d'origine, et donc au rayonnement de l'Italie – mais surtout de ces Régions, qui ont fait de la « cooperazione decentrata » l'un de leurs objectifs : ainsi, la Provincia de Trento promeut à travers la loi provinciale 12/2000 « la valorizzazione di competenze professionali e imprenditoriali e dei trentini all'estero anche al fine di favorire rapporti economici tra il Trentino e i paesi nei quali si sono consolidate comunità di origine trentina »³³⁶ comme le Brésil par exemple. Il peut s'agir également d'associations, comme l'a montré Florencia Liffredo dans son mémoire sur la communauté argentine à Rome³³⁷.

Au delà des études, donc, il est possible pour les Italo-descendants d'effectuer des stages, voire de travailler pour compléter leur formation : S. Baravelli (E43) a travaillé comme architecte ; R. Voltarel (E61), journaliste, a accompagné L. Di Greco (E56), photographe, dans un projet artistique ; A. Bianco (E60) a, après un cursus au Brésil, perfectionné son apprentissage de la gastronomie, en travaillant « dans des restaurants, hôtels, dans une cuisine, pour... connaître, et apprendre » auprès des chefs italiens, qu'ils considère comme les meilleurs du monde. A. Bonafin Costa (E46), quant à lui, a exercé toutes sortes de métiers « vendange du raisin », « cueillette du kiwi », « industrie », « entreprise graphique », « construction civile ») plus ou moins en lien avec sa profession de designer graphique, qui lui ont en tous cas permis d'explorer les diverses facettes du modèle économique italien : « du travail lourd, n'est-ce pas ?, mais très intéressant aussi, tout pour moi /// là-bas, à cette époque-là, premier voyage, j'étais ouvert à n'importe quoi, n'est-ce pas ? Je crois que tout était... tout était un motif pour construire quelque chose, n'est-ce pas ? Tout pour moi était... était valable, n'est-ce pas ? ». Ce qui domine dans ce témoignage, c'est l'importance accordée à l'apprentissage, à l'expérience, à la « construction » – de soi, d'un projet, d'une vie, d'une identité... – à travers l'ouverture à d'autres manières d'être et de faire. Car c'est bien là l'enjeu fondamental de ces stages et collaborations : combler une lacune, acquérir des compétences

³³⁵ M. Izzo et R. Stocchiero, « La cooperazione decentrata italiana in America latina: le ragioni di una presenza », *op. cit.*, p. 20-27.

³³⁶ *Ibid.*, p. 26.

³³⁷ Florencia Liffredo, *Communauté argentine à Rome : Histoire, migrations et insertions politico-culturelles*. Mémoire de Master en Études italiennes, sous la direction de J.-C. Vegliante), Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 2012.

manquantes ou complémentaires, découvrir d'autres processus de fabrication, comme l'explique A. Lepore (E9), consul général d'Italie à Córdoba ;

Un imprenditore [-] di origini siciliane, che produce, che so io [--] formaggi, e la sua tecnologia non gli permette /// è un dato di fatto, questo, non sto inventando... è la nuova frontiera dei rapporti con l'Italia /// però non ha né capitali né marketing per far maturare questo formaggio più del minimo necessario per mettere in giro un prodotto, diciamo così, di medio-bassa qualità. Se facesse una *joint-venture* con un produttore italiano invece più consolidato, che possa dargli *know-how*, macchine e marketing, è una *winning-situation*, anche perché non ci sono, diciamo così, [--] sovrapposizioni sul mercato, perché i mercati sono fundamentalmente diversi. Quindi si potrebbe lavorare...

Les expressions récurrentes en anglais, typiques du jargon économique (« *joint-venture* », « *know-how* », « *winning-situation* ») sont simplement une manière technique de désigner le transfert de compétence possible (et avéré dans certains cas) qui s'opère grâce aux Italo-descendants qui viennent se former en Italie. Néanmoins, cela concernerait seulement une partie du monde professionnel : d'une part, des Italo-descendants en mesure de rester assez longtemps en Italie pour cette expérience, et donc en possession d'un visa d'études ou de travail ou de la *cittadinanza* italienne : car « si tu voyages et que tu restes vivre là-bas, si tu as la *cittadinanza* tu peux rester, sinon, non. »

C'est en ce sens que la *cittadinanza* italienne peut en effet, comme le soutiennent les parlementaires et diplomates italiens que nous avons rencontrés, « faciliter » la coopération avec l'Italie, car elle impose des démarches bureaucratiques moins fastidieuses et laisse davantage de flexibilité dans les allers et retours. Notons à ce sujet que tous les Italo-descendants ayant témoigné d'une expérience d'études ou de travail en Italie sont en possession de la *cittadinanza* italienne. Quant aux autres, ceux dont c'est le souhait et l'aspiration, c'est justement dans ce but qu'ils effectuent les démarches pour être reconnus comme citoyens italiens : « je pourrais voyager avec plus de liberté, rester là-bas, travailler là-bas » (Q37), « je pourrais chercher du travail, des opportunités » (Q43), « je veux visiter, connaître l'Italie, faire un stage » (Q108). C'est aussi une ressource, un atout dans leur jeu, une porte de sortie, une « opportunité éducative » (E42) si jamais la situation en venait à être critique pour eux, d'un point de vue économique ou professionnel : « Si surgissait la nécessité que n'importe lequel d'entre nous veuille travailler en Europe, ou étudier... Nous considérons qu'avoir la double nationalité nous ouvrirait les portes vers de nouvelles possibilités », confie R. Conosciuto (E19). Pour A. Cirillo (E47), la *cittadinanza* « serait même une opportunité pour qu'ils [Ivan et César, ses fils] étudient, n'est-ce pas ? À l'avenir, faire... Comme ça va se passer maintenant, n'est-ce pas ? Ivan va étudier en Europe, une

période, alors il part déjà avec un passeport européen, n'est-ce pas ? Ça aide déjà, beaucoup. Je crois que ça aide, n'est-ce pas ? ». Notons cependant ici que c'est davantage le marché du travail européen, et non spécifiquement italien, qui suscite l'intérêt des Italo-descendants³³⁸ : l'Italie risque ainsi fort, comme ce fut souvent le cas, d'être délaissée au profit d'autres destinations (Londres, Berlin, Genève, Paris...) plus attractives pour l'emploi et la carrière.

D'autre part, on remarque que ceux qui témoignent d'une expérience professionnelle en Italie (E43, 46, 58, 60, 61) ont tous entre 30 et 42 ans, et ceux qui déclarent y aspirer (E19, 36, 41, 47, 59) sont les plus jeunes (entre 19 et 26 ans) de notre échantillon parmi ces Italo-descendants : jeunes générations plus insérées dans les dynamiques du marché du travail et conscientes des exigences de mobilité actuelles, plus informées des dispositifs d'échanges universitaires et post-universitaires et plus en mesure d'y avoir accès (grâce à leur capital humain et financier), mais aussi plus disponibles car moins installées dans leurs parcours professionnel, donc encore ouvertes à d'autres opportunités. C'est justement le souhait de A. Salvay (E36), pour qui une expérience en Europe serait l'occasion d'observer, apprendre, et « changer de paradigme », avec une sorte, presque oxymorique, d'intérêt désintéressé :

En effet, une fois que j'aurai obtenu la double nationalité, j'irai probablement... vivre en Italie, mais c'est pas, c'est pas à cause d'un... d'un amour pour... pour la patrie, ou un amour pour... C'est simplement en cherchant [...] à connaître quelque chose de différent de ce que je connais ici. [...] Je suis un exemple fidèle de... de l'Argentin qui regarde l'Europe simplement pour... pour /// pas pour les bénéfices économiques que ça peut supposer ou non, mais il la regarde plutôt pour un changement de... de... de système, pour un changement de paradigme, pour aller connaître, pour aller trouver un autre type de problèmes, eh... Mais ne... ne regarde pas l'Europe pour une question de... sensibilité émotionnelle.

En rejetant tant le sentiment d'« amour » et la « sensibilité émotionnelle » que les « bénéfices économiques », A. Salvay se place dans une posture de simple curiosité intellectuelle sans but précis que celui de découvrir, « connaître » et comprendre en inversant les points de vue.

Les Italo-descendants pour qui une formation en Italie s'avère profitable sont donc davantage ceux qui suivent ou terminent leurs études et ne sont pas encore engagés dans une carrière bien balisée ou dans une entreprise dont ils ont la responsabilité, que les entrepreneurs eux-mêmes, surtout s'ils sont déjà consolidés ; car selon R. Quaino (E15) « l'entrepreneur, c'est plus difficile qu'il aille se former, plus pour une question de temps, parce qu'un entrepreneur qui travaille dans une entreprise PME, c'est très difficile qu'il

³³⁸ C'est ce que nous avons démontré déjà dans nos précédents travaux : voir M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit, et *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

dispose de temps pour aller se former ». S'il peut être positif que ce soient les nouvelles générations d'Italo-descendants qui bénéficient de cette « expérience de travail » et rapportent un « système de travail » nouveau et différent, le fait que les entrepreneurs, qui apporteraient un point de vue interne et expérimenté, ne puissent que difficilement se former en Italie, limite la coopération. C'est sans doute là qu'interviennent les Chambres de Commerce : en délocalisant les formations de l'Italie vers l'Argentine ou le Brésil, en organisant des événements, séminaires et activités pour promouvoir le modèle économique italien et les systèmes de travail.

En outre, il peut y avoir des obstacles à l'application, ensuite, dans un autre contexte, de ces savoir-faire acquis en Italie, comme en témoigne S. Baravelli (E43) en tant qu'architecte :

Parce qu'architecture /// comme j'ai travaillé là-bas comme architecte, la technologie qu'ils ont là-bas, on ne l'a pas encore ici. Les règles de construction qu'il y a là-bas, on ne les a pas ici. Et ils travaillent beaucoup avec... avec la question thermique, des maisons, parce qu'il peut faire très froid, ou faire... en été très chaud, ils ont des parois épaisses, ils ont... eh, une couverture acoustique, même du chauffage, qu'ils mettent entre les parois, les parois doubles, des doubles vitrages, des choses qu'on ne travaille pas ici. Certains endroits travaillent déjà, mais pas chauffage, infrastructure de chauffage de maison, panneau solaire, ce sont des choses qui sont en train de commencer aujourd'hui. Et là-bas c'est déjà bien avancé, la technologie que tu as, deux, trois grues pour construire une chose, et ici tu vois des maçons se suspendre et se promener sans aucune sécurité ! Donc voilà : dans la partie de projection de maison, et immeubles, je n'utilise pas tellement ce que j'ai appris là-bas ; c'est dans mes connaissances, mais... ce n'est pas encore arrivé au Brésil. Dans la partie de design, oui : design de meubles, d'objets, de... partie d'intérieurs, je l'utilise beaucoup.

À plusieurs reprises, S. Baravelli insiste sur les carences technologiques et matérielles de l'architecture brésilienne (« on ne l'a pas encore ici », « on ne les a pas ici », « on ne travaille pas ici », « ce sont des choses qui sont en train de commencer ici »). Elle oppose « ici » et « là-bas » comme elle pourrait opposer barbarie et civilisation. Le retard du Brésil par rapport à l'Italie en matière de réglementations, de sécurité, de matériel, de technologie est un frein réel au transfert de compétences que l'on pourrait attendre de la relation entre l'Italie et l'Amérique du Sud, par exemple. Il est à espérer que lorsque ce retard sera comblé, les Italo-descendants seront à même d'utiliser enfin les savoirs et savoir-faire qu'ils auront acquis en Italie et de contribuer, de cette manière, au développement de la coopération entre leurs deux pays – non seulement en appliquant des connaissances, mais aussi en les transmettant à leur tour, et en faisant office, de cette manière, de relais informel des Chambres de Commerce.

8.3. Formateurs

io vedo, assolutamente, siccome stanno crescendo molte iniziative economiche, molte imprese italiane vogliono investire in Brasile e fanno anche leva sulla, come posso dire, vicinanza culturale e anche, quindi, sul fatto di essere discendenti d'italiani, no? Io vedo molte industrie che si sono impiantate qua, hanno comunque referenti sempre [xxx] italiane, abbiamo la Federazione delle industrie di origine italiana, cioè, la leva della nazionalità ci aiuta in questo a migliorare e a incrementare i nostri rapporti.[...] adesso i benefici sono qui, effettivamente abbiamo delle grandi comunità di italiani all'estero che possono darci, in questo senso, una mano, no?, anche in questo momento di difficoltà. Sarà... /// ovviamente dipenderà poi dai governi qui, locali, dipenderà anche dall'approccio e dalla possibilità che l'Italia ha ancora di promuoversi all'estero, perché questo poi possa avere ulteriori successi in futuro.

S. Di Venezia (E10), consul général d'Italie à Curitiba, évoque ainsi le rôle possible que, selon lui, devraient jouer les communautés d'*italiani all'estero*, d'autant plus dans le contexte de crise actuel où l'Italie a besoin plus que jamais de la solidarité de ses expatriés : l'expression « darci una mano » est polysémique, et recouvre les diverses modalités que nous avons évoquées, à travers lesquelles les Italo-descendants peuvent contribuer au développement (et, en ce moment, également au redressement) de l'économie italienne : en envoyant des fonds d'argent, en investissant en Italie, en consommant, important et/ou distribuant des produits italiens, mais aussi et surtout en « améliorant les rapports » de coopération grâce à leur connaissance culturelle des deux pays. C'est en ce sens qu'ils joueraient³³⁹ pleinement ce rôle d'« ambassadeurs » que la *doxa* leur attribue, accueillant et accompagnant en Argentine ou au Brésil les entrepreneurs italiens attirés par la nouvelle manne sud-américaine. Car comme l'observe S. De Santis (E13), coordinatrice didactique au *Centro de Cultura Italiana* de Curitiba : « Aujourd'hui il arrive beaucoup d'Italiens ici, beaucoup plus qu'avant ! [...] C'est la nouvelle immigration, [...] On n'en est pas à avoir des files d'attente au consulat du Brésil en Italie [*rire*], ça non ! Mais certainement, il y a une forte immigration de l'Italie ici, il y a plus d'Italiens qu'il y a dix ans ». Le comparatif « plus qu'avant », « plus qu'il y a dix ans », marque l'augmentation de cette immigration qui concernerait, selon elle, plutôt des entrepreneurs, des investisseurs et des travailleurs fuyant l'Europe en crise que des professionnels hautement qualifiés. Donatella Cannova (E12) constate elle aussi, en Argentine, un « flux de retours » d'Italo-descendants ayant émigré en Espagne et en Italie, et surtout, une nouvelle vague d'immigration de l'Italie vers l'Amérique Latine – une inversion de la tendance du début du XXI^{ème} siècle, qui sera peut-être elle-même

³³⁹ Le conditionnel est de ici mise, puisque nous n'avons pas encore vérifié cette hypothèse dans le cadre – limité – de notre recherche de terrain.

d'ici peu contrariée ou subvertie par l'évolution de la conjoncture internationale, puisqu'« qu'historiquement les relations de l'Argentine avec l'Italie ont toujours été un peu comme ça, n'est-ce pas ?, à travers le temps, comme une vague [*dessinant une vague de la main*] qui monte et descend en permanence » (E15): l'Amérique Latine, et en particulier le Cône Sud (Argentine et Brésil), figurait historiquement comme le débouché principal de l'internationalisation des entreprises italiennes ; considéré par l'Italie comme « *continente grande fratello* » dans les années 1960, il fut réduit à « *continente dimenticato* » dans les années 1990, avant que le gouvernement Prodi ne relance la politique italo-sud-américaine en 2006³⁴⁰. Cela rend justement les relations de coopération instables et le futur incertain, comme l'explique R. Quaino :

C'est difficile de savoir ce qui va se passer. L'Italie est en train de passer par une crise difficile, du coup justement il n'y a pas beaucoup d'incitations au développement [...] fondamentalement parce qu'en Argentine aussi nous sommes dans une situation actuelle qui ne favorise pas les investissements italiens, ne permet pas de développer les liens, de type commercial, de type productif, c'est-à-dire : l'entrepreneur italien qui vient a beaucoup d'incertitude, parce que si par hasard il arrive à placer un produit sur le marché local, il ne sait pas comment il va se positionner, ou s'il vaut mieux vendre ; ou constituer une entreprise tout seul ou avec un associé, il ne sait pas comment le marché va évoluer. Les règles ne sont pas du tout claires dans une période de transition, on ne sait pas bien comment ça va évoluer, c'est pourquoi, je pense, pour certaines initiatives, c'est difficile ; c'est difficile de diagnostiquer. Mais de toutes manières je crois que, si l'on veut faire une évaluation un peu globale, je crois que d'une part l'Italie a un potentiel énorme, malgré la crise, c'est un pays qui a une richesse infinie, des produits, des petites entreprises, de l'expérience dans le marché, et d'autre part l'Argentine est un pays qui a [*cherchant ses mots*] d'immenses possibilités dans plein de secteurs, et qui a /// c'est un pays riche, qui a une main-d'œuvre très spécialisée, des gens formés, donc il faut que les conditions s'améliorent un peu de chaque côté, dans chaque pays pour que ce lien soit beaucoup plus fort, comme il l'a été historiquement. Et ça dépend aussi beaucoup de la politique, de ce qu'obtiennent les représentants de chaque pays. [...] Espérons que ça s'arrange.

En dépit de la répétition de l'adjectif « difficile » (quatre occurrences) et du verbe savoir en négation, qui renvoie à l'« incertitude », R. Quaino tente malgré tout de dessiner une sortie de crise possible à l'issue de la « période de transition » actuelle, en résumant les atouts de l'Italie et de l'Argentine et la recette grâce à laquelle la situation pourrait s'améliorer et la coopération entre les deux pays reprendre de l'élan. Son message se termine par une note d'espoir, qu'il fait, d'une certaine manière, reposer à la fois sur la conjoncture internationale, mais aussi sur « la politique » et « les représentants de chaque pays ».

³⁴⁰ M. Izzo et R. Stocchiero, *La cooperazione decentrata italiana in America latina: le ragioni di una presenza*, *op. cit.*, p. 12-17.

F. Paternò (E16), son collègue à São Paulo, est quant à lui moins incertain (du fait d'une politique d'importation fort différente entre le Brésil et l'Argentine), et, plutôt qu'un « diagnostic », il établit un pronostic, résolument optimiste : « Sicuramente assisteremo a degli incrementi dell'intercambio bilaterale. Il Brasile non è più diventato una opportunità; molto spesso è diventato una necessità ». L'adverbe « sicuramente » et l'emploi du futur de l'indicatif ne laissent pas de place au doute : l'Italie ne pourra plus se passer du Brésil dans ses relations extérieures. Quel rôle ont donc à jouer les Italo-descendants dans ce développement de la coopération économique et des investissements italiens au Brésil et en Argentine ? Outre leur fonction, somme toute limitée, d'investisseurs (de capitaux et de devises), de consommateurs (de biens et de culture) et de promoteurs (du modèle économique), peuvent-ils également revêtir celle d'« ambassadeurs » de l'Italie ? Sont-ils à ce titre en mesure d'infléchir les politiques publiques, de peser sur les décisions et d'influencer « les représentants de chaque pays » ? Constituent-ils, comme nous avons montré, en première partie, que la classe dirigeante italienne l'augurait, des têtes de pont de la diplomatie italienne, en mesure de faire pression sur les instances dirigeantes de leurs pays de résidence et d'exercer des forces de *lobbying* en faveur de l'Italie ?

TROISIÈME PARTIE

UNE RESSOURCE GÉO-POLITIQUE

Le rêve d'un « Grand Empire Ethnographique » qui étendrait la puissance et le prestige de l'Italie de par le monde en s'appuyant sur ses communautés d'expatriés reposait sur trois forces motrices : le nombre, la position, et l'organisation. Plus les *italiani all'estero* seraient nombreux, plus ils constitueraient un argument de poids dans les négociations internationales ; plus ils accèderaient à des postes à responsabilité et seraient à la tête de patrimoines importants, plus ils pèseraient dans la balance économique ; enfin, plus ils seraient organisés en groupes de pression et de revendications, plus ils seraient en mesure de peser sur les instances décisionnelles en matière de politique économique, douanière, diplomatique, migratoire, culturelle, etc.

Chapitre 9

Reproducteurs génétiques

Si depuis la nuit des temps la force du nombre est révélatrice d'une civilisation bien portante, la puissance démographique est d'autant plus importante dans le grand échiquier des équilibres internationaux contemporains, comme le constate F. Porta (E3), qui se place du point de vue du « sociologo, comunque di osservatore dei processi sociali ed economici », et qui constate que « non [è] casuale il fatto che oggi le grandi potenze emergenti siano potenze ricche, forti – penso alla Russia, al Brasile, alla Cina, all'India –, ma sono anche potenze numericamente grandi ». Le parallèle entre « potenze riches, fortes » et « potentes numericamente grandi » fait du nombre, de la démographie, un autre signe de richesse et de puissance. En effet, tandis qu'en 2013 la population mondiale s'élève, selon les estimations des Nations Unies³⁴¹, à plus de sept milliards d'individus, celle de l'Italie (60 973 000 habitants) semble se diluer dans cette grande masse globale. En préservant une identité italienne forte, et en se définissant comme Italiens par le biais de leur *cittadinanza*, les Italo-descendants pourraient grossir les rangs des Italiens résidant en Italie et donner plus de visibilité à un pays démographiquement modeste face aux grands géants des BRICS. Issus de pays où les taux de natalité (16,7 en Argentine, 14,8 au Brésil, contre 0,9 en Italie) et le nombre d'enfants par femme (2,16 en Argentine, 1,78 au Brésil contre 1,49 en Italie) sont encore élevés, ils contribueraient également à pallier le déséquilibre flagrant dans la pyramide des âges italienne et le vieillissement progressif de la société³⁴². Mais au delà de ces spéculations hypothétiques, sont-ils vraiment cette « ressource » démographique augurée par le discours politique ? Giralda Seyferth³⁴³ constate que, dans les communautés allemandes, italiennes et polonaises du sud du Brésil, « la famille (ou le groupe de parentèle élargi) [est considérée] comme la plus importante institution de transmission des valeurs ethniques ». Nous allons pour cela observer comment, des stratégies matrimoniales aux modalités d'organisation, se composent et fonctionnent les structures familiales des Italo-descendants

³⁴¹ Source : *World Population Prospects* (2011). Chiffres disponibles sur le site de l'Institut National d'Études Démographiques (Ined): http://www.ined.fr/fr/pop_chiffres/pays_du_monde/ [consulté le 25 avril 2013].

³⁴² Les chiffres ici délivrés concernent la population totale d'un pays, sans distinction entre les habitants ressortissants et les étrangers ; il est fort à supposer que, sans les populations immigrées en Italie, les taux de natalité italiens seraient bien plus bas.

³⁴³ Giralda Seyferth, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », in *Horizontes Antropológicos*, Porto Alegre, vol. 6, n. 14, novembre 2000, p. 165.

ayant participé à cette étude, et comment elles peuvent éventuellement contribuer à la transmission de l'*italianità*.

9.1. Unions et Mariages

Nous allons tout d'abord étudier (bien que de manière très marginale et non spécialiste), la question des stratégies matrimoniales et la répartition des rôles au sein des couples puisque, comme l'observe P. Milza³⁴⁴, « on voit comment au sein d'une même famille de migrants, le fait d'être issu ou non d'un couple mixte peut avoir d'influence sur des choix culturels aussi fondamentaux que ceux qui structurent chez un individu l'idée qu'il se fait de la nation ». En effet, selon Eduardo José Míguez *et al.*³⁴⁵, la sélection d'un conjoint obéit à des facteurs divers, tels que l'attraction physique, la complémentarité des personnalités, la compatibilité des valeurs et comportements culturels, et enfin, les pressions sociales externes à l'individu³⁴⁶. Si l'on part du principe que ce dernier facteur l'emporte sur les autres, analyser la sélection du conjoint s'avère une « façon de mesurer l'intégration sociale des immigrants ; l'homogamie indiquerait un faible niveau d'intégration et l'hétérogamie un niveau élevé »³⁴⁷. Sans perdre de vue le caractère romantique de cette institution, Mark D. Szuchman³⁴⁸ nous rappelle que le mariage est avant tout un arrangement, puisqu'« aucune "situation gratuite" n'existe, même quand la "monnaie" est l'amour ». Le mariage peut ainsi être un indicateur intéressant de préservation, consolidation ou dilution de l'identité ethnique et culturelle, de choix communautaires ou au contraire d'émancipation par rapport au cadre familial, « aussi les attitudes matrimoniales des descendants d'immigrants sont-elles une clé très significative pour mesurer l'amalgame culturel »³⁴⁹ et le degré d'assimilation et d'intégration, ainsi que s'accordent à le dire la plupart des auteurs s'étant penchés sur la question en Argentine et au Brésil (Samuel S. Baily, Bertram Hutchinson, Eduardo Míguez *et al.*, Mark D. Szuchman).

³⁴⁴ P. Milza, *Voyage en Ritalie*, Paris, Plon, 1993, p. 38.

³⁴⁵ Eduardo José Míguez, María Elba Argeri, María Monica Bjerg, Hernan Otero, « Hasta que la Argentina nos una: Reconsiderando las pautas matrimoniales de los inmigrantes, el crisol de razas y el pluralismo cultural », in *The Hispanic American Historical Review*, vol. 71, n. 4, novembre 1991, p. 783.

³⁴⁶ Mark D. Szuchman, dans « The Limits of the Melting Pot in Urban Argentina: Marriage and Integration in Córdoba, 1869-1909 », in *The Hispanic American Historical Review*, vol. 57, n. 1, février 1977, p. 25, opte pour d'autres critères : le lieu de naissance, l'environnement, les motivations sociales et économiques.

³⁴⁷ E. Míguez *et al.*, « Hasta que la Argentina nos una: Reconsiderando las pautas matrimoniales de los inmigrantes, el crisol de razas y el pluralismo cultural », *op. cit.*, p. 781.

³⁴⁸ M. Szuchman, « The Limits of the Melting Pot in Urban Argentina: Marriage and Integration in Córdoba, 1869-1909 », *op. cit.*

³⁴⁹ E. Míguez *et al.*, « Hasta que la Argentina nos una: Reconsiderando las pautas matrimoniales de los inmigrantes, el crisol de razas y el pluralismo cultural », *op. cit.*, p. 799.

i. Endogamie/exogamie

Par le passé, l'organisation des immigrés italiens en communautés plus ou moins auto-centrées et isolées, qui souvent reproduisaient, du fait des mécanismes d'émigration « a catena », la structure sociale du village d'origine, fut mise en évidence dès le début du XX^{ème} siècle par les sociologues de l'école de Chicago³⁵⁰ : qu'elles fussent interprétées par des chercheurs comme William Foote White, Jerre Mangione ou Herbert Gans comme des « communautés autoréférentielles, imperméables aux valeurs de l'individualisme et de la compétition de la société américaine », par Rudolph Vecoli comme « une ressource culturelle pour affronter la nouvelle réalité inconnue », ou par Briggs comme des « tremplins et lieux de transition de la société traditionnelle à la société états-unienne »³⁵¹, elles furent pour le moins caractéristiques pendant longtemps de l'organisation sociale des immigrés italiens, et de leur circonscription spatiale³⁵² au sein du pays d'accueil. L'exemple de la communauté de Cinisi, « transplantée » de Sicile à New York et étudiée par William I. Thomas, révèle la persistance, encouragée par la perspective d'un éventuel retour au pays³⁵³, de liens transnationaux entre le village d'origine et sa réplique américaine à travers, entre autres, des pratiques endogamiques. En effet,

les réseaux de liens interfamiliaux des communautés d'origine peuvent rester présents et peser sur la conduite matrimoniale, que ce soit à travers les mécanismes migratoires (chaîne migratoire par exemple) et la structure de la communauté migrée, ou la continuité des liens familiaux après la migration (correspondance, envois de fonds, retours) qui à leur tour influencent les mécanismes d'immigration eux-mêmes.³⁵⁴

Le maintien de ces liens avec la communauté d'origine pouvait également avoir comme pendant des résistances à l'intégration à la société d'accueil – résistances réciproques, à en juger par certaines pièces de théâtre de l'époque (entre autres, *La Gringa*, du dramaturge uruguayen Florencio Sánchez³⁵⁵ et *En familia*, de l'Argentin José S. Alvarez, dit Fray Mocho³⁵⁶), qui mettaient en scène des mariages inter-ethniques problématiques :

³⁵⁰ Kristina Đurić, *Le origini e lo sviluppo dell'immigrazione italiana negli Stati Uniti tra il 1870 ed il 1930*, Master d'Italien, Université de Vienne, 2010, p. 68.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 69.

³⁵² G. Seyferth, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », *op. cit.*

³⁵³ Bertram Hutchinson, « Some Evidence Related to Matrimonial Selection and Immigrant Assimilation in Brazil », *Population Studies*, vol. 11, n. 2, novembre 1957, p. 151.

³⁵⁴ E. Míguez et al., « Hasta que la Argentina nos una: Reconsiderando las pautas matrimoniales de los inmigrantes, el crisol de razas y el pluralismo cultural », *op. cit.*, p. 798.

³⁵⁵ Florencio Sánchez, *La gringa*, Buenos Aires, Ediciones La Pampa, 1961, 98 p.

³⁵⁶ José S. Alvarez (Fray Mocho), *En familia*, in Fray Mocho, Carlos M. Pacheco et al., *Los costumbristas del 900*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1980.

la méfiance entre créoles et Européens résultait en animosités qui empêchaient l'inter-mariage, dans la mesure où de telles unions créaient un stigmat social pour chacune des familles. Bien que le gouvernement argentin désirât nourrir un esprit propice à l'exogamie ethnique, cela ne réussit pas, du moins à Córdoba, à diluer la pureté de différentes nationalités.³⁵⁷

Selon Bertram Hutchinson, l'intégration de l'immigré ne relève en effet pas de lui seul mais est bien un « problème dual » qui implique une acceptation réciproque de l'autre³⁵⁸.

Installées dans une dialectique entre fermeture et ouverture, repli communautaire et hybridation avec la société d'accueil, ces enclaves disparurent peu à peu pour ne rester gravées que dans les clichés de carte postale sur les quartiers populaires ou les colonies rurales, protagonistes désormais de circuits touristiques et presque objets de patrimoine : c'est le cas, par exemple, de la célèbre Little Italy de New York, autour de Mulberry Street à Manhattan, mais aussi de certaines anciennes *colônias* du sud du Brésil, en particulier Colombo, près de Curitiba, dans l'état du Paraná, comme en témoigne Isabela Zanin (E44).

Ainsi, à Descalvaldo, dans l'état de São Paulo, où Eunice R. Durhan étudia dans les années 1960 les processus d'assimilation des immigrants italiens, « si la ségrégation ethnique ne fut jamais suffisamment grande pour empêcher la *miscigenação*, les mariages mixtes ne devinrent réellement fréquents qu'après 1920, quand on enregistre divers mariages de jeunes filles italiennes avec des fils de familles traditionnelles »³⁵⁹. Pourtant, cette « ségrégation ethnique » dans les stratégies matrimoniales est encore attestée par exemple à Buenos Aires dans les années 1930³⁶⁰, et a pu se prolonger plus longtemps encore, car derrière les mariages entre Argentins pouvaient en effet se cacher des unions entre Italo-descendants de deuxième ou troisième génération : « Le facteur ethnique continua à être important dans la sélection d'un époux et l'homogamie resta élevée, mais comme les termes désignant la deuxième génération d'immigrés et les suivantes glissèrent d'"Italien" ou "Espagnol" à "Argentin", ce modèle d'intra-mariage ethnique était dissimulé. »³⁶¹. De même au Brésil, où

Il est clair que, tandis que parmi toutes les nationalités les mariages "mixtes" apparents tendent à être influencés par l'origine nationale des parents, c'est parmi les Italiens que ceci est le plus marqué et le plus significatif statistiquement. Il semble donc important de noter que les connexions familiales, un inter-mariage étroit au sein

³⁵⁷ M. Szuchman, « The Limits of the Melting Pot in Urban Argentina: Marriage and Integration in Córdoba, 1869-1909 », *op. cit.*, p. 28.

³⁵⁸ Bertram Hutchinson, « Some Evidence Related to Matrimonial Selection and Immigrant Assimilation in Brazil », *Population Studies*, vol. 11, n. 2, novembre 1957, p. 149.

³⁵⁹ Eunice Ribeiro Durhan, *Assimilação e mobilidade. A História do imigrante italiano num município paulista*, São Paulo, USP, 1966, p. 43.

³⁶⁰ Samuel L. Baily, « Marriage Patterns and Immigrant Assimilation in Buenos Aires, 1882-1923 », *The Hispanic American Historical Review*, vol. 60, n. 1, février 1980, p. 46.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 47.

du groupe national et une emphase considérable sur le mariage comme un moyen de consolider des profits économiques, jouent un rôle important dans l'organisation sociale des immigrants italiens à São Paulo.³⁶²

Bertram Hutchinson relativise ainsi, en revoyant à la baisse, le taux d'hétérogamie qu'il calculait au Brésil à partir des années 1930 : l'homogamie persistait donc malgré les indicateurs « apparents ». À Santa Felicidade, par exemple, près de Curitiba, Benjamin Marchesin (E37), lui-même marié à une Italienne, rappelle ainsi que de son temps, dans les années 1950-1960, les mariages étaient

Tous italiens. [...] il y a quarante, cinquante ans, personne ne se mariait avec... un Brésilien, ou un Italien avec un Polonais, ou un Italien avec un Allemand, c'était un Italien avec un Italien. Maintenant non, maintenant ça a changé, maintenant c'est plus ça, maintenant c'est tout pareil. [...] Descendant avec descendant, mais c'était pas... parent avec parent, ça aurait pu être étrange ! N'est-ce pas ? Mais... il fallait que ça soit... descendant d'Italien !

La symétrie (« un Italien avec un Italien », « descendant avec descendant ») révèle ici la préférence co-ethnique. Et, si les mariages ne se font plus à l'intérieur de la seule communauté d'origine italienne, ils n'en restent pas moins, principalement, au sein d'une communauté plus large de descendants d'immigrés européens (« polonais » ou « allemands »). Malgré le déni de consanguinité, il semble que les mariages entre parents aient été une réalité, comme en témoignent C. Vannini (E54) et S. Gómez (E32), qui ont découvert des mariages entre cousins en fouillant dans l'histoire généalogique, mettant ainsi à jour les « mystères de famille » et les non-dits préservés par le secret et « réduits » au silence (comme l'illustre le geste très expressif de S. Gómez fermant – comme scellant – sa bouche avec deux de ses doigts)³⁶³. Mais le plus courant était en effet de se marier entre Italiens, de la même région ou province, voire du même *paese*, comme en témoigne Gemma Silva (E18) :

Mes parents se sont connus ici très jeunes parce qu'ils sont venus très jeunes en Argentine, bon, ils se sont connus et ils se sont mariés. Comme ça se passe généralement avec les gens immigrés. [...] Beaucoup se mariaient entre gens du même village ! Le fait que, moi, du fait de ma personnalité, quand j'ai dû choisir, choisir entre un village ou un autre, j'ai choisi... un Espagnol ! [*rires*]. Un peu comme pour... [*rires*] c'est ma personnalité, j'ai voulu choisir moi-même. Et, curieux, très curieux, c'est que [*réfléchissant*] que c'est aussi un fils, c'est un petit-fils d'Espagnols, n'est-ce-pas ?

³⁶² B. Hutchinson, « Some Evidence Related to Matrimonial Selection and Immigrant Assimilation in Brazil », *op. cit.*, p. 155.

³⁶³ Voir E32 : « *misterios de familia* » ; « *cortado* » : nous avons ici choisi de traduire « *cortado* » par l'une de ses traductions attestées, « réduire », qui faisait ici sens ; mais le mot espagnol peut avoir aussi la signification plus violente de « couper », « tailler » qui renvoie à un passé refoulé par le tabou.

La « personnalité » indépendante de G. Silva (qu'elle revendique à deux reprises) l'a donc poussée à choisir, contre les habitudes de la communauté dans laquelle elle a grandi et qu'elle décrit au cours de l'entretien, un mari qui n'appartenait pas au groupe des Italiens. Mais ce signe affiché d'émancipation perd un peu de sa vigueur puisqu'en réalité, son mari n'est pas italien, mais « petit-fils d'Espagnols » : soit lui aussi issu de l'immigration, européenne et méridionale de surcroît ! En effet, comme le soulignent E. Míguez *et al.*, en Argentine, « étant donné le caractère syncrétique de la culture émergente, et la tradition catholique, latine et méditerranéenne des principaux groupes immigrés et du secteur natif, la diversité culturelle ne fut pas extrême »³⁶⁴. B. Hutchinson³⁶⁵ attribue ainsi aux caractéristiques culturelles communes la compatibilité qu'il observe au Brésil entre certaines « paires » de nationalités plus communes que d'autres, plus exacerbée encore entre groupes ethniques originaires de Méditerranée.

Les mariages mixtes ont donc été souvent progressifs, au fil des générations, comme par un mouvement de cercles concentriques s'élargissant lentement³⁶⁶ : d'abord avec des Italiens du même village, puis de la même province, puis de la même région, puis d'Europe du Sud, puis d'Europe du Nord, enfin d'autres origines. C'est le cas par exemple de la famille Schiavoni (E49 et E55), originaire de la province de Bari : le mari de G. Rizzo Schiavoni est, lui, originaire de L'Aquila, dans les Abruzzes, et ses filles, Raquel et Ornella, ont épousé des descendants d'Italiens, Portugais, Espagnols, Allemands et *indios*. Du fait de l'intégration nationale et de l'intensification des communications avec le reste du pays, ces communautés se sont ouvertes peu à peu jusqu'à se diluer dans le grand « *crisol de razas* » (« creuset de races ») que forment les sociétés latino-américaines. Angelo Trento³⁶⁷ relève ainsi un taux élevé de mariages d'enfants d'Italiens, ou des émigrés eux-mêmes, avec la population locale, mais constate également que ce phénomène est plus accentué dans les régions urbaines que rurales.

En effet, certaines zones rurales ou micro-urbaines présentent encore par endroits une forte concentration d'Italo-descendants et une tendance à perpétuer l'endogamie, comme nous avons pu l'observer lors de notre recherche de terrain. C'est le cas principalement dans

³⁶⁴ E. Míguez *et al.*, « Hasta que la Argentina nos una: Reconsiderando las pautas matrimoniales de los inmigrantes, el crisol de razas y el pluralismo cultural », *op. cit.*, p. 807.

³⁶⁵ B. Hutchinson, « Some Evidence Related to Matrimonial Selection and Immigrant Assimilation in Brazil », *op. cit.*, p. 15.

³⁶⁶ Hernán Otero, dans « Estadística censal y construcción de la nación. El caso argentino, 1869-1914 », in *Boletín del Instituto de Historia Argentina y Americana Dr. Emilio Ravignani*, n. 16-17, 1998, p. 146, souligne la lenteur de l'évolution intergénérationnelle de l'intégration des immigrés à travers les alliances matrimoniales en Argentine.

³⁶⁷ Angelo Trento, « L'assimilazione degli italiani in Brasile », in Vanni Blengino (dir.) *Nascità di una identità. La formazione delle nazionalità americane. Atti del seminario di Studio a cura di Vanni Blengino (Roma, 19-20 gennaio 1989)*, Rome, Edizioni Associate, 1990, p. 242-253.

d'anciennes *colônias* comme Colombo, au Brésil, où C. Zanin (E44), dont la famille est originaire de Vénétie, est née, a grandi, et vit toujours actuellement : « Mon petit ami, il est descendant d'Italiens : nous sommes tant du côté paternel, que maternel, nous sommes italiens, tant lui, que moi, il est descendant d'Italien [...]. Et ses parents, ses *nonos*, sont venus de la région de Vicenza »³⁶⁸. À la différence d'autres groupes ethniques, les Italiens auraient longtemps eu tendance en effet à maintenir avec force la trame des liens primaires³⁶⁹. Amilton Maschio (E48), lui aussi de Colombo, raconte une anecdote qui en dit long sur la persistance, sinon des pratiques, du moins des représentations :

quand j'ai commencé à sortir avec mon épouse, sa *nona* était encore vivante [...] Et quand j'ai commencé à sortir avec elle, sa *nona* m'a demandé, lui a demandé : « mais ce garçon, il est italien ou brésilien ? » – « Non, italien » – « Ah, alors, c'est bon, alors, tu peux... tu peux sortir avec lui ! » Mais c'est une chose que les anciens ont apportée, ça marque plus, n'est-ce pas ?

La « *nona* » fait autorité, et d'une certaine manière c'est elle qui donne son accord (« c'est bon, tu peux ») et sa bénédiction au jeune couple. Il n'est pas étonnant que ce soit le nom italien (brésilianisé) de « *nona* » qui soit utilisé dans ce contexte (nous reparlerons plus loin du rôle de ce personnage de *mater familias*). Au delà de la simple coïncidence, il peut s'agir de mécanismes de sélection bien rôdés. De son étude sur les immigrants italiens originaires de Morano en Calabre, installés à Porto Alegre dans l'état du Rio Grande do Sul, Núncia Santoro de Constantino conclut que « les mariages monogamiques, qui sont encore fréquents, non seulement constituent une différence culturelle, mais fortifient la résistance à la perte de valeurs et traditions »³⁷⁰. On retrouve ici l'hypothèse que nous avons déjà avancée *supra* du culte de l'*italianità* comme valeur différentielle au sein de la société brésilienne, mais aussi de la préservation, exclusive, d'un patrimoine génétique, ethnique et culturel. Le phénomène est sans doute exacerbé par l'organisation communautaire solide des *moraneses* dans le *bairro* de Cidade Baixa : l'homogamie de quartier se confondrait et se multiplierait ainsi avec

³⁶⁸ En portugais (traduit par nous) : « o meu namorado, é descendente italiano, que nós somos tanto por parte de pai, quanto de mãe, nós somos italianos, tanto ele, como eu, ele é descendente de italiano [...]. E os pais, os nonos dele, vieram da região de Vicenza ». Notons ici l'usage du terme « nonos », qui est la version « brésilianisée » du substantif italien *nonno* : non seulement la double consonne a été réduite à une seule, mais l'accord au pluriel est fait selon la règle grammaticale portugaise (avec un « -s » à la fin). C'est un exemple intéressant de syncrétisme linguistique, et la spontanéité avec laquelle ce terme est employé montre à quel point ce mot fait désormais partie du vocabulaire usuel – en particulier lorsqu'il s'agit d'évoquer les grands-parents, donc ce qui a trait à la famille, à la mémoire, à l'affectif (nous en reparlerons plus loin).

³⁶⁹ E. Míguez et al., « Hasta que la Argentina nos una: Reconsiderando las pautas matrimoniales de los inmigrantes, el crisol de razas y el pluralismo cultural », *op. cit.*, p. 802.

³⁷⁰ Núncia Santoro de Constantino, « A construção da identidade no Brasil Meridional: italianos na capital do Rio Grande do Sul », in *Revista Cordis: Revista Eletrônica de História Social da Cidade* [en ligne], 2009, disponible sur : <http://revistas.pucsp.br/index.php/cordis/article/view/9519/7068> [consulté le 16 mai 2011].

l'homogamie ethnique, comme ce fut le cas dans le quartier de La Boca, à Buenos Aires, à la fin du XIX^{ème} siècle³⁷¹.

Tendance spontanée, darwinisme inconscient, conservatisme affiché, ou différenciation sociale, l'endogamie traverse néanmoins les générations, et ce ne sont pas nécessairement les plus âgés qui se marient entre Italiens ou descendants d'Italiens : les exemples que nous venons de citer sont ceux d'Italo-descendants de quarante-trois ans ; M. Deflorian Moreira (E42), dont le mari est descendant d'Italiens et d'Espagnols, a trente-sept ans. Si la tendance semble plus répandue chez les informateurs plus âgés (B. Marchesin (E37), a soixante-dix-neuf ans, Elio et Norma Vassallo (E27) respectivement quatre-vingt-neuf et quatre-vingt-deux ans, E. Zulio (E40) soixante-six), c'est aussi parce que les plus jeunes sont encore célibataires, ou qu'ils n'ont pas fourni cette information.

En effet, nous ne disposons hélas pas de données suffisantes pour élaborer des statistiques précises³⁷², et les travaux réalisés jusqu'à ce jour concernant principalement l'Argentine, renvoient à des périodes plus éloignées³⁷³ et sont eux-mêmes déjà anciens³⁷⁴, sinon obsolètes. Nous ne pouvons donc qu'ouvrir des perspectives pour une recherche ultérieure et plus approfondie sur cette question spécifique. En attendant, nous pouvons tout de même, très modestement, tenter de dresser un tableau de la situation matrimoniale des Italo-descendants que nous avons rencontrés – tableau que nous résumons ici sous forme de graphique :

³⁷¹ Voir Nora Pagano, Mario Oporto, « La conducta endogámica de los grupos inmigrantes: pautas matrimoniales de los italianos en el barrio de la Boca en 1895 », in F. Devoto, Gianfausto Rosoli (dir.) *L'Italia nella società argentina: contributi sull'emigrazione italiana in Argentina*, Rome, Centro Studi Emigrazione, 1988, p. 483-496, *apud* E. Míguez et al., « Hasta que la Argentina nos una: Reconsiderando las pautas matrimoniales de los inmigrantes, el crisol de razas y el pluralismo cultural », *op. cit.*, p. 803.

³⁷² Nous avons songé à poser la question quand l'occasion se présentait, mais elle n'était pas intégrée au protocole d'entretien ; il manque donc un certain nombre de réponses, et les résultats doivent d'autant plus être interprétés avec précaution.

³⁷³ Les travaux de M. Szuchman (« The Limits of the Melting Pot in Urban Argentina: Marriage and Integration in Córdoba, 1869-1909 », *op. cit.*), portent sur la ville de Córdoba entre 1869 et 1909 ; ceux, déjà cités, de N. Pagano et M. Oporto (voir note 371), concernent le quartier de La Boca à Buenos Aires en 1895.

³⁷⁴ Nous pensons par exemple à l'étude menée par Franco Savorgnan sur les stratégies matrimoniales à Buenos Aires (« Matrimonial Selection and the Amalgamation of Heterogeneous Groups », in *International Union for the Scientific Study of Population, Cultural Assimilation of Immigrants*, Londres, 1950, p. 59-67), et, dans sa lignée, à celle de S. Baily (« Marriage Patterns and Immigrant Assimilation in Buenos Aires, 1882-1923 », *op. cit.*).

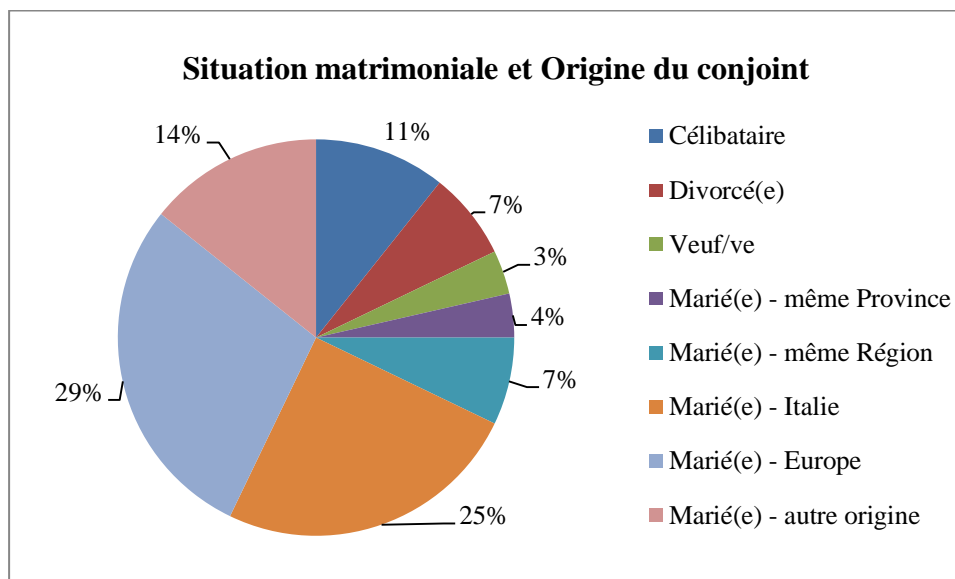


Figure 2. Situation matrimoniale – Cooptation du conjoint

Source : Enquête de terrain réalisée en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 28 Italo-descendants.

De ce tableau il ressort que 29% des informateurs se déclarent mariés ou en couple avec un conjoint originaire d'Europe, 25% d'Italie, 7% de la même région italienne, et 4% de la même province italienne (soit 36% d'Italo-descendants). Le total dépasse 100% car dans plusieurs cas, le conjoint a une origine italienne mêlée à d'autres origines (« indigènes », pour reprendre les termes des informateurs eux-mêmes, ou d'autres pays européens) : c'est le cas par exemple d'Ornella et de Raquel Schiavoni (E55) :

O. Schiavoni – Rubino non, [le mari de Raquel] non, au contraire son mari est... bien brésilien : sa mère a... une lignée, là, espagnole, n'est-ce pas ? Et son beau-père est d'*indios*, n'est-ce pas ?

R. Schiavoni – C'est cela, mais il y a tellement longtemps... qu'ils n'ont pas réussi à découvrir la descendance bien que /// jusqu'où ils ont exploré, c'est tout très brésilien. Mais le sien non, il est déjà...

O. Schiavoni – Le mien... La mère d'Edison, est petite-fille de... [...] C'est ça, sa mère est petite-fille d'Italiens, et son père /// la mère de son père, sa grand-mère paternelle aussi était italienne, et son... grand-père paternel était... portugais. Portugais, ou descendant de portugais /// descendant de portugais, c'est cela. Et là il y a une autre origine qui est même allemand, voilà, qu'est-ce que c'est ? Allemand, n'est-ce pas ? Je ne sais même pas. Mais il y a de l'italien là-dedans. Mais il y a beaucoup d'italien.

L'incertitude et l'ignorance (« je ne sais même pas »), accentuées par les tonalités interrogatives, révèlent la difficulté à certifier des origines bien distinctes après plusieurs générations de mariages mixtes : « ils n'ont pas réussi à découvrir la descendance », avoue R. Schiavoni. Néanmoins, elle est en mesure d'assurer que ce mélange est « très brésilien », en

écho à l'affirmation de sa sœur peu auparavant (« bien brésilien ») – qui fait elle-même écho au propos d'A. Deflorian Couto (E45) :

M. Deflorian Couto – Mon mari... avait même une descendance allemande dans tout ça, n'est-ce pas ?

A. Deflorian Couto – Allemand, *indio*, là c'est déjà bien... bien mélangé.

Mélanie Fusaro – *Miscigenação*...

M. Deflorian Couto – C'est ça, bien *miscigenado*.

Ces témoignages ont fait émerger le concept, difficilement traduisible, et essentiel au Brésil, de « *miscigenação* », qu'il nous paraît intéressant d'approfondir brièvement en même temps que celui, voisin mais pas équivalent, de *crisol de razas* en Argentine.

ii. *Miscigenação* et *crisol de razas*

Le mariage, et la sélection du conjoint qu'il suppose, se trouve en effet intrinsèquement lié, par un rapport de cause-conséquence, à l'ouverture des cercles sociaux et au brassage des populations, puisque « dans la mesure où [le *crisol de razas*] se concrétise, en effaçant les liens interpersonnels d'origine et les spécificités culturelles, il facilite les conduites exogamiques. D'un autre côté, l'existence d'un comportement exogamique tendra à diluer ces liens et spécificités »³⁷⁵. Le mariage, « facteur très important de syncrétisme culturel »³⁷⁶ a longtemps été vu comme l'une des modalités les plus efficaces de l'assimilation des immigrés à leur culture d'accueil : « Les observateurs de l'Argentine ont supposé que les immigrés se mélangeaient plus promptement à la société créole via le mariage. Le plus grand succès démographique et culturel de l'Argentine, selon Gino Germani, Romero et autres, fut sa fluidité ethnique »³⁷⁷. G. Germani est un sociologue argentin selon lequel le pluralisme culturel prédomina en Argentine avant 1930, pour laisser place, après cette date – quand l'immigration transocéanique marqua une pause – à la fusion et à l'amalgame³⁷⁸. Dans sa lignée, la majorité des analystes de la situation sociale argentine s'accordèrent à valider la

³⁷⁵ E. Míguez et al., « Hasta que la Argentina nos una: Reconsiderando las pautas matrimoniales de los inmigrantes, el crisol de razas y el pluralismo cultural », *op. cit.*, p. 785.

³⁷⁶ *Ibid.*

³⁷⁷ M. Szuchman, « The Limits of the Melting Pot in Urban Argentina: Marriage and Integration in Córdoba, 1869-1909 », *op. cit.*, p. 27. On ne peut s'empêcher de noter ici le recours au champ lexical des « fluides » associé au nom de Romero, historien argentin dont la formule qualifiant d'« inondation » les flux migratoires venus d'Europe, est restée célèbre : voir José Luis Romero, *El desarrollo de las ideas en la sociedad argentina del siglo XX*, Buenos Aires, Solar, 1983, 230 p.

³⁷⁸ Gino Germani, *Estructura social de la Argentina: analisis estadístico*, Buenos Aires, Raigal, 1955, 279 p.

théorie du *melting pot*³⁷⁹ et d'une « dé-marcation ethnique progressive de génération en génération [...] traditionnelle en Argentine »³⁸⁰. L'Argentine aurait formé le réceptacle d'une nation moderne caractérisée par un « processus de métissage »³⁸¹ préconisé par les grands idéologues de la « *Generación del 80* » (élite gouvernante de la République Fédérative de 1880 à 1916), portés par « l'imaginaire séculaire [...] de constituer le bastion européisé en Amérique Latine »³⁸². L'assimilation des étrangers s'insérait ainsi dans un projet plus vaste d'argentinisation et d'homogénéisation culturelle contemporaine à la construction de l'État-nation moderne³⁸³. Mais les opinions divergeaient sur certains points : si Juan Bautista Alberdi, auteur en 1852 des *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina*³⁸⁴, augurait, à travers le mélange ethnique, la purification et l'élévation de la nation argentine grâce aux apports de population et de culture européenne (jugée plus haut placée dans la hiérarchie raciale qu'il établissait), Domingo Faustino Sarmiento, auteur en 1845 de *Facundo*³⁸⁵, y voyait la dégénérescence de la civilisation une fois qu'elle se trouvait mêlée à la barbarie. Qu'il fût perçu comme un atout ou un fléau pour la construction de cette jeune nation, le métissage devint une question incontournable, dont les recensements de l'époque, étudiés par Hernán Otero, révèlent l'importance : « l'axe thématique récurrent des argumentations censitaires est le mélange des races (les censeurs n'utilisent pas le terme creuset dont le succès postérieur dans l'historiographie et dans l'imaginaire argentin est bien connu) et la contribution relative de chacune d'elles à la formation historique et au futur de la Nation argentine »³⁸⁶. Néanmoins, Alejandro Grimson³⁸⁷ observe que, du fait de l'« invisibilité » des minorités en Argentine, il s'agirait d'un mélange de « races » uniquement européennes – à la différence du Brésil où, selon lui, blancs, indigènes et afro-descendants se seraient tous mêlés dans l'imaginaire collectif. Si nombre d'historiens corroborent cette vision du Brésil comme « grand laboratoire racial »³⁸⁸, ils sont néanmoins partagés quant à la réalisation effective de ce métissage.

³⁷⁹ S. Baily, « Marriage Patterns and Immigrant Assimilation in Buenos Aires, 1882-1923 », *op. cit.*

³⁸⁰ Alejandro Grimson, « Nuevas xenofobias, nuevas políticas étnicas en la Argentina », in Alejandro Grimson, Elizabeth Jelin (dir.) *Migraciones regionales hacia la Argentina. Diferencia, desigualdad y derechos*, Buenos Aires, Prometeo Editorial, 2006, p. 6.

³⁸¹ H. Otero, « Estadística censal y construcción de la nación. El caso argentino, 1869-1914 », *op. cit.*, p. 136.

³⁸² Alejandro Grimson, « Nuevas xenofobias, nuevas políticas étnicas en la Argentina », *op. cit.*, p. 8.

³⁸³ Voir T. S. Di Tella, « Argentina: un'Australia italiana? L'impatto dell'immigrazione sul sistema politico argentino », *op. cit.*

³⁸⁴ Juan Bautista Alberdi, *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina*, Buenos Aires, Ed. Estrada, 1949 (3^{ème} éd.), 387 p.

³⁸⁵ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo*, Buenos Aires, Losada, 1963, 260 p.

³⁸⁶ H. Otero, « Estadística censal y construcción de la nación. El caso argentino, 1869-1914 », *op. cit.*, p. 137.

³⁸⁷ A. Grimson, « Nuevas xenofobias, nuevas políticas étnicas en la Argentina », *op. cit.*, p. 2.

³⁸⁸ Lilia Moritz Schwarcz, « Espetáculo da miscigenação », in *Estudos avançados*, vol. 8, n. 20, 1994, p. 140.

Ronaldo Vainfas³⁸⁹ rappelle que la problématique du mélange culturel dans l'histoire du Brésil remonte aux débuts de l'historiographie nationale avec l'introduction, à l'occasion d'un concours organisé dans les années 1840 par l'*Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, du terme « *miscigenação* » par le naturaliste, botaniste et voyageur allemand Karl von Martius. Le Brésil intéresse en effet les observateurs intérieurs et extérieurs comme un « cas extrême et singulier de mélange des races »³⁹⁰. Le thème, polémique entre les élites locales, acquiert ensuite une densité théorique à un moment crucial pour l'histoire du jeune Brésil, confronté alors à la fin de la guerre du Paraguay, à la fondation du Parti Républicain et à la promulgation de la loi du Ventre Libre³⁹¹ – premières pierres d'un édifice national à construire. Il ouvre ainsi la voie à différents courants de pensée et d'historiographie³⁹², qui vont de la tentative de hiérarchisation au rejet total ; mais tous ont en commun, jusqu'au seuil des années 1930, de ne pas traiter de la *miscigenação* comme d'un problème de recherche (idéologique, philosophique, sociologique...), mais comme d'« un problème moral ou pathologique qu'il s'agissait de résoudre pour le bien de la Nation »³⁹³ – à l'exception de Manuel Bomfim, victime d'une sorte d'ostracisme intellectuel pour avoir soutenu que la *miscigenação* pouvait avoir un aspect positif. Il faudra attendre les années 1930 pour que la *miscigenação* apparaisse comme un synonyme de la *brasilianidade* : d'un point de vue théorique, avec le travail décisif de Gilberto Freyre qui, dans *Casa-grande e senzala*³⁹⁴, aborde la question de la sexualité inhérente à la *miscigenação* raciale, mais surtout, dépasse le concept de « race » jusqu'alors en vogue et adopte celui de « culture », ce qui lui permet d'entrelacer le phénomène de la *miscigenação* ethnique et du mélange culturel³⁹⁵ ; d'un point de vue politique, avec la Campagne de Nationalisation mise en œuvre par le président Getúlio Vargas sous l'Estado Novo Brasileiro.

Mais malgré les pressions exercées (parfois violemment) pour que l'assimilation des étrangers prenne la forme d'une nationalisation, et non d'un simple changement culturel et social, certains milieux échappèrent à cet *abrasileiramento* forcé en raison d'une « contradiction entre idéologie nationaliste et pratique : pour les desseins de formation de la nation, les immigrés et leurs descendants devaient être assimilés, ou plutôt, amalgamés dans

³⁸⁹ Ronaldo Vainfas, « Colonização, miscigenação e questão racial: notas sobre equívocos e tabus da historiografia brasileira », *Revista Tempo*, vol. 8, 1999, p. 1-2.

³⁹⁰ L. M. Schwarcz, « Espetáculo da miscigenação », *op. cit.*, p. 137.

³⁹¹ Votée en 1871, la Loi du Ventre Libre déclarait de condition libre les enfants de femme esclave nés après la publication de la loi et marquait le début de la politique abolitionniste au Brésil.

³⁹² Pour plus de détails voir, entre autres, L. M. Schwarcz, « Espetáculo da miscigenação », *op. cit.* et R. Vainfas, « Colonização, miscigenação e questão racial: notas sobre equívocos e tabus da historiografia brasileira », *op. cit.*

³⁹³ R. Vainfas, « Colonização, miscigenação e questão racial: notas sobre equívocos e tabus da historiografia brasileira », *op. cit.*, p. 4.

³⁹⁴ Gilberto Freyre, *Casa-grande e senzala*, Rio de Janeiro-São Paulo, Editora Record, 2000, 668 p.

³⁹⁵ R. Vainfas, « Colonização, miscigenação e questão racial: notas sobre equívocos e tabus da historiografia brasileira », *op. cit.*, p. 6.

un *abrasileiramento* de conception culturelle et raciale ; mais la colonisation, telle qu'elle fut implémentée dans le sud, laissa, au début, une population étrangère numériquement expressive éloignée de la société nationale »³⁹⁶. Les noyaux d'*italianità* que formaient certaines *colônias* du sud du Brésil résistèrent ainsi aux pressions assimilatrices, parfois par un refus de se « mêler » aux autres populations, pour préserver l'essence d'une identité associée à une origine précise, à une « aristocratie de la peau »³⁹⁷ et à une ascendance commune³⁹⁸. On l'a vu plus haut, le mariage et le métissage sont intrinsèquement liés, et il est intéressant de remarquer que, parmi tous les témoignages d'Italo-descendants mentionnant explicitement une union, si le conjoint est parfois d'une autre origine (espagnole, portugaise, indigène), il ne s'agit en aucun cas d'une origine nord-américaine, africaine, ou encore asiatique, (malgré la forte présence nippo-brésilienne à São Paulo par exemple) ; et seule R. Mancinelli (E22) mentionne un ex-conjoint originaire d'un autre pays sud-américain (le Chili). Alejandro Grimson³⁹⁹ démontre en effet la nouvelle hiérarchisation qui s'est établie à partir des années 1990 en Argentine, entre les descendants de la vieille immigration européenne, qui occupent désormais la place des élites, et les nouveaux immigrants des pays limitrophes (Bolivie, Chili et Paraguay en particulier), auxquels sont appliquées des politiques ethniques discriminatoires. Ainsi, loin d'être le *crisol de razas* dont pouvaient rêver certains idéologues progressistes du XIX^{ème} siècle,

issu de ce complexe réseau de facteurs politiques, sociaux et économiques qui amenèrent des mouvements de populations, le pays se présente aujourd'hui comme une mosaïque plurielle, intégrant des groupes ethniques divers. Dans ce processus, ni schématique ni linéaire, les relations pré-migratoires et leur re-formulation dans la société d'accueil furent essentielles, car elles créèrent des lieux de rencontre et de solidarité ethniques qui favorisèrent la persistance des groupes ethniques dans la nouvelle société.⁴⁰⁰

Mariage et métissage peuvent ainsi fonctionner dans un rapport d'attraction, sous forme de cause-conséquence, mais aussi de répulsion : d'une part, « la justification de l'endogamie a presque toujours comme fondement la mauvaise réputation des Brésiliens en tant que travailleurs. Sans doute cette conception est-elle liée à un *ethos* paysan qui valorise le travail de la famille comme un tout, ce qui est pris comme modèle d'une conception ethnique du

³⁹⁶ G. Seyferth, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », *op. cit.*, Porto Alegre, vol. 6, n. 14, novembre 2000, p. 150.

³⁹⁷ T.S. Di Tella, « Argentina: un'Australia italiana? L'impatto dell'immigrazione sul sistema politico argentino », *op. cit.*, p. 426.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 166-167.

³⁹⁹ A. Grimson, « Nuevas xenofobias, nuevas políticas étnicas en la Argentina », *op. cit.*

⁴⁰⁰ Dora Estela Celton, Hervé Domenach, Michelle Guillon, « Plus d'un siècle d'immigration internationale en Argentine », in *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 11, n. 2, Amérique Latine, 1995, p. 162.

travail »⁴⁰¹ (nous reparlerons plus loin de cet « *ethos* du travail ») ; de l'autre, « les arguments en faveur de l'endogamie sont relatifs à la fonction de la famille comme transmettrice de la langue et des coutumes pour les descendants »⁴⁰², comme « préservatrice de l'héritage culturel »⁴⁰³. En cela, les femmes ont un rôle crucial : d'une part au moment du mariage, en apportant une dot, une réputation, une origine, un nom ; mais surtout tout au long de la vie conjugale, en assumant ce devoir de transmission, puisque « c'est aux femmes – mère et grand-mère – qu'est attribué le rôle d'éduquer les enfants et petits-enfants selon les principes apportés de la nation d'origine »⁴⁰⁴. Et en effet, apparaît à plusieurs reprises la figure féminine chargée de l'éducation et, *volens nolens*, du lien avec la culture italienne, comme en témoignent O. Crea (E24) et B. Marchesin (E37) : « moi, c'est ma grand-mère, calabraise, qui m'élève, c'est-à-dire que je passe beaucoup de temps avec elle », « grand-mère, oui, grand-mère... Elle a pratiquement fini par m'élever [...] Ah, *nona* ! [*attendri*] ». La ligne maternelle est souvent celle qui assure la transmission de la culture italienne : « ce contact que j'ai eu, plus du côté de ma grand-mère », explique D. Marzini (E62) ; « alors, c'est la partie culturelle maternelle qui est en général la plus forte, chez les Argentins et chez les Italiens aussi, la *mamma*, alors, toute la partie culturelle a beaucoup à voir avec ce qui est italien », affirme A. Negri (E21). Nous n'avons que peu d'éléments à notre disposition, mais il nous semble intéressant de vérifier, dans les témoignages que nous avons recueillis, si la répartition des rôles au sein du couple, si marquée dans les pays latins et latino-américains, conserve ces caractéristiques.

iii. Machisme / Féminisme

Sans vouloir entrer dans la grande problématique des études de genre, qui dépasse largement notre sujet⁴⁰⁵, nous souhaitons observer comment les rôles et responsabilités étaient répartis au sein de la famille, et du couple en particulier : simple hasard ou indice faisant sens, il semble que les femmes se soient plus spontanément ou plus volontiers penchées sur la question.

⁴⁰¹ G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », *Revista de Antropologia*, vol. 29, 1986, p. 66.

⁴⁰² G. Seyferth, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », *op. cit.*, p. 166.

⁴⁰³ Thales de Azevedo, *Italianos e gaúchos*, Rio de Janeiro, Ed. Cátedra, 1975, p. 168, *apud* G. Seyferth, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », *op. cit.*, p. 166.

⁴⁰⁴ *Ibid.*

⁴⁰⁵ Et que nous ne pourrions éclairer par des données suffisantes, cette thématique ayant été, comme celle du mariage, évoquée quand l'occasion se présentait, mais ne figurant pas dans le protocole d'entretien.

Parfois subsiste le modèle « où l'on peut voir que l'homme va travailler et la femme reste au foyer, fait les tâches ménagères, et nettoie la maison, ou tricote, ou coud » que R. Conosciuto (E19) observe dans la famille de certains de ses oncles, et qu'elle attribue à une « descendance italienne ».

Mais il est rare désormais que cette division soit aussi nette et catégorique : « ça se perd. Je ne le vois plus trop. C'est beaucoup plus inhabituel. En effet c'est inhabituel qu'aujourd'hui la femme ne travaille pas, beaucoup plus inhabituel ». Et R. Conosciuto d'ajouter « ma maman n'est pas femme au foyer, ma maman est avocate et elle a travaillé toute sa vie » : dans l'opposition symétrique entre négation et affirmation, entre « femme au foyer » et « avocate », on voit bien le changement de paradigme entre un modèle et l'autre, et l'insistance sur la valeur du « travail » que l'on retrouve aussi chez M. Barbieri (E35), l'adverbe « toujours » faisant écho à « toute sa vie » : « Ma maman a toujours travaillé, mais elle a toujours été plus la maîtresse de maison et mon papa celui qui travaillait ». La femme reste ainsi la responsable du foyer, de l'éducation des enfants, de la cuisine :

Normalement, c'est la femme qui cuisine [*rire*]. Mon mari, il m'aide, mais il dit qu'il est l'assistant [...] La question financière aussi : [...] je vois ça de la génération de mon grand-père par exemple, plus près de cette culture... italienne, je vois le machisme au Brésil : alors, celui qui avait l'argent, c'était mon grand-père ; ma grand-mère restait à la maison ; et c'était évident, ça, pour toute cette génération.

R. Voltarel (E61) relie elle aussi ce modèle à la « culture italienne » et au « machisme » ; mais elle nuance son propos en rappelant que ce modèle vaut pour ses grands-parents et leur « génération ». Pour D. Marzini (E62), justement, « l'image alors soumise qu'[avait] anciennement la femme, je crois que c'est pas tant de la culture en soi, c'est une chose de l'époque », qu'elle invite à « adapter à une réalité » d'aujourd'hui. Ainsi, si A. Bianco (E60) se revendique ouvertement « machiste », c'est d'une manière assez différente de celle, traditionnelle, que nous venons d'évoquer, et plus en phase avec la réalité, féminine et économique, contemporaine :

D'ailleurs le machisme, c'est une chose que j'applique, toujours beaucoup. Les gens /// personne n'assume, moi j'assume tranquillement que je suis machiste, tranquillement oui. J'essaie de ne pas être celui... fervent, cette chose... militante, et tout, mais... certaines valeurs sont... sont très machistes oui. [...] Par exemple, ma femme pourrait gagner plus que moi, ma femme pourrait... Choses que jamais un machiste n'accepterait. Mais... je crois que le rôle de mère dans la famille, qui d'une certaine façon /// je vois certaines de mes amies totalement perdu [*sic*], elle ne sait pas tenir une maison, ne sait pas... cuisiner basiquement, je trouve ça absurde ! Tu vois ? Personne n'attend que la femme soit cuisinière, personne n'attend (moi) que la femme soit... une domestique, une fée du logis, une... femme au foyer ; c'est pas ça. C'est pas

ce type de machisme. Mais... ces valeurs, comme éduquer mon enfant, ça pour moi c'est très important, et aujourd'hui, c'est une chose /// "Non, la nounou le fait, la je ne sais quoi le fait, je le laisse à ma mère", ça, je trouve ça absurde ! Pour moi c'est... inacceptable.

Contre le modèle traditionnel qui réduit la femme à la condition « domestique » (« cuisinière », « fée du logis », « femme au foyer »), mais aussi contre les dérives modernes (« totalement perdue », « absurde » à deux reprises) A. Bianco en appelle ici, avec une indignation que traduisent la tonalité exclamative et l'adjectif « inacceptable », à un retour des « valeurs » et de la figure féminine comme « mère de famille », qui pour lui n'est pas incompatible avec la question du travail et la compétition financière que cela implique, mais avec le mode de vie actuel des classes aisées brésiliennes : le recours aux « nounous » et aux employées domestiques fait en effet partie du standard de la famille brésilienne, et les dispense des tâches domestiques (éliminant donc, comme en témoigne M. Deflorian Moreira (E42) la question de la « division des tâches »). Mais avec la tendance récente à l'augmentation du coût du travail domestique et à la promulgation de lois visant à l'encadrer⁴⁰⁶, de plus en plus de familles se voient dans la nécessité de « redistribuer les fonctions », comme O. Schiavoni (E55) en témoigne : en prenant le contre-pied du modèle maternel : « ça non, avec ça réellement on a rompu et on se dispute encore aujourd'hui pour que ça ne soit pas comme ça. [...] Le fait de servir, vraiment. Ça... ça, je ne veux pas en hériter. [...] Au contraire, n'est-ce pas ? ».

Cette image de la rupture revient dans d'autres témoignages, sous le même verbe, « rompre » (« il faut rompre », (E61), ou la locution « au contraire » (E19)). Mais, plus qu'un renversement/inversion des rôles, le processus est celui d'une « redistribution », d'une « division » (E58) vers plus d'égalité :

je crois qu'il n'y a absolument rien d'italien dans ma relation avec mon époux. D'abord parce qu'il n'est pas italien, il est chilien. Ensuite parce que moi, là non plus je n'ai pas suivi la tradition, je suis une femme qui n'aime pas le machisme, je n'aime pas non plus le féminisme je pense que les choses entre un homme et une femme doivent être [*joignant les mains à plat sur un même niveau*] en accord, vraiment en accord, et je pense que, l'amour, peut obtenir, cet accord et ce respect, je pense ça et... mon ex-mari ne le pense pas, et bon, voilà. Mais, oui, je n'ai pas suivi la tradition en ça, non plus.

C'est ainsi à la culture « italienne » que R. Mancinelli attribue à la fois la « tradition » de l'endogamie et celle de l'inégalité dans le couple – tradition et inégalité qu'elle rejette, de

⁴⁰⁶ Voir par exemple le reportage de Laryssa Borges « A legislação que vai mudar a vida da família brasileira », *Veja* du 24 mars 2013 [en ligne], disponible sur : <http://veja.abril.com.br/noticia/economia/a-legislacao-que-vai-mudar-a-vida-da-familia-brasileira> [consulté le 27 mars 2013].

même que le machisme et le féminisme, en faveur d'un équilibre entre homme et femme qu'elle illustre par un geste très expressif. D. Marzini (E62) a de son côté été influencée par « l'exemple très fort » de ses parents, dont l'égalité est dépeinte par des formules doubles (« tous deux travaillent, tous deux doivent payer les factures ») qui mettent en symétrie le revenu et la dépense dans une configuration égalitaire de l'économie domestique (à l'inverse du monopole financier, courant dans les générations passées, mentionné plus haut).

Néanmoins, cette égalité n'est pas forcément si évidente et immédiate, comme l'avoue R. Voltarel (E61) : « j'essaie, de faire que [les relations] soient égalitaires. Mais c'est difficile ! [rire] ». Si elle est consciente de la nécessité de la rupture, elle observe plutôt une « diminution », une « dilution » des pratiques machistes au profit de la parité, dont l'avènement est progressif et lent. Car la répartition des tâches domestiques et des revenus peut aussi se décliner comme une relation de pouvoir : le terme portugais de « *comando* » (« commandement ») revient en effet dans les témoignages de L. Varriale (E58) et D. Marzini (E62). Surgit ainsi la question de l'autorité. En cela, les mentalités sont encore imprégnées d'images où à la femme (mère, grand-mère) sont associées la douceur, la protection et l'affection (« s'occuper des enfants » « passer la main sur la tête de l'enfant », « offrir les gâteries », « exaucer les désirs », « défendre »), et à l'homme (père, grand-père) « le dernier mot » :

ça, il y a toujours eu : la mère pour s'occuper des enfants, et le père pour... [...] Mais c'était le papa qui avait le dernier mot, la mère qui... toujours passait la main sur la tête de l'enfant, qui était... cette... image qu'on a comme ça. [...] la question d'avoir la présence, la figure du père qui est le chef de famille, et de la mère qui fait ses tâches à la maison. (E62)

« la grand-mère maternelle, c'était elle qui... m'offrait toutes les gâteries, les caprices, elle exauçait tous les désirs, me préparait les meilleurs plats, et me défendait toujours quand... je méritais une punition et elle me défendait. Mon grand-père maternel, il était très droit, ça je m'en rappelle, très... eh, tu ne devais pas t'écarter de la conduite, qu'il dictait, parce que sinon il s'énervait. (E34)

M. Fusaro - Toi, tu gardes ce modèle en tête, en le conservant aussi ?

M. Barbieri – Oui, oui. Mon papa par exemple, eh... nous, il nous grondait toujours et il n'avait jamais besoin de crier, ou quoi que ce soit, parce qu'on avait beaucoup de respect pour lui ; ma maman, on a toujours eu beaucoup de respect pour elle, mais elle c'était celle qui, peut-être, oui, nous criait dessus et nous reprenait si on se comportait mal. En ça, oui, il y a toujours eu /// ce que mon papa disait, c'était parole d'évangile.

M. Fusaro – Autorité, du patriarcat.

M. Barbieri – Exactement ! [léger rire] (E35)

L'autorité du père est établie et indiscutable, et elle s'impose par sa simple « présence » et par sa parole (comme l'indiquent les expressions « avoir le dernier mot », « c'était parole d'évangile », « dictait »), voire par sa violence verbale (« s'énervait »).

Aux yeux de la loi italienne aussi, jusqu'à récemment en effet, l'homme disposait du pouvoir de décision et de l'« autorité » sur ses enfants : d'un point de vue légal, la femme italienne n'a transmis la *cittadinanza iure sanguinis* qu'à partir de 1948, ce qui a pu créer des situations compliquées au sein des familles, et des démarches complexes pour les demandes de *riconoscimento*. Nombre d'associations se battent aujourd'hui contre ce qu'elles considèrent comme une injustice, et que M. Fedi (E1), représentant des *italiani all'estero* au Parlement, dénonce comme une « palese discriminazione » : « solo le donne perdevano la cittadinanza per effetto del matrimonio con un non-italiano, non gli uomini, naturalmente questa [légère hésitation] discriminazione è stata superata, ma non è stato possibile fino ad oggi superare le discriminazioni trascorse, passate nei confronti di donne che a tutti gli effetti hanno perso la cittadinanza e non l'hanno potuta transmettre ai figli e ai nipoti, e via dicendo ».

Le choix de l'endogamie a donc pu représenter également, dans certains cas, une stratégie pour conserver la *cittadinanza* italienne – mais ce n'est qu'une hypothèse que nous formulons sans éléments pour la vérifier ; réciproquement, la législation italienne, permettant l'acquisition de la *cittadinanza iure matrimoni* (sous certaines conditions), élargit le nombre d'*italiani all'estero* qui, descendants ou non, peuvent obtenir un passeport italien et exercer le droit de vote en Italie – ce qui augmente, certes, les ressources démographiques et la sphère d'influence, mais en même temps, les coûts et problèmes de fonctionnement des réseaux consulaires et culturels. La question de l'exogamie-endogamie et des stratégies matrimoniales n'est donc pas sans incidence sur le problème qui nous occupe. C'est toute l'ambivalence de la politique italienne qui souhaitait que les émigrés s'intégrassent à la population locale, mais en maintenant des liens forts avec leur communauté d'origine : on a pu voir que les Italiens et leurs descendants se sont en effet métissés aux sociétés d'accueil, avec une « vitesse d'intégration » particulière⁴⁰⁷ mais que cette *miscigenação* par le mariage fut somme toute limitée. Si l'assimilation n'a pas lieu au niveau de la première génération, qu'en est-il des générations suivantes ? La puissance du « Grand Empire Démographique » a-t-elle été assurée par l'engendrement de par le monde d'une progéniture toute italienne, qui cultive cette filiation ?

⁴⁰⁷ A. Trento, « L'assimilazione degli italiani in Brasile », *op. cit.*, p. 244.

9.2. Naissances et Baptêmes

La *cittadinanza italiana* reposant sur le principe du droit du sang, étant donc transmise par les parents (et jusqu'en 1948 uniquement par le père), de génération en génération, il nous a semblé intéressant de nous pencher, même si ce sera brièvement et superficiellement, sur la question de la filiation. Faute de données suffisantes, il ne nous est pas possible, ici, de dresser un tableau de la composition des familles et de l'évolution des structures en fonction du nombre d'enfants par femme. Nous allons donc privilégier l'étude des relations intergénérationnelles sur le plan symbolique, au niveau des mentalités plutôt que de la fécondité, des discours plutôt que des chiffres.

i. Au nom du père

« Au commencement... » était le père, le grand-père, l'arrière-grand-père débarqué en Argentine ou au Brésil de son Italie natale – et, seule ou l'accompagnant, la mère⁴⁰⁸, la grand-mère, l'arrière-grand-mère...

Patriarcat / Matriarcat. Certains témoignages *supra* ont mentionné le « respect » dû et adressé aux géniteurs, et la figure empreinte d'autorité du patriarche à la tête de la famille, qui s'organise autour de lui et obéit à sa « parole d'évangile » : « il était le centre, le patriarche, c'est ça, on était comme ça, très respectueux, on le respectait beaucoup, tout ce qu'il disait [...] il était le centre des attentions, enfin, le centre de tout » (E45). L'autorité est ainsi le plus souvent revêtue par l'ancêtre masculin, mais l'aïeule, qu'elle soit nommée « *abuela* », « *avó* », ou plus affectueusement « *vó* » ou « *vóvó* » (diminutifs portugais de « *avó* »), ou encore, à l'italienne, « *mamma* » ou « *nona* »⁴⁰⁹, assume elle aussi le rôle, tout aussi central et fédérateur,

du modèle de mère, que la parole de la mère est la parole de la mère, la *mamma*, et maintenant nous on continue à le maintenir. Et c'est possible que mes neveux aussi, feront pareil avec leur mère, eh... Mais... c'est ces questions plus... structurelles de... de la famille. Je crois qu'elles ont beaucoup de valeur parce qu'elles sont le plus /// ça se voit qu'elles sont plus... enracinées. (E33)

⁴⁰⁸ Par exemple, dans le récit « *Dagli Apennini alle Ande* » du roman *Cuore* d'Edmondo De Amicis (Turin, Einaudi, 1972, XXXVIII-384 p.), c'est la mère de Marco qui est partie seule chercher un emploi en Argentine, laissant son mari et ses deux fils en Italie.

⁴⁰⁹ On remarque à ce propos l'intéressante rectification linguistique de M. Bocchi (E57) : « *a minha no /// essa minha vó* » : l'italien (on entend le début de « *nona* ») est corrigé en portugais (« *minha vó* »).

La tautologie donne ici tout son poids à la figure de la mère, qu'elle investit d'une autorité par la « parole », et contribue à « enraciner » dans cette « structure familiale » (le verbe « enraciner » n'étant pas anodin quand il s'agit de généalogie). C. Ferrara (E33) évoque ainsi les réunions de famille « avec la *mamma* à la tête », « et la grand-mère, là, comme présidant la table », qualifiant ce « matriarcat » de « très... très italien, très traditionnel » : « Le type de structure familiale, de... de la représentation de la mère... Tu as vu comme il y a un stéréotype de la mère italienne, de la mère juive, de... Bon, ça oui, je crois que nous le conservons ».

Ancrée à ce « stéréotype », la grand-mère (ou, moins souvent, la mère) est reliée au pôle féminin, et apparaît ainsi presque toujours associée à un espace et une activité jusqu'à très récemment presque exclusivement féminins : ceux de la cuisine. Très nombreux (E25, 30, 32, 33, 35, 39, 45, 50, 51, 52, 54, 57, 59, 61, 62) sont ainsi les témoignages évoquant les mets préparés par la « *nona* », qui faisaient les délices de son entourage et qu'elle lui a parfois transmis, s'instituant en véritables « passeuse » de saveurs, de sons, de chansons, et d'expressions, comme dans le film *Pranzo di Ferragosto* de Gianni Di Gregorio (2009), et comme le constate D. Cannova (E12) : « par exemple au niveau linguistique, tout le monde ici parle de la « *nonna* », personne ne dit « *abuella* », et ça je trouve que c'est vraiment intéressant parce que la grand-mère est effectivement la dépositaire de ce qu'était la mémoire familiale du lieu d'origine ».

Certains peuvent se vanter d'un rapport privilégié avec leur ancêtre, du fait de cet apprentissage, ou de l'éducation qu'il ou elle a assurée ; ou encore, tout simplement, par un rapport particulièrement proche : « j'ai toujours été très liée à mon grand-père », confie M. Deflorian Moreira (E42) ; Norma Vassallo dit de son mari Elio (E37) qu'« il était le préféré de sa grand-mère ». Tous le lui rendent bien, dessinant les contours d'une figure archétypique, puissante et solide, courageuse et généreuse, fin cordon-bleu et maître(sse) de maison à la poigne ferme – quand ce n'est pas elle-même, telle Norma Vassallo (E27), ou G. Rizzo Schiavoni (E49), qui témoigne, avec une présence dont émanent à la fois chaleur humaine et force de caractère.

Le culte des ancêtres. Qu'il soit encore vivant, ou trépassé dans la mémoire familiale, « l'ancêtre qui immigra au Brésil devint l'axe central de l'arbre généalogique. Il se transforma en objet de culte pour ses descendants [...], il représente le totem de ce clan, en ce qui concerne la vénération de cet ancêtre »⁴¹⁰. A. Savoldi a étudié le « culte » rendu par les Italo-descendants dans le sud du Brésil à l'ancêtre italien, « héros pionnier intrépide » et civilisateur, doté de qualités forçant l'admiration. L'on retrouve en effet dans plusieurs

⁴¹⁰ A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.*, p. 9.

témoignages la figure imposante de ces ancêtres : « oui, je l'ai connu, il était grand, il a vécu de longues années » rappelle E. Vassallo (E27) ; C. Vannini (E54), exprime sa « fascination » pour son grand-père italien ; A. et C. Benedini (E28) démontrent une véritable adoration pour leur père, dont la photographie trône en évidence sur une étagère de leur salon ; G. Silva (E18) évoque « el abuelo Nunzio Buontempo, una persona molto istruita » comme un exemple de solidarité à toute épreuve envers ses camarades d'immigration : il est intéressant de noter l'effet de *code-switching* (passage d'une langue à l'autre, ici de l'espagnol à l'italien) qui s'opère à l'évocation du grand-père, comme à chaque fois que G. Silva touche à un thème qui relève du domaine intime, affectif ou familial. Car, mêlée à l'admiration, c'est bien l'affection nostalgique qui souvent est exprimée envers ces ancêtres dépeints sous un jour tendre : Ida Losacco dit ainsi éprouver de la « *saudade* »⁴¹¹, elle qui « garde le souvenir qu'ils étaient bons, n'est-ce pas ? Ils étaient... excellents, mes grands-parents » ; B. Marchesin (E37) décrit, « attendri », sa grand-mère comme une femme « battante ; battante ! Comme ça, elle a toujours été battante ». Le mot portugais, « *batalhadora* », renvoie au lexique guerrier et conquérant qui contribue à faire de ces ancêtres des pionniers et des héros inscrits désormais dans la dimension du mythe⁴¹².

Le mythe de l'origine. Car dans la notion de « culte » évoquée plus haut, c'est en effet le caractère « sacré » de cette dévotion affectueuse et admirative envers l'ancêtre qui transparait, au milieu d'« éléments qui sont retirés du monde des aïeux, pour être ensuite traités comme quelque chose de « sacré », porteur d'une force significative extrêmement forte, de *mana* »⁴¹³. La source de cette énergie spirituelle est établie au « départ originel » du village italien. Il n'est donc pas étonnant que la plupart des Italo-descendants, interrogés sur leur origine et leur histoire familiale, commencent leur témoignage en décrivant, comme l'*incipit* d'un récit, le lieu de naissance en Italie – ce « *pueblo* », ou « *paese* », chargé d'imaginaire et de fantasmes, qui marquera une étape fondamentale dans le parcours initiatique des descendants partis en Italie découvrir leur patrie d'origine – et l'arrivée de leur

⁴¹¹ Terme propre à la culture portugaise et lusophone, difficilement traduisible en français sinon par l'approximatif substantif « nostalgie ».

⁴¹² Voir G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », *op. cit.*, p. 66 : « l'idée du pionniérisme émerge dans l'idéologie ethnique avec pour modèle un des mythes de l'histoire du Brésil – le *bandeirante paulista* ». Les *bandeirantes* furent en effet des pionniers partis de l'État de São Paulo (« *paulistas* », donc) explorer et exploiter le Brésil intérieur dès le XVII^{ème} siècle. Le « *Monumento às Bandeiras* » (« Monument aux Drapeaux »), sculpture gigantesque de Victor Brecheret, leur rend hommage dans le parc Ibirapuera à São Paulo.

⁴¹³ M. Zanini, « Italianidade: pertencimento, reivindicações e negociações identitárias na região central do Rio Grande do Sul, Brasil », Departamento de Ciências Sociais da UFSM-VI Ram (Reunion de Antropologia Del Mercosur), Montevideo [en ligne], 2005, disponible sur : http://www.fsma.edu.br/visoes/ed03/3ed_artigo5.pdf [consulté le 16 mai 2011].

ancêtre en Amérique Latine⁴¹⁴ :

ce que je me rappelle le plus de mes origines c'est que mon grand-père paternel, eh, est né à Spinetta, en Italie (E34)

mon grand-père, qui s'appelait Vito D'Alessio, il est de la région de Pollignano al Mare, des Pouilles, il est venu au Brésil en 1928. (E58)

mon arrière-grand-père est venu avec un cousin, environ 1890, 1895. (E20)

Mes grands-parents sont venus /// le premier qui est venu en Argentine est mon arrière-grand-père Juan Farinetti. (E29)

Et de conter ensuite, avec plus ou moins de détails, l'épopée⁴¹⁵ familiale, tel E. Cordero (E29), lancé dans une logorrhée sans fin, ou E. Zulio (E40) se faisant le dépositaire de la mémoire des immigrants italiens de Santa Felicidade. Comme on a pu le remarquer dans ces quelques témoignages, l'origine géographique est souvent associée au nom de famille, comme si l'un pouvait signifier l'autre :

mon arrière-grand-père, il était de Lucca. Il était... il était Casali, famille Casali. (E51)

de ma grand-mère maternelle, qui est Mattiotti, on sait qu'elle vient de la région... toscane, mais nous ne savons pas où est la ville. Et là il y a la partie Voltarel, et là il y a plus de contacts, il y avait Benedin, qui était ma grand-mère paternelle, qui vient de la région de Milan, et Voltarel même, mon nom de famille, qui vient de Sernaglia della Battaglia, qui est à... Treviso. (E61)

Comme l'a constaté Marua Catarina Chitolina Zanini, « à ce départ individuel s'ajoute le nom qui rassemble ensuite les identiques "dans le sang" qui, plus largement, atteint la notion de "race" »⁴¹⁶. Car « c'est à partir d'un nom commun que les descendants peuvent revendiquer l'appartenance à la lignée de ceux qui aujourd'hui sont illustrés comme modèle de conduite et habitent le panthéon des héros »⁴¹⁷. Les ancêtres, vénérés, adulés, ouvrent ainsi une lignée qui

⁴¹⁴ Ce sont en effet les mythes fondateurs de toute émigration : voir à ce sujet Eric John Hobsbawm, *The invention of tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, 320 p. Cet aspect a été exploré dans le cas italien par Alessandro Pannuti dans sa thèse sur *Les Italiens d'Istanbul au XX^{ème} siècle : entre préservation et effacement* (thèse de doctorat en Études italiennes, sous la direction de J.-C. Vegliante, Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 2004, 884 f.).

⁴¹⁵ Nous avons montré, dans notre recherche précédente (M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, *op. cit.*), comment l'auteur du blog « Minha Saga » se mettait en scène de manière tantôt burlesque, tantôt épique, pour raconter la « saga » de son parcours d'émigration en Italie, pour son *processo de cidadania* – refaisant, en sens contraire, le parcours mythifié des ancêtres immigrants au Brésil.

⁴¹⁶ M. Zanini, « Italianidade: pertencimento, reivindicações e negociações identitárias na região central do Rio Grande do Sul, Brasil », *op. cit.*, p. 14.

⁴¹⁷ A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.*, p. 39.

portera leur nom et reproduira, génération après génération, le modèle inculqué, fédérateur et porteur de valeurs.

ii. Au nom du fils

Comme Gérard Pommier l'a récemment illustré dans un ouvrage⁴¹⁸ qui « arpente méthodiquement, centimètre par centimètre, en suivant toutes les arborescences, mythologiques, religieuses, ethnologiques, linguistiques, philosophiques, sociales, d'une "anthropologie psychanalytique" »⁴¹⁹, le nom se décline, du moins dans les cultures occidentales, en nom propre (nom de famille, ou patronyme), prénom et surnom. Nous nous concentrerons ici sur les deux premiers et leurs implications symboliques.

Le nom. L'une des premières choses que les Italo-descendants mentionnent pour prouver leur ascendance, c'est leur « *apellido* » (en Argentine) ou « *sobrenome* » (au Brésil) aux consonnances italiennes, preuve indéniable, selon eux, de leur origine : « mon nom de famille me marque comme italien, c'est-à-dire, c'est un nom de famille italien », déclare J. Castrano (E20). Il est donc un indice qui, comme le soutient M. Zanini (cf *supra*), regroupe par identification, « par le nom de famille, [...] on dit, dit "Setti" – "Ah, tu es italienne ! Ah, mon mari aussi l'est..." », tu sais ?, il y a toujours quelqu'un pour raconter, si ce n'est pas "ah, moi aussi", il y a un... oncle qui est venu de là-bas, n'est-ce pas ?, la femme a une parente, une amie, une... il y a quelqu'un en commun, comme ça, qui... qui est venu de là-bas » : les syntagmes « mon mari aussi », « moi aussi », et « en commun » sont l'indice d'un élément partagé par plusieurs personnes d'un groupe.

Le nom est même expliqué par sa signification : « Du côté maternel je suis Fulgi, qui, je crois, signifie "flocon de neige", et de l'autre, du côté paternel, je descends de... des Conosciuto, hem, qui signifie "connu", d'après ce que j'ai compris », explique R. Conosciuto (E19). Dans la proposition relative « qui est venu de là-bas » et le verbe « descendre », on retrouve l'idée de l'origine commune évoquée *supra*. Porter un nom italien, et donner un nom italien, c'est donc recevoir et donner, tel un maillon de la chaîne de transmission. C'est assurer la continuité de cette origine au delà de la distance géographique

⁴¹⁸ Gérard Pommier, *Le Nom propre. Fonctions logiques et inconscientes*, Paris, Puf, 320 p.

⁴¹⁹ Robert Maggiori, « Nom sens », *Libération* du 9 janvier 2013 [en ligne], disponible sur : http://www.liberation.fr/livres/2013/01/09/nom-sens_872792 [consulté le 2 mai 2013] ; simple coïncidence ? L'auteur de cet article de vulgarisation sur le sens des noms de famille a lui-même un patronyme à consonnance italienne...

et temporelle (comme une manière de réparer le traumatisme de l'émigration ?) en faisant perdurer la tradition.

Car c'est bien ce mot de « tradition » qu'évoque immédiatement A. Bianco (E60) quant à la question du nom, et plus particulièrement du prénom :

Il existe une tradition, c'est que le premier enfant garçon d'un homme ait le prénom du grand-père. Mon père est Pasquale. C'est très difficile de rencontrer une femme qui accepte ! Et j'en ai rencontré une. C'était : « mon fils va s'appeler Pasquale, et il va s'appeler Pasquale Bianco, il n'aura pas le prénom de sa mère » – « Ah, ça c'est absurde ! » – « C'est comme ça que ça marche. » [*appuyant fermement les mains à plat sur la table*] Alors ça c'est italien. Ça c'est une forme très machiste de se... /// c'est l'imposition : « C'est comme ça que ça sera ! Tu comprends ? Tu entres dans cette relation avec moi, tu comprends que c'est comme ça que ça sera. » Il se peut qu'au moment où l'enfant naîtra, je me désiste. Mais c'est arrangé. Il n'y a pas de relation, c'est comme ça que ça marche : premier fils homme d'homme, c'est le prénom du grand-père, point final ! C'est simple.

Dans ce témoignage reviennent des éléments que nous avons déjà évoqués plus haut : l'autorité masculine, exprimée par des expressions générales (« c'est comme ça que ça marche », « c'est simple »), fermes et lapidaires (« point final ») n'autorisant pas la discussion (« imposition ») et secondées par une gestuelle tout aussi autoritaire ; le culte de l'ancêtre, ici le père « Pasquale Bianco », et l'hommage rendu par la transmission de son nom et prénom ; le « machisme » assumé dans la prise de décision ; enfin, le rattachement de cette tradition à la culture italienne (« ça, c'est italien ») et le rejet de la coutume brésilienne (qui est d'attribuer à l'enfant le nom de famille maternel et paternel). Le nom est ainsi révélateur de choix identitaires qui se définissent en rapport au contexte extérieur. Quand O. Schiavoni (E55) utilise elle aussi le mot « tradition », c'est pour se défendre de suivre la « mode » des prénoms italiens et se démarquer ainsi des « riches au Brésil » qui « choisissent des prénoms italiens pour leurs enfants ». Pour A. Maschio (E48), donner à son fils « deux prénoms italiens », c'est « une certaine manière de se maintenir [...] pour pouvoir donner continuité à la culture ». Continuité de la culture, continuité de la lignée : par un effet proche de la métempsychose, la survie du prénom permet d'assurer la survie, dans les mémoires, d'un défunt⁴²⁰ et d'un être cher, et d'attribuer à celui qui le porte les qualités de celui à qui l'on rend ainsi hommage :

⁴²⁰ Il est vraiment intéressant à ce propos que ce soit dans un cimetière qu' O. Mancinelli (E23) a pris conscience de son *italianità* et du lien qui l'unit à sa famille et à ses origines, sous le choc de la lecture de son propre nom sur une stèle ; le nom joue donc un rôle central dans la définition de l'identité, comme le prouve cet épisode qu'il serait trop long de détailler ici, mais auquel nous renvoyons pour une lecture plus approfondie.

Moi bien sûr, je m'appelle Orlando Atilio Mancinelli : Orlando à cause d'un de mes cousins d'ici, qui est décédé quelques mois avant, que je naisse, et Atilio, à cause d'un oncle de mon papa, qui était non seulement une personne très aimée, mais aussi une marque très importante dans la famille et ils ont dit, bon, si c'est un garçon qui naît, il doit s'appeler Atilio. Les choses se font comme ça, non ? : les enfants doivent s'appeler d'une manière déterminée. Aujourd'hui on a plus de liberté pour choisir, mais pas quand on était petits. Les petits doivent s'appeler d'une manière déterminée, Orlando à cause de mon cousin, et Atilio à cause de cet oncle.

De manière circulaire, fermant le propos initial par la reprise symétrique des prénoms (« Orlando à cause d'un de mes cousins » / « Orlando à cause de mon cousin », « Atilio à cause d'un oncle » / « Atilio à cause de cet oncle »), O. Mancinelli (E23) montre ainsi la répétition (« manière déterminée » apparaît tel quel à deux reprises) inhérente à la tradition – et peut-être l'enfermement de cette « manière déterminée » qui ne laisse pas de liberté dans le choix du prénom ? Sans vouloir laisser trop de champ au déterminisme atavique, il est intéressant de remarquer que cette réapparition du prénom, tel un phœnix renaissant de ses cendres, peut aussi advenir de manière moins consciente, volontaire et explicite : « notre premier fils, qui s'appelle Estéban, quand j'ai fait toute la *ricerca* de mes *antenati* /// de mes ancêtres, il y avait parmi les Silvas, un Estefano, un seul, né en 1800. C'était un Estefano. Parce qu'un Silva était marié avec une Vázquez, toujours à Galati Mamertino ; et leur premier fils était Estéban. Alors c'est tout comme une... tout comme ça comme un mystère ». De nouveau, tandis qu'elle évoque sa quête identitaire et ses origines italiennes, G. Silva (E18) utilise des termes italiens (« *ricerca* », « *antenati* ») mêlés à son discours en espagnol. Le passage d'une langue à l'autre reproduit d'une certaine manière la transformation du prénom d'« Estefano » à « Estéban » – transformation/déformation qui fut très commune au moment de l'immigration, les fonctionnaires des services d'immigration transcrivant dans leur propre langue (espagnol ou portugais), et avec l'orthographe locale, les prénoms et noms italiens des immigrés :

ici... on ne les enregistrait pas [-] bien, beaucoup ont été enregistrés avec la phonétique, notre nom Salvay, ici en Argentine c'est avec... avec i grec, mais... le nom original est avec i latin. [...] Dans mon cas, Salvay j'ai pu le localiser quand même, parce que... j'avais des papiers de la personne, sinon j'aurais cherché Salvay avec i grec en Italie et ç'aurait été impossible de trouver. (E36)

Ce que je sais, de mon arrière-grand-père, Voltarel : il était Giovanni, il est arrivé au Brésil, il est devenu João, ce qui a aussi été une complication quand la famille a commencé à tenter la *cidadania*, parce que jusqu'à prouver que Giovanni et João Voltarel étaient la même personne... (E61)

Une seule lettre change (« i grec » au lieu de « i latin » par exemple) et la traduction/transposition du nom peut être une « complication », voire un obstacle majeur à la reconnaissance de l'origine italienne des descendants, qui doivent parfois entrer en justice pour prouver l'identité de leur ancêtre⁴²¹. Mais la transcription fut souvent assez fidèle, comme pour l'ancêtre de B. Marchesin (E37) :

B. Marchesin – Et mon père, qui était le fils de Benjamin, s'appelait du prénom de l'arrière-grand-père, parce que le grand-père s'appelait Adam. Mais en Italie il s'appelait Marchesin Adamo. Et ici au Brésil c'est devenu Adam. Et quand je suis né, mon père a donné le prénom Benjamin, en référence au prénom de l'arrière-grand-père. Alors j'ai été appelé Benjamin.

M. Fusaro – *Et vous avez transmis à vos petits-enfants aussi le prénom Benjamin ?*

B. Marchesin – Non, encore aucun ! [rire] Aucun de mes petits-enfants ne l'a transmis, un s'appelle Ademildo José, l'autre Zélia, [xxx], une autre Lucia... je n'en ai transmis aucun. Aucun des arrière-grand-père [sic], ni du grand-père !

L'on voit ici que la tradition de la transmission/reproduction du prénom se perd⁴²² au fur et à mesure que la lignée se prolonge en s'enracinant dans la culture locale (indiquée par les prénoms, communs au Brésil, d'« Ademildo », « José », « Zélia »).

La lignée. Si les gouvernements des pays d'immigration ont tenté, à travers des campagnes de nationalisation et la promotion de l'idéologie républicaine, d'intégrer les immigrés et de les fondre dans un grand « creuset »⁴²³, c'est surtout sur les deuxièmes générations des enfants d'immigrés nés et éduqués sur leur sol que se sont concentrés leurs efforts afin que ces enfants deviennent à leur tour des « transmetteurs de la brésilianité à l'intérieur des foyers italiens »⁴²⁴ au Brésil. De même en Argentine, où ces efforts semblent avoir porté leurs fruits puisque, selon H. Otero, « la transformation d'étrangers en Argentins s'opère inévitablement dans le laps d'une seule génération à travers un processus d'homogénéisation des enfants nés dans le pays, indépendamment de leur origine nationale et de la distance avec les ancêtres immigrés »⁴²⁵. Cette intégration peut se faire de manière progressive, de génération en génération, par un effet de dilution de l'identité italienne dans le creuset argentin ou brésilien, souvent mesurée en termes quantitatifs, comme l'observe A.

⁴²¹ Pour une analyse plus détaillée des modalités et du parcours d'obtention de la *cittadinanza*, voir M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

⁴²² Parfois, comme c'est souvent le cas en France (où Giancarlo devient Jean-Charles, Raffaella devient Raphaëlle, etc.), on continue à garder les prénoms mais en les traduisant.

⁴²³ P. Milza, « Un siècle d'immigration étrangère en France », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n. 7, juillet-septembre 1985, p. 17.

⁴²⁴ M. Zanini, « Italianidade: pertencimento, reivindicações e negociações identitárias na região central do Rio Grande do Sul, Brasil », op. cit., p. 11.

⁴²⁵ H. Otero, « Estadística censal y construcción de la nación. El caso argentino, 1869-1914 », op. cit., p. 146.

Savoldi : « il est commun de trouver l'expression "je suis 100 % italien" ou, si l'un des membres se marie avec quelqu'un d'une autre ethnie, l'affirmation que les enfants sont 50 % italiens. En ce sens, l'italianité est mesurée à travers des gradations statistiques »⁴²⁶. C'est le cas dans plusieurs témoignages :

mes enfants [...] sont 50 % italiens. (E18)

si je vais voir comme ça dans ma descendance, je veux dire, dans mon origine, j'ai beaucoup plus d'espagnol, que d'italien, parce qu'italien, c'est seulement 25 %, c'est seulement ma grand-mère paternelle, n'est-ce pas ?, qui est d'origine italienne.

Mais l'argentinsation ou brésilianisation peut aussi avoir lieu de manière plus brutale, sous la forme d'une rupture (on a vu plus haut la nécessité, pour certaines femmes, de « rompre » avec le modèle matrimonial traditionnel). C'est le cas de R. Mancinelli (E22), qui décrit ce processus comme une « re-naissance » au moment où elle dut, en termes freudiens, « couper le célèbre cordon ombilical » :

Je crois que quand j'ai émigré en Italie, j'ai coupé le célèbre cordon ombilical avec [-] l'influence argentine de ma mère, et un tas d'hypocrisies et de moralités, et j'ai coupé le cordon ombilical italien de mon père, en le transformant en une italianité qui soit seulement mienne, qui n'ait pas été transmise par lui, alors j'ai dû [-] mûrir [-] en Italie, faire une nouvelle Rosa María en Italie, créer quelque chose de nouveau presque de zéro, en Italie.

Il y a là tout un lexique de la réappropriation (« seulement mienne ») et de la régénération (« faire une nouvelle Rosa María », « créer de nouveau presque de zéro ») qui, sans faire complètement *tabula rasa* du passé et de la tradition, les réinterprète en un modèle personnel et unique : tel un animal délaissant sa mue, R. Mancinelli fait ainsi peau neuve et accède à l'âge adulte, enfin émancipée de l'autorité parentale et des traditions. Il est intéressant que ce soit à l'occasion d'une expérience migratoire en Italie que, au contact de l'Italie contemporaine, elle a pu rompre avec l'italianité passée de son père, substituant une italianité héritée, « transmise », par une italianité créée à travers son expérience personnelle.

Ce que ce témoignage particulièrement significatif révèle, c'est aussi le potentiel pour une analyse psychanalytique de ce *corpus* de récits de vie et de récits de soi que ces Italo-descendants nous ont fourni. O. Mancinelli (E23), le frère de Rosa María, s'est lui aussi longtemps opposé à son père (en particulier quant à son orientation politique) et, dans un récit qui se déroule à la manière de l'analyse, il se met en scène dans un épisode où, de retour dans

⁴²⁶ A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.*, p. 28.

le village d'origine de son père, hébergé par sa tante, il dort dans la chambre qui était celle de son père, achevant ainsi, à l'échelle à la fois concrète et métaphorique, de prendre la place du père. Comme sa sœur, c'est à l'occasion d'un voyage en Italie qu'il prend conscience de son *italianità*, une *italianità* reformulée par l'expérience qu'il y vit. Et comme dans *La Chambre du Fils* de Nanni Moretti (2001), film tissé s'il en est de fils (dans les deux homographes) psychanalytiques, c'est dans une chambre qu'advient ce processus d'identification. Le lieu, la place a ainsi une importance capitale dans la perpétuation de la lignée, une génération remplaçant la précédente pour céder ensuite à la suivante : « mon grand-père, est né ici, à Colombo, mon père est né à Colombo, je suis né à Colombo, continuant la... la génération de ceux qui sont venus, dans la branche Maschio » (E48). La répétition presque à l'identique de la formule « né à Colombo » tel un leitmotiv, ou une litanie, scande les étapes de ces générations qui se perpétuent et se répètent au fil du temps.

« Identification » est par ailleurs le mot employé par C. Vannini (E54) pour définir le lien qui l'unit à son grand-père et qu'elle illustre par la métaphore de l'« âme jumelle » : « c'est incroyable comme ça parce que, j'ai toujours eu une identification très grande avec mon grand-père [...] s'il y a une âme jumelle, je dis qu'il était mon âme jumelle ». Notons que l'identification, quand elle est évoquée, s'opère, non pas directement avec le père ou la mère, mais avec un ancêtre dont le descendant est séparé par plusieurs degrés de générations (surmontant ainsi le conflit œdipien), comme le grand-père ou l'arrière-grand-père (dans les témoignages recueillis, il s'agit toujours d'hommes⁴²⁷, mais ils sont trop peu nombreux pour permettre une généralisation dans ce sens) : « parce que mon arrière-grand-père était italien, je me sens italienne, alors avoir cette *cidadania* aussi était important » (E45).

L'identification est ainsi parfois la raison qui pousse à la revendication de la *cittadinanza* italienne, l'élément moteur qui justifie les démarches et l'« envie » d'être considéré comme italien : « [avoir la double nationalité] serait comme... sentir quelque chose qui court dans ma veine qui est le sang italien qui... c'est dire, "moi aussi, je suis italien comme l'était mon grand-père". Là, c'est plus par envie, de dire "si mon grand-père était italien, moi aussi je veux l'être" ». M. Cerrato (E34) convoque ici une métaphore très souvent utilisée⁴²⁸ pour définir l'italianité, celle du « sang qui court dans les veines », qui se rattache à une vision biologique de l'identité non dénuée d'enjeux idéologiques.

Le sang. La métaphore, chargée de symbolisme, du « sang » revient très fréquemment

⁴²⁷ Par une coïncidence, la « branche » décrite plus haut est celle des « Maschio »...

⁴²⁸ Par exemple dans le film *Viagem ao princípio do mundo* (« Voyage au début du monde ») de Manoel de Oliveira (1996), dans lequel le « sang » compense la langue, que le protagoniste, fils de Portugais émigrés, parti en quête de ses origines, ignore.

dans la bouche des Italo-descendants⁴²⁹, ainsi que le constate également Adiles Savoldi :

le discours engageant l'expression « sang italien » est très véhiculé, présupposant l'idée qu'il y ait en Italie une certaine homogénéité, le sang est utilisé comme synonyme de nationalité. [...] le « sang italien » comporte toute une charge de valeurs – valeurs qui mettent en évidence des caractéristiques positives, auto-attribuées, et qui se constituent en piliers qui supportent l'identité italienne. [...] le sang est conçu comme le véhicule de transmission des caractéristiques du héros civilisateur, personnifié dans la figure de l'ancêtre. L'héritage sanguin est vu comme fondamental, déterminant la constitution physique et morale de l'individu.⁴³⁰

L'idée d'un patrimoine « génétique » (Q71) transmis de génération en génération, configurant une espèce aux caractéristiques physiques déterminées, apparaît dans le témoignage de F. Cavallero (E31) : « la grand-mère, Rosa Buri, eh... est fille, d'Antonio, et de Rosa, eh... Buri ; qui ont vécu cent six et cent sept /// et cent dix ans chacun. [...] Et tu sais que c'est un sang [-] fort, parce que... les enfants des Buri, que ce soit femme ou homme, ont pour caractéristiques des yeux clairs ». F. Cavallero insiste ici sur la robustesse de la famille, qui se traduit par une grande longévité (« cent six » et « cent dix ans »), et un « sang fort » (la pause avant l'adjectif met ce dernier en évidence) ; et sur les « caractéristiques » physionomiques : « yeux clairs », bleus et verts, qu'elle assimile ensuite, par un parallèle symbolique, au paysage (lacs et montagnes) qu'elle rencontra lors d'un voyage en Italie, dans sa province d'origine, Novara, dans le Piémont. La charge génétique serait donc, selon elle, liée à un terroir précis et circonscrit : « le paysage, je crois, marque, ou détermi /// ne détermine pas, marque, en certains aspects et dans une certaine fonction, le moment, le tempérament, le caractère, le mode de vie, de chacun ». En s'auto-corrigeant, elle rejette l'hypothèse d'un déterminisme, mais conserve l'idée d'une empreinte laissée par l'origine géographique sur un individu.

Comme l'analysait A. Savoldi, donc, le sang est un « véhicule de transmissions » de valeurs physiques et morales positives qui suscitent l'orgueil, et parfois même, la quête de révélations métaphysiques. F. Cavallero conclue ainsi : « ce sang qui ne... /// qui pour moi, nous amène à chercher quelque chose, d'ancestral, qui achève de communiquer ou vérifier plus de choses ». L'image du mouvement se dégage en effet des expressions courantes telles que « le sang court », « c'est le sang qui attire », en opposition à l'immobilité des valeurs qui restent identiques, de génération en génération : « Ils savent que nous avons un sang fort. Parce que tu vois : le continent change, le pays change, la mer change, mais le sang ne change jamais. [...] Mon grand-père disait : que si une *gallina mette le uova, dietro, insieme alle*

⁴²⁹ Voir ainsi M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit., p. 31.

⁴³⁰ A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », op. cit., p. 24-27.

mande, che cosa nascono ? Nascono... picarei ! Mais c'est vrai : ça n'a pas changé ! ». Dans ce témoignage, E. Zulio (E40), comme G. Silva (E18) plus haut, passe du portugais à l'italien, au moment où il évoque son grand-père et cite un proverbe relevant de la tradition paysanne. Ce proverbe illustre, de manière comique, voire grotesque, le risque de l'exogamie et du mélange des espèces : voir naître des poissons (« picarei », une espèce ancienne) de l'accouplement des poules et des vaches. C'est donc ouvertement une apologie de l'endogamie (du même au même, pour que rien ne change), un rejet du métissage, et une affirmation de la suprématie italienne, de la puissance du « sang fort », à travers l'opposition entre « nous » (les Italiens) et « ils » (les autres, dans ce cas précis, les Brésiliens).

S. Vassalli⁴³¹ a traité, en étudiant le conflit ethnique entre populations germaniques et italiennes en Alto-Adige, la crispation des identités, le repli communautaire sur une idéologie qui établit des séparations hermétiques et des « distinctions » entre les « races ». La catégorisation génétique, et le renvoi de la question identitaire à la sphère du biologique, s'insèrent en effet dans la lignée des théories raciales qui, depuis longtemps, construisent des hiérarchies entre les différentes races. La pensée positiviste du XIX^{ème} siècle, et en particulier l'école italienne de Cesare Lombroso, se répandit parmi les élites dirigeantes de l'Amérique Latine⁴³², où elles eurent même plus de fortune qu'en Europe et se croisèrent avec l'idée hispanique de la *raza* et celle, darwiniste, de l'évolutionnisme. D'où le souhait de ces élites, à l'époque de la *Grande Emigrazione* où ces idées étaient à l'apogée, et plus tard, au moment de la « question raciale » des années 1920 et 1930, d'intégrer à leurs sociétés des éléments blancs, européens, latins et catholiques (à défaut de protestants et anglo-saxons, qui leur étaient préférés) en mesure de « blanchir »⁴³³ et d'améliorer génétiquement une population noire et *india* jugée trop décadente⁴³⁴. Présenter le patrimoine génétique de la « race » blanche, des « yeux clairs », des cheveux blonds, la peau laiteuse, est donc un attribut positif dans ces sociétés où le noir et l'*indio* ont été, et sont encore, vus comme « l'ennemi plus faible »⁴³⁵. La métaphore du « sang », renvoie ainsi à un imaginaire symbolique synonyme de pureté (celle du sang non mêlé) et de prestige (celle du sang fort), qui opère à la fois un regroupement, par identification, de ceux qui le partagent en une eucharistie chargée d'idéologie, et une séparation avec les autres : de la même manière, le culte du nom, la

⁴³¹ S. Vassalli, *Sangue e suolo. Viaggio fra gli italiani trasparenti*, op. cit.

⁴³² L. M. Schwarcz, « Espetáculo da miscigenação », op. cit., p. 145.

⁴³³ Sur la question du « blanchissement » de la population argentine, voir également Étienne Balibar, Immanuel Wallerstein, *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988, 307 p. ; Ernest Gellner, *Nations and nationalisms*, Oxford, B. Blackwell, 1983, 150 p. ; Hilda Sabato, « Ciudadanía política y formación de las naciones », Mexico, Colegio de México, Fideicomiso Historia de las Américas, Fondo de Cultura Económica, 1999, 449 p.

⁴³⁴ Sérgio Costa, « A mestiçagem e seus contrários: etnicidade e nacionalidade no Brasil contemporâneo », in *Tempo social*, vol. 13, n. 1, 2001, p. 145 ; H. Otero, « Estadística censal y construcción de la nación. El caso argentino, 1869-1914 », op. cit., p. 135-136.

⁴³⁵ H. Otero, « Estadística censal y construcción de la nación. El caso argentino, 1869-1914 », op. cit., p. 129.

vénération de l'ancêtre, le mythe de l'origine, et la possession de la *cittadinanza iure sanguinis* (le détournement métaphorique de l'expression latine n'est ici pas anodin), revendiquée souvent avec orgueil, sont une façon de se distinguer des autres en construisant une narrativité positive :

Plus je m'insérais dans des espaces domestiques, plus j'observais la force de ce sentiment, puisque s'y inséraient des liens durables et extrêmement chargés d'affectivité. La cible principale de cette adoration ne serait pas l'Italie, mais plutôt les réseaux de relations que la notion d'origine amenait dans son sillon : maison, terre, pères, mères, *nonnos*, *nonnas*, *bisnonnos*, *bisnonnas*, oncles, tantes, frères... L'italianité refaisait, au moyen du récit de soi, un maillon d'appartenance qui, au-delà d'un sentiment collectif, élevait des sentiments de moindre portée comme l'orgueil d'être membre d'une famille déterminée, de posséder un tel nom et de pouvoir agréger de telles sagas à ses propres images individuelles.

Le nom, la lignée et le sang sont donc les signes d'appartenance à un ensemble collectif qui partage, dans une communion empreinte de sacré, les mêmes gènes biologiques, les mêmes caractéristiques physiques et morales, et les mêmes valeurs – dont, surtout, la valeur de la famille.

iii. Au nom du saint esprit de famille

Très souvent lors des entretiens, la famille apparaît « en premier lieu » (E38), « en priorité » (E32) comme signe majeur d'italianité et comme valeur reçue et transmise de génération en génération, entourée d'une aura particulière.

Valeur. Si certains (E20, E43) érigent la famille comme une valeur suprême, commune à toutes les nationalités, la plupart des Italo-descendants que nous avons interrogés établissent une équivalence formelle entre le sens de la famille et leur origine italienne, en posant le substantif « famille » comme attribut du sujet « l'Italien » :

l'Italien, c'est la famille ! C'est-à-dire, c'est... de toutes les choses les plus significatives, [-] je crois que c'est ça, que c'est la famille. [...] je crois qu'en Argentine, c'est-à-dire [-] cet attachement à la famille est italien. (E30)

l'Italien est très [-] famille. Alors... Je crois que ce à quoi on donne le plus de valeur c'est à notre famille [...] Je crois que la famille, c'est le principal. (E38)

A. Bonafin Costa (E46) déclare même que « ça, c'est culturel, je crois que ça a à voir avec la... avec le sang italien »⁴³⁶. L'image du sang refait ici surface, pour caractériser un legs de valeurs à travers une association du biologique à l'idéologique et au culturel : le mot « famille » est ainsi également couplé à l'adjectif « incorporé » (E32), ailleurs « enraciné » (E34). L'idée de la transmission, du « passage » implicite revient en plusieurs endroits : « cette philosophie familiale, disons, qu'on prend de, des parents, on la passe même involontairement à nos enfants » (E52), « je crois que ce qui nous a le plus été passé c'est exactement cette... ce sens de la famille, d'être ensemble, de respecter la famille, de toujours savoir que c'est un havre » (E59). La métaphore du « havre » fait écho à celle du « refuge » (E22), illustrant un espace de paix, revitalisant, où l'on peut se ressourcer à l'abri des atteintes négatives extérieures, une sorte de cocon : « la famille est très importante. Pour moi elle est très importante, je crois qu'elle est importante pour tous. Je crois que l'on se nourrit, là où on a grandi, là où l'on /// l'on appartient. Nos enfants, j'ai beaucoup d'affection pour eux, c'est une /// la famille a un grand pouvoir. Il faut en prendre soin. Pour moi c'est très important. [...] ce sont des liens très importants ». La répétition de l'adjectif « important » à cinq reprises insiste sur la valeur accordée à la famille, dotée d'un « grand pouvoir » qui l'installe sur un piédestal, comme un pilier ferme et puissant qui résiste aux bouleversements environnants : « Bien que le monde change tous les jours, et que... euh... les choses aillent euh... se dénaturant, d'un autre côté, il me semble que ce qui touche à la famille est /// mais quand on a des enfants, alors on se rend compte de la valeur qu'a la famille ». Le champ lexical de la valeur revient donc régulièrement, à travers les substantifs « valeur » (E22, E34), « valorisation » (E23), le verbe « valoriser » (E43) qui, c'est le cas de le dire, mettent en valeur la famille.

Il est intéressant alors de mettre en rapport cette insistance avec la récurrence, dans les discours des parlementaires et des représentants des institutions italiennes, d'une métaphore qui peint l'Italie comme « matrigna » :

Salvatore di Venezia – [...] l'Italia, che lasciava andare avanti /// via i propri figli, perché non ce la faceva a mantenerli nel proprio territorio, almeno gli dava un cosiddetto lascia-passare, questo passaporto, questa cittadinanza, che almeno loro potevano mantenere, anche rimanendo fuori, e passare ai loro figli. [...]

Mélanie Fusaro – Era piuttosto quindi risarcire un debito?

Salvatore Di Venezia – Probabilmente sì, perché in realtà la patria fu patrigna, fu matrigna in questo senso. Cioè, non trovava.../// lo Stato italiano, giovane, non trovò la possibilità di mantenere in Italia molti dei suoi figli che furono costretti ad andare via

⁴³⁶ On dirait même que dans le glissement subreptice d'article défini « la » à « le », A. Bonafin Costa s'est auto-corrige : allait-il dire « a raça » (« la race ») ?

per trovare lavoro. E quindi è una sorta di risarcimento, di corisarcimento, secondo la mia opinione.

Par un effet d'assonance, peut-être, S. Di Venezia (E10) glisse de « patria » à « patrigna » pour se rectifier ensuite en raison de l'accord du genre. Mais que ce soit la patrie, l'Italie, ou l'État italien, tous trois sont personnifiés comme des figures parentales, dessinant une vision paternaliste, ou maternaliste si l'on préfère, du rapport de l'Italie avec ses émigrés et leurs descendants, désignés comme ses « figli ». On reste ainsi dans une vision familiale de la *res publica*, ce « familismo legale » dénoncé par G. Zincone⁴³⁷, comme si la nation italienne n'était finalement qu'une seule et même grande famille dans laquelle les parents (Nation et État italiens) auraient la charge de la protection et de l'éducation de leurs enfants, en raison d'une continuité généalogique. Or, une autre manière, courante parmi les Italo-descendants que nous avons rencontrés, d'exprimer cette appartenance consiste justement en l'évocation, plus ou moins détaillée, des liens familiaux. Que ce soient les figures passées, qui participent à l'élaboration d'une véritable généalogie, ou les figures présentes, connues ou recherchées, elles relèvent toutes d'un culte de la famille professé par la plus grande majorité.

Généalogie. D'aucuns se lancent ainsi, comme E. Cordero (E29), dans un long récit de l'histoire familiale. D'autres, tel B. Marchesin (E37), se présentent à la manière d'un registre d'état-civil, mentionnant, avec plus ou moins d'assurance, les dates et lieux de naissance, de mariage et de baptême de sa famille :

Marchesin, je sais. Il est venu de... Padoue, la colonie appelée São Lazario, en mille... huit cent trente deux... bon, plus ou moins ! Baptisé dans l'église São Lazario... L'arrière-grand-mère s'appelait Elisabetta Detin, elle est née mille neuf cent trente /// mille neuf cent trente trois, baptisée dans l'église São Lazario, ils se sont mariés en... [troublé] là je ne sais pas... mille huit cent cinquante. Ils se sont mariés dans la même église São Lazario. Ils ont baptisé leurs sept enfants, le dernier enfant qu'ils ont baptisé là-bas s'appelait... Noé, ils sont partis de là-bas en mille huit cent soixante-dix-huit avec sept enfants baptisés, ils sont partis au Brésil.

Ce sont les cérémonies religieuses qui sont désignées pour évoquer les naissances et mariages, puisque la religion a une place très importante dans les valeurs des Italo-descendants d'une part (nous en reparlerons plus loin)⁴³⁸, mais dans ce cas surtout parce que c'étaient le plus souvent, jusqu'à la consolidation de l'État italien, les paroisses qui conservaient les données

⁴³⁷ G. Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, op. cit.

⁴³⁸ Et l'on remarque au passage que le prénom du « dernier enfant baptisé » est Noé, tandis que l'informant se prénomme Benjamin et l'un de ses ancêtres Adam (voir p. 198) : tous ces prénoms d'origine biblique montrent l'importance de la religion dans la vie de ces familles.

d'État-civil (baptêmes, mariages, décès) ; et c'est dans leurs registres que nombre d'Italo-descendants sont allés chercher les informations qu'ils ne trouvaient pas dans les listes de passagers des bateaux de la *Grande Emigrazione*, ou dans les registres civils des municipalités, afin de retracer leurs origines et reconstruire leurs arbres généalogiques. Cela leur permet de prouver aux autorités italiennes leur origine et leur droit à revendiquer la nationalité italienne. La quête généalogique marque donc souvent le point de départ des demandes de reconnaissance de la *cittadinanza*, surtout pour les générations les plus éloignées, pour qui ces données sont soit inconnues, soit perdues, et qui doivent effectuer tout un travail de recherche de documentation (actes d'état-civil, registres, etc.) pour tirer le fil d'Ariane de leur origine. Ce travail peut se déployer depuis l'Argentine ou le Brésil, grâce à des outils technologiques et des logiciels qui l'ont grandement facilité : (R. Conosciuto (E19) reconnaît ainsi que « maintenant avec internet, c'est devenu beaucoup plus facile, on pourrait chercher disons depuis l'ambassade, et d'autres sites précisément d'Italie, et... c'était assez facile d'accéder à l'information ») ou aux services de consultants spécialisés dans ce type de recherches ; ou bien, en Italie, dans les communes de naissance des ancêtres, ce qui oblige certains Italo-descendants à effectuer un voyage en Italie sur les traces de leurs aïeux. L'intérêt pour l'histoire familiale et pour l'Italie s'avère ainsi parfois consécutif, voire concomitant, à l'intérêt pour la *cittadinanza*, les démarches bureaucratiques poussant à (ou s'accompagnant d') une quête généalogique, comme en témoigne S. Gómez (E32) : « En réalité, je suis allée faire les démarches de la *cittadinanza*. Alors j'ai commencé comme un... [*cherchant ses mots*] un arbre généalogique, avec des morceaux de lettres, et j'ai commencé à interroger les grands-mères, les arrière-grands-mères, pour voir ce que chacune se rappelait, et c'est comme ça que s'est construit comme une carte, de toute l'histoire familiale ». Les nécessités pragmatiques se doublent alors d'un questionnement identitaire et d'un voyage vers le passé et la mémoire de la famille⁴³⁹ : l'espace et le temps se confondent, puisqu'à une époque donnée est associé un lieu particulier, celui des origines, et que l'arbre généalogique s'apparente à une « carte » dans laquelle il s'agit de s'orienter. Mais une autre image surgit dans ce témoignage : celle du puzzle, avec ses « morceaux » présents et manquants qu'il faut rassembler et assembler pour donner sens à l'histoire de la lignée. La reconstruction de l'histoire familiale à travers la recherche généalogique permet ainsi de combler les creux laissés par le temps et de revivifier une mémoire : « Disons que, je ne sais pas très bien, précisément de quelle région ils sont ; par contre, des Fulgi, je sais que nous étions de Sicile et

⁴³⁹ Pour une analyse plus approfondie des recherches généalogiques des Italo-descendants dans le cadre de leur processus de *cittadinanza*, voir M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006)* : « retour aux racines » ou nouveau départ ? *Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit., p. 37-43 et M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit., pour l'étude nouvelles technologies utilisées dans ce but.

que nous avons émigré si je me rappelle bien dans les années 20 ». En utilisant ici la première personne du pluriel (« nous étions », « nous avons émigré »), R. Conosciuto s'inclut dans une expérience d'émigration qu'elle n'a de toute évidence pas vécue (elle était âgée de 24 ans en 2012) mais qu'elle fait sienne. Il peut donc y avoir parfois réappropriation, réactualisation du mythe, comme l'analyse en effet A. Savoldi en citant partiellement M. Zanini : « les “relations de parenté refroidies par le temps et par la ramification familiale sont réchauffées” et réélaborées à partir de la supposition d'un héritage consanguin et consolidées par le nom commun. [...] Les liens familiaux [...] sont renoués, ou, mieux, recréés, inventés même si les récits d'“autres temps” construisent une histoire linéaire et sans rupture »⁴⁴⁰.

La recherche généalogique, très à la mode un peu partout dans le monde depuis quelques années, s'applique ainsi d'abord aux ancêtres, mais elle est aussi souvent l'occasion de rechercher d'autres parents avec qui les relations se sont distendues, et de les revitaliser, ou tout simplement de les créer *ex nihilo* quand elles n'existaient pas.

Parenté

A. Bonafin Costa – Je crois que quand... une partie de la famille a décidé de partir de là-bas pour venir ici, il y a plus de cent ans, ils ont réellement coupé un morceau [xxx]. Même s'il y a eu une continuité ici au Brésil, avec l'Italie ça s'est perdu.

M. Fusaro – *Et ta recherche, ta quête, ça a été une manière d'essayer de réparer ce... ?*

A. Bonafin Costa – Exactement ! [xxx] Mais c'était très difficile. Là-bas ils ne sont pas... intéressés pour venir. Je l'ai beaucoup senti. Comme ils ont leur vie là-bas, c'est ça qui importe.

Pour A. Bonafin Costa (E46), la quête de ses origines et la recherche de sa famille restée en Italie après le départ de ses aïeux fut « exactement » une manière de « réparer » ce « morceau » qui a été « coupé »⁴⁴¹, cassé, rompu, de renouer des liens ; mais il se heurta à l'indifférence de sa famille italienne, peu intéressée par ce cousin venu de loin. Il n'est pas le seul à avoir ressenti un manque d'intérêt : M. Cerrato (E34) déplore en effet une relation « assez froide » avec la famille d'Italie qui ne répond pas de manière très suivie ni enthousiaste à ses demandes de contacts. Parfois, il y a même une forme de rejet et de

⁴⁴⁰ A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.*, p. 39 ; M. Zanini, « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », in *Campos-Revista de Antropologia Social*, 2005, vol. 5, n. 1, p. 62.

⁴⁴¹ R. Voltarel (E61) utilise le même verbe, « couper », et la métaphore du « fil » pour illustrer la rupture avec la famille d'origine ; il peut être intéressant de rapprocher ce constat des analyses avancées *supra* concernant le « cordon ombilical ».

défiance, par peur de voir de lointains descendants fraîchement débarqués d'Argentine ou du Brésil revendiquer une part de l'héritage familial⁴⁴².

Mais le plus souvent, les traces ont disparu, les relations se sont dissoutes (E37, 39, 42, 48, 50, 54, 58, 59, 62), le temps passant, la distance s'installant, et surtout, les décès décimant les vieilles générations : la disparition des anciens est souvent la raison invoquée pour expliquer la perte du contact avec la famille restée en Italie. On constate en effet dans les divers témoignages que les relations avec la famille d'Italie étaient principalement maintenues par les premières générations d'immigrés (« ce plus grand contact, pour ainsi dire, était celui de personnes plus âgées », reconnaît A. Fantini Medeiro (E52)), le lien se dénouant au fur et à mesure que les générations suivantes s'enracinaient dans le tissu social local et se recentraient sur leur propre noyau familial. Ce sont donc surtout les Italo-descendants de deuxième, tout au plus de troisième génération (E21, E23, E24, E25, E28, E40, E49, E53, E60), qui continuent à maintenir des liens assez forts avec leurs parents d'Italie.

Quand des générations plus éloignées se trouvent liées à des parents d'Italie, il s'agit alors de nouveaux liens, créés (presque) de toutes pièces à partir de contacts récents, établis souvent grâce aux recherches généalogiques et aux nouvelles technologies de communication : dans une précédente étude⁴⁴³, nous avons montré comment les Italo-brésiliens recouraient à des sites internet leur permettant de retrouver, à partir de leur patronyme, d'éventuels parents éloignés, d'entrer en contact avec eux et d'entretenir des relations ; c'est le cas par exemple de M. Furlan (E38), qui évoque des relations exhumées et revitalisées par le biais du réseau social *Facebook*. Le nom est ainsi un indice qui permet d'aiguiller ses recherches et de renouer des liens :

Il y a quelque temps, mes parents sont allés là-bas et ils ont rencontré un parent [...]. Parce que ce parent qu'ils ont rencontré là-bas, a vu Fulgi sur la liste électorale et nous a contactés. Et c'est là qu'on a fait le lien [*joignant et croisant les doigts des deux mains, souriant*] en réalité. Ce... On n'était pas vraiment au courant et il a expliqué qui il était, de qui il descendait, et mes oncles et maman en regardant l'arbre généalogique familial ont compris qui il était, disons.

La gestuelle de R. Conosciuto (E19) mime les retrouvailles avec ce parent éloigné découvert sur le tard et reconnu grâce à l'arbre généalogique qui, ici aussi, fonctionne comme une « carte » pour mieux se situer dans les différentes ramifications et lignées.

Dès lors peuvent se mettre en place de nouvelles relations, qui donnent lieu à des contacts plus ou moins fréquents, par courrier (plus rare), téléphone, e-mail ou réseau social,

⁴⁴² A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.*, p. 38.

⁴⁴³ M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, *op. cit.*

et à des voyages, dans un sens ou dans l'autre, contribuant à l'élaboration de modèles familiaux transnationaux (dont les exemples récents ne sont qu'un renouvellement, facilité et accéléré par les nouvelles technologies, des plus anciennes logiques transnationales propres aux pays d'émigration tels que l'Italie) qui s'insèrent dans la dimension globalisée du monde contemporain. Pour A. Salvay (E36), ils rejoignent même des préoccupations intéressées : « l'Argentin qui cherche à s'interroger sur sa famille de là-bas le fait avec une... mentalité très... utilitariste, n'est-ce pas ?, de... d'essayer de trouver un quelconque type de bénéfice, grâce à ce contact ». Ce contact peut s'avérer « utile », en effet, pour obtenir des informations et des documents servant à la constitution du dossier de demande de reconnaissance de la *cittadinanza* ou organiser son séjour en Italie – voire, pour partager un même dossier quand il s'agit d'un parent ayant déjà entrepris les démarches en ce sens⁴⁴⁴.

Car les recherches généalogiques ne se limitent pas aux parents d'outre-atlantique, elles s'étendent aussi aux parents issus de l'émigration et vivant dans le même pays, mais avec qui les liens ont pu se distendre du fait des séparations des familles à l'arrivée sur le continent sud-américain. Ces retrouvailles sont ainsi l'occasion de réunions de famille dont A. Savoldi a étudié le rôle dans la réélaboration des liens familiaux en un clan qui se régénère grâce à ces moments de convivialité⁴⁴⁵.

9.3. Réunions et communions

À la valeur famille sont associées trois autres valeurs qui sont évidemment liées à la vie de groupe et qui, aux dires des Italo-descendants que nous avons interrogés, sont propres à leur origine italienne : la convivialité, l'unité et la solidarité.

i. Convivialité

Nombre de témoignages mentionnent comme l'une des coutumes ou habitudes typiquement italiennes le fait de se réunir en famille. L'équivalence est même souvent clairement évoquée, et la convivialité apparaît comme « une essence italienne » (E20), « quelque chose de très italien » (E35), propre aux Italiens et à leurs descendants :

⁴⁴⁴ Les dossiers de demande de reconnaissance de la *cittadinanza* italienne peuvent en effet être partagés par plusieurs membres d'une même famille.

⁴⁴⁵ A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.*

On dirait que les Italiens aiment beaucoup la fête, la fête de famille, ou la fête avec des amis. Je dirais qu'ils sont beaucoup du type à... Du moins ici en Argentine ceux que j'ai connus, de se réunir, de fêter les anniversaires, ou de fêter parce que... ils sont amis, une fois par semaine, ou tous les quinze jours, se réunir pour manger quelque chose et papoter, pour... discuter de choses et d'autres, n'est-ce pas ? Ça je dirais que... que c'est leur truc.⁴⁴⁶

C'est même quelque chose qui les distingue d'autres groupes ethniques, qui marque une « différence avec [...] la famille [des] amis que ne sont pas descendants » (E60) puisqu'« ici ça n'est pas commun, dans beaucoup de familles » (E41) : « ça, qu'ils ont apporté, de célébrer la date, de... d'avoir /// je crois que ça, ça reste planté, n'est-ce pas ?, en nous. C'est une chose qui nous lie à nos racines parce que, chez ma grand-mère, qui était espagnole, ça n'arrivait pas, ça. Ils ne faisaient pas un dîner à Noël, n'est-ce pas ? Ils n'avaient pas ce... cette coutume de se réunir ». La « coutume de se réunir » pour fêter une occasion particulière (anniversaire, fête religieuse) ou tout simplement pour partager un repas, est (selon ce témoignage) propre aux Italiens et les distingue des autres groupes ethniques (ici, les Espagnols). Elle fait partie du patrimoine culturel hérité des ancêtres, qui l'ont eux-mêmes « apporté » de leur terre d'origine. Les réunions de famille relèvent ainsi « de la tradition » (E33), qui se transmet de génération en génération : « Ensuite quand mes grands-parents sont morts /// quand mon grand-père est mort, alors on /// ma mère a assumé, n'est-ce pas, alors... [...] aujourd'hui on maintient cette tradition [...] Et à la fin a on fini je crois par incorporer ça. [...] Et le transmettre ! » (E55). Le verbe « incorporer » fait ici écho à celui cité plus haut pour évoquer le sens de famille, et au participe passé adjectivé « planté » qui, dans le témoignage précédent, associé au nom « racines », illustre de nouveau la métaphore botanique et biologique de l'arbre et du vivant, qui pousse et se développe à travers les ramifications et les prolongements propres à son espèce.

Si certains s'appliquent alors à reprendre le flambeau et passer le relais, d'autres se heurtent aux difficultés inhérentes au monde globalisé, dans lequel les familles sont de plus en plus éclatées aux quatre coins du globe : les nouvelles technologies peuvent certes pallier la distance géographique en permettant de communiquer et dialoguer via des messageries électroniques et instantanées, mais elles ne peuvent pas remplacer la réunion de personnes en chair et en os autour d'une table pour consommer des nourritures bien terrestres. En cela le réel l'emporte encore sur le virtuel, et c'est avec l'expression du regret et de la nostalgie que

⁴⁴⁶ En espagnol : « parece que a los italianos les gusta mucho la fiesta, la fiesta familiar, o la fiesta con amigos. Me parece que son mucho de... Por lo menos acá en Argentina los que yo conocí, de juntarse, de festejar cumpleaños, de festejar aniversarios, o de festejar porque... son amigos, una vez por semana, o cada quince días, unirse a comer algo y a charlar, a... conversar de cosas, ¿no? Eso me parece que... que es de ellos ». Nous n'avons ici traduit qu'une seule fois « anniversaires », mais il faut cependant tenir compte de la distinction en espagnol entre « cumpleaños » et « aniversario », l'un désignant les anniversaires de naissance, et l'autre les anniversaires d'événements.

ceux et celles (E50, E51) qui constatent le délitement de ces réunions dans les générations présentes rappellent combien elles étaient importantes dans leur enfance. Par ailleurs, comme elles sont souvent portées par un élément fédérateur (patriarce ou matriarce, voir 0), la disparition de ce dernier entraîne parfois l'éclatement de la famille et la raréfaction de ces réunions, comme le déplore M. Deflorian Couto (E45) ou l'explique A. Bonafin Costa (E46) : « la famille avait... une fête, tous les dix ans, de cette famille ; la première a été... à la fin des années '80, '88, cent ans de la famille au Brésil ; ensuite il y en a eu une... de cent dix ans, et ensuite on a fait tous les cinq ans, parce que beaucoup de gens... s'en allaient. Mais ce n'est plus arrivé, il n'y a eu que deux fêtes, en réalité ». Il s'agit ici de fêtes de grande ampleur, réunissant la famille entière, pour fêter la longévité de la famille. A. Salvoldi⁴⁴⁷ a montré comment ces réunions de familles ont pour but, en rendant hommage aux ancêtres pionniers et en célébrant l'épopée familiale, de revivifier les liens existants et d'accroître le prestige des descendants de ces héros de l'émigration.

La fête de famille devient ainsi un véritable culte, qui suit un rituel qui lui est propre. D'abord, le choix du jour, souvent fixé au « dimanche » : « le dimanche, se réunir le dimanche avec toute la famille, c'est quelque chose de très italien et chez moi, ça se maintient beaucoup, ça. Le dimanche, aller manger chez les grands-parents » (E35), « et tous les dimanches, ils viennent déjeuner avec nous... mes petits-enfants, tout, alors, le dimanche, c'est chez la *nona*. Il peut y avoir n'importe quoi [...] mais le dimanche, c'est sacré, c'est chez, chez moi » (E49). Le caractère « sacré » de cette réunion revient ainsi sous la forme de l'adverbe « *sagradamente* » utilisé, c'est curieux, à la fois par G. Rizzo Schiavoni (E49) et par ses filles R. et O. Schiavoni (E55) dans deux entretiens différents et indépendants. Dans cette grand-messe du dimanche, la réunion devient « congrégation autour de la table » – table qui, mentionnée à plusieurs reprises (E21, 23, 50, 55, 59, 61) comme l'élément fédérateur de la famille, en devient l'autel où se déroule la liturgie. Elle est en outre souvent caractérisée par ses grandes dimensions (qui contribuent à la doter d'une aura emphatique), à la fois parce qu'elle est censée recevoir une famille nombreuse, et supporter de la nourriture en abondance : au substantif suffixé « *mesona* » (« grande table ») fait ainsi écho celui de « *comidona* » (« grosse bouffe ») qui revient aussi dans plusieurs témoignages, où parfois l'emphase gestuelle mime la sur-en-chère : « tout le sujet de la famille, le sujet de, des réunions familiales, de faire ces grandes bouffes [*faisant de grands gestes des bras*] [xxx] pour quatre-vingts plats, et toujours cuisiner » (E26), « les fêtes en famille, toujours associées à la nourriture, beaucoup de nourriture, ces réunions de famille, il faut toujours qu'il y ait de l'abondance, parce qu'il y a toujours quelqu'un de plus qui doit arriver... ».

⁴⁴⁷ A. Salvoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.*

L'abondance se justifie par le grand nombre, et par la nécessité qu'il y ait de tout pour tout le monde : la convivialité se décline ainsi sur le mode du partage, et le repas s'apparente à une eucharistie où, si elle est appréciée en tant que telle, pour le « bonheur » qu'elle donne (E62), la nourriture, préparée avec « affection » (E20, E55) ou en communion (E50), est davantage une « démonstration d'amour » (E20) et acquiert la dimension de symbole – dans l'étymologie grecque ancienne du terme *sumbolon*, qui dérive du verbe *sumbalein* (de *syn-*, « avec », et *-ballein*, « jeter ») signifiant « mettre ensemble », « joindre », « comparer », « échanger », « se rencontrer », « expliquer » : « J'aime beaucoup [*insistant longuement sur la voyelle « eau » avec un mouvement de la tête*] cuisiner à l'italienne, et j'aime faire ça, cuisiner ces choses-là pour mes amis ici, et c'est une énorme satisfaction parce qu'ils aiment et... c'est... très beau ! Partager avec eux, ces choses-là ». Ici le plaisir (emphatisé par l'accent vocal mis sur l'adverbe « beaucoup ») de l'amphitryon (terme assez commun et répandu en espagnol et en portugais) et son goût de la convivialité s'étend au delà du cercle restreint de la famille et peut éventuellement jouer un rôle de vitrine de l'italianité à travers la promotion de la gastronomie.

Ce qui importe, ce n'est donc pas tant la nourriture en soi, mais tout ce qui l'entoure, la précède, lui succède, « toute la préparation, toute la conversation [...] tout... le déjeuner et l'après-déjeuner » (E62). Le repas devient ainsi un réel « fait social » (E23) et un support à la conversation, au dialogue, à l'échange, qui mérite qu'on lui réserve un temps spécifique sur lequel n'empièteront ni les obligations du travail (E23), ni les parasitages extérieurs tels que la télévision : « on ne regarde pas la télévision, on est tous ensemble à table, on discute beaucoup, il y a ce côté-là. [...] Alors quand on est ensemble à table, c'est parce que c'est un excellent, un excellent moment pour discuter, pour savoir les dernières nouvelles, ils vont vouloir savoir ce qui se passe dans la vie, ce qui t'est arrivé aujourd'hui, savoir les dernières nouvelles » (E59). C'est même cette sacralisation du repas pris « tous ensemble à table », contrairement aux autres familles où « tout le monde est dispersé » (E60), chacun de son côté, chacun pour soi, qui caractérise, aux dires des Italo-descendants que nous avons interrogés, l'italianité : le repas devient alors l'emblème représentatif et presque synecdoquien d'un mode de fonctionnement en tribu, au sein de laquelle l'union est une véritable fusion.

ii. Unité

La famille italienne se définit, dans les témoignages que nous avons recueillis, comme un ensemble uni : l'adjectif « *unido/a* » revient ainsi à plusieurs reprises (E30, 43, 46, 59),

parfois martelé, tel un leitmotiv, dans un même propos plusieurs fois de suite (E46) ; de même, l'adjectif (en espagnol) ou adverbe (en portugais) « *junto* » est récurrent (E29, 30, 33, 38, 41, 43, 59), associé souvent aux moments de convivialité :

on se dispute comme chiens et chats, on est italiens. Après, en cinq minutes, on est tous ensemble. (E29)

J'adore toute la famille ensemble pour les fêtes... Ça, au-delà de certaines hypocrisies, du fait qu'on ne s'entend pas tous bien, [xxx] bon mais c'est une partie de... de ce que nous devons apprendre. (E23)

je ne veux pas dire qu'il y a cent pour cent de... tu sais ?, d'entente, mais je crois que l'histoire d'être uni quand il y a besoin, de se voir, de ne pas rester une famille distante avec mon noyau de quatre, ton noyau de quatre, mais toujours beaucoup, comme ça, de toujours rassembler les personnes proches. (E59)

La force et la solidité de cette « union » (E59) est telle qu'elle dépasse même les éventuels désaccords et conflits (« dispute », « chiens et chats », « hypocrisies », « on ne s'entend pas tous bien ») susceptibles de diviser la famille. Il semble donc important de « faire nombre » et, le plus possible, de se réunir physiquement dans un même lieu, de « se voir », se rendre visite : « et tu fais [-] le possible et l'impossible pour avoir ta famille près de toi, et garder toujours tout le monde ensemble, n'est-ce pas ? Si elle n'habite pas près, au moins tu vas lui rendre visite de temps en temps », explique M. Furlan (E38). Certains semblent par ailleurs ne pas vraiment quitter le nid familial : à la différence de ses camarades et collègues partis à l'étranger pour voyager, suivre leurs études ou réaliser une expérience professionnelle, D. Marzini (E62) préfère rester près de sa famille ; pour C. Vannini (E54), c'est par communications téléphoniques que ce contact est assuré, parfois même quotidiennement, entre les divers membres de sa famille :

Alors je crois que beaucoup de ça est resté, cette chose du... voilà, il arrive tout le temps quelque chose, tu appelles ta mère, tu appelles ton père, frère, grand-père. Mon père travaillait à São Paulo, toujours. Alors, mon grand-père ne dormait pas tant que mon père n'était pas arrivé, et avait appelé : « Je suis arrivé ! ». Et mon père aujourd'hui fait la même chose : je travaille dans une ville à côté d'ici, le soir, j'appelle : « Oh ! Je suis arrivée ! Je suis ici. » Alors ce sont des choses qu'on... Les gens parfois trouvent ça bizarre, n'est-ce pas ? Ma cousine s'est cassé le bras une fois, il y avait toute la famille à l'hôpital !

Cette union familiale acquiert même, comme on peut le voir dans ce dernier témoignage – où le fil du téléphone pourrait presque, en forçant la métaphore, jouer le rôle d'un cordon

ombilical de substitution – un caractère fusionnel, ainsi que l’analyse C. Ferrara (E33) : « Je crois qu’au niveau subconscient on... a ces traits, comme je te dis de la famille agglutinante ». L’adjectif « agglutinant » fait ici écho au verbe « *agregar* » employé plus haut (E59) pour désigner les rassemblements de famille. Cet aspect fusionnel, qu’E. Cordero (E29) décrit, par comparaison au détachement flegmatique des Anglo-Saxons, comme caractéristique des peuples latins, peut éventuellement glisser vers un fonctionnement auto-référentiel, en vase clos : « il doit y avoir une certaine fermeture dans la famille, elle n’est pas aussi ouverte que ça sur le monde, mais en compensation, il y a la famille » (E52), « la famille est encore, et continuera à être, un... refuge, envers l’intérieur et envers l’extérieur, okay ? Parce que la famille est automatiquement une institution qui marque des limites, et mettre des limites est vraiment nécessaire » (E22). À travers l’idée de « fermeture » et de « limite » surgit l’image d’une barrière, d’un enclos, qui protègerait, tel un « refuge », la famille des atteintes intérieures et extérieures.

C’est par ailleurs ce qui se dégage de la plupart des témoignages : l’italianité est souvent « limitée », restreinte au domaine de l’intime (sentiments, souvenirs), de la pratique individuelle, ou des coutumes familiales (réunions dominicales) et ne fait pas vraiment l’objet d’une réelle promotion envers les non-Italiens, infirmant la thèse (*doxa* ?) répandue selon laquelle les Italo-descendants agirait comme des « ambassadeurs d’italianité » dans le monde. Comme John W. Berry⁴⁴⁸ le résume, dans les processus d’acculturation, la culture d’origine est davantage maintenue dans les sphères ou domaines privés (maison, famille, communauté ethnique) que dans les sphères publiques (lieu de travail, de sociabilité, espace politique). Pour les Italo-descendants de notre étude, la famille est donc une valeur forte, à laquelle ils sont fermement attachés, et cet attachement les distingue d’autres groupes ethniques où elle n’est pas valorisée autant, ou de la même manière : elle opère ainsi davantage comme élément de distinction que comme force de pression sur la société nationale. Repliée sur elle-même, elle agit en effet comme dépositaire de culture, mais à travers une transmission en interne, et non en interface avec l’autre. De la même manière, l’insistance sur certaines valeurs associées à la famille (cohésion, solidarité) est une façon implicite de se démarquer de comportements observés dans les sociétés argentine ou brésilienne.

⁴⁴⁸ John W. Berry, « Immigration, Acculturation, and Adaptation », in *Applied Psychology: An International review*, 1997, vol. 46, n. 1, p. 12.

iii. Solidarité

La cohésion et l'entraide sont en effet évoquées en opposition au délitement des familles « distantes » (E59), séparées, déléguant les rôles parentaux aux auxiliaires domestiques (E60). Au-delà de la simple « union », la solidarité entre les membres de la famille en cas de difficulté est un élément fédérateur : la notion d'« aide » apparaît ainsi dans plusieurs témoignages (E46, E59), parfois avec insistance, comme dans ce témoignage d'I. Cirillo (E47) :

Je valorise le respect, qui ici... ce que papa et maman disent, on doit écouter, on ne peut pas se disputer avec papa et maman. Parce qu'ils ont raison, et pas nous. Alors c'est... je crois que des valeurs comme ça : [...] Le côté de respecter, de discuter... [...] La famille. [...] Le côté des valeurs... je crois que c'est ça, on prend, le respect pour les parents, n'est-ce pas ? le père qui essaye toujours de rester ici dans une ambiance agréable, parce que dans une famille ça... c'est bien important, et... s'aider, si on peut, l'un aide l'autre, moi j'aide mon petit frère, j'aide mon père, mon père m'aide, on essaye toujours de faire du mieux pour... que tout marche. Je crois que c'est... ces trois points princi /// fondamentaux.

Comme nous l'avions fait remarquer *supra*, la notion de solidarité est exprimée ici uniquement dans le cadre familial, dans une déclinaison des rapports internes (moi/frère, moi/père, père/moi). Ces rapports sont par ailleurs marqués par une hiérarchie où domine l'autorité parentale, qu'il n'est pas possible de discuter, et qui mérite qu'on lui accorde le plus profond « respect » – valeur qui revient dans d'autres témoignages (E43, 44, 49, 59), et qui s'applique en particulier aux « personnes plus âgées » (E59). Ces « valeurs » (entraide, mais aussi bienveillance et respect) acquièrent pour I. Cirillo une grande importance : l'auto-correction lexicale opérée ici dans le passage de l'adjectif (à peine ébauché) « principales » à celui de « fondamentales », le verbe initial « je valorise », la répétition à deux reprises du nom « valeurs » leur donnent en effet un poids particulier. De la même manière, A. Fantini Medeiro (E52) met en exergue les « trois points » propres à sa famille : « L'amitié, c'est très important, la tolérance, c'est très important, la solidarité, c'est très important... Ce sont celles-là, les valeurs qu'on a et qu'on essaye de cultiver dans la famille ». La scansion par la répétition de la même phrase (« c'est très important »), telle une litanie, et l'adverbe « très » donnent en effet du relief à ces valeurs. Mais ici, l'ambiguïté ne permet pas de déterminer si elles sont « cultivées » uniquement dans la famille, ou si cette amitié, cette tolérance et cette solidarité sont également mises en œuvre en dehors du strict cercle familial (ce que la généralisation induite par les articles définis laisse à penser).

Ailleurs, le respect et l'entraide sont associés à une idée de « *compromiso* » (E30, 20) – un terme (approximativement) traduisible en français par « engagement » – qui se rapproche, bien qu'en moindre mesure, de l'esprit de sacrifice :

Je trouve super beau que tu... te maries avec une personne, et que tu batailles pour que ça marche, du type, je suis assez contre cette chose de la séparation, tu sais, je crois que tu... ne peux pas abandonner facilement, tu dois lutter, tous les jours il faut travailler pour que ça marche, pour maintenir la famille unie, maintenir... éduquer les enfants dans un cadre où il y a un père, une mère, du respect... Et je crois que je valorise la famille par-dessus tout, parce que c'est le... J'ai mon métier, j'aime ça, je veux avoir du succès, mais si je dois, aujourd'hui, tout fermer pour aller vivre à l'autre bout du monde parce que mon mari doit y aller et que mes enfants doivent y aller avec lui, j'y vais. Je renonce à ça, pour la famille, tu sais, je crois que c'est... ma plus grande... valeur, en ce sens, et le respect, le respect par-dessus tout, voilà, avec n'importe qui. (E43)

Ici aussi, la valeur du respect dépasse le cadre familial pour s'étendre à « n'importe qui ». Mais ce qui est plus marquant dans ce témoignage, c'est le vocabulaire de la lutte (« batailler », « lutter », « travailler ») associée à un projet familial (mariage, vie de couple, éducation des enfants) et au sacrifice d'une jeune femme (S. Baravelli est âgée de trente ans) qui se dit prête à « renoncer pour sa famille » à sa carrière, à un « métier » qu'elle aime et au « succès » auquel elle peut prétendre. De même, c'est au fait d'être italien qu'A. Bianco (E60) attribue la valeur suprême que revêt pour lui la famille, mesurant « tout ce qu'il envoie en l'air pour protéger... les [s]iens ». Cet esprit de sacrifice, cet instinct de protection, cette modestie, souvent synonymes d'honnêteté, et cette énergie de la lutte reviennent en effet dans nombre de témoignages pour décrire les parcours des ancêtres et l'histoire familiale : une histoire de travail et d'ascension sociale forgée sur des valeurs fortes et sur la cohésion de la famille, justement.

Chapitre 10

Ascenseurs sociaux

Nous venons de voir (même si cette problématique mériterait un approfondissement, à la fois statistique et analytique) comment les stratégies matrimoniales, la structure familiale, et la valeur accordée à la famille révèlent parmi les Italo-descendants de notre étude un attachement aux traditions italiennes, et comment ils se définissent comme Italiens en prônant cet attachement et cette valeur. Une autre valeur essentielle, citée à de nombreuses reprises et souvent immédiatement associée à l'italianité, qu'ils mettent en exergue pour se définir comme descendants d'Italiens, est celle du travail – liée au thème de la famille, mais qui le dépasse, ainsi que le constatait déjà E. Durhan dans les années 1960 : « Selon un informant, le descendant d'immigrés, quand il s'assimile, accepte la langue portugaise, adopte les coutumes natives, se marie avec [une Brésilienne], mais ne renonce pas à deux choses qui sont une partie essentielle de sa conception de la vie : l'amour du travail et l'esprit d'économie »⁴⁴⁹. Le culte du travail est en effet présent dans la plupart des témoignages que nous avons recueillis : il est présenté comme l'élément moteur d'un processus d'ascension sociale remarquable, qui se prête à la construction d'une véritable légende, source d'orgueil pour ceux qui la véhiculent.

10.1. Le travail

Le travail est une valeur primordiale pour les Italo-descendants que nous avons rencontrés : associée à celles de l'effort, de l'honnêteté et de l'épargne, elle contribue à brosser le portrait d'individus qui se placent du côté de l'ordre et du respect des codes.

⁴⁴⁹ E. Durhan, *Assimilação e mobilidade. A História do imigrante italiano num município paulista*, op. cit., p. 34.

i. Le travail et l'effort

Le mot « travail » est en effet, avec celui de « famille », l'un des plus cités comme valeur par les Italo-descendants que nous avons interrogés, en réponse à nos questions, ou bien spontanément, au cours de la narration évoquant leurs ancêtres. Il apparaît, sous forme de nom ou de verbe actif, dans nombre d'entretiens (E17, 18, 24, 27, 28, 33, 37, 40, 47, 48, 49), parfois même avec une insistance itérative : G. Braida (E17) martèle ainsi son propos, répétant l'adjectif « travailleurs » avec énergie, comme s'il psalmodiait une litanie ; pour G. Rizzo Schiavoni, âgée de soixante-treize ans, le travail ne connaît ni le temps, ni l'âge : « Tout ce que je demande à Dieu, c'est la santé, pour, pour continuer et... tant que Dieu le voudra, pouvoir travailler [*rire*] : parce que c'est ça mon plaisir, travailler ». Le travail apparaît donc indissociablement lié à la vie, à l'énergie, et à la réalisation de soi, ainsi que le rappelle Umberto Allegretti : « Al futuro è in parte declinato il fondamento della repubblica, il lavoro, elemento che per l'uomo non è solo mezzo economico di sussistenza ma fattore di elevazione personale e di solidarietà sociale e così è contenuto nelle formulazioni dedicate ai vari diritti sociali e nello stesso articolo 9 »⁴⁵⁰.

Au cœur de la Constitution italienne et des « droits sociaux », véritable « fondamento della repubblica », le travail semble ainsi constituer l'un des piliers de la culture sociale italienne, comme en témoignent la plupart des Italo-descendants de notre étude qui, presque tous, le rattachent à leurs origines italiennes, comme un « enseignement » (E37), un « don » de leurs ancêtres (E40) : « l'application au travail découlerait de [...] l'italianité »⁴⁵¹. À contre-courant, O. Mancinelli (E23) conteste, de manière répétée, le fait que cette culture relève d'une quelconque italianité, prônant au contraire le travail comme une valeur universelle, propre à l'« humanité » ; il rejoint cependant les déclinaisons qu'U. Allegretti a pu donner de cette notion, en l'illustrant, références culturelles à l'appui, comme un réel « facteur d'élévation personnelle et de solidarité sociale » :

Le travail, la préoccupation pour le travail. Mais c'est italien ça ? Je te le demande : c'est italien ? Non. Moi j'ai vu le film *La graine et le mulet*, l'an passé, qui parle de... d'immigrés arabes, au sud de la France ; et là on voit [-] la préoccupation pour le travail, l'effort que doit faire l'immigré dans un autre pays, et même si j'ai appris tout ça de l'immigré italien, quand j'ai vu ce film, j'ai vu que [-] c'est tout pareil. [...] Et je ne crois pas qu'une partie des valeurs que j'ai soient des valeurs italiennes. Par exemple la culture du travail, de l'effort, de laisser [xxx], je crois que

⁴⁵⁰ U. Allegretti, « Gli apparati organizzativi e la democrazia, Convegno annuale dell'Associazione Italiana dei Costituzionalisti », *op. cit.*

⁴⁵¹ G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », *op. cit.*, p. 66.

ça a été une partie des valeurs de l'humanité. Sûrement chaque société aura des caractéristiques distinctes, mais je crois qu'au fond c'est tout pareil. Et la culture du travail je crois que c'est quelque chose qui est commun à toutes les sociétés. Dans une œuvre qui s'appelle *Taki Ongoy*, de Víctor Heredia, il parle d'un proverbe d'un peuple indigène, dans lequel le père dit à son fils : « Fais quelque chose, laboure la terre, plante des magueys, plante des nopals ». C'est ça que procure le travail ! Pour être digne, pour être vrai, il faut travailler, il faut produire quelque chose, et ce que tu produis, va servir pour toute la société. Ce... On va se sentir bien en produisant quelque chose pour les autres. Je ne crois pas que ce soit une valeur particulièrement italienne.

À plusieurs reprises, O. Mancinelli nie (« non », « je ne crois pas » deux fois) la spécificité italienne de la valeur du travail ; au contraire, à travers le syntagme « c'est tout pareil » qui apparaît deux fois, l'adjectif « commun » et la référence à « l'humanité », et en mentionnant à la fois les « immigrés arabes, au sud de la France », et les « peuples indigènes », il la rattache à d'autres populations. Puisant dans des références cinématographiques (*La graine et le mulet*, d'Abdellatif Kechiche (2007)) et musicales (la chanson *Taky Ongoy* du chanteur argentin Víctor Heredia⁴⁵²), ce témoignage démontre une large ouverture culturelle qui confirme la dimension universelle de son propos. Il insiste ainsi non pas sur la caractéristique italienne du travail, mais sur la manière dont ce dernier valorise les individus, comme les adjectifs « digne », « vrai », « utile », « bien » le suggèrent.

O. Mancinelli a en donc commun avec d'autres d'associer le travail au progrès personnel et familial, et à l'effort : « le thème de la famille, le thème de la culture du travail, de gens qui sont venus ici, comme ma famille, beaucoup sont venus ici pour travailler, et que... la culture du travail, basiquement, de l'effort, du progrès » (E24), « le thème de l'effort c'est... C'est pour une thérapie, parce que... [rire] C'est une réalité, oui, celle de l'effort, de gagner des choses par sacrifice, le travail, tout ça, oui » (E33). S'il peut avoir un coût, celui du « sacrifice », et peut-être, aussi, du bien-être mental, comme le suggère l'évocation de la « thérapie », l'effort comporte donc un aspect positif, puisqu'il se présente sous le signe du bénéfique (« gagner des choses »), et du « progrès ».

Grâce au travail, à l'effort, à la « persévérance » (E40), à la « détermination » (E55), l'individu peut en effet « aller de l'avant » (E18) en se forgeant une force de caractère et en apprenant à toujours tendre vers le haut, comme en témoigne I. Cirillo (E47) : « C'est ça, travailler, étudier, faire de son mieux ! C'est ça qu'on doit faire. Alors... ça a toujours été de travailler, essayer d'être le meilleur, de faire de son mieux ; étudier, étudier le plus possible, le mieux, faire de son mieux, pour... faire en une seule fois, et faire bien fait. Ça aussi c'est

⁴⁵² Le titre de cette chanson, en langue quechua, est une référence à Taky Unquy, un mouvement politico-religieux millénariste qui se développa contre l'invasion de la culture hispanique en Amérique du Sud au moment de la colonisation espagnole au XVI^{ème} siècle.

important. Alors... chacun se concentre sur son domaine, en faisant de son mieux, et en s'aidant dès que possible ». La répétition intensive des comparatifs de supériorité « mieux » et « meilleur » (à six reprises), du verbe « faire » (huit occurrences) renforce à la fois l'idée de qualité (« faire bien fait »⁴⁵³), d'efficacité (« faire en une seule fois »), de spécialité (« chacun se concentre sur son domaine »), de solidarité (« en s'aidant »), de compétition (« essayer d'être le meilleur ») et de dépassement de soi (« faire de son mieux », « le plus possible ») : autant de vertus qui tracent les contours d'une personnalité « batailleuse » (E37), comme sont souvent définis les ancêtres italiens, d'individus qui savent affronter et vaincre des difficultés, se distinguer du commun et se hisser aux sommets à la force de la volonté et d'une forme d'abnégation ; des personnes capables de renoncer à certaines choses, voire de les « sacrifier », pour en obtenir d'autres, plus importantes à leurs yeux : par exemple, la dignité et la réputation.

ii. L'honnêteté et l'intégrité

À travers le travail, l'effort et le sens du sacrifice se dessine une série de principes d'éducation visant à « se former comme personne » (E30), comme en témoigne C. Vannini (E54) :

La principale caractéristique que je leur vois, je vois qu'ils étaient tous des personnes de... de grande droiture [*croisant les mains tendues l'une sur l'autre*], avec beaucoup, beaucoup de caractère, n'est-ce pas ?, très corrects, très honnêtes, [...] ça je crois que c'est le principal ; je crois que c'est aujourd'hui très important, comme ça, qu'on porte /// je crois que l'éducation est le plus grand bien que tu puisses laisser à quelqu'un... Je crois que c'est extrêmement important, mais je crois que cette droiture de caractère, former le caractère, pour que la personne puisse continuer, n'est-ce pas ?... Parce que je crois qu'aujourd'hui c'est déjà pas mal négligé.

L'adjectif « grande », les adverbes « très » et « beaucoup », le superlatif « le plus grand » viennent ici renforcer les valeurs mises en exergue : la droiture, la correction, l'honnêteté, en somme, « l'éducation » apparaissent comme un « bien » que les ancêtres ont « laissé » en héritage, et qu'il s'agit de transmettre à son tour – bien d'autant plus précieux dans une société actuelle où ces principes et ces codes de comportement sont « négligés ». Là encore, le legs des ancêtres italiens semble opérer une distinction entre le « je » (et son entourage familial) civilisé, « éduqué », et le reste de la société, qui tend au relâchement : comme le

⁴⁵³ L'importance accordée au travail « bien fait », « de qualité » apparaît aussi dans le témoignage de G. Rizzo Schiavoni (E49).

résume M. Zanini dans son étude sur les familles italo-descendantes du sud du Brésil, « être italo-brésilien signifie être porteur d'une histoire de succès et membre d'un groupe qui a maintenu, malgré toutes les difficultés, un ordre moral déterminé. Cela signifie, en somme, être une bonne personne, une personne d'ordre et, par-dessus tout, travailleuse »⁴⁵⁴. De la même manière, « être éthique » et respecter des codes d'ordre moral est une façon de se poser à contre-courant d'une société en proie à la corruption :

être éthique, être honnête : ma mère dit qu'un Deflorian est honnête ; tous les Deflorian sont honnêtes, parce qu'ils ont appris à être honnêtes. Il y a une question, je crois que ça, c'est la question d'être très honnête, voilà, bien que toute la corruption en Italie soit semblable au Brésil, n'est-ce pas ? Mais ils ont cette chose de... d'être honnête. Je crois que c'est ça. Bien se comporter avec l'autre, faire à l'autre /// ne pas faire à l'autre ce que tu ne voudrais pas faire. Je crois que du respect, n'est-ce pas ?, autonomie, respect, enfin.

Ici aussi surgit la notion de l'éducation, de l'apprentissage et de la formation du caractère à l'« honnêteté », (valeur phare comme le suggère la répétition, à six reprises, de l'adjectif « honnête ») qui est le fait d'une minorité, celle des Italiens immigrés au Brésil, en contraste avec la « corruption » généralisée (tant au Brésil que dans l'Italie actuelle) dans une opposition presque manichéenne entre le bien et le mal. L'honnêteté devient ainsi comme une marque de fabrique propre aux Deflorian et qui, à l'instar du patronyme, se transmet de génération en génération. Dans le système du clan, que nous avons évoqué *supra*, une seule et même réputation englobe la famille entière, et la moindre faille peut entacher la tribu toute entière. Il s'agit donc de mériter le respect d'autrui, et pour cela, par une règle de réciprocité, de se comporter soi-même avec respect, d'« essayer d'être [...] intègre, dans le sens d'être une personne de confiance » (E30). Cette confiance s'acquiert en respectant l'autre, mais aussi en se respectant soi-même et sa réputation, en respectant la parole que l'on a donnée : notons à ce sujet que lors de notre recherche de terrain, lorsque les rendez-vous avaient été fixés pour les entretiens, aucun informant ne nous a fait faux bond (un seul s'est désisté mais en prenant le soin de nous prévenir auparavant) et tous les Italo-descendants qui s'étaient déclarés disponibles se sont présentés à l'heure dite – fait assez rare dans les pays latino-américains (où le respect d'un rendez-vous et la ponctualité laissent souvent à désirer) pour être remarqué.

L'honnêteté, principe récurrent dans les témoignages où il est la plupart du temps mentionné comme un héritage des ancêtres italiens et un trait de caractère italien (E30, 34, 38, 40, 42, 42, 45), consiste ainsi en « la parole, aussi, s'acquitter de ce que l'on a promis » (E45),

⁴⁵⁴ M. Zanini, « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », *op. cit.*, p. 61.

« maintenir sa parole, [...] payer les factures » (E50), « ne pas aimer avoir des dettes, ne pas aimer payer une chose du mois dernier » (E57). Le respect des échéances, surtout en matière de paiement, est particulièrement important dans une culture où l'argent est investi d'une valeur particulière et précieuse, dans des familles où la mémoire d'un passé difficile est encore prégnante.

iii. Épargne et frugalité

Le sujet du rapport à l'argent n'étant pas central dans notre recherche, ce n'est pas un axe que nous avons approfondi, mais comme pour le thème de la famille, il serait intéressant peut-être, dans une étude ultérieure, d'apporter des éléments supplémentaires. D'autant plus que ce sujet, mis en relation avec les habitudes de consommation, peut éclairer d'une autre lumière la problématique que nous avons abordée dans notre deuxième partie, et expliquer pourquoi, au delà du contexte économique d'inflation et de balance commerciale, les Italo-descendants d'Argentine et du Brésil consomment peu de produits *made in Italy* : tout simplement aussi, peut-être (mais ce n'est bien sûr qu'une hypothèse), parce qu'ils consomment peu en général, du fait d'une culture de l'épargne et de la frugalité propre aux immigrés et reçue en héritage. R. et O. Schiavoni (E55) attribuent ainsi au passé de leurs parents, immigrés au Brésil pour fuir la pauvreté des Pouilles de l'après-guerre, la conscience de l'existence de périodes moins fastes et de « difficultés financières », qu'elles tiennent à rappeler à leurs enfants pour qu'ils soient respectueux de la valeur matérielle des choses. Le rapport de l'argent est ainsi d'une certaine manière déterminé par l'expérience familiale :

le thème de l'argent peut être quelque chose... Oui, l'épargne peut être quelque chose d'hérité aussi. Mais... de manière différente. Oui, je crois que le thème de la frugalité, oui, ça c'est vrai. C'est très propre à l'histoire des Italiens qui sont venus. (E33)

des Italiens, des Piémontais, par exemple, ce qui est commun et que l'on dit, c'est comme... C'est d'être conservateur. Le Piémontais est très conservateur [...] est très conservateur, très... Il ne dépense pas. [Il est très frugal ?] Oui. Et... d'autres Italiens, des Marches, eux aussi sont travailleurs, et ils sont très travailleurs. En particulier les, les... en particulier les Italiens piémontais sont, ont été, tous agriculteurs. (E27)

Il semble, d'après ces témoignages, que ce comportement « conservateur » (renforcé par les trois occurrences et l'adverbe « très »), tendant à « l'épargne » et à la « frugalité », soient en effet « hérités » d'un passé d'immigration, « lié aux caractéristiques de l'économie paysanne

européenne »⁴⁵⁵. Les modes de vie ayant changé, ce rapport frugal et économe à l'argent se déploie « de manière différente » et plus de manière aussi draconienne que par le passé (E55).

Ainsi, L. Varriale (E58) reconnaît qu'« il faut de l'argent pour tout ça », mais qu'il valorise davantage le « bien vivre » à l'accumulation de biens matériels ; de même, A. Fantini Medeiro (E52) avoue aimer les voyages, les bijoux, mais pour elle « on doit vivre bien, et l'argent sert seulement quand on achète ce qu'on veut avec. Hormis ça, il ne sert à rien ». Ils sont donc plusieurs, parmi les Italo-descendants de notre étude, à rejeter le matérialisme de la société actuelle et à lutter, à contre-courant, contre cette tendance générale, d'autant plus accentuée dans les jeunes générations qu'ils ont parfois à charge d'éduquer :

Et en ce moment je crois que le, le plus difficile à transmettre, c'est ça, n'est-ce pas ? C'est-à-dire, par rapport aux jeunes, n'est-ce pas ?, euh... que la valeur, ce n'est pas l'argent, ce n'est pas avoir plus, c'est ça, aujourd'hui, qui est difficile, de le transmettre et que les jeunes [-] te suivent en ça et ne s'accrochent pas au... purement matériel. [...] de ne pas courir qu'après l'argent, de ne pas se faire valoriser qu'à travers l'argent, ou la voiture que j'ai, ou parce que j'ai l'écran plasma, ou parce que j'ai... que sais-je, le dernier, le dernier [modèle] sorti de je ne sais quel appareil.

Ce que C. Beitel-Bonanno (E30) critique ouvertement ici, c'est la « course » effrénée à l'argent et aux biens de consommation et d'équipement (« la voiture », « l'écran plasma ») qui sont désormais davantage des symboles de statut social que de simples objets, et que la société marchande actuelle fait miroiter, à travers l'industrie publicitaire, comme les accessoires d'un mode de vie prestigieux. Prenant le contre-pied de l'obsolescence programmée qui caractérise la société de consommation contemporaine, l'Italo-descendant serait ainsi un « conservateur » qui, se souvenant du passé difficile de ses ancêtres et du dénuement d'alors, rejetterait le gaspillage causé, entre autres, par les effets de mode : « Par exemple : je ne jette pas la nourriture, n'est-ce pas ? Alors, je récupère, jusqu'à la fin, je suis toujours en train de récupérer... Pas seulement la nourriture ! [...] C'est comme ça, avec les vêtements, il n'y a pas cette histoire de... se débarrasser parce que ce n'est plus à la mode et... On est toujours en train d'essayer de récupérer ça, en l'utilisant d'une autre manière /// excuse-moi, ça c'est une chose d'immigré » (E55). Nous sommes tentée de lire ici aussi une démarcation établie avec une habitude que nous avons beaucoup observée au Brésil, qui est de préparer de la nourriture en abondance mais de jeter le surplus non consommé. O. Schiavoni, ainsi que sa sœur R. Schiavoni (E55), attribuent à la mémoire de l'immigration et d'une condition modeste, avec peu de ressources, l'habitude de recycler la nourriture et les objets

⁴⁵⁵ E. Durhan, *Assimilação e mobilidade. A História do imigrante italiano num município paulista*, op. cit., p. 26.

pour en faire un usage le plus complet possible, de « valoris[er] ce qu'on a » et « mettre de l'argent de côté pour acheter la maison, ensuite mettre de l'argent de côté pour voyager » (E55).

Nulle part il n'est donc question d'avarice ni de pingre mesquinerie, mais plutôt d'une bonne gestion des ressources financières, appliquées davantage à des placements susceptibles de durer : une propriété immobilière, un capital d'entreprise, des études supérieures sont autant d'investissements qui ont permis, et permettent, aux Italiens immigrés en Amérique Latine et à leurs descendants, d'escalader l'échelle sociale et de parvenir à une position confortable (ou du moins plus confortable que celle de leurs ancêtres) : au Brésil par exemple, les Italo-descendants de cette étude disposent d'un revenu annuel moyen (47.781,29 *reais*) qui les place parmi les Brésiliens les plus riches (6% de la population) :

Tableau 10. Revenu moyen des Italo-descendants au Brésil

	Revenu mensuel moyen (R\$)	Revenu annuel moyen (R\$)	Part de la population (approximativement) ¹
Total des Italo-descendants	3.981,77	47.781,29	6% plus riches
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne	2.949,68	35.396,15	6% plus riches
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	4.977,56	59.730,77	3% plus riches

Source : Enquête de terrain réalisée au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 80 Italo-descendants.

¹Établie par rapprochement avec les statistiques du Recensement National 2010 fournies par l'*Istituto Brasileiro de Geografia e Estatística* (IBGE) et disponibles sur :

<http://www.sidra.ibge.gov.br/cd/cd2010ETRD.asp?o=17&i=P> [consulté le 5 juin 2013].

Une différence assez notable apparaît ici entre le revenu moyen des Italo-descendants en possession de la *cittadinanza* italienne et ceux qui ne l'ont pas : est-ce parce que, les démarches administratives pour le *riconoscimento della cittadinanza* étant plus coûteuses, seuls les plus aisés ont pu les accomplir ? Ou bien cela est-il dû à d'autres variables ? Nous n'avons pas moyen de le savoir et nous nous garderons de tirer des conclusions hâtives, mais il nous semblait intéressant de relever cette donnée. Ces revenus élevés semblent être à la fois le fruit et le capital d'investissements sur différents fronts, qui ont permis aux descendants des immigrés d'intégrer les élites locales.

10.2. L'ascension

Le travail, l'honnêteté et l'épargne sont en effet mis en exergue dans les récits comme les éléments moteurs d'une mobilité sociale basée sur l'accès à la propriété, l'entrepreneuriat et l'éducation.

i. L'accès à la propriété

Comme les historiens de l'émigration italienne le savent bien, et comme Piero Bevilacqua⁴⁵⁶ l'expose, ce phénomène fut en grande partie dû à la crise profonde que traversa le monde rural au cours du XIX^{ème} siècle : la pression démographique, la domination du *latifondo*, l'immobilisme agraire poussèrent nombre de paysans à s'expatrier, dans l'espoir de trouver ailleurs une terre à exploiter et surtout, à acheter. Qu'ils fussent simples journaliers, *braccianti*, n'apportant que la force de leurs bras, ou petits propriétaires dotés de quelque capital et désirant s'agrandir, ils avaient comme projet commun de devenir propriétaires, première étape à la fois d'intégration et d'ascension sociale dans le pays qui allait devenir le leur : ainsi, dans la mémoire collective des Italo-descendants, « le pionnier représente la maîtrise du passage de dépossédé dans le pays d'origine à civilisateur et propriétaire en terre étrangère »⁴⁵⁷. Comparant l'agriculture hyper-intensive qu'il a pu observer lors d'un voyage en Italie avec l'« énormité de champs » en Argentine, E. Vassallo (E27) rappelle ainsi les difficultés (ou fléaux, puisqu'il y est question de « tempête, pierres, sauterelles », qui ne manquent pas d'évoquer les « plaies d'Égypte » de l'Ancien Testament) que ses ancêtres durent affronter à leur arrivée, mais aussi les récompenses qu'ils en obtinrent, à force de travail :

E. Vassallo – [...] il y avait beaucoup à faire. Bien sûr qu'ils n'avaient pas de fruits, ici il n'y en avait pas, la justice était pauvre, plus pauvre que maintenant, la police... tempête, pierres, sauterelle, tous ces inconvénients, mais aussi, ils étaient plus libres ; et ils avaient la possibilité, d'un jour avoir... être propriétaires de leur champ, d'être propriétaires d'une maison, comme beaucoup y sont parvenus.

M. Fusaro – *Et vous, vous êtes propriétaires ?*

E. Vassallo – Oui. De champs.

M. Fusaro – *Et d'une maison ?*

⁴⁵⁶ Piero Bevilacqua, « Società rurale e emigrazione », in P. Bevilacqua, A. De Clementi, E. Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 1 « Partenze », *op. cit.*, p. 95-112.

⁴⁵⁷ M. Zanini, « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », *op. cit.*, p. 56.

E. Vassallo – Oui.

N. Vassallo – Ce qu'on aime beaucoup c'est d'avoir un champ, nous qui sommes âgés, louer le champ, à nos enfants, tu as vu, à Sonia et à notre autre fils ; ils l'exploitent et nous payent le loyer.

Comme le fait remarquer son épouse N. Vassallo, l'investissement dans une propriété, qu'elle soit agraire ou immobilière, est également une manière de se garantir une rente pour ses vieux jours, une « retraite » (E27) méritée après toute une vie de labeur. À l'inverse de certains modes de consommation actuels, qui reposent sur le crédit et l'endettement, l'épargne, accompagnée d'une bonne gestion, impose de se priver, peut-être, dans l'immédiat, d'« être frustré » et « ne pas tout avoir tout de suite » (E55), mais de se garantir un futur digne. Ici, notons en passant que c'est à leurs enfants que les Vassallo louent leur champ pour qu'ils l'exploitent : c'est donc une affaire de famille, qui resserre les liens d'interdépendance propres à la tribu fusionnelle que nous avons décrite *supra*. Les *colônias* italiennes ont ainsi longtemps reposé sur une économie et une organisation du travail reposant sur un « régime de coopération familiale »⁴⁵⁸, mettant à contribution les femmes et les enfants autant que les hommes. Si certains lots de terre étaient parfois cédés par le gouvernement, il fallait alors exploiter la terre pendant un certain nombre d'années avant d'en devenir officiellement titulaire, et qu'elle fût rentable ; débutait alors l'étape suivante, qui consistait à agrandir la propriété en achetant les terres voisines et souvent, en fusionnant les patrimoines de deux familles par un mariage : l'endogamie décrite plus haut comportait ainsi une dimension économique et sociale, puisque « vu la structure de la société rurale et la faible différenciation sociale qu'elle admet, l'ascension sociale est pratiquement équivalente à la possession de la terre et à l'augmentation de la propriété »⁴⁵⁹.

En milieu rural, la terre et les biens immobiliers qui s'y trouvaient devenaient un élément de croissance économique et sociale, et les Italiens mettaient un point d'honneur à ne plus dépendre de loyers à payer et à être propriétaires de leur maison, comme le rappelle G. Silva (E18) : « l'Italien, la première chose qu'il faisait, c'était de construire sa maison. Quel Italien ne l'a pas fait ? Sauf quelques uns qui ont n'ont vraiment, vraiment, vraiment, vraiment pas de chance ! Quel Italien n'a pas eu sa maison ? Bonne, mauvaise, grande, petite, quel Italien n'en a pas eu ? ». À travers les trois questions rhétoriques, l'accès à la propriété apparaît comme évident, et concerne tous les Italiens émigrés. À l'inverse, ceux qui n'ont pu accéder à la propriété constituent une exception rarissime, comme l'indique la répétition, quatre fois à la suite, de l'adverbe « vraiment » ; et ceci est attribué à la chance (ou plutôt, au

⁴⁵⁸ E. Durhan, *Assimilação e mobilidade. A História do imigrante italiano num município paulista, op. cit.*, p. 26.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 23.

manque de chance), et non à un manque de volonté. Par ailleurs, la succession d'adjectifs montre bien que peu importait la qualité (« bonne, mauvaise ») ou la taille (« grande, petite ») de la maison, c'était la propriété qui comptait. G. Rizzo Schiavoni (E49) annonce ainsi avec une pointe de fierté qu'elle est propriétaire de sa maison depuis quarante-trois ans et que ses filles le sont toutes deux aussi, grâce à l'aide (financière, l'on suppose) de leurs parents (solidarité familiale oblige).

Si ce rêve (le plus souvent exaucé) de propriété a caractérisé les immigrés italiens, comme un signe à la fois de réussite sociale et d'intégration, il semble que l'attachement à la propriété soit resté un trait caractéristique de l'économie domestique de leurs descendants ; nous n'avons pas assez d'éléments pour le démontrer ici, mais, toujours dans la lignée de notre hypothèse de départ, il pourrait être intéressant de vérifier si cela ne relève pas, comme les autres valeurs, d'une volonté de distinction sociale, à la fois comme une garantie d'indépendance, propre à un mode de vie qui ne gaspille pas l'argent, mais le fait fructifier pour disposer d'un capital et ne pas dépendre de l'assistance publique ; et comme un signe d'appartenance à la classe des *abbienti*, donnant à la fois respectabilité et pouvoir d'influence, surtout dans les communautés de taille réduite : E. Durhan put ainsi observer dans les anciennes *colônias* du sud du Brésil, « la grande mobilité sociale des Italiens dans la zone rurale, leur contribution à la formation d'une couche importante de propriétaires agricoles et l'ascension de certains éléments jusqu'à des positions dominantes dans la structure rurale de la commune. Cette situation se maintient jusqu'à l'époque actuelle »⁴⁶⁰. C'est dans cette mesure que les Italo-descendants pourraient jouer un rôle déterminant en faveur de l'Italie, soit par des politiques de coopération, de jumelage, soit par la promotion des entreprises ou de la culture italienne. Mais exploitent-ils vraiment cette position dominante en ce sens ? Et si c'est le cas, la possession de la *cittadinanza* italienne est-elle indispensable, ou ne peuvent-ils atteindre cette situation et l'exploiter sans celle-ci ? Nous n'avons, dans les témoignages que nous avons recueillis, aucun élément pour le confirmer, mais ces deux questions (statut social acquis grâce à la propriété et pouvoir d'influence) semblent de prime abord indépendantes.

Par ailleurs, la relation entre statut social et propriété terrienne (souvent synonyme d'exploitation agricole) semble être plutôt le fait des communautés rurales, tandis que « dans la zone urbaine l'idéal d'ascension est défini comme possession et agrandissement d'établissements commerciaux ou industriels, c'est-à-dire, du travail à son propre compte »⁴⁶¹. Les Italiens et leurs descendants jouissent en effet d'une réputation d'entrepreneurs, ainsi qu'ils se définissent eux-mêmes dans les témoignages.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 25.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 47.

ii. L'esprit d'entreprise

Dans les récits qu'elle a recueillis lors de son enquête de terrain au sud du Brésil, M. Zanini constate que « l'immigré est considéré comme un modèle d'entrepreneuriat et de succès »⁴⁶², un modèle auquel se réfèrent ses descendants et dont ils s'inspirent pour leur propre ligne de conduite. Ils aiment ainsi évoquer des trajectoires parties de rien et arrivées, souvent, au sommet de la réussite sociale, grâce au travail et à l'épargne certes, mais aussi, à un esprit visionnaire, capable d'affronter les risques pour édifier un patrimoine :

Et il travaillait, il a travaillé, il n'avait rien, pas d'argent. Il a travaillé dans un... dans une épicerie, ensuite ils ont... mis leurs économies de côté, ils ont acheté un cinéma, le seul cinéma du village, et ils l'ont eu pendant soixante ans. (E33)

Tous /// tous non, la grande majorité des Italiens qui sont venus, sont venus dans une condition, eh... bien difficile, pour ainsi dire, n'est-ce pas ?, ils ont travaillé la terre, ils ont fait /// ils ont commencé à négocier, à faire leur commerce, n'est-ce pas, et, ils ont évolué, comme on dit, vers une condition de vie meilleure aujourd'hui. N'est-ce pas ? Et [-] la grande majorité est parvenue au succès en cela, n'est-ce pas ? (E48)

On voit qu'ils sont venus d'une situation beaucoup plus défavorable qu'ils sont parvenus à améliorer. (E55)

Quelques uns sont venus de là-bas avec... avec une profession, mais normalement les gens qui venaient ici pour travailler étaient agriculteurs. [...] Mais ensuite, ils ont commencé, certains commerçants, d'autres... industriels, comme il n'y en avait pas, à cette époque-là, alors il fallait faire les outils [...]. (E27)

Ces quatre témoignages ont en commun d'évoquer le dénuement initial (sous le signe du manque, illustré par l'adverbe « rien » et la négation du verbe « avoir »), la « condition difficile » et modeste d'immigrés issus de classes sociales rurales (« agriculteurs ») et sans « profession », pour mieux mettre en exergue le parcours ascendant et positif de leur famille, suggéré par la gradation de l'adjectif « difficile » au comparatif « meilleure » pour décrire la « condition de vie » et la « situation », les verbes évoquant le progrès (« évoluer », « améliorer ») et le champ lexical de la réussite (« parvenir », « succès »). Cette évolution est décrite étape par étape, à travers les différentes strates de la société, et l'énergie déployée pour cela transparait de l'accumulation des verbes d'action (« travailler » à plusieurs reprises, « faire », « négocier »). Les immigrants sont ainsi intervenus là où ils n'y avait rien, et se sont chargés de combler ce vide en créant, *ex nihilo*, des commerces et des industries : le dernier

⁴⁶² M. Zanini, « Italianidade: pertencimento, reivindicações e negociações identitárias na região central do Rio Grande do Sul, Brasil », *op. cit.*, p. 56.

exemple cité est intéressant, dans la mesure où il décrit des agriculteurs d'une certaine façon contraints de devenir à leur tour industriels et commerçants pour fabriquer les outils dont ils avaient besoin pour leur propre activité d'agriculture. C'est donc tout un appareil productif et économique qui se mit en place grâce à l'initiative de ces pionniers, comme le suggère l'insistance sur le verbe « commencer ».

Leurs descendants ont-ils repris le flambeau et assuré la relève ? Nous pouvons esquisser des analyses à partir des quelques exemples que nous avons rencontrés : celui d'A. Bianco (E60), qui tient et développe avec son père le restaurant italien que ce dernier a fondé à São Paulo ; ou bien de G. Rizzo Schiavoni (E49), qui a créé sur le tard, à soixante-trois ans, une entreprise de fabrication de spécialités italiennes qu'elle gère avec ses deux filles, ces dernières assurant davantage la partie commerciale tandis qu'elle s'occupe de la production. Dans ces deux exemples, il s'agit d'entreprises familiales, comme on l'a vu en deuxième partie, dans lesquelles chaque génération apporte un supplément d'innovation. Notons en passant que, parmi les Italo-descendants que nous avons rencontrés, ceux qui se déclarent entrepreneurs (E23, 49, 60) sont tous liés au monde de l'alimentation et de la restauration – secteur que les immigrants italiens occupent depuis longtemps dans les pays où ils se sont installés. D'autres se sont installés à leur compte, montant leur affaire indépendamment d'une éventuelle tradition familiale, mais avec l'autonomie et l'esprit d'entreprise que cela suppose : par exemple, O. Mancinelli (E23), qui a acheté et développé sa *gelateria*, et S. Baravelli (E43), qui a fondé, avec un associé, son propre cabinet d'architecture et de design d'intérieurs. D'autres encore (E20, 29, 34, 40) se déclarent commerçants.

Or, comme l'a observé E. Durhan dans son étude de la commune de Descalvado au Brésil dans les années 1960, les commerçants italiens se trouvaient dans une situation privilégiée pour exercer une activité politique et « furent toujours les leaders de la *colônia*, comme le prouve la domination qu'ils exercèrent sur l'association italienne locale. De cette manière, le commerce [...] non seulement permit l'enrichissement, mais il favorisa le contact des Italiens ayant eu du succès avec la strate dominante locale et leur participation dans la société locale »⁴⁶³. Toutefois ces possibilités d'expansion se trouvaient limitées par le relatif isolement régional, la tradition artisanale des familles et le fait qu'il ne pouvait y avoir des opportunités pour tous les immigrants. Seule une poignée d'heureux élus, dotés de capital financier et social, d'un réseau et d'un peu de chance, pouvaient ainsi accéder aux positions clé et décisionnaires de la vie locale. Par ailleurs, de même que pour les propriétaires terriens et exploitants agricoles, aucun des entrepreneurs et commerçants que nous avons rencontrés n'a déclaré exercer, grâce à son activité, ce rôle de pression sur les décisions locales, et encore

⁴⁶³ E. Durhan, *Assimilação e mobilidade. A História do imigrante italiano num município paulista*, op. cit., p. 51.

moins que la possession de la *cittadinanza* italienne ait pu lui être utile en ce sens. Cette hypothèse est bien sûr à creuser, mais il semble, une fois de plus, que le récit de la trajectoire du succès de la famille et l'esprit d'entreprise soient davantage valorisés comme éléments de distinction, participant de la caractérisation d'individus actifs et productifs, contribuant à l'économie nationale au lieu d'en dépendre. Les parcours décrits sont ceux d'une ascension, génération après génération, des différents barreaux de l'échelle sociale pour laquelle l'éducation et la scolarisation jouent un rôle fondamental.

iii. L'élévation par l'éducation

Pour des familles immigrées, d'origine paysanne ou ouvrière, dont certaines étaient encore, à la veille des années 1950, totalement analphabètes, l'alphabétisation revêt une importance capitale : « essendo comunemente ritenuto una risorsa fondamentale nel processo di acquisizione di posizioni sociali privilegiate, il livello di istruzione va inteso come un fattore fondamentale nel processo di integrazione/assimilazione », comme le soutient Roberto Impicciatore⁴⁶⁴. De son étude comparative sur l'instruction des enfants d'immigrés italiens dans les différents contextes de la France, de la Suisse et de l'Australie, ce dernier constate que, de manière plus ou moins constante, l'investissement des parents dans la réussite scolaire de leurs enfants relève de motivations à la fois économiques et affectives (le succès scolaire, élément reconnu d'affirmation sociale, renforçant l'estime de soi et la construction d'une image positive), de projets de vie (constitution de ce que P. Bourdieu, et nombre de sociologues à sa suite, appellent « capital culturel » et « social ») et de stratégies de compensation : en effet, si les premières générations peuvent difficilement s'émanciper de leur condition d'origine, elles mettent souvent un point d'honneur à ce que leurs descendants aient un meilleur niveau de vie, en accédant à des positions auxquelles elles-mêmes n'auraient pas accès ; réciproquement, les secondes générations investissent la réussite scolaire d'ambitions personnelles, mais aussi compensatoires à l'échelle familiale, puisque « le difficili esperienze vissute dai genitori e il contatto costante con due realtà parallele, quella familiare e quella del mondo esterno, possono far generare nell'individuo di seconda generazione un senso di rivalsa che può tradursi nel desiderio di essere fortemente concorrenziale »⁴⁶⁵.

⁴⁶⁴ Roberto Impicciatore, « Un progetto migratorio di successo? L'istruzione delle seconde generazioni di italiani all'estero », in *Altreitalie*, n. 30, janvier-juin 2005, p. 69-70.

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 92.

La scolarisation et l'accès à l'enseignement secondaire puis supérieur apparaissent ainsi pour les Italo-descendants de notre étude comme la voie royale vers des professions plus valorisantes socialement :

De commerçants, à ensuite universitaires, et tous les descendants... [...] C'est-à-dire, l'importance qu'ils donnaient à l'étude, c'était beaucoup plus que maintenant dans ma famille. Ils voulaient que leurs enfants aillent à l'université, n'est-ce pas ? Alors, ma grand-mère [...] était institutrice, mais elle voulait que sa fille soit médecin [...]. (E32)

je crois que mon arrière-grand-père travaillait dans une usine, comme, bon, la majorité des immigrants [*sourire*]. Et ensuite ils ont commencé à monter des affaires, disons, de bazar, euh... et de vêtements. Ils ont travaillé précisément là-dedans, ils montaient des affaires. Euh... ils n'avaient pas fait d'études, [xxx] rien. En effet mon grand-père n'a même pas terminé le secondaire, ma mère et mon père, plus tard, ont fait des études secondaires et universitaires. [...] Aujourd'hui, disons, ils ont des professions libérales. (E19)

L'idée de l'ascension sociale qu'avaient les immigrants ne s'est pas perdue. [...] l'idée que les enfants doivent étudier, qu'ils doivent aller à l'université, qu'il doit y avoir une ascension sociale, qu'il faut s'engager avec la /// c'est une chose de l'immigré ! L'immigré qui devait cueillir du maïs, par exemple mon grand-père cueillait du maïs, ma maman était institutrice, mes sœurs sont toutes avocates. C'est-à-dire... le cas [des Vassallo] : les enfants sont tous vétérinaires, agronomes, de gens qui venaient aussi, en trois ou quatre générations, venaient cueillir du maïs, c'est-à-dire, toute cette idée de la famille, de l'ascension, du progrès, c'est une question qu'ils /// je crois qu'au fond ça ne s'est pas perdu. (E29)

Dans ces trois témoignages se dessinent des parcours similaires : une première génération dédiée à des travaux manuels (« travailler dans une usine », « cueillir du maïs »), une deuxième génération ayant fait des études secondaires, et une troisième génération étant « allée à l'université ». L'accent est mis sur les « professions libérales » (« médecin », « avocates », « vétérinaires », « agronomes »), considérées comme des professions prestigieuses. Il est intéressant de noter que c'est dans deux cas un personnage clé de la famille, la mère « institutrice », elle-même insérée dans le milieu scolaire, qui pousse ses enfants à poursuivre leurs études : dans sa thèse sur la singulière réussite scolaire des enfants d'enseignants, Annie Lasne-Da Costa met en effet en évidence les « pratiques parentales spécifiques » des professionnels de l'éducation, davantage conscients des enjeux sociaux des études⁴⁶⁶. Si, comme S. Gómez (E32) le suggère, le prix accordé aux études est peut-être moindre aujourd'hui du fait de la généralisation de l'accès aux études supérieures (particulièrement récente en Amérique Latine) qui en deviennent moins exceptionnelles, faire

⁴⁶⁶ Voir Annie Lasne-Da Costa, *La singulière réussite scolaire des enfants d'enseignants : des pratiques éducatives parentales spécifiques ?*, Thèse de Doctorat en Sciences de l'Éducation, Université de Bourgogne, 2012, 363 p.

des études et aller à l'université reste tout de même important, comme le souligne E. Cordero, et comme le révèle la part des personnes exerçant des professions libérales et intellectuelles et des étudiants dans notre échantillon (voir Figure 3), ainsi que le nombre total⁴⁶⁷ moyen d'années d'études, qui s'élève à 15,22.

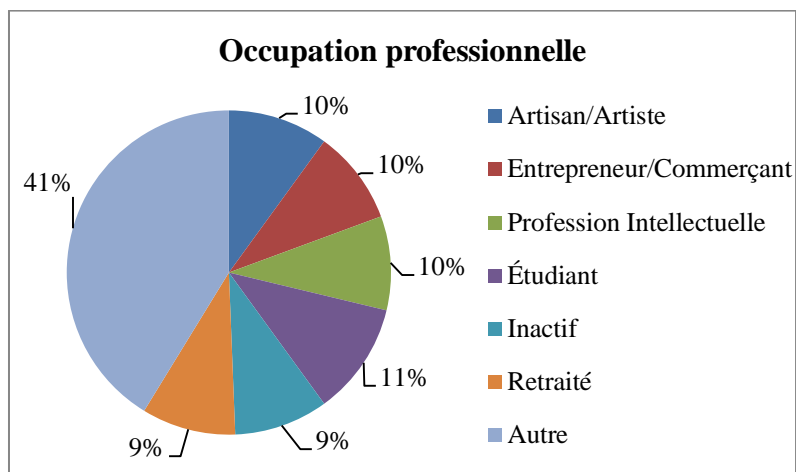


Figure 3. Occupation professionnelle

Source : Enquête de terrain réalisée en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

Dans aucun témoignage cependant, il n'apparaît que ce capital culturel constitué grâce à la poursuite d'études supérieures et à l'exercice d'activités tertiaires, et encore moins la possession de la *cittadinanza* italienne, soient exploités par les Italo-descendants pour promouvoir la culture et la langue italienne dans leurs universités, ou instaurer des liens de coopération universitaire ou professionnelle avec l'Italie.

Comme c'est encore le fait, en Argentine et au Brésil, d'une minorité de classes plutôt aisées, en mesure de payer les frais élevés d'une scolarité dans des universités privées ou des préparations aux concours des prestigieuses universités publiques, la poursuite des études représente également un *discrimen* social et la marque d'un statut social : « alors, d'une certaine manière ça renforçait le titre, le titre, le titre... [...] Les études, universitaires, je crois qu'aussi : "mon fils le docteur" [rire] », explique S. Gómez (E32). L'insistance par accumulation sur « le titre » révèle combien le diplôme avait d'importance pour ces familles immigrées, le diplôme, « titre » universitaire, en devenant presque un « titre » de noblesse. Le titre universitaire est ainsi un motif d'orgueil pour celui qui le possède, et pour sa famille toute entière, qui peut alors se vanter d'avoir un « docteur » dans ses rangs (le titre de *doctor*

⁴⁶⁷ C'est-à-dire depuis l'entrée à l'école primaire. En Argentine, la scolarité se déroule en deux cycles (« *General Básico* » et « *Secundario* ») de six ans chacun ; au Brésil, le premier cycle (« *Ensino Fundamental* ») dure neuf ans, et le second cycle (« *Ensino Médio* ») trois ans. Dans les deux cas, le total représente douze ans d'étude. Une moyenne de 15,22 années de scolarité indique donc qu'en moyenne, les Italo-descendants de cet échantillon ont suivi un cursus de trois à quatre ans dans l'enseignement supérieur.

en espagnol – comme en italien du reste – s’appliquant à tout titulaire d’un diplôme universitaire, et pas seulement du doctorat). L’expression « mon fils le docteur » (en espagnol « *mi hijo el doctor* »), citée avec une pointe d’humour par S. Gómez (E32), est une référence directe à une pièce de théâtre désormais classique en Argentine, écrite en 1903 par le dramaturge uruguayen F. Sánchez⁴⁶⁸, dans laquelle s’affrontent deux générations (le père, paysan, et le fils, médecin) et, à travers elles, deux mondes en conflit (le milieu rural, conservateur, et le milieu urbain, avant-gardiste). G. Silva (E18) cite elle aussi le titre de cette pièce, et l’image, selon elle propre au « folklore argentin, ou uruguayen, ou chilien », du fils universitaire reniant (elle mime le dégoût) ses origines paysannes. Mais, d’après des études antérieures et les données de notre propre recherche, il semble que les Italiens et leurs descendants revendiquent plutôt avec fierté ce parcours exemplaire de réussite scolaire et sociale, au point de construire autour de leurs ancêtres une véritable mythologie du succès.

10.3. Le succès

L’ascension sociale des Italiens immigrés en Argentine et au Brésil et de leurs descendants s’entoure d’une véritable aura, qui participe de constructions narratives où le succès (économique, scolaire, social) est un motif d’orgueil et l’obligation d’une dette morale.

i. La légende

En parallèle du culte des ancêtres et au mythe des origines, se construit dans l’imaginaire et dans le discours une véritable légende autour du succès des immigrés italiens : « le progrès qu’ils avaient fait, pendant toutes ces années, et, même si ça semble incroyable, le succès, a atteint toutes ces familles. Parce que tu ne trouveras pas une famille d’Italien pauvre, ici. Tu n’en trouveras aucune. Tous ont vaincu, tous s’en sont bien sortis ! Et tous vont bien », commente E. Zulio (E40) à propos des familles du quartier italien de Curitiba, au Brésil. Les adjectifs « tous », « toutes » et « aucune » ont un effet généralisant, totalisant qui évacue les cas éventuels d’insuccès ou de faillite, peignant la fresque idyllique d’un monde parfait. L’accent est mis sur le « bien-être » économique de familles qui « vont bien », en contraste avec l’adjectif « pauvre », qui apparaît comme le résultat d’un « progrès » et d’une véritable lutte : le verbe « vaincre » révèle ainsi la victoire des Italiens sur un contexte qui leur était

⁴⁶⁸ F. Sánchez, *M’hijo el doctor*, Buenos Aires, Kapelusz, 1965, XIV-92 p.

hostile. L'« odyssee » de la traversée transatlantique⁴⁶⁹ se double ainsi d'une « iliade », et se dessine alors la trame d'une véritable épopée, dans laquelle les ancêtres italiens sont dépeints comme

des héros d'abord, ensuite, des personnes extraordinaires, extraordinaires. Qui ont travaillé. Ils ont travaillé, fait ce que tu vois ici, il suffit que tu te promènes par ici, et tu vois ici, tout le sud, d'ailleurs, pas seulement ici : tu vas à Caixas do Sul, tu vas... à Santa Catarina, beaucoup des villes, tu vas voir comment vont les Italiens : ils vont bien ! Ils ont eu du succès. Mais à cause de ça, à cause de la bravoure, à cause de [-] de l'héroïsme, la... la volonté de travailler. (E40)

L'adjectif « extraordinaire », redondant, rejoint celui, plus haut, d'« incroyable » pour placer ce récit dans la dimension du mythe, qui donne au travail le statut de hauts faits et d'exploits, et aux immigrés italiens celui de « héros ». La valeur du travail est ainsi associée à des qualités guerrières telles que la « bravoure » et l'« héroïsme » déployés contre des adversaires coriaces tels que « tempête, pierres, sauterelle, tous ces inconvénients » (E27), ou encore les « *bugres* » (E37), autre nom accordé aux tribus indigènes. L'histoire familiale ainsi reconstruite configure une véritable « utopie de la civilisation »⁴⁷⁰ dans laquelle l'immigré italien apparaît comme pionnier civilisateur, « comme s'il y avait une période antérieure à l'arrivée de l'immigré dans laquelle la terre était improductive et inhabitée et une période postérieure dans laquelle on trouve civilisation, richesse et bien-être. Avant, la jungle et les bêtes sauvages ; après, les plantations, les maisons, la nature domestiquée et déjà intégrante de l'univers symbolique des immigrés »⁴⁷¹. Du fait de la force de travail et de l'esprit d'entreprise décrits ci-dessus, les Italiens et leurs descendants s'auto-définissent souvent comme ceux qui, venus mettre de l'ordre dans le chaos, « ont fait » l'Argentine ou le Brésil, répondant aux injonctions des élites dirigeantes, comme le rappelle E. Vassallo (E27) :

Tant et si bien que Sarmiento, le président que nous avons eu en 1890, a été /// la province de Córdoba, n'avait pas... avait peu d'habitants, n'avait pas de production : la production de Córdoba commence à produire, la République Argentine toute entière commence à produire quand les Anglais viennent et font les chemins de fer ; alors l'agriculture a commencé ; alors Sarmiento disait : « ici [xxx] ce qu'il manque ce sont vingt mille *gringos* de plus ». Et il avait raison ! Parce que quand le chemin de fer est arrivé, des immigrés ont commencé à arriver de tous les côtés, ils ont commencé à planter du blé, maïs, et... élever du bétail, des brebis, et... de la laine, et... ils ont

⁴⁶⁹ M. Zanini, « Italianidade: pertencimento, reivindicações e negociações identitárias na região central do Rio Grande do Sul, Brasil », *op. cit.*, p. 16.

⁴⁷⁰ G. Seyferth, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », *op. cit.*, p. 158.

⁴⁷¹ M. Zanini, « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », p. 54.

commencé ensuite à fabriquer du commerce, de petites usines pour fabriquer des outils, des ateliers.

Nous avons rappelé *supra* que D. F. Sarmiento⁴⁷² voyait, dans son projet de lutte de la civilisation contre la barbarie, les immigrés européens (de préférence anglo-saxons, mais également latins) comme une ressource pour l'Argentine, où ils auraient apporté non seulement un sang plus blanc, pur et robuste en mesure d'améliorer la race, mais aussi, une force de travail, une organisation sociale et des savoir-faire techniques vecteurs de progrès économique. De même au Brésil où « depuis qu'il avait assumé le pouvoir, Borges de Medeiro s'était mis à utiliser comme stratégie un discours élaboré et exhaustif de valorisation de l'immigré italien qui, ainsi, finit par servir de modèle d'immigré, capable d'une assimilation facile, doté d'un sens de l'ordre, et travailleur. Les immigrés italiens finirent par personnaliser la devise positiviste : Ordre et Progrès »⁴⁷³. À travers les récits, les Italo-descendants installent leur lignée dans le rôle des bons élèves zélés, qui auraient ainsi répondu à la consigne du devoir qui leur était demandé – une manière, une fois de plus, de se démarquer d'autres populations suspectées de paresse et de désordre, mais aussi, d'une autre image qui leur a aussi été attribuée : celle du *ladrón* (« voleur »), du *carcamano*⁴⁷⁴, de l'aventurier sans scrupules, autrefois collée à l'étiquette de l'immigré italien en Argentine et au Brésil⁴⁷⁵.

Car s'il est caractérisé par le sens du travail et l'ascension sociale, à l'instar des Allemands et des Japonais, au Brésil l'Italien est, comme nous l'a expliqué le Pr. Luigi Biondi⁴⁷⁶ lors d'un entretien informel le 2 mai 2012, porteur d'une image ambivalente que l'on ne retrouve pas dans les autres groupes ethniques. Cultiver l'image positive et occulter le reste fait ainsi partie d'un processus de (re)construction de l'Histoire à travers la (re)construction de l'histoire familiale dans laquelle « sont retirés du passé les éléments observés positivement et qui servent d'exemple aux générations présentes. Les aspects négatifs ou honteux sont mis de côté et, dans les récits, on occulte par exemple : un ancêtre alcoolique ou ayant d'autres vices, ceux qui ont commis des fautes qui aujourd'hui encore les

⁴⁷² D. F. Sarmiento, *Facundo*, Buenos Aires, Losada, 1963, 260 p.

⁴⁷³ N. S. de Constantino, « A construção da identidade no Brasil Meridional: italianos na capital do Rio Grande do Sul », *op cit.*, p. 9.

⁴⁷⁴ Mot d'origine populaire pour désigner les Italiens et leurs descendants au Brésil : l'étymologie répandue, dénuée cependant de tout fondement scientifique, fait dériver le terme de l'expression *calcar as mãos* (« écraser les mains ») dans le dialecte parlé à São Paulo au début du XX^{ème} siècle, en référence aux marchands malhonnêtes qui, discrètement, forçaient sur les balances avec leurs mains pour qu'elles enregistraient un plus grand poids pour les marchandises qu'ils vendaient.

⁴⁷⁵ Voir à ce sujet l'abondante littérature, en particulier théâtrale (par exemple, F. Sánchez, *Fray Mocho* – entre autres), du début du XX^{ème} siècle en Argentine et au Brésil.

⁴⁷⁶ Historien italien, chercheur au sein de l'UNIFESP (Universidade Federal de São Paulo), spécialisé dans l'étude de la mémoire et du patrimoine du travail, ainsi que de la formation des nations, identités nationales et nationalismes aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles.

discréditeraient »⁴⁷⁷. D'où les non-dits et silences qui recouvrent certaines parties de l'histoire familiale (comme nous l'avons vu pour les cas de mariages consanguins), compensés par une surenchère des éléments positifs.

Cette reconstruction semi-amnésique a ainsi permis d'évacuer les moments troubles et de les passer au filtre d'une mémoire sélective pour n'en retenir que les motifs d'orgueil, que ce soit à l'échelle micro-historique des mémoires familiales et individuelles, ou à l'échelle macro-historique des grands événements – pour reprendre la distinction entre micro-histoire et macro-histoire établie par les historiens de la revue *Quaderni storici* (Carlo Ginzburg, Giovanni Levi, Edoardo Grendi e Carlo Poni) dans les années 1980. Ainsi, comme J.-C. Vegliante⁴⁷⁸ l'a démontré pour la France, l'émergence d'une *italianità* assumée avec orgueil dans les années 1980 correspond au moment où l'Italie occupe un nouvel espace sur la scène internationale, synonyme de réussite économique, d'intégration politique et de prestige culturel, faisant oublier le passé fasciste et l'émigration : de pays retardé, l'Italie devient un pays d'avant-garde, la locomotive de l'Europe, grâce, justement, à son modèle économique, porté par la *laboriosità* et l'esprit d'entreprise (c'est la période, en France, des « nouveaux condottieri »). À partir de ce moment-là, il devint possible de se dire Italien sans être immédiatement considéré comme immigré, mais plutôt comme protagoniste d'une histoire de succès. Tandis qu'ils étaient d'abord réservés aux grands personnages (comme Francesco Matarazzo par exemple, entrepreneur italien à la tête d'un empire industriel devenu le symbole de l'immigration réussie des Italiens au Brésil), les récits de réussite sociale se généralisent parmi les Italo-descendants, qui y voient un motif de prestige et d'orgueil.

ii. La fierté

De la même manière que l'image de l'Italie, autrefois pays pauvre et prolétaire devenu riche et développé, a changé dans les vingt à trente dernières années, de même l'*italianità* de certains Italo-descendants peut avoir basculé du négatif d'une mémoire d'immigrés au positif d'une histoire de succès, comme pour R. Mancinelli (E22) : « Mais moi, maintenant, je la trouve positive seulement parce que je l'ai re-crée, cette influence, cette forte influence, je l'ai prise et je l'ai changée [*tournant les mains l'une en face de l'autre*] ». D'un geste particulièrement expressif, elle mime le processus de réappropriation et de subversion d'une identité italienne héritée de son père immigré au contact de l'Italie contemporaine, qui lui

⁴⁷⁷ M. Zanini, « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », p. 59.

⁴⁷⁸ J.-C. Vegliante, *Quelques autres Italies, Numéro Spécial de Les Langues néo-latines, op. cit.*

permet d'affirmer désormais : « Oui, [les autres] me voient comme une *tana*, c'est, en réalité, ce que je veux qu'ils voient ». Le mot « *tana* » est l'abréviation de « *napoletana* », utilisé (de manière autrefois très péjorative, voire insultante, aujourd'hui plus affectueusement) en jargon portègne pour désigner les immigrés italiens, souvent appelés « *los tanos* » à Buenos Aires. On voit bien ici comment R. Mancinelli assume complètement son identité italienne et son origine immigrée aux yeux des autres, ayant réussi à la réélaborer de manière positive. C'est le cas également de son frère, O. Mancinelli (E23) qui a longtemps éprouvé « un certain rejet de ce qui est italien ». Si pour certains Italo-descendants ce rejet résulte d'une hostilité, d'une amertume transmises par des immigrés ayant mal vécu le fait de devoir quitter leur pays par manque d'opportunités, ou n'ayant pas rencontré le succès espéré, ou encore ne gardant de l'Italie que le souvenir de la souffrance et de la misère, pour O. Mancinelli il est surtout né de raisons politiques : lui qui avait suivi sa formation politique au sein de la gauche latino-américaine, rejetait l'orientation politique de sa famille italienne attachée à la Démocratie Chrétienne (et plus encore celle de l'un de ses oncles, ex-fasciste convaincu) ; ce n'est que lors d'un voyage en Italie, dans le village d'origine de sa famille, que l'expérience émotionnelle très forte

est la goutte qui a fait déborder le vase, ça a été le point d'inflexion qui m'a fait comprendre l'histoire de la famille italienne d'une autre manière. À partir de là je dois me débarrasser de tout le préjugé [...] [...] bon, tout ça, moi, ça m'a beaucoup marqué, et à partir de là j'ai commencé à construire mon propre récit, sur, ce que signifie être italien. [...] Pour moi ça signifie ça être italien, c'est identifier mes origines, et savoir d'où on vient, savoir pourquoi [xxx], pourquoi j'ai cette culture, pourquoi je pense comme je pense. C'est ça, rien de plus. Euh... Pour le moment, je ne lui donne aucune autre importance.

Le voyage au village d'origine constitue ainsi parfois un moment décisif, un « point d'inflexion » dans la construction d'un récit de vie personnel et d'une identité, et le passage du rejet à l'acceptation. L'italianité cesse alors d'être l'objet d'une crispation (qu'elle soit relationnelle, entre les générations, ou individuelle) pour être assumée sans plus d'importance, comme quelque chose de « naturel » : « Bon, ce sont mes origines, mais... Disons, je n'ai pas... de rejet et je n'ai pas... je n'aurais pas aimé être d'une autre origine, parce que oui, en étant indigène ici en Argentine, comme maintenant, toute la question des peuples autochtones, disons... Non, bon, ça va, c'est naturel, bon, c'est mon origine, tout va bien. Ce n'est pas que... je vais sortir un drapeau, et je ne vais pas non plus me sentir honteuse, non, avec naturel ». C. Ferrara (E33) semble ici se situer dans un juste équilibre (illustré par les doubles négations symétriques « je n'ai pas... je n'ai pas ») entre l'orgueil démesuré qui la pousserait à afficher haut et fort son italianité, et la « honte » de ses origines. Néanmoins, il n'est pas

anodin que, par comparaison, elle mentionne les « peuples autochtones » en parlant d'une origine qu'elle n'aurait pas aimé avoir, reconnaissant implicitement qu'il est en effet préférable, dans la société argentine actuelle, d'être d'origine italienne plutôt que mapuche ou aymara.

Comme elle, M. Manocchio (E26) se déclare plutôt indifférente, au moyen d'une double litote : « ça ne me déplaît pas d'avoir /// de venir d'une famille italienne, ça ne me gêne pas. Bon, c'est comme ça, ça ne me gêne pas, et c'est comme ça ». Mais la plupart (E21, 24, 25, 34, 38, 39, 54) des Italo-descendants que nous avons interrogés mettent au contraire l'accent sur l'« orgueil » que suscite en eux leur origine italienne :

Je me considère argentin mais j'ai des racines italiennes très fortes aussi [...] Mais c'était toujours très latent, euh... les racines, dans ma famille [...] orgueil de... d'avoir des racines italiennes, je me sens /// j'aime avoir des racines italiennes, j'ai toujours aimé avoir des racines italiennes, avoir une descendance italienne. J'aurais aimé aussi être italien, mais bon, j'aime la descendance, disons, je ressens de l'orgueil à être descendant d'italien. (E25)

Je me sens très bien, très orgueilleux de ça ; [...] pour moi l'Italie est un exemple d'effort, de travail, comme pays. J'aime... son histoire, j'aime ses gens, j'aime sa manière d'être, j'aime... (E20)

J'ai beaucoup d'orgueil, voilà, de l'origine, j'aime faire des recherches sur quoi que ce soit qui apparaisse, je trouve que c'est le top. Je trouve tout très beau, je trouve la culture belle, je trouve les personnes belles, le pays incroyable, je trouve que c'est le top. (E54)

Dans ces trois témoignages, l'insistance est mise sur l'« orgueil », répété et renforcé par les adverbes « très » et « beaucoup », et sur l'amour (qui émane du verbe « aimer », répété tel un credo) et le goût pour la culture italienne, qui englobe, de manière très positive, à la fois le pays, le peuple, le mode de vie, les valeurs (de nouveau, « effort » et « travail »), etc. Un amour totalisant qui parfois en devient même une véritable « passion » (E43), qui se transmet de génération en génération :

I. Losacco – Sauf que je suis passionnée par l'Italie [*rire*]! Bien que je ne sois jamais allée en Italie, n'est-ce pas ? Je suis un peu fanatique des Italiens.

S. Losacco – Je crois que c'est le côté qui est le plus resté dans notre famille, d'entendre qu'ils aiment l'Italie, que l'Italie c'est bien, ce sentiment un peu d'être Italien... reste dans le... dans le sang. (E59)

Dès que possible, on va exalter l'Italie, n'est-ce pas ? On discutera avec quelqu'un, on dira : « Tu ne diras rien de mal ! Avec moi tu ne peux pas faire ça », il y a cette manière, et je crois que... c'est une marque, un petit point à passer de génération en

génération, qui a marqué, et que j'ai l'intention de passer en avant. Je crois que c'est ça, cette idée, toute cette culture que je veux apprendre et passer en avant. (E47)

Il y a, dans cette « passion », ce « fanatisme », cette « exaltation », un enthousiasme communicatif et un souci de promouvoir et défendre la culture italienne dans tous ses aspects ; et c'est bien en ce sens que les Italo-descendants pourraient jouer un rôle dans l'exportation de la culture italienne à l'étranger, en vantant le pays avec cet orgueil enthousiaste. Néanmoins, ces sentiments sont partagés autant par des Italo-descendants en possession de la *cittadinanza* italienne que par des Italo-descendants qui ne la possèdent pas ; il ne semble donc pas que cette dernière entre en ligne de compte dans cette promotion, si ce n'est peut-être qu'il faut, au vu des difficultés et obstacles bureaucratiques pour l'obtenir, beaucoup d'enthousiasme pour aller au bout du processus administratif. Tout au plus fonctionne-t-elle éventuellement comme le symbole apparent, comme une matérialisation, en un document ou un passeport, de cet orgueil pour une origine qui est au fond plutôt perçue comme une « marque » biologique officielle. On remarque ainsi de nouveau la récurrence du thème du sang à la fois comme héritage génétique et, métaphoriquement, culturel :

Qu'est-ce que je ressens ? Un orgueil monstre qu'ils aient été italiens [...] content d'avoir du sang italien. (E34)

ça, c'est un sentiment qui reste... pris en moi, personne ne voyait ça, un sentiment de... de cadeau, voilà ! Bien ferme, bien attaché. [...] Je me sens content et joyeux, n'est-ce pas ?, de dire que je suis d'origine italienne. (E37)

Quand on a ces choses culturelles très enfouies à l'intérieur... [...] Moi, j'aime ça, par exemple, je le porte en moi. [...] orgueil parce que c'est ce que je suis, c'est-à-dire, je sais que je viens de là-bas, et ça fait partie de mon... de mon héritage familial, je le porte dans le sang. (E21)

Mon origine, je me sens très bien, je suis fait comme un Italien, je ne la parle pas, la langue, mais, je l'ai un peu internalisée [*joignant les deux poings contre la poitrine*], euh, je me sens très bien comme un Italien. [...] C'est-à-dire, je me sens très identifié. [...] l'empreinte italienne m'est restée, je l'ai très marquée aussi. (E20).

Dans ces témoignages revient l'« orgueil » et l'enthousiasme « content et joyeux » qui caractérise de manière positive les sentiments des Italo-descendants à l'égard de leurs origines italiennes, ainsi que la notion de « sang » (déjà étudiée *supra*), de patrimoine génétique (« je suis fait comme un Italien ») et d'« héritage familial » qui apparaît sous la métaphore de l'« empreinte » et de la « marque », comme un sceau certifiant une origine contrôlée, de haute qualité. Mais ce qui nous intéresse davantage ici, c'est que ces sentiments et ces marques

d'identité sont reliés au domaine de l'intime, à travers l'usage d'adverbes (« à l'intérieur ») et d'adjectifs (voire néologismes, comme « internalisé ») dessinant les contours d'une intériorité, et de gestes forts et accentués tels que les mains ou les poings plaqués ou joints contre la poitrine ou pointés vers le ventre, que l'on retrouve dans plusieurs entretiens (E18, 19, 20). Loin de servir à la promotion de l'Italie, l'origine italienne se rattache ainsi d'une part, nous l'avons montré plus haut, à la sphère familiale, mais aussi, et peut-être davantage, au domaine de l'intime, tel un petit surplus narcissique, comme l'explique M. Zanini :

les revendications ethniques doivent être interprétées comme une forme d'auto-rencontre dans laquelle les individus rencontrent des éléments qui deviennent des miroirs d'eux-mêmes. Revendiquer une ethnicité et même l'exprimer fait sens dans la mesure où les individus se rencontrent eux-mêmes dans cette tâche. Ce qui équivaut à dire que, tant que c'est un miroir positif et démarquant d'un style de vie déterminé et valorisé socialement, cette revendication prend sens pour un individu et élève son estime personnelle, c'est-à-dire, il n'est plus un citoyen générique, mais, oui, particularisé, stylisé.⁴⁷⁹

Dans ce miroir, l'individu se reconnaît : il s'identifie, dans la double acception de construire une identité, et de devenir identique – identique à ceux de son groupe, à ceux qui l'ont précédé, poursuivant ainsi la lignée engendrée par ses ancêtres, envers lesquels il exprime ainsi, également dans la double acception du terme, sa reconnaissance.

iii. La reconnaissance

La fierté éprouvée du fait d'une origine italienne et du parcours d'ascension sociale est parfois teintée d'une forme de gratitude à l'égard des générations qui ont précédé (en particulier des ancêtres fondateurs) et permis aux générations présentes de récolter les fruits de leur travail et de leurs efforts et de bénéficier de conditions de vie et d'un statut social meilleurs :

Je ressens... un peu de.... orgueil, aussi, de ces origines, parce que, associées à des faits historiques, n'est-ce pas ?, difficultés de là-bas, difficultés d'ici, et... et je valorise dans ce sens, comme ça : c'étaient les vies, de personnes qui sont venues avant moi, c'est grâce à elles que je suis ici (E39)

Je ressens de la gratitude, là je ne sais pas si c'est une dette à vrai dire, je ressens de la gratitude, pour le courage de changer /// très souvent, la personne n'avait même pas le

⁴⁷⁹ M. Zanini, « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », *op. cit.*, p. 62.

choix, n'est-ce pas ? Tu n'as pas besoin de courage : non, ou elle changeait, ou elle mourrait, n'est-ce pas ? Mais... gratitude, pour le courage... Tout ce qui est venu avant nous. (E61)

Mon grand-père, il est arrivé très... très pauvre, mais il a beaucoup travaillé et il a fait un bon patrimoine. Alors en réalité, quand il est mort, il, il ne... il était déjà un homme aisé, n'est-ce pas ? Alors, la dette je ne sais pas, mais il a été un grand patriarche. [...] Je crois que c'est plus de la gratitude que la dette. (E58)

Maintenant, dire que j'ai une dette envers mes ancêtres, je crois que là non /// je les remercie pour la, pour le, pour le... pour l'enseignement que l'on en retire, n'est-ce pas ?, pour la culture que l'on en retire. (E48)

Cette reconnaissance (qui transparaît par la récurrence du nom « gratitude », le verbe « remercier ») s'exprime ainsi, davantage que par un sens de la dette, par la « valorisation » de ces ancêtres, de leur parcours d'immigration, d'intégration et d'ascension, de leur « courage », du « patrimoine » et de la « leçon » de vie qu'ils ont transmise en héritage, qu'il s'agit de cultiver et d'« honorer », comme l'explique C. Vannini (E54) : « Ah, tu es de la famille des Vannini ! Ah, je me rappelle ci, je me rappelle ça », alors, [-] n'est-ce pas ?, tu dis : « Oh là là, je dois l'honorer, n'est-ce pas ?, ce, ce nom » ». Une fois de plus, le nom de famille acquiert toute une importance, puisqu'il est porteur d'une image privée et publique, associée à une réputation positive (faite de succès et de dignité), qu'il faut préserver. Pour cela, plusieurs attitudes sont possibles, du simple devoir de mémoire (« la dette que j'ai c'est de me souvenir d'eux, n'est-ce pas ? Seulement ça ! La seule dette, c'est ça : garder un bon souvenir d'eux » (E37)) à un véritable travail de « récupération » (E30), qui peut se faire justement grâce à des recherches généalogiques, à des lectures historiques, à un voyage en Italie, voire à l'obtention de la *cittadinanza* italienne : nous avons en effet montré dans nos précédents travaux⁴⁸⁰ qu'obtenir la *cittadinanza* italienne représentait pour certains Italo-descendants une manière de « payer une dette » envers leurs ancêtres, de « refermer une blessure », celle du traumatisme du départ et des souffrances de l'immigration. Les démarches administratives de *riconoscimento della cittadinanza* (et le terme technique de « *riconoscimento* », inscrit dans les textes de loi et les circulaires administratives, n'est ici pas anodin) auraient donc pour certains des vertus thérapeutiques, permettant de réconcilier des êtres divisés par leur double identité, d'apaiser les souffrances et d'évacuer un questionnement identitaire : « Je n'ai cherché ça que parce que je ressentais réellement une... une dette, pour ainsi dire, en relation à ce pays, que je ne connaissais même pas à ce moment-là. Et, en réalité, j'ai fini par me libérer

⁴⁸⁰ Voir M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit., p. 58-59.

de cette question. Le travail avec le projet São Paulo, avec les Italiens, c'est la question de la mémoire ; et, la communauté, elle finit par entrer en collision avec mon histoire » (E61).

Au delà de la réparation narcissique, le devoir de mémoire et l'hommage aux ancêtres immigrés peuvent ainsi également être rendus par une divulgation pédagogique qui se déploie à travers des projets artistiques (comme le projet São Paulo mentionné dans ce dernier témoignage), des animations scolaires, universitaires, touristiques, dépassant ainsi le cercle intime de l'individu et de sa famille, voire de la communauté : c'est le cas par exemple d'I. Zanin (E44), qui organise des voyages en Italie pour accompagner les Italo-descendants qui le souhaitent dans leur village d'origine, et qui fait également partie d'un groupe musical organisant des concerts de musique traditionnelle italienne :

je crois qu'à certains moments, de ma vie, je /// exactement, j'ai eu des actions exactement, mais je dois faire quelque chose, pour donner en retour. Tu as compris ? C'est impossible de souffrir tout ce qu'ils ont souffert pour venir ici, et... et à certains moments, oui, j'ai cette... On dirait que je dois faire quelque chose, pour, pour au moins laisser enregistré, tu vois ?, pour que les choses ne se perdent pas, pour que les gens puissent comprendre ce qui est arrivé aux immigrés, ce qu'ils ont souffert, ce qu'ils /// ce par quoi ils sont passés.

L'accent est mis ici par I. Zanin (E44) sur son activité (le mot « action », la répétition du verbe d'action « faire ») qui se déploie dans une dimension intergénérationnelle à double sens : d'une part pour « donner en retour » à ses ancêtres et, plus généralement, à tous les immigrés ; d'autre part, pour transmettre et faire comprendre aux autres (présents et futurs) l'histoire de cette immigration. Elle se place ainsi à la charnière entre deux générations, investie du double rôle de conservateur chargé d'« enregistrer », et de pédagogue/communiquant. En ce sens, elle semble réellement remplir cette mission d'« ambassadrice » de la culture italienne que la *doxa* des élites dirigeantes attribue aux *italiani all'estero*. Néanmoins, rien ne prouve que la *cittadinanza* soit en cela indispensable, et qu'I. Zanin n'en concrétiserait pas moins ces actions si elle ne la possédait pas ; par ailleurs, ce qu'elle transmet ici, c'est la mémoire, l'histoire de l'immigration italienne au Brésil, la musique traditionnelle, et non pas la culture italienne contemporaine : si elle fait éventuellement des émules et des adeptes, ce sera tout au plus d'une vision passéiste (et peut-être aussi fantasmée) de l'Italie, déconnectée de l'Italie réelle et contemporaine (nous en reparlerons plus loin). Enfin, ce témoignage révèle qu'une autre manière de conserver cette mémoire et de continuer à la faire vivre est, entre passé, présent et futur, de « donner en retour », « suivre le chemin ouvert » par les ancêtres immigrés, et faire en sorte qu'il se poursuive :

Bon, bon, moi, je ne le ressens pas comme une dette, mais... Je crois que, bon, que nos grands-parents nous ont beaucoup donné, euh... Alors bon, une façon de... de continuer ça en réalité, c'est-à-dire... Si eux ont tant fait, bon, on doit suivre... le chemin qu'ils ont ouvert (E30)

Moi je crois que non, je crois que tout est aller et retour de toutes manières dans la vie, tout est *input/output*, aller et retour. Mais ce n'est pas une dette, sinon, on a fait ce qu'on a pu, et on essaye de faire que ceux qui suivent derrière le fassent [xxx], mais ce n'est pas comme une dette, sinon parce qu'ils ont fait ce qui leur appartenait, comme je dois le faire moi [...]. C'est notre obligation que nous devons faire, comme ça /// ce n'est pas une obligation, c'est ce qui nous appartient. Ce n'est pas que je fasse grand'chose, je fais ce que je dois faire. Ce n'est pas une faveur que je fais [à mes enfants], ils doivent faire de même plus tard. (E29)

Dans ces trois derniers témoignages on retrouve le verbe « donner », l'idée de la continuité, de la transmission d'une mémoire et des valeurs qui lui sont associées : effort, honnêteté, solidarité. Les Italo-descendants semblent ainsi s'engager à rendre hommage à leurs ancêtres et à poursuivre leur œuvre, en continuant à travailler, entreprendre et monter dans l'échelle sociale. Mais un témoignage, intéressant, apporte une autre tonalité au thème de la dette :

[je n'ai] pas de dette envers [mes ancêtres] si ce n'est qu'eux ont une dette avec, avec l'Argentine. Je suis argentine, je me sens argentine. C'est-à-dire... Je crois qu'ils doivent la remercier qu'elle leur ait ouvert ses portes. Alors ça, mes sentiments sont argentins, je me sens argentine. Et je pourrais déblatérer et... me couvrir toute entière, non : moi, je crois que la gratitude, ils doivent l'avoir envers le pays, envers ce pays. (E33)

Le verbe « remercier » et le nom « gratitude », qui apparaissaient dans les témoignages précédents, sont repris ici mais d'une autre manière. L'ascension sociale ne serait donc pas seulement le fait du sens du travail et de l'esprit d'entreprise des Italiens (qui auraient tout aussi bien pu gravir les échelons de la société tout en restant en Italie), mais aussi, des opportunités offertes par le pays qui les accueillit et de leur capacité à les exploiter. L'Argentine et le Brésil, États encore jeunes au moment de la *Grande Emigrazione*, et théâtres de profonds bouleversements sociaux à l'époque, auraient ainsi représenté un espace où l'énergie, l'ambition et l'esprit entrepreneur italiens pouvaient enfin s'exprimer librement tout en s'insérant progressivement dans le tissu économique, social et politique, ainsi que l'explique E. Durhan :

La mobilité advient parallèlement à l'assimilation dont elle est un aspect. Les immigrants sont capables, dès le début, d'occuper des positions sociales déterminées au sein du système de la société réceptrice et d'exploiter certaines opportunités

d'ascension sociale. Cependant, ni ces positions, ni cette mobilité ne doivent être vues comme des propriétés d'un système antérieur à l'immigration, car c'est l'activité des immigrés elle-même qui, du moins en partie, crée les positions qu'ils en viennent à occuper eux-mêmes.⁴⁸¹

Les travaux de Bertram Hutchinson, Roger Bastide et Florestan Fernandes⁴⁸² dans les années 1950 ont ainsi montré que, dans l'État de São Paulo du moins, cette mobilité sociale des immigrés italiens, plus grande que celle des Brésiliens, résultait d'opportunités surgies du fait des bouleversements sociaux de l'époque : « En ce sens, il n'y aurait pas eu une substitution de Brésiliens par des étrangers dans la strate dominante de la structure existante, mais une occupation, par les étrangers, de nouvelles positions créées par la transformation de cette structure »⁴⁸³. Par ailleurs, comme le soutient F. Porta (E3), à la différence des Espagnols et des Portugais, qui se sont imposés « da colonizzatori », les Italiens seraient arrivés « da lavoratori, da operai, quasi da schiavi », ce qui leur donnerait davantage de légitimité à exercer une forme de pouvoir, méritée de haute lutte. Arrivés, à force de travail et d'ambition, à certaines positions déterminantes de la société économique et politique, les immigrés italiens, fort d'histoires de succès valorisantes, seraient ainsi on ne peut mieux placés pour exercer une forme de pression sur des décisions favorables à l'Italie, jouant ainsi un rôle de leviers dont l'Italie pourrait bénéficier – c'est du moins, comme nous l'avons vu en première partie, une opinion répandue. Est-ce vraiment le cas dans les faits et les Italiens et leurs descendants exercent-ils vraiment sur leurs pays de résidence des pressions allant vers le sens des intérêts italiens ?

⁴⁸¹ E. Durhan, *Assimilação e mobilidade. A História do imigrante italiano num município paulista*, op. cit., p. 56.

⁴⁸² B. Hutchinson, « Some Evidence Related to Matrimonial Selection and Immigrant Assimilation in Brazil », op. cit. ; Roger Bastide, Florestan Fernandes, *Relações raciais entre negros e brancos em São Paulo*, São Paulo, Anhembi, 1955, 555 p.

⁴⁸³ E. Durhan, *Assimilação e mobilidade. A História do imigrante italiano num município paulista*, op. cit., p. 25.

Chapitre 11

Éléments fédérateurs

Comme le souligne M. Szuchman⁴⁸⁴, et comme nous avons tenté de l'illustrer plus haut, la stratification sociale est, avec le mariage, une réelle « question d'intégration » ; la participation politique en est une autre, et elle suit les degrés de l'ascension sociale, comme l'explique G. Seyferth : « les “notables” des communautés (généralement des intellectuels, des journalistes, outre les commerçants et industriels les plus prospères) entrent en politique initialement au niveau des mairies puis en participant aussi aux assemblées législatives des États ; quelques représentants des *colonos* parviennent au Congrès national avant la fin du XIX^{ème} siècle »⁴⁸⁵. M. Fedi (E1), lui-même politicien issu de l'immigration italienne en Australie, met en évidence le lien entre ces trois éléments (ascension sociale, participation politique et intégration), en évoquant le nombre selon lui « impressionnant » de personnalités politiques d'origine italienne dans le monde. Les Italo-descendants seraient ainsi en mesure d'occuper des postes clés, décisifs pour la coopération avec l'Italie, ainsi que le souligne F. Porta (E3), qui donne pour cela des garanties d'italianité (identiques à celles des Italo-descendants qui ont témoigné, à savoir le nom (« Guido Branti »), le lieu de naissance (« Genova ») et le statut de « cittadino italiano ») : « Che il ministro dell'economia e della pianificazione economica del Brasile, si chiami Guido Branti, sia nato a Genova, sia cittadino italiano, non è un dato secondario, è un dato secondo me che simbolicamente ci fa vedere come potrebbe essere importante e determinante valorizzare questo elemento ».

Mais pour déterminer la valeur de cet élément aujourd'hui, il faudrait pouvoir pénétrer à l'intérieur des instances de gouvernance locales, et mesurer (si tant est que cela soit possible) la présence d'Italo-descendants et leur degré d'influence dans les décisions finales, en relation avec l'Italie (au sein de jeux d'intérêts multilatéraux complexes). Cela relevait de l'impossible dans le cadre de notre recherche de doctorat, aussi tenterons-nous plutôt d'étudier (bien que superficiellement) la capacité des Italo-descendants à s'organiser en groupes de pression pour la promotion du *made in Italy* et de la culture italienne en Argentine et au Brésil. Pour cela, le mouvement associatif, qui a accompagné l'émigration presque

⁴⁸⁴ M. Szuchman, « The Limits of the Melting Pot in Urban Argentina: Marriage and Integration in Córdoba, 1869-1909 », *op. cit.*, p. 25.

⁴⁸⁵ G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », *op. cit.*, p. 59.

depuis ses débuts, est un cadre d'étude intéressant et nous l'aborderons à partir des témoignages des Italo-descendants que nous avons interrogés sur leur intérêt et leur participation à de tels groupes.

11.1. Associations

Les associations ont longtemps caractérisé l'immigration italienne⁴⁸⁶, qu'elles fussent politiques, religieuses, sportives, solidaires ou simplement récréatives ; mais elles semblent souffrir aujourd'hui d'un certain déclin, qui résulterait d'un désintérêt partagé (et qui l'alimente à son tour en une sorte de cercle vicieux) et d'un décalage profond entre les attentes du public et l'offre du mouvement associatif.

i. Déclin ?

Comme le rappelle Federica Bertagna⁴⁸⁷, l'Amérique Latine fut le siège des premières associations d'*italiani all'estero*, avant même l'Unité italienne, et les « sociétés » italiennes y fleurirent dès la moitié du XIX^{ème} siècle : Unione e Benevolenza fut fondée à Buenos Aires en 1858, précédée par la Società di Beneficenza pour la création de l'hôpital italien ; la Società italiana di Beneficenza de Rio de Janeiro fut, en 1854, la première association italienne créée au Brésil. L'Argentine, qui compte plusieurs centaines d'associations italiennes, constitue dans l'histoire de l'émigration italienne un véritable « *unicum* » tandis qu'au Brésil le mouvement associatif, bien que moins dense du fait des dimensions réduites et des ressources limitées des associations, acquit une certaine importance.

Le pic d'activité de ces associations se situe entre la fin du XIX^{ème} siècle et la Première guerre mondiale, véritable âge d'or de l'*associazionismo* pendant laquelle les Italiens s'organisèrent en *società di mutuo soccorso* pour faire face, avec solidarité, aux difficultés de l'immigration : santé, éducation, assistance, tout ce que le gouvernement italien et les gouvernements des pays d'accueil n'assuraient pas était pris en charge par ces mutuelles qui palliaient ainsi la tutelle défaillante de l'Italie et les infrastructures encore presque inexistantes de l'Argentine et du Brésil. Au fur et à mesure que le système sanitaire et social local

⁴⁸⁶ En particulier en Argentine : voir F. Devoto, Eduardo J. Míguez (dir.), *Asociacionismo, trabajo y identidad étnica. Los italianos en América en una perspectiva comparada*, Buenos Aires, Cemla-Cser-Iehas, 1992, 358 p.

⁴⁸⁷ Federica Bertagna, « L'associazionismo in America Latina », in P. Bevilacqua, A. De Clementi, E. Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 2 « Arrivi », *op. cit.*, p. 580.

progressa et devint plus accessible, les sociétés italiennes se tournèrent vers des activités plutôt récréatives et culturelles (qui existaient déjà auparavant, mais étaient minoritaires), ou politiques : après la Première guerre mondiale, le régime fasciste tenta d'appliquer sa tutelle sur ces associations, mais ne réussit jamais vraiment à les contrôler ; d'autre part, les mouvements anarchistes et socialistes naissants échappaient à la catégorisation nationale, puisqu'elles mettaient l'accent sur la lutte des classes.

Le mouvement associatif, comme le soutient F. Devoto⁴⁸⁸, fut néanmoins un grand laboratoire d'italianité : c'est au sein des sociétés dites italiennes que s'élabora une identité nationale, à travers le regroupement d'une communauté ethnique autour de symboles ou de rites communs – le drapeau tricolore, la figure de Garibaldi, celle de Dante, aussi. Les associations, souvent dotées également de publications⁴⁸⁹ (bulletins officiels, journaux, magazines) contribuèrent ainsi à la diffusion de la langue italienne parmi les *italiani all'estero* et, jusqu'à la Seconde guerre mondiale, les journalistes, éditeurs d'almanachs et d'autres publications agirent comme de véritables « entrepreneurs ethniques »⁴⁹⁰. Les historiens ne nient donc pas leur rôle d'« organes catalysateurs de la solidarité entre les *colonos* et de conservation de l'*italianità* »⁴⁹¹, primordial dans la construction d'une italianité forte et d'une communauté puissante – raison pour laquelle, si elles ont dans un premier temps surgi uniquement de l'initiative privée de quelques uns et de l'esprit de solidarité des immigrants, elles ont vite suscité l'intérêt de l'État italien. Ce dernier, au moyen de subventions diverses, tenta de les encourager et de les soutenir, jusqu'à créer, dans certains cas, une véritable dépendance à l'égard des subsides italiens que nombre de représentants italiens dénoncent, parfois avec dureté (mais que d'autres entretiennent avec le sentiment de la dette et la posture paternaliste que nous avons mentionnés plus haut), comme une logique « assistencialiste » :

innanzitutto penso che ci debba essere un ripensamento un po' delle politiche degli italiani all'estero, nel senso che una responsabilità è comunque anche legata al fatto che in passato sono state predisposte politiche e misure dal tono spesso assistenzialista. E questo ha prodotto degli effetti secondo me nocivi. Da un lato perché si è [-] diffuso, negli italiani all'estero o tra coloro i quali hanno usufruito di questi finanziamenti, un approccio assistenzialista. E quindi non-propositivo, ma, dico quasi di subire, o almeno di approfittare dell'assistenzialismo. Poi, nel momento in

⁴⁸⁸ F. Devoto, E. Miguez (dir.), *Asociacionismo, trabajo y identidad étnica. Los italianos en América en una perspectiva comparada*, op. cit.

⁴⁸⁹ Comme l'illustre Isabelle Felici dans sa thèse sur *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil, 1890-1920*, op. cit.

⁴⁹⁰ G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », op. cit., p. 64.

⁴⁹¹ T. de Azevedo, *Italianos e gaúchos. Os anos pioneiros da colonização italiana no Rio Grande do Sul*, Rio de Janeiro, Ed. Cátedra, Brasília, MEC/Pró Memória, 1982 (2^{ème} éd.), p. 234 ; apud G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », op. cit., p. 63.

cui l'assistenzialismo finisce, inizia il piagnisteo, e questo secondo me è molto negativo, molto negativo. Non so come veniamo fuori. Glielo dico sinceramente, perché appunto, è abbastanza negativo.

L. Garavini (E7) ne se contente pas de dépeindre les associations italo-descendantes comme passives à travers l'adjectif « non-propositivo », mais elle la dépeint de manière presque ridiculisante : à travers le nom « piagnisteo » transparaît l'image d'un enfant gâté qui pleure parce qu'on lui a retiré un jouet. Qualifiant ainsi la situation de puérile, « négative » (à plusieurs reprises) et même de « nocive », elle fait aveu d'impuissance face à une véritable impasse (« non so come veniamo fuori »). Confronté à la crise qui sévit en Europe depuis 2008, le gouvernement italien s'est vu récemment obligé d'opérer des coupes budgétaires sévères dans les sommes autrefois allouées aux associations. Cette décision marque une rupture dans une « tradition » (E11) instaurée de longue date, qui était désormais comme entrée dans les mœurs des *italiani all'estero*, lesquels peinent à accepter ces nouvelles restrictions qu'ils perçoivent comme un abandon et un désintérêt de l'Italie :

S'il n'y a pas une volonté politique de l'Italie /// on dit toujours que c'est la grande risorsa parce qu'ils viennent ici, on parle dell'emigrazione [ton las], l'emigrazione, l'emigrazione, però l'emigrazione se la deve tutelare e se la deve assistere – non soltanto un'assistenza economica; un'assistenza cul-tu-ra-le! [...] On demande l'assistencialisme à l'Italie. Il y a une chose très importante : l'assistencialisme culturel, d'origine, des racines, d'où on vient, quelle est notre culture. Aujourd'hui les jeunes, bon, ils vont sur Internet et ils peuvent avoir, et compléter ce que leur disait leur grand-père à la maison. Mais, ça c'est une des fonctions qu'il y aurait. Nous, on dit toujours aux Italiens : “il faut arrêter de [balbutiant] de demander à l'Italie, de lui demander au niveau économique, parce qu'ils n'envoient pas de subsides”. Parce que le risorse, on doit se les créer. Mais ce qui, oui, est absolument immoral, c'est que mettre une tutelle au niveau culturel, au niveau de la continuité de la langue et de la culture, de lui couper *le risorse*.

G. Silva (E18), elle-même particulièrement investie dans le mouvement associatif, sur différents fronts (habituée depuis son enfance à se rendre chaque dimanche à l'association *di quartiere*, fondatrice de la Dante Alighieri locale, animatrice d'une émission de radio italienne), est ici partagée entre le « piagnisteo » dénoncé par L. Garavini, qu'elle exprime par son « ton las », et l'indignation et l'énergie revendicatrice qui émanent des exclamations : n'oublions pas que tout récit de vie est une construction, que tout entretien relève également, au delà de la simple conversation, de la mise en scène, parfois théâtrale, et que, comme toute communication, il a aussi pour objet de délivrer un message à un interlocuteur – qu'il soit présent, comme le chercheur, ou absent, comme les dirigeants italiens que G. Silva espère peut-être toucher ici. Son témoignage est cependant révélateur

d'un esprit attaché aux traditions, pour qui la survie des associations culturelles italiennes à l'étranger est à la charge de l'État italien. Mais ce qu'il évoque aussi brièvement, c'est la migration des jeunes générations d'Italiens et d'Italo-descendants vers de nouvelles modalités de regroupement social et de nouveaux supports associatifs développés par Internet et les nouvelles technologies. Dans notre travail de recherche précédent⁴⁹², nous avons en effet montré comment les Italo-brésiliens s'organisaient en *newsgroups* et communautés virtuelles pour afficher (par des symboles similaires à ceux, évoqués plus haut, du passé) et entretenir en ligne une italianité qu'ils partageaient avec d'autres membres de ces groupes, parfois très éloignés géographiquement.

Peut-on donc réellement parler de déclin de l'*associazionismo* italien en Argentine et au Brésil ? Non, si l'on tient compte des évolutions récentes des modalités de sociabilisation, qui investissent désormais la Toile et sont donc nettement plus difficiles à quantifier ; oui, si l'on s'attache aux mouvements associatifs traditionnels, qui sont victimes d'un désintérêt croissant, comme nous avons pu le constater auprès des Italo-descendants que nous avons rencontrés.

ii. Désintérêt ?

Tant que les communautés italiennes étaient repliées sur elles-mêmes et isolées du reste du Brésil, leurs activités rythmaient la vie des *colônias* ; mais avec l'intensification des rapports inter-ethniques et la progressive intégration des immigrants, les associations italiennes perdirent leur visibilité ou disparurent au profit d'autres associations, supranationales comme certaines organisations politiques, ou inter-ethniques concurrentes ; c'est du moins la raison qu'avance E. Zulio (E40), pourtant fondateur du *Circolo Vicentini nel Mondo* : « Avec cette influence des... d'autres ethnies, et de personnes d'autres endroits du Brésil qui sont venues ici pour travailler, avec leur entrée comme ça, ça a diminué un peu, aujourd'hui, nous, on n'a pas de club à nous ; on n'a pas de club, je veux dire, je pouvais dire, j'appartiens /// il y a un club de pêche, de temps en temps j'y vais, c'est italien, [xxx]... Mais comme ça, participation intense, non ». Comme lui, nombreux sont ceux qui avouent « ne pas participer directement à une association » (E50), ne pas « s'impliquer dans un groupe italien », ne « fréquenter aucun de ces groupes » (E47) et se limiter à une participation occasionnelle : « de temps en temps, j'y vais, je passe, parce que je ne peux pas participer beaucoup [...]. Et... comme ça, quand il y a un événement, comme ça, un dîner, un déjeuner, quelque chose, je suis présente. Dimanche

⁴⁹² M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

justement, il y a eu une messe, il y a eu un déjeuner ». Quand participation il y a, c'est ainsi plutôt à des moments de convivialité, des repas, des fêtes liées à des occasions spéciales (E51, 52) comme, par exemple, « le repas des cent ans [de la société italienne] » (E27), la « fête des vendanges » (E47), « l'anniversaire de l'association italienne » (E50). Si certains avouent ne pas participer à ces associations tout simplement parce que, jusqu'à il y a peu, ils en ignoraient l'existence (E50, E54), les raisons invoquées sont le plus souvent une indisponibilité, comme ci-dessus, liée à un manque de temps (E53, 54, 55, 60) et à d'autres priorités, et (indissociable dans de grandes villes où tout déplacement s'avère chronophage) la distance (E47) du lieu où se concentrent ces événements et ces associations, souvent implantées dans les anciennes *colônias* (à Curitiba, par exemple, dans le *bairro* de Santa Felicidade, ancien fief des immigrants italiens). Mais manque de temps ne signifie pas forcément manque d'intérêt, comme le signale C. Vannini (E54) : « C'est une chose comme ça, je sais que plus tard, si j'ai le temps, si je m'arrête, je crois que j'aimerais m'y consacrer ». Comme elle, certains jeunes Italo-descendants disent (mais peut-être n'est-ce, de nouveau, qu'une mise en scène ?) aspirer à participer à un mouvement associatif italien :

Ça m'intéresserait. Pour l'instant, je ne participe pas, mais ça serait intéressant de participer. [...] Pour apprendre plus, me socialiser avec des gens qui soient plus au courant de ce qui... de ce qui se passe en Italie en ce moment... ou puissent me raconter plus à ce sujet, parce que moi j'ai une image, ou une... idée de l'Italie que peut-être ils peuvent me donner plus d'information, ou me raconter des choses...

À travers les verbes « apprendre » et « me socialiser », ce n'est pas tant un désintérêt qu'un réel intérêt, dans le sens moral du terme, que G. Sposato (E25) exprime ; si les jeunes générations souhaitent s'approcher des associations italiennes, ce n'est pas tant pour ce qu'elles peuvent y apporter (temps, disponibilité, soutien bénévole, énergie, financements, cotisations, contacts, initiatives, projets) pour faire vivre la culture italienne, mais plutôt ce qu'elles peuvent en tirer comme bénéfices personnels (« informations », « récits ») comme on le constate également dans le témoignage de M. Barbieri (E35), plus ou moins du même âge que G. Sposato :

Parce que je voulais m'informer pour... voir si je pouvais contacter un voyage pour aller en Italie, ça ils savent, eh... pour me perfectionner en langue [...] eh... et bon, en réalité, plus que tout pour ça. [...] J'y suis allée, m'informer, s'il y avait des voyages pour... étudiants, [...] Et si non, bon, il y a aussi, des associations qui te, qui t'emmènent à ces endroits, pour mieux parler la langue, et ensuite te trouvent un travail là-bas. Bon. [...] Et en réalité je suis allée m'informer et à la fin non, non, je n'ai rien concrétisé.

Il s'agit là d'une démarche plutôt intéressée, en quête d'opportunités touristiques (« des voyages », « qui t'emmènent à ces endroits »), linguistiques (« me perfectionner en langue », « pour mieux parler la langue »), mais aussi professionnelles (« te trouvent un travail ») ; l'association italienne est ainsi vue comme une agence de voyages et un Pôle emploi alternatif, bref, un prestataire de services, dont on se détourne si l'offre ne correspond pas à la demande. L'on n'est plus dans une logique de solidarité gratuite et réciproque comme celle des associations d'immigrés que G. Silva (E18) évoque, mais de la recherche de bénéfices individuels. On ne parlera donc peut-être pas d'un véritable désintérêt pour le mouvement associatif italien, mais d'une évolution des fonctions que les Italo-descendants lui attribuent et qu'ils en attendent. Ces attentes se heurtent alors parfois avec la réalité du milieu associatif italien, qui est souvent installé, nous l'avons vu plus haut, dans le maintien d'une tradition, dont il se croit chargé, quitte à se rigidifier dans un passéisme nostalgique en décalage avec la modernité.

iii. Décalage ?

Certes, les Italo-descendants de notre échantillon d'étude ne semblent pas très engagés dans le mouvement associatif. Mais c'est aussi parce que ce n'est pas là que nous sommes allée à leur rencontre : craignant que cela ne risque de fausser les résultats (dans la mesure où une personne engagée dans une association italienne est, *a priori*, plus impliquée quant à l'expression de son italianité), nous avons, délibérément, préféré solliciter des entretiens en-dehors du cercle des associations italiennes. C'est pourquoi la majorité d'entre eux déclare ne les fréquenter que de manière occasionnelle, comme on l'a vu plus haut, ou ne pas y participer du tout (E57, 58, 59, 60, 61). Ce rejet peut avoir différentes causes : le « préjugé » (E60, 61) à l'encontre des associations italiennes ; la déception (« j'ai essayé, j'ai même été bénévole là-bas, au *Circolo Trentino*. Mais alors... je n'ai pas bien trouvé ce que je cherchais » (E42)) ; le caractère « stéréotypé » et « commercial » des manifestations organisées pour recueillir des fonds et soutenir l'association (E51). Un observateur du consulat italien de Buenos Aires (E8) remarque ainsi « la scarsa capacità di attrazione da parte delle associazioni, perché è un vecchio, vecchio concetto, in grandi numeri, gente che si riunisce per stare insieme, per superare la nostalgia del Paese, poi con gli anni... ». Il dénonce un « associazionismo di vecchio stampo », devenu avec l'usure du temps « un fenomeno folclorico, turistico », célébrant une culture italienne figée dans des clichés (la tarantelle, les chansonnettes, la polenta...), qui n'a plus rien à voir avec l'Italie actuelle. Par ailleurs, ces associations

proposent le plus souvent des activités (repas, bals, chorale, danses folkloriques) peu à même d'attirer un public jeune – à quelques exceptions près, comme, par exemple, A. Maschio (E48), âgé de quarante-trois ans :

Je fais partie d'une... d'un groupe, petit, nous avons une, une association italienne. Et dans cette association italienne, on a quelques activités. Alors nous avons : groupe de chant, un groupe de chant folklorique, nous avons un, une... un groupe de danse, aussi, folklorique, nous avons, un dîner, qu'on organise, pendant l'année, pour... pour renforcer, un peu, aussi recueillir quelque chose financièrement pour maintenir la structure, plus pour diffuser ce que c'est, comment était notre alimentation, notre dîner, disons ainsi, typiquement italien, malgré /// qu'est-ce que c'est un [dîner] typiquement italien, n'est-ce pas ? De notre *colônia*, n'est-ce pas ? Pour maintenir ça.

Si l'intention initiale avancée ici est de « diffuser » la culture italienne (et les Italo-descendants engagés dans le mouvement associatif joueraient ainsi ce rôle de promoteurs de l'Italie à l'étranger), il s'agit d'une culture « typique », celle de la *colônia*, donc d'une époque passée et révolue (celle de l'immigration italienne et de la colonisation agricole au Brésil), d'un mode de vie obsolète et disparu, donnant à voir une image irréaliste et décalée de l'Italie, comme l'indique la récurrence de l'adjectif « folklorique » et de l'adverbe « typiquement ». Ces moments de convivialité s'adressent ainsi davantage, tant par le fond que par la forme, à la vieille garde de l'émigration, qui y « maintient » des traditions de jadis et cultive, sur fond de mandoline, la nostalgie de son pays d'origine, qu'aux jeunes générations puisque « [...] un giovane non può andare a un'associazione dove si fanno tarantelle e pizziche oggi, cioè non gli importa, non gli interessa nulla. Perché è normale. [...] già normalmente il figlio rigetta quello che il padre gli offre » (E8). À ce passéisme déconnecté tant de la réalité italienne actuelle que des préoccupations des adolescents et des jeunes s'ajouterait ainsi un inévitable (et quasi œdipien) conflit de générations.

Néanmoins, et peut-être du fait de ce constat, surgissent ici et là des initiatives pour balayer les clichés et rafraîchir, avec une touche contemporaine, ces associations. C'est ce que constate Donatella C. (E12), directrice de l'*Istituto Italiano di Cultura* de Córdoba, qui, de par sa fonction, travaille avec le tissu associatif local :

On a beaucoup travaillé avec les jeunes, avec les jeunes des associations régionales ; alors ces jeunes qui ont toujours eu, par rapport, disons, aux pères, ou aux grand-pères, qui ont été les dépositaires de cette mémoire souvent un peu nostalgique de l'Italie, ont toujours été en marge de ce mouvement associatif, parce qu'ils l'ont vu un peu, ils l'ont perçu comme quelque chose de vieux, de pas très attirant. Ils s'adressent à d'autres agences de socialisation, pas nécessairement à celles-ci. Alors, on a essayé de travailler beaucoup avec les différents consuls, pour les rapprocher, pour justement, les faire sentir partie d'un mouvement, qui n'est pas nécessairement, disons, ce

mouvement un peu nostalgique; et je dois dire que les pères, disons, les gens un peu plus âgés, la génération plus âgée, a accompagné, accompagne bien ce processus de rapprochement des jeunes à la vie associative italienne ici. Et ceci a permis en fait aux jeunes d'organiser des activités, de créer, disons, une section juvénile au sein des différentes associations italiennes, et tout ça. Quelques uns d'entre eux ont aussi été impliqués dans la fondation de sections politiques, ici à Córdoba. [...] Remarquez que ce rapprochement, cette tentative de rapprocher les jeunes, disons, aux instances culturelles actuelles plus contemporaines, c'est un discours qui a commencé, je pense, depuis quatre à cinq ans : juste avant mon arrivée, le consul général de l'époque avait justement encouragé beaucoup les jeunes à être plus dynamiques, à leur donner de l'espace et à essayer de les dynamiser dans [*légère hésitation*] cette réappropriation d'italianité. Et donc j'imagine que ça c'est un parcours assez long, et [-] qui justement croise encore un peu plus celui des parents, qui est un discours un peu plus nostalgique. Donc il faudra voir d'ici quelques années comment, effectivement, ce discours se réinstalle.

D. Cannova relie ainsi cette tendance à la résurgence, depuis quelques années, de l'italianité parmi les descendants d'immigrés et révèle le rôle joué par les institutions italiennes (et le consul en particulier) dans la « dynamisation » de cette « réappropriation d'italianité » : l'insistance sur le champ lexical du dynamisme (« dynamiques », « dynamiser »), à travers le vocabulaire du mouvement (« processus », « parcours », « rapprochement ») et de la production (« organiser », « créer », « fondation »), montre que les jeunes vont à l'encontre du passéisme immobiliste et fossilisant de la tradition. Il y a, elle le reconnaît, un décalage flagrant entre le milieu associatif et les Italo-descendants, qui peut être comblé si toutes les forces (jeunes, âgées, politiques) sont réunies pour cela, redonnant ainsi sens à l'idéal de solidarité qui engendra les sociétés italiennes de l'âge d'or de l'*associazionismo*. Mais son discours est, on le voit à la fin, précautionneux et ne garantit pas encore le succès de ces initiatives de « rapprochement » : en effet, trop nombreux sont les facteurs de division capables de mettre en échec cette tentative récente.

11.2. Divisions

Nous venons de voir que le mouvement associatif italien était, malgré un semblant de regain, en déclin, souffrant du désintérêt des Italo-descendants (du moins ceux de l'échantillon étudié dans le cadre de cette recherche) pour des activités et des modes de sociabilité en décalage avec leurs attentes et leurs modes de vie actuels. Il subit également une sorte d'éclatement qui, loin de réunir les Italo-descendants en un seul et même ensemble corporatif, les divise en de nombreux petits groupes du fait de différences à la fois générationnelles et géographiques.

i. Générations

Le premier clivage qui affaiblit le mouvement associatif est celui des générations : d'une part, nous l'avons vu, la différence entre les Italo-descendants plus jeunes et ceux plus âgés. Ces derniers constituent le dernier bastion des fidèles d'un *associazionismo* qui se réduit comme peau de chagrin, comme le constate un observateur du consulat de Buenos Aires : « le associazioni italiane che si ritrovano super-frammentate, ce n'erano quattrocento, ormai tra l'altro sono pochissime, [xxx] poche persone, innanzitutto anziani... ». D'autre part, au sein même du groupe des personnes plus âgées, il existe des « fractures » entre les immigrés et leurs descendants issus des différentes vagues d'immigration : en effet, il y a ceux qui se réclament de la *Grande Emigrazione* du XIX^{ème} siècle, et ceux arrivés plus récemment, après la seconde guerre mondiale ; souvent, ils n'ont pas les mêmes origines géographiques, pas les mêmes profils, n'appartiennent pas aux mêmes réseaux et n'ont pas développé les mêmes parcours à leur arrivée en Argentine et au Brésil. Il semble même, d'après certains témoignages, que ces groupes ne communiquent pas entre eux et ne se fréquentent guère... Ainsi témoigne E. Vassallo (E27) : « Mais... Ils ne le font plus. Il n'y a plus... Aujourd'hui, il y a d'autres clubs ici qui font un festival et la société italienne, comme il ne reste plus d'Italiens, il en reste peu, il reste ceux qui sont venus, quelques uns, très peu, qui sont venus après la seconde guerre mondiale ; ou qui sont venus un petit peu avant de... ». En désignant d'« autres clubs », et d'autres immigrés, mis à distance par le démonstratif « ceux qui », il se distingue de la nouvelle vague d'immigration.

Ce sont ceux-là mêmes, issus de l'émigration d'après-guerre, qui auraient, selon le Pr. Luigi Biondi, revitalisé l'italianité au Brésil, en apportant une autre Italie, réelle, nouvelle, comme des condensateurs d'identités plus anciennes qu'ils auraient alors actualisées. Ce petit noyau d'associés encore soudés peut même apparaître fermé, auto-centré, et sélectif, comme l'explique P. Marzotto Delgado en accompagnant ses mots d'une gestuelle explicite :

ici à São Roque, ils ont un... le club des Italiens, Mais je crois que c'est une chose plus... réservée. Par exemple, je n'y appartiens pas. Je n'ai jamais eu d'invitation pour y appartenir. Tu as compris ? Alors, pratiquement, je pense comme ça : quand ils font un événement, déjeuner, ces choses-là, j'y vais, parce que j'aime. Ils apportent de la musique italienne, que j'aime. Mais, le club en soi [*formant un cercle fermé avec ses deux mains*], il est fermé. C'est ce que je pense, tu as compris ? C'est de ce groupe qui est venu en dernier, et c'est tout à fait ça, ça n'est pas tout le monde. Alors il est un peu... Maintenant de la, de l'ancienne, nous n'avons jamais eu comme ça, une réunion, tu as compris ?, pour les familles... Non, on connaissait, il y a de l'amitié, jusqu'à aujourd'hui et tout ça... C'était une chose chacun pour soi [*étendant un bras de chaque côté*].

Il y a dans ce témoignage comme l'expression d'une rancœur contre une forme de discrimination retenue injustifiée. Loin de nous l'envie d'extrapoler, mais il émane des adjectifs « réservée » et « fermé » ainsi que du geste de P. Marzotto Delgado (« *formant un cercle fermé avec ses deux mains* ») l'image d'un véritable « club », très sélect, où l'on ne peut entrer que par co-optation, sur « invitation » d'un autre membre, et auquel elle préfère une sociabilité plus informelle, relevant davantage de l'« amitié » que de la sélection. À São Roque en particulier, petit bourg où (presque) tout le monde se connaît, nous avons remarqué l'insistance des informants sur la différence entre la « vieille » immigration (« l'ancienne ») du XIX^{ème} siècle et celle, récente, des années 1950. Comme Marie-Amélie Bardinnet a pu le constater dans sa thèse de doctorat sur la communauté italienne du Caire au début du XX^{ème} siècle⁴⁹³, cette division entraîne une fracture entre les groupes. Il en résulte une fragmentation des associations, qui ne partagent pas le même bagage culturel, n'ayant pas quitté la même Italie au moment de l'émigration : les traditions, les références, les modes de sociabilisation sont donc très différents et introduisent une nuance de taille à l'idée de « communauté » italienne en Argentine et au Brésil. Mais au sein de ces mêmes groupes, issus chronologiquement des mêmes vagues d'immigration, il se trouve encore des différences, d'ordre géographique cette fois, pour diviser plus encore les Italo-descendants.

ii. Géographies

E. Zulio (E40) est le fondateur du « *Circolo Trentini nel Mondo* » de Santa Felicidade, à Curitiba ; M. Deflorian Moreira (E42) a été bénévole au sein du « *Círculo Trentino* » de cette même Curitiba : dans la même ville, des Italo-descendants d'origines différentes se rapprocheront ainsi d'associations différentes en fonction de l'endroit où leurs ancêtres sont nés. *L'Italia dei centomila campanili* existe aussi à l'étranger, et elle se répercute dans le mouvement associatif qui se divise selon les régions, provinces ou communes d'origine, au point d'en devenir « *totalmente localistico, cioè dei paesini, l'associazione dei cetralesi, Cetralo, non sapevo neanche dove fosse... Voglio dire, è estremamente parcellizzato, no, [xxx] ma è uno specchio poi della [légère hésitation] frammentazione italiana* », comme l'analyse un observateur du consulat italien de Buenos Aires (E8). Les regroupements associatifs italiens à l'étranger ne feraient ainsi que reproduire (presque) à l'identique

⁴⁹³ Voir Marie-Amélie Bardinnet, *Être ou devenir italien au Caire de 1861 à la première Guerre mondiale. Vecteurs et formes d'une construction communautaire entre mythe et réalités*, Thèse de Doctorat en Études italiennes, sous la direction de J.-C. Vegliante, Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, 2013.

l'éclatement de l'Italie elle-même en autant de « parcelles », au lieu d'y remédier en construisant une réelle identité italienne qui dépasserait les prérogatives localistes. Cela a pu advenir dans certains cas : à Descalvado, dans l'État de São Paulo au Brésil, E. Durhan notait l'existence de deux associations, « Fratelanza Italiana » et « Clube Descaldavense », la première étant ouverte à tous les Italiens, riches et pauvres, la seconde ne réunissant que les familles brésiliennes d'un certain niveau social :

Cela semble indiquer que l'origine italienne est à cette époque-là un facteur en mesure d'unir dans des conditions déterminées, des familles de professions et niveaux de revenu très différents. Cette caractéristique de l'association des Italiens témoigne de l'existence d'une « conscience d'italianité » qui se manifeste par la promotion de la solidarité de la *colônia* pour la commémoration de dates patriotiques italiennes et pour l'organisation d'activités d'assistance et récréatives.⁴⁹⁴

Nous avons aussi mentionné plus haut l'exemple du club de football Palmeiras de São Paulo étudié par J. Araújo⁴⁹⁵, qui montre comment les différents groupes composant l'association sportive élaborèrent une italianité commune au cours du championnat de São Paulo, se reconnaissant comme Italiens en affrontant des équipes d'autres ethnies. Un enjeu important (comme un championnat, par exemple) permet ainsi de dépasser les clivages, de même qu'une personnalité fédératrice, telle que le consul général d'Italie par exemple – c'est du moins ce que nous confie Andrea Lepore (E9), consul d'Italie à Córdoba :

[la divisione regionale] sono riuscito un po' a dominarla, un po' perché in questo Paese la funzione del console è molto politica, molto...[*légère hésitation*] quasi eccessiva: guardano al console un po' come a una figura... mitica, e io giocando un po' su questo, e ponendomi *super partes* rispetto alle beghe di pollaio che ovviamente ci sono, sono riuscito a far passare questo messaggio di unità nella diversità, cioè non combattendola, ma cercando di assorbirla.

Fort de l'aura « mythique » que lui confère sa fonction, et qu'il utilise de manière stratégique (« giocando su questo »), il s'impose comme l'arbitre de la situation, comme l'indique l'expression latine « *super partes* » et le verbe « dominer », mais de manière diplomate, puisqu'il rejette le « combat » frontal au profit de l'« absorption » : on retrouve ainsi toute la subtilité érudite d'un diplomate de carrière, qui s'oppose aux vulgaires et mesquines « beghe di pollaio » (et le vocabulaire animalier n'est pas dénué ici d'une teinte humoristique, si ce n'est burlesque). Néanmoins, il constate que « le associazioni qui di emigrati non sono tanto

⁴⁹⁴ E. Durhan, *Assimilação e mobilidade. A História do imigrante italiano num município paulista*, op. cit., p. 43.

⁴⁹⁵ J. Araújo, *Imigração e futebol. O Palestra Itália e sua trajetória: associativismo e etnicidade*, op. cit.

di emigrati, le associazioni che si chiamano italiani ma sono di piemontesi, di friulani, siciliani e quant'altro », faisant écho à l'un de ses collègues du consulat de Buenos Aires, selon qui « Si è mantenuta [la divisione regionalistica, localistica degli italiani anche all'estero]. Si è mantenuta in maniera incredibile. Io lo vedo qua, c'è stata tantissima rivalità, ma c'è ancora, tra i siciliani, i calabresi, i piemontesi, i campani. È forte » (E8). On le voit, le fossé est profond : les adverbes qu'il avait utilisés plus haut (« totalement », « extrêmement ») sont appuyés par les adjectifs « incroyable », « tantissima », « forte », qui donnent poids et importance au phénomène. En effet, comme le constate également A. Trento :

La stessa persistenza del campanilismo anche a livello associativo nelle terre d'oltreoceano stava a dimostrare quanto profonde fossero le barriere che dividevano lavoratori provenienti da regioni diverse e quanto ciò contribuisse ad incentivare l'integrazione con l'elemento locale piuttosto che a rafforzare (o meglio ancora, a costruire) una coscienza di appartenenza comune. Si può anzi affermare che sino alla prima guerra mondiale gli italiani emigrati in Brasile (ma anche altrove) cominciarono a sentirsi tali più per l'uniformità nazionale che veniva loro attribuita dall'opinione pubblica locale – per essere « diversi da » – che per effettiva interiorizzazione.⁴⁹⁶

Il semble ainsi qu'à quelques exceptions près, ces différences régionales soient irréductibles ; mais aussi, qu'elles portent atteinte au mouvement associatif lui-même : d'une part, car ces divisions et fragmentations en micro-associations imposent aux Italo-descendants, s'ils souhaitent y participer, de choisir l'une d'entre elles – choix qui peut s'avérer difficile, comme en témoigne M. Manocchio (E26) :

Pour moi, euh... l'Italie a deux, deux aspects, n'est-ce pas ? : le nord et le sud [...] les associations italiennes aussi sont très... spécifiques, n'est-ce pas ?, très régionales, alors, bon, moi, comme je ne sais pas situer d'où elle vient. Et ça, dis-toi que ça ne se passe pas par exemple en France, parce qu'en France il n'y a pas *ce jeu-là* : l'association de Normandie, je ne sais pas, de Marseille, la Marseillaise, je ne sais pas, l'association de Bordeaux⁴⁹⁷, non ! Ce sont des associations françaises. Mais en Italie, ça se voit beaucoup. [...] Alors ça se voit beaucoup, qu'ils sont très régionalistes. C'est peut-être pour ça que je n'ai pas participé parce que moi je ne... je ne sais pas d'où vient ma famille, c'est la vérité.

En tentant en vain de transposer ce modèle à la France, M. Manocchio révèle la spécificité du cas italien, caractérisé par un régionalisme fort, comme l'indiquent les adjectifs « spécifiques », « régionales », « régionalistes ». D'autre part, parce qu'elles se doublent

⁴⁹⁶ A. Trento, « L'assimilazione degli italiani in Brasile », *op. cit.*, p. 247.

⁴⁹⁷ Les passages en italiques ont été prononcés en français par l'informante.

souvent de divisions supplémentaires qui sont celles de la réalité locale – au Brésil, par exemple, un autre régionalisme, tout aussi fort, qui fait que l'on se définit volontiers comme *paulista* (habitant de l'État de São Paulo), *paranaense* (habitant de l'État de Paraná), *gaúcho* (habitant de l'État de Rio Grande do Sul), mais aussi, un *bairrismo* (de *bairro* : « quartier ») prononcé : à São Paulo même, il y a les associations italiennes du quartier de Brás, et celles du quartier de Mooca, qui souvent recoupent également les divisions régionales italiennes ; chaque ancienne *colônia* est dotée d'une ou plusieurs associations, d'obédiences différentes.

Pour remédier à cet éclatement, il existe des fédérations d'associations ; malgré tout, des disparités subsistent entre les régions auxquelles ces associations sont liées, régions plus ou moins riches et dynamiques, et donc plus ou moins en mesure d'envoyer des financements importants pour les associations auxquelles elles sont liées, comme l'explique D. P. Ruffa (E11) : « Qua esiste Felima e Feditalia, che sono due organismi che raccolgono le associazioni italiane in Argentina, che sono tantissime, che fanno piccole attività, che hanno piccoli sussidi, alcune un pochino di più, per esempio quelle che dipendono dall'Emilia-Romagna, dalle regioni più attive e più ricche, a volte ricevono dei sussidi importanti, e altre invece si arrangiano con corsi ». On remarque bien le déséquilibre entre les différentes situations grâce au contraste entre « ricevono dei sussidi » et « si arrangiano ». L'ancienne *colônia* de Santa Olimpia, dans l'État de São Paulo, reçoit ainsi le soutien de la province de Trento, l'une des plus dynamiques économiquement, mais aussi, avec Bolzano, l'une des deux provinces autonomes du nord de l'Italie. Les Régions ont en effet fortement investi dans les associations d'*italiani all'estero*, dans une dynamique de coopération bilatérale décentrée qui, comme l'illustrent M. Izzo et A. Stocchiero⁴⁹⁸, va de pair avec la progressive dévolution (transfert de certains pouvoirs et compétences de l'État vers des instances régionales et locales) en acte en Italie. Sans vouloir extrapoler exagérément, nous pourrions formuler l'hypothèse que les Italo-descendants catalysent des enjeux politiques importants : face à la progressive désintégration d'une unité nationale fragile, précaire et tiraillée par des forces indépendantistes et séparatistes, ils représentent, depuis toujours et aujourd'hui encore, un terreau exploitable dans un sens ou dans l'autre. « Unité dans la diversité », comme l'augure le consul de Córdoba Andrea Lepore, ou repli communautariste sur des identités micro-locales ? Il semble que ce ne soit ni l'un ni l'autre, mais plutôt un individualisme marqué en raison duquel la promotion de l'italianité relève davantage d'initiatives individuelles que de la pression d'un groupe organisé.

⁴⁹⁸ M. Izzo et A. Stocchiero, « La cooperazione decentrata italiana in America latina: le ragioni di una presenza », *op. cit.* ; voir également M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, *op. cit.*, p. 54-63

11.3. Isolement

Nous avons, au moment de déposer notre sujet de thèse, appliqué le terme de « communautés » aux populations italo-descendantes d'Argentine et du Brésil. Il nous est cependant apparu, au fil de notre recherche, et surtout à l'étude des témoignages que nous avons recueillis, que ce terme ne s'imposait pas de lui-même et qu'il devait faire l'objet d'une discussion – voire, si nécessaire, être supprimé. Les Italo-descendants forment-ils donc en Argentine et au Brésil de véritables « communautés » ?

i. Communautarisme

Dans des sociétés réputées multiculturelles comme celles de l'Argentine et du Brésil, il semblerait que les différents groupes ethniques puissent cohabiter tout en conservant et en cultivant chacun sa culture. Néanmoins, l'objectif des politiques multiculturalistes (qu'il n'est pas ici le lieu d'étudier en long et en large, nous renvoyons donc pour cela à la vaste littérature existante sur ce sujet⁴⁹⁹) est que chaque groupe apporte, d'une certaine manière, sa pierre à l'édifice national. Il reposerait ainsi sur le respect et la tolérance des groupes entre eux, et une forme de synergie sociale, culturelle et politique. Mais, autant que le rêve de fusion totale des modèles assimilationnistes, ce projet, utopique tel que nous venons de l'exposer, se heurte à la réalité des relations inter-ethniques, qui sont loin d'être toujours et partout pacifiques. Le multiculturalisme conduit alors souvent, certains pays en ont fait les frais, à des tensions, rivalités ou conflits, ou au contraire à des replis communautaires, chaque groupe se contentant de vivre de manière (presque) autonome, sans contact avec les autres suivant ses propres modes d'organisation sociale et économique, son propre mode de vie, comme une reproduction à moindre échelle de son pays d'origine. Et l'*associazionismo* est l'une des manières de maintenir soudé un groupe ethnique, de préserver une culture, en les isolant des autres, comme l'explique G. Silva (E18) : « C'est nous, les Italiens *all'estero*, qui avons formé notre propre bulle pour maintenir tout cela ». La métaphore de la « bulle » est particulièrement explicite pour illustrer un univers fermé (comme le dénonçait également P. Marzotto Delgado (E51) plus haut en parlant de l'association italienne de São Roque), hermétique – mais également fragile, et qui peut facilement exploser à cause d'une atteinte

⁴⁹⁹ Entre autres : David T. Goldberg, *Multiculturalism. A Critical Reader*, Hoboken, Wiley-Blackwell, 1994, 452 p. ; Will Kymlicka, *Multicultural Citizenship: A Liberal Theory of Minority Rights*, Oxford (États-Unis), Oxford University Press, 1995, 296 p. ; Charles Taylor, *Multiculturalism*, Princeton, Princeton University Press, 1994, 175 p. ; Christian Gros, David Dumoulin-Kevran, *Le Multiculturalisme. Un Modèle Latino-Américain ?*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2010, 461 p.

extérieure. On l'a vu, la persistance de formes communautaires d'organisation sociale chez les Italo-descendants d'Argentine et du Brésil résulte parfois d'une peur ou d'un rejet, peut-être inconscients, du mélange ethnique, pouvant porter atteinte à la pureté⁵⁰⁰ d'une culture préservée telle qu'elle était lorsque les immigrés l'importèrent de leur village natal il y a de cela plusieurs décennies. Néanmoins, *volens nolens*, au fil du temps et des générations, des brèches s'ouvrent dans la bulle qui peine à rester aussi hermétiquement fermée et se voit obligée d'interagir avec le reste de la société (par des mariages inter-ethniques, une dynamique d'ascension sociale, la participation aux décisions politiques, on l'a vu plus haut). Par ailleurs, certains historiens contestent l'idée selon laquelle les *italiani all'estero* formeraient des « communautés » dans les pays où ils émigrèrent, à l'instar d'Amalia Signorelli qui préfère à ce terme celui de « réseau » :

Per indicare i gruppi dei nostri connazionali all'estero e/o degli oriundi, è molto diffuso il ricorso al termine *comunità*. Secondo la letteratura sociologica classica, tale termine definisce gruppi umani caratterizzati da un alto livello di integrazione prodotto dall'omogeneità culturale, dalla scarsa differenziazione dei ruoli e dei redditi, dalla convergenza degli interessi. Condizioni queste che difficilmente caratterizzano i gruppi di italiani e tanto più di oriundi italiani residenti all'estero, quali che siano le loro dimensioni e l'epoca del loro insediamento.

Se dunque è poco appropriato parlare di comunità, questo però non significa affatto che tra gli emigrati non si strutturino rapporti anche molto stretti e di lunga durata. Ove si vogliano rappresentare questi rapporti con una metafora che abbia efficacia descrittiva, quella di *rete di relazioni* sembra più adeguata di quella di comunità. Dobbiamo aggiungere che si dovrebbe piuttosto parlare di una rete di reti che collegano i membri di un gruppo tra loro e con il contesto esterno; e che nessuna di queste reti è isomorfa e coestensiva rispetto a un'altra; piuttosto esse, oblique l'una rispetto all'altra, si connettono per mezzo di alcuni nodi, passando attraverso i quali gli individui circolano appunto da un insieme di relazioni a un altro.⁵⁰¹

Telle qu'A. Signorelli la décrit ici, cette « rete » semble prendre des proportions tentaculaires, qui ferait du globe entier un seul et même réseau d'*italiani all'estero*. Sans verser dans l'image apocalyptique digne des superproductions hollywoodiennes, il n'est pas inintéressant de reprendre cette métaphore du réseau, très en vogue actuellement parmi les sociologues des migrations, qui semblent découvrir les dynamiques transnationales que les historiens italiens et italianistes observaient déjà dès l'aube des grands mouvements d'émigration. Certes, ces

⁵⁰⁰ Pureté et métissage étant comme des « figures inversées » (Jean-Loup Amselle, « Métissage, branchement et triangulation des cultures », in *Revue germanique internationale*, n. 21, 2004, p. 45), installées dans une dialectique constante (Ulf Hannerz, « Fluxos, fronteiras, híbridos: palavras-chave da antropologia transnacional », in *Mana*, vol. 3, n. 1, 1997, p. 7-39).

⁵⁰¹ Amalia Signorelli, « Dall'emigrazione agli italiani nel mondo », in P. Corti, M. Sanfilippo (dir.), *Storia d'Italia. Annali 24. Migrazioni, op. cit.*, p. 492.

réseaux et leurs modalités de mise en rapport ont évolué et se sont intensifiés, en particulier grâce aux nouvelles technologies d'information et de communication ; mais ils n'en sont pas moins constants et caractéristiques, semble-t-il, des Italiens qui, loin de se constituer en « communautés » aux intérêts convergents, suivent plutôt des parcours individuels et familiaux.

ii. Individualisme

Bien que la solidarité soit parfois mentionnée par des Italo-descendants comme une valeur importante (E18, 52), elle s'applique davantage dans le contexte familial, comme on l'a vu plus haut (0). En réalité, comme le résume U. Allegretti, « essi mantengono nel profondo l'atteggiamento individualistico che viene storicamente dalla loro etica intensamente privatistica e dallo scarso senso del vincolo sociale »⁵⁰² Sans doute cette affirmation n'est-elle pas valable pour les personnes issues de milieux familiaux et associatifs engagés politiquement dans des mouvements socialistes, communistes, syndicaux ou coopératifs. Mais pour les autres, l'auteur note la « marcata presenza di un importante settore "acorporativo" » par rejet de l'idée même de corporatisme :

Je ne me joins à aucune association. C'est peut-être une chose anarchiste italienne, ça, une caractéristique, C'est que je pense que... il n'y a pas la moindre raison à cela. J'ai un préjugé, qui est une théorie des associations, qu'elles soient italiennes, des Pouilles, ou d'où que ce soit, elles ont beaucoup leur propre intérêt, et pas d'intérêt pour le groupe. Alors... je ne participe pas. La seule association à laquelle je participe, c'est la FIC : qui est Federazione Italiana Cuochi, qui sont des cuisiniers italiens, la fédération des cuisiniers italiens au Brésil, il y a une *delegazione* au Brésil, et... j'ai beaucoup travaillé avec les gens de la fédération des Pouilles. Alors, je veux dire, c'est la seule fédération, association (ça s'appelle fédération, mais peu importe comment elle est appelée) à laquelle je participe. Mais je ne participe pas non plus activement, en allant à des congrès, en faisant des foires, non. J'ai mon travail, ma vie c'est ça, et... c'est un titre qu'ils nous ont donné, on est super reconnaissants, on participe aux annuaires, mais c'est tout. Un restaurant, ça prend beaucoup de temps, tu ne peux pas... faire le politicien.

Ce témoignage d'A. Bianco (E60) est intéressant à plusieurs points de vue : d'abord parce qu'il révèle la confusion qui résulte de la fragmentation du milieu associatif en de multiples

⁵⁰² U. Allegretti, « Gli apparati organizzativi e la democrazia, Convegno annuale dell'Associazione Italiana dei Costituzionalisti », *op. cit.*, p. 29.

entités qui perdent ainsi en visibilité, puisque certains en viennent à confondre « association » et « fédération », qui sont mises sur le même plan sans que cela ne fasse plus l'objet d'une distinction significative. Ensuite, parce que la participation à la FCI est liée à un projet professionnel, celui de son restaurant, et à l'intérêt, pour A. Bianco, d'être mis en réseau (pour reprendre l'argument d'A. Signorelli cité plus haut, et un vocabulaire très usé dans le milieu professionnel) grâce à sa présence dans les « annuaires » : il s'agit ainsi d'une forme plus moderne d'association – corporatisme si l'on veut – puisqu'elle a pour but de regrouper des cuisiniers italiens (une profession seulement récemment passée sous les feux de la rampe) et d'échanger sur des produits et méthodes de travail gastronomiques (traditionnels, mais aussi innovants). S'il critique les associations qui selon lui n'ont que « leur propre intérêt, et pas l'intérêt du groupe », A. Bianco n'est lui non plus pas dans le don gratuit et n'en poursuit pas moins ses propres objectifs au sein de cette fédération. L'on remarque aussi qu'au sein de cette fédération, des divisions locales s'opèrent, et qu'A. Bianco travaille en particulier avec la section « des Pouilles », donc dans une échelle régionale. Mais à part cet engagement, qu'il veut limité, il refuse toute activité plus intense comme « aller à des congrès », « faire des foires » qu'il associe, de façon légèrement méprisante, à une activité de lobbyiste, de « politicien », montrant ainsi clairement que, officiellement du moins, il ne souhaite aucunement jouer le rôle d'un promoteur de l'italianité. Mais il insiste aussi, par le biais d'adjectifs possessifs mis en évidence, sur l'importance, pour lui, de se dédier à ses projets personnels (« mon travail, ma vie »), ce qu'U. Allegretti⁵⁰³ désigne comme d'« antichi fattori stratificati nella società e nella cultura italiana : quell'individualismo e quel particolarismo che avevano contrassegnato una lunga storia e che artisti e uomini di sapere (da un Giacomo Leopardi a un Giulio Bollati) non hanno mancato di percepire come “caratteri originali” degli italiani. » Remarquons que c'est en l'occurrence à une « chose anarchiste italienne, une caractéristique » qu'A. Bianco attribue son rejet, par principe – ou plutôt, par préjugé – du milieu associatif, qu'il soit italien ou pas. De même, S. Losacco (E59) déclare son peu d'intérêt pour tout ce qui est de l'ordre du « club », du « groupe ». La culture italienne ne semble donc, parmi les Italo-descendants que nous avons interrogés, que rarement faire l'objet d'un investissement associatif ou corporatiste particulier, mais être plutôt cultivée en famille, « dans le cadre familial », comme « une chose famille », ainsi que l'avoue L. Varriale (E58). Plus encore, nous avons vu plus haut que l'italianité relevait aussi beaucoup du domaine de l'intime. Néanmoins, cela n'empêche pas certains Italo-descendants de partager leur amour pour l'Italie et leur attachement à la culture italienne avec des non-initiés.

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 47-48.

iii. Prosélytisme

Les actions menées par certains Italo-descendants pour promouvoir autour d'eux la culture italienne – car il y en a –, semblent en effet relever davantage, dans leur grande majorité, d'initiatives privées, qui ne s'inscrivent pas dans le cadre d'un mouvement associatif : au départ individuelles, ces initiatives font ensuite intervenir d'autres personnes, également d'origine italienne ou pas. C'est ainsi par exemple que R. Voltarel (E61) s'est associée à un projet initié par L. Di Greco (E56) autour de la photographie. En effet, ce sont le plus souvent des Italo-descendants liés par leur profession – dessinatrice (E19), actrice (E21), bibliothécaire (E44), photographe (E56), journaliste (E61) – aux milieux de l'information et de la culture, qui, profitant d'une position sociale qui le leur permet, montent des projets ou prennent des initiatives mettant en avant la culture italienne :

je suis actrice [*s'essuyant les yeux avec un mouchoir*] et j'écris des œuvres, et je suis chanteuse, et [-] j'ai fait une œuvre qui s'appelle *Nein*, qui est sur le film *Huit et demi de Fellini*, il y a... douze ans. Et, l'an dernier, j'ai écrit avec un groupe d'amies, toute la filmographie par exemple de Federico Fellini, nous avons fait toute une recherche, et nous avons fait une œuvre qui s'appelle *Les femmes de Fellini* [*souriant*] : nous sommes huit femmes chantant les thèmes des films de Fellini et prenant les images disons de femmes qu'il a pris dans ses films. Et bon, par exemple de ce point de vue aussi je suis connectée avec la culture italienne. (E21)

Principalement la musique italienne, qui ici au Brésil est peu connue, la musique contemporaine italienne. Ici quand on parle de musique italienne, l'idée qu'on en a, ce sont ces musiques des années soixante, soixante-dix, des musiques romantiques... [...] C'est ça, Rita Pavone, Gigliola Cinquetti, Gianni Morandi... Beaucoup de gens ici pensent que la musique italienne c'est seulement ça, Peppino di Capri... Alors moi j'essaye... de montrer qu'ils ont d'autres choses, contemporaines, des musiques aussi [xxx]... J'ai déjà collaboré, j'ai déjà produit un sujet de radio, de musique italienne, qui existe jusqu'à aujourd'hui, c'est une de mes amies qui le fait, continue à le faire, et avec cette idée de divulguer la musique italienne. Et à travers la musique, aussi promouvoir la langue, n'est-ce pas ?, l'intérêt (E39)

Quand je vais là-bas j'essaye de rapporter toujours beaucoup de matériel ici, tu sais ? Alors tu distribues un peu les magazines, tu distribues les journaux, [...] Tu mets aussi les autres personnes en contact, n'est-ce pas ? [...] Je fais circuler ce matériel, dans des points stratégiques des *cantinas*⁵⁰⁴, et... des endroits où les gens fréquentent plus, pour que ces personnes puissent avoir un contact. (E44)

j'écris, dans le journal, ici il y a une rubrique, elle est... tous les quinze jours, elle... s'appelle *Au temps de la colônia*. J'y écris [-] comment était la vie, comme a été cette transposition, comment a été la... le développement à Santa Felicidade, les coutumes,

⁵⁰⁴ Nom donné aux restaurants traditionnels italiens au Brésil.

enfin, je parle surtout, tellement que déjà, ces rubriques, ont donné naissance à deux livres. Le premier s'appelle *Comme bagage, seulement de l'espoir*, et le second, *Au temps de la colônia*. Ce sont des livres écrits, basés seulement [-] sur les familles italiennes. (E40)

Que ce soit en montant des spectacles artistiques (E21), des émissions de radio (E39), en faisant circuler des magazines et journaux en langue italienne (E44), en écrivant des livres (E40), en promouvant la langue (E39) voire en l'enseignant (E39, 53, 59), ces Italo-descendants ont le souci à la fois de rester « connect[és] » avec la culture italienne, et de la « divulguer » en offrant à d'autres la possibilité d'« être en contact » avec cette culture : non seulement le public touché (spectateurs, audience, lecteurs), mais aussi les proches collaborateurs qui se trouvent impliqués dans le projet, doivent approfondir le sujet à travers une « recherche » (E21) qui les amène à en savoir davantage sur la culture italienne, et finissent éventuellement par prendre le relais (E39) de l'initiative. Les Italo-descendants joueraient ainsi pleinement ce rôle d'« ambassadeurs » et promoteurs de la culture italienne à travers le monde, suscitant l'« intérêt » autour d'eux. Mais à part F. De Biasio (E39), qui tente de mieux faire connaître la musique italienne contemporaine, et I. Zanin (E44), qui fait circuler les magazines et journaux qu'elle achète en Italie (donc, on l'imagine, plutôt récents et contenant des informations actualisées), l'image de l'Italie véhiculée est souvent celle des classiques (les films de Fellini), des « coutumes » anciennes des Italiens immigrés, voire tout simplement des stéréotypes :

je donne des cours, aussi, je suis enseignante, et souvent je commente, ou je transmets que j'ai une descendance italienne, j'explique ce que signifie mon nom, je les éclaire sur le fait que comme beaucoup d'Italiens je crie et je bouge les mains comme ça [*remuant vivement les mains et les bras dans tous les sens, en souriant*] et, bon, ce type de choses, disons que j'extériorise mon origine dans ce sens [...] j'extériorise beaucoup mon origine, quand d'un coup je me rends compte que je suis en train de crier, je dis pardon, le côté italien est ressorti, nous crions tous. (E19)

Quelle meilleure position en effet que celle de l'enseignant pour « transmettre » ? Il est intéressant de noter ici l'image d'une italianité intime, intérieure (en espagnol, « *adentro* »), qui « sort » vers l'extérieur pour être communiquée aux autres. Néanmoins, comme on le constate, ce sont plutôt des traits de caractères caricaturés (crier, bouger les mains) qui sont présentés – bien qu'avec une forme d'auto-dérision –, que de réels éléments de culture.

Ces traits de caractère, ou ce « tempérament » (E56, 57, 60) fut par ailleurs très souvent évoqué par les Italo-descendants pour décrire leur italianité lorsqu'ils étaient interrogés sur ce que cela représentait pour eux : il se dégage donc des témoignages à la fois un ensemble para-verbal (gestuelle, tonalité, volume sonore, regards, moues) souvent très

expressif, ainsi que tout un champ lexical lié à l'« extroversion » (E21), qui dépeint l'Italien (et par conséquent, son descendant) comme quelqu'un de « joyeux » (E47, E51), « chaleureux » (E40), « affectueux » (E19), « passionné » (E20), qui peut donc facilement s'énerver (E17) ou sembler le faire en raison d'un caractère « explosif » (E57), volcanique, théâtral, « histrionique » (E20), qui s'exprime en parlant fort (E59), beaucoup (E40), avec force cris (E29, 32, 57), « gestualité » (E21), « gesticulations » (E40) avec les mains (E59) et qui démontre un enthousiasme « communicatif » (E47) : caricatural, ce personnage composé, comme un portrait d'Arcimboldo, au moyen de différents adjectifs sélectionnés dans les témoignages et juxtaposés ici, semblerait tout droit sorti de la *commedia dell'arte*... Sympathique, persuasif et enthousiaste, il serait l'ambassadeur tout désigné de la culture et de la langue italienne.

Mais la *cittadinanza* italienne est-elle vraiment un atout indispensable pour cela et fait-elle pour autant des Italo-descendants, parce qu'ils ont ce statut, des promoteurs d'italianité ? Que cela soit une simple coïncidence, ou un rapport de cause à effet que nous ne sommes pas en mesure de démontrer, les personnes que nous avons citées à l'initiative de projets ou d'actions visant à divulguer et promouvoir la culture italienne ont pour la plupart la *cittadinanza* italienne. Nous ne nous précipiterons pas vers des conclusions hâtives tirées de trop peu d'éléments, mais soulignerons le fait que, lorsque promotion il y a, elle n'est pas organisée, ou alors elle est passéiste, ou caricaturale, et rares (même s'ils existent) sont les exemples d'initiatives donnant une image différente, et peut-être plus authentique, de l'Italie contemporaine. Loin de former de réels et puissants groupes de pression pesant, tels des pions sur le grand échiquier géo-politique, sur des décisions importantes en faveur de l'Italie, les Italo-descendants semblent certes se reproduire, certes accéder à des positions clé dans les sociétés argentines et brésiliennes, mais cultiver leur italianité dans le cercle restreint de la famille et comme un élément de distinction sociale basé sur une mythologie du succès mérité. Le *soft power* que nombre de discours politiques mettent en avant pour justifier l'attribution de la *cittadinanza* italienne et de ressources financières aux *italiani all'estero* nous paraît, à la lecture de cette cinquantaine de témoignages d'Italo-descendants, relever davantage du fantasme que de la réalité. Il s'agira, lors de recherches ultérieures, de vérifier, sur un plus large échantillon, si cette hypothèse est juste ou erronée. Pour l'instant, nous allons étudier plus en détail dans quelle mesure les Italo-descendants peuvent effectivement être des ambassadeurs de langue et de culture italienne.

QUATRIÈME PARTIE

UNE RESSOURCE LINGUISTIQUE ET CULTURELLE

Les Italo-descendants semblent, à quelques exceptions près, bien peu jouer le rôle de têtes de pont que la *doxa* leur prête – du moins relativement à ce que cette étude révèle de leur capacité à promouvoir le modèle économique italien et à faire levier sur les décisions politiques en faveur de l'Italie. Mais il existe une manière plus subtile d'exercer le *soft power* dont les élites dirigeantes italiennes investissent, en théorie, les *italiani all'estero* : en conservant leur langue et leur culture et en les diffusant autour d'eux, ces derniers pourraient faire des émules qui, séduits par l'Italie, adopteraient à leur tour un ensemble de comportements relevant d'une *italianità* diffuse, investiraient des ressources économiques et politiques bénéfiques à la Péninsule, dont le prestige ne ferait que s'accroître du fait de cette « *simpatia esplicita* » (E8). Mais la réalité du terrain reflète-t-elle cette théorie ? Pour D. Cannova (E12), directrice de l'*Istituto Italiano di Cultura* de Córdoba,

il faut être réaliste, dans ce sens que la, disons, la diffusion et la promotion de la langue et de la culture italiennes a un aspect institutionnel, qui est un aspect dont l'Institut italien ici à Córdoba, et à Buenos Aires /// ce sont les dépositaires de cette mission. [...] Quant à un jeune ou, en général, à la population italienne, en tant qu'ambassadeur, ou bien vecteur d'italianité, je pense, ils le sont, mais de quelle manière ceci se transmet réellement à la, disons, à la société, pour moi c'est un peu difficile à voir, dans le sens qu'il y a évidemment une très forte curiosité, une très grande admiration, un très grand respect pour tout ce qui a à voir avec l'Italie et avec la culture italienne. [...] en fait, on travaille ici dans ce double plan : il y a cette collectivité, qui est sûrement un volant⁵⁰⁵, un vecteur de transmission, un vecteur de profusion, de diffusion, d'un autre côté, ces mêmes gens, ce sont des Argentins, qui ont très claire leur double appartenance, donc c'est pas très facile.

⁵⁰⁵ Par « volant », qu'elle corrige aussitôt en « vecteur », D. Cannova veut sans doute dire que les Italo-descendants sont en mesure de « diriger, conduire » la langue et à la culture italiennes vers de nouveaux publics.

Si le rôle des institutions semble évident, celui des Italo-descendants l'est moins (« c'est un peu difficile à voir », « c'est pas très facile »), même si leurs sentiments pour l'Italie et la culture italienne (« curiosité », « admiration », « respect ») sont accompagnés de l'adverbe « évidemment ». Si D. Cannova semble se contredire ici, c'est en raison de l'ambivalence des Italo-descendants, qui l'oblige à travailler sur un « double plan » adapté (comme l'emploi du même adjectif le suggère) à leur « double appartenance ». Face à cette question complexe, nous allons tenter d'étudier, à partir de notre *corpus*, si, malgré (ou grâce à) celle-ci, les Italo-descendants d'Argentine et du Brésil œuvrent réellement au maintien et à la promotion de leur culture italienne, à travers ses différentes déclinaisons : la langue, qui en est par essence le véhicule, les rites fédérateurs (alimentation, religion, football), et la mémoire d'une histoire commune.

Chapitre 12

Défenseurs de langues

Les discussions qui agitent régulièrement les milieux intellectuels concernant l'hégémonie de la langue anglaise – ou plutôt de son avatar surnommé « *globish* » (contraction de « *global english* ») par ses contempteurs – devenue, *volens nolens*, la *lingua franca* des échanges internationaux, et la diversité culturelle qui lui est opposée, révèlent à quel point la question de la langue dépasse le simple cadre des spéculations linguistiques érudites et investit également le champ du (géo-)politique : plus une langue est parlée dans le monde, plus le prestige de la culture qui lui est associée s'accroît, plus la puissance du ou des pays dont elle est originaire augmente. En moindre mesure que pour la France ou l'Allemagne, il n'est pas étonnant toutefois que les dirigeants italiens aient vu, et continuent de voir (*cf* E1, 5, 7, 9) dans la promotion de l'italien le fer de lance d'une politique internationale visant à élever l'Italie au rang des grandes puissances mondiales. Par ailleurs, dans le cas spécifique de l'Italie récemment unifiée, l'italien, élu langue nationale du jeune État issu du Risorgimento, allait servir de ciment à une Nation en construction. Autant d'enjeux dont la question linguistique est sous-tendue, et qui nous font nous interroger sur la réelle vivacité de la langue italienne parmi les Italo-descendants : tout d'abord, la connaissent-ils ? Dans ce cas, comment et pourquoi l'ont-ils (ou non) apprise ? Enfin, la pratiquent-ils et la diffusent-ils autour d'eux ?

12.1. Réception

Interrogés sur leur maîtrise de la langue italienne, les Italo-descendants ont dans l'ensemble répondu avoir un niveau assez faible :

Tableau 11. Niveau d'italien estimé

	Excellent	Bon	Moyen	Basique	Nul	Total
Total des Italo-descendants	5,6%	11,3%	5,0%	28,7%	49,4%	100%
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne	1.2%	4.9%	4.9%	22.2%	66.7%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	10.1%	17.7%	5.1%	35.4%	31.6%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée au en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

Rares (5,6%) sont ceux qui se targuent d'avoir un excellent niveau d'italien, la plupart (respectivement 28,7% et 49,4%, soit au total plus des trois quarts de notre échantillon) reconnaissant avoir un niveau nul ou basique. Plus que d'une connaissance solide de la langue italienne, il s'agit ainsi souvent de vagues notions, de rudiments de base, souvent incertains et approximatifs (quand ils ne sont pas déformés et détournés), de sons familiers entendus occasionnellement dans l'enfance, et dilués dans la langue du pays de résidence (espagnol ou portugais), avant d'être, dans certains cas, récupérés et revivifiés.

i. Une langue familière

Parce qu'il a été transmis dans le giron familial, ou parce qu'il est semblable à l'espagnol et au portugais de par son origine latine, ou encore par son caractère expressif (une langue qui se parle de manière volubile, avec les mains, comme le décrivaient certains témoignages *supra*), l'italien est une langue qui plaît aux Italo-descendants.

« **Affinités électives** »⁵⁰⁶. « L'Italie et l'italien ont encore un pouvoir d'attraction [...] il y a encore ce "*fascino*" de la langue, et dans un certain sens de la culture » : comme l'observe S. De Santis (E13), coordinatrice didactique du *Centro de Cultura Italiana* de Curitiba, l'italien est en effet souvent rattaché au domaine intime (E20), affectif, investi de sentiments et de caractéristiques esthétiques que dénotent les verbes « attirer » (E30), « aimer » (E20, 59), « passionner », les adjectifs « joli » (E7, 59, 62) et « chaleureux » (E30), les substantifs « désir » (E20) et « affection » (E62), parce qu'associé à une « expérience de vie » (E59) dans un environnement italoophone comme le *bairro* de Bela Vista à São Paulo, par exemple (E57),

⁵⁰⁶ Dans son roman *Les affinités électives*, Johann Wolfgang von Goethe, fort de son excellente connaissance de la tradition chimique, présente l'affinité comme une loi de la nature structurant aussi bien la chimie que les êtres vivants et le psychisme. Nous reprenons ce titre pour cette sous-partie dédiée aux « affinités » qui consument les Italo-descendants vers la langue italienne plus que vers toute autre (*Les affinités électives*, Paris, Flammarion, 2009, 376 p.).

ou avec des personnes chères – à plusieurs reprises (E21, 57, 62), en l’occurrence, le personnage de la grand-mère qui, comme nous l’avions mis en évidence en troisième partie, est la principale responsable de la transmission de la culture au sein de la famille. Il en résulte une « certaine affinité » qui prévaut sur certaines langues, comme le raconte C. Beitel-Bonanno (E30), avec un enthousiasme suggéré par les exclamations :

Pour moi c’est très... très familier, voilà, j’aime l’italien ! Ça me semble très... très chaleureux ! C’est-à-dire, si je compare le fait de parler anglais, ou parler italien, c’est-à-dire, pour moi, parler anglais c’est très dur, par contre parler italien ça me vient tout seul, chacun ses petits problèmes, de langue. Et là, par exemple, je suis avec le professeur d’anglais, et je lui dis quelque chose en italien, et « Comment ? », il me dit, « Ah, pardon ! », je lui dis, c’est-à-dire, c’est un peu, ce qui me vient le plus, c’est de parler en italien, c’est-à-dire, ça me vient de parler en italien, ça ne me vient pas de parler en anglais par exemple. Je sens comme plus d’affin /// comme une certaine affinité, c’est-à-dire, c’est chaleureux, je dirais, c’est une chose qui m’appelle, qui m’attire.

L’image de la langue qui « vient toute seule », voire qui « sort » (pour traduire littéralement le verbe espagnol « *salir* ») sans peine, est évoquée aussi par L. Di Greco (E56) et par O. Crea (E24) en qui l’italien « naît spontanément » quand il se trouve en compagnie d’italophones, ou en Italie. Il y aurait donc, à en croire ces témoignages, quelque chose de « latent » (E20), d’inné, de connaturel dans le fait de parler l’italien, une « empreinte » (E56) qui en rendrait l’apprentissage presque superflu, ou du moins, « très facile » (E60), moins « dur » que pour d’autres langues comme l’anglais :

Ça a été très facile pour moi de parler italien. [...] Je me rappelle une chose très claire, c’est que quand j’ai commencé à parler italien, j’ai commencé à m’apercevoir, que je m’exprimais, que c’était beaucoup plus naturel pour moi, que j’arrivais à me connecter avec mon émotion d’une manière beaucoup plus fluide. Alors, quand j’ai commencé à parler italien, je me suis aperçue que mon émotion se calmait ! (E56)

Si, comme dit le proverbe, la musique adoucit les mœurs, la langue italienne, si mélodieuse, est en mesure d’apaiser des émotions, de « calmer », de tranquilliser de manière presque thérapeutique. Elle permet ainsi la communication, comme le montrent les verbes « s’exprimer », « se connecter », l’adjectif « fluide ». Cette « fluidité » (E55, 56), ou « facilité » (E19, 61), serait due en grande partie à « une sonorité qui t’accompagne » (*ib.*), « l’ouïe » (60) sensible à la mélodie de l’italien qui « sonne musicalement » (E20), « une espèce de musicalité, une matrice de musicalité » (E56). Cette familiarité, souvent cultivée inconsciemment depuis le plus jeune âge, permettrait ainsi de naviguer à vue d’œil (ou plutôt, d’oreille dans ce cas précis) dans cette langue.

Parmi les Italo-descendants qui ont reconnu avoir un niveau faible ou basique en italien, nombreux sont en effet ceux qui ont commenté comprendre plus ou moins ce qu'ils lisent ou entendent dans cette langue, sans être capables cependant de la parler ou de l'écrire eux-mêmes correctement, se contentant tout au plus de baragouiner quelques mots suffisants (revient souvent le syntagme « quelque chose ») pour « se faire comprendre » (E29). Cette habileté à se faire comprendre avec « le minimum » (E54) va parfois de pair avec une faculté d'invention et une habileté à « paraphraser » (E57) permettant de se passer d'un apprentissage « précis » (E19), de suppléer aux manques de vocabulaire et donnant l'illusion de l'aisance dans une langue plus ou moins maîtrisée. De cette approche d'amateurs (dans la double acception de l'adjectif substantivé : à la fois celui qui aime, et celui qui pratique une activité en qualité de non-spécialiste) dérivent des approximations qui sèment parfois la confusion...

«**Faux-ami**»⁵⁰⁷. Car derrière cette aisance se cache en réalité parfois une méconnaissance de l'italien, et certains Italo-descendants, à l'instar de C. Beitel-Bonanno (E30) découvrent sur le tard, souvent à l'occasion d'un cours de langue, que ce qu'ils croyaient être de l'italien est en fait du dialecte. Simona De Santis (E13), coordinatrice didactique du *Centro de Cultura Italiana* de Curitiba, en fait le constat de son point de vue d'observatrice sur place : étant chargée de la supervision de l'enseignement de l'italien, elle remarque ce type de difficultés parmi les élèves qui fréquentent les cours du *Centro*. Confrontés à l'italien « grammatical » (E44), ils se rendent compte de leurs « erreurs », qu'elles concernent la prononciation ou l'orthographe, comme en témoigne M. Bocchi (E57) : « Je ne sais pas si c'était du dialecte, mais il y avait beaucoup d'erreurs, parce qu'ensuite j'ai suivi le cours d'italien à la *Casa di Dante*, et là je me suis rendu compte que beaucoup de choses que je prononçais, je les prononçais mal, mais je n'ai jamais... su écrire, avant d'entrer à l'école, alors je ne savais pas s'ils écrivaient juste, ou pas ». Le vocabulaire scolaire dessine une sorte de parcours d'alphabétisation, de l'ignorance (« je ne savais pas ») à une prise de conscience des erreurs ignorées jusqu'alors ; le passage par la *Casa di Dante* marque ici une étape fondamentale dans cette découverte (et il est intéressant que cette école porte le nom du grand poète auquel l'italien standard emprunta ses règles et sa structure). O. Mancinelli (E23), quant à lui, dut attendre l'examen oral de son cours d'italien pour découvrir que ce qu'il croyait être de l'italien était en fait du dialecte romain :

⁵⁰⁷ Nous reprenons ici le titre de la traduction française d'un roman récent d'Henrik B. Nilsson dont le personnage principal est un ancien correcteur d'édition, épris de littérature, qui a passé sa vie à traquer les fautes de langue et débusquer les faux-semblants (*Le Faux-ami* (traduit du suédois par Philippe Bouquet), Paris, Grasset, 2010, 568 p.).

Quand je passe l'examen oral, j'utilise beaucoup le « scende », le « sce », « scende », « ascende », « rusciale »... Alors, la prof me corrige, et dit : « on ne prononce pas comme ça, êtes-vous romain par hasard ? » je lui dis « Oui » – « Ah, maintenant je comprends pourquoi [vous avez cette] prononciation. » Sans m'en rendre compte, euh... je me suis rappelé la prononciation de mon père, et je l'ai répétée de nouveau. [...] Et quand je vais à Rome, oui, je me rends compte que... que j'ai certains mots qui font partie du dialecte, et moi je pensais qu'elles appartenaient à la langue italienne ; et non, non, c'était, c'était du dialecte.

Notons ici que la confusion entre italien et dialecte réside d'abord dans la prononciation, en raison, comme nous l'avons illustré plus haut, d'une familiarité avec une sonorité particulière (« le sce »), celle d'une personne chère (ici, le père), qui est mimétisée, « répétée » à l'identique. Il faut alors l'intervention d'une tierce personne (ici, l'enseignante), ou bien un contexte différent, une exposition à l'italien courant contemporain (lors d'un voyage en Italie par exemple) pour que soit mise à jour cette interférence entre italien et dialecte, comme le racontent M. Deflorian Moreira (E42) et S. Losacco (E59) :

Il y a eu quelque chose de drôle : je suis allée manger de la soupe, chez une amie là-bas, [...] et j'ai demandé le *cucchiaio*, n'est-ce pas ? Non, une *cuchara*, une *cuchara*. Et elle m'a regardée, elle a commencé à rire, n'est-ce pas ? Alors j'ai dit : « Mais pourquoi tu ris ? ». Elle a dit : « Parce que c'est pas *cuchara*, c'est *cucchiaio* ! » Alors j'ai dit : « *Cucchiaio* ? Mais j'ai toujours compris *cuchara* ! » *Cuchara* c'est en dialecte, c'est pas en italien.

Au bout de deux ans, j'ai passé trois mois en Italie. J'ai commencé à m'apercevoir que /// je ne peux pas te dire si c'était réellement le dialecte du sud mais certaines phrases, certaines expressions qui restent comme /// ici on a fini par transformer en « state'ccito » ; ce qui, je crois, serait type « state zitti ». Alors, c'est dans ces moments-là que je m'aperçois que ça devait être quelque chose du... dialecte.

Remarquons, en passant, que le mot qui suscite l'hilarité dans la première anecdote est « cuillère », un objet très courant, utilisé pour manger de la soupe – lié donc à l'alimentation, et à la convivialité d'un repas pris avec une « amie », rejoignant ainsi la sphère de l'affectif et de la sociabilité.

Dans ce contexte, la frontière entre italien et dialecte, qui sont souvent confondus, s'avère très poreuse⁵⁰⁸, et se prête à des « déformations » lexicales, comme l'expliquent M. Manocchio (E26), ainsi qu'A. Negri (E21) : « Il y a beaucoup de mots, familiers [*pointant les doigts de la main sur la poitrine*], encore plus dans le dialecte du Tessin, que personne ne

⁵⁰⁸ Souvent en effet, interrogés sur leur niveau d'italien, puis sur leur niveau de dialecte, les Italo-descendants auxquels nous avons soumis notre questionnaire ne connaissaient pas la différence entre ces deux notions : au Brésil par exemple, dans la langue courante, l'italien peut être considéré comme un « dialecte » par rapport au portugais – d'où la nécessité de consulter ces données avec précaution.

connaît, en réalité, je crois même que ce sont des déformations du dialecte lui-même par ma famille et mes cousins et toute ma famille ». À travers son geste, particulièrement expressif, qui renvoie à l'intimité, et l'insistance sur le vocabulaire de la famille (« familiers », « cousins », « famille » à deux reprises et renforcé par l'adjectif « toute »), elle révèle l'existence d'une sorte de code cryptique, déchiffrable seulement par les initiés, parlé dans le cadre restreint du groupe, et qui compose un véritable « lessico familiare », comme dans le récit de Natalia Ginzburg⁵⁰⁹.

« **Lessico familiare** ». Que ce soit l'italien ou le dialecte, ou une déformation de l'un ou de l'autre, il s'agit davantage de mots ou d'expressions ponctuels que d'une véritable *koinè*, comme le rapportent plusieurs témoignages :

Très peu d'expressions, on disait chez moi, on ne parlait pas italien. Même mon père ne parlait pas italien. Il avait des expressions, qu'il disait en italien, mais... des termes, n'est-ce pas ? C'est ça, des termes comme ça, du quotidien. [...] Seulement... quelques mots que j'utilise comme expressions, n'est-ce pas ? « Porca miseria », « fischio »... Des choses, des mots, qu'on dit aujourd'hui, la personne ne sait même pas ce que c'est. Et on ne peut pas expliquer non plus, parce que c'est plus difficile. Alors, ce sont des expressions, des termes et des expressions. (E51)

Ils parlaient piémontais, ma grand-mère... chantait en piémontais, [...] elle parlait, [xxx], insultait, de sorte qu'il y a certains mots que nous avons incorporés familièrement ; mais pas toute la langue. Ce sont les mots qui... /// ce qui a à voir avec le cœur [*posant sa main droite sur son cœur*]: les insultes, les berceuses, toutes ces choses se sont maintenues. [...] on ne parlait pas en italien. Seulement, ma grand-mère disait certaines choses, et les reproduire, comme « *madonna porca* », ces mots qui... Ou... ma grand-mère disait [xxx], des mots comme ça, tu sais, pour insulter, pour chanter... (E32)

Certaines expressions, tu grandis en les écoutant, et tu finis par les répéter, certains mots en italien... [...] depuis « *Buongiorno* », « *Buonaserà* », « *Andiamo via* », « *Se non è vero è bene trovato* » : des mots que même parfois dans une phrase en portugais tu finis... « Ah, tu sais, j'étais tellement nerveuse, j'ai perdu la *tramontana* ! » Parfois, les gens me regardent [*mimant l'étonnement*] « Quoi, tu as perdu la *tramontana* », n'est-ce pas ? Euh... Alors, ces choses-là finissent par rester. (E54)

Dans ces trois témoignages on relève l'existence d'un vocabulaire, ou plutôt d'un répertoire de mots et d'expressions hérité au contact des membres de la famille, comme un legs qui « reste » (E54) et « se maintient » (E32) parce qu'il est « répété » (E54), « reproduit » (E32). À force de mimétisme, il en est devenu si courant, naturel et spontané qu'il en est « incorporé » (E32) : il peut s'agir simplement de « termes du quotidien » (puisque c'est

⁵⁰⁹ Natalia Ginzburg, *Lessico familiare*, Turin, Einaudi, 1999 (3^{ème} éd.), 261 p.

surtout le langage du quotidien qui s'est conservé à travers l'émigration), d'expressions banales de salutations, de proverbes, mais aussi (ce que révèle l'adjectif « incorporé »), d'un langage lié à la profonde intimité de l'individu qui l'utilise comme « expression » – dans le double sens du terme : comme une tournure particulière, mais aussi pour « exprimer » ses émotions et « ce qui a à voir avec le cœur » (et le geste de S. Gómez (E32) rejoint ici celui, évoqué plus haut, de A. Negri (E21), pour désigner l'intériorité) : lors de plusieurs entretiens justement (E18, 28, 40), nous avons observé chez les informants un glissement subtil et souvent inconscient, que les linguistes nomment *code-slapping*, de l'espagnol ou du portugais vers l'italien, qui ressurgit spontanément dans le discours à l'évocation de certains personnages chéris (père, grand-père), d'anecdotes particulières du passé (B. Marchesin (E37) passe alors soudain du portugais au dialecte de Vénétie), ou quand la charge émotionnelle est forte, l'italien ou le dialecte se prêtant mieux à l'expression d'un large éventail de sentiments : la colère (E33), la dispute (E39), au moyen des « insultes » (E32) et des jurons (« porca miseria » (E52), « madonna porca » (E32), « vaffanculo » (E36)), la nervosité (E54)⁵¹⁰ ; mais aussi, l'affection, la douceur et la tendresse des « berceuses » (E32), l'italien se prêtant, de par sa musicalité, au chant : de nouveau, comme nous l'avions vu plus haut, la mémoire de la langue est associée à des sons, et des mots particulièrement expressifs, comme « fischio » par exemple, qui est presque onomatopéique.

C'est « en écoutant », en intériorisant et en mimétisant ce langage que ces descendants l'absorbent et le perpétuent jusqu'à ce qu'il en perde même toute signification et ne fonctionne plus que comme une sorte de *private joke* pour les initiés à même de le comprendre, et une source d'« étonnement » pour les autres, à qui il devient difficile de l'expliquer (E51) : l'usage d'expressions en italien ou en dialecte pourrait ainsi marquer une nouvelle séparation, ou distinction, entre ceux qui font partie du groupe (la famille, la communauté⁵¹¹) des Italo-descendants, maîtrisant ce code linguistique, et ceux qui n'en sont pas et ne peuvent donc accéder à ce degré de compréhension. L'italien ou le dialecte seraient ainsi réservés à une communication interne, avec certaines personnes spécifiques, dans le

⁵¹⁰ Selon Bob De Jonge (« Influenze della lingua italiana sullo spagnolo del Río de la Plata », in Bob de Jonge, Walter Zidaric (dir.), *L'Italie et L'Amérique Latine: migrations, échanges, influences, interférences*, Nantes, CRINI, 2011, p. 67) en effet, le champ sémantique des emprunts de l'espagnol du Río de La Plata à l'italien reflétait la position initiale des immigrants italiens dans la société *rioplatense* : l'italien a ainsi laissé une quantité importante d'insultes et de termes liés à la criminalité, à la délinquance, au jeu et à la prostitution, que l'on retrouve en particulier dans le *lunfardo* (argot populaire des faubourgs de Buenos Aires) des *letras de tango* (chansons des paroles de tango). Voir également à ce sujet les travaux fondamentaux de Giovanni Meo Zilio dans *El elemento italiano en el habla de Buenos Aires y Montevideo*, Firenze, Valmartina, 1970, 183 p., et « Jergalismos italianos en la "giria" brasileña y su relación con el lunfardo argentino », in *Philologica hispaniensa in honorem Manuel Alvar*, Madrid, Gredos, 1983, p. 425-435) ainsi que, plus récemment, Ulysse Le Bihan, *Italianismos en el habla de la Argentina: herencia de la inmigración italiana: cocoliche y lunfardo*, Master de Langue Espagnole, Université d'Oslo, 2011, 164 p.

⁵¹¹ Qui, selon G. Seyferth (« As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », *op. cit.*, p. 165), sont « la plus importante institution transmettrice de valeurs ethniques, surtout de la langue maternelle ».

cadre intime de la famille, comme l'explique M. Bocchi (E57) : « J'aimais parler italien, avec ma *nona*. Parce que je croyais, quand j'étais petit, que les choses avaient deux noms : alors comme ça, je devais parler avec mon père, ma mère, d'autres personnes, si je voulais une chose, je disais "verre" ; mais avec ma *nona*, il fallait dire "bicchiere", parce que c'était ce qu'elle comprenait. Alors pour moi... je ne savais pas que je parlais deux langues ». Bilingue à son insu, M. Bocchi était pourtant bien conscient de la langue qu'il devait convoquer en fonction de son interlocuteur, réservant l'italien à sa grand-mère (à la fois comme signifié et comme signifiant, puisque le mot « grand-mère » est, dans ce témoignage, justement en italien) tandis qu'il utilisait le portugais pour communiquer avec ses parents et d'« autres personnes ». Cette distinction était souvent opérée au sein même des familles, où l'italien ou le dialecte n'était réservé qu'à certaines fonctions (se disputer, communiquer en secret) exclusives des adultes, comme en témoignent plusieurs des Italo-descendants que nous avons rencontrés (E30, 31, 33, 34, 39, 56) : « Dans l'une des maisons de, de ma grand-mère maternelle, en suivant le côté paternel, elles parlaient le piémontais, le dialecte. Généralement, quand elles voulaient se raconter des choses entre femmes, qu'elles ne voulaient pas que les enfants écoutent ». L'italien, ou plutôt, dans tous les cas mentionnés, le dialecte, devient alors la langue du « secret », entourée de silences (et il n'est peut-être pas anodin, justement, que ce soit l'expression « *state 'ccito* » qui soit mentionnée – voir *supra*, 0), et qui relève d'une sorte de tabou.

ii. Une langue refoulée

Le dialecte et l'italien furent ainsi peu à peu cloisonnés à l'intérieur des murs domestiques, soumis à des restrictions et des interdits qui contribuèrent à leur dilution et à leur effacement progressif.

Interdiction. Le premier degré d'interdiction, consistant à prohiber l'usage du dialecte, a pu être imposé, dans certains cas, par une instance scolaire, au nom de la suprématie de l'italien sur le dialecte, comme les politiques éducatives émanées des ministères italiens le préconisaient dans un but d'unification nationale. En effet, comme le résume Anna Ascenzi,

la scuola – quella elementare e popolare e quella secondaria riservata alle élites – ha esercitato soprattutto a partire dai primi del Novecento, e poi in maniera più accentuata ed organica nel periodo fra le due guerre mondiali, un'indiscussa e

fondamentale opera di omogeneizzazione e di veicolazione di valori fondativi e dei modelli comportamentali che da essi discendevano, operando non tanto in funzione del graduale superamento delle più circoscritte microappartenenze (familiari, locali, ecc.) quanto al fine di rendere possibile la convivenza (o almeno la non conflittualità) di queste ultime con la più generale identità nazionale.⁵¹²

De nombreux auteurs (entre autres, G. Seyferth, Thales de Azevedo⁵¹³) ont ainsi insisté sur le rôle fondamental des écoles italiennes à l'étranger, malheureusement soumises aux ressources (financières et humaines) des communautés qui souvent s'organisaient elles-mêmes pour trouver des professeurs et faire fonctionner ces écoles, sans aide quelconque de l'État italien. Ces écoles ont ainsi œuvré à forger une langue nationale unie à travers les frontières, et l'italien enseigné était (et est toujours) l'italien standard, comme en témoignent A. et C. Benedini (E28) : « le dialecte, non, nous l'avons éliminé à partir du moment où notre professeur nous a dit non, le dialecte ici ça ne va pas ».

Le deuxième degré d'interdiction fut, simultanément à l'effort de cohésion nationale et linguistique fourni par l'Italie (et en particulier par le régime fasciste), les politiques de nationalisation à l'œuvre en Argentine et, de manière plus violente, au Brésil au moment de l'Estado Novo, sous la présidence de Getúlio Vargas. Ce dernier, arrivé au pouvoir en 1934, dans un contexte de crise économique et sociale, prônait un Etat centralisé, basé sur un exécutif fort et des mesures populistes. Face aux tensions qui déchiraient l'Europe pliant progressivement sous le joug des totalitarismes, redoutant l'invasion de la « cinquième colonne », Vargas prit toutes sortes de mesures à l'encontre des populations étrangères (en particulier italiennes, mais aussi allemandes) installées au Brésil, visant à étouffer les marques de culture, et donc, les ferments éventuels de fascisme et de nazisme. Les années 1930 coïncidèrent en effet avec un contexte politique d'homogénéisation nationale, via des « campagnes de nationalisation » dans les écoles et d'interdiction des pratiques culturelles et linguistiques. A. Trento⁵¹⁴ relève ainsi l'effondrement des écoles élémentaires italiennes au Brésil (qui ne comptaient plus que 13 000 inscrits en 1930, contre 23 000 en 1913) dû à deux facteurs : d'une part, la plus grande diffusion de l'instruction assurée par les structures scolaires brésiliennes, qui remplacèrent progressivement les écoles italiennes ; d'autre part, l'inquiétude des autorités brésiliennes face à l'enrôlement politique et l'éducation mussolinienne pratiqués dans ces écoles, qui furent peu à peu démembrées.

⁵¹² Anna Ascenzi, *Metamorfosi della cittadinanza. Studi e ricerche su insegnamento della storia, educazione e identità nazionale in Italia tra Otto e Novecento*, Macerata, Eum, 2009, p. 10.

⁵¹³ G. Seyferth, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », *op. cit.* ; Thales de Azevedo, *Italianos e gaúchos. Os anos pioneiros da colonização italiana no Rio Grande do Sul*, Porto Alegre, A Nação/Instituto Estadual do Livro – DAC/SEC, 1975, 310 p.

⁵¹⁴ A. Trento, « L'assimilazione degli italiani in Brasile », *op. cit.*

En 1938 en effet, une série de lois nationalistes visa à fermer les sections des partis politiques étrangers au Brésil et instaurer des limites aux écoles et associations des immigrés. Les mesures se durcirent en 1942, suite à l'entrée en guerre du Brésil aux côtés des Alliés, avec la promulgation de lois décrétant la fermeture des écoles et associations étrangères, la suppression des journaux en langue étrangère, la confiscation des biens, et l'interdiction pour les étrangers de parler en public leur propre langue⁵¹⁵, comme le rappelle A. Fantini Medeiro (E52) :

Mon père d'ailleurs, dès que... que la seconde guerre [mondiale] a fait irruption, je ne sais pas exactement en quelle année c'était, mais je sais que... dans les années 1940 tout ça c'était en ébullition, n'est-ce pas ? Alors il m'interdisait de parler italien hors de la maison, quoi ce soit [xxx] : « Tu ne me parles pas italien. » Parce qu'avec lui je disais « *Buongiorno* », « *Buona notte* », des choses comme ça, n'est-ce pas ? « *Papà questo, Papà quello* », mais : « Tu ne parles pas italien dehors, rien ! Sinon, on vient tout de suite m'arrêter, parce que je suis la cinquième colonne ». Il était... L'Italien était très mal vu, n'est-ce pas ? L'Allemand pire encore, mais l'Italien aussi. Il y avait beaucoup de perséc // persécution... je ne crois pas qu'il y ait eu de persécution proprement dit ; mais il y avait de la discrimination. Oui. À cette époque-là c'était assez difficile d'être italien, ou d'être allemand.

Le père de A. Fantini Medeiro avait tant et si bien intériorisé l'étiquette de « cinquième colonne » qu'on lui avait collée qu'il utilise l'indicatif présent « je suis », et obéit malgré tout à l'interdiction de parler italien. Les Italiens ressentaient le préjugé à leur encontre, comme le montrent les phrases « l'Italien était très mal vu », « c'était assez difficile d'être italien » : même si elle corrige le nom « persécution » en « discrimination », moins violent, A. Fantini Medeiro n'en dénonce pas moins une attitude de rejet. A. Trento⁵¹⁶ reconnaît également qu'il n'y eut pas de véritable « ostracisme » à l'égard des Italiens, qui furent mieux traités que les Allemands et les autres ressortissants des pays de l'Axe (car ils étaient intégrés depuis plus longtemps, et plus proches culturellement des Brésiliens), mais que le ressenti fut celui d'une discrimination, suscitant la peur d'être « arrêté » par les autorités brésiliennes, qui apparaissent également sous un jour répressif dans ce témoignage d'A. Maschio (E48) :

il y a eu une... une époque de répression à l'ère Vargas en 1930, n'est-ce pas ?, une nationalisation très forte, n'est-ce pas, et à cette époque-là, après la seconde guerre mondiale, aussi, cette question de parler une autre langue a été beaucoup étouffée. Alors, euh... Les ancêtres racontent [...] qu'ils se sont sentis pressonnés, pour ne plus

⁵¹⁵ Dans l'Etat de l'Espírito Santo, le décret-loi n. 9.255, du 13 avril 1939 fut encore plus drastique, interdisant la réalisation en langue étrangère non seulement de l'enseignement, mais de toute « écriture de livres, règlements, inscriptions, plaques, affiches, avis, instructions et de toutes les publications scolaires » ainsi que de cultes religieux dans les langues maternelles des colons, à l'intérieur des écoles et au-dehors, dans les églises et même à l'intérieur des maisons.

⁵¹⁶ A. Trento, « L'assimilazione degli italiani in Brasile », *op. cit.*, p. 252.

parler le... la langue de Vénétie. Alors.. Il y a même une dame qui était enseignante, elle raconte un trajet, quand ils marchaient dans la rue principale de la colônia, et passaient devant la délégation, ils disaient des mots en portugais : « *caderno* », « *lápiz* », « *caneta* », « *escola* »... Pour que les policiers ne voient pas // voient qu'ils savaient parler portugais, n'est-ce pas ?

L'unité politique et la cohésion nationale promues par l'Estado Novo de G. Vargas auraient ainsi eu pour conséquence l'effacement des pratiques culturelles et linguistiques étrangères : au vocabulaire de la « pression » (« répression », « pressions », « étouffée ») utilisé ici, Maria O. Payer⁵¹⁷ fait écho en parlant d'« *integração forçada* » (« intégration forcée »), de « *silenciamento* » (« mise sous silence »), voire d'« *apagamento* »⁵¹⁸ (« effacement ») : « Le processus d'homogénéisation linguistique et culturelle – dans le sens d'effacement de la mémoire historique des immigrants par rapport à leurs lieux d'origine – pousse de cette façon les immigrants de cette période à accélérer leur adaptation au pays et à la langue du Brésil, comme cible de techniques précises de nationalisation ».

En 1938 fut ainsi lancée la « Campanha de Nacionalização do Ensino Primário » dans les foyers de colonisation étrangère, une entreprise qualifiée par Fernando Duarte Rabelo, alors Secrétaire à la Santé et à l'Éducation, de « *grande obra de brasilidade* » (« grande œuvre de brésilianité ») : elle visait à imposer l'enseignement du portugais là où subsistaient des écoles italiennes, allemandes, japonaises, etc., et était accompagnée de législations en vigueur aux niveaux municipal et local, afin de punir les infractions. De même que les petits Bigoudens du début du XX^{ème} siècle étaient interdits de « cracher et parler Breton »⁵¹⁹, les enfants des immigrants allemands, japonais, polonais et italiens en particulier étaient contraints par la loi d'apprendre à l'école une langue qu'ils ne parlaient pas chez eux. Les campagnes reposaient sur l'interdiction de la langue maternelle des immigrants, l'obligation de l'enseignement *du* portugais et *en* portugais (avec une littérature rendant hommage à la langue portugaise comme langue nationale du Brésil), l'éducation civique, l'histoire du Brésil et la réalisation de rituels civiques scolaires et communautaires – d'autant plus difficile pour des enfants dont ce n'était pas la langue maternelle, comme le rappelle E. Zulio (E40) : « Mais nous, le portugais, nous avons beaucoup souffert, avec la langue, à cause de, du fait qu'à la maison nous parlions le dialecte de Vénétie. [...] Nous avons souffert au collège, et j'ai redoublé deux fois ».

⁵¹⁷ Maria Onice Payer, *Memória da língua. Imigração e nacionalidade*, São Paulo, Editora Escuta, 2006, p. 103.

⁵¹⁸ Peut-être est-ce pour cela aussi que B. De Jonge, dans « *Influenza della lingua italiana sullo spagnolo del Río de la Plata* », *op. cit.*, p. 360, relève beaucoup moins d'emprunts à l'italien dans le portugais que dans l'espagnol – outre un plus grand métissage culturel et une dilution plus importante de la culture italienne parmi les nombreuses autres ethnies au Brésil qu'en Argentine.

⁵¹⁹ Voir Pierre J. Hélias, *Le cheval d'orgueil : Mémoire d'un Breton du pays Bigouden*, Paris, Plon, 575 p.

Pour éviter cette souffrance à leurs enfants, et faciliter leur intégration, certains parents eux-mêmes s'auto-censuraient, comme on l'a vu plus haut, en ne leur parlant ni dialecte ni italien (langues qu'ils utilisaient uniquement pour communiquer avec certains adultes), comme le rappelle O. Schiavoni (E55) : « Mon père n'a jamais laissé ma mère parler italien avec nous ; parce qu'il avait peur que ça gêne notre alphabétisation ». C'est ce que nous définissons comme le troisième degré d'interdiction, non pas imposé de l'extérieur par les instances scolaires italiennes ou les autorités argentines ou brésiliennes, mais de l'intérieur, au sein même des familles, de l'initiative des parents étrangers, dans un but d'assimilation.

Rejet

E. Vassallo – Mon papa et ma maman [...] parlaient... entre eux, mais nous toujours, nous ils nous ont toujours parlé espagnol, et à l'école, et... [...]

N. Vassallo – Ils parlaient beaucoup en piémontais, énormément. Nos enfants à nous, par contre, ils ne comprennent rien, nous, on pige quelque chose.

E. Vassallo – Aujourd'hui par contre non, aujourd'hui par contre non... Ici c'est /// ici dans ce coin c'est presque perdu.

E. et N. Vassallo (E27) témoignent ici du choix de leurs parents de ne leur parler qu'espagnol. Leur dialogue illustre bien la progressive « perte » et dilution du dialecte à travers les générations, de la pratique intensive (« ils parlaient beaucoup en piémontais, énormément »), à la compréhension approximative (« nous, on pige quelque chose »), et enfin à l'incompréhension totale (« nos enfants à nous, par contre, ils ne comprennent rien ») : la gradation des adverbes et compléments d'objet « énormément » à « quelque chose » puis « rien », parallèlement à celle des verbes « parler », « piger » et « ne rien comprendre » est ici particulièrement efficace pour retracer ce que M. Marica (E11), Adjoint de l'*Istituto Italiano di Cultura* de Buenos Aires, analyse comme un « processo storico che ha portato per varie ragioni all'assimilazione in questo Paese di arrivo e al distacco abbastanza radicale dalla lingua di appartenenza ». Dans cette dernière phrase, il est intéressant que « l'assimilation » et le « détachement radical de la langue d'appartenance » soient mis, au moyen de la conjonction de coordination « et », sur un même plan syntaxique, comme si l'un équivalait à l'autre. Ce renoncement à la langue d'appartenance a aussi pu être inspiré par une certaine forme de honte (cette « italo-phonie honteuse » que J.-C. Vegliante décrit pour la France⁵²⁰), propre à l'immigré, pour un mode d'expression, que ce soit l'italien ou, plus encore, le dialecte, qui trahit son origine sociale modeste, comme l'explique D. P. Ruffa (E11). Il est intéressant de remarquer que, selon cette explication, les immigrants italiens en Argentine

⁵²⁰ J.-C. Vegliante, « L'italien : une italo-phonie honteuse », *op. cit.*

auraient d'une certaine manière court-circuité l'italien, passant immédiatement du dialecte (langue non prestigieuse) qu'ils parlaient chez eux en Italie, à l'espagnol (« lingua d'uso ») qu'ils apprirent en Argentine – cela dans un souci d'intégration, d'« insertion » dans la société plus rapide et « efficace », profitable surtout à leurs enfants. D. Cannova (E12) fait à Córdoba le même constat : « Il faut dire que ces gens ont perdu complètement, dès le début, la langue. Je pense qu'ici il s'est passé un peu ce qui s'est passé dans d'autres réalités : ils ont été assimilés au niveau linguistique, donc l'espagnol, c'est la langue véhiculaire par excellence ». Le participe passé « perdu » apparaissait déjà plus haut dans le témoignage d'E. Vassallo, tandis que le verbe « perdre » est également employé à l'infinitif par A. Maschio (E48) et L. Di Greco (E56), et au gérondif par A. Salvay (E36) ; il est intéressant alors de le mettre en perspective avec les analyses de notre troisième partie concernant l'enrichissement matériel et social des Italiens et de leurs descendants en Amérique Latine : sans vouloir extrapoler, il nous semble que l'acquisition d'une propriété, d'un patrimoine et d'un statut social va de pair avec la dépossession de la langue et de la culture d'appartenance (que ce soit le dialecte ou l'italien), comme si l'intégration dans un pays et une société exigeait de leur rendre, outre un effort fourni par le travail, les études et l'épargne, un tribut linguistique et culturel. Cette « perte » est de surcroît parfois « radicale » (comme le suggèrent, dans l'observation de D. Cannova, l'adverbe « complètement » et l'indication temporelle « dès le début »), et elle entraîne l'« élimination » (pour reprendre le verbe employé *supra* par A. Benedini (E28)) d'une langue au profit d'une autre – si radicale et violente qu'elle prend même parfois la forme du « rejet » :

Je crois que le fait que je n'aie jamais appris l'italien est un détail marquant [-], ou à vrai dire, j'ai appris l'italien, mais je n'ai jamais pu l'assimiler, comme ma seconde langue, paternelle. [...] Je crois que c'est parce qu'il s'était formé quelque chose à l'intérieur de moi qui rejetait, euh, en partie, l'italien – je dis en partie, parce qu'il n'y a jamais eu de rejet frontal de tout l'italien.

Comme on l'a vu plus haut, O. Mancinelli (E23) s'est longtemps opposé à tout ce qui représentait l'Italie, comme une étape de sa construction en tant qu'adulte, et en tant qu'Argentin, en opposition à son père italien. Le rejet de la langue paternelle s'intègre à cette démarche, et il est intéressant qu'il utilise à propos de l'italien le verbe « assimiler » qui, plus haut, était employé plutôt pour les « langues véhiculaires » adoptées par les immigrants pour s'intégrer plus rapidement – comme si, finalement, la langue italienne était devenue pour lui un corps étranger : la perspective s'en trouve inversée, caractéristique des deuxièmes générations nées et enracinées dans le pays d'accueil. Néanmoins, de son propre aveu, O. Mancinelli reconnaît que ce rejet ne fut jamais « frontal », mais bien plus subreptice, comme

« quelque chose à l'intérieur de [lui] » : la question le touche en effet au cœur de son intimité et de son identité, qui sont sans cesse en évolution, comme le restitue le verbe « former », qui indique une transformation dans la durée. Ce rejet de l'italien par O. Mancinelli, bien que brutal par la force sémantique du « rejet » (verbe et substantif), n'aurait donc pas été immédiat, ni « total », mais bien plutôt progressif, et partiel.

Ainsi, la disparition de l'italien et du dialecte advient de manière plus subtile, en parallèle à l'adoption de l'espagnol ou du portugais qui, tel un cheval de Troie, pénètre et s'installe dans les pratiques linguistiques, jusqu'au plus profond des êtres, même dans l'espace le plus « intérieur », intime et secret qui est celui des pensées, et des rêves : G. Rizzo Schiavoni (E49), arrivée très jeune en Italie, avoue par exemple, au bout de « soixante ans au Brésil, et treize en Italie », rêver en portugais plutôt qu'en italien. Le temps passé dans un pays ou dans l'autre fait pencher la balance dans un sens ou dans l'autre et, comme dans un système de vases communicants, une langue en remplace peu à peu une autre, par un effet de contagion, dû à « un contact [...] très intense » (E40), à une « exposition » permanente : « Mais ils ont aussi perdu [l'italien] peu à peu avec le temps, à cause de l'exposition à tous ces *media*, à toute cette télévision, à toute cette radio, à tout ce portègne, ici en Argentine ». L'assimilation s'opère ainsi par absorption progressive (comme le suggère l'indication temporelle « peu à peu, avec le temps » et, en espagnol, l'usage du gérondif) de la langue véhiculée par cet environnement hispanophone, ou lusophone. Tels des caméléons, les immigrés, qu'ils fussent italo-argentins, franco-argentins, germano-argentins (E11), italo-brésiliens ou hispano-brésiliens⁵²¹, se sont donc empressés d'adopter l'espagnol, ou le portugais, comme « langue de communication » (E33) avec le reste de la société, mais aussi au sein des familles, surtout dans le cas de mariages inter-ethniques⁵²², comme l'explique A. Maschio (E48) : « Mon père, il parlait le dialecte de Vénétie, il le parlait avec ses parents, ses frères, mais quand il s'est marié, ma mère, elle est... brésilienne, elle n'est pas italienne ; [...] même si elle comprenait quelque chose, elle ne parlait jamais ; alors dans cette, ce type de relation, n'est-ce pas ?, où le mariage de certains dans la famille, n'est pas italien, ce lien, se perd ».

G. Seyferth⁵²³ relève ainsi que « les arguments en faveur de l'endogamie sont relatifs à la fonction de la famille comme transmettrice de la langue [...] pour les descendants ». À l'inverse, adopter l'espagnol ou le portugais signifiait pour les immigrés, ainsi que pour leurs

⁵²¹ Au Brésil, les Italiens et les Espagnols auraient été plus à même de s'assimiler linguistiquement que les Allemands et les Japonais : voir Giorgio Mortara, « Immigration to Brasil: some observations on the linguistic assimilation of immigrants and their descendants in Brazil », in *Cultural Assimilation of Immigrants*, supplément de *Population Studies*, mars 1950, p. 39-44.

⁵²² M. Szuchman, « The Limits of the Melting Pot in Urban Argentina: Marriage and Integration in Córdoba, 1869-1909 », *op. cit.*

⁵²³ G. Seyferth, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », *op. cit.*, p. 166.

enfants, s'intégrer à la société locale et se construire une identité argentine, ou brésilienne, comme en témoigne L. Di Greco (E56) :

J'entendais peu de dialecte, le dialecte s'est perdu, justement parce que dans ce cas, j'étais la fille d'un type qui devait se construire une identité brésilienne [...] Les grands-parents que j'ai de Vénétie et de, de... de Naples, ils étaient déjà... C'étaient les enfants, n'est-ce pas ? Moi je suis l'arrière-petite-fille, alors c'est une chose qui s'est déjà diluée. [...] Je crois que... mais je crois que c'est ma caractéristique, personnelle. Parce que j'avais cette spécificité de gens qui étaient en train de construire une identité brésilienne.

Ici aussi, l'on retrouve l'image de la « perte » (qui est dans ce cas rendue à travers la métaphore de la « dilution ») progressive (comme le suggère de nouveau l'usage du gérondif) du dialecte à travers les générations, des arrière-grands-parents à l'arrière-petite-fille, et ce, jusqu'à l'effacement et l'oubli. Les statistiques que nous avons recueillies (voir Tableau 11 *supra*) ont en effet montré, en majorité, une large ignorance de la langue italienne et du dialecte (49,4% des Italo-descendants interrogés disent avoir un niveau nul en italien, et 77,5% en dialecte). Pourtant, dans nos statistiques, il semble que la possession de la *doppia cittadinanza* marque une différence notable dans le niveau estimé en italien : les Italo-descendants possédant la *cittadinanza* sont plus nombreux que ceux qui ne la possèdent pas à déclarer un niveau « excellent » (10,1% contre 1,2%), « bon » (17,7% contre 4,9%), et « basique » (35,4% contre 22,2%) ; inversement, l'écart se creuse dans la catégorie « nul » (31,6% seulement contre 66,7%, soit un écart d'environ 35 points). Cette différence est moins marquée pour le dialecte, mais elle apparaît également. Toutefois, nous ne pouvons pour autant en déduire que la *cittadinanza* est un facteur de conservation de la langue, puisque d'autres variables (âge, degré de génération, niveau de revenus, de scolarité, occupation professionnelle, etc.), dont nous n'avons pas tenu compte dans ces résultats très sommaires, peuvent expliquer cette différence. Comme le résume D. P. Ruffa (E11), la problématique de la langue est « très complexe » : car malgré ces interdictions et cet effacement, la langue a pu dans certains cas survivre, clandestinement, et ressurgir ces derniers temps avec davantage de force et de vivacité.

iii. Une langue réappropriée

Bien que nécessaire (qu'il fût forcé ou spontané), l'abandon de l'italien et du dialecte ne fut pas total et, nous l'avons vu, certains mots et expressions ont survécu aux interdictions ;

si quelques uns sont en effet restés tels quels, fidèles à la langue de Dante ou du *paese*, il n'est pas rare que, s'agissant de traditions orales, ils aient évolué au contact de l'espagnol et du portugais, donnant naissance à un langage hybride.

Hybridation. Comme l'observe G. Seyferth⁵²⁴, au Brésil l'italien et le dialecte se sont maintenus de manière plus ferme et plus longtemps dans les communautés isolées du milieu rural qu'en milieu urbain, où les immigrants et leurs descendants se trouvaient davantage exposés au portugais. Néanmoins, il se transforma à cause des mesures de nationalisation, mais aussi, comme l'explique Mário Bonatti, de l'évolution naturelle de la langue : « Le changement qui s'est opéré dans le dialecte de Pomeranos est normal et universel. Il est advenu au Brésil comme à Trento, et il a pu être accéléré par l'environnement nouveau de Pomeranos face aux nouveautés culturelles qui y étaient rencontrées »⁵²⁵. M. Bonatti réalisa en effet cette étude dialectologique en Italie et au Brésil, sur le problème des « langues en contact » dans une perspective ethno-linguistique, ou de linguistique anthropologique, en comparant le dialecte trentin parlé à Trento avec le même dialecte parlé dans le Santa Catarina, au Brésil, entre 1956 et 1961, à travers l'examen des phénomènes phonologiques principalement (les questions de lexique, morphologie et syntaxe ayant été à peine abordés)⁵²⁶. Il en conclut que les évolutions ne touchèrent pas à la structure profonde de la langue, en raison d'une inertie structurelle ; mais que le contact avec le portugais modifia considérablement le lexique et certains segments de la structure phonologique, comme le constate également (bien que de manière uniquement intuitive et en rien scientifique), A. Salvay (E36) : « Il y a beaucoup de mots, je ne me rappelle pas, y compris beaucoup de mots qui se sont peu à peu modifiés [...], la manière de parler, la phonétique ». Ici aussi, l'usage du gérondif en espagnol suggère que cette modification fut progressive ; et, de nouveau, elle semble marquer davantage l'aspect sonore de la langue : l'italien ou le dialecte transparaîtraient ainsi davantage à travers l'« accent » que les mots, ainsi que le constatent E. Zulio (E40) et M. Bocchi (E57) :

Il y a une façon assez italianée [*sic*] de parler. Je crois que, ici à São Paulo, le portugais qui se parle ici, l'accent qu'il y a ici à São Paulo, c'est un accent qui a eu une forte influence de l'italien. Parce que, au début du siècle, São Paulo avait plus

⁵²⁴ G. Seyferth, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », *op. cit.*, p. 163.

⁵²⁵ Mário Bonatti, *Aculturação Lingüística numa colônia de imigrantes italianos de S. Catarina, Brasil (1875-1974)*, São Paulo, Faculdade Salesiana de Filosofia, Ciências e Letras de Lorena, Instituto de Estudos Históricos do Vale do Itajaí de Blumenau, 1974, p. 88.

⁵²⁶ Voir également Nevton Bortolotto et Antonella Cancellier, « Espressioni linguistiche venete concomitanti con espressioni gestuali in una comunità venetofona del Brasile meridionale (Nova Veneza, stato di Santa Catarina) », in J.-C. Vegliante (dir.), *Lectures du geste. Contributions au colloque d'Urbino (oct. 1988)*, *op. cit.*, p. 73-80.

d'Italiens que de Brésiliens. Alors il est impossible que ça n'ait pas laissé une marque dans la... l'accent. [...] Eux, ils trouvent très drôle le « r » [*roulant le r*], n'est-ce pas ? Parce que je n'arrive pas à dire par exemple « *rato* », « *carro* » [*sans rouler le r*] : si je parle comme ça, ça sonne totalement... artificiel. Alors quand je dis « *carro* » [*roulant longuement le r*], ils disent : « Combien de “r” a cette voiture ? », je dis : « *vá...* », ils n'arrêtent pas. Mais c'est une chose un peu, vois-tu, qui... qui n'est pas très commune, n'est-ce pas ? Le reste du Brésil, je crois que seulement dans le Rio Grande do Sul on parle comme ça, parce qu'il y a eu aussi une immigration italienne très forte, la proximité de la frontière avec le... l'Argentine, car en espagnol aussi il y a ce « r », le castillan aussi a ce « r », mais ça c'est un « r » que... que je disais et je ne me suis jamais rendu compte que je le disais, n'est-ce pas ? Et alors ils ont commencé à se moquer.

Si l'accent de M. Bocchi suscite parfois le rire et la moquerie taquine de son entourage non-italien face à cette « drôle » de prononciation, c'est parce qu'il le caractérise, le « marque » comme descendant d'Italiens, étant tellement « incorporé » (pour reprendre un adjectif employé plus haut) qu'il en devient naturel, spontané, inévitable même, puisque le contrarier « sonne totalement artificiel » ; preuve en est peut-être, en l'occurrence, la réponse (« *vá...* ») qui jaillit de ses lèvres et qui nous semble le début (auto-censuré) d'un célèbre juron italien...

Le portugais, sous l'« influence » de l'italien, absorbant ses sonorités et celles de l'espagnol parlé en Argentine, se trouve alors, du fait de ces contacts, modifié, « italiané » pour reprendre l'adjectif employé par M. Bocchi : il n'est en effet pas anodin que ce soit un néologisme qui qualifie cette « façon de parler » résultée du croisement synergique des deux langues, qui caractérise et révèle intrinsèquement l'identité du locuteur. Reprenant la pensée de Mikhaïl Bakhtine, Ulf Hannerz⁵²⁷ décrit l'hybridation linguistique comme « la coexistence de deux langues, deux consciences linguistiques, même à l'intérieur d'un seul discours, l'une commentant l'autre, toutes deux se démasquant mutuellement, créant des contradictions, des ambiguïtés, des ironies ». Et peut-être justement cet adjectif « italiané » résulte-t-il en effet d'une forme d'auto-dérision ironique, qui prend à sa charge la caricature de l'Italien qui parle avec les mains et roule les « r », assez répandue en Amérique Latine (et ailleurs) où elle suscite le rire et la moquerie ; ou tout simplement d'une interaction dynamique et « mutuelle » entre les deux langues qui s'influencent réciproquement au point que l'on ne sait plus si c'est l'italien qui influence le portugais (comme M. Bocchi l'explique) et l'espagnol ou, au contraire, l'espagnol et le portugais qui modifient, « déforment », et « argentinisent » l'italien (comme le suggère M. Manocchio (E26)) ; ou encore, les deux langues qui évoluent ensemble vers une nouvelle « frontière » (dans le sens espagnol de *frontera* : espace vierge à conquérir) linguistique : comme le soulignait M. Bonatti, l'environnement sud-américain a rendu

⁵²⁷ U. Hannerz, « Fluxos, fronteiras, híbridos: palavras-chave da antropologia transnacional », *op. cit.*, p. 26.

nécessaire, pour les immigrés italiens et leurs descendants, la création d'un vocabulaire spécifique pour décrire cette nouvelle réalité – lexique souvent issu d'une contamination de l'italien, de ses variantes dialectales, de l'espagnol, du portugais, et des langues indigènes locales (tupi, guaraní, etc.)⁵²⁸.

Il en résulte, en Argentine aussi, un « espagnol très croisé » (E33), généralement appelé *cocoliche*⁵²⁹, comme le rappelle G. Silva (E18) avec un geste extrêmement significatif : « parce qu'ils ne te parlent pas non plus en italien, ils te parlent en *cocoliche*, mi-argentin, mi-italien [*croisant les bras l'un après l'autre*] ». Les bras de G. Silva se croisant miment ainsi les langues qui se mêlent, donnant naissance à un nouveau langage, le fameux *cocoliche*, lui aussi cible de caricatures dans le théâtre, la chanson et la littérature argentins. La confusion est telle qu'elle provoque même parfois des barbarismes qui peuvent donner lieu à des contre-sens : « je les gardais, les regardais pardon – je confonds toujours, parfois, l'italien et l'espagnol – je les regardais »⁵³⁰, explique R. Mancinelli (E22), fusionnant dans « *guardaba* » le sens du verbe « *guardare* » en italien avec la conjugaison de l'imparfait de l'indicatif en espagnol (« -aba ») ; mais « *guardar* » en espagnol a un autre sens, puisque « garder » et « regarder » (« *guardare* » en italien) se traduit par « *mirar* » : R. Mancinelli s'auto-corrige ici aussitôt, consciente de son erreur, mais cette greffe de l'espagnol sur l'italien est assez symptomatique des interférences générées par la proximité de l'italien et du castillan qui, selon B. De Jonge⁵³¹, est l'une des raisons pour lesquelles les Italiens émigrés en Argentine, et dans la région du Rio de La Plata, adoptèrent rapidement l'espagnol, tout en pratiquant ce que M. Bonatti⁵³², dans le contexte lusophone, qualifie de « bilinguisme généralisé » :

De l'analyse de la dynamique du processus d'acculturation, l'on peut déduire que la plus grande force d'innovation fut l'emprunt pur et simple au portugais avec les adaptations structurelles nécessaires. La situation maintenant est celle d'un

⁵²⁸ B. De Jonge, dans « Palabras de viaje: influencia del italiano en el portugués de Brasil », in *Estudios Ibero-Americanos*, vol. 38, n. 3-supplément, 2012, p. 352, explique qu'au Brésil, le portugais imposé par les colons fonctionna comme superstrat, langue dominante qui exerçait une forte influence sur la langue indigène, de substrat, auxquelles il emprunta les termes qu'il ne possédait pas pour désigner les réalités (surtout de la faune et de la flore) de ce nouveau paysage.

⁵²⁹ Pour B. De Jonge (*ibid.*, p. 348), le *cocoliche* serait une variante intermédiaire des dialectes italiens et hispaniques née dans un contexte particulier, celui de la région du Rio de La Plata, où l'immigration en provenance d'Europe Latine fut importante : le castillan et l'italien sont des langues si génétiquement liées qu'au début, les différents groupes d'immigrés (Espagnols, Galliciens, Italiens de différentes régions d'Italie) parvenaient à se comprendre sans avoir besoin de changer de code. Le *cocoliche* serait donc davantage un *pidgin* qu'une langue créole, raison pour laquelle il n'est jamais devenu une langue maternelle de manière stable.

⁵³⁰ En espagnol : « yo las guardaba, las miraba perdón – siempre confundo, a veces, el italiano y el español – yo las miraba ».

⁵³¹ B. De Jonge, « Palabras de viaje: influencia del italiano en el portugués de Brasil », *op. cit.*, p. 348.

⁵³² M. Bonatti, *Aculturação Lingüística numa colônia de imigrantes italianos de S. Catarina, Brasil (1875-1974)*, *op. cit.*, p. 88-89.

bilinguisme généralisé, la persistance de l'« italien » étant due à des motivations d'ordre pratique⁵³³ [...] Dans le cas de Pomeranos, le fait que le locuteur trentin intercale des expressions de portugais dans la conversation normale et passe même, avec une extrême facilité, d'une langue à l'autre, est commun.

C'est cette même « facilité », agilité, que nous avons remarquée chez les Italo-descendants (E18, 28, 40) dont le discours présentait des effets de glissements d'une langue à l'autre, et qu'A. Bianco (E60) observe chez son père :

aujourd'hui, en discutant avec lui, souvent, il s'exprime, quand je parle avec lui en italien (ce qui est rare, mais on discute), quand il s'exprime en italien /// on est là en train de discuter, il va s'exprimer, c'est le dialecte qui sort. Et... ça c'est très commun, comme ça, pour eux, des Italiens, comme ça, d'ailleurs quand j'ai vécu là-bas, certaines expressions pour eux ont un sens beaucoup plus fort en dialecte que... en italien.

A. Bianco introduit ici un troisième niveau d'hybridation, puisqu'à l'interaction entre le portugais (langue qu'il parle couramment avec son père) et l'italien (langue qu'il ne parle qu'occasionnellement), s'ajoute le dialecte, qui surgit parfois au beau milieu de la conversation parce qu'il aurait « un sens beaucoup plus fort » pour exprimer certaines choses. De la même manière, O. Crea (E24) avoue : « parfois, quand je parle beaucoup italien, je commence à mettre le chant italien en espagnol [*souriant*], ça m'arrivait beaucoup quand je parlais beaucoup italien et mes expressions très italiennes me parlaient, et parfois des mots italiens m'échappent pendant que je discute. Et le sens me paraît plus riche ». On l'a vu plus haut, pour certains Italo-descendants, le recours spontané (voire involontaire, comme le suggère le verbe « s'échapper ») à l'italien ou au dialecte n'est pas qu'une simple habitude, mimétisée, incorporée, mais aussi une manière de s'exprimer plus profondément, avec plus de finesse, de « richesse », de sens, et de circonscrire leur identité.

Identification. Pour certains des Italo-descendants que nous avons rencontrés, l'italien est en effet devenu la langue privilégiée pour certaines formes d'expression, parce que plus adéquate, par sa structure, et en particulier, comme nous l'avons vu plus haut ainsi que dans le témoignage précédent (où il est question du « chant italien ») sa musicalité :

À cause de la musique, je pense plus en italien. Mes pensées sont plus en italien. Les rêves, tout incroyable que cela semble, les rêves, en italien. C'est plus /// j'ai fait de la musicothérapie. Je suis musicothérapeute, j'ai étudié la musique, je me suis formé en musique, et... j'ai étudié la musique du monde entier : la [musique] latino-américaine,

⁵³³ On l'a vu plus haut, l'italien ou le dialecte sont souvent liés à un lexique du quotidien.

la musique européenne... enfin, toutes les musiques, j'ai eu l'opportunité de faire de l'analyse musicale, euh... Mais l'italienne [-] il n'y en a pas une égale ! Parce qu'elle explore le quotidien, la vie de tous les jours... La rime ! C'est plus facile, à faire, avec l'italien. La métrique ! Tout enfin, est plus facile, avec l'italien. Alors la musique italienne, domine toujours. En fonction de la musique, mes pensées, sont plus en italien.

De nouveau, ce sont les sons et les rythmes italiens qui induisent cette préférence, puisque, de l'aveu d'E. Zulio (E40), c'est « à cause de la musique », « en fonction de la musique » que ses pensées s'expriment en italien : le rapport de causalité établit la musicalité comme une condition de la créativité, de l'expressivité, et l'italien est, sur ce chapitre, placé au-dessus des autres langues, jouissant d'une certaine suprématie : les comparatifs « plus » et le verbe « dominer », renforcé par l'adverbe « toujours », « tout enfin », qui résume et généralise, viennent corroborer la théorie – mise en évidence car encadrée par une pause (avant) et une exclamation (après) – selon laquelle la musique italienne n'a pas d'égale parmi les musiques « du monde entier ». La mention du mot « thérapie » renvoie également au pouvoir soignant, tranquilisant, apaisant et réconciliateur de la langue italienne. Cette dernière investit le champ des pensées, des rêves, et de la créativité poétique (évoquée par la mention de « la rime » et de « la métrique »), dans la mesure où elle accompagne le flux de conscience propre à ces moments où l'esprit produit – des idées, des paroles, des vers, des mélodies – et permet de les mettre à jour, telle une maïeuticienne : O. Schiavoni (E55) raconte par exemple que la première fois qu'elle est allée en Italie, dans le bourg d'origine de sa mère,

ça a été très drôle, parce que je suis arrivée, et... Et alors cette nuit-là j'étais très fatiguée, mais je voulais enregistrer, toutes les émotions, tout ce que j'avais vu, ce que j'avais dit, ce que j'avais trouvé, pour pouvoir le raconter à [ma mère]. Et... et alors quand je me suis mise à enregistrer comme ça, je ne voulais pas l'enregistrer en portugais : je voulais écrire en italien ! Ça coulait, tellement que je ne pensais même pas avoir une telle aisance, n'est-ce pas ? Et... et alors j'ai commencé, je voulais parler uniquement en italien ! Et de la manière dont je parlais avec les gens, ils croyaient que j'étais italienne, ils disaient : « Oh là là, mais on dirait ! » Parce que j'avais, comme ça, l'accent, la façon de parler leur dialecte, je prenais une autre expression, aussi. [...] C'est drôle [...] c'est un truc comme ça... surréel, n'est-ce pas ? C'est surréel !

En insistant sur le caractère « drôle » (employé ici comme synonyme d'« étrange ») et « surréel » (adjectifs tous deux répétés deux fois, et le dernier mis en exergue par une exclamation), O. Schiavoni relève l'aspect à la fois extraordinaire, inattendu et inexplicable de cette anecdote : l'environnement italien, qui fut autrefois celui de sa mère, aurait ainsi réveillé en elle une voix latente qui ne demandait qu'à s'exprimer en italien, voire en dialecte. Il semblerait même, à la façon dont le récit est tourné, qu'elle aurait été possédée, comme les

grands mystiques, par un souffle, une inspiration venue d'ailleurs, pour lui permettre de s'exprimer et de communiquer ses émotions à son entourage, et surtout, à sa mère – sa mère, italienne, qui n'avait pas le droit, par interdiction de son mari, (voir p. 280) d'enseigner sa langue maternelle à ses filles ; et qui n'était pas présente aux côtés d'O. Schiavoni durant ce voyage. La langue italienne semble alors s'imposer comme le véhicule le plus adéquat d'une expérience métaphysique, que ce soit pour communiquer avec un être cher lointain ou...
Dieu :

Par exemple, étant moi-même évangélique, j'ai /// je vis ici maintenant, mais j'ai une Bible italienne, et j'ai plusieurs Bibles espagnoles, en langue espagnole, et... je ne peux pas lire la Bible en espagnol [...] Je veux dire que je ne me... je ne m'identifie pas, pas même dans ma foi, avec la langue espagnole, je ne peux pas, je dois aller lire la Bible en italien [*rire*] parce que je me sens pas bien avec [la Bible] espagnole, alors, dans ma foi /// ou ma foi, je l'aborde, depuis la langue italienne.

Les évangéliques relèvent de l'Église protestante, pour laquelle le Verbe a une importance primordiale, puisqu'elle repose sur le principe *sola scriptura*, la Bible figurant comme autorité théologique suprême et unique. Les évangéliques se passent ainsi d'intermédiaires pour vivre pleinement leur foi. Il est donc particulièrement curieux ici que l'italien soit la langue d'expression de cette foi, puisque l'Italie est plutôt caractérisée, historiquement, géographiquement (du fait de la présence du Vatican au sein de la Péninsule) et sociologiquement, par une très forte prégnance de la religion catholique (nous en reparlerons plus loin).

Il est intéressant en tous cas de remarquer que dans ces trois cas, il s'agit d'une expression intime, qui touche à la pensée, à l'émotion ou à la créativité des individus (composer, écrire, prier, rêver), alors même que l'italien n'est pas leur langue maternelle ou quotidienne : E. Zulio (E40) communique en portugais avec son entourage immédiat, et en dialecte de Vénétie avec son épouse ; O. Schiavoni (E55) parle portugais, et R. Mancinelli (E22) espagnol. Le recours à l'italien résulte donc non pas tant d'une tradition, mais plutôt d'un choix, conscient ou inconscient, d'une réappropriation de cette langue qui permet à ces individus de circonscrire des espaces intimes (la musique, l'écriture, les émotions, la foi). Ils peuvent ainsi exprimer cette part créative d'eux-mêmes, qui définit leur identité comme individus appartenant à un groupe, celui des Italo-descendants, puisque, comme le résume G. Seyferth, « la langue a persisté au fil du temps comme principal signe des identités ethniques »⁵³⁴. Parler l'italien, ou le dialecte, est un signe de reconnaissance, qui

⁵³⁴ G. Seyferth, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », *op. cit.*, p. 13.

permet d'être accepté du groupe en employant les mêmes codes, comme l'explique de nouveau R. Mancinelli concernant cette fois le dialecte, et non pas l'italien :

Je m'identifie trop à mon village, et à mon dialecte aussi. Je ne le parle pas très bien, mon dialecte, ça me fait un peu défaut, [*rire*], bon, mais... [...] Et, par rapport à mon dialecte, c'est, c'est joli, [*souriant*], c'est amusant, c'est très amusant le dialecte et, moi je l'utilise surtout pour m'amuser. Mais c'est qu'en l'utilisant, il y a cette /// le dialecte me sert à approfondir mon [*mimant le geste de creuser avec la main*] /// ou revendiquer mon être italien – parce que tous ne peuvent pas dire « je suis italienne ». Si je te démontre que je sais parler aussi un peu de dialecte, tu verras que [*pointant l'index en direction de l'œil*], je suis italienne. Tu comprends ? C'est un instrument que j'utilise, le dialecte, pour me réaffirmer moi-même : non seulement je suis italienne, je suis de là-bas, et je peux parler presque comme toi. C'est à ça que ça sert.

Outre l'amusement et le plaisir esthétique qu'il procure, le dialecte est, au delà de l'italien, un niveau ultérieur d'affirmation identitaire, puisqu'il permet de s'inscrire localement, dans un « village », comme étant de là-bas : les verbes « m'identifier », « approfondir mon être italien », « me réaffirmer », doublés de gestes particulièrement significatifs, insistent sur le rôle du dialecte comme « instrument » ontologique et preuve d'une authentique « italianité ». Il est intéressant que, par une confusion presque sinesthésique, cette identité apparaisse visuellement (comme le suggère le verbe « voir ») alors qu'elle est exprimée de manière sonore, à travers la langue – comme si tous les sens et toutes les facultés expressives étaient mêlés pour définir une même italianité...

Peut-être ces Italo-descendants peuvent-ils ainsi œuvrer à la défense et à l'illustration de la langue italienne, en composant, en écrivant, en dialoguant, jouant alors pleinement le rôle d'ambassadeurs d'italianité que la *doxa* leur prête : l'on remarque en effet que ces trois témoignages émanent d'Italo-descendants en possession de la *cittadinanza*. Néanmoins, on ne sait si la possession de la *cittadinanza* peut avoir une quelconque influence en ce sens. Un autre témoignage, fort intéressant, suggère même que la langue pourrait remplacer la *cittadinanza*, en ce sens qu'elle serait la marque de l'identité italienne : « Et alors, je suis tombé amoureux, de la langue, et... [...] la langue, en vérité aujourd'hui, c'est ma *cittadinanza*, la langue : c'est mon Italie, c'est ma manière de vivre mon italianité, ici au Brésil ; c'est à travers la langue ». L'expression de l'italianité pourrait ainsi, selon F. De Biasio (E39), se passer de la *cittadinanza*, dont elle ne serait alors pas indissociable, et qu'elle substituerait par l'écoute et la pratique de la langue. C'est ce que confirment les observations de deux directrices de centres culturels italiens, D. Cannova (E12) à Córdoba en Argentine, et S. De Santis (E13) à Curitiba au Brésil, pour qui « [les Italo-descendants] viennent, disons, à l'étude de l'italien, justement pour des raisons plus pratiques, et culturelles » et « la

descendance influe beaucoup, parce que dans les communes où l'on tente d'enseigner l'italien dans les écoles, ce sont des communes de descendance italienne, donc c'est plus une récupération des origines, ils considèrent plus la langue comme une langue ethnique ».

« Récupération des origines », identification « ethnique », distinction sociale, curiosité intellectuelle, intérêt « culturel », « raisons pratiques », considérations utilitaristes : les motivations pour apprendre l'italien et le pratiquer sont nombreuses et variées. Le fait est en tous cas qu'en raison de la dilution progressive de l'italien et des dialectes que nous avons illustrée plus haut, les Italo-descendants qui souhaitent approfondir leur connaissance de cette langue pour aller au-delà du maigre bagage d'expressions que leur histoire familiale leur a transmis, doivent en faire l'apprentissage.

12.2. Apprentissage

Comme on l'a vu au début de ce chapitre, les Italo-descendants se contentent en général d'un niveau basique en italien, qui leur permet de se débrouiller tant bien que mal avec cette langue qu'il ne parlent qu'en dilettantes, dans le cercle restreint de la famille, avec un répertoire limité de mots et d'expressions. Alors, quand ils décident d'apprendre l'italien, pourquoi le font-ils, et comment procèdent-ils ?

i. Motivations

Les motivations qui poussent les Italo-descendants de notre étude à apprendre l'italien sont variées, à la fois désintéressées, relevant d'une curiosité sincère (tantôt pur plaisir intellectuel, tantôt quête identitaire), ou d'un sens de responsabilité ; et intéressées, obéissant à des injonctions plus pratiques.

Curiosité. L'on pourrait croire que le désir d'apprendre la langue italienne surgirait en réaction à son effacement progressif, pour redonner vie à un élément de culture et d'identité passé sous silence, le réactiver, se réapproprier un langage et un mode d'expression jusqu'alors refoulé, comme le confie J. Castrano (E20) : « Oui, d'une certaine manière c'est latent, c'est présent [...]. Si je commence à étudier l'italien, je commence à le parler, je commence à me connecter, ça va redonner de la force à quelque chose qui était dans l'oubli. [...] C'est comme si c'était tout plus calme et maintenant j'ai plus de volonté [...] je suis plus enthousiaste ». En opposant « force », « volonté » et « enthousiasme » à « l'oubli » d'une langue restée « calme » et « latente », J. Castrano affirme sa détermination à réveiller,

réactiver, dans le présent de « maintenant », un héritage passé. Il est néanmoins le seul, parmi tous les Italo-descendants que nous avons rencontrés, à nous avoir présenté la question de la langue sous cet angle (et encore, seulement au conditionnel, sur le mode hypothétique). S. De Santis (E13), coordinatrice didactique du *Centro de Cultura Italiana* de Curitiba, constate au contraire « que le fait d'être descendants d'italiens n'est pas ce qui les pousse à étudier la langue [...], c'est quelque chose en plus : “J'étudie [l'italien] parce que je suis descendant, aussi parce que j'aime la langue, parce que j'aime le son, les sonorités de la langue mais être descendant n'est pas une caractéristique fondamentale, je ne fais pas ça parce que je vais là récupérer mes origines et en savoir plus sur mes ancêtres ; je fais ça parce que j'aime la langue [...]” ». L'apprentissage de l'italien relèverait ainsi davantage d'une question de « goût », d'attirance sonore, de plaisir et de « désir » (voire de désir de plaisir), d'une nécessité « interne », intime, plus qu'imposée par l'environnement du travail :

Je n'ai pas de raison d'apprendre l'italien, disons, parce que /// pour une nécessité ; plus que tout la décision interne de vouloir l'apprendre [*plaquant la main refermée sur sa poitrine*]. Professionnellement je me débrouille avec l'anglais ou avec une autre langue, le brésilien, je l'invente un peu, celui-là... ; mais l'anglais, oui, je travaille beaucoup avec l'anglais. L'italien n'est pas un instrument pour moi mais bien une nécessité. [...] Je regarde à la télévision les chaînes italiennes, j'aime les voir, j'aime internaliser, j'aime comme la langue italienne sonne musicalement, c'est pour ça que j'ai toute une /// un désir de l'apprendre.

Par un geste expressif, associé à l'adjectif « interne » et au verbe (néologisme ?) « internaliser », J. Castrano (E20) renvoie ce désir à l'intimité et à une « question personnelle » qui s'exprime avec force, puisqu'il emploie les mots « décision », « nécessité », et l'adverbe « toute » (l'on remarque néanmoins qu'il ne s'agit que d'un « désir » et que J. Castrano n'est pas encore passé à l'acte). La répétition du verbe « aimer » installe la question de la langue sur le versant de l'affectif (*versus* les nécessités « professionnelles », du « travail ») sensoriel et esthétique, qui fait appel au plaisir de la vue et de l'ouïe ; de même, A. Salvay (E36) dit éprouver une « attirance phonétique pour la langue », et M. Barbieri (E35) avoir été « intriguée ».

Au delà du simple plaisir sonore et esthétique qu'elle est en mesure de fournir, la langue italienne est aussi vue comme une porte d'accès à toute une culture qui suscite la curiosité intellectuelle, comme en témoigne encore J. Castrano (E20) :

Je crois qu'une chose va avec l'autre, parce que si je m'y mets et que j'étudie l'italien, et que je me débrouille bien avec l'italien, je vais voir des films en italien, je vais écouter des actualités, des informations italiennes, et elles peuvent m'intéresser, participer, peut-être, politiquement ; peut-être pas, parce que je vis ici ! [...] je crois

que la langue va m'ouvrir plein de portes. Elle va m'apprendre à m'interroger en italien sur des choses – je ne sais pas, je vais pouvoir aller sur internet et chercher plus rapidement.

La langue apparaît ici comme indissociable de la culture, comme une condition d'accès au savoir et à l'information, voire à la participation politique – mais J. Castrano relativise cet argument au moyen de l'adverbe « peut-être », et de la possibilité inverse (« peut-être pas ») : il n'est donc pas sûr que la connaissance de la langue italienne poussera nécessairement les Italo-descendants à s'engager davantage dans une citoyenneté active, mais il semble du moins qu'à l'inverse, sans la connaissance de la langue, la participation politique s'avère moindre (nous en reparlerons plus loin).

Outre qu'il répond au « désir de savoir ce qui se passait là-bas » qui a motivé A. et C. Benedini (E28), l'apprentissage de l'italien apporte une « ouverture », sur l'Italie, la culture italienne, et le monde entier, mais aussi sur une autre *forma mentis*, une autre façon de réfléchir et de « s'interroger » ; il n'est donc pas anodin, comme le constate D. Cannova (E12), directrice de l'*Istituto Italiano di Cultura* de Córdoba, qu'il attire

une tranche d'âge qui sont les retraités, et là, la composante féminine est, évidemment, plus importante. Là ce sont des gens souvent qui ont un profil culturel assez élevé, on a des professionnels, ça peut être des médecins, des architectes, des galeristes, des professeurs, évidemment, qui sont intéressés à la culture italienne, [-] d'une manière, disons, due aussi aux racines, parce que souvent il y en a qui sont d'origine italienne, mais il y en a aussi qui sont d'origine allemande, ou ukrainienne, ou je ne sais pas quoi, qui voient quand même dans la culture italienne un phare auquel ils peuvent s'adresser.

Cette métaphore du phare est intéressante car elle fait écho à celle que Luigi Einaudi employait déjà dans son essai de 1900 (voir p. 56) pour illustrer le rayonnement possible et souhaitable de la culture italienne à travers le monde, et en Argentine en particulier. L'objectif des instances dirigeantes aurait ainsi été atteint et le prestige culturel italien toucherait non seulement les Italo-descendants, mais aussi la population locale, désireuse d'apprendre la langue et la culture italienne, et consommatrice de cours et de manifestations culturelles. En ce sens réellement, la mise en œuvre de politiques publiques pour diffuser la langue italienne semble jouer en faveur de l'Italie. Mais la *cittadinanza* ne semble pas être un critère déterminant, puisque ces cours d'italien intéressent autant les Italo-descendants que des gens « d'origine allemande, ou ukrainienne », ou autre encore. Donc d'une part, les Italo-descendants ne semblent pas être un public privilégié pour l'apprentissage de la langue italienne ; d'autre part, et réciproquement, l'italien n'est pas nécessairement la langue étrangère privilégiée par les Italo-descendants, puisque de l'aveu de certains elle n'est qu'une

langue parmi d'autres, qui a été apprise en priorité (E36) ou au contraire, après d'autres langues :

À vrai dire, je parle plusieurs langues. Alors, l'envie de faire de l'italien est venue /// Parce que, la première langue que j'ai faite, c'était... l'anglais, come tout le monde, alors ensuite j'ai étudié le français ; alors je me suis mise à étudier l'espagnol, parce que ma mère a aussi une descendance espagnole, et alors, après l'espagnol, j'ai eu très envie d'apprendre l'italien. Pour aussi... je ne sais pas t'expliquer, si c'était plus mon intérêt pour la langue, ou peut-être pour la... descendance de la famille. Mais j'ai adoré, c'est une langue qui me... Je ne sais pas si c'est justement parce que je l'ai déjà dans le sang, j'ai adoré faire de l'italien.

L'intérêt de S. Losacco (E59) pour l'italien a ainsi surgi à la suite d'autres apprentissages, qui suivent un itinéraire assez classique en Amérique Latine, suivant les degrés de prestige des langues enseignées : de l'anglais, première langue étrangère étudiée « comme tout le monde » car devenue indispensable au niveau scolaire et professionnel, au français (encore doté d'une aura de prestige intellectuel et culturel), à l'espagnol (langue des pays limitrophes du continent sud-américain et du Mercosul), et enfin, à l'italien. Si S. Losacco hésite à attribuer cet intérêt à ses origines ou à son seul intérêt, M. Bocchi (E57), au contraire, « insiste pour dire, qu'[il a] un très grand intérêt pour les langues », et que c'est la « raison principale » qui l'a poussé à apprendre l'italien.

Certains Italo-descendants viennent ainsi à l'étude de l'italien par une voie détournée, cette curiosité résultant d'un intérêt pour d'autres thématiques (le goût des langues en général) ou d'autres activités, qui exigent d'eux un meilleur niveau d'italien.

Responsabilité. Dans certains cas en effet, l'apprentissage de l'italien s'impose dans des domaines, professionnels ou amateurs, dans lesquelles la langue italienne jouit d'un certain prestige, ou permet d'accéder à un niveau supérieur de compréhension : S. Gómez (E32), par exemple, amatrice de chant lyrique, qu'elle pratique à ses heures, souhaitait « savoir prononcer » l'italien, puisque l'Italie est selon elle « le berceau du chant lyrique » ; F. De Paula (E50), journaliste, a été chargée par la mairie de São Roque de réaliser un travail documentaire sur l'histoire des immigrants italiens du bourg : c'est dans le cadre de ce travail de recherche, « pour pouvoir lire des choses en italien », qu'elle a trouvé « intéressant » d'apprendre l'italien. Cet apprentissage se fait donc en guise de complément pour améliorer et approfondir des connaissances, dans un but de perfectionnement qui touche aussi la langue italienne elle-même : « Parce que quand je suis allé en Italie pour la première fois, je me suis aperçu, que je faisais beaucoup d'erreurs. Et je ne voulais pas retourner en Italie sans parler un italien... décent, un italien plus... /// La langue cultivée ». M. Bocchi

(E57) établit ici une différence entre l'italien informel, mêlé de dialecte, truffé d'« erreurs », qu'il a appris avec son entourage italoophone du *bairro* de Bela Vista à São Paulo, et celui, « cultivé », normé, qu'il a appris par la suite à la *Casa di Dante* en prenant des cours – une manière de donner des lettres de noblesse et une certaine « décence » à cette langue en la parlant correctement. Ce même souci de respectabilité guida l'apprentissage de R. Mancinelli (E22) : « Moi, l'italien, je le manie de manière excellente, y compris pour des raisons de... de travail ; parce que, quand j'étais en Italie, j'enseignais l'espagnol. Pour des questions d'orgueil personnel, j'aime que /// si j'enseigne ma langue maternelle, je dois pouvoir parler parfaitement l'autre langue. J'ai donc beaucoup exigé de moi-même pour l'usage de la langue italienne [...] ». Les adverbes « *excelentemente* » et « *perfectamente* » en espagnol, le verbe « exiger », renforcé par l'adverbe « beaucoup », dessinent les contours d'un perfectionnisme « personnel », certes, mais aussi garant d'un certain professionnalisme : au delà du simple « orgueil », c'est sa responsabilité d'enseignante qui a poussé R. Mancinelli à atteindre un tel niveau d'italien. A. Bonafin Costa (E46) considérait cet apprentissage comme « une obligation envers [lui]-même », qui lui permettrait de saisir des opportunités et de mieux s'intégrer dans le marché du travail et la société italiens.

De la même manière, c'est à la fois le sens de l'honneur et de la responsabilité citoyenne qui ont guidé l'apprentissage de C. Beitel-Bonanno (E30), laquelle estimait être « une honte » de ne pas savoir l'italien au moment où elle obtint la *cittadinanza* italienne ; de même, F. De Biasio (E39) jugeait « frustrant » de ne pas savoir l'italien s'il venait un jour à avoir la *cittadinanza*. Les démarches pour l'obtention de la *cittadinanza* italienne peuvent alors dans certains cas susciter un intérêt pour la langue, comme en témoigne M. Barbieri (E36), ou T. Setti (E41) : « Maintenant qu'on a commencé à s'occuper de la *cittadinanza* italienne et... tout le reste, [xxx] aller connaître, et... aussi pour apprendre la langue, tout, d'ailleurs je vais commencer le cours maintenant en octobre, et deux de mes cousins aussi, je vais commencer avec eux, motivés aussi, pour suivre un peu plus la... l'histoire ».

La *cittadinanza* peut ainsi être l'occasion d'un « rapprochement » qui « resserre les liens » (Q71) avec la langue et la culture italienne, si les Italo-descendants estiment de leur devoir de parler italien. Mais tous n'ont pas cette curiosité ou ce souci de cohérence, et nombreux sont ceux qui se trouvent dans une situation que R. Conosciuto (E19), de son propre aveu, reconnaît comme « paradoxale » : « Ne pas parler italien ? C'est paradoxal ! [souriant] Totallement ! Mais, je ne sais pas bien à quoi c'est dû, mais personne dans ma famille ne parle italien, tous ont la *cittadinanza*, personne ne parle italien ». La tonalité enlevée par les interrogations rhétoriques et les exclamations, l'adverbe « totalement », mettent en relief ce paradoxe ; l'antinomie typique de cette figure est illustrée par l'opposition

entre « tous » et « personne » pour désigner la contradiction qui consiste à avoir la *cittadinanza* et ne pas parler italien, deux propositions qui devraient normalement (puisque mises sur le même plan syntaxique, dans une structure parallèle sujet/verbe/complément) se refléter réciproquement comme les deux faces d'une même médaille. L'on constate en effet dans nos statistiques que plus d'un tiers des Italo-descendants possédant la *cittadinanza* avoue un niveau nul en italien. La connaissance de la langue italienne n'étant pas requise (du moins pour l'instant, mais c'est en cours de discussion, comme nous l'avons montré en première partie) pour obtenir la *cittadinanza*, « pas nécessairement, quelqu'un qui a la nationalité italienne a un intérêt à apprendre la langue italienne » (E12). Si R. Conosciuto énonce ce paradoxe avec une certaine insouciance, dénotée par son sourire, S. De Santis (E13), coordinatrice didactique du *Centro de Cultura Italiana* de Curitiba, est plus critique : « Réellement, la nationalité n'est pas un élément en plus qui [légère hésitation] les pousse à apprendre la langue. Bien au contraire : il y a beaucoup de gens qui ont la nationalité italienne mais qui ne savent pas parler un mot d'italien ; et ne se soucient même pas d'apprendre l'italien. Ils s'en moquent, ne trouvent pas ça important [...] ». Et c'est cette même insouciance des Italo-descendants (« [ils] ne se soucient même pas », « ils s'en moquent, ne trouvent pas ça important ») qu'elle dénonce, ainsi que les autres motivations, moins désintéressées, qui poussent selon elle les Italo-descendants à fréquenter les cours d'italien.

Opportunité. La langue italienne peut aussi servir d'instrument de communication, dans le cadre d'un voyage (E13), suivi éventuellement d'une expérience de vie ou de travail en Italie (E35, 39), ou encore, d'un « échange universitaire » (E13). Mais même sans « la perspective un jour d'un voyage, en Italie », l'apprentissage de l'italien peut s'avérer nécessaire pour le cursus scolaire, comme une option à valider au sein d'un parcours d'études : D. Cannova (E12), directrice de l'*Istituto Italiano di Cultura* de Córdoba constate en effet que, parmi les élèves inscrits aux cours d'italien de l'*Istituto*, « la plupart, ce sont des étudiants universitaires qui s'adressent à l'Institut parce qu'ils ont une obligation de rendre un examen linguistique d'une langue qui est, disons, acceptée par les différentes facultés, et donc ils choisissent souvent l'Institut [...] ». Ces étudiants optent donc, dans la carte de l'offre universitaire, pour l'italien, non pas poussés par une curiosité spontanée, mais par une « obligation » ; il est à supposer qu'une fois l'examen de langue passé et validé, ils sont peu nombreux à poursuivre cet apprentissage... ayant d'autres matières à valider, d'autres langues à apprendre, d'autres cours à suivre, d'autres activités à explorer.

Et c'est bien cette logique consommatrice que S. De Santis (E13) relève chez les étudiants du *Centro de Cultura Italiana* de Curitiba :

Donc il y a par exemple des gens qui aiment l'italien, viennent en cours, suivent le cours, terminent le cursus, font de la conversation... Ça, c'était plus dans le passé. Aujourd'hui la majorité est plutôt du type: « j'ai fait le cours, j'ai appris, maintenant je passe à une autre langue ». [...] Les jeunes participent bien peu [aux activités culturelles]. Le jeune ici est plus intéressé par un échange universitaire : « je veux étudier, je veux aller en Italie, je veux... [...], je ne suis pas très intéressé en réalité [par la culture] » [...] Clairement, ils n'en profitent pas parce que pour eux ce n'est pas quelque chose de très attractif. Et aussi, aujourd'hui, je crois que les jeunes vivent dans une société très jetable, donc c'est ce qui donne un plaisir momentané « je fais le cours pour aller là-bas, pour étudier, voyager, m'amuser, je reviens... » [...] C'est ça, c'est plus une option globalisée.

L'opposition entre « le passé » et « aujourd'hui » révèle une évolution récente des comportements des étudiants : si ces derniers étaient autrefois guidés par le « goût » de l'italien, qui les faisait poursuivre leur apprentissage au-delà du cours, en pratiquant la langue par le biais de la conversation, désormais, ils semblent davantage consommer cet apprentissage et, une fois repus, rassasiés, satisfaits, courir après d'autres langues à consommer. Ce mécanisme *usa e getta* serait, selon S. De Santis, le propre d'une « société jetable » dans laquelle l'apprentissage d'une langue n'est qu'un bien de consommation comme un autre, une « option globalisée », utile à la démonstration d'un statut socio-économique : suivre un cours de langue (européenne de surcroît) serait ainsi, pour la nouvelle classe moyenne-haute brésilienne (dont la majorité des Italo-descendants fait partie) comme acheter une belle voiture, un bijou, s'offrir des vacances dans un *resort* de luxe ou investir dans une propriété immobilière – symbole d'un pouvoir d'achat et d'une place dans la société des gens cultivés et raffinés. Bien que d'une manière susceptible de déplaire aux défenseurs de la valeur intellectuelle, culturelle et identitaire, et non marchande, de la langue, ce mode de consommation pourrait, d'une certaine manière, jouer en faveur de l'Italie, puisqu'elle attirerait des élèves-consommateurs dans les instituts et centres de culture, qu'ils doteraient, par leurs inscriptions aux cours et événements culturels payants, de davantage de ressources financières (auto-financement qui permettrait de réduire le budget à la charge de l'État italien, ou accroissement du public concerné, ces deux perspectives seraient bénéfiques à l'Italie). Mais les Italo-descendants se précipitent-ils dans ces instituts et centres de culture pour apprendre l'italien, ou ont-ils recours à d'autres modalités ?

ii. Modalités

Il existe plusieurs manières, plus ou moins institutionnelles ou au contraire autonomes, d'apprendre une langue : en l'héritant de sa famille, en suivant des cours, par la pratique...

En famille. Le premier contact avec une langue est bien sûr celui de la langue maternelle ; mais, comme on l'a vu plus haut, les Italiens immigrés en Argentine et au Brésil ont peu à peu adopté les langues locales, et l'espagnol et le portugais sont devenus les langues maternelles de leurs descendants. Le « bilinguisme généralisé » constaté par M. Bonatti⁵³⁵ dans la commune de Pomeranos est-il encore courant dans les familles d'Italo-descendants, et ces derniers ont-ils ainsi la possibilité d'apprendre l'italien dès leur plus jeune âge ? R. Mancinelli (E22) avoue par exemple n'avoir jamais étudié l'italien et l'avoir appris uniquement en famille ; A. Negri (E21) confie l'avoir appris « avec [s]a grand-mère et [s]a maman qui se parlaient en italien, alors quand [elle] était petite, [elle] entendai[t] cette langue ». La question de la langue illustre ce qu'A. Negri soutenait plus haut, c'est-à-dire que la transmission culturelle passait, dans les familles italiennes, par les figures féminines et maternelles (mère et grand-mère principalement). Pour G. Braida (E17) aussi, le (rare) contact avec l'italien fut assuré par sa grand-mère : « Non, ça ne se parlait pas beaucoup. Ma grand-mère quelques chansons en italien, qu'elle chantait, mais comme un jeu ». Les neurologues, psychologues, pédiatres, linguistes, et autres spécialistes s'accordent à reconnaître à l'enfance, et en particulier à la petite enfance, un rôle fondamental dans l'apprentissage des langues, à travers le dialogue, mais aussi l'environnement ludique (les jeux) et affectif (les chansons) qui participe de l'éveil et du développement de l'individu. Néanmoins, l'adjectif « quelques » et les négations (« non », « pas beaucoup ») dans ce dernier témoignage indiquent que ce contact fut plutôt sporadique. De même, F. De Paula (E50) et M. Manocchio (E26) avouent :

je ne sais pas te dire, parce que voilà, quand ils sont morts ils étaient déjà bien vieux, et ils avaient... Moi j'avais dix ans, environ. Et ma grand-mère, elle n'a jamais parlé, seulement quelques mots, comme ça, elle n'en avait pas plus parce que ma grand-mère a étudié dans un collège de religieuses, n'est-ce pas ?, et on n'y parlait que portugais, ils ont été alphabétisés en portugais, alors...

à vrai dire moi je n'ai pratiquement pas de famille, parce que bon, mes parents sont morts, ma sœur bien sûr se fout de l'Italie, totalement, euh... Et bon, mon mari est petit-fils d'Italiens mais il ne parle pas non plus italien parce que chez nous, comme les grands-parents étaient Argentins, on ne parlait pas la langue.

On relève dans ces deux témoignages des arguments similaires pour expliquer le fait que l'italien n'ait pas été appris en famille : d'une part, l'« argentinisation » ou l'« alphabétisation en portugais » des générations précédentes, qui ont perdu elles-mêmes assez jeunes (au niveau du collège dans le premier cas), la langue italienne, du fait des

⁵³⁵ M. Bonatti, *Aculturação Lingüística numa colônia de imigrantes italianos de S. Catarina, Brasil (1875-1974)*, *op. cit.*

mesures de nationalisation décrites plus haut *supra* ; d'autre part, l'interruption de la transmission de la langue du fait des décès des membres plus âgés de la famille tandis que les plus jeunes sont encore en pleine construction (psychique, culturelle et linguistique : F. De Paula n'avait par exemple que dix ans quand ses grands-parents, dépositaires de l'italien, sont décédés), ainsi que l'explique R. Conosciuto (E19) :

Ensuite, le sujet de la langue a beaucoup été interrompu. On arrête de transmettre. Disons que la dernière à avoir parlé italien, c'était ma grand-tante. Tous les autres parlaient castillan, et par ma grand-tante ils ont appris des mots, mais ils ne... ils ne parlaient pas [*secouant la tête en signe de négation*]. Parce qu'ils étaient déjà nés ici et quand ils allaient à l'école, disons, ils étaient en contact avec tous les locuteurs, disons, de langue hispanique, alors ça se perd peu à peu. Ensuite les décès : ils sont tous décédés plutôt jeunes [xxx], et je suppose que ça aussi ça affecte un peu le fait de la transmission. Parce qu'un descendant jeune, il ne parvient sans doute pas à terminer d'incorporer la langue. [...] Moi du moins, il ne m'est rien resté. Peut-être qu'à ma mère, il lui est resté quelque chose, mais elle ne l'a transmis à aucun de ses enfants.

Les verbes « interrompre » (dont le sens est plus fort en espagnol, car le verbe « *cortar* » peut aussi signifier « couper », « trancher »), « arrêter », « terminer » en négation, révèlent l'inachèvement et la fin d'un processus, comme une source qui, de génération en génération, finit par se tarir, de « des mots » à « quelque chose », et enfin à « rien ». Il semble donc que les Italo-descendants (du moins ceux qui ont participé à cette étude) n'aient en très large part pas appris l'italien en famille, mais à l'extérieur.

En cours. Pour apprendre l'italien, il y a d'abord la possibilité, dans certains cas, de suivre les cours proposés par le cursus scolaire : Dora Pentimalli Ruffa (E11) souligne le fait que l'italien ait réussi à être intégré dans les programmes scolaires argentins⁵³⁶. Parmi les Italo-descendants que nous avons rencontrés, seul A. Maschio (E48) a cependant mentionné avoir appris l'italien à l'école (au « Colégio Bagozzi » de Curitiba) et trois personnes (E36, 42 et E44) au cours de leurs études supérieures, à la faculté. En lien avec ces facultés, permettant (comme on l'a vu plus haut) de valider certains cours et examens, les centres et instituts de culture italiens accueillent nombre d'élèves dans leurs cours (cours qui sont du reste leur principale source de revenus, outre les subventions de l'État italien, de plus en plus maigres suite aux importantes coupes budgétaires des gouvernements actuels) : deux personnes (E39 et E47) ont ainsi étudié l'italien au *Centro de Cultura Italiana* de Curitiba, une (E59) à l'*Instituto Ítalo-brasileiro* de São Paulo ; C. Beitel-Bonanno (E30) a suivi un parcours à

⁵³⁶ Voir à ce sujet : Mónica Arreghini, « La certificazione d'italiano: CLE-Certificación de Lenguas Extranjeras. Un'esperienza formativa in Argentina », in *Studi di glottodidattica*, 2009, vol. 1, n. 2, p. 32-43.

travers différentes institutions : « alors j'ai étudié à l'*Istituto Italiano di Cultura*, j'ai étudié à *Unione e Benevolenza*, ensuite j'ai étudié à... et j'ai terminé à la Dante ». Après l'institution italienne, elle s'est donc *dirigée vers des associations*, « *Unione e Benevolenza* » et « *la Dante* » : la *Società Dante Alighieri* est née en 1889, sous l'impulsion d'un groupe d'intellectuels réunis autour de Giosuè Carducci dans le but de « *tutelare e diffondere la lingua e la cultura italiane nel mondo, ravvivando i legami spirituali dei connazionali all'estero con la madre patria e alimentando tra gli stranieri l'amore e il culto per la civiltà italiana* »⁵³⁷, secondant ainsi l'activité des instituts culturels italiens – ou la concurrençant, selon la manière dont on l'envisage.

La question a du reste été soulevée avec les responsables de ces instituts : à Buenos Aires, D. P. Ruffa (E11) constate une « *implicita concorrenza* » de la Dante, qu'elle qualifie de « *mostro* » en raison de sa puissance financière et de son attractivité ; son collègue M. Marica (E11) déplore les contradictions et incohérences administratives qui sous-tendent cette concurrence, et en appelle à une meilleure redistribution des rôles et des financements, et à une homogénéisation des certifications de langue entre la *Dante Alighieri* et les *Istituti Italiani di Cultura*. À Córdoba, D. Cannova (E12) décrit le travail de « *reconquête* » de l'institut pour augmenter le nombre d'inscrits « *au détriment de la Dante Alighieri* ». À Curitiba, S. De Santis (E13) rappelle une époque de collaboration (avec des activités culturelles communes, comme la « *Settimana della Lingua Italiana* »), désormais révolue, qui a laissé la place à des relations « *cordiales, bonnes* » où « *chacun pense à son travail* » : il n'y aurait donc, selon elle, pas de concurrence mais deux systèmes parallèles et plus ou moins hermétiques. Quoi qu'il en soit, « *la Dante* », comme elle est communément appelée, bénéficie selon D. Cannova (E12) d'« *une présence historique qui la rend une institution absolument honorable* », du fait d'une « *longue trajectoire [...] depuis plus de cent ans.* » Elle jouit ainsi encore d'un certain prestige et attire les élèves : ils sont deux (E25 et E26), parmi les Italo-descendants de notre étude qualitative, à l'avoir fréquentée. D'autres associations, plus petites, modestes et moins connues, mais plus accessibles pour ceux qui ne résident pas dans les grands centres urbains, proposent aussi des cours d'italien, comme l'association frioulane d'Oncativo (E29) par exemple, ou une association italienne de São Roque (E50). Il existe par ailleurs la possibilité de suivre un cours en Italie, via un échange universitaire, ou bien une fois là-bas, comme l'ont fait L. Di Greco (E56) et S. Losacco (E59) : cette modalité offre l'opportunité d'un séjour en immersion totale et d'une ouverture sur la culture italienne qui peut être l'occasion d'un cheminement vers une italianité plus assumée.

⁵³⁷ Voir le site de la *Società Dante Alighieri*, disponible sur : <http://www.ladante.it/?q=it/page/chi-siamo/chi-siamo> [consulté le 2 octobre 2014].

Mais comme on l'a vu plus haut, la tendance semble, de plus en plus, aller vers une logique de consommation rapide, efficace, et flexible, pour apprendre l'italien comme on apprend ensuite l'anglais, l'espagnol, le français, etc. : les « écoles de langues » (E58), également ironiquement surnommées « boîte à langues », font ainsi florès en Argentine et au Brésil ; et les cours particuliers peuvent s'avérer moins contraignants, car plus informels : ils sont ainsi plusieurs informants (E23, 35, 38, 41, 42, 43, 59) à y avoir eu recours, parfois en s'organisant en un petit groupe, de cousins ou d'amis avec un professeur particulier (E41). Pour embaucher un professeur particulier, le réseau familial et amical peut être une ressource importante (S. Baravelli (E43) a ainsi suivi des cours avec une amie de sa grand-mère) ; certains des Italo-descendants de cette étude ont eux-mêmes donné des cours d'italien, comme F. De Biasio (E39), qui est parti étudier en Italie, à l'*Università per Stranieri* de Pérouse, « avec l'intention de... rentrer et donner des cours ici, j'ai fait ça pendant quelque temps » ; ou S. Losacco (E59), qui relate avec enthousiasme cette expérience :

j'ai même déjà donné des cours, d'italien ; cours particuliers d'italien, n'est-ce pas ? À une personne qui n'avait pas, ne savait pas... ne savait rien en italien, je lui ai fait cours. J'ai adoré, faire cours d'italien, ça m'a donné beaucoup de plaisir. [...] Je ne crois pas que je puisse me considérer... ambassadrice, comme tu as dit, n'est-ce pas ? Pas si importante que ça, mais oui, j'aimerais continuer, pas seulement à étudier l'italien, et la culture, mais de transmettre, de montrer que c'est /// Je suis tombée amoureuse du pays, j'aime la culture italienne, je la trouve intéressante, alors, certainement, de transmettre ça. (E59)

Si elle relativise et nuance l'image d'« ambassadrice », S. Losacco souhaite réellement, à travers ces cours particuliers, œuvrer à la défense et à l'illustration de la langue italienne. Comme elle, F. De Biasio (E39) a une démarche active en ce sens. Et l'on constate (sans vouloir en tirer aucune conclusion) que tous deux ont la *cittadinanza* italienne... Rien ne dit que cela soit un facteur déterminant et ce n'est peut-être qu'une simple coïncidence. En tous cas, le lexique affectif – voire sentimental (« aimer », « adorer », « tomber amoureux », « plaisir ») – et l'enthousiasme qui dominent dans ce dernier témoignage révèlent un lien fort avec la langue italienne, qui se veut également « durable » : S. Losacco veut ainsi d'une part « transmettre » cette langue (« *pra frente* », en portugais, soit « vers l'avant »), mais elle souhaite d'autre part « continuer à étudier ».

C'est en effet parfois la raison pour laquelle certains Italo-descendants, qui parlent pourtant déjà italien, suivent des cours particuliers ou en institutions (ou souvent même les deux) : constatant que leur apprentissage, à l'école ou en famille, comme on l'a vu plus haut, a été sommaire et erroné, ou du moins insuffisant à leurs yeux, ils désirent le perfectionner en

apprenant les règles de l'italien standard, comme l'explique S. Baravelli (E43), en opposant le niveau « formel » qu'elle s'imaginait devoir utiliser en Italie à l'« informalité » courante au Brésil : « Avant de m'installer là-bas, j'ai fait un mois de cours [...] Parce que parler, je parlais. Mais c'était plus pour... apprendre comment parler formellement, avec les gens, avec un peu plus de respect, parce qu'ici tout est très informel au Brésil ». Elle a ensuite acquis les notions, mots, et expressions qui lui ont permis d'atteindre un excellent niveau d'italien, toute seule, une fois en Italie, en pratiquant, comme d'autres Italo-descendants.

En pratique. Pour ceux qui ont pu voyager, plus ou moins fréquemment ou longtemps, en Italie, ces séjours ont été l'occasion d'apprendre l'italien, ou de perfectionner leurs connaissances,

de voyager, d'être, et après un temps, je parlais deux ou trois heures par jour italien avec des gens d'Italie tout le temps, et ça a bien fait avancer mon italien et pendant quelques années, c'était ça et... [...] Je l'ai appris... en parlant, en lisant, parce que je lisais, j'écrivais beaucoup aussi, et... mais, basiquement, c'est avec la pratique que je l'ai appris. [...] J'ai lu, oui, beaucoup /// plus que tout, conversation et communication. Il y a eu une période de ma vie où j'allais beaucoup en Italie, je voyageais beaucoup et je parlais l'italien quotidiennement [...] l'italien, je le parle, mais c'est un peu plus compliqué de l'écrire, j'ai de la difficulté à l'écrire, ça me demande plus d'effort.

O. Crea (E24) a donc appris l'italien simplement en s'imbibant de son environnement, en lisant, en dialoguant avec les Italiens : il met ainsi l'accent sur l'oralité et l'interaction de la « conversation et communication », qui lui ont permis d'atteindre un bon niveau d'italien à l'oral (mais il conserve des difficultés à l'écrit, qui nécessite une meilleure connaissance des règles de grammaire et d'orthographe et une pratique plus aboutie, que l'on acquiert davantage dans le cadre plus formel d'un cours). Il insiste sur la régularité de ce contact (« deux ou trois heures par jour », « quotidiennement », « beaucoup ») pour cet apprentissage. Tout aussi acharné à la tâche, mais fonctionnant à l'inverse, en solitaire, A. Bonafin Costa (E46) a appris l'italien

presque tout seul. J'ai apporté quelques livres, la première fois, et je parle toujours... quand j'ai l'opportunité, n'est-ce pas ? Comme c'est bon de ne pas avoir d'ordinateur, de télévision, rien... [...] Ensuite, mon cousin [...] m'a prêté une télévision. Alors tu finis par te relâcher un peu. Mais, la télévision a aidé d'une certaine manière. Tu respire la langue aussi. J'ai appris beaucoup de choses. [xxx] Parfois je n'avais pas... la prononciation d'un mot, et je ne trouvais pas de solution, alors j'allais à la bibliothèque municipale, chercher...

A. Bonafin Costa a ainsi recours aux instruments qui peuvent lui permettre d'améliorer sa connaissance de l'italien : livres, télévision, bibliothèque, tous les services disponibles sont

mis à profit pour apprendre à travers une absorption qui passe par l'esprit et le corps, consistant à « respirer la langue ». L'Italie semble donc l'environnement idéal, puisque l'air et les ondes y sont saturés d'italien, mais l'on peut également s'adonner à cette « pratique » depuis l'Argentine ou le Brésil, puisque l'italien y circule aussi, comme en Italie, à travers la télévision (d'où la question cruciale de la diffusion des chaînes italiennes à l'étranger évoquée en première et deuxième partie) : E. Zulio (E40), qui parlait le dialecte de Vénétie dans sa famille, a ainsi appris l'italien « à travers la télévision » dont le but, lors de la création de la Rai, était justement d'unifier linguistiquement l'Italie en surmontant les divisions dialectales à travers un seul et même langage cathodique. Avant elle, la radio avait largement contribué à diffuser la langue italienne, à travers des émissions en italien, mais aussi des programmes musicaux puisque, comme on l'a vu plus haut, l'apprentissage de l'italien par les Italo-descendants repose essentiellement sur une sensibilité musicale aux sonorités de cette langue. Qu'elle fût écoutée à la radio, ou au moyen de disques, la musique italienne a permis à certains Italo-descendants de se familiariser avec la langue italienne et d'apprendre des mots de vocabulaire, comme en témoigne R. Schiavoni (E55) : « La musique, italienne... C'est une tradition [xxx]. Depuis qu'on est petites, on en écoutait. [...] tellement que quand je suis allée en Italie, je ne savais pas l'italien [...] Quand j'avais de la difficulté à me rappeler un mot, je cherchais dans une chanson, le mot pour pouvoir communiquer ». De manière presque paradoxale, ce n'est pas la connaissance de la langue qui permet de comprendre la chanson, mais le souvenir de la chanson qui aide à mieux parler la langue. Remarquons que, malgré l'existence de nombreux outils d'apprentissage des langues en ligne⁵³⁸, aucun des Italo-descendants que nous avons rencontrés dans le cadre de cette recherche n'a appris l'italien via internet ; ce mode de communication est cependant largement utilisé pour continuer à pratiquer la langue en dialoguant avec parents et amis en Italie. Car, une fois acquise, la langue risque de se perdre de nouveau si elle n'est pas entretenue pas une pratique plus ou moins régulière et constante. Mais les Italo-descendants qui parlent italien ou dialecte le font-ils ?

iii. Pratique

De leur propre aveu, les Italo-descendants de notre étude pratiquent assez peu l'italien, et moins encore le dialecte (voir Tableaux 12 et 13) :

⁵³⁸ Que nous avons décrits dans nos précédents travaux de recherche (M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations, op. cit.*).

Tableau 12. Fréquence à laquelle l'italien est pratiqué

	Tous les jours	Régulièrement ¹	Fréquemment ²	Rarement ³	Jamais	Total
Total des Italo-descendants	4,4%	7,5%	7,5%	15,6%	65,0%	100%
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne	2,0%	2,5%	6,2%	8,6%	80,2%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	6,3%	12,7%	8,9%	22,8%	49,4%	100%

Tableau 13. Fréquence à laquelle le dialecte est pratiqué

	Tous les jours	Régulièrement ¹	Fréquemment ²	Rarement ³	Jamais	Total
Total des Italo-descendants	2,5%	1,9%	4,4%	7,6%	83,6%	100%
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne	1,2%	0%	3,7%	6,2%	88,9%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	3,8%	3,8%	5,1%	8,9%	78,5%	100%

Pour Tableaux 12 et 13 :

Source : Enquête de terrain réalisée au en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 160 Italo-descendants.

¹Tous les 2-3 mois.

²1-2 fois par an.

³Tous les 2-3 ans.

L'on constate qu'une large majorité (65%) pour l'italien, voire très large (83,6%) pour le dialecte, d'Italo-descendants ne pratique que rarement, ou jamais, l'italien ou le dialecte. Comme pour le niveau de langue, la fréquence de la pratique semble nettement plus élevée parmi les Italo-descendants possédant la *cittadinanza* que parmi ceux qui ne la possèdent pas (mais d'autres variables peuvent entrer en ligne de compte, en particulier le degré de génération : un Italo-descendant de deuxième génération aura probablement plus d'occasions de parler italien avec son entourage qu'un Italo-descendant de quatrième génération, par exemple). Quand le dialecte est conservé, il s'agit majoritairement (63,3%) d'un dialecte du sud de l'Italie (voir Tableau 14) : de nouveau, la différence est très nette entre les Italo-descendants possédant la *cittadinanza* et ceux qui ne la possèdent pas ; mais, de même, cela peut être dû à une autre variable, comme le degré de génération par exemple, et/ou l'âge : un Italo-descendant de deuxième génération d'une trentaine d'années, comme A. Bianco (E60) par exemple qui dit pratiquer le dialecte de temps en temps, sera en effet plus enclin à le maîtriser et le parler avec son entourage, en particulier ses parents, probablement issus de la vague d'émigration post-seconde guerre mondiale en provenance de l'Italie méridionale, qu'un Italo-descendant du même âge de quatrième génération, ou plus âgé.

Tableau 14. Origine des dialectes

	Dialecte du nord	Dialecte du sud	Total
Total des Italo-descendants	36,7%	63,3%	100%
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne	62,5%	37,5%	100%
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	27,3%	72,7%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée au en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 30 Italo-descendants ayant précisé l'origine du dialecte qu'ils parlaient.

La raison invoquée par ceux (E30, 47, 50) qui avouent ne pratiquer que rarement ou jamais l'italien bien qu'ils le maîtrisent plus ou moins est le manque d'opportunités, le fait de ne pas avoir autour d'eux des gens avec qui parler italien, ou dialecte le cas échéant. La famille reste un cadre privilégié, mais à part B. Marchesin (E37) et E. Zulio (E40), qui présentent des profils similaires (hommes âgés de 79 et 66 ans respectivement, descendants de quatrième génération, vivant dans le *bairro* de Santa Felicidade à Curitiba) et parlent quotidiennement le dialecte de Vénétie avec leurs épouses, seuls quelques informants ont déclaré parler occasionnellement italien avec leur entourage familial (E22, 30, 35, 44). L'italien, quand il est parlé comme une langue et non simplement comme un ensemble d'expressions familières, semble davantage pratiqué avec les amis, que cette amitié soit ancrée dans le lieu de vie (E47, 52, 58), ou qu'elle date de séjours en Italie (E42, 43, 59). Ainsi, certains Italo-descendants (E38, 61) avouent ne parler italien que lors de leurs voyages en Italie ; d'autres ont surmonté la distance géographique grâce à internet⁵³⁹ : les logiciels de messagerie instantanée (« *Skype* », « *Messenger* »), les réseaux sociaux (« *Facebook* ») et, plus récemment, les applications pour smartphones (« *WhatsApp* ») ont permis aux Italo-descendants de maintenir plus vivants et constants leurs liens avec les parents et amis d'Italie. Ils représentent aussi pour certains (E25, 34, 38, 43, 47, 50, 55, 56, 58) un espace privilégié pour la pratique de la langue italienne, comme le reconnaît R. Mancinelli (E22) : « À travers internet – *Skype*, etc. – avec ma famille, et mes amis. [...] ma connexion avec l'Italie n'est plus maintenant que celle d'internet, mes amis, ma famille, et rien de plus. [...] la technologie actuelle, en ce sens, est pour moi une bénédiction, parce que... on l'utilise, et ça aide, ça aide ». Il n'est ici pas anodin que R. Mancinelli utilise le mot « connexion » pour décrire sa relation à l'Italie, puisque celle-ci ne repose plus que sur internet, qui a grandement facilité (le verbe « aider » est répété deux fois à la fin, en guise de conclusion) les contacts au point qu'elle désigne, investissant la sphère du religieux, la technologie actuelle comme une « bénédiction ». De la même manière, S. Baravelli (E43) insiste sur la « facilité » et l'instantanéité des contacts via internet, qui lui permettent de communiquer quotidiennement avec son entourage d'Italie, et de dans une

⁵³⁹ Comme nous l'avons montré dans nos précédents travaux de recherche (M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations, op. cit.*).

forme de double présence presque totale grâce à l'image et au son dont ces nouvelles technologies sont dotées.

Si quelques informants disent maintenir un contact avec la langue italienne « surtout à travers la lecture » (E39, 56, 61), et à travers l'écriture de « messages » téléphoniques et d'« e-mails » (E34, 43, 58), la majorité la pratique davantage à l'oral, par la conversation : certains vont même au-delà du simple échange amical et poursuivent leurs cours d'italien par des « cours de conversation » avec leurs professeurs particuliers (E59), au sein d'associations, de paroisses (E26), de centres culturels (E30), de l'*Istituto Italiano di Cultura* (E58) ; L. Di Greco (E56) a même créé, de son initiative, un cours d'« italien à travers la cuisine », qui permet de pratiquer l'italien en cuisinant, d'enrichir son vocabulaire avec celui des ingrédients et techniques de cuisine, d'élargir sa connaissance des saveurs, mets et rites propres à la culture italienne, de partager cette expérience avec un groupe. Quelques Italo-descendants ont ainsi à cœur, en pratiquant l'italien, de perpétuer non seulement une langue, mais toute la culture qui lui est associée et qu'elle véhicule intrinsèquement : « J'écoute beaucoup d'italien, parce que j'essaye... de maintenir cela, je parle avec mon fils, je tente toujours de parler italien avec mon fils depuis qu'il est petit, j'ai des livres en italien, je lui raconte des histoires en italien, cette question de la conservation de la culture ». M. Deflorian Moreira (E42), est ainsi, comme L. Di Greco, attachée à la transmission de la langue italienne : l'une à son fils, dans une dynamique inter-générationnelle mais dans le cadre familial ; l'autre à des gens, d'origine italienne ou non, qui s'inscrivent aux ateliers de cuisine en italien qu'elle a lancés. Il s'agit bien là de deux cas (assez rares, avouons-le, dans notre échantillon) de véritable défense et illustration (par la cuisine, ou par les livres et les histoires) de la langue italienne et de la culture à laquelle elle donne accès, et nous pouvons faire deux remarques à ce sujet : la première, c'est que ces deux personnes sont particulièrement impliquées dans la quête de leurs origines et le travail identitaire que cela comporte, et qu'elle ont toutes deux beaucoup « travaillé » (pas toujours de manière pacifique) sur leur italianité (si cela précède, ou succède au travail sur la langue est impossible à savoir, mais cela semble en tous cas indissociable) ; la seconde, c'est que ce lien à la langue italienne se définit et se revivifie autour d'éléments clés de la culture italienne (l'alimentation⁵⁴⁰, les histoires), circonscrits dans des moments particuliers, qui se répètent dans le temps, tels des rites célébrés génération après génération.

⁵⁴⁰ G. Meo Zilio et, plus récemment, B. De Jonge constatent en effet que l'espagnol parlé dans la région du Río de La Plata a beaucoup emprunté à l'italien, outre le vocabulaire des insultes et de la criminalité, celui de l'alimentation.

Chapitre 13

Célébrateurs de rites

Guy Rocher définit la notion de culture comme « un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d’agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d’une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte »⁵⁴¹. Il nous est possible de dégager de cette définition quatre axes intéressants pour notre réflexion sur la culture italienne des Italo-descendants d’Argentine et du Brésil : le caractère à la fois intellectuel, sensoriel et comportemental de la culture, qui englobe à la fois des représentations et des pratiques, formalisées par des traditions qui se répètent ; la prégnance matérielle et la force symbolique qui en découlent, inextricablement liées ; le partage de cette culture entre plusieurs membres d’un groupe ; et le fait que ce groupe se distingue des autres par le fait même de cultiver (c’est-à-dire préserver, alimenter, accroître) cette idiosyncrasie. Nous avons donc choisi trois aspects de la culture italienne (la cuisine, la religion, le football) qui ont semblé répondre à cette définition, en ce qu’ils réunissent un groupe (la famille, la paroisse, le club de supporters) autour d’un rite plus ou moins codifié (le repas, la messe, le match) qui lui permet de circonscrire son espace en incluant les membres du groupe, qui partagent ces mêmes codes, et en excluant les autres.

13.1. La cuisine

Depuis une décennie environ, la gastronomie, autrefois reléguée aux fourneaux des ménagères ou aux grandes tables gastronomiques, s’est délestée de cette étiquette confidentielle pour investir les sphères médiatiques, et la cuisine italienne, à la fois simple, goûteuse et accessible, a largement bénéficié de cet engouement récent : F. Narducci (E5) constate ainsi que « da ultima, l’alimentazione, proprio il cibo italiano, è al centro di un

⁵⁴¹ Guy Rocher, « Culture, civilisation et idéologie », in *Introduction à la Sociologie Générale*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH ltée, 1992 (3^{ème} édition), p. 104.

wishlist mondiale, molti tendono a copiarlo » ; et pour lui, « lo stile italiano, il gusto italiano, l'alimentazione italiana, la dieta mediterranea, le nostre comunità sono veramente promotrici di tutto ciò, per cui diciamo che oggi l'Italia ha un potentissimo *network* nel mondo ». Mais après des décennies d'émigration dans des pays d'Amérique Latine, l'alimentation des Italo-descendants d'Argentine et du Brésil correspond-elle vraiment à la « dieta mediterranea » ? Les modes de préparation et de consommation s'insèrent-ils dans un « stile italiano » ? Comme le rappelait Roland Barthes⁵⁴²,

[la nourriture] n'est pas seulement une collection de produits, justiciables d'études statistiques ou diététiques. C'est aussi et en même temps un système de communication, un corps d'images, un protocole d'usages, de situations et de conduites. [...] En achetant un aliment, en le consommant et en le donnant à consommer, l'homme moderne ne manie pas un simple objet, d'une façon purement transitive ; cet aliment résume et transmet une situation, il constitue une information, il est significatif ; cela veut dire qu'il n'est pas simplement l'indice d'un ensemble de motivations plus ou moins conscientes, mais qu'il est un véritable signe, c'est-à-dire peut-être l'unité fonctionnelle d'une structure de communication.

Que révèle la charge symbolique et signifiante dont la nourriture est porteuse parmi les Italo-descendants d'Argentine et du Brésil ? Et la possession de la *cittadinanza* a-t-elle une quelconque influence sur cet acte quotidien profondément ambivalent, qui répond à la fois à un besoin physiologique naturel et à l'expression d'une appartenance culturelle ? Sans entrer trop en profondeur dans un domaine (l'anthropologie de l'alimentation) dont nous ne sommes pas spécialiste, il nous semble important d'étudier ce que les Italo-descendants de notre étude mangent, comment ils le préparent, comment ils le consomment, et quelles valeurs ils attribuent à la nourriture et à la cuisine.

i. Primo piatto

L'alimentation des Italo-descendants en Argentine et au Brésil se rattache à des ingrédients phares et des recettes qui, dans le monde entier, sont associés à l'Italie, d'où ils ont été importés à l'époque de la *Grande Emigrazione*, et qui sont encore cuisinés comme au pays : d'un côté, des aliments nourrissants comme la *pasta*, la *pizza*, et la *polenta* ; de l'autre, des mets forts en goût (*sugo*, *salame* et *spezie*), hérités d'une cuisine populaire ; enfin, des traditions liées à des dates marquantes du calendrier religieux (Noël, Pâques, et dimanche).

⁵⁴² Roland Barthes, « Pour une psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 16^{ème} année, n. 5, 1961, p. 979-980.

Pasta, pizza et polenta. Bien que, comme le rappelle Massimo Montanari dans ses travaux sur l'histoire de l'alimentation en Italie⁵⁴³, les pâtes n'aient été importées en Italie qu'entre le IX^{ème} et le XII^{ème} siècle, introduites par les Arabes en Sicile, elles sont aujourd'hui devenues l'archétype de la cuisine italienne. Qu'elles soient désignées à l'italienne (« la pasta »), à l'argentine (« *las pastas* », « *los fideos* »), à la brésilienne (« *a massa* »), par une hybridation italo-argentine (« *los tallarines* ») ou italo-brésilienne (« *o macarrão* »)⁵⁴⁴, ou par un terme générique (« *a macarronada* »), les pâtes sont presque systématiquement (E19, 20, 22, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 38, 39, 43, 44, 45, 49, 52, 55, 57, 59, 62) mentionnées comme l'un des plats les plus consommés par les Italo-descendants, comme « quelque chose de très inséré dans cette famille » (E19), comme « ce que j'ai de plus fort comme [-] habitude alimentaire » (E30), appréciées pour leurs qualités gustatives et pratiques comme quelque chose de « basique, facile » (E43), « facile, pratique et bon, à préparer » (E39), qui fait donc l'objet d'une consommation régulière (« trois fois par semaine » (E26) par exemple), voire quotidienne : « il y a encore la présence de la polenta, au quotidien, beaucoup ; *la pastasciutta, cara mia, quasi tutti i giorni; eh... [...] La pastasciutta è fatta a casa* ». La « pastasciutta » semble à E. Zulio (E40) si caractéristique de la culture italienne que, comme on le voit dans ce dernier témoignage, il passe même à l'italien, dans un discours en portugais, pour en parler, avec un effet de glissement de code linguistique significatif. En utilisant le terme « pastasciutta », il démontre une connaissance lexicale et culturelle, puisqu'il sait comment l'on appelle les pâtes en Italie, se posant ainsi comme fin connaisseur en la matière. De la même manière, R. Mancinelli (E22) explique qu'« il y a beaucoup de manières d'assaisonner *la pasta* en Italie, et moi je connais beaucoup de ces manières, et je les fais ». Si certains citent quelques unes de « toutes ces variétés » (E54), en particulier les « *ñoquis* », « *ravioles* », « *canelones* » (E31) et « *capelletti* » (E32) et la « *lasanha* » (E45), dans l'ensemble c'est le terme générique qui est employé, englobant aussi, en portugais, sous le terme de « *massa* »⁵⁴⁵, toutes les préparations à base de « pâte » : le pain (E27, 38), la *bruschetta* (E54), la *focaccia* (E59), et la célèbre *pizza* (E29, 34, 46, 54), qui eux aussi sont consommés régulièrement (« au moins une fois par semaine » (E57), « chez moi il ne se passe pas une semaine sans *massa* » (E62)) et suscitent un grand enthousiasme : « Je suis folle

⁵⁴³ Voir, entre autres : Massimo Montanari, *La fame e l'abbondanza : storia dell'alimentazione in Europa*, Rome-Bari, Laterza, 1994 (2^e éd.), VIII-262 p ; *L'identità italiana in cucina*, Rome, Laterza, 2010 (2^e éd.), VII-97 p. ; Alberto Capatti, Massimo Montanari, *La cucina italiana: storia di una cultura*, Rome-Bari, Laterza, 2005, 408 p.

⁵⁴⁴ On remarque que c'est le nom d'une variété de pâtes (les *tagliarini*, les *maccheroni*) qui a été adopté et généralisé, par un procédé synecdoquien, à l'ensemble de la catégorie « pâtes » et adapté (certainement par la suite) à la prononciation et à l'orthographe argentine ou brésiliennes.

⁵⁴⁵ Parfois même, en portugais, la frontière sémantique entre « *massa* » et « *macarrão* » n'était plus bien distincte : si le premier est censé désigner les pâtes fraîches (*lasagna*, *canelloni*, *ravioli*, mais aussi pain, *focaccia*, *pizza*), le second désigne les pâtes sèches ; néanmoins, de nombreux informants ont employé le premier plus génériquement, et il était alors difficile de les distinguer.

de *massas*. J'adore, manger du pain pur pour moi c'est excellent, je me passe de n'importe quelle douceur pour une *massa* » (E38). Le vocabulaire est hyperbolique (« folle », « adorer », « excellent »), et le pain apparaît comme l'aliment suprême, puisque qu'il est apprécié « pur », et que les autres douceurs lui sont d'une certaine manière sacrifiées.

Les pâtes et le pain sont en l'occurrence dérivés du blé dont l'agriculture, comme le rappelle Eugenia Scarzanella⁵⁴⁶, fut introduite et développée par les immigrants italiens, en particulier dans la « *pampa húmeda* » argentine ; sur place, ils trouvèrent en effet plutôt des cultures qui étaient déjà familières à ceux qui provenaient des régions septentrionales de l'Italie : le riz et le maïs, ingrédients fondamentaux du « risotto » (E44, 48, 54) et de la « polenta » (E37, 38, 39, 40, 44, 48) qui sont encore consommés régulièrement par de nombreux Italo-descendants : « Ah, la polenta, pour moi, je crois, voilà, que c'est le meilleur plat qu'il y ait, j'adore ! [...] Quotidien ! J'en fais tous les jours. [...] Je fais beaucoup de polenta » (E45). De nouveau, les adjectifs « meilleur », « quotidien », l'adverbe « beaucoup » et le marqueur temporel « tous les jours », le verbe « adorer », traduisent un goût et une habitude alimentaires très marqués, qui dominent en particulier dans les régions du Brésil qui étaient d'anciens peuplements agricoles d'immigrants italiens du Nord (Vénétie, Frioul, Trentin, Piémont). Elle marque donc encore fortement une origine régionale, au point que lorsqu'il explique comment faire la *polenta*, B. Marchesin utilise un terme spécifique (« *panaro* ») en dialecte de Vénétie (et non en italien, à la différence d'E. Zúlio plus haut). Et il l'explique, en un procédé méta-discursif : « d'abord on faisait une *polenta*, bien grande ; alors on la versait sur la planche, sur le *panaro*, euh, je parle dialecte, sur le *panaro* ; quand la *polenta* était un peu froide, on réunissait la famille, "c'est l'heure du dîner" ». Il utilise le terme « *panaro* » en un glissement sémantique très conscient comme si seul le vocable dialectal s'appliquait à cette explication ; mais peut-être aussi parce que, rappelant une coutume du passé (comme l'indiquent les verbes à l'imparfait), il se remémore une période de sa vie et un milieu (le cercle familial) où la langue de communication était le dialecte. Et en effet, souvent, la *polenta*, bien qu'encore consommée aujourd'hui, est mentionnée comme un élément de souvenir, de l'enfance, du passé, de ce que préparaient les grands-parents, faisant écho aux lignes poétiques de la romancière Zélia Gattai⁵⁴⁷ : « Comment oublier la *polenta*

⁵⁴⁶ E. Scarzanella, « Trigo y plate » (Grano e soldi) : l'emigrazione e l'agricoltura argentina (1870-1914), in *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 2, n. 2, novembre 1986, p. 91-109.

⁵⁴⁷ Zélia Gattai (1916-2008) fut une femme de lettres brésilienne, épouse de Jorge Amado, célèbre intellectuel brésilien. Fille d'immigrants italiens, elle-même également écrivain, elle décrit dans de nombreux ouvrages (en particulier, *A casa do Rio Vermelho* et *Città di Roma*) le quotidien de sa famille et de sa communauté. Son œuvre, bien que moins connue que celle de son époux, remporta tout de même un certain succès (public et critique) et lui valut un siège à l'Academia Brasileira das Letras.

tirée du feu, renversée sur une planche, coupée avec un fil, le fromage fondant sur les tranches dorées, bourdonnantes de chaleur, fumantes... »⁵⁴⁸.

En effet, *pasta*, *pizza*, *risotto*, *polenta*, sont des plats nourrissants, hérités d'une époque, celle des aïeux, où le travail agricole et ouvrier nécessitait une énergie garantie par un apport calorique important fourni par les féculents – ces « carbohydrates » (E33) qui sont la base de l'alimentation des Italo-descendants et qui, peut-être pour compenser les époques de famine passées, sont toujours servis en abondance, et accompagnés d'assaisonnements (sauces, charcuteries, épices et aromates) forts en goût.

Salse, salame et spezie. Un autre plat à caractère régional, typique de la cuisine piémontaise, réputé pour son apport nutritionnel, surtout par temps froid, est « la fameuse *bagna cauda*, qui... bon, avec un peu de crème, avec... de l'ail, et je ne sais quoi, et après ils y trempaient, de tout : des légumes, du pain, c'est quelque chose de très énergétique », que nous ont évoquée plusieurs Italo-descendants (E27, 35) de la région de Córdoba, où s'installèrent de nombreux Piémontais. La *bagna cauda* est une sauce chaude à base d'anchois, d'ail et d'huile d'olive, dans laquelle sont trempés des légumes, à la manière d'une fondue – et ce qu'on y plonge a finalement moins d'importance que la sauce elle-même, indispensable pour relever les aliments de base : « les pâtes, si elles ne sont pas à la sauce rouge, c'est-à-dire, *pomarola*, avec de la viande, on ne les mange pas ! »⁵⁴⁹ La cuisine italienne semble ainsi se déployer, pour les Italo-descendants d'Amérique Latine, sur deux fronts complémentaires : d'un côté, *pasta*, *pizza*, *risotto*, *polenta*, des aliments nourrissants au goût plutôt neutre ; de l'autre, des assaisonnements savoureux, riches en graisses et en goût. Les sauces figurent donc parmi les aliments particulièrement prisés (E20, 26, 31, 32, 34, 35, 49, 49), avec une insistance sur le fait qu'elles soient préparées, et non achetées déjà prêtes, industrielles : « faire la sauce chez moi, je n'achète jamais de sauce faite dans une usine de pâte si je pense que /// combien ? Ça ne coûte rien, de faire une sauce »(E26). Mais cette sauce se doit d'être « forte » (E54), grâce à plusieurs ingrédients, typiques de l'alimentation méditerranéenne, qui sont également consommés séparément : le vin (E28, 35), le fromage (E35, 48), les épices et aromates (E25, 28, 31, 46, 52), la charcuterie (E27, 29, 35, 39, 48) et « les viandes, qui marinent dans le vin, qui donnent ces sauces fortes, ces choses-là » (E54), en particulier la viande de porc, dont la graisse servait autrefois à cuisiner, comme le rappelle E. Vassallo (E27) : « L'une des traditions que les Européens ont apportées, [xxx], c'est la *carneada*, la viande de porc, de cochon, pour faire de la graisse pour toute l'année, et ça, ça a duré pendant

⁵⁴⁸ Z. Gattai, *Città di Roma*, Rio de Janeiro, Record, 2000, p. 36.

⁵⁴⁹ Notons ici l'emploi du napolitain « *pomarola* » dans la bouche d'une Italo-descendante dont les ancêtres sont originaires du Piémont.

ce temps-là, où il n’y avait rien, alors c’était comme une fête ! Comme une fête, c’était important pour... la campagne, n’est-ce pas ? Et ça, on le fait encore ». Cette coutume est rattachée au monde rural (« la campagne ») où, à une époque de vaches maigres « où il n’y avait rien », elle apparaissait comme une nécessité (c’était important », voire un luxe « comme une fête »).

Réciproquement, l’assaisonnement et le vin vont donner de la saveur à la charcuterie, comme l’expliquent A. et C. Benedini (E28), qui continuent à faire le *salame* selon la recette traditionnelle héritée de leur père : « le principal, d’une recette, pour qu’un bon *salame* soit exquis : un bon produit, quant à la viande, la viande doit être alimentée avec du maïs, l’animal doit être un bon, bon... porc, un bon porc. Ensuite vient la viande de bœuf, et ensuite l’assaisonnement, sel, poivre, clou de girofle, et toutes ces choses qu’on y met... Du vin ». Au moyen de l’adjectif « bon », récurrent dans ce témoignage (« bon *salame* », « bon produit », « bon porc »), A. et C. Benedini insistent ici sur la qualité des ingrédients et de leur production (une « viande » – ou plutôt l’animal qui la produit – alimentée de manière naturelle, au maïs). S’ajoute ensuite l’assaisonnement : les épices avaient par le passé un rôle antiseptique pour la conservation et la préservation des aliments, mais le goût pour des saveurs fortes, aillées, parfois astringentes (« citron et poivre », E31), ou amères, caractérise la cuisine italienne. M. Santos et M. Zanini⁵⁵⁰ rapportent elles aussi, d’une recherche de terrain au sein de la communauté italienne de Santa Maria, dans le Rio Grande do Sul au Brésil, l’importance des aromates, et en particulier, pour les Italiens originaires du nord de l’Italie, le « *radichio* », une sorte de chicorée, que Zélia Gattai mentionne également dans ses mémoires : « Et le *radichio* revenu dans l’huile d’olive et l’ail frit ? J’adorais la chicorée amère, le dit *radichio*, préparée par tata, verdure que j’allais, en compagnie de mes cousins, Dário et Cláudio, acheter dans la ferme d’un Portugais, là-bas dans les environs »⁵⁵¹. Peut-être la tante de Zélia Gattai préparait-elle le *radichio* comme B. Marchesin (E37) le décrit : « les femmes allaient dans le potager, elles cueillaient une bassine comme ça, de *radichi*, elles fritaient du bacon, bien frit [...] Alors on prenait le bacon chaud, du vinaigre, on assaisonnait le *radichi* ». Notons ici la référence aux « femmes », seules responsables de la cueillette et de la préparation du *radichio*, selon une répartition des tâches domestiques bien établie.

Nous remarquons en tous cas que les assaisonnements mentionnés concernent uniquement des saveurs « di terra » (légumes, viande de porc, viande de bœuf) et que pas un témoignage ne rend compte d’une consommation de poisson ou de fruits de mer hormis dans des circonstances exceptionnelles : un voyage sur le bord de mer, à Mar del Plata par

⁵⁵⁰ Miriam Oliveira Santos, M. Zanini, « Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil) », in *Caderno Espaço Feminino*, vol. 19, n. 1, 2008, p. 272-273.

⁵⁵¹ Z. Gattai, *Città di Roma*, op. cit., p. 36.

exemple, pour manger une « cassolette de fruits de mer » (E26), mais surtout, lors de fêtes religieuses (veille de Noël, Semaine Sainte...). La cuisine italienne est donc bien celle du quotidien, mais aussi, de la fête, de la réunion de famille, qu'elle accompagne toujours selon des rites bien précis, dans le respect de la tradition.

Natale, Pasqua et domenica.

ici au Brésil, on mange de... la dinde à Noël, n'est-ce pas ? Et on mange de la viande, et là-bas en Italie, c'est seulement du poisson ; le jour de Noël, tu ne peux pas manger de viande, alors on mange des pâtes avec de la sauce, et du poisson⁵⁵². Alors, ça c'est quelque chose qui est maintenu. Il y a toujours ça. Ici, on a déjà le Vendredi Saint, n'est-ce pas, où on ne mange pas de viande, alors... Ça on le maintient, on ne mange pas de viande chez nous le Vendredi Saint.

S. Baravelli (E43) établit ici une distinction entre ce qui se pratique au Brésil, et en Italie, et elle a déjà choisi son camp : celui du « maintien » (le verbe « maintenir » apparaît à deux reprises) d'une règle alimentaire restrictive, qui fixe des interdits (« tu ne peux pas ») et des autorisations (« c'est seulement ») pour des aliments chargés de symbolisme religieux⁵⁵³ et consommés (ou non) comme « élément agrégateur »⁵⁵⁴ justement dans le cadre de dates rituelles du calendrier chrétien (« Noël », le « Vendredi Saint ») : « il y a beaucoup de coutumes, qu'on continue à maintenir encore, la *bagna cauda*, typique maintenant pour... pour Pâques, on fait la *bagna cauda* [...]. Beaucoup de choses sont restées disons avec les coutumes de famille, bon, de nourriture, ou de... dates clé, ça, c'est beaucoup resté dans la famille. Euh... ça, rien d'autre ». Comme S. Baravelli plus haut, M. Barbieri (E35) évoque ici un plat particulier dégusté à l'occasion d'une fête religieuse, « Pâques », considérée comme une « date clé », et utilise les verbes « maintenir », « continuer », « rester » pour suggérer la durée et la répétition propres à la « coutume », qui est une manière de faire dérivée de l'usage et propre à un groupe spécifique (ici, la famille, mais aussi, la communauté piémontaise de son lieu de vie, ou encore, plus généralement, italienne). Il est intéressant, en l'occurrence, de rapprocher l'adjectif « typique » qu'elle emploie, comme d'autres de nos informants (E26, 27, 39, 41, 44, 59) pour désigner le plat consommé à cette occasion de son étymologie grecque et latine (« symbolique, allégorique »), longtemps utilisée par la théologie. La consommation d'une nourriture particulière à un moment donné relèverait ainsi, au-delà de la simple

⁵⁵² S. Baravelli confond ici deux choses : le « maigre » du vendredi chrétien, en particulier le Vendredi Saint, et le réveillon « in bianco » (donc sans viandes, qui étaient consommées le lendemain, 25 décembre), typiquement italien.

⁵⁵³ Voir à ce sujet Olivier Assouly, *Les Nourritures divines, essai sur les interdits alimentaires*, Arles, Actes Sud, 2002, 300 p.

⁵⁵⁴ M. Santos et M. Zanini, *Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil)*, *op. cit.*, p. 275.

habitude, ou d'une forme de superstition (comme la coutume argentine qui consiste à manger des « *ñoquis* » le vingt-neuvième jour du mois (E19, 29)), d'un rite célébré à travers des signes qui se rattachent à l'identification d'un groupe précis : la famille, comme nous l'avons illustré en troisième partie, est le cadre privilégié de cette « communion », souvent dominicale, autour de la préparation et de la consommation du repas, qui se perpétue, génération après génération, en hommage aux ancêtres :

la question de Noël, maintenir les mêmes traditions que les grands-parents [de ma mère] faisaient, la réunion familiale... le type de nourriture servie... [...] Faire le *stolen*... de Noël, par exemple. [...] J'essaye de maintenir comme ça, j'essaye de faire avec mes /// avec mon fils beaucoup de choses, comme ça : faire des petits biscuits de Noël, par exemple, faire... J'essaye de faire, j'essaye de maintenir avec lui quelques choses.

De même, M. Deflorian Moreira (E42) évoque « la réunion familiale », utilise le mot « type » (dérivé en locution informelle qui scande les propos, mais ici significatif) et emploie à plusieurs reprises le verbe « maintenir », mais ici elle se place dans une position intergénérationnelle, comme une charnière entre les ancêtres (« les grands-parents [de ma mère] ») et les enfants (« mon fils »), une cheville de transmission de la culture, qu'elle souhaite reproduire à l'identique, comme le révèlent l'adjectif « mêmes » et le substantif « traditions » accolés. Ce dernier, dérivé du verbe latin *tradere* (« transmettre »), semble en effet désigner désormais la répétition d'un code figé dans le temps, que la cuisine incarnerait par excellence : « La nourriture, à quoi je l'associe ? C'est... Là il y a une part de... /// culturelle, de chacun. C'est comme une tradition qui nous reste et qu'on essaye réellement de suivre avec le temps » (E34). Cette « association » entre nourriture et tradition est ici illustrée syntaxiquement grâce au morphème de comparaison « comme » ; elle relèverait d'un parcours individuel, négocié entre ce que l'on reçoit et ce que l'on en fait. R. Mancinelli (E22), qui pour beaucoup d'autres choses (langue, rapport à la famille, religion, mode de vie, identité) a constamment réélaboré l'héritage italien reçu de ses parents, a suivi le chemin inverse dans le domaine culinaire : « Non, en ça non, je ne suis pas mon propre chemin et j'essaye d'être parfaitement traditionnelle dans ce que je fais, quand je peux. [...] je fais d'autres recettes, que ma tante – tradition ! –, que ma tante me... me fait, m'enseigne, et j'essaye de les répéter ». Ici aussi, la « tradition », mise en exergue par une incise et une exclamation, est transmise d'une génération (celle de la tante) à l'autre, à travers un enseignement et la « répétition ». De même, L. Varriale (E58) s'efforce de suivre le modèle italien : « j'essaye au maximum de préserver une... /// Je n'aime pas faire des adaptations ; ce que j'arrive à trouver, alors je le fais selon les recettes italiennes. J'essaye toujours de le laisser le plus original possible ». Il

est intéressant de remarquer dans ces deux témoignages une tension entre le désir de perfection (restitué par l'adverbe « parfaitement » et les superlatifs « au maximum » et « le plus possible ») dans la reproduction de la recette « originale », et la modestie implicite dans le verbe « essayer » qui était également déjà employé à plusieurs reprises dans le témoignage précédent, comme si, malgré le désir de coller à l'identique au modèle hérité du passé, il ne pouvait en résulter que de pâles copies : en effet, si quelques Italo-descendants (E26, 27, 34) nous ont déclaré suivre, voire « vivre la tradition des Italiens » (E37), souvent ils exprimaient une sorte d'insatisfaction face aux piètres résultats de leur tentative de refaire les recettes d'antan, comme l'avoue C. Beitel-Bonanno (E30) : « La *rueda a la milanese* que faisait ma grand-mère, moi je ne... [Ce sont ses recettes ?] Oui, mais moi, je ne les réussis pas comme elle [*rire*]! Non, parce que... C'est-à-dire, moi toujours, j'ai toujours aimé la cuisine, alors je voyais quand elle le faisait, et tout ! Mais non, jamais je n'ai réussi une *rueda a la milanese*, rien à voir ! Mais bon, je continuerai à essayer ».

M. Santos et M. Zanini⁵⁵⁵ remarquèrent également lors de leur recherche de terrain au sein de la communauté italienne de Santa Maria, dans le Rio Grande do Sul, au Brésil, des différences entre la vieille et la nouvelle garde de l'immigration italienne, les femmes plus âgées reprochant aux plus jeunes de ne pas savoir cuisiner comme il faut, et ces dernières s'en excusant, invoquant le manque de temps et l'évolution des mœurs : N. Vassallo (E27), âgée de quatre-vingt-deux ans, constate en effet qu'« il y a des choses que [nos enfants] ici ne savent pas faire. Alors nous, on suit encore la tradition » ; à l'inverse, R. Conosciuto (E19), âgée de vingt-six ans, explique que

[Les traditions] se pratiquent, mais par exemple, il y a des familles qui, bon, ont la coutume de ne pas manger de viande le vendredi, ça, ça... continue, la demande de poisson par exemple augmente, et augmente beaucoup. [...] quand les parents [de mes parents] vivaient encore, ça se pratiquait encore beaucoup, les nourritures propres à, à ce qui a trait à la religion, eux ils ne l'ont pas fait, c'est arrivé jusqu'à eux, ensuite ça s'est interrompu. Nous on a cessé de le faire.

Les verbes « interrompre », « cesser », marquent une rupture dans la tradition maintenue pourtant jusqu'à la génération présente, désormais remplacée par une autre manière de faire, comme en témoigne G. Rizzo Schiavoni (E49) : « J'avais, jusqu'à il y a peu, j'avais cette tradition de faire cette nourriture que nous faisons à Noël... [...] ensuite, ça a changé, ça a été une période un peu à la façon du système brésilien ». Et T. Setti (E41) dit ainsi consommer avec sa famille à Noël de la dinde, du chapon... ce que S. Baravelli (E43) mentionnait plus

⁵⁵⁵ M. Santos, M. Zanini, « Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil) », *op. cit.*, p. 277.

haut comme les plats typiques du Noël brésilien, et non plus italien. « Changement », transformation, réduction, abandon, rupture : les traditions ont beau être préservées par certains, elles ne peuvent résister à l'érosion du temps et surtout, aux bouleversements imposés par le nouveau milieu géographique et social.

ii. *Secondo piatto*

La cuisine italienne, importée par les immigrants en Argentine et au Brésil, a dû s'adapter au nouveau contexte sud-américain et se renouveler au contact d'autres ingrédients, techniques et habitudes culinaires, se réinventant et fusionnant en de nouvelles formes d'alimentation. Malgré cela, et peut-être aussi à cause de cela, elle reste un marqueur d'ethnicité qui permet aux Italo-descendants d'Argentine et du Brésil de se distinguer d'autres individus et groupes sociaux⁵⁵⁶.

Une cuisine réinventée. Comme on vient de l'évoquer, l'alimentation des Italiens en Argentine et au Brésil a beaucoup évolué depuis l'époque de la *Grande Emigrazione* et de la (quasi) autarcie culturelle des *colônias* agricoles. D'une part, du fait de l'évolution des sociétés contemporaines, soumises à de nouvelles contraintes à cause (entre autres motifs) de l'entrée des femmes sur le marché du travail, et de la nécessaire réorganisation des tâches domestiques qui s'ensuivit. La cuisine dut ainsi se simplifier, et adopter des techniques et ingrédients qui facilitaient et accéléraient les modes de préparation⁵⁵⁷ : le manque de temps disponible et l'augmentation du pouvoir d'achat, parallèles à l'évolution du secteur professionnel et à l'ascension sociale ont modifié les habitudes alimentaires et « la cuisine et sa préparation subirent des transformations au fur et à mesure que les familles s'élevaient dans la société »⁵⁵⁸. L'âge d'or du « tout fait maison. 90 % fait maison » vanté par B. Marchesin (E37) est désormais, à quelques exceptions près chez les plus âgés, révolu et nombre d'Italo-descendants avouent cuisiner peu (E38, 43) ou pas du tout (E59), et « manger dehors » (E38, 39), ou acheter des plats déjà préparés, comme en témoigne C. Ferrara (E33) :

Non, [*la pasta*], moi je l'achète. Fraîche. Pour la semaine tu achètes *la pasta*... sèche, mais... si tu veux te faire plaisir, te faire un bon petit plat, mais moi je l'achète. Non, ma grand-mère la faisait, moi je ne fais rien. Je ne la fais plus. Mais ma grand-mère,

⁵⁵⁶ Voir aussi P. Corti, « Il cibo dell'emigrante », in *Il Risorgimento*, année 44, n. 2, 1992, p. 363-378.

⁵⁵⁷ M. Santos, M. Zanini, « Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil) », *op. cit.*, p. 276.

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 277.

oui, elle faisait... euh... les pâtes maison, oui, ça, classique, la... le... Mon autre grand-mère, les *ravioles de seso*, c'était autre chose mais moi je ne les fais pas. Moi je fais une cuisine plus... minimaliste, disons maintenant. Oui, on mange des carbohydrates, et tout, mais plus... et d'une autre élaboration : disons, avec d'autres ingrédients... D'une certaine façon je fais une cuisine différente.

On voit bien ici la « différence » générationnelle, avec l'opposition, en parallèle syntaxique autour du même verbe « faire » (affirmatif d'un côté, négatif de l'autre), entre la grand-mère et la locutrice. Le complément d'objet « rien » fait écho, plus loin, à l'adjectif « minimaliste », qui suggère l'épuration des modes de préparation, du nombre d'ingrédients, de la quantité et de la qualité (« d'une autre élaboration ») des plats, qui répond aux nouvelles contraintes de la société contemporaine : moins de temps disponible, moins de temps passé chez soi, moins de temps dédié aux repas, familles moins nombreuses, mais aussi, plus de préoccupations hygiénistes, en particulier en matière de santé et de diététique : comme A. Salvay (E36), qui dit « faire très attention aux aliments », plusieurs Italo-descendants ont en effet expliqué avoir, pour des restrictions nutritionnelles, « éliminé complètement » la cuisine italienne, réputée « riche » (E51) ; ou bien seulement ils reconnaissent, comme F. Cavallero (E31), « éviter certaines graisses, ou certaines choses qu'il ne faut pas mettre [...] pour soigner la forme physique de chacun » et « improviser » à partir des recettes héritées des ancêtres. Il en résulte, selon Janine Helfst Leicht Collaço⁵⁵⁹, un contraste marqué – et non dénué de rivalités et de mépris réciproques – entre la cuisine rustique de la vieille garde de l'émigration, et la cuisine gastronomique apportée par la nouvelle vague des immigrés du second après-guerre, et par la mode de la cuisine globalisée contemporaine, porteuses de nouvelles tendances culinaires :

ici il existe une cuisine italienne liée à des descendants italiens, et une cuisine... italienne liée à l'Italie, qu'offrent ces restaurants plus raffinés. Ils proposent une certaine fidélité à la nourriture italienne, ça, dans les grandes villes, principalement. Parce que pour la majorité de la population, la nourriture italienne c'est celle des... immigrés qui se sont établis ici, qui est une cuisine déjà... plus régionale.

F. De Biasio (E39) oppose ainsi deux types de cuisine, l'une « raffinée », « liée à l'Italie », l'autre « régionale », de terroir ; la première est « fidèle » aux recettes importées d'Italie, la seconde est celle des descendants, elle s'est donc greffée aux coutumes et ingrédients locaux. Ces transformations récentes seraient ainsi les mêmes que celles qui ont touché les différentes cuisines d'Europe, et la cuisine italienne en particulier, face aux évolutions de la société.

⁵⁵⁹ Janine Helfst Leicht Collaço, « Das mammas ao restaurante cosmopolita. Um século de restaurantes italianos na cidade de São Paulo (Brasil) », in *Anthropology of food* [en ligne], n. 7, décembre 2010, disponible sur : <http://aof.revues.org/6753> [consulté le 19 juin 2013].

Mais si les contraintes peuvent être semblables au niveau social, les différences géographiques et culturelles entre l'Italie et l'Amérique Latine ont provoqué des divergences bien plus tôt que cela, et dès l'arrivée des immigrants italiens en Argentine et au Brésil : sommés, par la nécessité de se nourrir, de s'adapter à un nouveau climat, ils transposèrent ce qui pouvait être transposé (la polenta et le risotto à partir du maïs et du riz déjà présents, les pâtes et le pain à partir du blé qu'ils introduisirent), et adaptèrent les plats en fonction de ce dont ils disposaient, comme le décrit D. Cannova (E12) : « les Italiens, quand ils sont arrivés ici, ont dû, par exemple, utiliser évidemment les ingrédients qu'ils trouvaient sur place : donc pour citer un cas assez connu ici à Córdoba, ici on prépare la fameuse *bagna cauda*, avec la crème fraîche, et pas avec l'huile d'olive ! ». En effet, la cuisine est une pratique réalisée en interaction avec des principes théoriques et une mise en application, entre une idée et un contexte : comme l'explique J. Collaço,

La nourriture [...] est un matériel extrêmement malléable qui promeut des représentations sur des plans distincts qui s'entrelacent pour donner consistance à l'acte de manger. Cela signifie qu'il faut avoir à l'esprit que les produits ont été sélectionnés, préparés et destinés pour la consommation de quelqu'un, à un certain moment, avec d'autres personnes. La nourriture est relationnelle, de même que l'identité, de sorte que le même matériel peut se prêter à différentes interprétations.⁵⁶⁰

La même recette « italienne », exécutée avec des ingrédients locaux et pour des convives au goût spécifique (les Brésiliens, par exemple, aiment la viande pas trop cuite, les fromages pas trop forts, les saveurs très sucrées pour les desserts), donnera un résultat différent en Italie, en Argentine et au Brésil, et la cuisine italienne aurait ainsi évolué comme les différentes branches d'un même arbre, ou plutôt, d'un rhizome, pour reprendre la métaphore de Gilles Deleuze et Félix Guattari⁵⁶¹. La « cuisine italienne » consommée et appréciée en Argentine et au Brésil est le résultat de ces transformations progressives. Certains Italo-descendants (E39, 46, 58) sont bien conscients, grâce à leurs voyages en Italie, « que ce n'est pas bien comme ça, qu'on ne mange pas de polenta dans toute l'Italie, et... qu'il y a ces différences [régionales], et.... La pizza, aussi, n'est pas si... pleine d'ingrédients comme ici, c'est une chose plus simple, la pâte est plus fine » (E39), et tentent de l'expliquer à leur entourage, comme L. Varriale (E58) :

D'une certaine manière, ce que je cherche, du point de vue culturel et de la gastronomie, c'est de dire aux gens combien les choses au Brésil sont... déformées, qu'elles ne correspondent pas à ce qui se passe, que c'est une vision... les immigrants

⁵⁶⁰ J. Collaço, « Das mammas ao restaurante cosmopolita. Um século de restaurantes italianos na cidade de São Paulo (Brasil) », *op. cit.*

⁵⁶¹ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Rhizome*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1976, 74 p.

d'il y a cent ans, qui a beaucoup changé, alors ça finit /// pas ambassadeur, mais j'essaye de stimuler les gens à... à chercher, n'est-ce pas ?, une chose plus actuelle et plus... plus réelle de ce qu'est vraiment la culture italienne, la nourriture italienne.

Opposant « déformée » à « réelle », « d'il y a cent ans » à « actuelle », L. Varriale est conscient des différences entre la cuisine italienne qu'il connaît et celle qui est répandue au Brésil. S'il rejette le terme « ambassadeur », il reconnaît être une sorte de stimulus pour modifier la « vision » que les Italo-descendants ont de la nourriture italienne. Mais la majorité d'entre eux se conforme à ce qui est désigné, en Argentine et au Brésil, comme la « cuisine italienne ». D'où le « décalage de perception » (E12) de certains Italo-descendants lorsqu'ils voyagent en Italie et ne retrouvent pas du tout la même alimentation (E19) à laquelle ils sont habitués sous l'étiquette « cuisine italienne », puisque « 80 % des choses que tu manges sont des choses italiennes, latinoaméricanisées ». Ce néologisme (barbarisme ?) adjectivé illustre bien le processus de transformation et d'adaptation de la cuisine « italienne » (en réalité, piémontaise, frioulane, méridionale...) au contexte sud-américain par les Italiens eux-mêmes :

certaines éléments et ingrédients nouveaux trouvés dans la terre d'accueil passent par des filtres et finissent par être introduits dans des recettes culinaires considérées comme typiques qui peuvent être transformées, pourvu que ce soit par des personnes légitimes pour cela, comme les *nonas* par exemple. [...] l'introduction de nouveaux éléments dans l'alimentation des descendants d'Italiens est quelque chose qui advint dès le début du processus colonisateur et fut peu à peu négocié à l'intérieur des espaces domestiques et légitimé dans les fêtes religieuses, des clubs, sous des versions plus « mélangées ». ⁵⁶²

L'adjectif « mélangées » est particulièrement important dans des pays comme l'Argentine et le Brésil où, comme les populations, les cultures et les cuisines se sont mêlées pour donner naissance à de nouvelles formes d'alimentation qui empruntent à chacune d'entre elles.

Une cuisine fusionnée. Transposée dans les assiettes, la *miscigenação* a donné lieu à des « mélanges » culinaires *a priori* improbables et pourtant réels, comme le constate S. De Santis (E13) :

[les Italo-descendants] mélangent aussi beaucoup des traditions de différents endroits du pays. Par exemple: ils font une fête de Vénétie et dansent la tarantelle ! Une chose comme... ils mélangent une chose du Nord et une du Sud qui ne se rencontreraient jamais, pour eux c'est tout pareil ! [...] Ils mettent en plat principal du poulet frit, de la

⁵⁶² M. Santos, M. Zanini, « Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil) », *op. cit.*, p. 262 ; p. 275.

polenta, ces choses-là, ignorant tout ce qu'il y a de différent en Italie, ou ce qui se mange, ou ce qu'est la véritable cuisine italienne cuisinée en Italie.

Manifestation de « l'italianisation à l'étranger » telle que l'ont étudiée Tullio De Mauro, Giovanni Rovere, J.-C. Vegliante, cette fusion aurait ainsi d'abord eu lieu à l'échelle intra-ethnique, les traditions italiennes du sud se confondant avec celles du nord en une seule et même « cuisine italienne » gommant les « différences régionales » (E39) et réunissant, sur un même plan (« c'est tout pareil »), *polenta* et *pomarola* ; mais aussi, du « poulet frit » qui, à notre connaissance, n'est pas une spécialité italienne, mais américaine. Le mélange s'élargit ainsi à des emprunts aux cuisines locales, *criollas*, au point qu'il n'est plus possible de distinguer ce qui est typiquement italien et ce qui ne l'est pas, comme le suggère G. Sposato (E25) : « des plats vraiment typiquement italiens qu'elle m'ait préparés je ne... je ne me rappelle pas, peut-être qu'elle est restée très longtemps ici, peut-être qu'elle a mélangé avec les... les recettes d'ici ». Ce croisement avec « les recettes d'ici » est tel que la *milanesa* est l'un des plats les plus consommés en Argentine et souvent considéré comme l'une des principales spécialités typiques de ce pays⁵⁶³.

Il se configure alors des menus composites, où se côtoient et se mêlent des plats différents, d'origine italienne ou pas : la table des réunions du dimanche de M. Deflorian Couto (E45) réunit ainsi « des pâtes, de la salade à la mayonnaise, du poulet grillé, de la viande grillée, de la viande en sauce... » ; plusieurs Italo-descendants ont mentionné l'habitude brésilienne de se servir de ces différents plats dans une même assiette (E43, 55). Sans en arriver à cet extrême, les différentes sortes de nourritures disponibles aujourd'hui grâce à la globalisation des échanges commerciaux ont permis de diversifier l'alimentation en puisant à toutes sortes de traditions venues « de tous les coins » (E36) du globe, que les jeunes générations surtout ont intégrées à leur quotidien, comme en témoignent C. Ferrara (E33) :

mais maintenant c'est plus cosmopolite, le regard... Disons... Il me semble que si on regarde l'Europe on ne regarde plus seulement l'Italie, c'est-à-dire, pour voir d'autres choses, d'autres pays. Et ça se reflète en tout. Maintenant sur le sujet de la nourriture, on se tourne beaucoup vers la nourriture ici à Córdoba, mexicaine, la nourriture... orientale, euh... Je ne sais pas, on va manger des sushis, ou... Mais manger comme ça italien, basque, quand... beaucoup de gens se réunissent, on va tous à « Il Gato » pour... pour manger le plat de *pasta*. Sinon... il y a d'autres options : ou bien cuisine moyen-orientale, cuisine arabe...

À travers les verbes « regarder », « voir », « se tourner vers », elle montre bien l'ouverture culturelle qui caractérise les tendances culinaires actuelles en Argentine. Ce

⁵⁶³ Gastón Julián Gil, « Fútbol y ritos de comensalidad, el chori como referente de identidades masculinas en la Argentina », in *Anthropologica*, vol. 22, n. 22, 2012, p. 19.

« cosmopolitisme » est rendu par l'accumulation d'adjectifs de nationalité (« mexicaine », « orientale », « italien », « basque », « moyen-orientale », « arabe ») ainsi que la mention des « sushis » (spécialité japonaise), voire du « Big Mac »(E36), plat standardisé s'il en est. Un consommateur peut choisir en fonction des circonstances, et jongler entre ces différentes « options » : comme le remarquent M. Santos et M. Zanini,

les sphères de la nourriture révèlent combien les groupes, qu'ils soient ethniques ou non, dialoguent avec les environnements dans lesquels ils s'insèrent (ou sont insérés) et comment, en tant qu'êtres réflexifs et ouverts dans leurs négociations, ils peuvent accepter ou non des nouveautés déterminées et des éléments et élaborer, sur ces dernières, de nouvelles ou vieilles significations.⁵⁶⁴

C. Ferrara (E33) décrit ainsi la manière presque stratégique dont, dans sa famille, le menu du repas du dimanche est choisi : « les dimanches c'est un classique, *asado*, ou... *pasta* ! Ça... Quand il y a plus d'argent, *asado*, quand il y en a un peu moins... Oui, il y a une... Il y a une union, nous avons une... Disons comme ça, une conjugaison de cultures ». En fonction du confort économique, le menu sera l'*asado* (barbecue traditionnel de l'Argentine, qui renvoie à l'abondance et à la culture de la viande sud-américaine), et en périodes moins fastes, les pâtes (nourriture plus frugale, qui rappelle les périodes de privations et de pauvreté des immigrés italiens quand ils arrivèrent en Argentine).

Cette « union », « conjugaison de cultures » s'articule de manière harmonieuse entre l'élément argentin et l'élément italien : de la même manière, O. Mancinelli (E23), lors de l'entretien que nous avons réalisé, apparaît dans le décor de sa *heladería*, devant le tableau des parfums des glaces qu'il élabore en fusionnant le savoir-faire artisanal traditionnel italien et des ingrédients (fruits de bois de Patagonie, vin malbec, *dulce de leche*) typiquement argentins ; pendant ce temps, il sirote un *mate* dont il tient la calebasse qui lui sert de récipient à la main. Cette boisson, une infusion de la *yerba mate* (en espagnol), *erva-mate* (en portugais), elle aussi typiquement argentine, s'est diffusée dans la région du Río de La Plata à partir d'une tradition *guarani*, et elle est emblématique de la culture de cette zone géographique, dans ses différentes variantes argentine et uruguayenne (le *mate*), paraguayenne (le *tereré*) et brésilienne (le *chimarrão*). Ainsi,

il y avait, [pesant] sur le *chimarrão*, le stigmate d'être une boisson brésilienne, c'est-à-dire, native et dépréciative. Depuis les dernières décennies du siècle passé, quand il y eut tout un travail régional de resémantisation de l'acte de boire le *chimarrão*, les

⁵⁶⁴ M. Santos, M. Zanini, « Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil) », *op. cit.*, p. 276.

descendants d'Italiens, qui le faisaient déjà dans les espaces domestiques, rendirent cette habitude publique.⁵⁶⁵

À travers l'opposition entre le nom « stigmaté » et l'adjectif « dépréciative », qui suggèrent une coutume mal vue et honteuse, et l'adjectif « publique », synonyme au contraire d'une certaine fierté, du moins assurance, cette analyse est intéressante dans la mesure où elle révèle combien l'alimentation catalyse des perceptions, des interprétations, et des significations sur le plan social, et peut faire l'objet de « resémantisations » et de revendications qui s'inscrivent dans un espace public où elle devient le symbole d'enjeux identitaires (voire politiques) qui dépassent le simple stade du besoin physiologique.

Une cuisine revendiquée. Selon J. Collaço⁵⁶⁶, la nourriture italienne souffrit longtemps, au Brésil, d'un « lourd stigmaté » qui la condamnait comme une nourriture pauvre, inférieure, attribuée à un groupe marginal de la société, celui des immigrés. L'alimentation soulevait alors, dès les premières concentrations d'Italiens en *colônias*, la question de l'intégration ou de l'exclusion de ce groupe, lui-même pris dans la tension dialectique entre néophilie et néophobie⁵⁶⁷ : il s'agissait donc d'un côté, pour la société brésilienne, de reconnaître (ou non) la valeur gustative et qualitative d'une cuisine étrangère ; de l'autre, pour les Italiens, de s'ouvrir à l'alimentation brésilienne et d'en intégrer des aliments et modes de préparation : deux processus synergiques, qui conduisirent progressivement à l'acceptation d'une cuisine italienne « latinoaméricanisée », comme on l'a vu plus haut. L'ascension sociale des immigrés italiens et de leurs descendants a également contribué à cette « resémantisation » de la cuisine italienne, qui de négative devient positive, et « se transforme, au fil de plus d'un siècle de processus colonisateur, en un signe important du succès de l'entreprise migratoire »⁵⁶⁸, symbole non plus de manque mais d'abondance, non plus de pauvreté mais de raffinement : « Le sobriquet “*gringo* mangeur de polenta” qui par le passé gênait certains descendants, parce qu'il renvoyait à la notion de *colono*, travailleur de la terre et rustre, semble être en train de se resémantiser dans la contemporanéité »⁵⁶⁹. Selon ces analyses, la cuisine italienne deviendrait donc à la fois un élément non plus d'infériorité, mais de supériorité dans la société argentine et brésilienne, rejoignant ainsi notre hypothèse selon

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 275-276.

⁵⁶⁶ J. Collaço, « Das mammas ao restaurante cosmopolita. Um século de restaurantes italianos na cidade de São Paulo (Brasil) », *op. cit.*

⁵⁶⁷ Notions développées par Claude Fischler dans *L'omnivore : le goût, la cuisine et le corps*, Paris, Odile Jacob, 1990, 414 p.

⁵⁶⁸ M. Santos, M. Zanini, « Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil) », *op. cit.*, p. 261.

⁵⁶⁹ *Ibid.*, p. 279.

laquelle l'italianité, dans ses divers aspects linguistiques et culturels, servirait de marqueur social de distinction. Et plusieurs témoignages semblent corroborer cette hypothèse.

D'une part, l'attention portée aux produits et à la manière de les préparer se rattache à ce que Claude Fischler⁵⁷⁰ appelle des « plats totem » ou « ancres d'ethnicité », comme le café, par exemple :

M. Fusaro – Le café, tu sembles lui donner beaucoup d'importance...

R. Mancinelli – Oui. Je ne peux pas boire de café... argentin [...]

M. Fusaro – Tu le fais avec la moka Bialetti ?

R. Mancinelli – Exactement ! Oui, avec ça. Et en plus, j'ai ma machine expresso, que mon ex-mari m'a offerte, et je fais aussi le café expresso avec le café italien.

R. Mancinelli (E22) rejette le café argentin, auquel elle préfère le café italien, qu'elle achète en Italie et rapporte en Argentine, comme nous l'avons illustré en deuxième partie ; elle le prépare avec une moka Bialetti ou avec une machine expresso, c'est-à-dire dans les règles de l'art italien, et avec un accessoire électro-ménager (la « machine expresso ») désormais présente dans de nombreux foyers européens, mais encore réservée, en Argentine et au Brésil, aux classes sociales dotées d'un pouvoir d'achat supérieur.

De la même manière, S. Baravelli (E43) et sa famille rejettent les restaurants italiens au Brésil parce qu'ils ne répondent pas aux critères, diététiques et gustatifs, de la « vraie » cuisine italienne :

J'ai des habitudes alimentaires italiennes : très léger, beaucoup d'huile d'olive, qu'on apporte de là-bas [...] On... a beaucoup de difficulté, ici, parce qu'il y a beaucoup de restaurants italiens et on n'arrive pas à manger quoi que ce soit parce que ce n'est pas de la cuisine italienne, c'est beaucoup de crème, beaucoup de choses lourdes, et, tu sais, les pâtes, ils les laissent trop cuire pour qu'elles soient bien molles, et nous au contraire on mange tout comme là-bas en Italie, les pâtes *al dente*, la sauce très simple, très savoureuse, très...

L'opposition entre la cuisine « lourde » des restaurants italiens et celle, « légère » et « simple » qui a sa préférence, entre la « crème » et l'« huile d'olive », entre les pâtes « trop cuites » et « molles » et celles « *al dente* » marque une séparation entre deux manières de faire : l'une, dérivée, déformée, disqualifiée même de l'appellation de cuisine italienne, qui est celle des restaurants italiens au Brésil, présentée sous le signe du négatif (« ce n'est pas », « difficulté », « on n'arrive pas à manger quoi que ce soit », « trop cuire », « molles ») ; et l'autre, authentique, car préparée « comme là-bas », et illustrée par un vocabulaire positif (« léger », « simple », « savoureux »). Cette polarisation établit ainsi une hiérarchie entre une

⁵⁷⁰ C. Fischler, *L'omnivore : le goût, la cuisine et le corps*, op. cit.

manière de faire qui suit une règle et qui s'y tient (ne pas trop faire cuire les pâtes, cuisiner léger), et une autre qui est dans l'excès (« trop »), la confusion, l'erreur :

ma mère par exemple, quand elle faisait à manger, disons : elle fait du cabri ; dans le cabri, elle met du romarin. Bon. Alors, dans le cabri, elle met du romarin. Mais dans le poulet, elle met de la marjolaine. Alors, aujourd'hui, tu vois, les chefs, comme ça, romarin, ciboulette, marjolaine, safran, lalala, thym... Mais ça va avoir le goût de quoi ? [--] Ça va avoir le goût de... de rien, parce que ça a le goût de tout, n'est-ce pas ? Alors ce, ce critère, pour cuisiner.

A. Fantini Medeiro (E52) critique la tendance brésilienne actuelle à mélanger toutes sortes d'ingrédients, avec pour résultat un plat insipide, dans lequel les saveurs sont tellement mêlées qu'il est impossible de les distinguer ; au contraire, suivant les préceptes de sa mère, elle valorise le « critère », qui, ramené à son étymologie latine (*discrimen*), marque la séparation entre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, ce qui est bon (le romarin dans le cabri, la marjolaine dans le poulet) et ce qui ne l'est pas. De même dans l'assiette : plusieurs Italo-descendants (E23, 35, 43, 55, 57, 58) ont témoigné ne pas « mélanger » les mets, mais les manger séparément, et dans un ordre précis, suivant la séquence *primo-secondo-contorno* qui structure les repas italiens en Italie, au risque même de susciter l'étonnement et la taquinerie autour d'eux :

L'ordre pour manger, les choses, je mange toujours dans une assiette, je ne fais pas ce mélange, je mange dans une petite assiette, l'une après l'autre, ensuite en dernier la salade, ici tout le monde mange la salade avant et tout le monde se moque de moi, de ma manière de manger tout bien séparé, mais c'est parce que je suis habituée à le faire. (E43)

O. Schiavoni – La façon de manger : la salade, c'est toujours après le plat !

R. Schiavoni – Il faut qu'il y ait les pâtes, une viande, et la salade. [...]

O. Schiavoni – [...] parce que le Brésilien, c'est riz, haricots noirs, pâtes, *farofa*⁵⁷¹, salade... Et... et nous, non, nous on fait un plat, la salade /// c'est le plat et la salade. Généralement c'est ça, il n'y a pas beaucoup de variation. [...] La salade, on la mange toujours en dernier, différent des Brésiliens, qui mangent la salade avant, n'est-ce pas ? Alors ça, c'est un héritage aussi que je me rappelle. (E55)

mon alimentation, est très italienne : je mange d'abord la salade, ensuite les... les pâtes, généralement on mange le second plat avec le plat principal, ici c'est comme ça, n'est-ce pas ? Mais dans ma famille on avait toujours cette habitude de manger une chose à chaque fois. Je la maintiens au quotidien, chez moi, je fais comme ça. Et dans les restaurants, quand c'est possible, quand je peux demander d'abord une salade et

⁵⁷¹ Spécialité culinaire brésilienne à base de semoule de manioc, frite dans du beurre ou de l'huile, à laquelle sont souvent ajoutés des herbes, des œufs durs émiettés, des lardons, des haricots, du maïs, de la banane, etc.

ensuite des pâtes et ensuite une viande, ou alors au moins des pâtes avec la viande, je le fais. (E57)

dans ma famille on n'a jamais mangé d'*arroz e feijão*⁵⁷², ça a toujours été un menu beaucoup plus italien, même dans les manières, par exemple de manger la salade en dernier et de ne pas manger ça comme ça se fait au Brésil. Même mes amis, quand ils viennent chez moi, trouvent ça un peu étrange. (E58)

Dans ces quatre témoignages, revient l'idée que la « façon de manger » suit un « ordre » particulier, qui « sépare » les aliments et les plats (« tout bien séparé », « l'un après l'autre », « une chose à chaque fois »), qui est propre à la famille et à son caractère italien, et qui distingue ces Italo-descendants des autres Brésiliens (« différent des Brésiliens », « ne pas manger comme ça se fait ici au Brésil ») : le « mélange » est ainsi désigné, dans le premier témoignage cité, de manière péjorative, précédé d'un adjectif démonstratif dépréciatif (« ce » ayant ici le sens de l'*iste* latin) ; l'habitude alimentaire brésilienne de l'*arroz e feijão* est rejetée par l'adverbe « jamais ». Au-delà de l'« habitude » et de l'« héritage » cette manière de se comporter à table et de trier, de sélectionner et d'ordonner est aussi, symboliquement, une manière de se différencier des autres, de ne pas se « mélanger » à eux, en conservant des caractéristiques toutes italiennes, qui relèvent aussi d'un savoir-vivre de gens distingués, raffinés, maîtrisant les règles des arts de la table :

J'ai, par exemple, une habitude que l'Italien m'a passé, au moins, je crois que c'est leur habitude, c'est une bonne cuisine, bien faite, mais c'est une cuisine [-] comme ça, de table, n'est-ce pas ? [...] Je conserve, ça je le conserve [...] comme mon grand-père : il fallait qu'il y ait une assiette plate, une assiette creuse, un verre decî, un verre delà, serviette, serlà, tout comme il faut...

La cuisine « de table » s'oppose à la tendance latino-américaine à manger dans la rue, ou de manière informelle, contrairement à l'habitude décrite par A. Fantini Medeiro (E52) de se réunir autour d'une table mise dans les règles de la bienséance bourgeoise (« bien fait », « tout comme il faut »). Sur la forme comme sur le fond, sur la « façon de manger », comme sur ce qu'on mange, l'alimentation italienne est ainsi prisee comme différente et supérieure à celle des autres groupes ethniques :

Il me semble que la gastronomie italienne, c'est la meilleure. Maintenant ici, ils mangent thaï, ils mangent péruvien, ils mangent, je ne sais pas, une cassolette de fruits de mer que font ces Péruviens et qui sont des bestioles délavées, si tu vas là-bas au

⁵⁷² « Riz et haricots » noirs, base de l'alimentation brésilienne, consommés quotidiennement et le plus souvent accompagnés (voire mélangés à) d'autres aliments.

port de Mar del Plata, tu manges une bonne cassolette avec une bonne sauce faite...
[xxx] c'est autre chose !

Aux « bestioles délavées » s'oppose ainsi la « bonne cassolette », au superlatif « meilleure » désignant la cuisine italienne s'oppose l'adjectif démonstratif dépréciatif qualifiant « ces Péruviens », et l'adjectif « autre » (en espagnol, « *distinta* ») marque bien la distinction opérée par M. Manocchio (E26) entre la « gastronomie » italienne (synonyme de goût et de prestige), et les plats insipides (« délavés ») des Asiatiques et des Péruviens. Comme le résumant M. Santos et M. Zanini, « la nourriture acquiert un rôle très important dans la construction des mémoires collectives de ces groupes qui, marqués par des ruptures, passées et présentes, élaborent des signes diacritiques spécifiques pour démarquer leurs appartenances et origines »⁵⁷³. La cuisine italienne, réinterprétée à la manière sud-américaine, fusionnée avec de multiples influences, est ainsi, même dans cette version déformée, revendiquée comme un « signe » d'appartenance qui participerait de la définition de l'italianité en Argentine et au Brésil par la construction, entre autres, d'une « mémoire collective ».

iii. Dolce

La cuisine s'inscrit en effet dans le champ de la mémoire, dans la mesure où elle est, sensoriellement et émotionnellement, liée aux souvenirs de saveurs qui évoquent des moments, des lieux et des personnes particulières, et entrent ainsi en résonance avec le vécu intime de chacun.

La cuisine des souvenirs

Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.⁵⁷⁴

Qui, mieux que Marcel Proust dans ce célèbre extrait de *Du côté de chez Swann*, sut révéler le pouvoir d'évocation de « l'odeur et la saveur », qui constituent à elles seules un véritable patrimoine mémoriel ? Il n'est pas anodin en l'occurrence qu'à propos des recettes

⁵⁷³ M. Santos, M. Zanini, « Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil) », *op. cit.*, p. 257.

⁵⁷⁴ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu, Du côté de chez Swann*, Paris, GF Flammarion, 1987, p. 144.

italiennes qui sont restées dans sa famille, R. Conosciuto (E19) constate qu'il n'y ait « pas de grandes archives de ce type de choses ». Aucun des Italo-descendants que nous avons interrogés à ce sujet n'a mentionné posséder un livre, ou des fiches, de recettes – du moins une trace écrite de ces préparations culinaires familiales – hormis S. Losacco (E59) qui dit avoir déjà réservé celui de sa grand-tante Ida ; et L. Di Greco (E56) et M. Bocchi (E57), qui ont travaillé à l'élaboration d'un « recueil de recettes » des immigrés des Pouilles dans la ville de São Paulo : dans ce cas, il ne s'agit pas tant d'un héritage, que d'une recherche, de ce que l'on appellerait en portugais « *resgate* » (avec le double sens de « rachat » et de « sauvetage »), d'un patrimoine risquant de se perdre à jamais, une manière de mettre à l'écrit, pour en garder une trace, ce qui est de l'ordre du geste, de l'immatériel :

c'est pour ça que je pense que la cuisine est une chose aussi forte : parce que [les femmes] apportaient un héritage, et l'apportent aujourd'hui encore [...] et d'une certaine façon, toutes, elles apportent un héritage qui est ce lien, avec une chose plus illuminée, une chose qui n'est pas si verbalisée, mais qui est un lien avec ces lieux qui vient par d'autres... domaines. Un domaine, je pense, c'est la cuisine même. Tu vois ? Alors comme ça l'odeur, cette chose qui te ramène dans le lieu d'origine, cette fixation qu'ils ont avec la question des recettes, quoi d'autre encore ? Je pense que c'était une des manières de faire une re-connexion, n'est-ce pas ? et je crois que c'est une façon qui est une façon silencieuse de se... connecter au lieu d'origine. (E56)

La cuisine implique ainsi les sens, les sentiments et les émotions, elle convoque l'imagination, pour faire voyager à travers le temps et l'espace, et retrouver les lieux et personnes disparus, comme une manière de combler, par le remplissage de la bouche, du nez et de l'estomac, le vide de l'absence. L. Di Greco (E56) insiste ici sur l'idée du « lien » et de la « connexion » : en y ajoutant le préfixe « re- », qui indique la répétition, le recommencement, dans « re-connexion », elle suggère même que la cuisine a le pouvoir de re-construire, re-vivifier un lien perdu ou effacé par les « ruptures, passées ou présentes », évoquées plus haut par M. Santos et M. Zanini. Elle insiste également sur l'aspect immédiat (c'est-à-dire sans médiation) de cette puissance d'évocation « plus illuminée », « pas si verbalisée », « silencieuse ». C'est ainsi que l'assaisonnement que son fils aime mettre partout rappelle à F. Cavallero (E31) « ce que mangeait [s]on grand-père ».

C'est peut-être aussi la raison pour laquelle, en effet, peu de recettes ont survécu sous une forme écrite, mais certains Italo-descendants (E19, 22, 30, 31, 37, 39, 44) évoquent des souvenirs de gestes, de moments grâce auxquels le savoir-faire culinaire était transmis oralement, et surtout manuellement, par l'enseignement en pratique : « je me rappelle des choses que ma grand-mère faisait », confie C. Beitel-Bonanno (E30), en employant justement le verbe « faire » ; de même, C. Vannini (E54) décrit : « je me rappelle [mon arrière-grand-

mère] faisant... /// étirant la pâte », en employant le verbe « faire », puis en le corrigeant au moyen d'un verbe plus précis (« étirer ») relevant du vocabulaire technique culinaire. L'apprentissage, guidé par les ancêtres, était ainsi l'occasion d'une initiation, d'une découverte, et du partage d'un moment convivial dans l'intimité de la cuisine, ainsi que le relate R. Conosciuto (E19) : « ma tante Mari, qui est née en Italie, qui est italienne, elle cuisinait beaucoup et c'est elle un peu qui nous a appris à faire les pâtes, et c'est elle qui nous a beaucoup transmis ce fait de partager en famille, et de cuisiner ensemble, et toute cette histoire ». Comme nous l'avons vu plus haut et comme nous le détaillerons plus loin, la figure féminine et maternelle (ici, la tante) joue un rôle primordial dans la transmission du patrimoine culinaire et la construction d'une « histoire familiale », comme élément agrégateur, et comme charnière entre deux générations : « parfois, quand je reste quelque temps chez ma mère, elle fait de la *polenta*, elle a appris à faire la *polenta* avec ma *nona*, c'est un plat, comme ça... un peu exotique [*rire*], un peu pour se rappeler, presque, des, de ce qu'on mangeait quand nous étions... petits, pour ne pas perdre, totalement » (E39). Cuisiner un plat spécifique, peut-être un brin « exotique » désormais par rapport à l'alimentation quotidienne, s'avère chargé de connotations affectives, puisque c'est un acte qui sert à la fois à rendre hommage à l'ancêtre disparu(e) qui avait coutume de le préparer, à replonger l'individu dans le temps révolu de l'enfance, et à préserver, prolonger cet instant dans le temps : artefact puissant qui déplace, bouscule et confond les limites spatio-temporelles et intersubjectives, grâce à un étrange effet proche de la synesthésie : « je crois que tu te rappelles la personne, et le moment, par ce que tu as mangé, alors je trouve dommage de perdre, type les recettes qu'elle fait, qu'on ne trouve nulle part, qu'il n'y en ait nulle part, que personne ne sache les faire, je trouve dommage de perdre cette part » (E59).

Néanmoins, certains Italo-descendants, pour qui ces recettes ne sont plus que de lointains souvenirs qu'ils évoquent avec « *saudade* »⁵⁷⁵ (E55), déplorent cette « perte », à l'instar de R. Conosciuto (E19) : « ma grand-mère est décédée très jeune, maman n'avait que seize ans, alors il y a un tas de choses qui se sont interrompues, qui ont cessé d'être transmises. Elles étaient beaucoup transmises [...] mais ça n'est pas resté si marqué. Euh... disons, nous avons quelques recettes et choses comme ça, mais il n'y a... il n'y a pas une grande archive de ce type de choses. Elles se sont perdues ». Le décès de la grand-mère est ici indiqué comme la cause de la « rupture », évoquée plus haut par M. Santos et M. Zanini, qui contribue à la perte et à l'effacement d'un savoir-faire culinaire et d'un patrimoine gustatif : « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé », constatait Alphonse de Lamartine dans ses

⁵⁷⁵ Voir note 411.

*Méditations poétiques*⁵⁷⁶ : de même, un seul être disparaît, et toute une cuisine s'évanouit. Certaines personnes semblent ainsi indissociables du souvenir culinaire, parce qu'elles concentrent à la fois la dimension sensorielle et affective de la nourriture. Ce sont, presque toujours, des figures féminines, et maternelles : en 1922 déjà, dans le contexte de l'émigration, Francesco Bianco constatait qu'« i figli di questi italiani, i quali [...] scordano la patria dei loro padri, non scordano mai la cucina delle loro mamme »⁵⁷⁷.

La cuisine de l'amour. La cuisine étant à la fois liée à la convivialité, à la mémoire (gustative et affective), et à la transmission d'un héritage culturel, les souvenirs culinaires se concentrent sur des personnages clé presque inévitablement associés à la nourriture, et très souvent cités spontanément : comme le remarque J. Collaço, « les mentions récurrentes concernant les *mammas* et les *nonnas* concernaient, surtout, leur habileté en cuisine »⁵⁷⁸. Au premier rang figure donc, protagoniste de la (s)cène culinaire, la grand-mère – qu'elle soit appelée « *abuela* » (E27, 30, 31, 32, 33) ou « *nona* » (E25, 39) – souvent associée à sa spécialité, ou à un plat particulier (et réciproquement) : « c'est *la pasta* de la grand-mère ici », vante N. Vassallo (E27), comme si ce complément du nom était synonyme d'authenticité et de qualité. Parfois la figure de la grand-mère est remplacée par d'autres figures qui lui sont proches, la grand-tante (E19, 59), ou l'arrière-grand-mère (E54) ; parfois aussi, c'est celle de la mère (E37), ou encore, celle de la mère ayant elle-même appris à cuisiner avec la grand-mère (E44), s'insérant ainsi dans une dynamique de transmission intergénérationnelle. Car, on l'a vu en troisième partie que les femmes jouaient un rôle important dans la préservation de l'ethnicité ; mais plus particulièrement, « les femmes furent des protagonistes et aussi des éléments extrêmement importants de la conservation des goûts, papilles et coutumes culinaires ethniques »⁵⁷⁹. En effet, dans son étude sur les restaurants de cuisine italienne à São Paulo entre le début du XX^{ème} siècle et la fin des années 1990, J. Collaço explique, concernant le modèle des *cantinas* italiennes – initialement tenues par des femmes, comme les bouchons lyonnais étaient l'apanage des « mères » – que

l'indéfinition des limites entre le public et le privé ouvrit la place de la femme comme l'exposante centrale de ce modèle d'inspiration domestique et comme instrument ethnique. Sans l'usage d'ingrédients différenciés ou de techniques compliquées, cette

⁵⁷⁶ Alphonse de Lamartine, « L'isolement » in *Méditations poétiques*, Genève, Slatkine reprints, 2000, CLXXX-596 p.

⁵⁷⁷ Francesco Bianco, *Il paese dell'avvenire*, Milan, Mondadori, 1922, p. 188, *apud* A. Trento, « L'assimilazione degli italiani in Brasile », *op. cit.*, p. 249.

⁵⁷⁸ J. Collaço, « Das mammas ao restaurante cosmopolita. Um século de restaurantes italianos na cidade de São Paulo (Brasil) », *op. cit.*

⁵⁷⁹ M. Santos, M. Zanini, « Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil) », *op. cit.*, p. 258.

cuisine était substantielle et faite par des femmes peu privilégiées qui servaient des personnes qui partageaient une expérience similaire.⁵⁸⁰

Cette « expérience similaire », commune au groupe, c'était celle de l'émigration. La cuisine des « *mammas* » (cousines éloignées des « mères » lyonnaises), réelles ou de substitution, assumaient donc un rôle important de catalyseur d'ethnicité, de promoteur d'italianité, et en même temps, de vecteur d'intégration entre l'ancien et le nouveau monde, s'insérant dans ce que Maria Silvia Micelli do Carmo et Maria Consuelo Passos⁵⁸¹ désignent, en se basant sur la théorie de Donald Winicott, comme des « espaces transitionnels » : en proposant des plats typiques de leur pays d'origine dans ces *cantinas* peuplées d'immigrés italiens mais ouvertes aussi à tout habitant de São Paulo, elles conservaient les coutumes de leur groupe tout en s'intégrant au tissu social de leur pays d'accueil.

En ce sens, via la gastronomie, qui est un phénomène grandissant et de plus en plus prestigieux depuis la fin des années 1990, les *italiani all'estero* et leurs descendants pourraient vraiment jouer un rôle d'« ambassadeurs d'italianité ». A. Bonafin Costa (E46), par exemple, cuisine de temps en temps avec sa mère, à qui il enseigne les recettes qu'il a apprises lors de ses séjours en Italie, subvertissant ainsi le modèle traditionnel : d'une part, la transmission ne s'effectue pas cette fois du (grand-)père/mère vers le/la (petit/e) fils/fille, mais dans l'autre sens ; d'autre part, les recettes transmises sont celles, contemporaines, de l'Italie actuelle, qu'A. Bonafin Costa a découvertes lors de ses voyages, et non pas la cuisine déformée par des adaptations progressives ; enfin, parce qu'il est un homme dans ce domaine qui est, comme on vient de l'illustrer, principalement investi par les femmes (du moins en ce qui concerne l'espace domestique et semi-professionnel). Les cas où c'est le père qui a transmis l'alimentation italienne sont rares (E28, 43, 52), pas forcément liés à la transmission de recettes (mais plutôt de goûts pour un type de cuisine), et le plus souvent à des plats communément associés à des valeurs viriles (viandes, charcuteries, vin, etc.). La femme quant à elle conserve une « *valenza indiscutibile poiché sinonimo della materializzazione dell'amore materno e dunque oggetto del desiderio* »⁵⁸². La cuisine des femmes est pour les Italo-descendants une cuisine de l'amour, qui suscite désir, émotions, plaisir, et stimule l'imagination, liant ainsi, à la manière du cinéaste Luigi Comencini, « *pane, amore e fantasia* ».

⁵⁸⁰ J. Collaço, « Das mammas ao restaurante cosmopolita. Um século de restaurantes italianos na cidade de São Paulo (Brasil) », *op. cit.*

⁵⁸¹ Maria Silvia Micelli do Carmo, Maria Consuelo Passos, « A mulher imigrante italiana e o uso da comida: uma experiência de transicionalidade », in *Mental*, vol. 3, n. 5, 2005, p. 129-141.

⁵⁸² Maria Pia De Paulis, « Sapore/sapere nell'universo immaginario di Camilleri-Montalbano », in *Chroniques italiennes* [en ligne], vol. 21, n. 3-4, 2011, disponible sur : <http://chroniquesitaliennes.univ-paris3.fr/PDF/web21/MP.DePAULIS.Camilleri.DEF.pdf> [consulté le 26 juin 2013].

L'amour de la cuisine. À propos de la nourriture, le verbe récurrent dans les témoignages que nous avons recueillis au cours de cette recherche est « *gustar* » (en espagnol) et « *gostar* » (en portugais) : verbe à double sens, puisqu'il indique un goût, mais qu'on le traduit souvent en français par « aimer », en insérant donc une dimension affective et sentimentale dans ce qui relève *a priori* des sens et d'une appréciation subjective. Il est ainsi associé en général à la nourriture (E19, 22, 26, 30, 31, 34), mais plus généralement, au fait de cuisiner (E20, 21, 22, 30, 31, 49, 62), en particulier pour les autres, dans cet esprit de convivialité illustré en troisième partie ; mais aussi, au fait de manger⁵⁸³ (E54, 57, 60, 62) et au plaisir qui y est associé. « Pour moi c'est un plaisir, la nourriture, ce n'est pas une nécessité », explique C. Ferrara (E33) : en mettant ainsi en parallèle syntaxique mais en contraste (affirmation/négation) le plaisir et la nécessité, elle attribue à la fonction physiologique de l'alimentation une dimension émotionnelle chargée de connotations, mais tout aussi corporelle. Il est intéressant en l'occurrence que S. Gómez (E32) emploie justement l'adjectif « incorporé » pour qualifier ce penchant pour le domaine culinaire : « ça, je crois que c'est devenu incorporé au point que je ne pourrais pas dire que oui, ça vient de l'italien ». Si elle ne peut donc pas vraiment distinguer si c'est un goût hérité de ses origines italiennes, c'est à ces dernières que R. Conosciuto (E19) attribue l'importance et la « très haute » valeur que sa famille et elle-même donnent à la nourriture, dans ses dimensions gustatives et sociales :

R. Conosciuto - Dans mes habitudes, plus que tout, la nourriture, la cuisine, ce fait, disons, de... Par exemple, les pâtes : c'est quelque chose qui a toujours été très inséré dans cette famille ; dimanche, tous ensemble en famille, des pâtes, manger ensemble. Par le côté culinaire aussi. [...] De ce côté, je crois que, euh... c'est le plus grand contact que j'ai, avec la partie culinaire, disons [...]

M. Fusaro – *Et quelle valeur lui donnez-vous, à la nourriture ?*

R. Conosciuto – Haute ! [*éclatant de rire*] Très haute ! On aime ça, on aime ça. Je pense que ça vient aussi de là-bas. [...] et en plus, ça existe comme la valeur, non seulement de manger, mais de bien manger, de l'abondance, au-delà du type de nourriture, qui peut être plus chère, ou plus complexe ou pas vraiment, de bien manger, à table on sert en abondance.

L'importance donnée à la nourriture par R. Conosciuto et sa famille est marquée par les adjectifs « haute », « inséré », eux-mêmes renforcés par l'adverbe « très » et le point d'exclamation, le comparatif « plus que tout », le superlatif « le plus grand contact ». Comme

⁵⁸³ On remarque (simple coïncidence peut-être) que les Italo-argentins de notre échantillon sont plus nombreux à déclarer aimer « cuisiner », et les Italo-brésiliens à déclarer aimer « manger » : notre hypothèse est que, les Italo-descendants au Brésil appartenant, en moyenne, à une classe sociale aisée, ils disposent d'employés domestiques chez eux (comme c'est d'usage dans ce pays) et/ou mangent « dehors » (au restaurant), et sont donc culturellement et socialement peu amenés à cuisiner eux-mêmes.

dans d'autres témoignages, l'alimentation est placée sous le signe du « bien manger » : à la fois la qualité et la quantité, comme l'indique la répétition du nom « abondance ».

La cuisine et la prise de nourriture sont donc, on l'a vu, non seulement un besoin physiologique, mais un fait social, culturel, ethnique, qui permet de s'identifier et de se présenter aux autres (voire de s'en distinguer) comme un individu appartenant à un groupe : « dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es »⁵⁸⁴. L'aphorisme de Brillat-Savarin ne pourrait être mieux illustré que par ces témoignages, où la nourriture, forte de la « polysémie » que R. Barthes⁵⁸⁵ lui attribue, assume différentes fonctions, et en particulier celle, identitaire, de définition, (création ?), conservation, transmission, réception, perpétuation, promotion de l'italianité. Néanmoins, rien ne prouve, à travers tous les témoignages que nous avons recueillis, que la possession de la *cittadinanza* ait une quelconque influence en cela, la nourriture et la cuisine italiennes étant prisées, et reconnues comme un élément important d'italianité, tant par les Italo-descendants qui la possèdent que par ceux qui ne la possèdent pas. Et rien ne prouve non plus qu'à l'inverse, les Italo-descendants en possession de la *cittadinanza* italienne soient de plus zélés cuisiniers et/ou gourmets s'appliquant à faire vivre et vanter autour d'eux la gastronomie dite « italienne » (en réalité, nous l'avons constaté, plutôt métissée). On ne peut donc en conclure, dans le domaine des pratiques et valeurs alimentaires, que le fait de garantir à ces Italo-descendants la possession de la *cittadinanza* italienne participe nécessairement du rayonnement et de la promotion de la culture italienne de par le monde. Mais si les nourritures terrestres sont par essence corruptibles, les nourritures spirituelles ont-elles résisté à l'usure du temps, au tumulte du siècle, et gardé leur pureté, devenant le fer de lance de l'italianité ?

13.2. La religion

L'Italie, berceau de la chrétienté, terre des Papes et maison-mère des ordres, hébergeant en son sein le puissant Vatican, semble marquée du sceau de la religion au point qu'« ovviamente l'italianità richiama la lingua, la cultura, alcuni valori anche religiosi » selon F. Porta (E3) :

Io credo che la religione entri in una maniera ovviamente direi molto laica, non ortodossa, però credo che comunque il fatto che [-] Roma, che l'Italia sia il centro della cristianità e che questo sia comunque visto nel mondo anche come un elemento di riconoscimento e di cultura e anche di universalismo [...] questa dimensione

⁵⁸⁴ Anthelme Brillat-Savarin, « Aphorisme n. IV » in *La physiologie du goût*, Valladolid, Maxtor Editorial, 2011, p. 18.

⁵⁸⁵ R. Barthes, « Pour une psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine », *op. cit.*, p. 985.

perlomeno, come l'ho sempre vissuta io, di universalità, che è poi anche legata alla parola proprio « cattolico », che credo sia proprio vicina all'esperienza degli italiani nel mondo, cioè sentirsi parte di una comunità che ha un riferimento géographique, come ce l'hanno anche i catholiques avec la Chiesa di Roma, ma però è anche un riferimento universale. Ecco, da questo punto di vista, è anche un valore religieux que ci può anche far sentire con una dimensione religiosa molto aperta, non chiusa.

L'Italie serait ainsi aux *italiani all'estero* ce que Rome est aux catholiques et ce que Jérusalem est aux juifs, la « référence géographique » d'une diaspora dispersée aux quatre vents, mais aussi un « élément de reconnaissance et de culture » qui dépasse les frontières, forge l'italianité, dissémine la bonne parole et convertit les profanes. Cette vocation « universaliste » se retrouve dans ses différentes déclinaisons morphologiques (« universale », « universalismo », « universalità ») et l'adjectif « aperta », renforcé par l'adverbe « molto ». Véritable Mecque de la dévotion de ses fidèles, l'Italie (et Rome en particulier) attirerait dans ses temples non seulement les *italiani all'estero*, mais aussi tous les catholiques, voire chrétiens, désireux de se rendre en pèlerinage au cœur de l'Église : « se si pensa a quanti milioni di stranieri vengono a contatto con la realtà italiana, col mondo italiano per questioni religiose, perché vengono studiare a Roma », constate Franco Narducci (E5). Selon ces deux députés italiens, les Italo-descendants, en préservant la religion catholique qui est la leur, et qui est un trait essentiel de leur identité italienne, œuvreraient au maintien et à la diffusion de la culture italienne dans le monde. Mais sont-ils en réalité des disciples dévoués de l'Évangile, ou des renégats en quête d'une autre spiritualité ? Et dans quelle mesure la religion constitue-t-elle (ou non) un lien avec l'Italie et l'italianité ?

i. Dévotion

La religion (le plus souvent catholique apostolique romaine) est, au même titre que les valeurs de la famille, du travail, ou encore l'alimentation, citée par nombre des Italo-descendants que nous avons rencontrés comme l'un des éléments les plus caractéristiques de leur italianité, reçue en héritage pour l'avoir cultivée en famille, auprès d'ancêtres très pratiquants, et pour avoir été éduqués dans cette religion.

Testament. Aux dires de nombreux Italo-descendants (E19, 21, 23, 26, 37, 38, 39, 40, 44, 50, 59, 61) de notre *corpus*, la religion serait étroitement liée à la culture italienne : « Je confonds ça avec ce qui touche à l'Italie, peut-être que ce n'est pas tellement comme ça, que ce n'est pas tellement intense, mais, bon... Moi, je le relationne un peu à l'Italie, ça aussi,

parce que bon, la religion provient de là-bas ». On ne sait pas si R. Conosciuto (E19) veut ici dire que la religion est née en Italie avant de se disséminer dans le monde entier, ou si elle a été importée de la Péninsule par les immigrants italiens lors de leur venue en Amérique Latine. Le fait est, en tous cas, qu'elle « confond » la religion « avec ce qui touche à l'Italie ». De même, G. Seyferth, employant le même verbe « confondre », constate que dans les *colônias* italiennes du sud du Brésil, « la religion catholique fonctionna comme catalysatrice de l'*italianità* dans la mesure où les *colonos* italiens confondaient la foi catholique avec la conscience nationale »⁵⁸⁶. Ces *colônias* ayant souvent été fondées par des religieux, et le clergé ayant pendant longtemps remplacé un État italien absentéiste dans la tutelle et l'assistance aux immigrants (en particulier concernant l'éducation, religieuse certes, mais aussi linguistique, culturelle, et nationale), la foi catholique a ainsi pu facilement devenir un synonyme d'italianité, et une « marque différenciatrice, ou de contraste, entre ce[tte] ethni[e] et les Brésiliens »⁵⁸⁷. Ainsi, certains Italo-descendants évoquent la religion comme un trait caractéristique, une « marque » (E20), que l'on « sent dans [s]es origines » (E21), à tel point que S. Losacco (E59) se demande même « comment un Italien pourrait-il ne pas être catholique ? ». Cette question rhétorique révèle combien l'identification entre la culture italienne et la foi catholique est prégnante.

Si le propos de R. Conosciuto (E19) plus haut est quelque peu ambivalent quant à la cause de cette identification, d'autres Italo-descendants définissent quant à eux très clairement la religion comme « la part que nos ancêtres ont apportée de l'Italie » (E37), « la religiosité que [...], c'est indéniable, nos immigrants nous ont apportée, la question de la foi » (E44) :

Et ma grand-mère utilisait des mots comme « *paura* », ou... ayant beaucoup de... mysticisme, que parfois on identifie à la religion brésilienne et en réalité non, ça aussi c'est venu d'Italie ; c'est paysan aussi. Des choses comme... bénir avec de l'huile, des choses que les grand-mères font avec nous quand on est petits, et qu'ensuite on identifie comme... une origine italienne aussi.

La religion se distingue ici par un élément de langage qui la rattache à la culture italienne, puisque dans la bouche de la grand-mère ce sont « des mots ayant beaucoup de mysticisme » qui étaient prononcés en italien. De la même manière, G. Silva (E18) et B. Marchesin (E37) insèrent des mots en italien dans leurs discours au moment où ils évoquent et décrivent les fêtes patronales. L'association du champ sémantique à une culture ouvre la voie à cette « identification ». Deux autres éléments sont à noter dans ce témoignage de R. Voltarel (E61). D'une part, la religion est dépeinte à la fois comme « mysticisme », et comme superstition,

⁵⁸⁶ G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », *op. cit.*, p. 62.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 61.

nourrie de gestes rituels chargés de symbolisme (« bénir avec de l'huile ») qui la posent comme une valeur conservatrice : M. Manocchio (E26), qui rappelle d'autres superstitions – la coutume des « rameaux d'olivier » qu'il faut brûler, ou des chapelets achetés dans la rue qu'il faut « bénir » –, dépeint en effet les Italiens comme « très traditionnels, très attachés à la religion », en mettant la tradition et l'attachement à la religion en un parallèle syntaxique que l'on peut interpréter de deux manières : soit l'attachement à la religion relève de la tradition et d'une culture conservatrice, qui veut que les Italiens soient nécessairement attachés à la religion ; soit les Italiens sont attachés à une religion qui s'exprime sur le mode traditionnel, par la répétition de gestes, de dates, de rites fixes et identiques. L'autre élément à noter dans le témoignage de R. Voltarel plus haut, est le fait que son récit met en scène sa propre grand-mère, et « les grands-mères » en général avec leurs petits-enfants, suggérant ainsi que la religion prend place et se transmet dans un cadre familial, faisant ainsi écho à deux autres témoignages : « La... religion catholique, l'Église catholique, est très liée à cette question, de la famille. Je crois que c'est pour ça, et encore... je continue à être lié... sous ces aspects, je crois, la famille, la religion » (E39), « Nous sommes beaucoup liés à la religion. Nous allons à la messe le dimanche. C'est une habitude... de famille italienne » (E40). La religion catholique ne serait donc pas seulement propre à l'Italie et à la culture italienne, mais en particulier à la culture de la famille italienne, « famille » et « religion » étant, comme dans le témoignage de F. De Biasio (E39), mis sur le même plan, et indissociables comme la base d'un même édifice : pour A. Savoldi en effet, « l'identité italienne est réglée sur la triade “famille, travail, religion” »⁵⁸⁸. Cette « triade » révèle néanmoins la place de la religion au sein du système de valeurs professé par les Italo-descendants, et son interdépendance avec l'esprit puritain d'effort et de sacrifice montré en exemple par les figures pratiquantes de la famille.

Exemples. Au sujet de la religion, nombre d'Italo-descendants de notre *corpus* (E19, 20, 21, 24, 27, 30, 41, 42, 45, 54, 62) ont évoqué presque immédiatement leur entourage familial, et plus spécifiquement, des figures très croyantes et très pratiquantes : « tous mes parents étaient [-] très croyants, euh... Ils étaient catholiques, disons, il y avait une grande force du côté de l'Église, du moins dans ma famille [-], d'aller tous les jours à la messe, et tout ça, le Pape, tous ces sujets, pendant de très nombreuses années ça a été très fort. [...] mes arrière-grands-parents était extrêmement croyants »⁵⁸⁹, relate R. Conosciuto (E19). À ce

⁵⁸⁸ A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.*, p. 7.

⁵⁸⁹ En espagnol (nous soulignons): « todos mis parientes fueron [-] muy creyentes, este... Eran católicos, digamos, había una gran fuerza por parte de la iglesia, por lo menos en mi familia [-], de ir todos los días a misa, y todo eso que el papa, todos esos asuntos que durante muchísimos años fue muy fuerte. [...] mis abuelos, mis bisabuelos eran sumamente creyentes ».

dernier adverbe, « *sumamente* »⁵⁹⁰ en espagnol, font écho ailleurs « *extremamente* » et (plus informel) « *super* » (E42), « *rigorosamente* » (E21) (qui répond, ailleurs (E50), à l'adjectif « rigides ») pour désigner le degré d'intensité de la pratique religieuse des ancêtres, ainsi que l'adjectif « *fundamentalista* » (E21), qui dénonce une dévotion à la limite de la pathologie, comme le suggère le verbe « souffrir » dans un témoignage : « mon arrière-grand-mère était cette catholique /// elle en souffrait même, d'être si catholique » (E54). Cette « rigueur » est décrite comme une obéissance totale au dogme et à la liturgie : « [nos grands-parents] étaient très religieux, ils respectaient beaucoup la religion catholique. [...] Ils assistaient à la messe, ils se conformaient à toutes les règles de l'Église, jeûne, [xxx] [-] funérailles à cette époque-là quand ils décédaient » (E27). L'énumération, qui de syntagme se réduit à de simples substantifs, accélérant ainsi le rythme de la phrase et donnant plus de lourdeur à l'accumulation des rites évoqués, révèle à quel point la vie des ancêtres était scandée par ces obligations ; les verbes (« respecter », assister », « se conformer ») suggèrent un caractère passif, qui marque l'obéissance aux « règles de l'Église » ; l'adjectif totalisant « toutes » renforce le poids de la religion dans le quotidien.

Ces comportements extrêmes auront parfois pour effet de provoquer un rejet de la religion chez certains Italo-descendants (nous en reparlerons plus loin) ; d'autres au contraire prendront une distance salutaire, et d'autres encore suivront ces préceptes avec plus de légèreté. Néanmoins, c'est de leurs ancêtres qu'ils auront reçu cette influence religieuse : « j'ai eu une mère très religieuse, et elle m'a beaucoup inculqué tout ça, de l'Église » (E20), « je l'ai eu de mes parents, mais indirectement je l'ai eu de mes grands-parents, parce que... si mes grands-parents n'avaient pas éduqué mes parents à leur époque, euh... Mes parents ne l'auraient pas inventé à partir de rien. [...] la famille a toujours été très religieuse » (E30). Comme l'alimentation, la religion est un enseignement (ainsi que le montrent les participes passés « inculqué » et « éduqué ») qui se transmet de génération en génération, au sein de la famille, et en particulier par des figures féminines et maternelles (mère, grand-mère, arrière-grand-mère) ; mais à la différence de la langue, qui a souvent, comme on l'a montré dans le premier chapitre de cette quatrième partie, subi des rejets, interdictions, refoulements entre une génération et l'autre, en raison de circonstances extérieures qui en rendaient difficile la transmission, la religion pouvait sans problème être transmise puisqu'elle était, à peu de choses près peut-être, identique à celle qui dominait dans les pays d'accueil des immigrants, l'Argentine et le Brésil étant deux pays de tradition catholique romaine depuis la colonisation par les Couronnes d'Espagne et du Portugal.

⁵⁹⁰ G. Rosoli emploie le même adverbe en italien : « Parlando dello spirito religioso e della sua influenza nella vita sociale della colonia, Venerosi sottolineava come il sentimento religioso fosse sommamente sviluppato e favorito nelle colonie italiane del Brasile meridionale » (« La Federazione "Italcica Gens" e l'emigrazione italiana oltreoceano, 1909-1920 », *op. cit.*, p. 92).

Au delà du strict cercle familial, une autre figure, protectrice, tutélaire et paternelle, joua un rôle fondamental à la fois dans la vie des immigrants italiens, dans l'éducation (scolaire et religieuse) de leurs enfants, dans la construction et la préservation de l'italianité et dans l'éveil d'une conscience nationale. C'était le « Père », le curé du village, le prêtre, qui était aussi dans la plupart des cas également chargé de l'école, et parfois même, à l'initiative du processus migratoire : I. Zanin (E44) et A. Maschio (E48) rapportent ainsi tous deux l'histoire (très probablement mythifiée) de Padre Cavalli, qui organisa l'émigration des Italiens dans l'État du Paraná au Brésil, fonda la *colônia* de Colombo, et y assura la tutelle de ses ouailles⁵⁹¹ : « Il prete era diventato l'unico vero confidente del colono. “Non conosco altri paesi nei quali il parroco goda di eguale autorità” ; egli era stato agli inizi il solo “ad occuparsi di loro con disinteresse”. “Difficilmente un estraneo può trovare ascolto in colonia se non è appoggiato dal parroco” »⁵⁹². Fort de cette « autorité », le prêtre pouvait alors « véhiculer » l'italianité⁵⁹³, et les élites dirigeantes italiennes, s'appuyant sur le modèle des *colônias* allemandes, mirent ainsi le clergé à contribution en ce sens⁵⁹⁴ :

L'argomento che veniva trattato con maggior insistenza era quello della scuola. Ed è interessante notare come proprio dal confronto con il più organizzato gruppo etnico tedesco si riconoscesse che « lo strumento precipuo e più efficace della conservazione nazionale in questo campo (scolastico) è il clero »⁵⁹⁵. Bisognava, quindi, operare con i sacerdoti per una politica scolastica di lungo termine.

En effet, au moment de la *Grande Emigrazione*, « come Christopher Duggan⁵⁹⁶ ha fatto notare di recente, Crispi si sforzava di creare una religione della madrepatria capace di competere con successo col cattolicesimo romano ». G. Seyferth observe donc que « l'association entre l'Église et l'école comme supports de “conscience ethnique” fut forte dans les trois cas »⁵⁹⁷ des groupes ethniques (allemand, italien et polonais) présents dans le sud du Brésil. Il n'est

⁵⁹¹ *Ibid.*

⁵⁹² Ranieri Venerosi, *Le colonie italiane negli Stati meridionali del Brasile : Rio Grande do Sul, S. Catharina, Paraná*, IG, vol. IV, n. 5-12, 1913, p. 129-418 ; 386 ; *apud* G. Rosoli, « La Federazione “Italica Gens” e l'emigrazione italiana oltreoceano, 1909-1920 », *op. cit.*, p. 92 ; voir aussi E. Franzina, *Merica! Merica! Emigrazione e colonizzazione nelle lettere dei contadini veneti in America Latina : 1876-1902*, Milan, Feltrinelli, 1979, 229 p.

⁵⁹³ G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », *op. cit.*, p. 62.

⁵⁹⁴ G. Rosoli, « La Federazione “Italica Gens” e l'emigrazione italiana oltreoceano, 1909-1920 », *op. cit.*, p. 93.

⁵⁹⁵ R. Venerosi, *Le colonie italiane negli Stati meridionali del Brasile : Rio Grande do Sul, S. Catharina, Paraná*, *op. cit.*

⁵⁹⁶ Christopher Duggan, *Creare la nazione. Vita di Francesco Crispi* (trad. it), Rome-Bari, Laterza, 2000, p. 510-512 ; *apud* Silvana Patriarca, *Italianità. La costruzione del carattere nazionale*, Bari, Laterza, 2010, p. 105.

⁵⁹⁷ G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », *op. cit.*, p. 61.

ainsi pas rare que les Italo-descendants de notre étude, interrogés sur leur rapport à la religion, parlent de leur éducation.

Éducation. Dans la religion catholique, lorsqu'un enfant naît, ses parents le présentent et l'intègrent à la communauté des chrétiens en le baptisant : la naissance au sein d'une famille catholique italienne semble donc, d'après certains témoignages, déterminer dès l'origine l'orientation religieuse de l'individu : « On m'a élevé /// je suis né dans une famille catholique », « Je... suis né catholique, et... j'ai été baptisé ». Dans le premier témoignage, O. Mancinelli (E23) se corrige, mentionnant son éducation d'abord pour remonter à la véritable source de son parcours religieux ; dans le second, A. Bianco (E60), plus linéaire, établit une continuité, de la naissance au baptême ; mais alors que c'est le baptême qui solennise normalement l'entrée dans la communauté des chrétiens, ici A. Bianco affirme être « né catholique », comme si la religion faisait également partie du patrimoine génétique.

Pourtant, l'on pourrait, avec un modeste emprunt à la cause féministe prônée par Simone de Beauvoir, répliquer en paraphrasant qu'« on ne naît pas catholique, on le devient »⁵⁹⁸. Les autres témoignages insistent en effet sur « l'éducation », ou « formation » (E27, 46, 55) religieuse reçue : d'abord, les rites de passage, incontournables (la première communion, la profession de foi, les groupes d'aumônerie), insérés dans une séquence souvent évoquée avec un rythme monotone, par énumération, comme par lassitude, ou ironie : « Alors, on est catholiques, n'est-ce pas ?, on a été baptisées dans l'Église catholique, on a toujours eu une formation catholique, ma mère va tous les dimanches à la messe... [...] Elle a été catéchiste, et... et jusqu'à ce que j'aie à la faculté, j'ai fait partie d'un mouvement de jeunes » (E55), « J'ai été baptisé, j'ai fait ma confirmation, tout comme il faut » (E47). Outre le catéchisme, que la plupart ont appris, certains ont même suivi une scolarisation catholique :

A. Cirillo – Ils ont étudié dans une école..., au Bom Jesus, n'est-ce pas ?, qui est une école catholique, alors ça... a aussi fait qu'ils... ont été baptisés par nous, ensuite ils ont fait leur première communion, n'est-ce pas ?, grâce à l'école, ils ont eu des cours de... catéchisme, et... ils ont été confirmés aussi, n'est-ce pas ?, là-bas à l'école du Bom Jesus. Alors ils ont... une éducation chrétienne, catholique.

I. Cirillo – C'est ça, depuis toujours on étudie dans un collège catholique, alors on a toujours eu cette vision. (E47)

L'« éducation chrétienne, catholique » n'est donc pas seulement dans ce cas la succession de sacrements (baptême, première communion, confirmation) qui jalonnent le parcours d'un bon chrétien, elle est même dans ce cas une « vision », au sens de « manière de voir les choses »,

⁵⁹⁸ Sur le modèle de la célèbre phrase « on ne naît pas femme, on le devient », tirée de l'essai *Le deuxième sexe*, t. I, Paris, Gallimard, 1949, p. 285.

sous l'angle de l'éducation catholique. Notons également que le *Colégio Bom Jesus* de Curitiba, de même que le *Colégio Bagozzi* où A. Maschio (E48) a suivi ses études, est un institut privé, ce qui sous-entend un investissement dans l'éducation, puisque la scolarité y est payante (et coûteuse) ; de là à en déduire qu'il s'agit de stratégies scolaires visant à se distinguer au sein de la société brésilienne en démontrant un pouvoir d'achat et l'appartenance à une institution fréquentée par un certain groupe et professant des valeurs spécifiques, c'est un pas que nous n'oserions franchir sans extrapoler. Le fait est que ce parcours semble souvent davantage subi que choisi par les Italo-descendants, comme le raconte O. Crea (E24) : « Moi, bon, j'ai eu, par coutume, la religion, je suis allé à un collège catholique aussi, et... bon, rien, c'est une chose, c'était comme ça, point ». Cette dernière remarque suggère le poids de la « coutume », du respect des règles établies et du conservatisme, mais aussi le fatalisme d' O. Crea, installé dans une posture d'obéissance et de conformisme, face à une décision pour laquelle il n'a pas voix au chapitre. De même, en évoquant son éducation religieuse, A. Negri (E21) dit : « Je suis allée en Italie, je suis allée voir le Pape, c'est-à-dire, on m'a emmenée, quand j'étais petite ». Se corrigeant au moyen de la conjonction « c'est-à-dire », passant de la voix active (« je suis allée ») à la voix passive (« on m'a emmenée »), elle insiste elle aussi sur la passivité qui était la sienne au moment de ce voyage (certainement du fait de son âge) : si elle est allée en Italie, ce n'était pas de son propre chef. Face à cette éducation religieuse, davantage subie que choisie, quelle est la réaction des Italo-descendants de cette étude ? Continuent-ils, par conformisme et conservatisme, à éduquer leurs enfants selon la doctrine catholique ? La rejettent-ils au contraire ou la mettent-ils à distance ?

ii. Orthodoxie

Les Italo-descendants interrogés sur leurs orientations religieuses qui se disent encore catholiques, présentent différents degrés de croyance et de pratique : ils y a ceux qui continuent à pratiquer régulièrement et sont même engagés dans leur foi ; ceux qui ne pratiquent que de manière occasionnelle, et ceux qui ne pratiquent (presque) plus.

Une pratique engagée. Certains des Italo-descendants que nous avons rencontrés expriment une foi exaltante, et décrivent des habitudes similaires à celles de leurs ancêtres :

Moi, je suis catholique. Je n'ai jamais changé, je suis née, je vais mourir catholique. [...] Praticante. Je pratique, voilà. [...] Je travaille à l'église... Tant que j'ai pu le faire, je l'ai fait. Je fais, je prie tous les jours... Je ne sais pas dormir, me coucher et me lever

sans prier ! Je fais mes prières, je demande pour toute la famille. [...] Comme maintenant je ne sors pas, je ne peux pas aller beaucoup à l'église, n'est-ce pas ?, qui ici n'est pas très près de chez moi, je regarde à la messe /// à la télévision. Je regarde, aujourd'hui même, j'ai regardé la messe.

La religion catholique investit la vie d'I. Losacco (E59) de manière totalisante : de la naissance à la mort, du lever au coucher, elle accompagne son quotidien ; l'adjectif « tout » revient ainsi à plusieurs reprises (« tous les jours », « toute la famille ») ; quand survient un manque (ne plus pouvoir aller à l'église), il est comblé, pallié rapidement (grâce à la télévision) : les technologies modernes s'allient ainsi aux règles traditionnelles de la doctrine catholique, permettant à cette dernière de survivre et de se maintenir (presque) telle qu'elle a été reçue :

B. Marchesin – La seule chose que... qu'on a, encore, c'est la religion, de garder, comme ça, comme on nous l'a enseigné. [...] Nous utilisions même ici, la ceinture, alors il y avait dans l'église, les dimanches, la semaine sainte, j'ai une ceinture comme ça, rouge, nous conservons encore cette religion.

M. Fusaro – *Vous êtes pratiquants, vous allez tous les dimanches à l'église ?*

B. Marchesin – Ah, ça oui, ça oui. Une fois par mois nous avons notre propre messe [...] Encore, on fait encore des processions. Encore, pendant la Semaine Sainte, j'ai toujours été à ceux-là qui appartiennent au *santissimo*, qui faisait, nous faisons, organisons, portons, encore, *lo stendardo*, tout ce qu'il faut, tout...

Les verbes « garder », « conserver » montrent bien le souci de préserver une tradition et de la perpétuer sans rien y changer, qui semble davantage accentué dans les petites communautés des anciens *colônias* et *pueblos* : M. Bonatti constatait ainsi au début des années soixante-dix à Pomeranos, dans le sud du Brésil : « De manière générale, le système religieux s'est conservé à l'identique [...] malgré les violents changements qui sont déjà advenus autour de lui. C'est chose fréquente à Pomeranos que la fréquence à la messe dominicale, la participation aux fêtes religieuses, les prières en famille, la solennisation des actes religieux comme le mariage et la première communion »⁵⁹⁹. Ce « système religieux » s'organise autour de dates clé, celles des principales fêtes religieuses (Noël, Pâques, Ascension, Pentecôte, etc.), au moyen de rites et d'objets symboliques et fédérateurs de la communauté : le ceinture rouge, le « *santissimo* » (que l'on suppose être une statue de saint, ou du Christ), « *lo stendardo* »... B. Marchesin mentionne aussi le fait qu'ils aient « leur propre messe », ce que l'on peut comprendre comme une messe célébrée seulement pour la famille Marchesin, en mémoire des ancêtres disparus, lors des réunions, comme nous l'avons décrit plus haut et

⁵⁹⁹ M. Bonatti, *Aculturação Lingüística numa colônia de imigrantes italianos de S. Catarina, Brasil (1875-1974)*, op. cit., p. 36.

comme A. Savoldi⁶⁰⁰ l'a étudié plus en détail. Ainsi, à l'inverse de ce que P. Milza observait en France⁶⁰¹, l'engagement catholique des Italiens et de leurs descendants dans la vie paroissiale ne sert pas tant à leur intégration dans la société argentine ou brésilienne, qu'à la perpétuation de la communauté italienne et de ses traditions spécifiques.

En effet, comme B. Marchesin, d'autres Italo-descendants (E28, 48, 51, 52, 55) participent à la vie de leur paroisse, principalement en assurant des lectures lors de la messe du dimanche, mais aussi des cours de catéchisme et des préparations au mariage, comme par exemple A. Maschio (E48) et G. Rizzo Schiavoni (E49). Leurs expériences sont variées (« trésorier de la paroisse », « équipe des fêtes », « groupe de jeunes »), et s'adressent à des publics différents (enfants, jeunes, adultes, couples se préparant au mariage, couples rencontrant une crise), mais elles ont en commun d'œuvrer à l'éducation (on y revient), à l'encadrement des fidèles, ainsi qu'à la préservation et à la propagation de la religion catholique. Il est intéressant d'observer qu'avec ce même modèle, en première ligne, d'une mère catéchiste comme G. Rizzo Schiavoni, ses deux filles ont des degrés de pratique religieuse différents : R. Schiavoni (E55), touchant sa médaille qu'elle porte en pendentif autour du cou (par superstition, nervosité, affection, réassurance... ?), déclare « participe[r] activement à l'église de São Roque », tandis qu'O. Schiavoni, avoue « aime[r] être catholique » mais « ne pas [être] pratiquante ». Cette distinction entre croyance et pratique doit être relevée, car elle revient fréquemment dans les témoignages, comme pour marquer une distance avec la religion totalisante cultivée par certains, et par les ancêtres, en se plaçant dans un entre-deux : ni vraiment athées, ni fanatiques, ils ont une pratique religieuse occasionnelle.

Une pratique occasionnelle. Bien qu'ils ne soient pas aussi actifs et engagés dans la vie de l'église et les activités de leur paroisse, certains Italo-descendants que nous avons rencontrés se disent encore intimement liés à la religion catholique, mais avec un degré d'intensité moindre, et des modalités un peu différentes :

je m'identifie beaucoup à la religion, oui, j'aime ça, mais je ne, je ne le vis pas de manière aussi stricte qu'ils le faisaient. (E54)

je suis relâché. Euh, je ne... je ne vais pas à l'église tous les dimanches, rien, je suis catholique, je communie, je crois en Dieu, en Jésus, mais... je ne la pratique pas quoti /// hebdomadairement ou... oui, j'ai mes moments mais ce n'est pas non plus que je vais à l'église tous les dimanches. (E25)

⁶⁰⁰ A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.*

⁶⁰¹ P. Milza, *Voyage en Ritalie*, *op. cit.*

mais je ne suis pas du genre à aller tous les dimanches à la messe, j'y vais à Noël, à Pâques, le dimanche des Rameaux, ces choses-là, mais... Je ne suis pas du genre à y aller tous les dimanches. Je peux passer peut-être un lundi, où je suis ici à Córdoba, à côté d'une église et, m'arrêter un moment, prier, ou remercier, mais... je ne suis pas si religieuse. (E35)

c'est pas dire ce catholique, « je suis pratiquant », mais qui... va tous les jours à la messe, et fait neuvaine, et va... Non. Non. Je vais aux messes, mais comme ça. C'est pas une chose obligatoire, de ma part. (E51)

À part ce dernier témoignage, de P. Marzotto Delgado (E51), âgée de soixante-treize ans, les autres (E54, 25 et 35) sont ceux d'Italo-descendants plutôt jeunes (trente-six et vingt-six ans). Tout en affirmant leur foi (« je m'identifie beaucoup », « je suis catholique, je crois en Dieu »), ils se placent dans une posture clairement différente de celle de leurs ancêtres, opposant dévotion « stricte » et « obligatoire » de jadis à un mode « relâché », plus ponctuel (les fêtes principales *versus* « tous les jours »), et se plaçant délibérément en deçà du haut degré de ferveur religieuse par un comparatif en négation (« pas [...] aussi stricte », « pas si religieuse »). Ils revendiquent cependant leur religion, cette fois non plus sur un mode subi, mais choisi, celui qui leur convient, et non celui qu'on (le calendrier liturgique, la paroisse, les parents, etc.) leur impose : l'insistance sur le possessif « mes » (« j'ai mes moments ») révèle l'existence de « moments » dédiés à la religion, mais qui sont propres à G. Sposato (E25) ; M. Barbieri (E35) peut décider, de manière impulsive, de « s'arrêter, prier, remercier » dans une église, mais parce qu'elle est à côté et pas parce que c'est dimanche (mentionner le « lundi » revient justement à se poser en décalage par rapport au modèle dominical traditionnel). Néanmoins, cela s'apparente ainsi davantage à une pratique solitaire que communautaire de la religion, puisque l'accent est mis sur le pronom personnel « je » et l'adjectif possessif « mes », et à une démarche qui saisit les opportunités (au lieu de s'imposer un cadre rigide), s'oppose à la régularité de jadis et révèle une évolution vers une approche plus libre, individuelle et désengagée de la religion : « Avec les années, euh, j'ai perdu le côté religieux, mais, j'aime aller à l'église quand l'occasion de présente, je me sens spécial, je ne sais pas pourquoi, je ne pratique absolument pas ». On ne sait déterminer ici (et apparemment, O. Crea (E24) lui-même ne sait pas l'expliquer) si le fait de « se sentir spécial » est lié au fait d'aller à l'église, à l'émotion que cela suscite, ou bien, au contraire, au fait d'être en quelque sorte en marge d'une tradition, d'une communauté, d'un système religieux établi avec ses rites fédérateurs et ses règles de comportement. En tous cas, si la religion est présentée sous le signe de la « perte » et la pratique comme inexistante, O. Crea insiste à l'opposé, au moyen de la conjonction de coordination « mais », sur son plaisir à aller

à l'église occasionnellement, distinguant ainsi clairement la pratique et la foi comme deux entités différentes dans son approche de la religion.

Une pratique inexistante. Contrairement à M. Barbieri (E35) qui, plus haut, expliquait être susceptible d'entrer dans une église pour prier si elle se trouvait à côté, M. Cerrato (E34) avoue :

Moi par exemple, il y a des années que je ne vais pas dans une église, je passe devant mais je n'y vais pas, mes enfants n'y vont pas du tout, euh... Il me semble que c'est à cause d'une mauvaise gestion administrative, de l'église elle-même. Mais... nous sommes croyants. C'est-à-dire, chrétiens, catholiques, je ne sais pas comment ça s'appelle mais... Catholique romains. Catholiques romains. Ce qui d'ailleurs, je crois, est la religion officielle du pays. [...] Il n'est resté que quelques [rites], rien de plus... [xxx] baptême, confirmation, communion, mariage, qui sont les... Je ne me rappelle pas comment on dit ce... mais le reste non. Aller à la messe, les dimanches, non. Les plus vieux y vont. Mais les plus jeunes non.

Ce témoignage, comme le précédent, établit une opposition, marquée par la conjonction de coordination « mais », entre la foi et la pratique. Mais à cette perte de la pratique religieuse s'ajoute également une méconnaissance du système catholique, comme l'indiquent toutes les hésitations, les verbes d'ignorance (« je ne sais pas comment ça s'appelle », « je ne me rappelle pas comment on dit »), les affirmations relativisées (« je crois ») : si le sentiment religieux reste fort, ce sont le dogme et la pratique qui s'affaiblissent, se perdent, voire s'anéantissent, et la responsable de cette déliquescence désignée ici est « l'église elle-même », accusée d'« une mauvaise gestion administrative ». L'image de l'institution en pâtit, et son autorité, jadis respectée avec obéissance, semble déjouée, voire rejetée par une attitude plus libertaire et moins conformiste, plus critique également et moins fataliste, qui est propre aux jeunes générations : la dernière partie de ce témoignage révèle ainsi la césure claire et nette entre « les plus vieux » et « les plus jeunes », placés dans un contraste grâce à une structure syntaxique parallèle. D'autres témoignages insistent aussi sur cette différence générationnelle entre deux attitudes à l'égard de la pratique religieuse :

cette partie-là, je crois qu'elle est devenue un peu plus faible dans ma génération. Je ne peux pas dire que je suis alors pratiquante du catholicisme [*rire*], cette partie a un certain... affaiblissement. [...] Il y a la partie de la foi, de croire, parce que je crois aussi, mais j'avoue que catholique, comme... d'aller à l'église, d'assister à la messe, de prier, et de suivre un prêtre, ou quelque /// alors là non... (E59)

je suis catholique, mais je ne suis pas pratiquant, alors je n'ai pas beaucoup de lien. Toute ma famille est catholique, principalement les plus vieux, plus italiens, les

Italiennes qui encore /// mais tous sont bien religieux, mais... c'est une chose... ma mère ne m'a pas transmis et moi je ne suis pas très religieux. (E58)

Il est intéressant de remarquer, dans ce dernier témoignage, que la ferveur religieuse est non seulement placée du côté des « plus vieux », mais aussi des « plus italiens », comme si le degré d'intensité de la pratique religieuse allait de pair avec le degré d'italianité de l'individu, comme si « être catholique » et « être Italien » étaient synonymes, tandis que la mixité ethnique entraînait cet « affaiblissement » de la religion. Par ailleurs, tandis que d'autres témoignages insistaient sur l'importance de l'« éducation » en famille de ce patrimoine de croyances et de rites catholiques, ici il suffit qu'un maillon (la mère) manque à la chaîne de transmission pour que L. Varriale (E58) ne soit « pas très religieux », révélant à la fois le rôle fondamental attribué aux figures maternelles (« les Italiennes ») dans la conservation et la transmission de l'identité et de la culture ethnique, mais aussi, les évolutions générationnelles susceptibles d'interférer dans cette préservation : « je crois que nos parents aussi finissent par nous éduquer... N'est-ce pas ? Je suis une génération de transition, n'est-ce pas ? [...] moi, j'ai été éduquée avec une [-] plus grande liberté religieuse » (E54). Cette « génération de transition » est donc prise dans un entre-deux, ni vraiment pratiquante, ni vraiment athée, ni vraiment croyante, ni vraiment iconoclaste, comme le révèlent les systèmes binaires d'opposition : « mais je... ne suis pas religieux ; je ne peux pas dire que je suis athée » (E57), « nous, nous sommes des gens d'église, pour une question culturelle, j'ai baptisé mes enfants, je me suis marié à l'église. Mais je ne suis pas pratiquant, je ne crois pas » (E29). Le contraste irrésolu entre « religieux » et « athée », « nous » et « je », entre le maintien des sacrements (baptême, mariage) et l'absence de pratique et de foi montre bien cette posture instable entre conformisme et rébellion, qui est, semble-t-il, le propre des enfants d'immigrés, pris en tenailles (et souvent indécis) entre deux cultures, deux « visions » du monde (pour reprendre un terme employé plus haut), deux approches philosophiques et spirituelles, tentés parfois, pour se libérer de ce dilemme, par d'autres voies qui leur permettraient de réconcilier religion, foi et pratique, pourvu qu'elle ne soit pas catholique.

iii. Hétérodoxie

La rupture de certains Italo-descendants avec la religion catholique peut advenir progressivement, par un effet de mise à distance et d'éloignement, ou plus violemment, par un rejet frontal ; ou encore, par la quête, détournée, d'une autres spiritualité auprès d'autres

pratiques et croyances religieuses, qui ouvrent le chemin d'une réappropriation hybridée de l'héritage familial.

Éloignement. L'abandon de la pratique et de la foi religieuses procède parfois par une mise à distance, voire une « fuite » (E42), suite à une rupture, une pression excessive, ou une insatisfaction :

il y a environ... huit ans, je ne sais pas pour quelle raison, on s'est un peu éloignés de cette... de cette habitude, de fréquenter l'église, d'avoir le catholicisme comme religion. Je crois que... De temps en temps c'est comme ça, ma mère, mon père, je crois que parfois ils y vont encore, à certaines messes, mais moi je me suis beaucoup éloignée comme ça. Je crois que... ils ont fini par beaucoup répondre à certaines questions, alors je suis allée... un petit peu loin.

La dernière phrase étant peu claire, on ne sait si D. Marzini (E62) s'est éloignée du catholicisme par opposition à ses parents, ou au contraire parce que l'église répondait trop (de manière trop stricte ? pas assez libre ?) à certaines questions. On remarque néanmoins son désir de mettre à distance la religion, désir qui semble remonter à son adolescence (elle a vingt-six ans au moment de l'entretien), âge des remises en question, des bouleversements, des choix et des rejets. A. Salvay (E36) rattache l'affaiblissement de la religion à une tendance actuelle, caractéristique de la jeunesse : « En réalité aussi, l'adhésion à l'église catholique, aujourd'hui, est plutôt basse, surtout chez les jeunes. Alors ça non plus je ne le... je n'en suis personnellement pas proche ». Mais de nouveau, la tendance générale illustrée par le pluriel (« les jeunes ») est ramenée à l'échelle de l'individu par l'adverbe « personnellement », qui insiste donc sur l'attitude propre au locuteur, se dégageant des influences par un double effet de mise à distance (par rapport à la religion, par rapport aux « jeunes » en général). Il y a donc, dans le discours, un souci de préciser une pensée, en la ramenant du général au particulier. De la même manière, C. Ferrara (E33) précise progressivement l'objet de son rejet, par un effet de gradation : « Je ne suis pas religieuse, je ne pratique pas, je suis baptisée... catholique, mais, je suis plutôt éloignée de tout ça. C'est-à-dire, je suis complètement éloignée des rites, du dogme plus encore, et... je respecte, mais non, ce n'est pas quelque chose... Je ne te dis pas que je sois athée, mais... ». La rupture de C. Ferrara ne prend pas la forme d'un rejet frontal, puisqu'elle ne va pas jusqu'à dire qu'elle est athée, et qu'elle fait encore preuve de « respect » envers la religion ; mais son éloignement va croissant au fur et à mesure qu'elle parle, marqué par les adverbes « plutôt », puis « complètement », et enfin « plus encore » ; d'une affirmation générale (« de tout ça »), exprimée avec l'adjectif « tout » et le pronom démonstratif neutre « ça », elle précise son propos au moyen de la

conjonction « c'est-à-dire », détaillant les cibles de son rejet : d'abord la religion, puis « les rites », et enfin, « le dogme ». C'est en l'occurrence l'aspect à la fois normatif et dogmatique, trop lourd et étouffant pour certains, qui provoque chez d'autres Italo-descendants un rejet bien plus fort de la religion.

Rejet. La religion catholique est parfois décrite telle un « pétrin institutionnalisé » (E56), « comme une chose très répressive [...] très nuisible aussi » (E50) : en l'occurrence, c'est à cause de la « pression familiale » que M. Deflorian Moreira (E42) a fait baptiser sa fille ; F. De Paula (E50), au contraire, a choisi de ne pas éduquer ses enfants dans la religion, en opposition avec ce poids étouffant de la religion : « Je dois avoir cette liberté de penser, de trouver les choses, de ne pas être d'accord aussi avec ce qu'ils disent, alors je n'arrive pas à m'adapter à une religion ». Les verbes « être d'accord », « s'adapter » renvoient au conformisme évoqué plus haut (0) propre à la religion catholique, auquel elle confronte la « liberté de penser », de s'opposer, de discuter qui lui est nécessaire. De la même manière, J. Castrano (E20) revendique une certaine autonomie dans l'expression de sa foi :

Je suis catholique, euh, [-] je suis très fâché avec les curés, et euh... avec aucun, disons, mais en général avec les plus... [*riant, levant le bras pour signifier quelque chose en position supérieure*] /// alors c'est... Je ne suis pas fâché par d'autres choses, je ne suis pas fâché avec Dieu, disons, d'aucune manière, je me connecte avec Lui à ma manière, et je peux avoir une manière très *tana* [*rire*] avec Dieu. [...] C'est-à-dire, je me fâche, je parle, et je le garde près de moi, Dieu, tous les jours, et je n'ai pas besoin d'aller à l'église, c'est... c'est être près de Dieu d'une autre manière.

J. Castrano s'écarte ainsi de la doctrine en adoptant « sa manière » de se connecter à Dieu : contre la manière traditionnelle et communautaire, qui consiste à aller à l'église et suivre l'autorité des prêtres, l'accent sur le pronom personnel « ma » (« ma manière ») révèle une approche toute personnelle de la religion, qui est une « connexion » directe, sans intermédiaire, sans règles, sans dates, sans lieu prédéfini et prescrit, plus proche, finalement, du protestantisme que du catholicisme (et certains se sont en l'occurrence, on le verra plus loin, rapprochés de cette religion de plus en plus présente et puissante en Amérique Latine) ; il est intéressant d'ailleurs qu'il la qualifie de « *tana* » (diminutif autrefois insultant, désormais taquin, de « *napoletano* », synonyme d'Italien dans le langage familier argentin), puisque les Italiens sont au contraire associés directement au catholicisme (voir 0). Par ailleurs, le rejet de J. Castrano n'est pas contre la religion elle-même, ni contre la foi, ni contre Dieu, dont il reste « près » (à la différence de l'éloignement décrit *supra*), mais contre les prêtres, et surtout, contre la hiérarchie (comme le mime son geste) ecclésiastique qui, comme

on l'a vu ailleurs, est accusée de « mauvaise gestion administrative » (E34), d'abus de pouvoir et de corruption :

Je suis totalement... différent des Italiens. Je suis... né catholique, et... j'ai été baptisé, mais pour moi... je ne crois en aucune religion. [...] Parce que... l'Église est tout. Je trouve ça absurde. Je crois, pour moi n'importe quelle religion est une exploitation du... /// je ne peux pas te dire faible intellectuellement, mais une exploitation du peuple, une exploitation de la foi, je crois que c'est la meilleure phrase, tu vois ? Tu as la foi, je vais t'exploiter ; au lieu de t'aider, au lieu /// bien que la foi aide, les gens qui dominent la foi ne sont pas là pour aider : ils sont là pour exploiter... Même le Vatican, aujourd'hui, est le... le pays le plus riche du monde.

Dès le départ, A. Bianco (E60) se place ici en opposition « totale » et frontale avec ce qu'il estime être une caractéristique des « Italiens » (ceux du passé, immigrés au Brésil, et ceux du présent, qu'il a rencontrés lors de son séjour en Italie), en revendiquant une forme de nihilisme (« je ne crois en aucune religion ») et une violente critique de l'Église, qu'il juge « dominatrice », mais dont il dépeint la domination comme « absurde » et cupide, manipulatrice et dénuée de scrupules, exploitant l'ignorance et la « faiblesse intellectuelle » du peuple pour s'enrichir. Il rejoint d'une certaine manière le précepte marxiste selon lequel « La religion est le soupire de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple »⁶⁰². Dans cette même ligne de pensée⁶⁰³, O. Mancinelli (E23), lui aussi installé dans une posture de rejet catégorique de la religion, convoque, après un long discours philosophique sur l'invention des dieux par les hommes, Nietzsche comme caution théorique : « Et je crois que Nietzsche, c'est Nietzsche qui disait : « bon, alors tuons Dieu ». Défaisons-nous de l'absolutisme, pensons avec liberté et tuons Dieu. Bon, ça c'est une tâche que doit s'imposer, que doit s'imposer... l'humanité ». Avant d'en arriver à ce nihilisme extrême, O. Mancinelli, insatisfait de la religion catholique, s'est rapproché de la religion évangélique ; c'est parfois le cheminement emprunté par certains Italo-descendants qui, ne désirant pas « tuer Dieu » mais cherchant au contraire une forme spirituelle de le maintenir en vie tout en répondant à leurs besoins de « liberté », se sont éloignés du catholicisme pour explorer d'autres religions.

Réorientation. A. Negri (E21) a ainsi commencé par lire la Bible avec une amie protestante pour « chercher [s]on propre chemin » et parvenir à dépasser la religion catholique reçue dans sa famille en élaborant une pensée autonome : « je peux lire l'histoire et les valeurs

⁶⁰² Karl Marx, *Petite contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Paris, Éditions Allia, 1998, p. 8.

⁶⁰³ Ou en opposition ? Comme le suggère Pierre Drieu La Rochelle dans *Nietzsche contre Marx. Socialisme fasciste*, Paris, Gallimard, 1934.

et les traditions, et même si elles me touchent, j'ai ma propre pensée là-dessus et ma propre vision, et il y a des choses avec lesquelles je ne suis pas d'accord [-], surtout de l'Église catholique par exemple [...] j'ai ma propre vision, beaucoup plus ouverte, je ne, ne, ne... ne suis pas une... orthodoxie ». L'insistance répétitive sur l'adjectif « propre » renforce l'idée d'une autonomie intellectuelle (redoublée par la négation du verbe « suivre ») et d'une liberté de pensée qui se soustrait aux influences (de la famille, des « traditions », et de l'Église) pour s'élaborer de manière indépendante et caractéristique de l'idiosyncrasie de l'individu. Pour I. Cirillo (E47), cette « vision » se veut « différente » de celle dans laquelle il a été éduqué et scolarisé, qu'il soumet à un questionnement critique pour n'en sélectionner que ce qui lui correspond, et délaissier le reste :

J'ai une vision un peu différente, n'est-ce pas ? Pour moi... Je ne suis pas une religion exacte, comme « je suis catholique, et ainsi de suite ». [...] J'essaye de [-] comprendre, comment la religion fonctionne, comprendre certains aspects importants, et appliquer, dans ce que je trouve important. Alors je n'ai pas une religion... définie, bien que... je puisse me dire catholique, oui, en majorité je suis catholique, mais je préfère /// je préfère apprendre des choses sur elles, comprendre ce qui est bon, ce qui est mauvais, et si c'est bon pour moi, continuer à la suivre. Alors ça c'est... c'est ma manière de voir la vie.

La religion pour I. Cirillo semble faire l'objet d'une opération de tri plutôt que d'un rejet total, qui procède d'une curiosité intellectuelle (« apprendre »), d'un goût pour la réflexion (« comprendre »), et d'un désir d'adapter la religion à l'identité individuelle, et non de conformer l'identité individuelle à une religion standardisée – une religion d'une certaine manière élaborée « sur-mesure » et par soi-même, anthropocentrée et individualiste. Elle s'inscrit en tous cas dans une posture de doute, de questionnement axiologique similaire à celle d'A. Bonafin Costa (E46) qui, quant à lui, définit sa vision de « spirituelle » : « J'ai une vision un peu spirituelle de la chose, [xxx] beaucoup cette question de où tu vas, comment ça va être, si tu vas être puni ou non... Je crois que... tout ce qu'on fait ici est... ça va être jugé un jour. On n'a pas cette information maintenant. Qui sait, plus tard, plus... Je crois que chaque jour est une raison pour qu'on essaye toujours... de faire [xxx], une manière de chercher ». Le vocabulaire de la quête (« question », « essayer », « chercher ») révèle une démarche par tâtonnement, à l'opposé de l'obéissance aveugle au dogme.

Peut-être est-ce justement cette interrogation métaphysique sur l'au-delà qui a poussé T. Setti (E41) à franchir les portes d'un *Centro Espírita*, où elle se rend régulièrement, désormais adepte de la doctrine spiritiste ; il est intéressant toutefois qu'elle y soit venue après une éducation catholique, et même, en parallèle d'une pratique religieuse catholique : « Parfois je vais à l'église avec mes parents, aussi, avec mes grands-parents, mais je fréquente

régulièrement le centre spiritiste ». Ce témoignage soulève deux remarques : l'une, qui est la cohabitation pacifique des religions en un syncrétisme propre à la culture sud-américaine, et brésilienne en particulier (comme les anthropologues, tels Roger Bastide et Gilberto Freyre⁶⁰⁴, l'ont bien montré) ; l'autre, c'est que la religion catholique traditionnelle (celle qui consiste à aller à l'église) est attribuée aux générations antérieures (parents et grands-parents), tandis que T. Setti s'écarte du sentier battu par son entourage familial pour composer sa propre vie religieuse, faite d'influences et de cultures multiples. De la même manière, S. Baravelli (E43), de père italien catholique et de mère brésilienne spiritiste, a réconcilié ces deux origines (biologiques, culturelles et spirituelles) en une forme de religion qu'elle a elle-même élaborée comme « quelque chose à [elle] ! Ce n'est pas quelque chose... de famille, qui a été passé, par la famille ». Cette réappropriation de la religion catholique par S. Baravelli a été possible grâce à un état d'esprit « libéral » et à la cohabitation pacifique des religions et des cultures dans sa famille qui, au lieu de pousser au rejet et à la rupture sous la « pression » excessive et dogmatique (voir 0), instaure un climat propice à la curiosité, au syncrétisme, et « ouver[t] pour... d'autres expériences religieuses » (E61) qui permettront, par des voies détournées (parfois même très lointaines), de revenir, en connaissance de cause, à une vie religieuse (catholique ou non) enrichie par ces découvertes : « j'ai d'autres outils pour faire ces connexions, que j'ai réussi à atteindre, que j'ai réussi à conclure via le bouddhisme tibétain... Et je ne considère même pas que je suis bouddhiste. Mais j'ai réussi à l'atteindre par un outil indirect, et ce n'est pas le catholicisme qui me l'a apporté. Je crois que c'est vraiment ça. Je suis païenne. [rire] Je suis sorcière. *Strega !* ». La quête spirituelle et métaphysique d' L. Di Greco (E56) a débouché sur un syncrétisme « païen », qu'elle revendique avec provocation comme de la sorcellerie, elle qui a exploré la dimension féminine dans la culture de sa région d'origine (les Pouilles), et finit par se définir, avec humour mais aussi sérieux, en employant le mot italien « *strega* », renforcé par la tonalité exclamative. C'est donc, d'une certaine manière, une façon de se re-« connecter » avec les racines plus anciennes, voire antiques, de sa famille, en dépassant le catholicisme et en puisant dans le substrat culturel enfoui sous les sédimentations chrétiennes. Et le fait de parler d'« outils » pour la religion n'est-il pas lui-même une provocation ? À travers ce questionnement religieux, c'est toute une réflexion identitaire qui surgit, et révèle le travail de rejet, de recherche, de construction, de réélaboration de l'identité des descendants qui, sommés de rejeter la culture de leurs parents pour mieux s'intégrer à leur pays d'accueil, finissent en fait par récupérer, sous une forme qui leur est propre, leur culture d'origine, en la fusionnant avec d'autres éléments glanés dans leur expérience personnelle. Dans aucun témoignage nous n'avons pu relever une quelconque

⁶⁰⁴ G. Freyre, *Casa-grande e senzala*, op. cit.

influence de la *cittadinanza* sur les pratiques religieuses, dans un sens ou dans un autre : si les Italo-descendants tendent à entretenir un lien culturel (et dans ce cas également spirituel) fort avec l'Italie (si ce n'est avec la figure du Pape), ce n'est pas en vertu de la possession de la *cittadinanza*, mais d'un respect de la tradition ou d'une réappropriation d'une pratique ancestrale ; si, à l'inverse, ils demandent la *cittadinanza*, ce n'est pas pour des raisons religieuses (pouvoir se rendre plus souvent et plus longtemps à Rome par exemple) mais, on l'a vu en deuxième partie, pour des motivations autrement plus matérielles.

La religion au sens étymologique du terme (du latin *re-ligere* : « relier »), associée au groupe, qu'il soit famille ou communauté, et inscrite dans une logique de transmission intergénérationnelle par le biais de la tradition et de la répétition immuable des rites et du dogme, cèderait alors la place à un plus grand individualisme, en mesure de composer des formes de religions individuelles, syncrétiques, autonomes. L'abandon progressif des espaces de célébration des rites et de socialisation que les paroisses ont longtemps représenté pour les communautés immigrées crée-t-il alors un vide spirituel et social, compensé par un éparpillement des individus, ou est-il remplacé par d'autres espaces et formes de socialisation communautaires qui, comme l'Église autrefois, dépassent le cercle de la famille et celui des associations ? Le sport, et plus particulièrement le football, qui rassemble les foules autour de célébrations codifiées par des rites, qui met en confrontation des groupes nationaux, peut-il constituer un nouvel espace où les héritages culturels se réélaborent et les identités ethniques se définissent ?

13.3. Le football

Parler de football dans un travail académique pourrait sembler peu sérieux. Et pourtant, certains universitaires l'ont fait, et souvent même, en dépit des « confraternels sarcasmes »⁶⁰⁵ que leur sujet d'étude a pu susciter, très bien fait⁶⁰⁶. Car, comme ils l'argumentent, le football n'est pas qu'un jeu ou un divertissement : « les passions collectives, loin d'écarter de l'essentiel, le révèlent brutalement et désignent, grossissent, voire anticipent des lignes de force qui traversent le champ social »⁶⁰⁷. Dans la mesure où il touche désormais la planète entière, jusqu'aux moindres recoins de la forêt amazonienne et des crêtes

⁶⁰⁵ Christian Bromberger, Alain Hayot, Jean-Marc Mariottini. *Le match de football: ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions MSH, 1995, p. 5.

⁶⁰⁶ Voir par exemple, dans le cadre de l'étude de l'immigration italienne en France : Nicolas Violle, *Aspects du sport pour la population italienne immigrée en région parisienne : 1930-1960*, Mémoire de Maîtrise en Études italiennes, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1991, 128 p.

⁶⁰⁷ C. Bromberger, A. Hayot et J.-M. Mariottini. *Le match de football: ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, op. cit., p. 5.

himalayennes, le football est devenu un produit de consommation de masse, sous-tendu de logiques économiques et commerciales ; mais surtout, parce qu'il oppose, lors de grandes compétitions internationales, des équipes appartenant à des États et régions différents dans un affrontement parfois agressif, il cristallise ainsi les tensions et identifications, en un « rite d'institution » :

Le football, comme d'autres sports-spectacle, est un rituel qui impose des limites, qui fixe des frontières entre ceux qui appartiennent et ceux qui n'appartiennent pas. Au delà du fait que se forme, en effet, une véritable *communitas*, le sport dépasse sa composante festive et sa routinisation dans la vie quotidienne des gens. Les conflits autour du maintien et de l'expression de la masculinité, en même temps que les puissants sens d'appartenances qu'ils génèrent entre les institués, transforment le rituel sportif en l'un des événements de plus grande profondeur sémantique de notre contemporanéité.⁶⁰⁸

Christian Bromberger, Alain Hayot et Jean-Marc Mariottini constatent en effet qu'« en matière de “culture” et de “culte”, attachés au football », la société italienne représente un laboratoire d'observation particulièrement intéressant, parce que ce sport y est inscrit dans les mœurs et chargé de significations au niveau des appartenances de genre, ethniques, géographiques⁶⁰⁹. Qu'en est-il alors du football pour les immigrés italiens en Argentine et au Brésil ? Lui accordent-ils la même importance et les mêmes significations ? Le football est-il un espace où se forme « une véritable *communitas* », pour reprendre l'expression de Gastón Julián Gil ci-dessus, ou au contraire des clivages et des discriminations ? Au Brésil, dans l'entre-deux-guerre, comme le démontre J. Araújo,

La nécessité de changer l'image du groupe italien alliée à la popularisation du football dans le pays furent les causes de la fondation du [club] Palestra Itália. Ce sport serait l'arène où le changement adviendrait, à travers la compétition contre les clubs des élites de São Paulo. La dispute footballistique allait devenir le *locus* privilégié pour que les immigrés construisissent la nouvelle image du groupe, rivalisant à conditions techniques et normatives égales avec les membres de la société de São Paulo, où s'ouvrirait la possibilité de démontrer la valeur « morale » du groupe.

Le football ne projetterait pas seulement les couches moyennes du groupe italien dans ce moment de popularisation du sport, mais le groupe dans sa totalité, impliqué sur le terrain et dans les tribunes.⁶¹⁰

⁶⁰⁸ G. J. Gil, « Fútbol y ritos de comensalidad, el chori como referente de identidades masculinas en la Argentina », *op. cit.*, p. 11.

⁶⁰⁹ C. Bromberger, A. Hayot et J.-M. Mariottini. *Le match de football: ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, *op. cit.*, p. 11.

⁶¹⁰ J. Araújo, « Imigração e futebol. O Palestra Itália e sua trajetória: associativismo e etnicidade », *op. cit.*, p. 33.

Vitrine de la puissance « morale » italienne, et en même temps véritable laboratoire d’italianité, au sein duquel les identités ethniques régionales se fondirent en une seule identité italienne dont il s’agissait de défendre les couleurs contre les élites locales, « l’histoire du Palestra Itália allait se confondre avec le processus d’assimilation du groupe » italien au Brésil ; mais aussi, avec le processus de construction nationale italien, puisque « changer l’image de l’immigré italien était nécessaire tant pour [les immigrants] eux-mêmes, qui, d’une certaine façon, avaient réussi à s’élever socialement, que pour leur pays d’origine ; [...] et l’Italie avait besoin d’une meilleure image de ses citoyens à l’étranger, pour construire l’italianité et se projeter sur la scène mondiale »⁶¹¹. Ada Tosatti et J.-C. Vegliante rappellent en effet que l’Italie fut « admis[e] au rang des grandes puissances, dans l’imaginaire collectif, seulement à partir du début des années 1980 »⁶¹², et, selon lui, la victoire de l’Italie à la finale de la Coupe du Monde de 1982 ne serait pas pour rien dans cette évolution.

Enfin, quel rapport avec la *cittadinanza* ? Historiquement, la sélection officielle d’Italie a procédé à des ajustements dans les règlements, et fait appel à des joueurs dits « *oriundi* »⁶¹³ ou mis en place des procédures de naturalisation de joueurs étrangers d’origine italienne pour grossir les rangs de son équipe, jusqu’à provoquer un scandale en 2008 lors de la Coupe du Monde de football à cinq, *la rosa* étant alors entièrement formée de joueurs nés au Brésil. La *cittadinanza* était dans ce cas plus que jamais employée à des fins utilitaristes et mercantiles, comme un simple terme de contrat dans le grand jeu du *mercato*⁶¹⁴, et non revendiquée comme un élément d’appartenance culturelle et nationale. Comme l’observe S. Di Venezia (E10), consul d’Italie à Curitiba, au moyen d’un emprunt (avec le verbe « *tifare* ») au vocabulaire footballistique fort intéressant ici, « *ripeto, non tutti quelli che hanno poi la cittadinanza, in realtà si sentono appartenere alla nazione italiana, la grande parte di coloro i quali hanno acquisito un passaporto tiferebbero comunque il Brasile, si sentono più di tutto brasiliani* ». Si nous n’avons pas dans notre échantillon de joueur de football, ni d’aspirant joueur, il nous a semblé intéressant, pour mettre en évidence les polarisations identitaires, d’interroger les Italo-descendants que nous avons rencontrés sur leur attitude lors d’un éventuel match opposant l’Italie à l’Argentine ou au Brésil : seraient-ils en faveur de l’Italie, de leur pays, divisés, neutres ou indifférents ?

⁶¹¹ *Ibid.*, p. 35.

⁶¹² A. Tosatti, J.-C. Vegliante (dir.), *L’Italie vue d’ici : la traduction-migration.*, op. cit., p. 11.

⁶¹³ D’après le dictionnaire Garzanti, ce terme, qui définit « *chi è originario di un luogo* », en vint à désigner, dans le domaine du sport, et du football en particulier, « *un giocatore di calcio proveniente da una federazione straniera ma di origini familiari italiane, che aveva in quanto tale la possibilità di giocare nella squadra nazionale italiana* ».

⁶¹⁴ Terme utilisé dans le milieu du football pour désigner les négociations de contrats et transferts de joueurs professionnels d’une équipe à l’autre.

i. Supporters de l'Italie

L'Italie peut se vanter de posséder une équipe nationale de football déjà championne du monde, ainsi qu'une myriade de clubs professionnels de haut niveau, dotés de financements mirobolants, attirant certains des meilleurs joueurs actuels ; elle bénéficie d'une cote de popularité qui séduit les amateurs de football, qui suivent la Ligue italienne (E19), la Ligue des Champions (E40), les informations sur les matchs et les joueurs (E47), ou sont même supporters d'un club spécifique, comme D. Marzini (E62) : « J'aime beaucoup le football aussi, J'étais... Je suis supportrice du Milan, mais j'ai toujours suivi les matchs de l'Inter, de l'Inter parce que je... j'aime le football ». C'est parfois par le football que l'intérêt pour l'Italie de certains Italo-descendants s'éveille, et que s'opère une identification : si pour R. Conosciuto (E19), cette identification passe par l'alimentation et la cuisine, pour ses frères, c'est par le football :

mes frères suivent la Ligue italienne aussi [...] ils aiment beaucoup le football. Je crois qu'ils se sont sentis /// disons, l'amour pour l'Italie je crois que c'est de là qu'ils l'ont tiré. Si je prends plus /// si je m'identifie plus par le côté culinaire, si l'on veut, eux, ils s'identifient plus par le côté sportif. [...] ils ont été amoureux du football, et bon, comme je te l'ai dit, je suppose que c'est parce qu'ils se sentent identifiés avec l'Italie, en plus de suivre le football argentin ils suivent la Ligue italienne ; ils connaissent pas mal, ils voient beaucoup de matchs.

Comme le révèlent les verbes « aimer », « être amoureux », « se sentir », cette identification s'opère en touchant des cordes sensibles : « j'aime, j'aime quand j'entends l'Italie, je le sens. [...] C'est l'appel du sang ! » (E34), « nous vibrons beaucoup. Euh... C'est notre sang. Le sang parle plus fort ». La question du « sang », comme nous l'avons déjà souligné, n'est pas exempte de connotations identitaires chargées de symbolisme : associé à l'adjectif possessif « notre », il délimite l'appartenance à un groupe déterminé et exclusif ; mis en valeur par le comparatif « plus fort », il dénote un sentiment de supériorité. Par ailleurs, l'insistance sur cette dimension biologique, renforcée par la tonalité exclamative, et par les verbes « sentir », « vibrer », installe le propos du côté de l'émotionnel, et donc, d'une certaine manière, de l'impulsivité (*versus* le rationnel et la réflexivité), propres aux réactions « à chaud » des supporters de football, qui peuvent provoquer des émotions intenses : « Oh là là ! La libération, dans le dernier championnat que l'Italie a gagné, elle a été grande, ici, tu ne peux pas t'imaginer » (E40). La victoire du match de championnat, comparée à une « libération », n'est pas sans évoquer les fins de conflits armés, suggérant l'ampleur des tensions accumulées pendant le match, et l'importance du match aux yeux des supporters (dont l'enthousiasme

débordant jaillit de l'interjection exclamative « Oh là là »). Par ailleurs, E. Zullo (E40) dit rester chez lui le dimanche pour regarder le match : sachant combien le dimanche est sacré pour les Italo-descendants, tant parce qu'il est le moment où la famille se réunit que le jour de la messe, cette information en dit long sur la valeur rituelle du football.

Certains Italo-descendants (E40, 55, 58) supportent donc l'Italie, même quand celle-ci se trouve jouer face à leur pays ; d'autres, quand leur pays a été éliminé de la compétition mais que l'Italie est encore en lice : « si le Brésil ne passe pas dans le classement, on... se met à supporter l'Italie, n'est-ce pas ? » (E47), « si le Brésil ne gagne pas, que l'Italie gagne ! [...] le Brésil est sorti, l'Italie est restée, je vais la supporter alors » (E54). Mais cela ne vaut qu'en guise de pis-aller, car la préférence des Italo-descendants, en grande majorité, va à l'équipe nationale de leur pays.

ii. Supporters de l'Argentine / du Brésil

La majorité (E34, 47, 54, 55, 61, 62) des Italo-descendants avec qui nous avons abordé le thème du football ont déclaré supporter leur pays : « évidemment que [je suis] plus pour l'Argentine, mais... [...] Un petit peu plus pour l'Argentine. Un petit peu, pas plus » (E34), « c'est logique tu veuilles que le Brésil gagne, c'est une hypocrisie, ça, je veux que le Brésil gagne ! » (E54). Cet adverbe (« évidemment ») et cet adjectif (« logique ») insistent sur le caractère naturel de cette préférence, comme s'il était au contraire « hypocrite » qu'un Italo-descendant puisse supporter l'Italie au lieu de son pays : cela nous semble indiquer clairement des appartenances et un degré d'intégration dans la société d'accueil tel, que l'Italie n'est plus que reléguée au second plan. Le football, comme nous l'avons vu plus haut, étant une affaire d'émotions et de sentiments, qui repose (quant il s'agit d'amateurs, et non de paris) sur des choix affectifs, il est intéressant que ces descendants (respectivement, de troisième et quatrième génération) déclarent leur camp de manière aussi tranchée. Néanmoins, M. Cerrato (E34) nuance aussitôt après son propos, pour relativiser sa préférence au moyen de l'adverbe « un peu », lui-même renforcé à son tour par l'adjectif « petit » ; c'est-à-dire que ce choix tient à « peu » de choses, et peut facilement basculer en faveur de l'Italie, comme l'hésitation de M. Cerrato le suggère (nous le verrons un peu plus loin).

Dans la lignée de ces deux témoignages, celui de R. Voltarel (E61) est même curieux : « je suis... je suis Brésil », déclare-t-elle, révélant à quel point l'identification est forte avec son pays, puisque il devient ici attribut du sujet, accolé au verbe « être » – et d'autant plus en portugais, car, curieusement, c'est le verbe « *ser* », celui de l'essence, de l'identité

intemporelle, qui est employé, et non « *estar* » le verbe de l'état instantané, fugace, susceptible de changer et d'évoluer, saisi à un instant donné. Cela signifie que R. Voltarel a choisi son camp, définitivement.

Néanmoins, s'il est assumé, ce choix est parfois difficile à vivre face à un entourage italien, ou italoophile : R. Schiavoni (E55), qui déclare supporter l'équipe du Brésil même lorsqu'elle se trouve jouer face à l'Italie, avoue ne jamais le faire quand elle est chez sa mère (G. Rizzo Schiavoni, qui est italienne), et aller regarder le match en question chez quelqu'un d'autre – comme une manière, délicate et pleine de tact, de ne pas offenser l'identité italienne de sa mère. Se retirant pour ne pas provoquer d'affrontement, ou au contraire jouant la provocation, comme L. Di Greco (E56), qui supporta le Brésil même alors qu'elle se trouvait en Italie, les Italo-descendants assument leurs choix dans un environnement donné, parfois à contre-sens, ce qui leur donne encore plus d'importance, puisqu'ils sont aussi, par là-même, un message envoyé aux autres, celui de leur parti-pris. Mais tous ne sont pas fermement accrochés à leurs convictions comme au drapeau de leur équipe, et beaucoup peinent à prendre position, hésitent, tergiversent, sont partagés, divisés, déchirés, ou tout simplement indifférents.

iii. Match nul

Interrogé sur quel pays il supporte au football, M. Cerrato (E34) fait montre, tant au niveau verbal que para-verbal (intonation) et non-verbal (gestuelle), d'une véritable hésitation, révélatrice d'une difficulté à définir une appartenance :

M. Cerrato – Comme supporter ? Euh... [*basculant légèrement le torse d'un côté et de l'autre*] moitié moitié ! [*rire*] moitié moitié...

M. Fusaro – Et s'il y a un match Italie-Argentine ?

M. Cerrato – Euh... match nul. [*sourire*] Non ! Évidemment que plus pour l'Argentine, mais... je n'aimerais pas que ça se passe, qu'on raconte comment ça s'est passé. Mais, j'aime, j'aime quand j'entends l'Italie, je le sens. Je le sens comme l'Argentine. Mais bon, il y a un petit peu plus de... [*toux*] C'est difficile, euh... C'est l'appel du sang ! Mais bon... Un petit peu plus pour l'Argentine. Un petit peu, pas plus.

La multiplication des « euh », des revirements, des contradictions (« Non ! », « Mais bon... »), la toux, le méta-commentaire (« c'est difficile »), révèlent l'embarras de M. Cerrato, qui ne cesse de basculer, comme son torse, entre l'Italie ou l'Argentine, choisissant, comme échappatoire, le match nul qui réconcilie les contraires, ou bien, le partage « moitié moitié ».

C'est bien cette division que ressentent d'autres Italo-descendants (E40, 47), pour décrire leur conflit intérieur lorsqu'un match oppose l'Italie à l'Argentine ou au Brésil :

c'est bien divisé là-bas chez moi. C'est bien divisé. Si le Brésil est en train de jouer contre quelqu'un, on supporte le Brésil ; et si l'Italie joue contre quelqu'un, on supporte l'Italie. Mais quand les deux sont en train de jouer... c'est bien divisé. Mon père supporte l'Italie, et ma mère le Brésil. Mais nous les enfants... je ne sais pas. Je... je reste bien divisée, comme ça, je ne... J'ai le maillot des deux équipes, mais je ne sais pas laquelle je supporte. Ça reste bien... Pour moi comme ça, voilà, n'importe qui gagne, ça me va ! [rire]

Outre l'auto-dérision et la légèreté qu'il introduit dans l'entretien face à un sujet dont certains tiennent à relativiser l'importance vitale (E19, 47, 60), le rire, dans ce témoignage comme dans le précédent, est aussi un moyen de désamorcer une tension, d'évacuer un conflit, grâce à une conclusion qui résout le problème : face à l'importante division interne (l'adjectif « divisé », renforcé par l'adverbe « bien » est employé à quatre reprises), qui reflète la division de la maison, de la famille (de la même manière, les sœurs Schiavoni (E55) sont partagées, l'une supportant le Brésil et l'autre l'Italie), des origines, personnifiée par les deux éléments (père et mère) du couple des parents, et qui est elle-même reflétée dans l'image des deux maillots de football, S. Baravelli (E43), ne sachant pour qui prendre parti (preuve en est qu'elle possède les deux maillots), choisit finalement la neutralité. De même, R. Conosciuto (E19) conclue : « Je me réjouis si l'Italie gagne, et je me réjouis si l'Argentine gagne ». Le parallélisme presque parfait entre les deux propositions place l'Italie et l'Argentine en équilibre, et le verbe « se réjouir » dénote la satisfaction ; à l'inverse, mais toujours dans un système binaire et symétrique, si elle ne prend pas parti non plus, G. Rizzo Schiavoni sera toujours insatisfaite du résultat : « N'importe lequel, qui perd ou gagne, [on] souffre, n'est-ce pas ? Parce que si c'est le Brésil qui perd, on est embêtés, si c'est l'Italie, on est embêtés, alors, on ne regarde même pas ». Là aussi, la manière de résoudre le conflit est de ne pas regarder le match, qui réveille une « souffrance », puisqu'il place l'immigré ou ses descendants face à leurs deux origines culturelles et affectives et à leur difficulté à les concilier sans antagonisme.

Sans que cela soit nécessairement pour éviter une souffrance, certains Italo-descendants ont avoué leur indifférence pour le football : « mais je m'y connais très peu. D'ailleurs, je m'y connais même très peu en football d'ici » (E54), « non, non, je ne suis pas le football. Je n'en sais même rien » (E56), « Mais c'est que je ne suis pas le [football] brésilien, en réalité, je n'ai pas... ce lien avec le football » (E61). La négation, l'adverbe « très peu », le pronom « rien », qui accompagnent les verbe « connaître », « savoir » et « suivre »,

marquent le désintéret pour le football : comme par un effet de miroir, ce sont les même verbes que ceux employés par les Italo-descendants au contraire intéressés par le football.

Enfin, au delà de la simple ignorance ou du désintéret, on le voit, plus prononcé chez les femmes, il peut même y avoir un rejet du football, non pour éviter une souffrance, mais par manque de goût, de « ferveur » :

Je n'aime pas le football. Une chose à laquelle ni un Brésilien ni un Italien ne peut croire. Les Italiens sont fervents pour le football, les Brésiliens sont fervents pour le football ; moi je ne me soucie d'aucun des deux. [...] [*moue d'indifférence*] je me fiche de qui gagne, je me fiche s'il perd. S'il y a Brésil et Japon et que le Brésil perd, aussi... Oh, c'est du football ! Je crois que la valeur football, aujourd'hui est une chose si exagérée que... on perd la raison du sport, bien que le sport soit une chose très belle, une bonne chose, positive... mais je trouve ça absurde.

De nouveau ici, les parallélismes entre les structures syntaxiques des phrases montrent comment le football parvient à intégrer, reproduire, illustrer, catalyser les tensions, extérieures et intérieures, des Italo-descendants ; car, bien qu'il déclare clairement son indifférence, jusque dans sa moue, A. Bianco (E60) se place tout de même dans un système binaire opposant « les Italiens » et « les Brésiliens ».

Le football, la religion et l'alimentation, sont des thématiques qui s'inscrivent dans le quotidien, mais sont aussi structurées par des rites, des codes, des règles, des dogmes, auxquels les individus choisissent de se conformer, qu'ils rejettent, mettent à distance ou évacuent ; ou qu'ils se réapproprient à leur façon, en les fusionnant avec d'autres influences, avant, éventuellement, de les transmettre à leur tour, puisque « la culture est quelque chose que les gens "héritent, utilisent, transforment, ajoutent et transmettent" »⁶¹⁵. Ces trois piliers de la culture italienne, aux dires des Italo-descendants eux-mêmes qui les ont très souvent cités comme leurs principales marques d'italianité, sont ainsi chargés de significations identitaires, révélateurs d'appartenances, de polarisations, d'hybridations propres aux migrants et à leurs descendants, sans cesse installés dans un entre-deux, avec le désir (souvent utopique) de la réconciliation des contraires, ou du moins de la conciliation des différences. La *cittadinanza* ne semble pas jouer ici un rôle particulier, puisque ces élaborations se font indépendamment de la possession ou non du statut de citoyen italien : on a ainsi pu rencontrer des Italo-descendants possédant la *cittadinanza* et ne conservant que très peu ces traits culturels marquant, tout entiers polarisés sur la culture de leur pays ; et d'autres, ne possédant pas la *cittadinanza*, assurant non seulement le maintien, mais aussi dans certains cas (plus rares) la diffusion de cette culture. La mémoire, la conservation d'un patrimoine (culture,

⁶¹⁵ U. Hannerz, « Fluxos, fronteiras, híbridos: palavras-chave da antropologia transnacional », *op. cit.*, p. 12.

mobilier, immobilier, financier) et leur transmission seraient-elles en mesure de peser sur cette identification ethnique ? Les Italo-descendants davantage conscients de leurs origines, pouvant se raccrocher à des souvenirs, à des objets, à des traditions symbolisant leur identité italienne, sont-ils ainsi plus actifs dans la revendication de leur italianité ? Y a-t-il du moins encore une mémoire de l'immigration et se conserve-t-elle, ou est-elle peu à peu effacée par le temps et l'intégration des descendants à leurs sociétés ?

Chapitre 14

Conservateurs de mémoire

Le choix du thème de la mémoire pour la session 2013 du projet de débat collectif « Questions de Sciences, Enjeux Citoyens », organisé par la Région Île-de-France⁶¹⁶, révèle bien les interactions entre mémoire, science et citoyenneté : la mémoire peut-elle être un objet de science, mais aussi un outil de construction d'une citoyenneté active et responsable ? La citoyenneté se nourrit-elle de ces recherches scientifiques sur la mémoire, et la science a-t-elle besoin de la mémoire des citoyens pour progresser ? Dans le cadre de notre propre recherche, ces trois éléments ne cessent en effet de s'entrelacer, et il nous a semblé intéressant de nous pencher sur la question de la mémoire, dans la mesure où elle contribue aussi à former (ou déformer), préserver (ou effacer), détruire (ou réactiver) l'italianité des Italo-descendants et leur lien avec leur pays et culture d'origine. Dans l'élaboration et la transmission du vécu de l'immigré, elle touche également aux questions d'intégration, aux fractures identitaires, aux appartenances. C'est donc sous cet angle particulier que nous étudierons la manière dont une mémoire et un patrimoine « italiens » ont été transmis (ou non) aux Italo-descendants de notre étude, et ce qu'ils font de cet héritage.

14.1. Mémoire

Au fil des générations, avec l'usure du temps, la mémoire s'estompe, victime des oublis, des non-dits ; elle se transforme, se déforme, se re-forme et se réactive, parfois, dans le souci de la maintenir en vie et de la transmettre.

i. Bribes de souvenirs

Au delà des généralités, la mémoire que les Italo-descendants interrogés dans le cadre de cette recherche ont de leur histoire familiale est, de leur propre aveu, somme toute assez fragmentaire, succincte et labile.

⁶¹⁶ Ce projet vise à provoquer la réflexion et le débat en mettant en rapport des citoyens, des personnalités politiques et des citoyens autour d'un thème donné, différent chaque année. Voir le site : <http://leblog-qsec.fr/> [consulté le 1^{er} juillet 2012].

Mémoire succincte. De nombreux Italo-descendants ont ainsi avoué avoir très peu d'informations sur l'histoire de leur famille, leur origine, l'expérience migratoire, etc. – du moins, avoir reçu peu d'informations de la part de leurs ancêtres : « À vrai dire, j'en sais très peu, et ma relation avec mes ancêtres n'est pas très... très profonde » (E36). Le vocabulaire du « peu » est récurrent : « peu, peu de choses, bien peu de choses » (E41), « peu de choses » (E50), « quelque chose, comme ça, mais très peu, très peu, et des documents, alors, pratiquement rien » (E38). Dans ce dernier témoignage, l'anticlimax de « quelque » à « peu » (renforcé par l'adverbe « très ») à « rien » (nuancé par l'adverbe « pratiquement ») insiste progressivement sur ce manque de traces et de souvenirs, comme le déplore J. Castrano (E20) : « L'information que j'ai sur l'Italie est maigre, je sais tout ça. [...] Je n'ai rien, je n'ai rien. Ce qui est dommage, mais bon, il y a beaucoup de gens qui sont venus d'Italie et qui ont une empreinte, euh, qui leur est restée. Moi ça m'est resté, mais ça reste un peu loin tout ça. [...] je n'ai pas reçu beaucoup, je n'ai pas reçu beaucoup de l'Italie ». J. Castrano étant descendant de quatrième génération, il semble naturel que les souvenirs de l'Italie soient désormais, par la force du temps et de la distance géographique, « loin », comme l'illustre le geste de F. De Biasio (E39) : « Dans la famille on ne parlait pas, de ces origines ; ils disaient, oui, qu'un [xxx] était venu d'Italie, on n'a jamais parlé d'une [xxx] spécifique, c'était une chose très... [*étendant le bras*] éloignée, ancienne, sans beaucoup d'information ». Les informations sur l'Italie sont « maigres » parce que réduites au minimum :

Disons que de ce qui vient de bouche en bouche je ne... /// il ne m'est jamais parvenu une vision de l'Italie, de ce que mes arrière-grands-parents voyaient de l'Italie par exemple. Je sais que... disons que tout ce qui m'est parvenu, à moi, [-] disons c'est que ça a été très difficile, parce qu'ils ne voulaient pas s'en aller, et qu'ils ont dû s'en aller. Et ils ont eu beaucoup de mal à s'adapter. [...] mais c'est tout ce que je peux te transmettre en réalité, je ne sais pas quelle vision ils avaient, eux, de l'Italie.

Ici, seules apparaissent les informations principales, générales (« jamais [...] spécifique ») résumées en deux phrases, sur l'émigration et l'immigration, et la difficulté de ces expériences (peut-être, nous le verrons plus loin, la raison de ce silence). R. Conosciuto (E19), dans ce dernier témoignage, utilise à la fois le verbe « parvenir » et « transmettre », mais elle les place, avec un syntagme identique, sous le signe de la limite, de l'insuffisance (« c'est tout ce qui m'est parvenu », « c'est tout ce que je peux te transmettre ») : la communication (le fait de recevoir puis transmettre) se trouve réduite à peau de chagrin, sans doute, justement, parce qu'il s'agit d'une communication orale, comme le suggèrent le verbe « parler » dans le premier commentaire, et la locution « de bouche en bouche » : celle-ci, probablement dérivée, par un *lapsus linguae*, de « bouche à oreille » (?), révèle justement

combien cette « vision de l'Italie », transmise uniquement par bribes et dans les grandes lignes, peut avoir été déformée, car elle ne reposait, dans la plupart des cas, pas sur des traces formelles, écrites, documentées, mais sur des récits, histoires, anecdotes racontées d'une génération à l'autre.

Mémoire labile. Avec la même limitation et la même construction syntagmatique que R. Conosciuto (E19) plus haut, M. Bocchi (E57) reconnaît : « tout ce que je sais de ma famille ce sont des mots ». Lui font écho A. Maschio (E48) et M. Manocchio (E26) :

mais le souvenir comme ça de... de /// qui ont été transmis, ce sont des souvenirs verbaux qui ont été transmis. Pas par écrit.

oui, des expressions, oui, quelques chansons qu'on nous chantait quand on était petits, mais on ne sait pas non plus si elles étaient en dialecte, on ne sait pas non plus lesquelles, ça a peut-être aussi été déformé, parce que bon, ça, ma grand-mère l'aura entendu de son grand-père, alors ça vient [*envoyant sa main en arrière*] [...] C'est plus comme tradition orale [*mouvements circulaires de la main*] que ça a été transmis.

Les adjectifs « orale », « verbaux » (par opposition à « écrit »), les substantifs « expressions », « chansons », insistent en effet sur l'oralité de cette transmission. La remarque de M. Manocchio, qui relève, comme le sous-entend l'emploi du futur antérieur, de la supposition, montre que ces souvenirs sont vagues, non certifiés, non fiables, parce que lointains dans le temps, et passés à travers le filtre de différentes générations, comme le miment ses gestes particulièrement expressifs. « Déformés », donc, ces souvenirs le sont aussi parce qu'ils sont ceux des « vieux » (E37), qui racontent leurs expériences, dont ils sont déjà éloignés dans le temps et qu'ils ont déjà passés au filtre d'une vie entière, selon leur propre ressenti (la grand-mère de S. Gómez (E32), lui décrit ses « angoisses »), lequel influence nécessairement sur la perception de l'interlocuteur – d'autant plus si, comme c'est souvent le cas, elle est encore malléable, flexible comme l'est celle des enfants : « c'était une chose comme ça, très /// des enfants, c'était nous, et des choses qui se passaient, et d'écouter des histoires [-] de l'Italie, impressionnant que tout le temps, on les a écoutées mille fois, et par exemple mon père, mon oncle, des amis, des parents, bon, racontaient des histoires » (E24). Les souvenirs sont donc passés à travers un filtre supplémentaire, qui est celui de la mémoire, de la répétition (« mille fois »), de la polyphonie (« mon père, mon oncle, des amis, des parents »), de l'« imagination » (E20) de chaque individu, et du processus cognitif qui y est associé : R. Voltarel (E61) ne savait pas, par exemple, quand elle écoutait les récits de son grand-père, qu'il s'agissait de l'Italie, et ce n'est que plus tard que ces souvenirs prirent sens « parce que tu dessines, tu te places, dans cet espace, qui cesse d'être virtuel ». En effet, Maria

Catarina Chitolina Zanini constate que « le temps de ces mémoires est lacunaire et dialectique, plus pensé que vécu »⁶¹⁷ par les Italo-descendants qu'elle a elle-même interrogés.

Ces récits d'enfance peuvent donc avoir été l'occasion d'une transmission, d'un lien interpersonnel et intergénérationnel construit sur le désir de transmettre et celui de recevoir, une affinité, un goût, et une dimension affective :

J'ai toujours été très liée à mon grand-père : j'ai grandi, avec mon grand-père, qui me racontait ces histoires de sa famille. [...] mon grand-père déjeunait toutes les semaines chez moi, deux fois par semaine, et il me racontait toujours les histoires. (E42)

j'ai grandi en écoutant ces histoires, par mon grand-père, qui était [xxx] conteur d'histoires, et moi j'étais enfant /// je suis fille unique, mon père est fils unique, ce qui n'est pas typique d'une famille d'Italiens, alors je passais beaucoup de temps avec lui, et j'ai toujours aimé ces histoires d'autrefois. (E54)

j'ai toujours aimé, écouter des histoires. Il y avait une chose dans ma famille, de cette petite-fille qui supporte d'écouter le grand-père, qui aime écouter le grand-père quand il veut parler, et de nouveau cette histoire, j'aimais ça. Alors ça pour moi c'était... c'était déjà une chose qui me connectait. (E61)

Comme le prouve la récurrence du verbe « écouter », il s'agit de nouveau d'une transmission orale, à travers des « histoires » (dans le double sens de récit du passé et de conte) qui font partie de la construction de ces Italo-descendants, puisqu'elles ont accompagné leur enfance et leur croissance (« j'ai grandi »). Il est intéressant que dans ces trois témoignages, assez similaires, ces trois femmes, aux profils également similaires, rappellent la figure de leur grand-père : si la grand-mère semble davantage associée au domaine de la cuisine (voir 0) et aux souvenirs gustatifs, c'est le grand-père, à quelques exceptions près, qui occupe dans la plupart des cas le pôle de l'histoire, des récits, et qui incarne la figure du « conteur d'histoires » (E54), du « narrateur », du « gardien »⁶¹⁸. Mais parfois, au contraire, ces figures anciennes se refusaient à parler de leur expérience, ou bien elles venaient à disparaître, entraînant ainsi la disparition et la perte de ces souvenirs.

ii. Troubles de la mémoire

La mémoire de l'Italie et de l'émigration, comme on vient de le voir, est souvent lacunaire, partielle, voire partielle, reposant sur le rôle charnière de figures narratrices qui

⁶¹⁷ M. Zanini, « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », *op. cit.*, p. 60.

⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 57-58.

s'emploient à la cultiver, et à la transmettre. Mais quand elles viennent à manquer, ou que les dépositaires de la mémoire familiale refusent de jouer ce rôle, les souvenirs disparaissent.

Trou de mémoire. Le relief mémoriel se dessine par des pleins (les bribes de souvenirs), mais aussi des creux (les trous de mémoire) qui composent cette mémoire lacunaire, virtuelle que nous venons de décrire. Ces trous peuvent être involontaires, suite au décès ou à la disparition des figures dépositaires de souvenirs et de culture, auprès desquelles il n'a donc pas (ou plus) été possible, pour certains Italo-descendants, de recueillir ces souvenirs ; c'est en l'occurrence souvent l'explication qu'ils donnent du peu d'informations qu'ils possèdent sur leur histoire familiale :

ma grand-mère est décédée très jeune, ma maman avait seulement seize ans, alors il y a eu un tas de choses qui se sont interrompues, qui ont cessé d'être transmises. (E19)

ma grand-mère est morte, je devais avoir environ onze ans, mon grand-père, mon *nono*, je ne l'ai pas connu : quand je suis né, il était déjà mort. D'après ce que je sais, ma *nona* avait une sœur, euh... Mais on a aussi perdu le contact. (E57)

les vieux, pratiquement, sont déjà partis. Et les familles, euh, ont difficilement perpétué. [...] Par exemple, ils sont morts très tôt ! Et je n'ai pas pu les connaître personnellement, ni mon grand-père, ni ma grand-mère, n'est-ce pas ? Et... je n'ai connu que mes oncles, mes tantes, mais ils n'étaient pas beaucoup du genre à... (E51)

Le décès des anciens, évoqué de manière explicite (« ma grand-mère est morte ») ou euphémisante (« les vieux sont déjà partis »), marque une rupture (« interrompues ») et une perte. Le chaînon manquant laisse derrière lui un vide mémoriel que les générations suivantes ou l'entourage éloigné peinent (« difficilement ») à combler, parce qu'ils disparaissent aussi, ou parce qu'ils ne s'en soucient guère : « il n'y a jamais eu cette chose de... de mettre un point d'honneur à transmettre » (E50) ; ou tout simplement parce qu'eux-mêmes disposent de peu d'informations.

Parfois, le récit de l'expérience migratoire, la description du pays d'origine et de la vie d'avant font l'objet d'un rejet de la part de certains immigrés ou de leurs enfants, qui refusent de les transmettre à leurs descendants et s'enferment dans le silence :

mon grand-père, qui a participé à la guerre de '14, [...] il haïssait tout ça, en fait. Il ne voulait pas parler... de ce qu'il avait vécu.

[il ne parlait] pas beaucoup. Il n'aimait pas ça. [...] il disait toujours, il nous disait : « Regarde », il dit, « même si je suis mal ici en Argentine », il dit, « mais je serai toujours mieux qu'en Italie », à son époque. Il dit : « Là-bas on travaille beaucoup, on

mange peu, la peur de la guerre », car la guerre, à cette époque-là, existait. C'est ainsi que lui il ne... il n'aimait pas ça.

ils préféraient... je ne sais pas si ne pas le faire, ou... c'est que d'une certaine façon, ils l'avaient déjà dépassé, ou ils ont vécu tant de choses moches que, alors ils ne, ils ne voulaient pas le raconter.

Ces « choses moches » pouvaient être, comme on l'a vu dans ces derniers témoignages, l'expérience de la misère en Italie, de la faim (« on mange peu »), de « la peur de la guerre », de la guerre elle-même (celle de 1914 par exemple), des difficultés de l'émigration, de l'immigration. On comprend qu'il ne s'agit pas d'un simple oubli, mais d'un véritable silence à la forme négative du verbe « vouloir ». Mais le refus de parler de ses origines pouvait aussi être un résultat du refoulement linguistique et culturel résulté de la discrimination des étrangers, et des Italiens en particulier, dans les sociétés sud-américaines de la fin du XIX^{ème} et début du XX^{ème} siècle, comme l'explique M. Bocchi (E57) pour justifier le fait que les souvenirs de l'expérience migratoire n'aient pas été conservés ni transmis dans sa famille : « mes oncles, les fils de ma grand-mère, ils ne se souciaient pas beaucoup de... préserver la culture. Parce que l'Italien n'avait pas une très bonne réputation ; particulièrement celui qui habitait à Boa Vista ». Une autre pression extérieure ayant pu plonger la mémoire familiale dans l'oubli sont les campagnes de nationalisation mises en œuvre dans les années 1930 et pendant la seconde guerre mondiale – ce « processus de balayage culturel, qui fit que de nombreuses familles, qui avaient encore dans leurs mémoires des informations sur le processus migratoire et les histoires des ancêtres, préférèrent le silence et l'omission de ces informations face aux générations suivantes »⁶¹⁹, entraînant une amnésie parfois définitive : « certaines choses, information, on ne les a pas, ou on n'a pas réussi à les sauver, ou... ça a fini par se perdre avec le temps » (E45). R. Conosciuto (E19) déplore ainsi que les Italo-descendants aient la mémoire courte :

je pense que les descendants d'Italie sont très injustes avec les immigrés de l'actualité. Je pense qu'ils ont oublié les faits historiques du pays et si je me concentre simplement sur les Italo-descendants, je crois qu'ils sont assez racistes, avec les immigrés. Par exemple, les Boliviens, les Péruviens... disons, les immigrés du centre de l'Amérique sont les plus rejetés, et ils sont beaucoup discriminés. Et par tous les Argentins, surtout par ceux de Buenos Aires et, bon, par les Italo-descendants aussi. C'est pour ça que je dis que c'est injuste, parce que je crois qu'ils sont en train d'oublier des faits historiques fondamentaux : à un moment donné, nos descendants⁶²⁰ sont passés par la même chose. [...] Je crois que ça a été oublié peu à peu, en ça disons... je pense que c'est un peu contradictoire de la part de ces gens, parce qu'ils se

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 55.

⁶²⁰ Comme la plupart des Italo-descendants que nous avons interrogés, et comme on le constate aussi dans d'autres témoignages, R. Conosciuto confond ici « descendant » et « ascendant ».

souviennent qu'ils sont descendants d'immigrés ; mais, euh... mais au moment où ils voient d'autres immigrés, ils l'oublient.

Peut-être est-ce en ce sens que la mémoire des Italo-descendants est, pour reprendre l'analyse de M. Zanini⁶²¹, « dialectique » – parce que « contradictoire », entre le désir de « se souvenir qu'ils sont descendants d'immigrés » quand il s'agit de vanter un parcours d'ascension, et l'« oubli » de ce passé quand ils sont confrontés aux immigrés actuels qui leur renvoient, comme par un effet de miroir, l'image de la condition passée de leurs ancêtres. Mais sans doute l'ont-ils justement oubliée parce qu'ils ne voulaient pas s'en souvenir.

Perte de mémoire. Ce « balayage culturel » aura ainsi provoqué un refoulement, étouffant dans le silence les souvenirs de mots, de sentiments, de sensations qui, tapis dans les recoins de la mémoire, peuvent parfois ressurgir, bien des années plus tard, comme il arriva à cette grand-tante de S. Gómez (E32) qui, atteinte de la maladie d'Alzheimer, « commença à parler en italien, tout ce qu'elle disait était en italien, alors nous avons tous été très surpris, parce qu'elle est venue, à quelque chose comme sept ans, et elle avait cette sensation, euh, que je t'ai commentée, de... froid, d'avoir subi des choses, on voit qu'elles étaient restées dans son subconscient ». Le silence entoure ainsi des faits douloureux, ou honteux, advenus par le passé, que les descendants ne découvrent que plus tard, lorsqu'ils entreprennent de creuser au fond de cette histoire familiale : C. Vannini (E54), découvre ainsi, en fouillant dans les photos, notes et papiers laissés par ses grand-parents dans la cave de la maison de famille, l'existence d'un enfant mort en bas âge de la grippe espagnole, dont elle ignorait tout ; S. Gómez (E32) met à jour

des non-dits, des histoires d'abus, de bonnes choses, de mauvaises choses, soudain... C'est très fort. C'est comme les sujets familiaux, le non-dit... soudain faire des démarches, des démarches légales, ça a surgi dans ma famille, mes grands-mères, mes tantes, tu dois t'asseoir pour parler de choses qui n'avaient jamais été dites. Alors je lui disais « mamie, mais si la tante m'a dit que... » et l'autre me disait « non, non, moi je ne savais pas », commencer ça, à connecter les données, et à [xxx] des histoires qui avaient été cachées de tous les côtés : tromperies, enfants non déclarés [rire], des choses très surnaturelles. Euh... C'est pour ça que ça m'a paru bon de le faire, pour un tas de raisons, puisqu'on parle de la psychologie, et ça... Bon, alors j'ai compris le sacrifice, la douleur, la joie.

Face au silence et à l'omission de plusieurs générations, certains Italo-descendants, comme S. Gómez, sont mûs par un désir de vérité, par une quête de leurs origines, par la nécessité

⁶²¹ M. Zanini, « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », *op. cit.*, p. 60.

(psychologique ?) de briser des tabous (« non-dits », « histoires d'abus », « choses qui n'avaient jamais été dites », « histoires [...] cachées », « tromperies », « enfants non déclarés ») et de s'affranchir du poids d'un passé trop longtemps « caché », étouffé, refoulé, pour assumer enfin pleinement leur identité. Ces démarches relèvent alors d'un réel travail de recherche, de dialogue (« s'asseoir pour parler »), et d'élaboration de la mémoire (« connecter les données ») motivé par des raisons souvent extérieures au sujet : ici, les « démarches légales » pour l'obtention de la *cittadinanza* et l'arbre généalogique que S. Gómez dut reconstruire pour savoir d'où elle venait et se procurer la documentation nécessaire ; mais aussi, dans d'autres cas, un travail de recherche journalistique (E50), un voyage en Italie (E46), ou d'autres motifs qui vont permettre à ces Italo-descendants de redonner vie⁶²² à cette mémoire familiale et éventuellement, de la transmettre à leur tour.

iii. Mémoire vive

Les vides laissés dans la mémoire familiale par l'oubli, le silence, le rejet, la perte, les décès ont pu susciter chez certains Italo-descendants le désir et le besoin de les combler : cela passe à travers l'invention des mythes familiaux (on l'a vu plus haut) ainsi qu'un travail de reconstruction *a posteriori* des événements marquants de l'histoire familiale et de l'arbre généalogique, qui leur permet de récupérer ensuite la place du narrateur laissée vide par les ancêtres, et de se faire à leur tour passeurs de mémoire.

Mémoire en construction. Comme on vient de l'observer⁶²³, le désir d'en savoir plus sur les origines, de retracer l'histoire familiale, d'étudier l'histoire de l'émigration surgit parfois en parallèle, en concomitance même, avec le *processo di cittadinanza* : ce dernier requérant en effet des preuves de l'origine italienne de l'un des ancêtres, et des documents attestant les liens de parenté et l'état-civil, les Italo-descendants disposant de peu d'informations sur leur passé familial et de peu de traces écrites et officielles se voient, par la force des choses (et de la bureaucratie) contraints de s'engager dans une recherche généalogique qui, pour certains, au-delà de la satisfaction d'un simple « intérêt » relevant de la « curiosité » (E59), peut se transformer en une véritable quête identitaire :

⁶²² Voir, pour le contexte français, le témoignage de Chantal Saragoni dans son texte sur « La langue de la Divine Comédie » dans I. Felici et J.-C. Vegliante (dir.), *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, Toulon, Géhess, 2009, p. 183-187.

⁶²³ Et comme on le constatait déjà dans nos études précédentes : voir M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit. et *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

Il y a peu, non, il y a longtemps, ils ont essayé de, de construire [l'arbre généalogique]. Un de mes oncles a fait la proposition et ma maman, qui est l'aînée, a commencé à essayer de se rappeler et bon, lors de certaines réunions, à Pâques, comme ça, ils ont commencé... [...] Je crois que ça été, disons, au même moment : tandis qu'il était en train de faire les démarches pour la *cittadinanza*, un de mes oncles a l'idée de créer l'arbre familial. (E19)

La locution conjonctive « tandis que » montre ici la concomitance entre le *processo di cittadinanza* et « l'idée de construire l'arbre [généalogique] familial ». Mais ce qui nous semble plus intéressant encore, et qui n'apparaît pas dans la traduction en français du témoignage, qui ne permettait pas de rendre l'expression espagnole, c'est que pour signifier l'effort de mémoire, R. Conosciuto dit « *hacer memoria* » (« faire mémoire ») : le verbe d'action, et même de création⁶²⁴, révèle le processus qui sous-tend ce que M. Zanini appelle une « mémoire en construction »⁶²⁵. Quand la mémoire n'existe pas, ou plus, il convient donc de la « faire », de la fabriquer, de l'élaborer, de la construire, à partir des éléments à disposition, et de réunir, pour cela, les connaissances, les « données » (voir plus haut, 0), les énergies : et pour cela, rien de tel que les « réunions » de famille qui, en permettant à cette mémoire de se construire, se transforment alors en un véritable « tribut aux anciens », comme l'analyse M. Zanini :

Commençait, de cette manière, dans la famille élargie, une solidarité en quête d'informations et d'histoires des anciens. Des familles commencèrent à promouvoir des fêtes dans lesquelles elles réunissaient des centaines de descendants, d'autres réalisaient de plus petites rencontres et d'autres réunissaient, au maximum, deux générations afin de partager des informations et de condenser leurs efforts dans la quête des origines.⁶²⁶

C'est ainsi avec l'aide de ses grands-mères, de ses arrière-grands-mères, de ses tantes, grands-tantes, que S. Gómez (E32) essaye de combler les trous, compléter son arbre généalogique et construire une mémoire qui fasse sens :

En réalité, je me suis mise à faire les démarches de la *cittadinanza*. Alors j'ai commencé comme un... [*cherchant ses mots*] un arbre généalogique, avec des morceaux de lettres, et j'ai commencé à interviewer les grands-mères, les arrière-grands-mères, à voir ce que chacune se rappelait, et c'est comme ça que s'est peu à peu construit quelque chose comme une carte, de toute l'histoire familiale. Elles avaient, euh, des sensations différentes : certaines d'avoir eu beaucoup de difficultés, d'autres plus ou moins, c'est-à-dire, comme de froid, de faim, différent, elles

⁶²⁴ Cf José Luís Borges, *El Hacedor*, Buenos Aires, Emecé, 1960, 113 p.

⁶²⁵ M. Zanini, « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », *op. cit.*, p. 56.

⁶²⁶ *Ibid.*

racontaient, de là-bas. [...] Ça, je l'ai peu à peu comme assemblé. [...]. Et, bon, j'ai construit des petits morceaux [*appuyant les deux paumes à plat l'une contre l'autre, horizontalement*], avec des souvenirs, ce n'est pas une chose qui... se disait trop entre elles, les grands-mères, et elles se rappelaient peu à peu des noms, tous avaient des surnoms [...], et comme ça j'ai peu à peu construit les noms [*faisant semblant d'écrire sur sa paume*] de chacun.

Ce témoignage est particulièrement intéressant à plusieurs points de vue. D'abord, parce que l'adverbe « alors » suggère une consécution entre le fait de commencer les démarches pour la *cittadinanza* et celui de commencer un arbre généalogique, qui ne sont plus ici simplement parallèles, ou concomitants, mais bien dans un rapport de cause à effet, les démarches administratives stimulant la quête des origines. Ensuite, parce que cette quête se fait en-quête, et s'apparente à un véritable travail de recherche scientifique ou journalistique : il est décrit comme un *work in progress*, procédant par étapes, par la découverte progressive de « morceaux » (comme l'archéologue creusant plus profondément dans la terre et mettant à jour des fragments) ; par la pratique de l'« interview » (mot appartenant au champ lexical technique du journalisme) ; par le recours à différentes sources (« les grands-mères », « les arrière-grands-mères ») dont il s'agit, comme pour tout bon journaliste, de recouper les informations (qui sont « différentes », car subjectives, et révèlent une réalité protéiforme et complexe) ; par la « construction » progressive d'une « carte » pour s'orienter dans le passé de la famille à l'intérieur d'un cadre devenu spatio-temporel, où la géographie de l'Italie correspond à l'histoire de l'émigration ; par l'« assemblage des morceaux » d'un puzzle qui prend forme et sens au fur et à mesure de cette épiphanie ; par la « construction de noms » à partir des surnoms, comme un étymologiste remontant à l'origine des mots ; par le travail sur les « sensations », qui est également celui d'A. Bonafin Costa (E46) qui, en faisant lui-même l'expérience de l'émigration (en sens inverse), tente de revivre celle de ses ancêtres de l'intérieur pour mieux comprendre le passé de sa famille :

Je trouve intéressante cette question [xx], cet intérêt pour le passé, n'est-ce pas ? je trouve que c'est une chose de famille, n'est-ce pas ? Savoir pourquoi ils ont fait ça, ce qui se passait à cette époque-là là-bas, pour prendre une telle décision. Et... comme je suis allé là-bas maintenant, la première fois, j'ai senti un peu ça, n'est-ce pas ? Comme j'ai fait mes premiers travaux dans l'agriculture, alors ça semblait similaire, n'est-ce pas ?, le temps revenant en arrière, n'est-ce pas ? Bien sûr qu'il y a eu le quotidien, des jours d'aujourd'hui, n'est-ce pas ? Mais... je sentais... que je devais faire ça. Même si j'ai tardé un moment, pour prendre cette décision, mais c'est arrivé, alors, je crois que... il y a, il y a, il y a cette quête du [xxx], il y a un intérêt particulier pour cette question du passé. Je crois que c'est une... une quête constante. Ça prend du temps de chercher des documents, faire des recherches.

Le verbe « sentir » apparaît à deux reprises, à la fois pour désigner le ressenti éprouvé au moment de ce séjour en Italie, et le devoir impérieux de vivre cette expérience. A. Bonafin Costa (E46) se met en situation d'immersion, pour tenter, comme l'ethnologue, de comprendre une situation en la vivant de l'intérieur (dans des « travaux d'agriculture », comme ses ancêtres jadis) ; mais, comme l'ethnologue, qui est dans la posture double et ambivalente d'acteur et d'observateur, il ne peut accéder, évidemment à la même expérience, qui ne peut que « paraître similaire » : l'époque n'est pas la même, et le pays lui-même a changé depuis que ses ancêtres l'ont quitté. Ce « retour dans le passé » ne peut être que factice et approximatif, et donc, peut-être, insatisfaisant, relançant toujours l'intérêt, faisant de la recherche une « quête constante », car jamais épuisée, jamais exhaustive, jamais achevée... Malgré cela, son témoignage dénote un certain enthousiasme, que l'on retrouve également, plus accentué encore, dans celui de C. Vannini (E54) :

un jour, j'ai décidé de regarder, et voilà, je me suis retrouvée face à... une fortune pour moi comme ça [...] alors j'ai peu à peu trouvé les photos, ce qui avait été gardé, ils faisaient beaucoup d'annotations, alors ça m'a beaucoup facilité, alors j'ai décidé d'entrer, de plonger jusqu'au cou, et de faire des recherches sur l'histoire de la famille, d'essayer de monter un, un arbre généalogique, d'aller au bout de ces choses... [...] Alors, ça a été une chose intéressante, là... ça a redoublé mon intérêt, mon... tout mon intérêt pour les choses de la famille. [...] Alors, c'est là que j'ai le contact le plus direct avec l'histoire. [...] Alors, pour moi c'est une chose qui m'a donné un extrême plaisir, [...] pour moi ça a été, ça a été incroyable, ça a été un voyage incroyable, je ne voulais rien faire d'autre, j'ai tout arrêté, je ne faisais plus que ça ! Ça a été très bon.

La recherche généalogique s'apparente à un roman d'aventure digne de Stevenson, Swift, et Defoe, à la fois découverte de l'île au trésor (« je ne suis retrouvée face à une fortune »), immersion dans les eaux troubles du passé (« plonger jusqu'au cou »), « voyage incroyable », et face-à-face (ou corps-à-corps) avec l'histoire, dans un « contact direct » accentué par le superlatif. L'enthousiasme de la narratrice – exprimé à travers la tonalité exclamative, les adjectifs grandiloquents (« extrême », « incroyable »), les répétitions, la surenchère (« ça a redoublé mon intérêt ») – prend même la forme d'une obsession, marquée par la détermination (« j'ai décidé d'entrer », comme on entre dans les ordres), l'exigence (« aller au bout des choses ») et le sacrifice (« j'ai tout arrêté, je ne faisais plus que ça »). Cependant, loin d'en payer le prix, elle en a retiré du « plaisir » (et la conclusion, « ça a été très bon », donne à l'expérience une volupté inattendue...), comme l'explique Maria Catarina Chitolina Zanini : « Construire des mémoires se transformait en un processus qui donnait du plaisir aux agents, car, alliées à la documentation et aux informations historiques, s'ajoutaient des anecdotes familiales, beaucoup d'histoire orale et des relectures que les descendants eux-

mêmes faisaient du temps des anciens ». Les talents de conteuse de C. Vannini, que l'on vient de constater dans le témoignage précédent, ont ainsi poussé son entourage à lui suggérer d'en faire un livre, et de mettre par écrit ces anecdotes jusqu'alors seulement orales, ou annotées : « j'ai des cousins qui disent : "Écris !", n'est-ce pas ?, parce que c'est une histoire tant // "Écris !", ils ont dit... J'ai mis beaucoup de choses sur papier par peur de, d'oublier ». Craignant que toute cette histoire sauvée des eaux ne disparaisse à nouveau, engloutie par l'oubli, elle s'emploie ainsi à laisser une trace écrite de cette mémoire, pour que celle-ci puisse survivre – et, qui sait ?, lui survivre.

Mémoire en translation. Le plaisir suscité par les récits des histoires familiales n'est pas seulement éprouvé par celui qui raconte, mais aussi par celui qui écoute : comme on l'a vu plus haut, certains Italo-descendants « aimaient » écouter les histoires de leurs grands-parents ; de la même manière, O. Schiavoni (E55), qui est enseignante et organise des rencontres sur le thème de l'histoire de l'immigration dans l'école où elle travaille, constate l'enthousiasme de ses élèves ; sa sœur, R. Schiavoni, enseignante également, souligne l'importance de ces rencontres pour « préserver » l'histoire, en la racontant « à d'autres générations ». G. Braida (E17) déclare ainsi être déterminé à « transmettre » à ses enfants cette histoire familiale : « Bien sûr ! Bien sûr que je vais leur transmettre, parce que ce sont leurs origines. Ils ne sont pas sortis de la terre, [-] ni d'un cappuccino [*montrant sa tasse sur la table*]. Ils sont venus d'un pays, d'un pays de gens travailleurs ». Le dernier adjectif, « travailleurs », qui vient en ajout, comme une précision, et qui apparaît de manière récurrente, scandé tel un leitmotiv, dans l'entretien entier, ajoute à la question géographique du pays d'origine, un code de valeurs (celles du travail, de l'effort) qui, comme nous l'avons déjà illustré, se veut l'apanage des Italiens, qui l'utilisent de manière diacritique, pour se distinguer des autres ethnies. À travers l'histoire des origines, ce ne sont pas seulement des données spatio-temporelles qui sont transmises, mais des appartenances sélectives.

La mémoire, opérant comme une « identification » (E31), devient ainsi un « legs » (E51), qu'il est « important » (E51) – et même « gratifiant » (E44), pour revenir à l'idée de plaisir – de « préserver » (E44). Certains Italo-descendants se sentent alors investis d'un rôle, celui de la sauvegarde, de la diffusion et de la transmission de cette mémoire (E44), malgré les difficultés. Et notre propre travail de recherche, qui interroge leur italianité, a souvent suscité des remarques positives, voire encourageantes : « je trouve que c'est intéressant qu'on ait l'opportunité, de pouvoir dire quelque chose, n'est-ce pas ?, de transmettre quelque chose [...] pour qu'on le laisse. » (E51), « Je te remercie de ta venue, parce que je crois que la chose la plus // le plus grand don, que l'être humain peut recevoir, c'est de passer devant lui, de

passer en avant, ce qu'il sait, le passé dans ce cas, tu vois, des expériences... Alors ça c'est le plus grand don. Je te remercie de ta venue. » (E40). À travers les verbes « dire », « transmettre », « laisser », « passer devant [soi] », « passer en avant », l'acte de transmission est mis en lumière. Et par un procédé circulaire, E. Zullo (E40) met en évidence, dans ce dernier témoignage, une considération un brin philosophique (du moins philosophante) sur l'importance et la générosité de la transmission (l'entretien qui venait d'être réalisé lui ayant donné l'« opportunité » de faire ce « grand don », le plaçant ainsi narcissiquement dans un rôle valorisant). Plus encore que la satisfaction de nos informants, nos questions et l'espace de parole qu'elles ont ouvert pour eux ont dans certains cas (E20, 22) fonctionné aussi comme des déclics, proches de la catharsis, comme si d'évoquer les souvenirs de leur histoire familiale, les origines italiennes, le rapport à l'Italie, l'italianité elle-même, avait fait tomber des barrières, (r)éveillé le désir d'en savoir plus, ouvert la possibilité de voir les choses autrement, sous un autre angle (insoupçonné jusqu'alors), et renforcé, au fur et à mesure de l'entretien, l'intérêt, la curiosité, et l'envie de se rapprocher de cette identité italienne qu'ils avaient en eux, peut-être à leur insu : J. Castrano (E20) termina ainsi l'entretien décidé à s'inscrire à des cours d'italien au début de l'automne suivant. Bien sûr, n'oublions pas que tout discours est une mise en scène, un message destiné à un interlocuteur, présent ou tiers, et qu'il ne faut pas nécessairement y voir un langage de vérité. Néanmoins, ce travail sur les représentations (souvenirs, images, imaginaires collectifs, individuels) semble avoir permis de recueillir des analyses intéressantes sur la construction de l'italianité, puisque « l'ethnicité est quelque chose qui réside dans les domaines des imaginaires et des discours et n'a pas nécessairement besoin d'être matérialisé, bien que l'on sache combien les matérialisations sont importantes pour raviver des codes, postures et valeurs entre des individus »⁶²⁷. Nous allons donc maintenant nous intéresser à ces « matérialisations » de la mémoire et sur les « codes, postures et valeurs » qu'elles ravivent (ou non) chez les Italo-descendants que nous avons rencontrés.

14.2. Patrimoine

De leurs ancêtres, les Italo-descendants de notre étude ont reçu un legs composite et complexe, fait à la fois d'objets, de photos, de documents, mais aussi de traditions, qui matérialisent des souvenirs tout en participant à la construction d'un imaginaire.

⁶²⁷ M. Santos, M. Zanini, « Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil) », *op. cit.*, p. 258.

i. Biens

La transmission de la mémoire, quand elle était faite, relevant surtout, comme nous l'avons illustré plus haut, d'une tradition orale, la plupart des Italo-descendants que nous avons interrogés à ce sujet avoue avoir conservé bien peu de traces de l'histoire familiale ; seuls quelques uns disposent encore d'objets, de photos et de documents.

Concernant les objets, M. Deflorian Moreira (E42) possède les livres hérités de son grand-père : « mon grand-père me montrait les livres, avec le dialecte, il me montrait certains mots, alors voilà, j'ai toujours eu ce contact, j'ai toujours ces livres, ils sont restés avec moi, mon grand-père me les a laissés, euh... Alors j'ai toujours eu ce contact ». À travers les livres, ce ne sont donc pas seulement les histoires qui ont été préservées (comme le suggèrent le verbe « rester », les adverbes « toujours ») et transmises (« laissés »), mais le langage, le « dialecte », « certains mots » qui autrement se seraient perdus. Les livres apparaissent comme une interface, un point de « contact » entre le présent et le passé, le portugais et le dialecte. Mais peut-être se contentent-ils de « rester » sur une étagère ? Rien ne dit que M. Deflorian Moreira les consulte... Tandis qu'en revanche, C. Vannini « habite » (dans le sens étymologique latin, elle « possède ») la maison de ses ancêtres, elle y vit, l'occupe, la remplit de sa présence, s'appropriant ce legs ; elle met aussi à jour le « trésor » de souvenirs entreposés dans la cave, qu'elle s'est employée à fouiller, en un véritable travail d'archivage. Elle y a retrouvé, en particulier, des photos et des documents qui lui ont permis d'en savoir plus sur son histoire familiale et de mieux la comprendre.

Comme elle, A. Maschio (E48) vit encore dans la maison de ses grands-parents, et il possède des photos « de quelques choses anciennes, de... non seulement de [s]a famille, mais de la *colônia* en soi ». Les rares documents conservés ou retrouvés permettent ainsi à ces Italo-descendants de parcourir leur histoire familiale, mais aussi de retracer l'histoire de leur environnement, le processus d'immigration, de réunir un *corpus* dépassant le cadre de la famille et englobant l'ensemble de la communauté, qu'ils peuvent alors mettre au service d'un projet documentaire éducatif, scientifique ou touristique : P. Marzotto Delgado (E51) avait ainsi, à l'école secondaire, rassemblé de nombreux documents personnels pour construire un dossier sur l'histoire de l'usine Brasital de São Roque, où une partie de sa famille avait travaillé (ses sœurs, son père comme chef de section) – dossier qu'elle avait prêté à la mairie de São Roque dans le cadre d'une exposition sur l'histoire de la Brasital dans les murs de l'usine désormais fermée :

alors, beaucoup des documents qu'on avait, moi-même /// ce travail que j'ai fait sur la Brasital, qui était merveilleux, je l'ai toujours trouvé très bon, [-] est allé à cette exposition. Et ça n'est jamais revenu entre nos mains. Alors, ce sont des documents précieux qui ont été perdus. Beaucoup de photos, n'est-ce pas ?, de cette époque-là... Alors, aujourd'hui, je ne sais pas si quelqu'un a quelque chose de cette époque-là, parce que tout est allé à cette exposition et nous, malheureusement, on l'a perdu.

Si P. Marzotto Delgado déplore cette perte (d'autant plus grande que les documents étaient « précieux », et l'adjectif fait ici écho au substantif « fortune » employé par C. Vannini (E54) plus haut) et l'attribue à autrui (un autrui indéfini, puisque les verbes (« ça n'est jamais revenu », « ont été perdus ») sont au passif, sans complément d'agent), A. Fantini Medeiro (E52) quant à elle, assume (sans pourtant expliquer ni justifier son geste) avoir « brûlé » une partie des cahiers et des livres de son père : « je conserve des documents à lui, oui. J'ai... [...] J'ai oui, j'ai des photos de mon /// j'ai... /// document, si je ne me trompe, j'ai le... le... j'ai le... /// son diplôme de *ragioniere*, comptable. [...] des cahiers à lui, des livres à lui, la majorité je les ai même brûlés, mais j'ai gardé un peu, un petit peu de chaque, et je l'ai passé à mes enfants, n'est-ce pas ? Ils aiment le... la mémoire ». Les objets et documents, comme les souvenirs, font ainsi, quand ils sont conservés, l'objet d'un passage, d'une transmission, mais aussi, d'une sélection (sur quels critères ? A. Fantini Medeiro n'en dit rien), pour n'en garder qu'une substantifique moëlle, support de mémoire – en l'occurrence, des cahiers, des livres, mais surtout, des documents officiels, attestant l'identité (professionnelle ici, civile dans la plupart des cas) des ancêtres, et qui peuvent être mis à contribution lors de la recherche généalogique évoquée *supra* :

Je n'ai qu'un document, de mon grand-père, qui est sa carte modèle 19, qui est la carte qui prouve qu'il ne s'est pas naturalisé brésilien ; et là il est écrit qu'il est venu, de... Pérouse. [...] je suis allé à Pérouse, n'est-ce pas ? J'ai fait des recherches dans les villes alentour, mais je n'ai pas réussi à trouver son acte de naissance.

Ce document, « qui prouve que [l'ancêtre] ne s'est pas naturalisé brésilien », est le point de départ essentiel, indispensable du *processo di cittadinanza* : car si l'un des membres de la famille a un jour officiellement renoncé à la *cittadinanza* italienne, alors celle-ci ne peut plus être transmise à ses descendants et le *ius sanguinis* s'interrompt. En outre, identifier le lieu d'origine de la famille est un indice très important (souvent plus difficile à recueillir pour les générations plus éloignées) pour se procurer les actes d'état-civil (comme « l'acte de naissance ») servant à prouver à la fois les origines et les filiations, donc à reconstituer l'arbre généalogique et à justifier et légitimer la revendication de la *cittadinanza* italienne. Mémoire

et citoyenneté sont donc indissociablement liés, d'une part parce que la *cittadinanza* est la matérialisation de l'origine italienne :

Nous avons dans la main un document, d'origine. Parce que... je crois que la personne [-] qui ne sait pas ses origines [-] ou qui ne s'en importe pas, est comme une feuille qui ne sait pas qu'elle appartient à un arbre. Elle est perdue ! Tu vois ? Elle est perdue ! Mais ce lien, cette... cette documentation, est venue, est venue nous donner plus, plus d'orgueil, c'est vrai. (E57)

[La possession de la *cittadinanza* renforce mon lien avec l'Italie] en relation aux racines : savoir d'où on vient, s'identifier. (E40)

La comparaison à l'arbre et la mention des « racines » ne sont ici pas anodines, puisqu'elles renvoient à l'arbre généalogique qui structure la famille, l'histoire familiale, et permet de « connaître les origines. » Elle est ce « lien » qui donne des repères à l'individu, lui permet de s'orienter, de se situer dans la société par ses relations avec d'autres individus qui partagent avec lui la même « identité », les mêmes appartenances. Elle est une sorte de carte de membre d'un club restreint associée aux avantages qu'elle apporte.

La *cittadinanza* elle-même, dans sa version matérielle (comme papier officiel, acte d'état-civil, document consulaire, carte d'identité ou passeport) ou symbolique, devient un objet de patrimoine, que l'on transmet, « passe » et « donne » à ses enfants, parce qu'elle est susceptible de les aider et les protéger dans la vie : « Je vais donner la double nationalité à ma fille » (Q27), « Je garde la double nationalité, basiquement, pour mes enfants, en essayant de leur donner une autre porte de sortie dans la vie. Moi, je ne l'ai presque pas utilisée » (Q29). Donner, avec la *cittadinanza*, une ouverture, un sésame à ses enfants afin qu'ils puissent sortir plus facilement du pays, est en effet, comme nous l'avions déjà relevé dans nos précédentes études⁶²⁸, l'une des raisons qui a motivé, ou qui motiverait, plusieurs Italo-descendants à entreprendre les démarches pour l'obtenir – que cette *cittadinanza* serve « aussi » à leurs enfants (E45, Q59) ou « davantage » (E50, 83) : « Ça me donnerait des possibilités, y compris à mon fils », « En réalité, moi, moi-même, je n'avais pas d'intérêt, j'en avais plus à cause /// si je pouvais passer à mes enfants ». Ces témoignages, et le lexique du « don » (à travers les verbes récurrents « donner » et « passer »), insistent sur la démarche plutôt désintéressée (« moi, je ne l'ai presque pas utilisée », « moi-même, je n'avais pas d'intérêt ») de parents se souciant du bien et de l'avenir de leur progéniture, la *cittadinanza* ouvrant des « possibilités », des « opportunités », celle d'« avoir plus » (E45).

⁶²⁸ Voir : M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit. et *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

D'autres Italo-descendants (E19, 41, 42, 59), plus jeunes (donc dans la position des « enfants ») expliquent que c'est ce qui a poussé leurs parents à entreprendre les démarches pour obtenir la *cittadinanza*, dans le souci de leur permettre un meilleur futur :

en réalité, je ne m'en suis pas occupée, je /// quand le *processo* a commencé, j'étais jeune, encore, alors... Ça a commencé avec mes tantes, elles ont commencé, en pensant... à nous vraiment, à l'opportunité de pouvoir suivre un cursus, dehors, d'étudier, de travailler, ou quelque chose, quelque chose dans la formation comme ça qui faciliterait. Alors, ce sont nos parents en réalité qui ont eu l'initiative.

je crois que mon père pensait que s'il y avait un problème dans le pays, il /// on pourrait étudier dehors... Pour une question d'opportunité éducative, comme ça, ou vraiment, à l'époque, encore, la partie du Brésil, encore, on était en train de sortir d'une dictature, je crois qu'il y avait un peu de cette chose, comme ça, de sécurité.

Au delà des « opportunités » en matière d'éducation et d'emploi (évoquées à travers les noms « cursus » et « formation », et les verbes « étudier » et « travailler ») qu'elle peut offrir, la *cittadinanza* apparaît aussi comme une garantie, une « porte de sortie », une voie de secours, une sorte de talisman en mesure de protéger (comme l'indique le nom « sécurité ») ceux qui la possèdent, en leur permettant d'échapper à une situation (économique, ou même politique, comme le suggère l'allusion à la « dictature ») difficile. Elle s'insère ainsi dans une dynamique de transmission intergénérationnelle, comme un relais passé des parents aux enfants, pour garder, conserver un bien dans la famille : les Italo-descendants seraient donc des conservateurs de patrimoine, attentifs à la sauvegarde du passé et à la perpétuation, avec la lignée, de l'héritage, qu'ils soit mémoriel (les souvenirs, les histoires), matériel (les objets, les photos, les documents), ou rituel (les réunions de famille, les recettes, les sacrements, les fêtes) : « aujourd'hui, oui, les gens de Galati /// les gens nés à Galati, il y en a de moins en moins, mais nous sommes là, nous les enfants, pour maintenir les traditions ». Le maintien (ou non) des traditions nous apparaît alors comme un indicateur intéressant de leur rapport au passé, à la mémoire, mais aussi au présent et au futur.

ii. Traditions

Chaque génération dispose d'un pouvoir crucial pour la survie ou non d'une tradition, et les générations précédentes n'ont pas de prise sur cette évolution, comme le constate M. Manocchio (E26) :

Oui, je le maintiens, je maintiens les traditions, et je maintiens dans la mesure du possible, parce qu'aujourd'hui tu te heurtes aux générations comme ça comme la tienne, comme ma fille qui se fiche complètement de tout ça et... [...] ça ici en Argentine parce que nous sommes déjà passés à une autre... à une autre époque où... c'est-à-dire, je vois par exemple que moi, on a pu me passer les traditions, mes parents, mes grands-parents, mais, je ne sais pas si nous allons passer les traditions à nos enfants, s'ils vont les accepter ou non. [-] Mais bon, moi j'aime maintenir les traditions, il me semble que ça fait partie d'un fonds culturel, n'est-ce pas ? [...] oui, par tradition, parce qu'on l'a entendu quand on était petit, et bon, on ne sait pas bien d'où ça vient, mais... parce que c'est beau de conserver une tradition qui semble bonne ; c'est-à-dire, que, disons, que c'est positif, ce n'est pas bon de tout oublier et de vivre n'importe comment. Maintenant c'est une époque où on se plaît beaucoup à vivre n'importe comment, alors s'accrocher aux traditions c'est bien parce que ça te maintient dans ton axe.

Les traditions sont ici dépeintes sous un jour « positif », au moyen des adjectifs « bien », « bon », « bonne », « beau », du verbe « aimer ». Pourtant, M. Manocchio ne les conserve pas tant parce qu'elle y est attachée affectivement ou esthétiquement, mais parce que dans le tumulte ambiant généré par l'accélération des échanges mondiaux et des hybridations culturelles, les traditions sont pour elle un gage de stabilité, un rempart contre le désordre du « vivre n'importe comment » (par opposition à « se maintenir dans l'axe »), un cadre sécurisant contre la perte des repères, un pilier. Pour autant, s'agit-il de les conserver coûte que coûte, même si « on ne sait pas bien d'où ça vient » ? R. Mancinelli (E22) adopte quant à elle une posture plus critique quant à la tradition, qu'elle évalue à l'aune de son propre système de valeur pour n'en sélectionner que ce qui lui correspond : « J'accepte la tradition quand on me dit pourquoi, et alors je lui trouve un sens ; alors oui, j'accepte cette tradition, rarement [rire], et je l'adopte ». La tradition passe alors par un processus subjectif de réappropriation qui en questionne le « sens », en démasque l'« hypocrisie », pour l'aligner à des principes et des valeurs. Elle n'est donc pas ici reproduite aveuglément, parce que c'est la tradition, mais soumise à un examen qui en pèse la « cohérence ».

Hormis les traditions culinaires et religieuses, les Italiens émigrés en Argentine et au Brésil ont apporté avec eux également des traditions récréatives (jeux de boules, jeux de cartes, jeux de paris, etc.), associatives (le *filó*⁶²⁹) ou festives, souvent elles-mêmes croisées avec les traditions culinaires et religieuses, comme les fêtes des saint patrons de villages, ou les fêtes de quartier dans les grandes villes, par exemple la célèbre fête de São Vito, ou de Nossa Senhora Achiropita à São Paulo (fêtes de deux paroisses différentes et quelque peu rivales) :

⁶²⁹ « La culture de faire le *filó* [...] consistait en une rencontre sociale entre parents, amis et voisins réalisée souvent dans l'entrepôt, la cuisine, la cave ou même en plein air. Après le dîner, hommes, femmes et enfants allaient chez le voisin pour discuter ou souvent égrener le maïs » (Vanderlisa Ferreira Gomes, Luís Fernando da Silva Laroque, « História e cultura dos italianos e seus descendentes: o costume do filó em localidades do Vale do Taquari/RS », in *Destques Acadêmicos*, vol. 2, n. 2, 2011). Andrea Zanzotto composa en 1976 un *Filó per il Casanova di Fellini*, que le réalisateur utilisa dans son film de la même année.

[la fête] de l'Achiropita j'y suis déjà allée, mais elle est très caractérisée, aujourd'hui... Celle de São Vito aussi, n'est-ce pas ? [...] il y a deux fêtes, n'est-ce pas ? Il y en a une qui est... qui est dans l'église, et une qui est plus ouverte, mais tu peux manger... de la nourriture japonaise pendant la fête. Aussi, c'est São Paulo, n'est-ce pas ? Ça fait sens ici ! Je crois qu'elle est très caractérisée, mais... tout ce qui touche à la tradition, dans le bon sens, s'est perdu. Je ne sais pas si ça va continuer, parce que... principalement dans le cas de São Vito, c'est beaucoup entre les mains des femmes, qui sont âgées, qui meurent peu à peu. (E61)

je crois qu'ici au Brésil ces fêtes d'église finissent par beaucoup caractériser cette chose de l'Italien au Brésil, ou du moins à São Paulo. (E59)

D'un côté, avec le décès et la disparition progressifs (« peu à peu ») des Italiens nés en Italie, des détenteurs des souvenirs et des savoir-faire, des dépositaires de la mémoire de l'immigration, les coutumes et traditions se perdent, laissant davantage la place aux coutumes locales : « on est plus habitué à nos coutumes, aux coutumes d'ici, les coutumes, les gens, tout. [...] Bon, les traditions ici de l'Argentine, quand on fait une fête /// par exemple, la tradition argentine [xxx], c'est la fête de... de folklore, de plaisanterie, de... campagne » (E27). Ou bien, les traditions italiennes se diluent dans le grand creuset des métropoles globalisées, comme São Paulo, où « ça fait sens » de pouvoir manger de la nourriture japonaise lors d'une fête italienne. Cette « ouverture » est parallèle à la progressive « perte » des véritables traditions italiennes, et de cette fusion avec des éléments exogènes, la culture italienne ne conserve que des traits qui la « caractérisent » de manière figée, stéréotypée, voire caricaturale : le « *funiculì funiculà* » dénoncé par L. Di Greco (56), pâle copie standardisée de la triade « *pasta, pizza e mandolina* », cohabite avec un mélange de cultures qui produit de la « pizza kebab » et de la « techno cumbia ». Entre ces deux pôles extrêmes (le trait forcé, ou au contraire gommé), existe-t-il encore une vision de l'Italie fidèle et authentique, ou les images sont-elles, elles aussi, passées au filtre du temps, de l'amnésie, de la fantaisie ?

iii. Images

Si l'on revient à l'étymologie grecque du mot « caractère », racine du participe passé « *caracterizada* » cité à trois reprises dans les témoignages précédents, il apparaît que celui-ci désigne une « empreinte », et signifiera plus tard, au Moyen-Âge, la marque servant à identifier les animaux, avant de trouver son sens actuel de trait distinctif. Il est alors intéressant de remarquer que c'est bien le substantif « empreinte » que J. Castrano (E20)

utilisait plus haut pour désigner la marque laissée par l'origine italienne et l'expérience de l'émigration, marque passée et « restée » chez certains, et pas d'autres : « il y a beaucoup de gens qui sont venus d'Italie et qui ont une empreinte, euh, qui leur est restée ». La mémoire, par la sollicitation des souvenirs, l'impact des images, l'activation de l'imagination, contribuerait-elle ainsi à forger l'italianité chez les descendants d'immigrés italiens ? Deux témoignages nous semblent particulièrement intéressants en ce sens et, simple coïncidence ou réelle connivence, ce sont ceux d'O. et R. Mancinelli (E23 et E22), frère et sœur, interrogés l'un après l'autre et séparément (date et lieu différent, sans que l'autre fût présent et qu'ils se fussent (à notre connaissance) concertés à ce sujet auparavant).

Tous deux avouent avoir subi une forte influence de la part de leur père italien sur la formation de leur imaginaire : d'une part quand ils étaient petits, et que leur contact avec l'Italie et la culture italienne passait par un intermédiaire (leur père, les objets qu'envoyait la famille d'Italie) qui leur donnait sa propre vision des choses, et sur lequel ils projetaient leurs propres élaborations mentales ; d'autre part, avec la distance temporelle, désormais adultes, avec la sédimentation de souvenirs, de ressentis et d'expériences vécues qu'ils ont accumulés, ou mêlés, à ces premières impressions : « J'ai beaucoup de souvenirs et beaucoup de mémoires familiales. Tout ça a déterminé, m'a confirmé, une vision de ce qui est italien. [...] Non seulement de mon père, mais aussi le cousin, et certaines amitiés, sont ce qui ont déterminé donner... sont ce qui a déterminé de former cette idée de ce qui est italien » (E23). La mémoire entre donc comme l'un des principaux ingrédients de l'italianité, qui résulterait ainsi à la fois d'un certain déterminisme, mais aussi de mimétisme – un mimétisme d'abord virtuel, basé sur un modèle éloigné, immatériel comme le sont les photos, qui servent de support à l'imagination : « oui, vraiment, je me suis fait ma propre image de ma famille, à travers [les] photos. [...] Ces photos m'ont servi pour inventer ma nostalgie, mon envie d'être comme eux » (E22) ; et un mimétisme réel, basé sur un modèle présent, incarné, en chair et en os, dont les gestes, les expressions, font l'objet d'une « observation », d'une intuition :

la façon de penser, de sa famille et de son village, je l'ai deviné, en voyant mon papa, en l'observant, je me suis fait une image [*faisant tourner sa main à côté de sa tempe*] de comment ça devait être, sa façon de penser, *appunto*, et les coutumes du village. [...] je me suis fait une image assez vive de ce que c'était à travers [ses] anecdotes, ça oui. [...] je pense que mon père a eu beaucoup d'influence sur ma vie /// peut-être à travers ses histoires de ses amis, je sais que ça, ça a eu de l'influence.

L'aspect visuel est particulièrement important et une « image » se dégage des photos, de l'observation et des « anecdotes » et « histoires » : à partir de différentes sources –

iconographiques (les photos), vivantes (le père), orales (les récits) – R. Mancinelli (E22) élabore une synthèse qui produit une « image » des coutumes du village, mais aussi de la *forma mentis* de son père, de sa famille, et de son village d'origine. Les récits et les anecdotes, dont nous avons déjà signalé plus haut l'importance sur la formation de l'imaginaire et l'intérêt pour la culture italienne, semblent ainsi vraiment participer de l'émergence d'une conscience de l'italianité, et de son élaboration psychique et identitaire :

tout ce qui nous construit, à l'intérieur de nous, fait partie d'un récit. Je crois que c'est García Márquez qui dit « la vie n'est pas celle que l'on vit, mais celle que l'on raconte ». [...] Par conséquent, celui qui fait un récit, celui qui écoute ce récit [*pointant la main refermée sur lui-même*], se forme peu à peu un [xxx] [*joignant les mains devant lui*], dans ce cas de ce qui est italien, en accord avec tout ce récit. Jusqu'à ce que, avec les années, on écoute d'autres récit, et en quittant l'Italie, on clôt tout ce récit avec sa propre expérience, d'être en Italie et de vivre ce qui est italien. (E23)

Il est intéressant que ce soit Gabriel García Márquez, écrivain colombien célèbre et lauréat du prix Nobel de Littérature en 1982 pour sa saga familiale intitulée *Cien años de soledad* (« Cent ans de solitude »)⁶³⁰, qui soit convoqué pour parler du récit familial, puisque le *realismo mágico* latino-américain, mouvement littéraire et artistique né dans années 1920 dont García Márquez fut l'un des principaux représentants, ouvre une large place à l'imaginaire, qui se tisse à la réalité au point que l'un et l'autre se confondent sans qu'on puisse les distinguer. La construction imaginaire de ce qui est italien, élaborée en conformité (comme le révèle le geste des mains qui se joignent) avec un récit (ici, celui du père), se heurte plus tard à d'autres récits, qui apportent d'autres éclairages, et à une expérience propre, *sulla propria pelle*, de l'italianité et de l'Italie, qui peut alors confirmer cette image préalable : les photos des membres de sa famille d'Italie, qu'elle observait quand elle était petite et sur lesquelles elle projetait son imagination, ont aidé R. Mancinelli, lors de son premier voyage dans son village d'origine en Italie, « à identifier vraiment chacun d'eux comme il était en réalité » (E22) ; mais la confrontation à la réalité peut aussi infirmer des préjugés : « évidemment, comme ça arrive beaucoup quand on est jeune, euh, nous avons eu beaucoup de torts : avec les images que de tierces personnes nous donnent de choses déterminées, jusqu'à ce que nous les vivions, alors là oui, nous nous formons une image, euh, de ce que c'est, dans ce cas, d'être italien » (E23). Le voyage ou le séjour en Italie s'avère alors un moment critique, où les images et les préjugés sont passés au crible de la réalité et, comme les traditions dans le témoignage de R. Mancinelli plus haut (voir 0), conservés ou rejetés en fonction de leur cohérence avec l'expérience vécue en personne. Souvent alors, quand la

⁶³⁰ Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, Madrid, Cátedra, 1991, 550 p.

mémoire familiale a été défaillante ou lacunaire, ou quand ce sont des générations encore proches d'ancêtres Italiens ayant eux-mêmes quitté récemment l'Italie ; quand il s'agit de jeunes gens à l'identité encore malléable, ayant eu l'opportunité, grâce à un échange universitaire ou professionnel, d'être en contact avec l'Italie contemporaine ; alors l'italianité de certains Italo-descendants (E43, 58, 60) semble davantage celle qui a été formée, élaborée, et acquise lors d'un séjour de moyenne à longue durée en Italie, qu'héritée de la mémoire et de la tradition familiale. Mais pour ceux qui n'auraient pas eu cette opportunité, et dont la mémoire familiale, pour les diverses raisons que nous avons évoquées, n'est pas parvenue jusqu'à eux, quelle image se forment-ils de l'Italie et comment ? T. Setti (E41) avoue par exemple ne pas avoir de vraie image, mais celle des films (probablement de fiction). D'autres encore, forts de ces traditions et de leur mémoire familiale, s'y cramponnent, persuadés de connaître l'Italie et les Italiens, et d'en être. Ce décalage et cette confusion posent problème, si l'on convoque à nouveau le fil problématique de notre recherche : sachant que nombre de ces Italo-descendants sont en possession de la *cittadinanza*, et depuis 2001, du droit de vote aux élections italiennes, comment dès lors exercer sa citoyenneté de manière informée et consciente des enjeux actuels d'un pays dont ils n'ont une vision que partielle (et partielle) ? Après avoir étudié la manière dont ces Italo-descendants d'Argentine et du Brésil assument, rejettent ou réélaborent leur héritage linguistique, culturel et mémoriel ; après avoir montré que l'on ne peut, aussi simplement que nombre d'élites dirigeantes italiennes le font fréquemment, les désigner comme des « paladini d'italianità »⁶³¹, que ce soit comme défenseurs de la langue italienne, comme célébateurs de rites ou comme conservateurs de patrimoine ; après avoir mis en évidence les interactions complexes entre langue, culture, mémoire et *cittadinanza*, nous allons désormais nous pencher sur la manière dont ce « fonds culturel », pour reprendre les mots de M. Manocchio (E26), sert (ou non) à former des électeurs, des citoyens et des Italiens informés, conscients, responsables, et unis par une cohésion nationale.

⁶³¹ V. Blengino, *Oltre l'oceano. Un progetto di identità: gli immigranti italiani in Argentina (1837-1930)*, Rome, Edizioni Associate, 1987, p. 108.

CINQUIÈME PARTIE

UNE RESSOURCE CIVIQUE

Les Italo-descendants d'Argentine et du Brésil héritent de leurs ancêtres immigrés une langue, une culture et une mémoire qui se perdent (plus ou moins), se déforment, s'hybrident et se renouvellent au fur et à mesure du temps et du contact avec la culture locale et les populations rencontrées. Le lien avec l'Italie semble alors de plus en plus ténu, puisque l'italianité, transportée en Amérique Latine, se nourrit d'un héritage passé, et d'une contemporanéité plus latino-américaine que proprement italienne. Les Italo-descendants continuent néanmoins d'être considérés par les élites dirigeantes italiennes comme de véritables *italiani all'estero*, et ceux qui possèdent la *cittadinanza* sont même dotés, depuis 2001, du droit de vote qui leur permet de participer aux élections italiennes et d'avoir leurs propres représentants au Parlement et au Sénat. L'on a vu en première partie les tenants et aboutissants de cette mesure encore très controversée, qui résulte de stratégies, d'équilibres et d'enjeux politiques. Mais en réalité, les Italo-descendants exercent-ils ce droit de vote ? Et le font-ils de manière responsable et consciente, en qualité de citoyens avertis et informés ? Nous allons dans un premier temps étudier quel lien les Italo-descendants de notre échantillon entretiennent avec l'Italie contemporaine, s'ils en suivent l'actualité (générale et politique), et à travers quels *media* ; nous analyserons ensuite si réellement ils votent et quelle valeur ils attribuent à ce droit (et devoir) ; enfin, nous tenterons d'évaluer dans quelle mesure ils constituent (ou non) un véritable bassin de citoyens italiens au sein d'une communauté nationale unie plus vaste.

Chapitre 15

News-lecteurs

Comme nous l'avons illustré plus haut, les Italo-descendants se forment, à travers l'héritage culturel qu'ils reçoivent de leurs ancêtres, une vision de l'Italie qui traverse les époques et se sédimente de souvenirs (ou au contraire d'oublis et de tabous). Se soucient-ils de confronter cette vision (héritée, imaginée, voire fantasmée) à l'épreuve de l'actualité ? Se tiennent-ils informés de ce qui se passe en Italie de nos jours ? Quels *media* consultent-ils et quelle information en recueillent-ils ?

15.1. Quels *media* ?

Comme on a pu le constater plus haut en deuxième partie, peu d'Italo-descendants voyagent assez régulièrement en Italie pour suivre sur place les événements (politiques, économiques, sociaux, culturels) qui s'y déroulent et les lignes de fond qui sous-tendent l'actualité. Pour pallier la distance géographique, ils peuvent, comme leurs ancêtres immigrés en leur temps, avoir recours à des intermédiaires (dans le sens latin de *media*) en mesure de leur transmettre les informations désirées : les *mass-media* traditionnels (presse, radio et télévision), les nouveaux *mass-media* (Internet), et les messages de parents et amis qui vivent en Italie.

i. Media traditionnels

De nombreux historiens de l'émigration italienne⁶³² se sont déjà penchés sur la question de ce que l'on n'appelait pas encore les *mass-media*, mais qui en étaient déjà d'une

⁶³² Et ce, depuis longtemps : voir les travaux généralistes de Vittorio Briani, *La stampa italiana all'estero dalle origini ai nostri giorni*, Rome, Istituto Poligrafico dello Stato, 1977 ; Bénédicte Deschamp, « Echi d'Italia. La stampa dell'emigrazione », in P. Bevilacqua, A. De Clementi, E. Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 2 « Arrivi », *op. cit.*, p. 313-334 ; plus spécifiquement, dans le contexte français : Nicolas Violle, *L'image de l'Italie et des Italiens dans la presse populaire parisienne : 1926-1939*, Thèse de Doctorat en Études italiennes, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, 1997, 575 p. ; et pour un résumé bibliographique : M. Sanfilippo, « Araldi d'Italia? Un quadro degli studi sulla stampa italiana d'emigrazione », in *Studi Emigrazione/Migration Studies*, XLVI, n. 175, 2009, p. 375-412.

certaine manière : les journaux et la presse périodique italiens, qui ont longtemps joué un rôle important de médiation entre la société d'adoption, les émigrés/immigrés, et leur terre d'origine, contribuant à la fois, grâce à leurs éditions souvent bilingues, à leur insertion dans leur pays d'accueil et au maintien et à la consolidation de leur identité ethnique. À travers l'étude des trois principaux journaux italiens publiés en Argentine (*La Patria italiana* durant la guerre de Lybie, *L'Italia del Popolo* pendant la seconde guerre mondiale, et *Il Corriere degli Italiani*), F. Bertagna⁶³³ démontre que, bien qu'à des époques différentes, ces périodiques avaient en commun d'alimenter l'identification de leurs lecteurs avec l'Italie, et de consolider la communauté italienne en Argentine. De même, au Brésil, face à la « situazione di disgregazione, di moltiplicazione numerica, di scarsità di soci e di irrilevanza nel mondo immigrato e nella società locale » qui caractérisait le monde associatif, « La stampa italiana, tuttavia, continuò a battersi per ribaltare la logica che stava alla base di un simile atteggiamento e si schierò generalmente in prima linea in tutti gli sforzi che si posero come obiettivo quello di creare una consapevolezza di appartenenza comune, fungendo spesso da elemento trainante »⁶³⁴. Dans sa thèse de doctorat sur *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil, 1890-1920*, Isabelle Felici montre même à quel point la presse italienne de São Paulo a contribué à la formation d'une conscience politique parmi la classe ouvrière italienne⁶³⁵.

Aujourd'hui, l'émergence d'Internet et des nouveaux *media* (nous en parlerons plus loin) a complètement bouleversé le paysage éditorial et l'on est en droit de se demander si les journaux et publications périodiques remplissent encore ce rôle auprès des Italo-descendants. Il y a d'abord les grands titres nationaux, comme *Il Corriere della Sera*, que plusieurs Italo-descendants ont cité lors de l'entretien, que L. Varriale (E58) dit « lire tous les jours » et que C. Beitel-Bonanno (E30) avoue « feuilleter un peu », dans sa version papier : comme I. Zanin (E44), mais pour des raisons différentes (l'une dit aimer « le contact avec le papier », l'autre ne pas aimer lire sur Internet, ce qui la rend « nerveuse »), elle reconnaît ainsi un goût pour la presse écrite. Mais celui-ci se heurte à des contraintes matérielles : obéissant à des logiques de rendement et de concurrence de plus en plus tendues, les journaux ne peuvent se permettre de diffuser de manière large leurs publications, et se limitent à cibler les capitales et les grandes villes de l'Argentine et du Brésil. C'est donc avec une certaine nostalgie, teintée de regret, que certains Italo-descendants (E26, 27, 55) rappellent l'habitude passée de recevoir et consulter les périodiques italiens, devenus désormais « plus chers qu'un livre » (E26), ou inaccessibles : « Les journaux n'arrivent pas ici. Il y a... Quand mon grand-père vivait, oui, il

⁶³³ F. Bertagna, *La stampa italiana in Argentina*, Rome, Donzelli, 2009, 200 p.

⁶³⁴ A. Trento, « La stampa periodica italiana in Brasile 1765-1915 », in *Il Veltro, Rivista della Civiltà Italiana*, Rome, Il Veltro Editrice, n. 3-4, année XXXIV, mai-août 1990, p. 312.

⁶³⁵ I. Felici, *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil, 1890-1920*, op. cit.

recevait des journaux d'Italie, et il les lisait et oui... [...] Oui, euh... [*faisant un effort de mémoire*] *Il Corriere della Sera*. Et... il y avait tout le document des Salésiens, je ne me rappelle pas comment ça s'appelait » (E27). Car outre les grands titres nationaux italiens (comme *Il Corriere della Sera*, mentionné ici), et les magazines propres à la communauté italienne comme *Insieme* (diffusée dans tout le Brésil, et dont le titre révèle bien les ambitions fédératrices, mais à laquelle seule une informante (E38) déclare être abonnée), la presse italienne se divise, à l'instar du monde associatif, en une multitude de petites publications régionales, locales, paroissiales (« le document des Salésiens »), bulletins d'associations qui limitent et circonscrivent l'information sur des questions très spécifiques : « on reçoit, de temps en temps, ces magazines, mais c'est de Trente même [xxx], et ça se limite aussi plus à cette région-là ». Il semble donc que la presse italienne écrite soit désormais assez peu consultée, car peu accessible, émiettée, trop spécifique ; peut-être aussi car ses lecteurs ont, depuis l'âge d'or de la presse écrite, migré vers d'autres *media* plus modernes, comme la radio, ou la télévision, ou encore vers les versions en ligne de ces périodiques (nous y reviendrons).

Dès son apparition, la radio est en effet apparue comme un média potentiellement fructueux à la fois pour le maintien d'un lien entre les émigrés et leur terre d'origine, et pour la conservation et la diffusion de la culture ethnique. Elle fut donc particulièrement mise à profit, comme l'illustre João Fábio Bertonha au Brésil, par le régime fasciste à des fins de propagande ; mais « malgré les efforts italiens, même la radiophonie basée au Brésil eut peu de succès pour atteindre tant les Brésiliens que les Italiens »⁶³⁶. Peut-être est-ce l'une des raisons pour lesquelles aucun des Italo-descendants que nous avons interrogés en Argentine et au Brésil n'a déclaré écouter la radio italienne ; seul A. Maschio (E48) dit écouter une « émission » de radio en italien, sans doute sur une fréquence brésilienne : « Il y a une émission ici à... à... à Curitiba, un animateur de radio, il a une émission... le dimanche, n'est-ce pas ?, et il fait un mélange d'italien et de brésilien, n'est-ce pas ? [...] normalement, si je suis à la maison, le dimanche à cette heure-là, je /// je suis son émission, n'est-ce pas ? Et c'est un /// ça maintient les racines ». A. Maschio n'écoute donc pas la radio italienne en continu, mais plutôt de manière ponctuelle (« le dimanche à cette heure-là »), ou rituelle si l'on veut, puisque (ce n'est peut-être pas anodin) cette émission a lieu le dimanche (jour des festivités ethniques, qu'elles soient familiales, religieuses, ou sportives). Cette émission, réalisée par un animateur qui propose en réalité « un mélange d'italien et de brésilien », est ainsi à l'image de l'auditoire qu'il est censé toucher, lui-même caractérisé par cette double appartenance : elle n'offre donc pas un contenu à proprement parler italien, mais plutôt le

⁶³⁶ João Fábio Bertonha, « Divulgando o Duce e o fascismo em terra brasileira: a propaganda italiana no Brasil, 1922-1943 », *Revista de História Regional*, vol. 5, n. 2, 2000, p. 92.

reflet d'un groupe ethnique hybride, ancré dans sa nouvelle culture et soucieux de « maintenir les racines », fonctionnant comme ce que Francesca Andreotti appelle, dans son étude sur la Radio Italienne de Grenoble, l'« intermédiation du souvenir » : « À cet égard, en tant qu'espace de la mémoire personnelle et collective, la Radio a été le lieu d'un double regard en représentant pour la communauté des immigrés la possibilité d'une expression directe et, en même temps, un pont vers l'extérieur »⁶³⁷. Mais dans le cas de cet unique témoignage brésilien, plus qu'ouvrir une fenêtre sur l'Italie contemporaine, la radio italienne des immigrés italiens et de leurs descendants semble, de manière peut-être narcissique, catalyser les préoccupations (parfois très locales, en fonction du rayon de diffusion des ondes) de la communauté installée à l'étranger, et la souder autour d'un espace d'expression qui tend vers la nostalgie et relève plus d'un rite conservateur que d'un véritable lien avec l'Italie.

Quant à la télévision, nous avons évoqué déjà en première partie son rôle potentiel de vecteur d'italianité et les enjeux dont la chaîne Rai International est investie ; nous avons aussi montré, en deuxième partie, que les Italo-descendants de notre échantillon consomment peu de télévision italienne, si ce n'est pour regarder de temps en temps des films italiens. De même, quelques informants (E34, 52, 62) déclarent regarder parfois le journal télévisé pour se tenir au courant de l'actualité italienne, parce que la télévision « met bien en phase avec l'actualité » (E52). Mais la télévision italienne suscite davantage la critique que l'adhésion, à commencer par celle de G. Silva, qui dénonce une actualité « prête-à-manger », déphasée de l'actualité et des préoccupations des *italiani all'estero* : « Le problème, c'est que l'Italie, en ne mettant pas un *mass media* 24h/24, l'Italien ici, c'est très difficile de l'informer de ce qui se passe là-bas ! On connaît la Rai, mais la Rai International, la Rai International qui t'envoie tout en boîte de conserve, qui ne t'actualise pas, *salvo qualche* Tg1, Tg3, il ne se passe rien ». Comme souvent lorsqu'elle s'émeut ou s'emporte, G. Silva passe ici de l'espagnol à l'italien de manière presque imperceptible. Sa colère, qui transparait dans la tonalité exclamative, porte sur l'inexistence d'un flux d'actualité en continu, qui permette aux *italiani all'estero* d'être en phase complète avec ce qui se passe en Italie, au lieu de se contenter d'émission « réchauffées » et déjà obsolètes. La responsabilité d'un accès à l'information est donc rejetée sur les dirigeants de la Rai, et « l'Italien » déresponsabilisé par la difficulté à se procurer l'information : selon G. Silva, ce n'est pas à l'Italien de chercher l'information, mais à l'information d'aller à lui. G. Silva réitère ainsi la logique assistancialiste (et non pro-active et constructive) qui installe les *italiani all'estero* dans l'attente d'une solution apportée par l'Italie, qui selon elle leur doit ce service.

⁶³⁷ Francesca Andreotti, « La Radio Italienne de Grenoble. Récit d'une communauté passé(e) sur les ondes », in A. Tosatti, J.-C. Vegliante, *L'Italie vue d'ici : la traduction-migration, op. cit.*, p. 183.

Bien moins virulente, mais relevant tout de même la difficulté croissante à accéder à l'information italienne, M. Furlan (E38) l'attribue au système des bouquets de chaînes de télévisions : la chaîne italienne faisant partie d'une offre additionnelle (probablement payante, comme le déplorait E. Cordero (E29) dans notre deuxième partie) qu'elle n'a pas saisie, elle se trouve privée du plaisir de regarder le journal télévisé italien. Les logiques commerciales libérales des groupes médiatiques peuvent donc interférer dans le lien que les Italo-descendants entretiennent avec l'Italie, de même que les lignes directrices des programmes : « [la Rai] parfois c'est beaucoup de nouvelles de là-bas, de la question de certains problèmes politiques, et sincèrement, en ce moment, ça ne m'intéresse pas » (E60). Peu concernés par les problèmes évoqués, très spécifiques et locaux, les Italo-descendants se détournent de la Rai parce que celle-ci ne répond pas à leurs attentes du moment – ou tout simplement, parce qu'ils ne sont pas en mesure de comprendre l'information qui y est délivrée : « je ne... mets pas la chaîne de l'Italie, de la Rai non plus – je ne la comprends presque pas, je comprendrais le quart de ce qu'ils disent ! Mais, non, non, non, ce n'est pas ce... ce n'est pas ce que j'ai l'habitude de faire » (E23). Ne possédant pas les compétences culturelles, conjoncturelles ou linguistiques leur permettant de comprendre, décrypter et analyser les informations transmises (ainsi que les allusions et les sous-entendus caractéristiques du style journalistique italien), n'y trouvant pas l'information qu'ils recherchent, ou ne les consultant que de manière occasionnelle, comme une sorte de distraction agréable, les Italo-descendants que nous avons rencontrés tendent à se détourner des *media* tels que journaux, émissions de radio et chaînes de télévision italiens. Est-ce parce qu'ils ont déjà migré vers leurs avatars en ligne, plus accessibles et moins coûteux ?

ii. Media en ligne

Internet et les réseaux sociaux ont bouleversé l'offre médiatique, palliant dans une certaine mesure les manques et défauts des *media* traditionnels (accessibilité, coût, actualisation) que nous venons de relever et qui font obstacle aux Italo-descendants désireux de se tenir au courant de l'actualité italienne. Mais en consultent-ils pour autant davantage l'information italienne ? Dans notre précédente étude⁶³⁸, nous avons montré comment Internet et les nouvelles technologies de communication avaient modifié l'accès à l'information italienne pour les Italo-brésiliens, qui en faisaient un usage assez intensif. Mais ce sondage avait été réalisé en ligne, ce qui avait inévitablement faussé les résultats, dans la

⁶³⁸ Voir : M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

mesure où il touchait un échantillon d'usagers plus ou moins réguliers d'Internet. Lors de cette enquête plus récente, réalisée *off line*, les résultats sont bien moins probants, même si plusieurs informants (E36, 38, 39, 48, 54, 60,62) ont en effet déclaré recourir à Internet pour s'informer :

on va sur Internet, parfois, on va sur des sites d'actualités pour voir ce qui se passe, [...] sur les sites italiens ! (E48)

je vais sur des sites, même pour voir des lieux, des photos... C'est quelque chose que je fais, je suis un peu nostalgique, je le fais avec une certaine fréquence. (E54)

c'est clair qu'Internet m'a beaucoup servi. Je passe beaucoup de temps sur Internet et... et en effet c'est une manière aussi de connaître les lieux, de savoir les situer, ce qu'est l'information... (E36)

je suis *L'Espresso* sur Facebook; et, de temps en temps, je vois une... actualité ou une autre [...] ce sont un peu plus les actualités plus... polémiques, pour ainsi dire ; qui sont ce qui sort dans l'actualité, voilà. (E62)

Ce qui apparaît dans ces commentaires, c'est qu'Internet sert davantage d'outil de repérage (« savoir les situer »), de divertissement visuel (comme l'indiquent les occurrences du verbe « voir ») et de remède contre la « nostalgie », que de véritable source d'information dense : on y va pour « voir » plus que pour lire, pour regarder des « photos » plus que pour analyser l'actualité, qui se résume en fait à « ce qui se passe ». Si, comme le constate Federica Bertagna⁶³⁹, Internet a permis de relancer les journaux et périodiques italo-argentins, en donnant naissance à de nouveaux titres, en réduisant les coûts de publication, en élargissant le lectorat et les recettes de la publicité, cela a aussi changé le rapport des lecteurs aux *media* et à l'information, qui deviennent de plus en plus superficiels, se limitant aux gros titres et aux scandales (« les actualités plus polémiques »).

Internet est donc une innovation à double tranchant, qui facilite, mais en même temps fragilise le rapport des Italo-descendants à l'actualité italienne : grevée de publicité, concentrée sur des faits et des événements (« ce qui se passe »), elle offre une vision édulcorée de l'Italie, peut-être « dé-connectée » de la réalité, ou pour le moins fragmentée, éclatée : « dans des *media* sociaux comme *Facebook*, je suis beaucoup de choses italiennes, alors... Là oui, je suis la partie gastronomique, ce que les chefs italiens mettent en avant, ce que... les restaurants, ce qui se passe, quelque chose de l'art, des musées qu'il y avait là... Alors... Et certaines actualités y compris de la région, des Pouilles ». Dans le cas d'A. Bianco (E60), Internet apparaît néanmoins aussi comme un outil professionnel, qui lui permet de se

⁶³⁹ F. Bertagna, *La stampa italiana in Argentina*, *op. cit.*

tenir informé de l'actualité et des tendances de son secteur ; mais aussi, de lien culturel avec ce qui a pu marquer son séjour en Italie (l'art, les musées), et avec sa région d'origine, les Pouilles. Loin donc de participer à l'uniformisation des *italiani all'estero* en un seul grand bassin de cyber-citoyens, reliés entre eux, au-delà des frontières, grâce aux réseaux sociaux, Internet peut également se révéler facteur de dispersion, de division régionale, reflétant à l'échelle virtuelle les segmentations (sociales, culturelles, politiques et régionales) réelles de la société italienne. Au lieu de compenser les manques des *media* traditionnels, les nouveaux *media* peuvent aussi créer de nouveaux clivages et de nouveaux problèmes gênant l'accès des Italo-descendants à une information italienne complète et de qualité. Celle-ci prend alors un caractère de divertissement, de distraction, et devient presque confidentielle : certains informants déclarent ainsi s'intéresser à l'actualité italienne en ce qu'elle concerne et touche éventuellement leur famille ou leurs amis qui y vivent, et ces derniers font souvent, comme par le passé, office de relais d'information.

Médiateurs. Longtemps, la famille et les amis des émigrés furent les intermédiaires qui les reliaient à leur terre d'origine. Les fonds d'archives regorgent de documents, en particulier de lettres et de photographies, à travers lesquelles ils transmettaient à leurs parents ou amis expatriés les dernières nouvelles de la famille, la chronique du *paese*, les comptes de l'activité, etc., ouvrant une fenêtre vers une actualité italienne quelque peu déphasée par le temps que ces courriers mettaient à arriver jadis. Aujourd'hui, les nouvelles technologies ont profondément accéléré la vitesse de ces échanges, qui permettent d'être presque instantanément informé d'un événement, par un contact immédiat : « D'abord on écrivait seulement, des lettres, n'est-ce pas ? Parce que ma mère et mon père ne savaient pas écrire, alors, j'écrivais. Mais ensuite, avec le téléphone, là c'est devenu plus facile. Ils parlent, je réponds tout de suite... Alors maintenant même par Internet, on... se voit, et on se parle ». Ce témoignage de G. Rizzo Schiavoni (E49), arrivée enfant au Brésil au lendemain de la seconde guerre mondiale, reflète les évolutions des modes de communication à travers un demi-siècle. Cette gradation temporelle ternaire est marquée par les adverbes (« d'abord », « ensuite », et « maintenant ») qui renvoient à des époques, elles-mêmes caractérisées par des modes de communication particuliers : on passe ainsi des « lettres » uniquement, au « téléphone », à « Internet » ; de l'écrit, à l'oralité (« on se parle ») puis à l'interactivité (« on se voit, et on se parle »), la communication évolue – et ce, grâce aux jeunes générations qui servent de relais : dans ce cas, G. Rizzo Schiavoni, qui savait écrire en italien et qui servait de « scribe » pour

ses parents analphabètes ; à leur tour, ses petits-enfants qui l'ont initiée à Internet⁶⁴⁰. L'accent est ici également mis sur l'instantanéité de l'échange (« tout de suite »), devenu plus vivant, car non seulement oral, mais aussi visuel, et également « plus facile » et moins coûteux, permettant une communication plus suivie ; pour certains Italo-descendants, comme E. Zulio (E40), encore très liés à leur famille ou amis d'Italie, se met ainsi en place une forme de double présence quasi quotidienne :

il y avait, il y a toujours eu un contact ! Des lettres, ils écrivaient sans cesse, je me rappelle que maman recevait les lettres de, de... de gens, de la famille [...] Et elle recevait les lettres des gens del Grappa, euh... Bassan del Grappa, Borso del Grappa, il y avait Feltre, il y avait d'autres parents à elle aussi. [...] Nous avons des contacts avec tous [...] *Oggi è facile, c'è il téléphone !* J'appelle, presque tous les jours. C'est même économique ! J'arrive à la maison... six heures, pour eux là-bas, c'est... dix heures. Alors je passe un coup de fil, je parle cinq minutes, je suis déjà en train de raconter, de savoir ce qui se passe, qui est malade, qui ne l'est pas, comment vont les moissons, alors je discute tous les jours. Et quand ce n'est pas par téléphone, c'est par e-mail, aussi. Aujourd'hui le contact est... La globalisation, pour beaucoup de choses, c'est... c'est une merveille.

Les préoccupations (« ce qui se passe, qui est malade, qui ne l'est pas, comment vont les moissons ») sont elles aussi quotidiennes ; et de même que ce « coup de fil » prend la forme, pour E. Zulio, d'un rite effectué jour après jour, à la même heure, par lequel il se déplace virtuellement en Italie, il l'installe dans le quotidien de sa famille, qui reçoit tous les jours son appel – une manière de marquer, revendiquer sa place « là-bas ». Et cette double présence, en même temps qu'elle est décrite, se concrétise au niveau langagier par un glissement et un croisement linguistique, dans la même phrase (« *Oggi è facile, c'è il téléphone !* ») entre l'italien et le portugais.

La globalisation n'a donc pas tant bouleversé qu'accélééré des échanges et densifié des réseaux qui existaient déjà entre les émigrés italiens et leurs *conterranei* d'Italie, et qui suivaient alors des dynamiques transnationales avant l'heure, bien avant que les sciences sociales ne s'emparent de ce concept et ne le formalisent épistémologiquement⁶⁴¹. Les familles, éclatées géographiquement, parfois selon un schéma multipolaire, restent en contact, comme O. Crea (E24), originaire de Calabre et résidant à Buenos Aires, le décrit : « En Calabre, il en est resté très peu, beaucoup à Turin, *Torino*. Une émigration vers le nord [*souriant*]. J'ai des cousins en France aussi, en... [...] à Yale, j'ai des cousins aussi – j'ai des

⁶⁴⁰ De même, S. Losacco (E59) alterne les modes de communication (téléphone/Internet) pour contacter la vieille dame qui l'hébergeait lors de son séjour en Italie et avec laquelle elle garde des contacts, n'utilisant le logiciel *Skype* sur Internet que « lorsque son fils est avec elle », tel un assistant guidant l'accès à ces nouvelles technologies encore trop compliquées pour nombre de personnes âgées.

⁶⁴¹ Comme nous l'avons montré dans notre précédente étude : voir M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations, op. cit.*

cousins dans le monde entier parce que tout le monde a émigré : au Canada, États-Unis, Australie, France. [...] Je suis en contact pratiquement avec tous ». La mention des villes (« Turin », « Yale ») et des pays (« Canada, États-Unis, Australie, France ») ainsi que le syntagme « le monde entier » illustre bien cet éclatement de la famille, qui n'empêche pas néanmoins O. Crea de rester en contact : le pronom « tous » fait ainsi écho au syntagme précédent « tout le monde », montrant que l'expérience de l'émigration s'est accompagnée d'un contact constant entre les familles. Le fil du téléphone figure ainsi presque, en forçant la métaphore, un cordon ombilical rattachant les émigrés italiens à leur *madrepatria* : « à cette époque-là, dans les années '60, un appel d'Italie était important, on se réunissait tous autour du téléphone, et... et on parlait » (E23). La réunion de famille s'avérait donc doublement importante, puisqu'elle n'avait pas pour seul but de réunir les personnes présentes, comme nous l'avons étudié *supra*, mais aussi de les réunir avec les personnes absentes grâce au téléphone. Avec Internet, le fil du téléphone s'est transformé en câble ADSL, mais le « lien » s'est maintenu et la « relation » est parfois même décrite, comme ici grâce au parallélisme syntaxique, comme une « connexion » : « J'ai des parents là-bas, encore, des oncles, des cousins, on communique par *Facebook* [...] on est toujours restés en contact [...] il y a toujours eu le lien, non, on n'était pas deux familles séparées qui ne se connaissaient pas [...] toujours, euh... il y a eu une connexion. [...] toujours, il y a toujours eu une relation » (E25). Les réseaux sociaux tels que « *Facebook* »⁶⁴² jouent ainsi un rôle particulièrement important dans le maintien de ces relations, et parfois même dans leur réactivation au sein des jeunes générations qui s'approprient ces outils.

Si nombre d'Italo-descendants ont au contraire perdu tout contact avec l'Italie, la famille ou les amis d'Italie restent ainsi pour ceux qui leur sont toujours reliés (E21, 23, 25, 28, 38, 39, 40, 44, 49, 55, 59, 60) non seulement un lien affectif, une occasion de pratiquer l'italien, mais aussi une source d'information importante quant à l'Italie et ses évolutions : certains Italo-descendants de notre échantillon disent en effet savoir ce qui se passe dans la Péninsule « à travers mes cousins italiens qui me disent ce qui va bien, ou mal... » (E21), « à travers [...] certaines informations que nos parents de là-bas ont voulu nous commenter » (E25). La locution « à travers » montre bien le rôle de médiateurs des cousins ou des parents italiens. Mais, comme on a pu le remarquer dans les divers témoignages précédents, les informations délivrées concernent davantage la famille, les préoccupations quotidiennes, l'état de santé, que l'actualité politique, économique, sociale, culturelle (même si celle-ci, bien sûr, peut avoir des retombées sur la vie de la famille) : la vision de l'Italie

⁶⁴² Lors de notre étude précédente, en 2009, le réseau social privilégié par les Brésiliens était *Orkut* ; lors de cette recherche de terrain, trois ans plus tard, en 2012, les usagers avaient déjà massivement migré vers d'autres réseaux, et en particulier *Facebook*, qu'ils ont mentionnés (E25, 38, 45, 58) à avoir mentionnés comme moyen de communication avec leur famille ou leurs amis d'Italie.

transmise par ces intermédiaires est donc tout ce qu'il y a de plus partiel, et partial, puisqu'elle passe également par le prisme d'opinions, de ressentis et de vécus subjectifs. Que ce soit à travers des *media* traditionnels (supposés objectifs) en perte de vitesse et peu consultés, à travers des *media* en ligne dont la lecture peut s'avérer fragmentée et complexe, ou à travers des médiateurs subjectifs, l'information que les Italo-descendants sont en mesure de recueillir sur l'Italie semble donc faussée par ces différents intermédiaires.

15.2. Quelle information ?

Des divers témoignages recueillis, il nous est apparu que l'actualité italienne, quand elle était suivie, l'était de manière partielle, superficielle, et/ou ponctuelle.

i. Une information partielle

On vient de le voir, le choix de suivre un type d'informations spécifique (par exemple, celles qui concernent l'actualité d'un secteur professionnel donné, comme la gastronomie), ou de recevoir des nouvelles uniquement familiales, limite l'accès des Italo-descendants à une actualité complète et bien documentée abordant les divers enjeux politiques, économiques, culturels, sociétaux de l'Italie. Mais pour autant, doit-on, comme le faisait plus haut G. Silva (E18) dans une logique assistancialiste, en porter l'Italie pour responsable ? Ce défaut d'information ne résulte-t-il pas des Italo-descendants eux-mêmes, qui se préoccupent en fait bien peu de l'actualité italienne, ou de l'actualité tout court ? R. Mancinelli (E22) reconnaît ainsi ne pas beaucoup suivre les *mass-media* ; A. Bianco (E60), impliqué dans un milieu professionnel très contraignant (celui de la restauration), avoue manquer de temps pour s'informer : « le restaurant nous limite beaucoup : on est pris, du matin au soir, alors, je n'arrive même pas à suivre les choses brésiliennes ». Certains Italo-descendants semblent également se contenter d'une vision de l'Italie héritée du passé, et s'y conforter, refusant peut-être de se confronter à une image plus contemporaine qui risquerait de faire s'effondrer des illusions et de briser un mythe qui a structuré leur histoire familiale et personnelle ; S. De Santis (E13) et D. Cannova (E12), toutes deux responsables des centres culturels italiens de Curitiba et Córdoba, font, en leur qualité d'observatrices sur place, le même constat :

on perçoit qu'ils aiment beaucoup plus l'Italie d'hier que l'Italie d'aujourd'hui... C'est-à-dire, ils se sentent moins attirés par ce qui se passe, par exemple, en musique

contemporaine... je ne sais pas, [-], ils apprécient beaucoup plus la musique d'il y a cinquante ans. (E13)

donc en fait on se rend compte qu'ils ont une idée assez [*très légère hésitation*] peu proche de ce qu'est la réalité évidemment en Italie. Et ça c'est très connu, cette cristallisation, [...] on a à voir avec une population qui se dit très proche de l'Italie, mais qui en fait a une idée qui est assez lointaine de l'Italie aujourd'hui.[...] Très nostalgique ! (E12)

La distance, suggérée par le champ lexical de la proximité et de l'éloignement (« proche », « lointaine »), devient ainsi focale, et provoque une sorte de myopie double, à la fois géographique et temporelle, éloignée de l'Italie dans l'espace et dans le temps, car plus proche de l'Italie de jadis. L'adjectif « nostalgique » fait ainsi écho au témoignage de C. Vannini (E54) *supra*, qui l'employait pour justifier le fait d'aller voir des sites italiens, et qui l'utilise également pour qualifier les discussions qu'elle peut avoir sur l'Italie avec d'autres Italo-descendants :

je sens beaucoup ça, quand parfois on est entre amis, et ça vient dans la conversation [...] on n'arrive jamais à parler du sujet actuel de l'Italie, n'est-ce pas ? « Ah, tu as vu ce qui se passe maintenant ? Tu as vu... ». Non, même quand prédominent les hommes du football, on en revient toujours à parler... des grands-parents. C'est toujours... un peu nostalgique, n'est-ce pas ? « Ah, tu te souviens du tien qui... ? Tu as réussi à voir ça ? Ton grand-père te racontait ça ? » Alors parfois comme ça, ce sont les mêmes histoires qu'ils nous racontaient eux, euh, un, un peu différentes.

Installé dans la répétition tautologique des mêmes histoires de famille (comme l'indiquent le verbe « revenir », l'adjectif « mêmes »), le sujet de l'Italie est donc rarement et difficilement ramené à son actualité, et demeure éloigné de la réalité contemporaine.

Mais ce décalage peut être aussi dû, tout simplement, à un manque d'intérêt et de curiosité pour ces sujets – et l'actualité politique italienne semble moins encore susciter l'enthousiasme : « La politique n'est pas une chose qui... Je ne sais pas [xxx], ça n'a jamais été quelque chose de très préoccupant pour moi, un domaine d'intérêt » (E46), « je ne suis pas non plus très impliqué comme ça en politique » (E47). Les adjectifs « préoccupant », « impliqué » en négation révèlent ici un faible degré d'engagement politique (nous y reviendrons plus loin). A. Maschio (E48) le justifie par le fait qu'il ne possède pas la *cittadinanza*, et n'a donc pas le droit de vote en Italie. Comme lui, plusieurs Italo-descendants ont cité la *cittadinanza*, sinon comme une *conditio sine qua non*, du moins comme une motivation « pour [s]'intéresser plus et mieux connaître l'Italie » (Q42) : en possédant la *cittadinanza*, « on pense à suivre des cours, on voyage, on s'informe [...] » (Q78), « je peux [...] m'informer plus sur le pays » (Q80), « j'essayerais d'en savoir plus, de connaître »

(Q122). Mais il s'agit, comme l'indiquent les verbes « penser », « pouvoir » et « essayer », davantage de velléités, de l'ordre de l'hypothèse, que d'une réalité. Peut-être le sens de responsabilité associé à la *cittadinanza* et au droit de vote qui lui est associé (dont nous reparlerons plus loin) est-il ce qui pousse ces Italo-descendants à s'informer ; mais l'on est en droit de s'interroger : la curiosité pour le pays et ce qui s'y passe est-elle indissociable de la *cittadinanza* et ne pourrait-elle s'exprimer et se satisfaire de manière autonome ?

En tous cas, si ce manque d'information ne porte pas à conséquence pour qui, comme A. Maschio, ne possède ni la *cittadinanza*, ni, donc, le droit de vote, il est assurément davantage problématique pour ceux qui, comme A. Bonafin Costa (E46) et A. Cirillo (E47) plus haut, en sont dotés : dans quelle mesure peuvent-ils voter de manière consciente et responsable sans connaître les figures et les enjeux des élections auxquelles ils sont appelés à participer ? Puisqu'ils se montrent peu intéressés par la politique, se rendent-ils même aux élections, ou font-ils partie des absentéistes ? Nous reviendrons plus loin sur la question de la participation civique et de l'exercice du droit de vote. Pour l'instant, il nous semble intéressant de relever, dans le témoignage hésitant d'A. Maschio, ce que nous avons également déjà remarqué plus haut dans un témoignage de D. Marzini (E62), c'est-à-dire que l'information que les Italo-descendants interrogés dans le cadre de cette étude possèdent sur l'Italie, est une information très succincte, superficielle, qui se borne souvent à « ce qui sort » en surface sans chercher à aller en profondeur, et débouche en réalité sur une vision médiatique de l'actualité reposant sur les « scandales » – qui justifie peut-être aussi le manque d'intérêt, voire le rejet, aux accents poujadistes, des politiciens et de la politique.

ii. Une information superficielle

Bien qu'il soit limité, par son métier, dans son accès à l'information, A. Bianco (E60) tente de s'y intéresser tout de même : « dès qu'on peut, on essaye », dit-il. Néanmoins, son intérêt porte sur les questions générales : « Quand je vivais là-bas, j'avais un intérêt plus profond ; aujourd'hui, je sais qu'il y a la crise, mais pour écouter les problèmes particuliers de chaque petite ville [...] je suis plus la politique externe, alors la politique... interne de chaque personne, de chaque région, avec ses problèmes... ». L'opposition entre « interne » et « externe » reflète le contraste entre « profondeur » et surface, entre un problème d'ordre général, comme le suggère l'adjectif déterminé (« la crise »), et « les problèmes particuliers », dont l'étroitesse est exprimée par les adjectifs déterminants (« chaque ») et les substantifs désignant des entités individuelles (« petite ville », « personne », « région »). A. Bianco

oppose également, grâce au comparatif, l'intérêt « plus profond » qu'il éprouvait pour les questions de politique italienne quand il vivait en Italie, donc quand ces questions le touchaient plus ou moins directement, et l'intérêt très superficiel qu'il y porte désormais depuis le lointain Brésil : ces questions ayant moins d'incidence sur sa vie, son environnement et son métier, il s'en détache d'autant plus facilement. Cela fait émerger un questionnement selon nous pertinent : peut-on réellement agir en tant que citoyen averti quand on ne vit pas dans le territoire et la société dont on est pourtant partie prenante et dont, par le droit de vote, l'on décide de l'évolution, sans pour autant en subir les retombées ? Nous y reviendrons plus loin. Pour l'instant, nous constatons en effet que nombreux sont les Italo-descendants qui ont reconnu ne suivre l'actualité italienne que dans les grandes lignes (E46, 50, 55, 62), à travers les *media* nationaux argentins ou brésiliens (E19, 21, 25, 45, 47, 54, 57) ou internationaux (E33), comme l'une des facettes de la politique internationale, « au niveau mondial » (E21). Les informations recueillies sont donc celles qui sont « centrales » (E21), les « grands problèmes » (E46), « seulement ce qui apparaît » (E49), « le basique » (50), qu'il s'agit d'extraire de la grande quantité d'informations dont, globalisation et Internet obligent, l'actualité ne cesse de se nourrir :

mais ce n'est pas que j'approfondisse, tu vois ?, parce que maintenant, la presse, on dirait qu'elle est petite, n'est-ce pas, on a tant de choses à lire et à chercher, et parfois on n'a même pas le temps de savoir les informations d'ici de la ville, n'est-ce pas, parce que maintenant, la presse, on dirait que tout se passe tout très rapidement, les informations sont communiquées [xxx]. Mais voilà, le basique, n'est-ce pas ?, voilà, l'information, je m'intéresse. Pas pour tous les pays d'Europe, mais pour l'Italie. (E50)

Remarquons en passant que c'est une journaliste de son métier, F. De Paula, qui fait ce constat, aux premières loges pour observer les mutations des mécanismes et enjeux médiatiques, en articuler l'accélération du *tempo*, comme l'indiquent la négation « pas le temps » et le double adverbe « très rapidement ». La dialectique entre surface et profondeur qu'elle évoque (grâce au contraste entre le verbe « approfondir » et l'adjectif substantivé « basique ») traverse ainsi nombre de témoignages :

O. Schiavoni – Et, voilà, je suis beaucoup en surface, n'est-ce pas ?, de... alors, des scandales de Berlusconi, de la... alors voilà, quelque autres information...

M. Fusaro – Plus à travers les informations brésiliennes ?

O. Schiavoni – Exactement, je suis comme ça. Mais par exemple, euh, d'essayer d'aller chercher des informations sur les partis, qui disputent les élections, qui sont les candidats, pour connaître, non, ça non.

De nouveau, comme F. De Paula (E50) dans le témoignage précédent, O. Schiavoni oppose l'activité de « chercher », qu'elle associe à un travail en profondeur, qui demande un effort (« essayer »), une démarche (« aller ») volontaires, à celle du suivi « en surface », qui se contente des informations qui surgissent, qui apparaissent et sortent – et qui, dans nombre des témoignages recueillis (E23, 33, 34, 45, 47, 49, 55), se résument aux « scandales de Berlusconi », qualifiés également de « gros bordel » (« *quilombete* » en espagnol), et à la manière d'un tabloïd : « Berlusconi, n'est-ce pas ? Je sais qu'il est... Sa fille, elle est avec... C'est la copine de Pato, juste ça [rire] ». L'actualité politique italienne se résume ainsi, aux yeux d'A. Cirillo (E47) – qui, soit dit en passant, possède la *cittadinanza* et le droit de vote – aux amourettes entre la fille de l'ex Premier ministre et un footballeur professionnel brésilien (Alexandre « Pato »). Le tout est évoqué avec une sorte d'insouciance comique qui pourrait faire sourire si elle ne caractérisait un électeur potentiel, en mesure de se rendre aux urnes en ne disposant que de ce type d'informations...

Ce sont donc seulement, comme on l'a vu plus haut, les informations ayant le plus de visibilité (et donc, on vient de le constater, pas nécessairement les plus sérieuses), capables de se frayer un chemin à travers la dense masse d'informations quotidiennes, qui peuvent atteindre les Italo-descendants ne faisant pas l'effort (par manque ou économie de temps et/ou d'intérêt) de chercher à les compléter d'eux-mêmes, à l'instar de R. Conosciuto (E19) :

quand il arrive quelque chose de grand, je l'apprends parce qu'[elles sont] dans les informations nationales ; mais pas parce que moi j'ai cherché un autre type de moyen d'information. Il se peut que quelque chose me vienne par ma maman. Mais ensuite, il faut que ce soit un événement suffisamment relevant et important pour qu'il apparaisse dans les informations d'ici et que je l'apprenne. Sinon, non. Nous sommes au courant au niveau de ce qui se passe au niveau de la nation, argentine, plus que chercher sur Internet ce que se passe en Italie. Il faut qu'il y ait une très grande crise, un événement très ponctuel, pour que je m'informe, si non, moi, je ne m'informe pas.

Comme on le remarquait au début de ce paragraphe, la portée des informations communiquées (« grand », « relevant et important » *versus* « petit », « très grande ») est la variable permettant qu'elles touchent (ou non) la plupart des Italo-descendants, qu'ils possèdent (comme dans ce dernier cas) ou non la *cittadinanza* et le droit de vote. Ainsi, plutôt qu'un suivi continu et régulier de l'information italienne, les Italo-descendants semblent adopter une approche « très ponctuel[le] ».

iii. Une information ponctuelle

Je ne lis pas de quotidiens italiens, mais je lis des informations sur l'Italie, particulièrement celle qui [xxx] à la qualité de vie des Italiens, particulièrement parce que je m'inquiète de [xxx], quand il y a une chute de neige très importante, je m'inquiète de ce qui se passe à Rome, euh, quand il y a un attentat [...], quand il y a une information de politique.

« Chute de neige », « attentat », « information politique » sont mis sur le même plan, comme des événements importants qui touchent à « la qualité de vie des Italiens » : ce qui semble davantage intéresser O. Mancinelli (E23), ce n'est pas l'événement en soi, mais le fait qu'il soit susceptible de porter atteinte à sa famille (qui vit à Rome) ; et la teneur de ces événements, « très importante », voire tragique (un attentat) est ce qui éveille son inquiétude, laquelle est ainsi ponctuelle : en reconnaissant ne pas lire les quotidiens italiens, O. Mancinelli semble ne pas suivre de manière régulière l'actualité italienne. Mais, contrairement à plusieurs témoignages cités plus haut, il s'intéresse à l'information politique – laquelle occupe le devant de la scène médiatique en période d'élections, comme le décrivent certains informants :

en période d'élections, j'essaye de me renseigner un peu pour voir ce que... Si je vais voter, ce qu'il faut voter [*rire*] ! [...] alors quand tous les papiers arrivent, bon, là je commence à... quand j'ai les prénoms et noms, là je commence à... à chercher un peu, bon, sur Internet, ou je regarde fréquemment le *Corriere*, pour voir ce qui sort... (E30)

je fouille sur Internet, pour savoir quelle est la personne, parce que normalement, on ne connaît pas les personnes, n'est-ce pas ? [...] et je cherche sur Internet, qui c'est, ce qu'il fait, ce qu'il ne fait pas, ce qu'il a fait, etc. (E38)

quand je reçois les... les enveloppes, avec les bulletins, j'essaye de m'informer, chercher, rechercher, qui sont les candidats, ou ce qui se discute... (E39)

De même, M. Barbieri (E35), qui n'a pas encore la *cittadinanza* et ne vote donc pas encore explique au conditionnel l'attitude qu'elle adopterait si ses démarches aboutissaient :

Je participerais [aux élections], mais bon, à vrai dire j'aimerais aussi savoir ce que les gens pensent de chaque candidat. Euh... Alors là je devrais peut-être aller sur Internet et me renseigner un peu plus sur chaque candidat.

L'on retrouve ici le verbe « chercher », employé plus haut pour évoquer le travail d'approfondissement, doublé par « se renseigner » (en deux endroits), « s'informer », « fouiller » qui contribuent à décrire une attitude curieuse (« j'aimerais [...] savoir ») et

attentive aux informations susceptibles de surgir, en état de veille : C. Beitel-Bonanno (E30) a ainsi recours – de manière intensive (« fréquemment »), même si modeste (« un peu », à plusieurs reprises) – à plusieurs moyens d’information, traditionnels (le *Corriere della Sera*) et en ligne (Internet), probablement pour recouper les informations, combler les lacunes, et surtout, arriver aux élections et exercer son droit de vote en étant dûment informée sur les candidats. Ce souci a été rarement exprimé, mais il est cependant indissociable de la problématique de la *cittadinanza*, comme l’affirme R. Voltarel (E61) : « [je suis la politique italienne] principalement, du fait... d’avoir la *cittadinanza*. Alors tu dois voter. Tu dois savoir au moins pour qui tu vas voter ».

Voter en étant non seulement informé des « prénoms et noms » des candidats, mais aussi de leurs programmes, des enjeux des élections, du mode de fonctionnement des institutions italiennes, voire des principes de la constitution, ne semble donc, à la lecture de ces différents témoignages et des chiffres statistiques, pas être la norme, mais bien plutôt l’exception : parce que les *media* traditionnels, pour des raisons commerciales, économiques et politiques, ne parviennent pas jusqu’à eux ; parce que les *media* en ligne offrent une information fragmentée, complexe et difficile à appréhender, réservée par ailleurs à une frange de population capable de les consulter ; parce que les intermédiaires d’Italie offrent une vision faussée car subjective ; parce qu’eux-mêmes démontrent peu de disponibilité, de curiosité ou d’intérêt pour la question, les Italo-descendants que nous avons interrogés dans le cadre de cette étude semblent disposer d’une information à la fois partielle, superficielle et ponctuelle sur l’actualité italienne – comme le résume C. Ferrara (E33) : « je ne vais pas te dire que je suis très informée, mais, oui, un peu informée ». C’est en l’occurrence ce que reflètent les statistiques recueillies sur le niveau d’information des Italo-descendants possédant la *cittadinanza* sur la politique et la campagne électorale italiennes au moment des élections (Tableau 15) :

Tableau 15. Niveau d’information estimé sur la politique et la campagne électorale italiennes au moment des élections

	Excellent	Élevé	Moyen	Bas	Nul	Sans réponse	Total
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	2,5%	7,6%	39,0%	27,9%	13,9%	10,1%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée au en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 79 Italo-descendants possédant la *cittadinanza*.

À peine 10 % environ des Italo-descendants possédant la *cittadinanza* estiment avoir un niveau d’information excellent ou élevé ; la grande majorité (65,8%) d’entre eux estime qu’il est moyen ou bas. L’on a vu également plus haut que la vision qui domine souvent est celle,

nostalgique, d'une Italie passée, imaginée à travers la fiction des films et le filtre de la mémoire familiale. Cette relative ignorance des tenants et aboutissants de l'actualité italienne, en particulier en matière de politique, d'économie et de société, serait sans conséquence si la loi n. 459 de 2001 n'avait, en leur octroyant le droit de vote aux élections italiennes, fait de ces individus des électeurs potentiels, dont le choix aux urnes peut (même si de manière infime) influencer dans un sens ou dans un autre sur une situation dont ils ne maîtrisent pas les enjeux, et dont ils ne subissent pas les retombées⁶⁴³. Il était donc important de faire cette étude brève et succincte (qui mériterait bien sûr d'être approfondie et complétée ultérieurement) sur la connaissance qu'ont les Italo-descendants de l'actualité italienne puisqu'elle n'est en réalité pas sans incidence sur l'évolution du pays. Mais il nous faut doubler cette problématique d'un autre questionnement : bien qu'ils soient peu informés, les Italo-descendants votent-ils tout de même ? Dans ce cas, comment et pourquoi ?

⁶⁴³ À leur décharge, l'on pourrait se demander si cette connaissance est vraiment inférieure à celle des Italiens d'Italie dans leur ensemble.

Chapitre 16

Électeurs

F. Devoto⁶⁴⁴ s'est penché, en tant qu'historien, sur la question de la participation politique des émigrés italiens en Amérique Latine, depuis l'exil politique des Républicains au début du XIX^{ème} siècle. Si son travail aborde davantage le problème de la participation à la vie politique locale (dans notre cas, argentine et brésilienne), à travers l'exercice du droit de vote quand il était possible, et des pressions informelles des *lobbies*, il a également étudié la manière dont les émigrés italiens participaient « de loin » à la vie politique italienne, et comment cette dernière pouvait structurer les communautés italiennes en Amérique du Sud. Bien sûr, il mentionne les rixes qui opposèrent en leur temps monarchistes et républicains, et même, au sein de ces derniers, mazziniens et garibaldiens ; et il remarque qu'à cette époque-là

indubbiamente, a guardare bene le strutture formali delle comunità, l'interesse per la politica italiana rispetto a quella argentina appare molto più vivo e assume maggiore rilievo nei giornali e nei verbali delle associazioni. Ma queste iniziative coinvolgevano i notabili, ossia gli appartenenti a una classe media (in senso impreciso ed esteso) che leggeva i giornali, partecipava alle commissioni direttive delle istituzioni e alle vicende comunitarie. Va anche ricordato infatti che la vita comunitaria definita in questo senso istituzionale non coinvolgeva la maggioranza degli italiani, e chi vi partecipava spesso non lo faceva per motivazioni ideologiche ma per ragioni pratiche non avendo uno spiccato interesse per la vita sociale (oltre le feste) al di là della possibilità di utilizzare i servizi offerti alla protezione nei casi di problemi con le autorità o la società locale. [...] Va sottolineato che questa vita politica, riguardante le vicende italiane, coinvolgeva la maggioranza degli italiani saltuariamente, nei momenti di particolare tensione, soprattutto per le reti interpersonali che generavano obblighi di reciprocità.⁶⁴⁵

Ce faible intérêt de la majorité des Italiens pour la vie politique (tant locale qu'italienne) relevait ainsi de plusieurs facteurs : un analphabétisme généralisé au sein d'une population qui ne pouvait donc pas consulter les journaux et bulletins politiques ; le statut d'étrangers, qui leur interdisait, jusqu'au milieu des années 1880, de voter aux élections argentines et brésiliennes ; le mode de suffrage italien, qui était encore censitaire. La vie politique n'engageait qu'une infime minorité d'individus détenteurs du droit de vote et suffisamment

⁶⁴⁴ F. Devoto, « La partecipazione politica in America Latina », in P. Bevilacqua, A. De Clementi, E. Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 2 « Arrivi », *op. cit.*, p. 507-526.

⁶⁴⁵ *Ibid.*, p. 514-515.

alphabétisés pour s’impliquer politiquement. Aujourd’hui, la situation est tout autre : les descendants de ces émigrés appartiennent aux catégories moyennes et hautes des populations argentine et brésilienne, et jouissent d’un haut niveau d’éducation ; ils possèdent, *ius soli* oblige, la nationalité du pays où ils sont nés, et le droit de vote (quand il n’est pas obligatoire comme au Brésil) ; et, depuis 2001, ils ont également le droit de participer aux élections italiennes et de choisir leurs propres représentants au sein du Parlement et du Sénat italiens. Ce renversement de situation a-t-il modifié l’engagement politique et la participation civique des Italo-descendants d’Argentine et du Brésil ? Nous avons interrogé les Italo-descendants de notre échantillon possédant le droit de vote sur la fréquence à laquelle ils votent aux élections italiennes (Tableau 16) :

Tableau 16. Fréquence de la participation aux élections italiennes

	Toujours	Très fréquemment	Fréquemment	Peu fréquemment	Jamais	Sans réponse	Total
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne	41,7%	1,3%	1,3%	8,8%	40,6%	6,3%	100%

Source : Enquête de terrain réalisée au en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 79 Italo-descendants possédant la *cittadinanza*.

Note : Étant donné l’irrégularité des élections en Italie, les catégories ont été laissées à l’appréciation subjective des informants.

D’après ce tableau, et contre toute attente, il semble que, comme par le passé, la participation à la vie politique italienne soit dans l’ensemble assez faible (environ 50% des Italo-descendants interrogés disent ne jamais voter aux élections, ou peu fréquemment), en raison de dysfonctionnements tout simplement, ou d’un manque d’intérêt pour ces questions qui ne touchent pas de près ces électeurs potentiels. Mais cet abstentionnisme est compensé par la participation (passive, active, ou citoyenne) des autres électeurs, tout aussi nombreux (44,30% des Italo-descendants interrogés disent voter toujours, très fréquemment ou fréquemment), qui ont à cœur d’exercer leurs droits et leurs devoirs de citoyens.

16.1. Non-participation

Si T. Setti (E41) n’a encore jamais voté aux élections italiennes, c’est par manque d’occasions, puisqu’elle n’a obtenu la *cittadinanza* italienne que très récemment, et qu’aucune élection n’avait encore eu lieu au moment de l’entretien (qui s’est déroulé en avril 2012) : même si elle l’avait voulu, le calendrier électoral ne lui aurait pas permis de voter. Mais d’autres Italo-descendants se sont trouvés empêchés, par des dysfonctionnements, de voter pour des raisons indépendantes de leur volonté, alors même que, possédant la *cittadinanza*, ils étaient en mesure de le faire ; certains ont fait le choix abstentionniste de ne pas voter, pour

des motifs éthiques et moraux qui relèvent souvent d'un souci de non-ingérence. Cela montre que, sur un échantillon tel que le nôtre, ces pourcentages n'ont qu'une valeur indicative très provisoire.

i. Dysfonctionnements

Nous avons évoqué en première partie les différents dysfonctionnements techniques qui font du *voto all'estero* une procédure controversée. F. Tarantino⁶⁴⁶ en a décrit et expliqué plusieurs dans son étude sur le cas argentin, en particulier les problèmes relevant de la distribution des informations et des bulletins électoraux, qui touchèrent également le Brésil, comme le raconte I. Zanin (E44) : « je vote. Je vote aux élections italiennes mais je vais être bien sincère, je trouve que c'est un manque de respect, d'une certaine manière. Aux dernières élections, les votes sont arrivés après que les élections ont eu lieu ! Et là tu te demandes : "et alors" ? ». La question rhétorique finale exprime la perplexité d'I. Zanin face au fait absurde que les bulletins votes arrivent après les élections. Elle l'attribue à un « manque de respect », mais c'est aussi (et davantage) dû à un retard, un oubli, un problème, soit au niveau postal, soit au niveau consulaire. G. Tintori⁶⁴⁷ dénonce en effet la surcharge de travail, le manque de ressources et les sous-effectifs de personnel, dus à l'augmentation du nombre de demandes de reconnaissance de la *cittadinanza* de la part d'Italo-descendants, en particulier en Amérique Latine, survenue en même temps que l'élargissement des missions des représentations consulaires suite à l'attribution du droit de vote aux *italiani all'estero*. Ces différents facteurs conjugués à des dysfonctionnements structurels de l'Argentine et du Brésil sont alors souvent interprétés comme un « manque de respect » par les Italo-descendants, qui s'estiment maltraités par les fonctionnaires italiens du Ministère des Affaires Étrangères : les commentaires des Italo-descendants interrogés ont ainsi été nombreux, aux portes des consulats, pour dénoncer, sans doute sous le coup de l'émotion, le mauvais accueil reçu (voir note 236), qui peut les décourager de participer à la vie d'une communauté dans laquelle ils ne se sentent pas bienvenus. Ou bien y renoncent-ils parce que, du fait de ces dysfonctionnements, cette participation aux élections leur demande un effort supplémentaire : « Avant ils m'invitaient, les [bulletins de] vote m'arrivaient, maintenant ils ne m'arrivent plus, euh... et, bon, il faudrait aller les chercher, pour une question de fonctionnalité,

⁶⁴⁶ F. Tarantino, « L'esercizio del diritto di voto dei cittadini italiani residenti all'estero nelle elezioni politiche del 2006: dalle norme alla prassi nel contesto argentino », *op. cit.*

⁶⁴⁷ G. Tintori, *Fardelli d'Italia? Conseguenze nazionali e transnazionali delle politiche di cittadinanza italiane*, *op. cit.*

possiblement ». Le conditionnel (« il faudrait »), et l'adverbe « possiblement », prouvent ici que ce n'est pas ce qu' O. Crea (E24) fait pour l'instant : tant qu'il s'agissait de « recevoir » les bulletins de vote et les renvoyer, peut-être votait-il ; dès lors qu'il faut « aller les chercher », donc changer d'une attitude passive à active, assurément il ne vote plus. Paresse, manque de temps, de disponibilité, d'intérêt... diverses raisons peuvent intervenir dans ce choix de ne pas participer aux élections, qui semble résulter moins d'une démarche résolument abstentionniste que d'une négligence. Comme lui, A. Bonafin Costa (E46) doit encore s'inscrire sur les listes électorales, alors qu'il est déjà en possession de toute la documentation nécessaire : « je ne... je n'ai pas fait mon inscription ici, je dois la faire... Cette seconde fois [où j'ai séjourné en Italie], elle a été un peu... un peu [xxx], un peu... comment dire ? pas si négative, mais... j'ai vu que la réalité est... est compliquée depuis quelque temps. [...] j'ai réussi à sentir cette... /// durant le voyage de l'an passé, que les choses vont bien mal là-bas ». Cette procrastination des démarches administratives relève peut-être également d'un questionnement d'ordre éthique et moral sur la « réalité » italienne qui pousse d'autres Italo-descendants à l'abstentionnisme.

ii. Abstentionnisme

L'abstentionnisme de certains Italo-descendants aux élections italiennes est parfois la conséquence d'un désintérêt pour la politique en soi, qu'elle soit italienne, argentine ou brésilienne, lui-même assorti, comme pour T. Setti (E41), d'un manque de temps pour s'informer :

je ne suis pas très attachée à la politique, pas même ici, je devrais même l'être plus. Mais pour une question même /// c'est ça, des études, je travaille ici de 7h30 du matin à 7h30 du soir, et... Alors j'arrive à la maison, et je ne, je ne fais pas grand'chose. Je suis même un peu... à l'écart, comme ça, des choses. [...] parfois je suis bien... déconnectée des élections ici. (E41)

Je ne comprends rien à la politique [...] Je suis bien peu politisée, de ce côté-là je ne suis pas italienne, parce qu'eux, ils sont très bien politisés, ils ont une politique, ils luttent /// dans ce sens je suis bien brésilienne, je ne me soucie en rien de.. de ce qui se passe. Moi, normalement, je ne vote pas. Je ne vote pas. Je vote ici au Brésil, parce que c'est obligatoire, tu sais, alors j'ai tendance à choisir ce qui est le moins pire, mais, en Italie, je ne vote pas. (E43)

Dans le premier témoignage, le vocabulaire du détachement, qui est presque croissant (de « pas attachée », à « à l'écart », et enfin « déconnectée ») illustre la tendance de T. Setti à

rester « en marge » de la politique. Le conditionnel « je devrais » révèle qu'elle est consciente de son « devoir » civique, mais qu'elle n'est pour le moment pas en mesure de l'accomplir. S. Baravelli (E43), quant à elle, la politisation, la « lutte » politique, l'engagement, et même simplement l'intérêt pour la politique, comme une caractéristique des Italiens (« de ce côté-là, je ne suis pas italienne »), opposée à l'indifférence, caractéristique selon elle des Brésiliens (« dans ce sens je suis bien brésilienne »), envers « ce qui se passe » : l'origine italienne et la possession de la *cittadinanza* ne favoriseraient dans ce cas en rien le lien entre l'individu et la communauté, par le biais de la participation à la *res politica*, puisque S. Baravelli a beau être italienne, elle est « bien peu politisée ».

Dans ces deux témoignages en tous cas, on retrouve le désintérêt à la fois pour la politique italienne et brésilienne (l'unique différence étant que le vote est obligatoire au Brésil et pas en Italie). Pour R. Mancinelli (E22), ce désintérêt est la conséquence d'une « déception » :

[mon intérêt pour la politique italienne] a diminué, a diminué, mais pas seulement parce que maintenant je ne vis plus en Italie. Je crois qu'il a diminué aussi par déception, par déception, parce que pour être franche, c'est désormais trop évident que [...] c'est désormais trop évident, le système corrompu, le véritable objectif de tout le système politique qui est un objectif de pouvoir. Et voilà, là, là, ça donne l'impression de l'extérieur, ou d'en bas, que l'objectif désormais n'est plus celui, ancien, d'obtenir un pays meilleur [*mouvements circulaires ascendants de la main*], d'obtenir un bien-être, ou un bénéfice, pour les gens, mais le pouvoir, rien de plus, et avec le pouvoir tant d'autres choses.

La déception de R. Mancinelli sous-entend qu'elle a pu, jadis, s'intéresser à la politique, et même croire, et espérer, en un mouvement qui, comme son geste de la main l'exprime, ferait croître la société et le bien commun, pour se heurter ensuite à l'« évidence » d'un « système corrompu » et individualiste basé sur la soif de pouvoir. Il semblerait, d'après la symétrie entre les deux groupes répétitifs binaires (« a diminué » et « par déception ») que le désintérêt progressif pour la politique ait été parallèle à la déception. Cette désillusion prend les accents poujadistes d'une conception de la politique comme une caste de privilégiés gangrenée de l'intérieur, qui suscite « de l'extérieur et d'en bas » le rejet et la haine : « Moi, je ne suis pas la politique, pas même la [politique] brésilienne, parce que je déteste. [...] parfois ils m'envoient quelque chose, oui. Mais moi non, je ne peux pas, je demande une dérogation parce que je ne connais même pas, je ne suis pas capable de voter, comme ça avec... une connaissance des choses ». Le verbe « détester » exprime ici un sentiment très fort pour expliquer le rejet de la politique et du vote. A. Fantini Medeiro (E52) se soustrait ainsi à son devoir grâce à une dérogation, qu'elle justifie par son « incapacité » à voter en connaissance

de cause : l'abstentionnisme relève donc d'une démarche volontaire, résultat d'un dégoût, et d'une ignorance assumée des enjeux du vote, comme le déclarent d'autres informantes : « Moi je ne voterais pas parce que je n'ai pas la moindre idée de /// je n'ai pas la moindre idée de ce que [je dois] voter ici, quelle idée d'aller voter en Italie » (E26), « si j'ai le droit de voter, au moins je... Si je vais voter, je dois... être... plus... au courant de, du sujet, n'est-ce pas ? Sinon, je préfère ne pas... ne pas opiner » (E41). L'abstentionnisme relève ainsi d'un souci de voter en connaissance de cause, ou plutôt, de ne pas voter sans avoir connaissance de la situation, et conscience des problèmes abordés : cette responsabilisation s'accompagne alors souvent d'une critique du droit de vote basée sur le principe de non-ingérence.

iii. Non-ingérence

A. Salvay – Et quel engagement ! N'est-ce pas ? C'est pour ça, si tu, si tu me... demandes, euh... « c'est bien de le faire ? », je pourrais te dire : ça ne me correspond pas. Ça ne me correspond pas, et c'est une erreur, que le gouvernement me la donne. [...] que je vote quand je n'ai pas une... une véritable conscience de la réalité politique, du pays, c'est-à-dire...

M. Fusaro – *C'est-à-dire que tu vas voter ?*

A. Salvay – Je ne sais pas, bonne question [*rire*], probablement pas ! Probablement pas, mais... Probablement, euh... j'assumerai la responsabilité et je m'occuperai de... de comprendre les sujets sociaux et de pouvoir, pouvoir le faire. Mais c'est clair que ce n'est pas non plus quelque chose qui s'étudie dans un livre pour pouvoir prendre une telle décision ! Alors... Bon, c'est un problème, définitivement, moi, je ne devrais pas voter.

À travers le ton exclamatif, les adjectifs « véritable », « telle », les substantifs « engagement » et « responsabilité » A. Salvay (E36) insiste sur l'importance du vote et de ses implications. Il oppose « conscience » et savoir livresque, pour montrer que la politique n'est pas quelque chose qui s'apprend de manière érudite, mais *sulla pelle*, au contact de « la réalité ». Et c'est réellement à un examen de conscience qu'il se livre, à travers une « bonne question » rhétorique (« “c'est bien de le faire ?” »), à laquelle il tente de répondre par des hypothèses (« probablement »), avant d'arriver à une conclusion (« définitivement ») qui évacue le problème en qualifiant la loi italienne qui attribue le droit de vote aux *italiani all'estero* comme une « erreur » : celle-ci consiste en un décalage entre « la réalité de la politique, du pays » et ces électeurs qui, insérés dans une toute autre réalité, n'en ont pas conscience et ne lui « correspondent » donc pas (et ce verbe « correspondre » est peut-être intéressant lorsqu'il s'agit de critiquer un droit de vote qui s'exerce, justement, par correspondance, comme nous

l'avons expliqué en première partie). Comme A. Salvay, G. Rizzo Schiavoni (E49) soumet le *voto all'estero* à la critique, selon un critère éthique (« juste » / injuste) : « on ne... on n'a pas une grande connaissance de la politique de là-bas, qui est bon, qui ne l'est pas, comment tu vas voter ? Parce qu'ici tu suis, tu connais. Mais c'est loin... [Je trouve juste] de ne pas voter, parce que ça va être le vote pour une personne que tu ne connais pas ». Sa critique repose sur une opposition dialectique entre « connaître » / « ne pas connaître », « bon » / « pas bon », « ici » / « là-bas » qui structure également d'autres témoignages, dans lesquels il apparaît que l'éloignement géographique (« c'est loin ») se double d'une mise à distance des problèmes :

d'ailleurs, je reçois l'enveloppe pour voter, etc, mais je finis par ne pas... ne pas participer. [...] Parce que voilà, à mon avis, je ne suis pas là-bas, alors je préfère ne pas voter parce que je ne... /// parce que je ne suis pas à l'intérieur, de ce qui est en train de se passer. (E58)

une chose que j'ai apprise c'est habiter ici au Brésil, et apercevoir la politique de l'Italie : tu crois que c'est une chose, que ça c'est bon pour le pays ; au moment où tu habites là-bas, tu vois que ça n'est pas ça ; et tu discutes avec les gens de là-bas, et ils disent : « Tu es folle ! Ce n'est pas comme ça ! Pourquoi tu crois ça ? » Parce que je vois de l'extérieur, [xxx]. Quand j'ai habité là-bas, j'ai vu que la situation est bien différente. Alors je ne crois pas que j'arrive à voter /// je crois que je ne devrais même pas avoir le droit de voter ici pour là-bas, sans être en train de vivre là-bas, et de voir ; je crois que celui qui devrait voter, c'est celui qui est résident, qui sait ce qui se passe. (E43)

Ici aussi, l'on retrouve, structurant l'anecdote et l'opinion, l'opposition entre « ici » / « là-bas », entre « savoir » / « ne pas savoir », entre « habiter », « résider », « vivre » / « voir » ou « apercevoir », entre « extérieur » / « intérieur », qui révèle une « différence », un décalage de point de vue : celui que S. Baravelli (E43) porte depuis le Brésil est un regard superficiel et incomplet (comme le sous-entend le verbe « apercevoir »), qu'elle oppose à celui du « résident », évoqué comme « celui qui sait ». En filigrane, S. Baravelli évoque, peut-être même sans le savoir, l'enjeu du débat sur la réforme de la loi de *cittadinanza* en Italie, puisqu'elle met en cause le droit de vote des *italiani all'estero* possédant la *cittadinanza iure sanguinis*, et se montre en faveur du vote des résidents (qui pourraient dans ce cas avoir obtenu la *cittadinanza iure soli*). La critique de cette loi se fait même par endroits violente, la comparant à une « arnaque » (E56) qui s'avérerait « dangereuse » (E6) pour l'Italie. Ces Italo-descendants se prévalent donc d'une sorte de principe de non-ingérence, refusant d'intervenir, à travers leur vote, dans une situation qui n'est pas la leur, qu'ils ne connaissent pas, et dont ils n'auront pas à subir les conséquences. Ils questionnent et critiquent la loi italienne qui leur donne ce droit, avouant entre les lignes qu'ils préféreraient ne pas en disposer, puisqu'il crée en eux une « gêne » (E56), la crainte de « commettre une erreur » (E62). Néanmoins, pour A.

Bianco (E60), cette ingérence pourrait s'avérer justifiée, mais uniquement dans une situation extrême :

moi, j'aimerais participer aux élections s'il y avait une situation plus... Pas critique, parce critique elle l'est /// dans toute l'Europe c'est ce qui est en train de se passer, mais une situation s'il y avait une chose sur laquelle je devais vraiment me prononcer, tu vois ? Un dictateur est en train de revenir au pouvoir, quelque chose de ce genre, là je mettrais un point d'honneur à aller au consulat et dire : « Non, non. Je veux, montrer mon opposition. » Maintenant une question de gauche droite, une question d'ajustements monétaires, je ne crois pas que... ma participation soit si importante, voilà, je ne vois pas, moi, la nécessité de participer. Je me sens tranquille de ne pas participer.

Opposant l'idée d'« un dictateur en train de revenir au pouvoir » à « une question de gauche droite, une question d'ajustements monétaires », A. Bianco met en balance ce pour quoi il considère digne (on retrouve le lexique de l'« honneur ») de voter, et ce qu'il renvoie à des comptes d'apothicaire ne le concernant pas. Il oppose également sa passivité ordinaire (« ne pas participer ») non seulement au moyen du même verbe (« participer »), mais aussi de verbes illustrant des actions plus engagées (« aller au consulat et dire »). Le vote des *italiani all'estero* pourrait ainsi servir à faire barrage (comme l'indique « montrer mon opposition ») à une force politique extrême en faisant basculer des équilibres : L. Di Greco (E56) rappelle par exemple qu'en 2006 en effet, le vote des circonscriptions *estere* a fait pencher la balance en faveur de la gauche et a favorisé l'accès au gouvernement de Prodi, contre Berlusconi. Ces élections ont été marquées en l'occurrence par une participation intense des Italo-descendants, en particulier en Amérique Latine : quelles étaient leurs motivations, comment ont-ils voté ?

16.2. Participation

G. Tintori⁶⁴⁸ constate en effet à partir de sa propre recherche qu'« una larghissima maggioranza dichiara di avere partecipato alle scadenze elettorali da quando ne ha avuto diritto o che lo farà sicuramente non appena ne avrà facoltà », ce qui selon lui représente un « dato sorprendente relativo al comportamento politico e alle attitudini elettorali del campione ». Nous avons relevé dans notre propre échantillon une proportion quasi égale d'Italo-descendants abstentionnistes ou presque, et d'Italo-descendants déclarant participer fréquemment ou toujours aux élections : cette démarche peut se révéler plutôt passive, le vote

⁶⁴⁸ G. Tintori, *Fardelli d'Italia? Conseguenze nazionali e transnazionali delle politiche di cittadinanza italiane*, op. cit., p. 109.

étant soumis à l'opinion des autres et non réellement à un choix individuel résultant d'une réflexion personnelle ; ou au contraire, active et engagée pour convaincre les autres ; enfin, citoyenne, dans la mesure où l'exercice du droit de vote est perçu comme l'expression de l'appartenance à la communauté politique italienne.

i. Passive

Pour pallier le souci de non-ingérence évoqué plus haut, certains Italo-descendants tentent de se faire une idée de ce que peut vivre la population italienne en sollicitant les opinions d'autrui. M. Barbieri (E35), par exemple, « aimerai[t] savoir un peu plus... ce que pense le peuple » italien, « ce que les gens pensent de chaque candidat ». Mais capturer l'opinion publique peut s'avérer difficile, à moins de se livrer, comme elle dit souhaiter le faire, à une recherche sur Internet, à travers les réseaux sociaux et les forums, où s'échangent toutes sortes d'opinions.

D'autres Italo-descendants choisissent d'interroger des amis italiens : « J'essaye de m'informer auprès des Italiens qui vivent ici, qui ont plus un contact direct avec l'Italie, savoir quelle est leur opinion, pour quel candidat... Je m'informe le plus [xxx] possible, comme je le fais pour le vote... brésilien ». Pour F. De Biasio (E39), l'opinion des Italiens qui vivent à Curitiba n'est donc qu'une facette de sa recherche d'information, qu'elle vient compléter, grâce à la vision d'interlocuteurs qui lui semblent avoir une position plus appropriée : ceux-ci ont en effet selon lui « plus un contact direct » avec l'Italie, ce qui sous-entend que lui-même, pour être Italo-brésilien, a un contact moins direct ; or, peut-être ces Italiens connaissent-ils davantage la politique italienne et ses rouages pour avoir vécu en Italie, voyagent-ils plus souvent en Italie où ils observent *in vivo* ce qui s'y passe, et peut-être ont-ils eux-mêmes plus de contacts en Italie capables de les informer de la situation ; mais s'ils vivent à Curitiba, ils sont en fait tout aussi distants de la réalité italienne que F. De Biasio, et ils apportent un prisme supplémentaire à la vision que ce dernier peut se former de l'Italie et des enjeux politiques des élections. Les prismes, filtres et écrans se multiplient et se superposent même dans certains cas où les intermédiaires sont plus nombreux entre la réalité et l'électeur : A. Cirillo (E47) par exemple, discute avec ses frères, qui eux-mêmes recueillent les opinions des Italiens qui vivent à São Paulo, qui eux-mêmes probablement s'informent aussi auprès de leurs contacts en Italie : « d'ailleurs, ils ont des amis vraiment italiens, là-bas. Alors on est influencés par eux, et on vote ». En employant lui-même le participe passé

adjectivé « influencés », A. Cirillo montre qu'il est conscient de ne pas voter avec un total libre-arbitre.

Sans passer par ces intermédiaires, certains Italo-descendants contactent directement les amis et parents qu'ils connaissent en Italie pour leur demander leur opinion et des conseils en la matière : « comme on a des parents là-bas, on leur demande, pas parce qu'on ne sait pas, mais parce qu'on n'a pas /// oui, on connaît, tout ce qui concerne Berlusconi, tout ça on l'entend à la télé. Mais, comme ça, précisément, au moment de voter et de choisir, on le fait en se basant sur l'orientation que les gens de là-bas nous donnent ». À la différence de F. De Biasio, pour qui l'opinion des amis italiens n'était qu'un complément d'information, au même titre que les journaux et autres *media*, A. et C. Benedini « se basent » sur les conseils que leur donnent leurs parents d'Italie pour choisir leur candidat. « Demander », « orientation » : ce vocabulaire révèle une difficulté à « choisir » et prendre une décision, qui pousse certaines personnes à chercher l'aide de ceux qui, selon elles, « savent plus » et sauront les guider. « Mais alors, ça influence », comme le remarque G. Rizzo Schiavoni (E49), questionnant (ce que ne faisait pas A. Cirillo plus haut) la valeur éthique de ce comportement passif, qui laisse peu de marge au libre-arbitre individuel et à l'expression d'un vote réfléchi et personnel, ouvrant la voie à toutes sortes de dérives : par exemple, un mari votant pour sa femme, un père pour sa fille, un frère pour ses sœurs (ou vice-versa), comme d'aucuns nous l'ont confié, à l'instar de S. Baravelli (E43) :

je laisse mon père voter pour moi ! [rire] Alors, je lui demande, qui est-ce qui /// parce que mon père est bien attaché à la politique, il est bien... il comprend pas mal, et il aime suivre, alors : « Papa, pour qui il faut voter ? » [...] Alors je demandais comme ça à mon père, ou à ma grand-mère, qui habite là-bas, à mes oncles, pour voir pour qui je devais voter. Mais je les laisse décider, tu sais, je ne choisis pas, en politique.

Cette attitude est en l'occurrence favorisée par le vote par correspondance, propice également à des pratiques douteuses de corruption, comme l'ont révélé plusieurs scandales de soupçons de fraude électorale, en particulier en Amérique Latine⁶⁴⁹. En tous cas, le verbe « laisser » à deux reprises, le verbe « choisir » en négation, le rire de S. Baravelli, révèlent une forme d'insouciance face au vote qui entre en contraste avec l'intérêt de son père pour la politique. Ce dernier semble revêtir ainsi le rôle du patriarche guidant la famille et exerçant son autorité comme un pouvoir d'influence, agissant ainsi de manière active.

⁶⁴⁹ Le Parquet de Rome a ainsi ouvert une enquête impliquant Juan Esteban Caselli, sénateur Pdl élu en 2008 dans la circonscription « America Meridionale » avec 48 000 votes entachés de soupçons de fraude par des milliers de bulletins d'origine douteuse, tous de la même main (source : <http://espresso.repubblica.it/dettaglio/ma-chi-e-esteban-caselli/2173921> [consulté le 22 juillet 2013]).

ii. Active

De la même manière que le père de S. Baravelli, qui « est bien attaché à la politique », « comprend pas mal, aime suivre » les campagnes et se trouve en mesure de renseigner et conseiller ses proches, en l'occurrence sa fille, E. Zulio (E40), de son propre aveu, « fait la tête des autres » chez lui : notre traduction de l'expression portugaise est ici volontairement littérale, car elle révèle la manière dont cet Italo-descendant, tel un Pygmalion, influence son entourage et façonne son opinion. Le verbe d'action, et même de création « faire », évoque le travail du sculpteur, et la « tête », siège de l'intellect, de la réflexion, devient ici un simple matériau flexible, comme l'argile du potier, et non plus le lieu du libre-arbitre. Face aux attitudes passives décrites plus haut se dessinent alors des personnages actifs, qui non seulement sont impliqués dans l'exercice de leur droit de vote, mais se mobilisent pour convaincre les autres, quitte, même, à prendre leur place :

Toutes [les élections]. Jusqu'à maintenant, je n'ai manqué aucune [élection]. [...] Par la télévision, je vois, de centre-gauche, ou... droite, ou... Moi /// mais moi je suis plus pour les conservateurs. C'est clair ? Mais moi je... choisis mon candidat et... je fais la tête des autres chez moi.⁶⁵⁰ Oui, parce que mes filles ne regardent pas, alors je dis : « oh, celui-là est comme ça, c'est la ligne dure, etc, celui-là, allons là dans ce parti, ce parti est meilleur ».

Les adjectifs « toutes » et « aucune » prouvent l'implication d'E. Zulio, qui « ne manque » jamais à son devoir et saisit toutes les opportunités de participer à la vie politique italienne. À la différence des Italo-descendants dont nous avons cité les témoignages *supra*, il se forme lui-même sa propre opinion, de manière autonome, sans demander l'aide ni les conseils de personne ; il n'en est pas moins, malgré cela, influencé lui aussi, dans la mesure où il choisit son candidat en fonction de ce qu'il apprend « par la télévision », sans recouper les informations transmises par ce *media* – dont on sait qu'il n'est pas dénué de conflits d'intérêts, en particulier en Italie où Silvio Berlusconi, « patron de la Fininvest, holding qui contrôle l'un des plus grands conglomerats de communication multimédias d'Europe et qui exerce un monopole presque total sur la télévision privée italienne »⁶⁵¹, était propriétaire de chaînes de télévision et groupes de presse tandis qu'il était Premier Ministre. Il est intéressant de ce point de vue de remarquer qu'E. Zulio est « plus pour les conservateurs », corroborant ainsi l'opinion du gouvernement Berlusconi, à l'origine de la loi dite Tremaglia sur le *voto*

⁶⁵⁰ En portugais : « faço a cabeça dos outros em casa ».

⁶⁵¹ Eduardo Giordano Luchini, « L'empire Berlusconi transformé en machine de propagande », *Le Monde Diplomatique* [en ligne], mars 1994, disponible sur : http://www.monde-diplomatique.fr/1994/03/GIORDANO_LUCHINI/7092 [consulté le 22 juillet 2013].

all'estero, selon laquelle les *italiani all'estero* voteraient davantage pour les partis de droite conservateurs – d'autant plus si, comme dans ce cas, un électeur en influence d'autres en ce sens. Il nous semble également intéressant de remarquer qu'E. Zulio conseille ses filles, de la même manière que S. Baravelli demande conseil à son père : deux figures paternelles incarnant l'autorité (dans le sens latin d'*auctoritas*) sur leur progéniture féminine, en raison, peut-être (mais ce n'est qu'une hypothèse), d'un machisme diffus et persistant en Amérique Latine et en particulier dans les familles d'origine italienne, qui attribue aux hommes le pouvoir de décision.

Par ailleurs, E. Zulio, personnage charismatique s'il en est, qui *volens nolens* fait figure de *leader* de la communauté italo-descendante du *bairro* de Santa Felicidade à Curitiba, pourrait mettre à profit cette position privilégiée pour influencer également les autres membres de cette communauté, et se faire le chantre du parti, le porte-parole du candidat qu'il a choisi, à l'instar de certains notables jadis, comme l'explique F. Devoto⁶⁵² ; mais s'il « fait la tête des autres », c'est, semble-t-il, uniquement « chez [lui] », auprès de son entourage proche, et pas au delà de ce cercle d'intimes. Enfin, son engagement politique se trouve limité également aux seules urnes (ou plutôt, dans le cas du *voto all'estero* par correspondance, aux seules enveloppes) et, s'il ne rate aucune élection, il n'appartient pas non plus à un parti pour lequel il milite activement. Aucun de nos informants ne nous a en l'occurrence confié être politiquement engagé dans un quelconque parti italien. Néanmoins, pour quelques uns d'entre eux, le vote est une manière citoyenne de participer à la *res publica* italienne.

iii. Citoyenne

Comme nous l'avions vu en deuxième partie, les Italo-descendants voient bien souvent les avantages et bénéfices qu'ils ont à tirer de la *cittadinanza*, qui « donne plus de droits » (Q46) ; mais sont-ils tout aussi conscients des devoirs qu'elle implique ? C'est là toute l'ambivalence du *voto all'estero* qui, n'étant pas obligatoire (à la différence du vote brésilien par exemple), est à la fois un droit, et un devoir du citoyen italien, comme l'explique S. Losacco (E59) :

Je crois que... si je devenais citoyenne italienne, et que je voulais habiter un peu plus de trois mois [en Italie], je me considérerais peut-être dans le devoir de voter dans la mesure où je ferais partie de ce pays. Pour ça je crois que je devrais même m'informer

⁶⁵² F. Devoto, *La partecipazione politica in America Latina, op. cit.*

un peu mieux parce que ce n'est pas que je sache tout ça. [...] Mais je crois que... je me sentirais dans l'obligation de faire partie, du vote dans la mesure où... je veux faire partie, je veux être citoyenne d'un autre pays, je crois que, moi du moins, j'aimerais faire partie de cette... /// je voterais, aussi.

Ce témoignage aussi est traversé par une ambivalence entre ce qui relève de la volonté individuelle et spontanée (exprimée à plusieurs reprises par le verbe « je veux »), et du « devoir » (évoqué à la fois au moyen d'un substantif et d'un verbe), voire de l'« obligation » qui, dans ce cas, ne serait pas formelle et légale, mais bien morale. Le vote apparaît ainsi comme la concrétisation et l'expression d'une « appartenance » particulièrement importante (à en croire la répétition de la locution verbale « faire partie »), et d'une identité, puisque l'adjectif « citoyenne » (précisé par « italienne ») est attribut du sujet suite à un verbe d'identité fort – en portugais, le verbe « *ser* » qui, comme on l'a déjà expliqué plus haut (voir p. 354-355), exprime l'identité intrinsèque et permanente. Le vote apparaît ainsi non seulement comme la conséquence du fait de « devenir citoy[en] itali[en] », mais aussi comme la cause, comme un instrument qui donne sens à la *cittadinanza*, comme l'explique R. Conosciuto (E19) :

R. Conosciuto – Et maintenant que je suis un peu plus grande j'essaye de participer, de m'informer un peu sur qui gouverne, ce qui se passe là-bas, et de voter.

M. Fusaro – Alors, te semble-t-il que le fait d'avoir une double *cittadinanza* a changé quelque chose dans ta relation à l'Italie ?

R. Conosciuto – Oui. Oui, parce que d'une certaine manière /// parce que tu participes. Tu participes, ce n'est pas seulement une donnée anecdotique de « oui, je suis d'Italie », n'est-ce pas ? Tu participes, à ce qu'est être citoyen. Peut-être qu'avec moins d'intensité, fréquence, qu'une personne qui vit en Italie, mais, tu participes beaucoup plus. [...] Internet est l'instrument qui nous a permis de nous rapprocher de tout ça.

« Participer » (aux élections, au vote) est ainsi clairement énoncé comme synonyme de « faire partie », verbe à la fois actif et inclusif : c'est en participant que l'on devient citoyen, et italien, parce que la *cittadinanza*, grâce au vote, « [renforce le lien] social, politique » (Q112) avec l'Italie, au point que, comme R. Conosciuto, l'un des Italo-descendants interrogés (Q51) a expliqué cela par le fait d'« être un citoyen » (ici aussi, en employant en espagnol le verbe « *ser* »).

R. Conosciuto insiste par ailleurs sur le rôle d'Internet dans la formation de cette citoyenneté et de ce sentiment d'appartenance, comme « instrument » propice au rapprochement culturel, social et politique : nous avons ainsi montré, dans notre précédente

étude⁶⁵³, comment les forums électroniques étaient devenus une forme moderne des agoras antiques, propices à l'échange d'opinions et au débat citoyen, et comment les nouvelles technologies avaient bouleversé, pour les Italo-brésiliens, la manière de vivre leur citoyenneté et leur italianité. Grâce à la *cittadinanza*, ils peuvent se sentir pleinement citoyens, appartenant à la communauté des Italiens : la *cittadinanza* est donc non seulement un outil d'éducation civique et politique, mais aussi sociale et identitaire, puisqu'il permet l'expression d'appartenances et d'identifications à un groupe, celui des Italiens, et un rapprochement avec la culture italienne. Mais la *cittadinanza* fait-elle vraiment d'un Italo-descendant un citoyen en le rapprochant de la culture italienne, ou ne serait-ce pas plutôt, comme le suggère T. Setti (E41), le contraire, à savoir que le rapprochement de la culture susciterait l'intérêt pour l'Italie et l'envie d'être citoyen ? La *cittadinanza* a-t-elle réellement réussi à forger cette communauté nationale italienne forte, augurée par les élites dirigeantes italiennes ?

⁶⁵³ Voir : M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

Chapitre 17

Quels Italiens ?

Comme nous l'avons vu en première partie, de la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'à nos jours les élites dirigeantes italiennes virent dans la *cittadinanza* un instrument propice à « faire les Italiens » au-delà des frontières, en dépassant les clivages régionalistes, et en unissant par des liens forts une population et une « diaspora » pour ne former plus qu'une seule et grande nation, soudée par un sens d'appartenance commun à tous les Italiens. Dans les témoignages émerge parfois de manière claire et forte ce sentiment des Italo-descendants d'être pleinement Italiens ; mais, tout aussi fréquemment, voire plus souvent, ils expriment leur attachement à leur pays et à leur culture sud-américains, se définissant avant tout comme Argentins, ou Brésiliens. En réalité, il est difficile, même pour eux, de réduire leur identité à une donnée univoque et uniforme : héritiers d'une histoire de migrations, nés dans une terre de métissage, ils présentent des identités doubles, multiples, hybrides – en somme, complexes.

17.1. Une identité italienne

L'objectif des dirigeants italiens semble avoir été atteint dans certains cas où les Italo-descendants que nous avons rencontrés ont exprimé une identité italienne forte, soudée par des liens affectifs solides avec l'Italie et sa culture, qui leur donne un sentiment d'appartenance à ce pays et à sa population.

i. Liens

Quand on a demandé aux Italo-descendants de notre étude si le fait de posséder la *cittadinanza* italienne renforçait (ou renforcerait s'ils ne la possédaient pas) leur lien avec l'Italie, une large majorité d'entre eux (70,5%) a répondu affirmativement :

Tableau 17. Impact de la *cittadinanza* sur l'intensité du lien avec l'Italie

	Le fait de posséder la <i>cittadinanza</i> italienne...			
 renforce(ra)it mon lien avec l'Italie	... ne change(ra)it rien à mon lien avec l'Italie	Sans réponse	Total
Total des Italo-descendants (%)	98 (70,5%)	40 (28,8%)	1 (0,7%)	139 (100%)
ID ne possédant pas la <i>cittadinanza</i> italienne (%)	44 (68,8%)	19 (29,7%)	1 (1,6%)	64 (100%)
ID possédant la <i>cittadinanza</i> italienne (%)	54 (72,0%)	21 (28,0%)	0 (0%)	75 (100%)

Source : Enquête de terrain réalisée au en Argentine et au Brésil entre mars et mai 2012, sur un échantillon aléatoire de 139 Italo-descendants.

Quand on a pu leur demander plus précisément comment et pourquoi la *cittadinanza* renforcerait leur lien avec l'Italie, certains informants ont répondu : « on aurait de plus grands contacts » (Q28), « ça m'obligerait à chercher un lien » (Q53). La *cittadinanza* agirait alors tel un stimulus pour motiver (voire « obliger ») les Italo-descendants à activer ou ré-activer un lien pré-existant avec l'Italie : « c'était toujours très latent, euh... les racines, dans ma famille » (E25). La famille est en effet, comme on l'a vu en troisième partie, une véritable institution vouée à sauvegarder ces liens culturels transmis comme une part de l'héritage d'une génération à l'autre. L'identité italienne est donc, selon I. Cirillo, un bien qui se transmet, une « part » de l'héritage qu'il a reçu et que lui-même, à son tour, s'engage à « apprendre et passer vers l'avant », se posant, dans ce discours, à la fois comme conservateur et relais de la culture italienne au sein de sa famille, mais aussi envers un public indéfini auprès duquel il va se charger de défendre et d'« exalter l'Italie », jouant ainsi un véritable rôle de « paladino d'italianità »⁶⁵⁴, tel un preux chevalier accourant au secours de sa dame bien-aimée – prouesse et exploit qui peut en impressionner certains, surpris de découvrir parmi les Italo-descendants des « fanatiques » (E59) plus royalistes que le roi, plus italiens que les Italiens eux-mêmes :

la famille de... d'une de mes amies, qui était [en Italie], a dit, qu'ils avaient été impressionnés par tout ce qu'on avait réussi à maintenir d'héritage culturel de cette italianité ; et le père, dans son église, a dit ça, il a dit comme ça : « Les gens ici, parfois n'ont pas un aussi grand sentiment d'italianité qu'eux ». Alors... je crois que c'est une forme de lien, vraiment. (E42)

⁶⁵⁴ V. Blengino, *Oltre l'oceano. Un progetto di identità: gli immigranti italiani in Argentina (1837-1930)*, op. cit., p. 107.

Dans ce dernier témoignage, l'italianité, protéiforme, apparaît à la fois comme un « héritage culturel », comme un « sentiment » et comme un « lien » ; ces notions se confondent en effet souvent : « mes sentiments sont... forts envers l'Italie, en Italie j'ai plus de famille, je suis très enraciné à eux » (E25). Le participe passé « enraciné », employé comme attribut et renforcé par l'adverbe « très » qui le précède, n'est peut-être pas utilisé ici à bon escient d'un point de vue syntaxique, mais d'un point de vue sémantique il est intéressant, dans la mesure où nous avons déjà constaté en troisième partie que la question des « racines », véhiculant toute une symbolique généalogique, est particulièrement importante dans la définition de l'origine, et donc de l'identité ; mais aussi parce que la racine est ce qui fait le « lien » entre la terre et la plante, permettant à la sève de circuler et de nourrir le végétal, de le faire croître et se développer. À travers cette métaphore, qui met en parallèle des « sentiments forts » et un enracinement tout aussi fort, il apparaît que l'italianité se nourrit de ces liens et de ces sentiments qui rattachent l'Italo-descendant qu'est G. Sposato (E25) à l'Italie, et qui en deviennent même, pour J. Castrano (E20), une valeur liée au fait d'être Italien : « La passion que je sens que je mets dans les choses, je crois que ça a à voir avec mes origines. [...] cette question passionnée de vivre, de faire les choses, de choisir /// questions qui ont à voir avec l'émotion... ça a beaucoup à voir me semble-t-il avec ce lien ». Les origines italiennes, le lien avec l'Italie serait donc lui-même générateur d'émotions, et l'italianité synonyme de « passion », d'une attitude « passionnée », comme l'incarne S. Baravelli (E43) :

les gens disent que je ne suis passionnée que par l'Italie. Si ça ne tenait qu'à moi, j'irais vingt fois par an là-bas ! Tu sais, j'aime la nourriture, j'aime la culture, j'aime la musique, j'aime les films, j'aime la littérature, tout [...] quand je suis allée habiter en Italie, je ne me suis pas sentie comme une étrangère, tu vois ? Je me sentais italienne, là-bas. [...] je... j'étais de la maison, comme ça, j'arrivais... à vivre avec les Italiens et à savoir de quoi ils parlaient, connaître les chansons qu'ils écoutaient, connaître l'histoire parce que j'ai toujours eu cela très fort chez moi. [...] Alors, j'ai... j'ai un lien très fort, comme ça. [...] Parce que c'est ma passion.

La « passion » de S. Baravelli se dégage de son discours, à travers la répétition du verbe « aimer » qui scande la deuxième phrase, l'hyperbole « vingt fois », la tonalité exclamative. En outre, ce « lien très fort » pourrait également prendre la teinte d'une « liaison » amoureuse si l'on traduisait, comme l'adjectif portugais, riche en nuances, le permet, « *apaixonada* » par « amoureuse » au lieu de « passionnée » (nous avons choisi ce dernier adjectif en écho au substantif « passion » employé plus loin). Cette liaison est par ailleurs exclusive, comme l'indique la restriction « ne... que » dans la première phrase. L'italianité des Italo-descendants se présente comme un lien affectif, sentimental, et touche au domaine de l'émotion et du ressenti, comme le révèle le verbe « sentir », qui sert à marquer l'opposition entre

« étrangère » et « italienne » : parce qu'elle a hérité de sa famille et entretenu en elle ce lien très fort, cet enthousiasme, cette « passion » pour tout ce qui est italien, S. Baravelli a été en mesure, lorsqu'elle résidait en Italie, de s'intégrer complètement aux Italiens, de montrer, par des signes culturels, qu'elle partageait les mêmes conversations, les mêmes références (musicales et autres), la même « histoire », démontrant ainsi appartenir au même groupe et « être de la maison » : l'usage ici d'une forme de complément du nom marque l'appartenance de l'individu à un ensemble qui le dépasse et le comprend ; et l'emploi du substantif « maison » sous-entend combien la culture italienne est pour S. Baravelli « familière » (dans le double sens : qui lui vient de sa famille, mais aussi à laquelle elle est habituée) et corrobore la métaphore de certains théoriciens de la nation italienne qui dépeignent cette dernière comme une grande « famille ». De la même manière, O. Crea (E24) affirme : « quand je suis en Italie, je me sens chez moi, définitivement » ; l'adverbe « définitivement » donne à cette assertion un ton péremptoire et catégorique qui ne laisse planer aucun doute sur le sentiment d'appartenance suggéré, en espagnol, par le possessif (« *en mi casa* »). Les Italo-descendants peuvent donc se sentir pleinement Italiens non seulement parce qu'ils sont fortement liés (par des liens affectifs hérités, réactivés, et alimentés, parfois par le fait de posséder la *cittadinanza*) à l'Italie et aux Italiens, mais aussi parce qu'ils « en sont », parce qu'ils font partie de ce groupe et qu'ils ont participé et participent encore de sa constitution et de sa cohésion.

ii. Appartenance

Dans le lien affectif qui l'unit à l'Italie, R. Mancinelli (E22) inclut en effet un sentiment d'appartenance qu'elle valorise, bien qu'elle le présente comme irrationnel : « Ce que j'aime le plus, bien qu'en réalité je n'aie pas d'explication rationnelle pour ça, ce que j'aime le plus, c'est que, dans mes relations avec mes amis et mes parents, je peux réaffirmer que je suis des leurs, [-] que je suis des leurs, je peux le réaffirmer et ça... ça me plaît ». Usant du lexique affectif (« aimer », renforcé par le superlatif ; « plaire »), R. Mancinelli installe définitivement cette « explication » dans le champ de l'émotionnel, opposé sous-entendu du « rationnel ». Elle est justement en train de « réaffirmer » ce sentiment d'appartenance, puisqu'elle répète deux fois ce verbe, ainsi que « ce que j'aime le plus » (sentiment affectif) et « que je suis des leurs » (appartenance) : cette dernière proposition, placée au centre d'une sorte de chiasme involontaire, insiste sur l'importance de cette appartenance, d'autant plus qu'elle est exprimée au moyen du verbe « *ser* » (voir *supra*) et que la préposition « de » aussitôt accolée au verbe marque à la fois, de manière ambivalente, l'origine et la possession.

Ce qui importe donc à R. Mancinelli, c'est de montrer qu'elle fait partie d'un groupe, celui de ses amis et de ses parents et, à travers eux, celui des Italiens ; et cela semble représenter pour elle à la fois la récompense et la motivation pour entretenir des relations et maintenir un lien avec l'Italie, comme l'ont expliqué également d'autres Italo-descendants pour qui posséder la *cittadinanza* renforcerait, selon eux, leur lien avec l'Italie, dans la mesure où cela signifierait de leur part « plus d'engagement » (Q54) : « Je m'impliquerais plus dans la culture, la société » (Q58), « J'essayerais de faire partie de ce monde, de ce milieu » (Q136). De nouveau, le verbe « essayer » et le mode conditionnel montre qu'il s'agit davantage de vellétés, mais l'investissement transparait dans les verbes « s'impliquer » et « faire partie ». Les élites dirigeantes italiennes songeaient en effet qu'en attribuant aux *italiani all'estero* la même *cittadinanza* qu'aux Italiens de la Péninsule, comme symbole d'une même culture, elles encourageraient la création d'un sentiment national et identitaire fort, partagé par tous les Italiens, *urbi et orbi* : dépassant les querelles internes, qu'elles soient régionales, provinciales, communales, etc., de l'*Italia dei cento campanili*, une identité italienne commune devait naître. Certains témoignages montrent que cet objectif de « l'italianizzazione all'estero » a pu être atteint, et peut-être même mieux, du fait de l'émigration, à l'étranger qu'en Italie :

con la Conferenza dell'emigrazione, con la prima Conferenza che siamo andati a Roma, io ho fatto un comitato [xxx], ho speso quattrocento ore di riunioni per capire che siamo tutti italiani. Cosa significa le divisioni interne, queste spintarelle? E ho fatto un comitato, abbiamo fatto un programma, siamo andati con cinque programmi, abbiamo stabilito « tu fai questo tema, questo tema e questo tema », perché normalmente si andava a Roma a litigare fra di noi. [...]. Questi sono andati con dei progetti, non con delle [cherchant ses mots] beghe interne. [...] Viene la prima Conferenza sull'emigrazione, e allora si comincia a prendere coscienza che c'è una realtà italiana all'estero. (E14)

une chose que j'ai découverte, c'est qu'il existe une différenciation entre italien et trentin [...] Parce qu'en réalité pour eux, on n'est pas italiens, on est trentins, n'est-ce pas ? Et pour nous, l'Italien c'est /// peu importe d'où il est, tout le monde est italien, j'imagine à cause de l'immigration. (E42)

je me rappelle que mon père racontait, qu'il y avait une histoire de... une histoire de dispute entre les régions n'est-ce pas ?, comme ça, qu'ils se sont mariés, mais ces régions étaient un peu... conflictuelles, n'est-ce pas ?, en Italie. [...] Et alors, il y avait des plaisanteries, dans la famille, ensuite ; c'est logique qu'ici au Brésil, je crois que ça s'est terminé parce que les Italiens avaient besoin de rester ensemble, n'est-ce pas ? Je crois que c'est quand c'est arrivé ici. (E50)

hors d'Italie, les Italiens sont italiens. On ne dit pas que je suis du nord, je suis du sud, cette division n'existe pas hors d'Italie. (E18)

Dans ces quatre témoignages, on retrouve le lexique du conflit (« divisioni interne », « spintarelle », « litigare », « beghe interne », « dispute », « conflictuelles », « division ») qui caractérise l'identité italienne en Italie, en particulier les relations entre les Italiens des différentes « régions », marquées par une « différenciation » (« italien » / « trentin », « du nord » / « du sud ») qui met l'accent justement sur la provenance régionale. Cette image d'une Italie morcelée s'oppose à la vision unitaire (et peut-être aussi irénique ?) d'une identité italienne compacte, uniforme, renforcée par les adjectifs « tous » et la tautologie : « siamo tutti italiani », « tout le monde est italien », « les Italiens sont italiens ». Mais si cette cohésion semble « logique », elle n'a pas forcément été toujours évidente, à en croire le champ sémantique de la « découverte » (« capire », « prendere coscienza ») : peut-être cette union italienne n'existe-t-elle finalement qu'à partir du moment où on la perçoit comme telle, en changeant de regard sur la situation, en comparant la « realtà italiana all'estero » et en Italie. Car ce qui se dégage également de ces témoignages, c'est que cette division semble persister en Italie, tandis qu'elle aurait été résolue ailleurs (« hors d'Italie », « ici au Brésil », « pour nous ») où les émigrés seraient devenus plus italiens que les Italiens eux-mêmes, encore engoncés dans leurs « beghe interne » : l'émigration, et surtout l'immigration, ayant exigé des expatriés de grands efforts, aurait en même temps favorisé une grande solidarité et le « besoin de rester ensemble » pour affronter les difficultés. C'est donc, comme G. Seyferth le souligne, à l'étranger qu'ils se seraient reconnus comme Italiens, face à l'Autre argentin ou brésilien, miroir d'une diversité jusqu'alors méconnue :

un fait qui attire l'attention dans les trois cas [allemand, polonais et italien] : l'élaboration des identités ethniques est marquée, de façon presque absolue, par des valeurs nationales, quand les identités régionales sont fortes en Allemagne et en Italie, et la Pologne n'existait pas comme entité politique dans la période où il y eut une immigration de Polonais au Brésil. [...] Les différences régionales disparaissent pratiquement dans le contexte où tous passent à la condition de colons étrangers au Brésil, même si certains dialectes et coutumes régionaux peuvent avoir prévalu dans quelques noyaux coloniaux.⁶⁵⁵

Mais s'ils constatent l'existence de cette « realtà italiana all'estero », les témoignages précédents parlent à partir d'un présent de vérité générale, de l'ordre de l'abstraction, en utilisant le pluriel (« les Italiens ») sans évoquer leur propre singularité : en tant qu'individus, se reconnaissent-ils, s'identifient-ils comme Italiens ? Et le fait de posséder la *cittadinanza* italienne peut-il avoir eu quelque influence sur cette identification ?

⁶⁵⁵ G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », *op. cit.*, p. 65.

iii. Identification

Pour L. Varriale (E58), la *cittadinanza* a assurément contribué à la formation de sa culture et de son identité italiennes, mais de manière indirecte : comme nous l'avions montré dans nos précédentes études⁶⁵⁶, la *cittadinanza* italienne peut-être l'occasion d'un (r)éveil de conscience d'une italianité latente ou inexistante, qui se construit au fur et à mesure des démarches administratives, de l'élaboration du projet migratoire vers l'Italie, ou du séjour dans la Péninsule, au sein de la société italienne. Pour L. Varriale, elle n'a pas été l'élément déclencheur, mais le sésame qui lui a permis de séjourner en Italie, et donc, au contact de la culture italienne, de « s'italianiser » en adoptant us et coutumes, « habitudes » et « goûts », ainsi qu'un « intérêt » qu'il n'aurait peut-être pas autrement. Ce séjour lui a également permis de construire une « relation » apparemment durable avec l'Italie, qui vient prolonger la « racine », héritée de sa famille, qui le liait déjà à son pays d'origine. L'italianité apparaît alors comme une entité en évolution, en construction, qui se nourrit d'influences extérieures et contextuelles, et fait l'objet de réappropriations individuelles en fonction des parcours de vie de chacun. Elle se définit aussi en réaction à une altérité, en marquant une différence qui s'exprime parfois à travers des éléments apparemment triviaux, mais en réalité chargés de significations, tels que la nourriture, comme nous l'avions montré dans notre quatrième partie :

je suis beaucoup plus Italien que Brésilien. Parfois, ça engendre quelques conflits [interruption : coupure caméra] Je crois que j'ai des habitudes plus, bien plus italiennes que brésiliennes. Parfois, pour vivre avec quelqu'un, ça peut engendrer un peu de... de conflit comme ça. [...] par exemple, par rapport à la nourriture, à la gastronomie, à la cuisine enfin, une chose de ne pas apprécier tellement les choses brésiliennes [...] Je suis né ici, mais je n'ai pas été élevé comme ça. Par exemple je ne mange pas *arroz e feijão*, ils trouvent ça absurde, n'est-ce pas ? C'est ça qui complique les choses pour nous.

Les deux comparatifs, renforcés par les adverbes « beaucoup » et « bien », illustrent le déséquilibre que L. Varriale établit entre les deux pôles, italien et brésilien, de son identité d'Italo-descendant, préférant faire pencher la balance du côté italien au détriment du côté brésilien – ce qui, comme toute situation de déséquilibre, est aussi synonyme de disharmonie, et le substantif « conflit », à deux reprises (dont une fois au pluriel), et le verbe « compliquer », révèlent à quel point les relations de L. Varriale avec le reste de la population

⁶⁵⁶ Voir : M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit., et *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

brésilienne ne sont pas toujours des plus sereines : on ne sait s'il se trouve d'une certaine manière stigmatisé parce qu'il a des goûts différents (« ne pas apprécier tellement les choses brésiliennes », ne pas manger « *arroz e feijão* »), ou s'il revendique lui-même ces goûts différents pour se différencier. Le fait est qu'il établit une distinction nette entre son lieu de naissance (le Brésil), et la manière dont il a été élevé (à l'italienne) : il semble ainsi prôner – et nous paraphrasons ici de nouveau Simone de Beauvoir – que « l'on ne naît pas italien, on le devient »⁶⁵⁷ puisque l'idée d'éducation sous-entendue par le verbe « élever » suggère de nouveau que l'identité n'est pas fixe, établie définitivement, mais en évolution, et construite socialement. À l'inverse, Luigi Pallaro (E14) et G. Rizzo Schiavoni (E49) définissent leur italianité comme une condition *ad aeternam* : « Nel mondo anglofone /// anglofono, l'immigrante s'inquadra velocemente dentro di uno Stato organizzato. Nel mondo latino, [-] uno è capace di stare qua tutta una vita, come è il caso mio /// io non mi sono mai fatto argentino, io continuo ad essere italiano » (E14), « je crois que la patrie, on ne... on ne doit pas la renier. Je suis italienne, et italienne, s'ils m'acceptent comme italienne, je suis italienne jusqu'à la mort » (E49). Ces deux témoignages établissent ici une différence claire entre « farsi argentino » et « essere italiano », comme si l'un et l'autre étaient exclusifs, comme si devenir argentin ou brésilien signifiait « renier » son origine et son identité italienne – laquelle, résistante au contexte extérieur, persiste à travers le temps, et accompagne les individus « tutta una vita », « jusqu'à la mort ». L'italianité apparaît ici comme l'essence intrinsèque de l'individu, qui le définit « à l'intérieur », comme une « empreinte » (E20), une « marque » (E47) ; mais aussi, à l'extérieur, à travers le regard d'autrui :

Les gens me voient comme la petite Italienne ! [*rire*] Tu sais, « Ah, l'Italienne est arrivée ! », « Ah, tu vis en Italie ! », tu sais, genre, ils me voient comme ça. (E43)

Les gens regardent comme ça, et ils disent /// ils discutent cinq minutes, cette première impression, ils disent : « Tu es de l'Italie, n'est-ce pas ? » Tu as un point italien, alors... (E47)

Bon, j'ai... une petite amie américaine en ce moment, et ça fait un moment déjà, et elle me voit comme un Italien, par exemple, pas comme un Argentin. Beaucoup me... /// des amis m'appellent « *tano* », c'est une façon d'identifier les Italiens. Beaucoup de gens me voient comme Italien, avec des racines italiennes fortes, mes habitudes, [xxx], beaucoup me voient plus comme Italien que comme Argentin. [...] Je suis beaucoup plus identifié avec beaucoup de choses des Européens que des Argentins en général. (E24)

⁶⁵⁷ Sur le modèle de la célèbre phrase « on ne naît pas femme, on le devient », tirée de l'essai *Le deuxième sexe*, *op. cit.*, p. 285.

De ces trois témoignages, il ressort que l'identité est ici évoquée dans son aspect extérieur, comme une image, puisqu'elle est identifiée à travers le regard (comme le montrent les verbes « voir », « regarder », le substantif « impression ») de personnes tierces et souvent indéfinies (« les gens ») : il est intéressant de ce point de vue que la « petite amie » d'O. Crea soit américaine, car elle n'est donc ni Italienne ni Argentine et apparaît comme un tiers sans parti pris (on le présume) dans son jugement. L'identité italienne est par ailleurs indiquée comme une spécificité, un « point », désigné par un mot particulier (« *tano* »). On retrouve dans le dernier témoignage le même déséquilibre, illustré au moyen du comparatif, ici aussi renforcé par l'adverbe « beaucoup », entre l'identité italienne et l'identité argentine ; cette fois pourtant, ce n'est pas le ressenti intime de l'individu, mais l'image qu'il diffuse autour de lui et l'impression qu'en recueillent « les gens » et ses amis et qui provoque une identification ambivalente : le verbe « identifier » est en effet ici employé dans deux acceptions, celle de « reconnaître comme appartenant à une catégorie, à une classe, à une espèce »⁶⁵⁸ (« identifier les Italiens »), et celle de « considérer, déclarer identique, assimilable à quelqu'un/quelque chose d'autre »⁶⁵⁹ (« Je suis beaucoup plus identifié avec beaucoup de choses des Européens que des Argentins en général »). On le voit, l'identité italienne se définit et s'élabore à la fois à travers l'expression de liens affectifs, de sentiments d'appartenance à un groupe et d'identification, par ressemblance et reconnaissance du Même (les « choses des Européens »), mais aussi distinction et différenciation de l'Autre⁶⁶⁰ (les « choses des Argentins »). Mais le déséquilibre implique néanmoins, *volens nolens*, deux parties, deux pôles – même si l'un(e) l'emporte sur l'autre : pour S. Baravelli (E43), l'Italie, la culture italienne, « c'est une chose, une chose qui est très importante, parce que je la considère comme une part de qui je suis ». L'Italie est donc dans ce cas réellement constituante de l'identité de l'individu, mais en tant que « part », et non comme totalité. Car il existe chez les Italo-descendants un pôle tout aussi important et puissant, voire davantage, qui est celui des racines latino-américaines.

17.2. Argentins / Brésiliens

Bien qu'ils soient d'origine italienne, certains Italo-descendants revendiquent en effet davantage leur identité sud-américaine (argentine ou brésilienne), en vertu des liens qui les unissent au pays qui les a vus naître, grandir et vivre, entourés des êtres qui leur sont chers : opposé au « sang » italien (dont on a souligné l'importance symbolique en troisième partie)

⁶⁵⁸ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) [en ligne], disponible sur : <http://www.cnrtl.fr/definition/identifier> [consulté le 10 août 2012].

⁶⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁶⁰ Dans le sens latin d'*alter* plutôt que d'*ali[en]us*.

qui coule dans leurs veines, les Italo-descendants que nous avons rencontrés ont également insisté sur le « lieu » qui est le leur, auquel ils appartiennent, répliquant ainsi la primauté, en Argentine et au Brésil, du *ius soli* sur le *ius sanguinis* ; mais aussi, si l'on considère qu'en espagnol et en portugais, « *lugar* » peut se traduire par « place », ils indiquent le lieu où ils doivent être, parce c'est leur devoir, leur destin, ou tout simplement ce qui fait sens.

i. Lieu de naissance

De la même manière que certains Italo-descendants se définissent comme Italiens du fait des « racines » qui les relient à leur origine familiale italienne, d'autres emploient ce terme pour expliquer leur identité latino-américaine : « tu te sens déjà... Argentin, tu as déjà des racines ici. Et... tu as toujours été ici, tu y es né, tu y as grandi, tu y as eu tes enfants, et... les enfants ont déjà des enfants, et donc c'est déjà... un pays on on se sent /// je crois que tous se sentent Argentins, sentent... [...] Et nous sommes nés ici, nous avons commencé et nous terminerons ici ». Par le biais d'une structure parataxique, E. Vassallo (E27) établit ici une équivalence entre le fait de « se sentir Argentin » et « avoir des racines ici » : à l'inverse de l'adverbe « là-bas », qui désigne, comme on l'a vu en troisième partie, un ailleurs passé, distant, parfois même mythifié, « ici » est employé à plusieurs reprises, pour marquer les différentes étapes de la vie d'un homme (naître, grandir, avoir des enfants) et les inscrire dans le lieu présent, auquel l'individu, quel qu'il soit (comme le suggère l'adjectif substantivé « tous ») s'identifie. « Ici » ouvre et ferme un cycle (nous avons commencé et nous terminerons »), mais il le prolonge également, puisqu'à la vie d'un homme qui décède, succède celle de sa progéniture, qui elle aussi appartient à ce lieu : en évoquant ses enfants, puis les enfants de ses enfants, E. Vassallo porte son attention non plus sur son ascendance (italienne), mais sur sa descendance, non plus sur le passé, mais sur l'avenir ; il ne lui importe pas tant de s'inscrire dans une « lignée », mais de créer sa propre lignée, celle qui est née en Argentine, et qui, par conséquent, est « argentine ».

Peut-être est-ce alors en réaction à leur histoire familiale d'émigration, aux souffrances, déchirures et difficultés rencontrées par leurs ancêtres ayant dû quitter leur pays, que certains Italo-descendants insistent fortement sur leur attachement à leur lieu de naissance et, à l'instar de C. Beitel-Bonanno (E30), rejettent l'idée d'un nouveau « déracinement » :

de même que mes grands-parents sont venus de là-bas, nous [-] sommes nés ici, alors... D'ailleurs, bon, moi, quand j'étais jeune mariée, nous sommes allés vivre au sud pendant dix ans, et réellement j'ai vécu très fort ce qu'est le déracinement. [...] à

ce moment-là, bon, on était jeunes, et on l'a fait, ça a été super, mais il arrive un momento où... où on ne le veut plus, [où les racines sont ici] Bien sûr ! Oui, et nous étions en Argentine, mais bon, ce n'était pas Córdoba, c'est-à-dire, peu importe, les racines sont là où l'on est né.

Malgré l'élément de comparaison (« de même que »), C. Beitel-Bonanno semble mettre en contraste l'expérience de ses grands-parents et celle de sa génération, à travers une série d'oppositions (« mes grands-parents » / « nous », « sont venus » / « sommes nés », « là-bas » / « ici ») qui lui permettent d'affirmer plus loin que « les racines sont là où l'on est né », et non pas là d'où vient notre famille. Cette insistance sur le lieu de naissance est une manière, non pas de faire complètement *tabula rasa* du passé des ancêtres, mais de recentrer sur le temps et le lieu du présent et de l'individu, qui s'affranchit de sa lignée pour s'affirmer dans son individualité :

moi, en ce moment j'essaye aussi de valoriser les choses de mon lieu [*insistant sur le possessif*], de ma terre, de ma ville, de ma situation, les gens avec qui je vis et leur histoire, c'est-à-dire que moi, personnellement, j'ai une ascendance américaine, de mon lieu, de la terre où je suis née. (E21)

En mettant le pronom personnel « moi » en incise, en employant l'adverbe « personnellement », également mis en relief en incise, en utilisant les possessifs « mon » (accentué par la prononciation) et « ma » pour qualifier le « lieu » qu'elle évoque, A. Negri (E21) insiste ici sur son individualité. Le fait de revendiquer une ascendance « américaine » est d'autant plus symbolique qu'elle n'a pas elle-même d'ancêtres *indígenas*, mais tous européens (italiens du côté maternel, anglais du côté paternel) et que, d'une certaine manière, elle s'invente une généalogie américaine pour mieux s'inscrire dans la terre, dans la ville, où elle est née. Car cette terre, dans le témoignage précédent de C. Beitel-Bonanno, n'est pas seulement l'Argentine, mais la province, ou la « ville », de Córdoba, puisque même le fait de partir vivre « au sud » (en Patagonie) a été vécu comme un « déracinement » : il n'est donc plus question pour elle de repartir, où que ce soit, même en Italie. De la même manière, G. Rizzo Schiavoni (E49), interrogée sur son désir éventuel de retourner vivre en Italie, répond négativement : « Envie de retourner vivre là-bas ? Non. Non, parce que... mes racines sont ici ». Ce « non », lapidaire, exprimé sans être précédé d'une pause quelconque, semble catégorique. Il est renforcé ensuite car répété puis suivi d'une explication causale qui établit, comme dans les témoignages précédents, une équivalence entre le substantif « racines » (précédé de l'adjectif possessif « mes ») et l'adverbe « ici ». Pourtant, G. Rizzo Schiavoni n'est pas née au Brésil, mais en Italie ; mais ces « racines » sont pour elle celles

qu'elle a construites autour d'elle depuis son arrivée sur le continent américain, et qui la rattachent, comme d'autres Italo-descendants, à son lieu de vie.

ii. Lieu de vie

De la même manière que C. Beitel-Bonanno (E30) et G. Rizzo Schiavoni (E49) ne songent pas à vivre de nouveau l'expérience d'un « déracinement », parce qu'elles sont conscientes que leur « racines » sont, respectivement, à Córdoba et à São Roque, de même R. Conosciuto (E19) rejette *a priori* l'idée de quitter l'Argentine, pour l'Italie ou un quelconque autre pays, du fait de son attachement à son pays, manifesté par la répétition de l'adjectif « enracinée », renforcé par l'adverbe « très » :

en réalité je n'ai jamais pensé à étudier à l'étranger en général. Je suis très enracinée ici, moi. Euh... oui, disons, j'adorerais travailler pour l'Italie, par exemple, avoir un client, ce type de choses... mais moi personnellement je n'ai jamais considéré l'idée d'aller étudier hors [d'Argentine], mais ni en Italie ni n'importe où ailleurs. Je suis très enracinée ici, dans ce sens. J'aime beaucoup le pays.

Comme A. Negri (E21), R. Conosciuto insiste, au moyen du pronom personnel « moi » mis en incise et employé à plusieurs reprises et de l'adverbe « personnellement », sur la dimension subjective de son propos. Mais hormis M. Barbieri (E35), qui exprime une certaine « peur envers... envers quelque chose de nouveau », les Italo-descendants ayant comme elle rejeté l'idée d'aller vivre en Italie se sont eux aussi justifiés par l'attachement à leur pays : « je n'ai trouvé aucun endroit où j'aimerais habiter plus qu'ici, n'est-ce pas ? Et j'ai déjà vu deux villes, là, tant à Buenos Aires qu'à Londres, et, j'ai beaucoup aimé le temps que j'y suis restée, mais... mais j'ai plus aimé... rester ici, vraiment » (E41), « je suis consolidée ici et... disons, je suis bien, contente, disons, tout n'est pas fantastique, mais je suis bien » (E33). L'adverbe « bien », utilisé ici comme adjectif, l'adjectif « contente », le verbe « aimer », renforcé par le comparatif « plus » expriment une forme de satisfaction de ces informants envers la vie qu'ils mènent dans leur pays de résidence. L'adjectif « consolidée » dénote en outre l'idée d'une construction, qui pourrait se trouver fragilisée par un éventuel départ : « [La perspective d'aller vivre en Italie], je l'ai eue depuis toujours, mais maintenant non, maintenant ça y est, j'ai pris une base solide en Argentine, travail, j'ai une entreprise aussi, importante, [xxx] ma famille, mes enfants, un tas de choses ». De même que l'adjectif « consolidée », le substantif « base » appartient au champ lexical de la construction et désigne l'attache, l'ancrage qui retient O. Crea (E24) en Argentine : ce qu'il a fondé (pour continuer à

filer la métaphore architecturale), c'est-à-dire, son travail, son entreprise, sa famille, sa progéniture... en somme, sa vie et ce qui la constitue, ce qu'il possède et ce qui le définit, parce qu'il le partage avec ceux (sa famille, ses enfants) qui l'entourent, avec son « gruppo di riferimento », comme l'explique F. Devoto⁶⁶¹ :

è chiaro che i figli di italiani sono italiani per molti aspetti [...]; è però molto dubbio che la maggioranza di essi si senta italiano o anche solo italo-argentino. Quasi tutti si sentono pienamente argentini. Molte cose vengono trasmesse dalla prima alla seconda generazione, ma è difficile identificarle: abitudini alimentari, atteggiamenti, « familismi », abitudini? Sicuramente quello che non passa è il gruppo di riferimento. La seconda generazione è chiaramente una generazione che ha come gruppo di riferimento l'Argentina e non l'Italia.

Notons au passage l'emploi de « familismi », qui appartient au champ lexical de la famille, parmi les habitudes italiennes. La deuxième génération, et les suivantes, s'inscrit dans un « lieu » en ce qu'il est celui d'un « groupe » auquel elle est reliée par des contacts (professionnels, associatifs, amicaux, etc.) ainsi que par des valeurs et références communes.

iii. Lieu commun

L'attachement de certains Italo-descendants au pays qui les a vus naître, grandir, fonder une entreprise, une famille, etc., relève donc non seulement d'un sentiment d'appartenance à un lieu donné, mais aussi de possession, puisque ce lieu concentre tous leurs biens, et plus encore, tous les liens affectifs (souvenirs, « sentiments »...) qui les unissent à leur entourage proche : « on a tout ici, [-] toute la famille, tout ce qu'on a vécu on l'a ici » (E30), « moi je vis ici. Ça y est. Ça y est en Argentine, j'ai déjà tout ici. [...] Je veux mourir, en Argentine ; alors, pourquoi ? Parce qu'ils sont tous ici : les enfants sont ici » (E27), « De vivre en Italie ? Non. Non, parce que tout ce qu'on a en affections, en sentiments et en sang, c'est nos enfants » (E31). Comme G. Rizzo Schiavoni (E49) plus haut, F. Cavallero (E31) ne marque ici aucune hésitation pour rejeter l'idée d'aller vivre en Italie, ce qu'elle explique ensuite par la force de son lien, de caractère affectif : l'« ici » est dans ces trois témoignages associé à la présence des « enfants », vus à la fois comme « affections », « sentiments » et « sang », comme le prolongement d'une existence, et, ainsi que le suggère l'utilisation du verbe « avoir », comme un bien immatériel mais précieux. En Argentine se trouve l'ensemble des possessions de ces informantes, comme le révèle, de manière récurrente, le pronom

⁶⁶¹ F. Devoto, « Italiani in Argentina : ieri e oggi », in *Altreitalie*, n. 27, juillet-décembre 2003, p. 13-14.

indéfini « tout ». Et c'est ce patrimoine commun, partagé, dans le même « lieu », avec les membres de la famille et de la société argentine, qui contribuent à définir l'identité culturelle de ces individus : « Ça, c'est mon lieu, c'est ici que j'ai toutes mes choses, toute ma famille, que j'ai ma culture, parce que je continue à considérer que... que ma culture de base est une culture argentine ». Le lieu est donc non seulement synonyme de biens matériels (entreprise, maison, etc.) et de liens affectifs (souvenirs, sentiments, enfants, etc.), mais aussi de culture, construite, « consolidée » elle aussi dans cet environnement donné : l'on retrouve en effet ici le terme « base », et avec lui, sous-entendue, une métaphore architecturale qui fait écho aux témoignages précédents. La « culture argentine » d'O. Mancinelli (E23) apparaît ainsi comme un socle sur lequel pourraient éventuellement s'ajouter d'autres cultures. Ces dernières ne seraient pas incompatibles avec la culture argentine, mais elles ne feraient que s'ajouter à la « base solide », la fondation, le socle, qui sont avant tout argentins : « Je me sens Argentine ! Je me sens Argentine, mais, bien que je reconnaisse mes versants, qui sont trois, et je n'ai pas honte de le dire parce qu'il y a beaucoup d'Argentins qui ne veulent pas dire que [xxx], je me reconnais comme Argentine ». S. Gómez (E32) affirme ainsi de manière insistante, et exclamative, son identité argentine ; l'on pourrait interpréter le glissement, sans doute très involontaire, du verbe « sentir » à « se reconnaître » (ce dernier étant utilisé de manière réflexive), comme le passage d'un ressenti à une identification par effet de miroir, S. Gómez se reconnaissant comme argentine par comparaison à ses congénères – mais, à la différence de nombre d'entre eux, acceptant et assumant également sans « honte », les autres origines, qu'elle appelle « versants », de son identité. Son témoignage révèle ainsi qu'un attachement fort à son lieu de naissance et de vie peut cohabiter avec un sentiment d'appartenance multiple et complexe :

je suis argentine, je me sens argentine, totalement. [...] Aujourd'hui, je crois que nous avons déjà un autre regard, euh... d'une certaine manière plus latino-américain. Disons, du moins je crois qu'à partir de ma génération. Quelque chose comme moins européisante, alors d'une certaine manière... nous regardons plus vers l'Amérique Latine, on l'adore, moi j'adore l'Europe, avec toutes ses traditions, mais d'une certaine manière... nous sommes plus enracinés, je crois que... En un mot, nous sommes plus globalisés, mais nous sommes plus enracinés.

Cette dernière phrase résume (« en un mot ») bien l'ambivalence de ces Italo-descendants, à la fois attirés par leurs origines européennes et de plus en plus attachés à leur propre continent : le même verbe « adorer » est ainsi employé auparavant avec deux compléments d'objets différents, l'Amérique Latine et l'Europe, et il semble que l'identité de ces Italo-descendants soit soumise à deux forces simultanées, apparemment contraires et pourtant

compatibles : d'un côté, un « enracinement » progressif en Amérique Latine, qui va de pair avec un intérêt et un attachement de plus en plus marqué, parmi les jeunes générations, pour ce continent (on l'a vu plus haut avec les témoignages de A. Negri (E21), R. Conosciuto (E19), M. Barbieri (E35), T. Setti (E41)... toutes âgées de moins de quarante ans) ; de l'autre, une « globalisation » qui inscrit ces générations dans une dimension multipolaire, celle (banale), du « village global ». L'identité de ces Italo-descendants, loin de se réduire à des catégories simplistes, apparaît ainsi dans toute sa complexité, traversée de dynamiques parfois contraires et pourtant symbiotiques, en perpétuelle évolution et en équilibre instable entre différents « versants » qui constituent les facettes d'une « identité problématique ».

17.3. Italo-Argentins / Italo-Brésiliens

Si certains Italo-descendants ont pu déclarer, de manière catégorique, se sentir définitivement Italiens, Argentins ou Brésiliens, la plupart d'entre eux n'a pas su choisir entre les deux composantes d'une identité qui se révèle, comme nous l'avions déjà mis en évidence dans nos précédents travaux⁶⁶² et comme cela s'est confirmé lors de cette nouvelle recherche, souvent double, voire hybride, ou encore, globale.

i. Une identité double

Comme le souligne Arnd Schneider, « être Italien, ou Argentin, ne devrait pas être perçu comme des possibilités mutuellement exclusives. [...] Il [est] possible de maintenir les deux identités à différents degrés en même temps »⁶⁶³. L'identité italienne apparaît ainsi en filigrane, en conflit ou en équilibre avec l'identité argentine ou brésilienne des Italo-descendants que nous avons rencontrés.

Comme S. Gómez (E32), qui se déclarait avant tout Argentin, mais reconnaissait les trois « versants » de ses origines, certains Italo-descendants mettent l'accent sur leur identité argentine ou brésilienne, qui prend les devants, mais n'en masque pas moins leur identité italienne, bien présente en filigrane. Ils opèrent alors souvent une distinction entre leur

⁶⁶² Voir : M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit. ; *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit. ; « Dall'Argentina e dal Brasile verso l'Italia (1998-2009): le nuove migrazioni d'italo-discendenti e la costruzione dell'italianità contemporanea », op. cit. ; « Les Italo-brésiliens : deux adjectifs, plusieurs identités – quelle italianité ? », op. cit.

⁶⁶³ Arnd Schneider, *Futures Lost: nostalgia and identity among italian immigrants in Argentina*, Bern, Peter Lang, 2000, p. 16.

« identité », et leur « origine » ou « racine », comme le remarque D. Cannova (E12) et en témoignent certains informants :

il y a un mouvement effectivement des jeunes, qui essayent de vivre cette double appartenance, parce qu'ils sont Argentins à 100 %, et ils ont ces origines italiennes. (E12)

nous sommes Argentins, mais nous nous considérons comme descendants d'Italiens. (E27)

je suis Brésilienne d'origine italienne. (E52)

[je me sens] plus Argentine ! [*souriant*] Plus Argentine ! Il y a une priorité au niveau nation, euh, qui est bien sûr argentine, mais... euh... Mais évidemment, j'ai une tendresse spéciale pour l'Italie, et je l'observe, je la regarde, je la contemple. Mais bien sûr qu'il y a une priorité, c'est la nation où je suis née. Je ne nie pas mes racines ni mes origines [-] et j'ai compris quelque chose, je l'ai trouvé et ça me plaît, mais, avant tout je suis Argentine, et ensuite je suis Italienne. (E19)

Comme le montrent les marqueurs temporels (en l'occurrence, l'opposition entre « avant tout » et « ensuite ») ainsi que le comparatif « plus » dans ce dernier témoignage, l'identité argentine ou brésilienne passe donc en « priorité » devant l'origine italienne, qui relève, quant à elle, davantage d'une « tendresse spéciale », d'une « influence » (E50), d'un trait de caractère, d'un goût prononcé, d'une sensibilité particulière (E51), qui peut s'exprimer de manière « ponctuelle », comme un sursaut d'italianité : « ils me voient comme un Argentin, comme un Portègne, un Portègne natif, natif, de souche, je crois, aussi comme portègne... Mais, quand il se passe quelque chose comme ça, “voilà la *tanada*, tu as ta *tanada*” [...] Mais non, peut-être que ça ne se remarque pas tant, mais dans quelques moments ponctuels, ça se remarque » (E20). La « *tanada* » est un néologisme formé sur l'adjectif « *tano* » qui, comme on l'a vu plus haut (voir p. 237), caractérise, en argot portègne, les Italiens immigrés dans la région du Río de la Plata en Argentine : on ne sait s'il désigne ici un geste, une expression du visage, un vocable, une attitude, ou tout cela ensemble, mais c'est du moins un trait assez « remarquable » pour être distingué chez un « Portègne natif, de souche », même si d'ordinaire il est mis sous silence.

À l'inverse, R. Mancinelli (E22) se considère comme « une Italienne qui vit à l'étranger » et A. Bonafin Costa (E46) raconte être rentré au Brésil, dans son quotidien brésilien, « mais avec la tête là-bas », « sans cesser de penser à retourner » en Italie : le corps ici, la tête là-bas, certains Italo-descendants se sentent ainsi « divisés » entre deux identités

qu'ils ne peuvent concilier, et qu'ils vivent comme ce qu'Abdelmalek Sayad qualifie de « double absence »⁶⁶⁴ :

moi, aujourd'hui, je suis déjà adaptée [...] le travail va bien, tu finis par avoir un petit ami, tu finis par monter, refaire ta vie ici. Mais ça me manque beaucoup, beaucoup /// comme ça, genre, l'autre jour j'ai regardé ce film *Lettres à Juliette*, qui se passe à Vérone, c'est une souffrance pour moi [*posant ses mains sur sa poitrine*]! Parce que ça me manque beaucoup. Et moi je n'arrive pas à me définir ni comme Brésilienne, ni comme Italienne ; je ne suis ni 100% l'un, ni 100% l'autre. [...] il y a beaucoup de choses, pour lesquelles je ne me vois pas être brésilienne ; mais il y a beaucoup de choses pour lesquelles je ne me vois pas non plus être italienne. Tu vois, je suis bien divisée, toujours, jamais /// si je suis ici je veux être là-bas, si je suis là-bas je veux être ici. (E43)

alors, il y a des moments où on se demande : « on est au Brésil, on entend une chanson italienne, et on pleure ; quand on est en Italie, on entend une chanson brésilienne, et on pleure ! » [*rire*] Alors, nous, nous ne sommes ni poisson ni viande. (E49)

ça peut être stupide à dire, mais quand je suis ici... mes amis italiens me manquent [*posant la main contre la poitrine*], quand je suis là-bas, mes amis argentins me manquent beaucoup. (E22)

l'émigration, en soi, est un fait douloureux. Émigrer, ça fait très mal. Et donc, je dis toujours qu'être enfant d'immigrés aussi, c'est douloureux, parce qu'on sent qu'on n'est pas d'ici parce qu'ici on te dit « *el tano* » ou bien, on ne te considère pas comme Argentin ; mais si tu vas en Italie on te considère comme « *el americano che arriva* » : « *è arrivata l'americana* ». Et ici nous sommes les Italiens : « Ah, non, Perla, *la cita, la tana* », qui est l'abréviation, n'est-ce pas ?, d'Italien. En soi, c'est un fait douloureux ; parce que c'est une chose... c'est quelque chose... c'est comme un sentiment qui entre dans le sang, qui s'installe [*montrant avec ses mains quelque chose qui rentre dans sa poitrine*]... c'est pour cela, parfois, cette mélancolie, n'est-ce pas ?, de dire : « je me rappelle de là-bas, mais je dois être ici ». C'est une sensation que celui qui n'est pas fils, petit-fils d'Italien /// d'immigré, ne peut pas comprendre. [...] L'Italien qui s'en est allé, forcément, a dû se mimétiser [*plaquant les deux mains contre sa poitrine*] dans le milieu qui l'a accueilli ; sinon, il restait avec ce... avec cette blessure ouverte. [...] Si je déménage en Belgique, j'emporterai avec moi la partie italienne qui est d'origine, mais aussi cette partie argentine qui est venue à ma naissance, que je ne peux pas ignorer. Donc d'une certaine manière nous sommes divisés. (E18)

De ces quatre témoignages émergent plusieurs traits communs : d'une part, le champ lexical de la tristesse et de la nostalgie (« pleurer », « mélancolie »), du « manque », et de la douleur (« souffrance », « douloureux », « faire mal », « blessure »), exprimé également de manière non verbale, par le même geste consistant à plaquer les mains contre la poitrine : cette

⁶⁶⁴ Abdelmalek Sayad, *La double absence: des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999, 437 p.

dernière, siège des émotions et de l'intimité, est ainsi convoquée de manière implicite pour évoquer ce qui relève du domaine affectif, de la « sensation », du « sentiment », et non du rationnel (« ça peut être stupide à dire »). Cette souffrance est causée par la « division », l'impossible ubiquité, qui place l'identité dans une logique d'exclusion mutuelle, marquée par la structure syntaxique récurrente « ni... ni », et l'opposition tout aussi récurrente entre « ici » et « là-bas », deux lieux géographiquement et culturellement distants et irréconciliables, deux identités incompatibles (« poisson » *versus* « viande »). Il est intéressant de remarquer, en passant, que ces quatre témoignages sont ceux d'Italo-descendantes de deuxième génération : le fait que ces informantes soient de sexe féminin n'est peut-être qu'un simple hasard, mais ce dilemme, cette déchirure qu'elles décrivent semblent davantage caractéristiques d'individus pris en tenailles entre les deux cultures et identités qui les composent, comme l'abondante littérature⁶⁶⁵ sur les secondes générations l'a depuis longtemps montré. Peut-être faut-il en effet plus de temps, un écart de génération plus grand, pour dépasser ce conflit intérieur et réconcilier les contraires en une identité harmonieuse. Même si elle est utopique, ou du moins « idéale », la solution est déjà trouvée pour F. De Biasio (E39) qui aspire, lui aussi, à mettre fin à cette « division » :

moi je dis comme ça, en plaisantant à demi, mais aussi, avec envie vraiment, qu'un jour j'aimerais pouvoir habiter six mois là-bas, et six mois ici. Parce que je me sens un peu divisé, comme ça. Construire cette... italianité, euh... ici elle est un peu déplacée, n'est-ce pas ?, que j'essaye de maintenir à travers le contact avec la culture, avec la musique, avec tout ce que [xxx]. Mais quand je suis là-bas, il me manque aussi la... [...] mon être brésilien, il y a aussi une... nature brésilienne, comme ça. Et... alors c'est pour ça que l'idéal, vraiment, que je veux, un jour, je ne sais pas encore comment, serait de pouvoir vivre six mois ici, six mois là-bas. Printemps et été ici, printemps et été là-bas. [rire] [...] Ce serait excellent ! Parce que je pourrais vivre les deux cultures, tranquillement.

Si cette sorte de transhumance transatlantique, comme la pratiquaient les *golondrinas*⁶⁶⁶ à l'époque de la *Grande Emigrazione*, reste de l'ordre de la « plaisanterie » et de l'« idéal », elle n'est pas forcément indispensable pour « pouvoir vivre les deux cultures, tranquillement ». Ce dernier adverbe s'oppose ainsi aux participes passés substantivés

⁶⁶⁵ Voir, entre autres : Anna Maria Martellone, « Generazioni e identità », in P. Bevilacqua, A. De Clementi, E. Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 2 « Arrivi », *op. cit.*, p. 739-752 et Roberto Impicciatore, « Un progetto migratorio di successo? L'istruzione delle seconde generazioni di italiani all'estero », *op. cit.*; pour le cas précis de la France, voir J.-C. Vegliante, « Italiani in Francia : assimilazione e identità a seconda delle generazioni di immigrazione », in M. Tirabassi (dir.) *Itinera. Paradigmi delle migrazioni italiane*, Turin, Fondazione Giovanni Agnelli, 2005, p. 251-27 et I. Felici, J.-C. Vegliante, *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, *op. cit.*

⁶⁶⁶ Ouvriers agricoles ainsi surnommés parce qu'ils suivaient les migrations des hirondelles (« *golondrinas* » en espagnol), émigrant en Argentine pour travailler aux moissons au moment de l'été austral, et retournant en Europe pour faire de même au moment de l'été boréal.

« divisé », « déplacée » et au verbe « manquer », synonymes de mal-être. Et de même que les témoignages précédents étaient sous le signe de la souffrance et de la division, d'autres Italo-descendants placent leur identité sous le signe de l'équilibre et de l'absence de conflit (E57) :

[être Italien] je crois que ça signifie la même chose qu'être Argentin, c'est exactement la même chose. [...] se soucier de ses origines duplique quelque chose, ça duplique quelque chose [...] oui, si on se rend compte que, si on s'est formé, et si on a une personnalité déterminée, c'est à cause des influences, tant du père, que de la mère. [...] maintenant, [je sens] une tranquillité à savoir que... je suis le fils d'un Italien de même que je suis le fils d'une Argentine, euh, et savoir d'où je viens des deux côtés. Combien la culture argentine, portègne en particulier, du côté de ma mère, a influé sur moi, et combien la culture italienne a influé sur moi. (E23)

un peu des deux, parce que j'habite au Brésil, alors je dois être Italien brésilien, je dois être des deux (E37)

moi je me sens Italienne, et je me sens Brésilienne. Je me sens très bien... quand je vais en Italie, quand je discute ici au Brésil avec un Italien, ou avec quelqu'un qui est de descendance italienne, ça me fait beaucoup de bien. Mais le Brésil aussi me fait du bien. J'aime beaucoup le Brésil, je connais presque le Brésil tout entier, et je sais les différences, mais le Brésil aussi me fait beaucoup de bien. Alors je crois que je suis une Italienne-brésilienne ! [rire] (E44)

nous nous sentons Italo-argentine, Italienne-argentine, sans aucun doute. (E28)

moi... je me sens... ce que je crois que je suis réellement, un Italo-brésilien et point final. Tu vois ? J'ai beaucoup de la culture brésilienne, j'ai beaucoup de la culture italienne. Je suis reconnaissant envers les deux cultures, je connais les deux, et je vois des choses bonnes et mauvaises des deux. [...] Je ne suis rien de plus qu'un Italo-brésilien. Avec grand plaisir ! (E60)

Ces cinq témoignages ont en commun d'être structurés sur des phrases binaires, qui répliquent, ou plutôt « dupliquent » (pour reprendre un verbe employé par l'un des informants), de manière parallèle et souvent symétrique, les mêmes syntagmes en balancement (« tant... que »). Le vocabulaire est lui aussi sous le signe du double (« les deux ») et de l'équité (« même », « aussi »), mais aussi du bien-être (« tranquillité », « plaisir », « se sentir bien », « faire du bien »). Les deux adjectifs « italien » et « argentine » ou « italien » et « brésilien(ne) » sont placés au même niveau, voire accolés au moyen d'un tiret qui en fait un seul et même terme, symbolisant ainsi ces deux identités intrinsèquement mêlées et imbriquées l'une dans l'autre puisqu'elles « se complètent » (E45). On constate ainsi qu'à partir de ces deux identités est née une nouvelle identité, hybride, qui se nourrit de ces deux influences.

ii. Une identité hybride

Dans le prologue de son étude sur l'identité des immigrants italiens en Argentine, Vanni Blengino écrivait : « non riesco a pensare a me stesso senza considerarmi per metà appartenente a quel paese [l'Argentina]. Non si tratta di una doppia identità, di un Jekyll presumibilmente europeo e di un Hyde latinoamericano per intenderci, ma di una identità composta »⁶⁶⁷. Rejetant le dualisme dichotomique qui consiste à distinguer les identités, il préfère parler d'« identité composée », de même que l'on parle de « noms composés » pour désigner les mots formés de traits d'union, comme celui qui désigne les Italo-descendants protagonistes de cette étude. Mais en se joignant, ces identités ne restent pas hermétiques l'une à l'autre, figées dans leur définition : bien au contraire, elles s'influencent réciproquement, s'interpénètrent et se fécondent pour donner naissance à une nouvelle identité issue de ce croisement :

il se forme des coutumes différentes, des deux ils en font une, qui n'est ni l'une ni l'autre. (E27)

nous, nous ne sommes ni Italiens, ni Brésiliens, nous formons notre coutume, notre manière d'être, nous prenons ce qui est bon de l'Italie, ce qui est bon du Brésil, et nous formons une autre culture. (E49)

aujourd'hui il me semble que, que l'Argentin a une symbolologie qui lui est propre, il a, il a... des croyances qui lui sont propres. Moi aujourd'hui je la vois comme une société qui... /// définie, par elle-même. Qui est le résultat de toute l'histoire et de ce qui a été fait, mais... En vérité... il est peu resté de l'Italien, de l'Espagnol non plus. C'est un mélange et une société qui a... a créé ses propres... (E36)

Le double (« des deux ») devient singulier, dans le double sens de cet adjectif : unique, mais aussi « différent », « autre » qui est « propre » aux immigrants et aux sociétés dans lesquels ils se sont insérés. Ces sociétés sont nées, comme on l'a rappelé en troisième partie de projets nationaux visant à créer des creusets raciaux et de la *miscigenação* : « tout mélangé, très Amérique » (E21). Le substantif « mélange » apparaît ainsi de manière récurrente dans les témoignages (E21, 26, 27, 32, 36, 47, 50, 51, 54, 59) pour désigner l'identité argentine ou brésilienne (sans que pour autant les Italo-descendants interrogés s'y incluent nécessairement, puisque souvent au contraire, comme c'est notre hypothèse et comme plusieurs éléments le confirment, ils revendiquent leur italianité pour se distinguer au sein de cette société). Ces sociétés latino-américaines semblent ainsi l'illustration de ce que Salman Rushdie célèbre dans ses *Versets sataniques* :

⁶⁶⁷ V. Blengino, *Oltre l'oceano. Un progetto di identità: gli immigranti italiani in Argentina (1837-1930)*, op. cit., p. 9.

l'hybridation, l'impureté, le mélange, la transformation issue des combinaisons nouvelles et inattendues entre les êtres humains, les cultures, les idées, les politiques, les films, les chansons. [...] Le mélange, le méli-mélo, un peu de ceci et un peu de cela, c'est ainsi que la nouveauté arrive dans le monde.⁶⁶⁸

Face à cette avalanche de noms, il nous semble opportun de nous arrêter un instant pour apporter un éclairage sémantique permettant de s'orienter *a minima* au sein de ces différents concepts de l'anthropologie transculturelle : Laurier Turgeon définit l'« hybridation » comme un synonyme de « métissage », consistant en un « processus de mélanges culturels » qui de deux cultures fait naître « un espace hybride, un “entre-lieu” où de nouvelles formes de résistance s'élaborent et où de nouvelles pratiques culturelles émergent »⁶⁶⁹. Elle se rapproche ainsi, dans la définition qu'en donne Ulf Hannerz⁶⁷⁰ de la « transculturation », ou « interculturation », terme plus diffus dans le domaine francophone, pour désigner un changement culturel né de la rencontre entre deux contextes différents, débouchant sur la formation de nouvelles cultures. L'« acculturation » en revanche résulte selon lui d'un processus unilatéral à travers lequel les immigrés se conforment à leur nouveau contexte culturel – tel Bertotti, protagoniste du roman *Hacer la América* de Pedro Orgambide⁶⁷¹, qui s'est « *acriollado* », comme le lui fait remarquer « *el doctor* » :

- [...] On m'a dit que tu t'es déjà créolisé, que tu es bon coureur et que tu aimes la milonga.
- Bien sûr.
- Je vais t'obtenir les papiers d'Argentin, parce que tu l'es déjà pour nous.

Le personnage, au patronyme Bertotti, peut enfin être inclus dans la communauté des Argentins, parce qu'il présente les signes identitaires de ce groupe (« être bon coureur », « aimer la milonga »). Mais la distinction entre groupe culturel « dominant » et « non-dominant » est-elle valable dans le cas de la culture italienne en Argentine et au Brésil ? Celle-ci est désormais tellement intégrée, « incorporée » à la culture argentine et brésilienne qu'il est devenu difficile de les distinguer :

moi je crois qu'on finit par se brésilianiser un peu aussi, n'est-ce pas ? Le mélange, et tout. [...] Parce que moi je n'arrive plus, je n'arrive pas à te dire si je sais séparer

⁶⁶⁸ Salman Rushdie, *Patries imaginaires. Essais et critiques, 1981-1991*, Paris, Christian Bourgois, 1993.

⁶⁶⁹ Laurier Turgeon, « Les mots pour dire les métissages : jeux et enjeux d'un lexique », in *Revue germanique internationale*, n. 21, 2004, p. 64.

⁶⁷⁰ U. Hannerz, « Fluxos, fronteiras, híbridos: palavras-chave da antropologia transnacional », *op. cit.*

⁶⁷¹ *Hacer la América*, de Pedro Orgambide (Buenos Aires, Bruguera, 1984, 348 p.) est un roman choral qui raconte les parcours de différents immigrés dans la Buenos Aires de la Belle Époque, de l'Hotel de los Inmigrantes aux *conventillos*, en passant par les milongas et les docks en grève, dans une langue babélienne mêlée de régionalismes et d'expressions truculentes du *lunfardo*.

correctement ce qui est une coutume du Brésil, ce qui est une coutume de l'Italie, dans la famille et en général. Je ne sais pas si le côté de se réunir est plus brésilien ou plus italien ! Pour moi, c'était plus italien ; mais je ne suis pas sûre que ce soit exactement ça. (E59)

je crois que ça ça s'incorpore, très souvent, même chez ceux qui ne sont pas italiens. Tu n'as pas besoin d'être italien pour vivre la culture, beaucoup de gens mangent des pâtes le dimanche et n'ont rien d'italien. Je veux dire, pourquoi tu manges des pâtes le dimanche ? Pourquoi tu ne les manges pas le lundi ? Pourquoi le dimanche est le jour du plat de pâtes chez toi ? Tu comprends ? Ça fait déjà partie de la culture brésilienne. (E60)

Les traits de culture ne sont plus « distincts », « séparés correctement », « exactement », avec précision, mais mêlés de manière indissociable et confondus en une nouvelle culture, au point que S. Losacco (E59) avoue son incapacité (« je n'arrive plus », « je ne sais pas », « je ne suis pas sûre ») à les distinguer. Comme on l'a vu pour la cuisine et l'alimentation justement, le résultat est une coutume nouvelle (manger des pâtes le dimanche), qui n'est ni l'habitude brésilienne à proprement dit (qui consiste à manger du riz et des haricots noirs tous les jours), ni l'habitude italienne (qui consiste à manger des pâtes tous les jours) mais un croisement des deux. Notons au passage qu'A. Bianco (E60), cuisinier de profession, emploie justement un terme technique culinaire (« incorporer ») pour évoquer ce mélange des cultures en parlant spécifiquement des habitudes alimentaires. L. Di Greco (E56) observe à propos de son quartier à São Paulo : « j'habite dans un quartier italien qui est totalement pénétré de ces habitudes, alors voilà ; maintenant, c'est un italien brésilien, qui est un italien bien différent de l'italien de là-bas ».

Tandis qu'il a souvent été question d'« acculturation » des populations immigrées, il nous semble donc, à la lecture des témoignages que nous avons recueillis, et à la lumière de ces précisions lexicales, que les Italo-descendants de notre *corpus* présentent des identités hybrides, comme le suggère l'image formée par C. Vannini (E54) : « je crois que je suis brésilienne, mais je suis une Brésilienne qui voilà, j'ai un cœur... très italien, en fonction de cette histoire et de cette affection pour la famille, et de cette identification à la culture [...]. Je crois que je... je suis une Brésilienne avec un cœur bien italien, voilà, j'aime tout ça ». Le substantif « affection », le verbe « aimer », contribuent à dresser, telle une description anatomique, le portrait de cette « Brésilienne avec un cœur bien italien », dont les organes essentiels à la vie fonctionnent de manière synergique – et non pas dichotomique comme chez A. Bonafin Costa (E46) dont le corps est, à l'inverse, fragmenté, divisé, avec la tête en Italie et le reste au Brésil. La greffe semble ici avoir bien pris, et donné un surplus de vie à cette jeune femme, illustrant ainsi d'une certaine manière la métaphore du rhizome élaborée par

Édouard Glissant pour l'identité, à partir de celle que G. Deleuze et F. Guattari⁶⁷² élaborèrent pour la pensée :

quand j'ai abordé la question [de l'identité], je suis parti de la distinction opérée par Deleuze et Guattari, entre la notion de racine unique et la notion de rhizome. Deleuze et Guattari, dans un des chapitres de *Mille Plateaux* (qui a été publié d'abord en petit volume sous le titre de *Rhizomes*), soulignent cette différence. Ils l'établissent du point de vue du fonctionnement de la pensée, la pensée de la racine et la pensée du rhizome. La racine unique est celle qui tue autour d'elle alors que le rhizome est la racine qui s'étend à la rencontre d'autres racines. J'ai appliqué cette image au principe d'identité.⁶⁷³

Plutôt que de « racines », terme employé de manière récurrente par les Italo-descendants que nous avons interrogés, il nous semble donc, à l'instar d'E. Glissant, plus approprié de parler de « rhizomes » pour désigner ces identités changeantes et proliférantes, qui sont le propre des sociétés métissées et hybrides contemporaines, puisque selon Laurier Turgeon, « le métissage est devenu une métaphore pour dire le monde post-moderne »⁶⁷⁴. Et si l'identité des Italo-descendants n'était en effet en réalité qu'un exemple de la dissolution des identités dans une dimension globale ?

iii. Une identité globale

Dans nos travaux précédents⁶⁷⁵, nous avons relevé plusieurs témoignages d'Italo-descendants d'Argentine et du Brésil qui dépassaient (ou résolvaient ?) la question de la double appartenance et de l'hybridation culturelle et identitaire en se proclamant « citoyens du monde », purs fruits de la globalisation, incapables de compartimenter les identités multiples qui les composaient et leur permettaient de s'insérer dans une échelle supranationale – à commencer par la dimension européenne, qui a été également évoquée par certains des Italo-descendants rencontrés dans le cadre de cette étude :

parce que j'ai la double *cittadinanza* italienne, je suis /// j'appartiens à la communauté européenne, raison pour laquelle je peux, grâce aux démarches, déjà être structurée dans cette société, j'ai un accès, plus facile, aux personnes qui organisent, disons, les

⁶⁷² G. Deleuze, F. Guattari, *Rhizome*, op. cit.

⁶⁷³ Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1995, p. 45.

⁶⁷⁴ L. Turgeon, « Les mots pour dire les métissages : jeux et enjeux d'un lexique », op. cit., p. 59.

⁶⁷⁵ Voir : M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit., et *Les Italo-brésiliens (1999-2009): Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

échanges, programmes de bénévolat, en effet je peux... être candidate à des postes... ou, disons, faire partie d'une structure qui est déjà montée, qui d'un autre côté a beaucoup de choses positives, ce que je te disais, le fait que c'est une civilisation qui déjà... a plus d'années d'évolution, en un sens. (E21)

Comme on peut le constater dans ce témoignage, la « communauté européenne » apparaît comme une entité synonyme d'avantages, de possibilités, de « postes » (pour des « échanges universitaires, des « programmes de bénévolat », ou le marché de l'emploi) auxquels A. Negri (E21), grâce à la *cittadinanza*, a « un accès plus facile » : on retrouve ici l'argument utilitariste employé par nombre d'Italo-descendants pour qui la *cittadinanza* n'est qu'un passeport, dans le sens matériel et pragmatique du terme, pour accéder à l'Europe et à sa « structure » (emploi, santé, éducation, *welfare*, etc.) jugée supérieure, car en avance de plusieurs « années d'évolution », sur l'Amérique Latine. À travers le terme de « civilisation », appliqué ici à l'Europe, A. Negri semble ainsi reprendre, involontairement (?), le champ lexical utilisé bien avant elle par les fondateurs de la nation argentine, qui l'opposaient à la « barbarie » sud-américaine.

Revendiquer une appartenance à la « communauté européenne », c'est donc aussi, comme d'autres témoignages le font ouvertement, se distinguer de la population argentine ou brésilienne en se réclamant d'une « civilisation » plus avancée. Le continent de référence apparaît alors non pas comme vecteur d'un lien affectif et culturel, mais comme un marqueur social et une « structure » dans laquelle s'insérer. Le contre-point offert par A. Negri dans ce dernier témoignage est qu'elle mentionne les « échanges » et « programmes de volontariat », suggérant ainsi le souhait d'établir des connexions réciproques, des transferts de compétences entre les deux continents : en ce sens en effet, les Italo-descendants, porteurs d'une double culture, seraient des intermédiaires adéquats pour une redistribution des équilibres géopolitiques mondiaux, participant de l'émergence des continents en développement comme l'Amérique Latine – mais aussi, d'un monde multipolaire complexe, interconnecté, où la globalisation et les nouvelles technologies redéfinissent les notions de frontière et d'appartenance : « [réfléchissant] Euh... En vérité... la zone géographique ne me définit pas. Bon, je pourrais te dire en quoi je crois, pour me définir, mais pas... Pour la manière d'être, l'espace géographique ne me définit pas. Probablement, je finis par être une personne... globale. Demain je ne... je n'aurai pas de racines fortes en un lieu donné » (E36). À l'encontre des nombreux témoignages précédents, qui usaient abondamment du terme « racines » pour illustrer leur lien et leur appartenance soit à l'Italie, soit à l'Argentine ou au Brésil, A. Salvay (E36) rejette ici clairement l'idée de « racines fortes en un lieu donné » et d'une définition de sa « manière d'être » par la « zone géographique », « l'espace géographique » : loin de circonscrire son identité, il la « globalise » en empruntant des traits à chacune des

cultures rencontrées et en les mêlant les unes aux autres jusqu'à ce qu'il ne soit plus vraiment possible de les distinguer, si ce n'est par quelques détails. Il assimile ainsi la globalisation à un processus de dissolution qui fonde les cultures les plus variées dans un seul et même creuset partagé par tout un chacun, dans n'importe quel endroit de la planète, et non plus rattaché à un territoire spécifique. Mais il précise ensuite que cette tendance, bien que « de plus en plus rapide », n'est pas nouvelle :

les gens âgés ont encore beaucoup de gestes, et beaucoup de mots, et... C'est pour ça, avec le temps, la perte de ces, de ces symbolologies, de ces significations, est de plus en plus rapide, parce que... moi, bien que la globalisation semble avoir plus à voir avec les jeunes, moi j'ai vu ma grand-mère, qui était une personne âgée, se globaliser peu à peu, et cesser de... d'utiliser ses mots, ces gestes, n'est-ce pas ? Euh... Et... C'est ça, moi j'ai remarqué qu'elle n'avait pas beaucoup d'histoires de ce qui s'est passé en Italie, mais plutôt des anecdotes avec une teinte, et un humour italien. (E36)

La globalisation n'aurait ainsi pas attendu les jeunes générations pour dissoudre (comme le suggèrent les syntagmes progressifs « de plus en plus », « peu à peu ») les cultures et n'en laisser plus que des traces, ou « teintes » subtiles colorant une identité globale commune à tous. L'argument de A. Salvay, qui fait office d'*unicum* dans notre *corpus* d'entretiens et doit donc être utilisé avec précaution, rejoint celui de Jean-Loup Amselle qui, exprimant sa réserve face au concept de l'« œcumène social » développé par U. Hannerz, propose de penser le métissage comme une caractéristique constante et omniprésente, commune à toutes les sociétés, et pas seulement aux sociétés dites « créoles » :

[...] l'idée de créolisation correspond à une conception polygéniste du peuplement humain dans laquelle les différentes espèces feraient l'objet d'un travail permanent de croisement et d'hybridation. Ce bouturage culturel du monde représente ainsi l'avatar ultime de la pensée biologicoculturelle telle qu'elle s'est pleinement développée dans l'anthropologie culturelle américaine.

C'est en partant du postulat de l'existence d'entités culturelles discrètes nommées « cultures » que l'on aboutit à une conception d'un monde post-colonial ou postérieur à la guerre froide vu comme être hybride. Pour échapper à cette idée de mélange par homogénéisation et par hybridation, il faut postuler au contraire que toute société est métisse et donc que le métissage est le produit d'entités déjà mêlées, renvoyant à l'infini l'idée d'une pureté originale.

La globalisation ne se traduit donc ni par l'affadissement des différentes cultures ni par l'affrontement entre des segments culturels épars qui seraient restés intacts au cours de l'histoire. Elle engendre ou abrite une production différentielle des cultures qui devrait constituer le véritable objet de l'anthropologie et de l'histoire contemporaines.⁶⁷⁶

⁶⁷⁶ Jean-Loup Amselle, « Métissage, branchement et triangulation des cultures », in *Revue germanique internationale*, n. 21, 2004, p. 48.

L'« italianité » elle-même s'avère donc difficile, sinon impossible, à définir, puisque l'Italie et la culture italienne n'ont cessé de se nourrir et de se renouveler au contact des innombrables populations et cultures qui les ont traversées, comme le rappellent A. Marcucci (E4) et A.Sarubbi (E6) :

la nostra storia è la storia di una terra in mezzo ai mari, in mezzo a aree del mondo diverse, l'Africa, l'Asia, il Sudeuropa e il Nordeuropa, una storia molto particolare, fatta di flussi diversi, fatta di [-] coabitazioni di culture e di [-] persone che provenivano da storie molto lontane e distanti l'una dall'altra. (E4)

chiaro, se Lei va in Sicilia, si trova di fronte ragazzi biondi con gli occhi azzurri, e dice come mai? Perché ci sono stati i Normanni, gli Altavilla che sono stati là. Se va nel paese di mia madre, che è nell'Apennino tosco-emiliano, cioè al confine tra Toscana e Emilia-Romagna, mia madre per dire « zucchero » in dialetto dice « sucre », perché ci sono stati i francesi a lungo.[...] Abbiamo una parte della Sardegna dove si parla catalano, una parte della Calabria dove si parla albanese. Cioè, è sempre stata questa l'Italia. È vero, siamo sempre stati un miscuglio, perché per la posizione geografica che abbiamo siamo sempre stati un miscuglio, quindi è chiaro che non possiamo oggi improvvisamente dire che siamo diventati il popolo della razza ariana, perché non lo siamo mai stati, il popolo della razza ariana. (E6)

Rejetant « l'idée d'une pureté originale », à travers par exemple l'évocation de la « race aryenne », ces témoignages placent l'Italie, comme le Brésil et l'Argentine, sous le signe du « miscuglio », du mélange, du métissage – qu'il soit physiologique (des enfants blonds aux yeux bleus en Sicile), linguistique (l'usage du mot « sucre » dans l'Apennin tosco-émilien) et culturel – non plus propre aux sociétés post-coloniales, mais à toute société, même la plus ancienne, puisque, dès l'Antiquité, l'Italie (dans sa définition géographique, et du fait de cette position de carrefour) a accueilli les populations les plus diverses. Les « flux divers », qu'ils soient d'immigration ou d'émigration, ont ainsi contribué à façonner une identité complexe, irréductible à un « segment culturel éparé » et hermétique, porté par un « gène » unique :

Non esiste un'italianità fatta di DNA italiano, o fatta di un modo di vedere il mondo univoco. Ognuno di noi ha maturato, grazie all'emigrazione, un modo di vedere il mondo e l'Italia unico, e diverso. (E1)

Io, adesso anziché dire che l'italiano non è stato fatto, direi che l'italiano è così, è in parte, è in sé, non è che è in sé non fatto, ma è la caratteristica dell'italiano quella di essere portatore di vari e molteplici elementi storici, vissuti, che non puoi fare ridurre a uno. Cioè, l'italianità è /// ha varie sfaccettature. Non è unica, non è un blocco. (E8)

Opposant les adjectifs « vari e molteplici », « varie » à « univoco », « uno », « unica », « sfaccettature » à « blocco », ces témoignages insistent sur l'irréductibilité de la notion d'italianité.

L'italianité reste ainsi un concept fuyant, insaisissable car multiple et protéiforme, en somme, « multiforme »⁶⁷⁷, revêtant des significations différentes selon les endroits du globe et les expériences vécues. L'on pourrait même dire, en forçant le trait, qu'il y a autant d'italianités que d'Italiens et d'Italo-descendants, chaque individu ayant façonné sa propre identité. Si, comme on l'a vu plus haut, un sentiment d'appartenance nationale a pu naître à l'étranger comme en Italie, autour de quelle(s) idée(s), de quel(s) symbole(s) s'est-il alors construit ? La *cittadinanza* italienne agit-elle réellement comme élément de cohésion nationale ? Il se trouve en effet que tous les Italo-descendants ayant exprimé une forme de lien, d'appartenance ou d'identification pour s'auto-définir comme Italiens, sont en possession de la *cittadinanza* ; mais peut-être n'est-ce qu'une simple coïncidence...

Nous avons vu dans cette avant-dernière partie qu'à l'exception de quelques individus particulièrement impliqués dans l'exercice d'une citoyenneté active, parce que dûment informés sur les enjeux des élections, la plupart des Italo-descendants que nous avons rencontrés se contentent (comme bien des Italiens d'Italie, à vrai dire) d'une vision plutôt sommaire et superficielle de l'Italie, souvent décalée par rapport à la réalité contemporaine ; mais que, si certains y voient une raison pour ne pas s'immiscer dans les affaires italiennes au moyen d'un droit de vote dont ils questionnent la légitimité, d'autres n'en participent pas moins aux élections sans vraiment en maîtriser les tenants et aboutissants. La possession de la *cittadinanza* fait-elle d'eux des citoyens responsables et conscients, unis à l'Italie par un sentiment d'appartenance à la communauté nationale ? Rien n'est moins sûr, puisqu'ils se définissent en réalité par des appartenances et identifications multiples et complexes, qui rendent plus opaque encore l'idée d'une italianité commune à tous les Italiens.

Le moment semble opportun pour tenter de mieux définir les contours et liens réciproques de ces concepts qui ont traversé, en filigrane, notre étude toute entière, pour savoir comment, à l'échelle des Italo-descendants d'Argentine et du Brésil, *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità* peuvent (ou non) interagir, se compléter ou se substituer l'une à l'autre.

⁶⁷⁷ G. Gianturco, « Descendientes y epígonos de la inmigración italiana. Nuevas identidades, entre diáspora y transnacionalismo », in *Migraciones Internacionales*, op. cit., p. 221.

SIXIÈME PARTIE

UNE IDENTITÉ PROBLÉMATIQUE :

CITTADINANZA, NAZIONALITÀ ET ITALIANITÀ

Nous venons de voir que le fait de posséder la *cittadinanza* italienne ne fait pas forcément des Italo-descendants des citoyens informés, actifs, conscients et responsables, et pleinement « italiens », reliés par des liens solides d'appartenance à une même communauté : l'on comprend ainsi que la *cittadinanza* idéalisée par les élites dirigeantes d'hier et d'aujourd'hui, qui devait consister en une cohésion nationale forte garantie par le partage de l'italianité et l'exercice d'une véritable citoyenneté, est bien loin de se traduire dans la réalité des Italo-descendants de l'Argentine et du Brésil, qui présentent, ainsi que nous l'avons analysé précédemment, une « identité problématique » – car complexe, multiple, hybride, mais aussi mouvante et en construction –, comme l'indique le titre de notre thèse. Mais ce dernier est (volontairement) ambivalent, tout comme le terme « identité » qui en est le pivot et qui désigne à la fois le « caractère de ce qui, sous des dénominations ou des aspects divers, ne fait qu'un ou ne représente qu'une seule et même réalité »⁶⁷⁸, mais aussi la « relation (...) qu'ont entre eux deux termes identiques »⁶⁷⁹ : tout aussi problématique est ainsi l'équivalence ou (« identité », au sens logique et mathématique du terme) établie, par la *doxa*, entre les noms et concepts de *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità*, qui en viennent à se confondre et à ne plus faire qu'un. En effet, *cittadinanza* et *nazionalità* sont souvent utilisés indifféremment et de manière interchangeable, le premier terme étant plus commun en italien, alors qu'ils recouvrent en réalité deux concepts forts distincts, bien que liés ; par ailleurs, la *nazionalità* italienne a longtemps été associée à l'*italianità*, censée dépasser les particularismes et les fondre en une seule grande nation italienne ; enfin, comme on l'a montré *supra*, la *cittadinanza* est posée comme synonyme d'*italianità*, puisque la première contribuerait à forger la seconde et réciproquement. Mais cette « équation idéologique » (pour reprendre l'expression d'Étienne Balibar⁶⁸⁰) fonctionne-t-elle ?

⁶⁷⁸ Définition du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) [en ligne], disponible sur : <http://www.cnrtl.fr/definition/identit%C3%A9> [consulté le 3 août 2013].

⁶⁷⁹ *Ibid.*

⁶⁸⁰ E. Balibar, *Saeculum. Culture, religion, idéologie, op. cit.*

À l'heure où les États-nations qui ont marqué les XIX^{ème} et XX^{ème} siècles entrent en crise, bouleversés par des dynamiques trans-, infra-, ou supra- nationales, la *cittadinanza* ne recoupe plus nécessairement la *nazionalità* ; la *nazionalità* italienne soulève par ailleurs, depuis les années 1990, un large débat intellectuel qui en questionne l'existence réelle au-delà du « mythe » ; enfin, comme les témoignages que nous avons recueillis le confirment, la *cittadinanza* italienne semble indépendante de l'*italianità*, car relevant d'autres valeurs, pratiques et critères qui n'ont rien d'un lien identitaire et culturel. Nous allons donc nous employer, dans cette dernière partie, à définir plus clairement ces trois termes et concepts, tous trois « polysémiques », comme le constate Diane Lamoureux⁶⁸¹, et à en déconstruire les imbrications. Loin de nous cependant l'idée, et la prétention, d'entrer en profondeur dans un débat qui nous dépasse et touche davantage à la philosophie et aux sciences politiques : n'étant en rien spécialiste de ces disciplines, nous nous contentons de leur emprunter quelques outils conceptuels et quelques références afin d'enrichir, en toute humilité, la réflexion élaborée jusqu'ici à partir de nos propres documents.

⁶⁸¹ Diane Lamoureux, « Citoyenneté, nationalité, culture », in Mikhaël Elbaz, Denise Laval Helly (dir.), *Mondialisation, citoyenneté et multiculturalisme*, Québec-Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, 2000, p. 111.

Chapitre 18

Cittadinanza = nazionalità

Comme le fait remarquer D. Poretti (E2), « in Italia coincidono i due termini [...]. In Italia i due termini si sovrappongono, cittadino e [-] nazionale – insomma, non c'è differenza ». Et pourtant, il existe une différence de taille entre les deux concepts. Pourquoi, donc, cette confusion généralisée, en italien en particulier ? Quelles sont en revanche les définitions propres à chacun de ces deux concepts ? La construction des États-nations aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles a contribué à associer les deux termes par « coïncidence » et « superposition » ; mais le monde contemporain, qui redessine le paysage géo-politique à l'aune de nouvelles logiques qui mettent en crise ce modèle politique, tend à distinguer de plus en plus *cittadinanza* et *nazionalità*.

18.1. Une confusion généralisée

Comme le constatent de nombreux auteurs⁶⁸², *cittadinanza* et *nazionalità* sont deux notions souvent considérées comme interchangeable dans le langage commun, qui les superpose sans scrupules alors que ces deux notions sont au contraire bien distinctes. Mais les raisons de cette confusion généralisée viennent peut-être de ce que D. Lamoureux⁶⁸³ appelle « le fantasme de l'État-nation », qui voudrait, idéalement, fondre ces deux notions en une seule.

i. Deux notions superposées

Si, selon Sergio Salvi la confusion entre *nazionalità* et *cittadinanza* a pu récemment être dépassée au niveau officiel (grâce au remplacement du terme *nazionalità* par *cittadinanza*

⁶⁸² G. Clemente, *Il codice della cittadinanza italiana, op. cit.* ; D. Lamoureux, « Citoyenneté, nationalité, culture », *op. cit.* ; Gian Enrico Rusconi, *Se cessiamo di essere una nazione*, Bologne, Il Mulino, 1993, 180 p. ; Emanuele Stolfi, « *Polites e civis: cittadino, individuo e persona nell'esperienza antica* », in Caterina Tristano et Simone Allegria (dir.), *Civis/Civitas. Cittadinanza politico-istituzionale e identità socio-culturale da Roma alla prima età moderna*. Atti del Seminario internazionale Siena/Montepulciano, 10-13 juillet 2008, Montepulciano, Thesan & Turan, 2008, p. 17-32.

⁶⁸³ D. Lamoureux, « Citoyenneté, nationalité, culture », *op. cit.*, p. 111.

sur les cartes d'identité)⁶⁸⁴, elle n'en est pas moins encore prégnante dans le langage courant, dans les interventions publiques, dans le jargon bureaucratique⁶⁸⁵, et même dans les discours des représentants politiques italiens, dont certains continuent de faire coïncider les deux concepts ; Donatella Poretti (E2), élue du *Partito Radicale*, et Andrea Lepore (E9), consul général d'Italie à Córdoba, y voient un rapport d'inclusion, dans un sens ou dans l'autre :

la nazionalità è comune dentro la cittadinanza. (E2)

Mélanie Fusaro – Un'ultima domanda: in italiano si usa molto spesso il termine di cittadinanza, molto poco quello di nazionalità; quale differenza Lei stabilisce tra i due termini?

Andrea Lepore – Nel caso italiano nessuno. La cittadinanza comprende la nazionalità.

Mélanie Fusaro – Ossia, la nazionalità è inclusa nella cittadinanza: come?

Andrea Lepore – Anzi, diciamo che lo *ius sanguinis* lo identifica: essendo una nazione, di sangue e di terra, se una delle due prevale, in questo caso è il sangue, e quindi la nazione italiana si estende al di là dei confini nazionali, e viene poi certificata dalla cittadinanza. Diciamo che il concetto di nazionalità è più ampio, perché uno può sentirsi di nazionalità italiana avendo passaporti diversi, pur non avendo la cittadinanza, se vuole. (E9)

S'il semble abonder d'abord dans le sens de D. Poretti, A. Lepore se corrige ensuite au moyen de la conjonction « anzi », pour inverser son propos. Plus que d'une « superposition », comme évoqué plus haut, il s'agirait en réalité d'une subordination, d'une subdivision, de la *cittadinanza*, qui inclurait en son sein la *nazionalità*, ou l'inverse, la *cittadinanza* n'étant plus alors dans ce cas que la « certification » officielle de l'appartenance informelle d'un individu à la nation italienne. En somme, la définition est loin d'être claire, puisqu'elle se prête aussi bien à une interprétation qu'à l'autre, tandis que les deux concepts semblent intrinsèquement mêlés.

Pour A. Sarubbi (E6), élu du *Partito Democratico*, la *cittadinanza* serait ainsi propédeutique à l'accès à la *nazionalità* :

io vedo la cittadinanza come un passaggio [-] intermedio per arrivare alla nazionalità. Cioè io non riesco a percepire la presenza di diverse nazioni in Italia a lungo andare, penso a una nazione italiana che comprenda popoli diversi, che magari, soprattutto nelle generazioni precedenti, possono arrivare solo alla cittadinanza, quindi a un'appartenenza non solo formale, però diciamo esteriore.[...] il passaggio della cittadinanza è, come dicevo, come uno strumento per arrivare alla nazionalità.

⁶⁸⁴ Sergio Salvi, *Patria e Matria. Dalla Catalogna al Friuli, dal Paese Basco alla Sardegna: il principio di nazionalità nell'Europa occidentale contemporanea*, Florence, Vallecchi, 1978, p. 24.

⁶⁸⁵ G. E. Rusconi, *Se cessiamo di essere una nazione*, op. cit., p. 167.

La *cittadinanza* apparaît dans cette dernière définition comme un « instrument » servant à susciter, chez les individus, un sentiment d'appartenance à la communauté nationale, lequel serait le but ultime. On retrouve ici l'opposition entre « formel » et « informel », et entre « extérieur » et « intérieur », suggérée déjà par le témoignage précédent, qui voyait la *cittadinanza* comme une « certification » (relevant donc de l'ordre du « formel ») et faisait reposer la *nazionalità* sur le principe du *ius sanguinis* (donc « intérieur ») ; l'on pourrait y ajouter la nuance que D. Poretti (E2) entrevoit entre la *cittadinanza*, qui serait plus « active », car revendiquée, et la *nazionalità*, plus « passive », car héritée : la *cittadinanza* et la *nazionalità* seraient ainsi les deux faces d'une même médaille, l'une « formelle », « extérieure », et « active », l'autre « informelle », « intérieure », et « passive », telles le ying et le yang. Aussi, « la “nazionalità” implica un concetto ben distinto dalla “cittadinanza”, in quanto la prima è un attributo immutabile della persona acquisito per discendenza, mentre la seconda si può acquistare ex novo, perdere e riacquistare »⁶⁸⁶ : comme G. Clemente le résume, au delà des apparences, et bien qu'intrinsèquement liées, *cittadinanza* et *nazionalità* recourent des définitions bien distinctes.

ii. Deux notions distinctes

Selon D. Lamoureux, « la citoyenneté est probablement le terme le plus facile à saisir »⁶⁸⁷. Se référant au *Dictionnaire de philosophie politique* de Philippe Raynaud et Stéphane Rials⁶⁸⁸, elle la définit comme

un statut qui fait fi des caractères singuliers des individus pour mettre en évidence leur appartenance à un ensemble commun, la cité ou l'État. Dans les sociétés occidentales contemporaines, dont la légitimité repose sur le principe de la souveraineté du peuple, la citoyenneté en est venue à représenter un système de droits et d'obligations largement balisé par les institutions politiques. [...] Au cœur du concept de citoyenneté, il y a donc un pouvoir souverain, un État, qui non seulement possède le monopole du pouvoir légitime sur un territoire donné, mais également le pouvoir de trancher quand à l'appartenance à la communauté politique.⁶⁸⁹

Loin d'être « facile », cette définition elle-même pose déjà problème en réalité, puisque la citoyenneté y apparaît à la fois comme un « statut » et comme un « système », ce dernier

⁶⁸⁶ G. Clemente, *Il codice della cittadinanza italiana*, op. cit., p. 46-47.

⁶⁸⁷ D. Lamoureux, « Citoyenneté, nationalité, culture », op. cit., p. 111.

⁶⁸⁸ Philippe Raynaud, Stéphane Rials, *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003 (3^{ème} éd.), XV-892 p, apud D. Lamoureux, Citoyenneté, nationalité, culture, op. cit., p. 111.

⁶⁸⁹ D. Lamoureux, « Citoyenneté, nationalité, culture », op. cit., p. 111.

valant « dans les sociétés occidentales contemporaines ». Catherine Neveu fait remarquer que « non seulement donc les définitions et valeurs associées à la citoyenneté peuvent grandement varier d'une société à une autre, mais les conditions même de leur élaboration influent sur l'appropriation dont elle peut faire l'objet de la part de citoyens eux-mêmes »⁶⁹⁰. Entre la *cittadinanza* idéalisée par les élites dirigeantes italiennes au moment du Risorgimento et celle que les citoyens italiens « s'approprient » aujourd'hui, il peut y avoir un écart qui rend la législation fortement « anachronique », puisqu'à l'attribution de la *cittadinanza* ne correspond pas forcément l'adhésion à la communauté nationale et l'identification culturelle espérées (nous en reparlerons plus loin). Contrairement donc à ce que prétend D. Lamoureux, le terme *cittadinanza* n'est pas univoque, mais bien ambivalent, selon qu'on l'envisage d'un point de vue politico-juridique, comme l'appartenance d'une personne à une entité politique, ou d'un point de vue politico-sociologique, comme un ensemble de droits et de devoirs⁶⁹¹. Ces derniers ont été classés par T. Marshall⁶⁹² selon qu'ils sont civils, politiques et/ou sociaux. Ainsi, selon F. Narducci (E5),

La *cittadinanza* è il diritto, cioè il diritto di *cittadinanza* significa che indipendentemente del mio certificato di origine dei miei genitori, della mia discendenza, io posso esercitare gli stessi diritti che esercita un altro cittadino che vive in un contesto politico e istituzionale democraticamente organizzato. Quindi questa è la differenza sostanziale, cioè l'esercizio dei diritti di *cittadinanza*, che mi consentono di dire « io sono cittadino di questo Paese, ne accetto le regole e le pratico e le difendo, se vogliamo anche, le regole democratiche. (E5)

En synthèse, la citoyenneté est la pleine appartenance d'un individu à un ensemble commun circonscrit par son organisation politique, qui lui donne accès à un ensemble de droits et de devoirs. C'est l'État, et non pas l'origine ethnique d'un individu, qui décide, selon la législation en vigueur, d'accorder la citoyenneté à un individu. L'adverbe « indépendamment » marque bien la distinction entre la *cittadinanza*, qui relève d'un « contexte politique et institutionnel », et la *nazionalità*, qui relève de la « descendance ».

La nationalité, quant à elle, caractérise également une appartenance, cette fois-ci non pas à la cité ou à l'État, mais à la « nation » – laquelle, toujours selon le *Dictionnaire de philosophie politique*⁶⁹³, a « d'abord désigné un groupe de personnes unies par les liens du

⁶⁹⁰ Catherine Neveu, « Les enjeux d'une approche anthropologique de la citoyenneté », in *Revue européenne des migrations internationales* [en ligne], vol. 20, n. 3, 2004, disponible sur : <http://remi.revues.org/index2024.html> [consulté le 20 avril 2011].

⁶⁹¹ Caterina Dolcher, « L'acquisto jure sanguinis del diritto di *cittadinanza* in un contesto di società globale e multietnica. *Visioni LatinoAmericane*, Année II, Numéro 3, Juillet 2010, p. 132.

⁶⁹² Thomas H. Marshall, *Citizenship and social class*. Londres : Pluto Press, 1992, VII-101 p.

⁶⁹³ Philippe Raynaud, Stéphane Rials, *Dictionnaire de philosophie politique*. Paris : Presses Universitaires de France, 2003 (3^e éd.), p. 411, *apud* D. Lamoureux, *Citoyenneté, nationalité, culture, op. cit.*, p. 112.

sang, de la langue et de la culture qui, le plus souvent mais pas nécessairement, partagent le même sol pour en venir à qualifier une association de personnes unies par des liens contractuels, manifestant ainsi leur volonté de vivre sous les mêmes lois ». La nationalité est donc elle aussi ambivalente, chargée de significations qui se sont sédimentées au fil de l'histoire et des sociétés qui les ont forgées. Pour D. Poretti (E2), elle est d'abord, en vertu des liens du sang, « qualcosa che si può ereditare, [...] qualcosa più di una cultura, di una popolazione, che è a prescindere da dove poi si vive fisicamente, da dove si agisce »; mais pour F. Porta (E3) elle est aussi, du fait de ce caractère ethnique, « proprio legata al concetto di nazione e quindi anche a un concetto geografico. La nazione di per sé è un fattore circoscritto. [...] La nazionalità [...] è un concetto più ristretto. [...] la nazionalità probabilmente può essere un principio di tipo escludente ». À travers les participes passés substantivés « circoscritto », « ristretto », et l'adjectif « escludente », la nationalité apparaît comme la co-optation du Même et l'exclusion de l'Autre, rejeté en-dehors de ces frontières qui furent initialement géographiques, avant de devenir « imaginées », pour reprendre l'expression célèbre de Benedict Anderson⁶⁹⁴ : le fait de partager une histoire, une langue, une culture et un sang communs signifie en effet qu'à un moment ou un autre, avant d'éventuellement se disperser, les membres d'une nation ont également partagé le même territoire, même si seulement à l'époque de sa genèse.

L'autre définition de la nationalité *supra* s'inscrit dans la droite ligne de la pensée d'Ernest Renan, lequel voyait la nation à la fois comme « la possession en commun d'un riche legs de souvenirs » et « le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis »⁶⁹⁵ : c'est en ce sens alors, de « contrat social », qu'elle se rapproche de la citoyenneté, et que les deux concepts, pourtant bien distincts comme on vient de le démontrer, en arrivent à se confondre.

iii. Deux notions en une

Pour D. Lamoureux⁶⁹⁶, c'est en effet parce que « le fantasme de l'État-nation est si prégnant dans le langage de la modernité politique que nationalité et citoyenneté tendent à se confondre ». L'État-nation, comme le révèle le tiret qui forme ce mot composé, fit en effet coïncider, à partir de la Révolution Française, l'État et la nation, la citoyenneté et la

⁶⁹⁴ Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres-New-York, Verso, 2006 (1^{ème} éd. 1983), 248 p.

⁶⁹⁵ Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ?* Paris : Presses pocket, 1992 (1^{ère} éd. 1882), 316 p.

⁶⁹⁶ D. Lamoureux, *Citoyenneté, nationalité, culture, op. cit.*, p. 113.

nationalité, le citoyen et le national, au nom de la souveraineté nationale : l'organisation politique (l'État) devait rassembler les membres du même groupe ethnique et culturel (la nation), seuls souverains pour décider de leur propre sort au moyen d'un « contrat social ». Mais tandis qu'en France les deux entités, préexistantes (sous la forme de l'État absolu et de la nation française⁶⁹⁷) à la formation de l'État-nation moderne, ont convergé jusqu'à se confondre à partir de la fin du XVIII^{ème} siècle, en Italie l'État italien a précédé la nation italienne⁶⁹⁸, qui devait encore être construite, comme nous l'avons Vu en première partie, justement au moyen de la citoyenneté : il s'agissait, en attribuant la *cittadinanza* aux individus nés et vivant sur le même territoire géographique (l'Italie), de les reconnaître comme citoyens membres d'une organisation politique⁶⁹⁹ souveraine sur ce même territoire (l'État italien), reliés à ce dernier par des droits et des devoirs, mais aussi d'inciter leur identification au groupe ethnique et culturel (la nation italienne), partageant la même langue (l'italien standard), les mêmes références historiques (le Risorgimento), les mêmes symboles (la *bandiera*, l'hymne), les mêmes héros (Garibaldi, Mazzini, Cavour), les mêmes références.

L'attribution de la *cittadinanza* italienne sur la base du principe *ius sanguinis*, qui est un critère ethnique, apporte une confusion ultérieure, dans la mesure où il marque la limite de la distinction entre nazionalità et cittadinanza, puisqu'en vertu de ce régime juridique, seul le citoyen est national⁷⁰⁰. Ainsi, selon la législation italienne, non seulement la nation, mais aussi la *cittadinanza*, repose sur l'appartenance à une communauté partageant la même culture, et à une « razza » partageant le même « sangue » et les mêmes gènes (car, au départ, issue du même territoire) : en Italie, tant l'appartenance politique que culturelle (cette dernière découlant de la première) seraient alors idéalement, selon la *doxa*, indistinctement liées à un critère qui n'est autre que racial. La réalité est tout autre, d'autant plus aujourd'hui où de nouvelles dynamiques contemporaines mettent en crise le modèle de l'État-nation et de la coïncidence entre citoyenneté et nationalité.

⁶⁹⁷ Dont l'unité, linguistique par exemple, fut promulguée dès août 1539 avec l'*Ordonnance de Villers-Cotterêts*, prise par le Roi François I^{er}, imposant l'usage du français dans les actes officiels et de justice.

⁶⁹⁸ Pour la masse ; en revanche, pour les élites, la nation italienne existait déjà depuis longtemps : dans le chant VI du Purgatoire de sa *Divina Commedia*, Dante pleure le sort de la « *serva Italia, di dolore ostello, / nave senza nocchiere in gran tempesta, / non donna di province, ma bordello!* » ; dès 1345, dans son *Canzoniere* (CXXVIII), Pétrarque invoque ainsi l'« Italia [s]ua » comme « *la patria in ch'io mi fido / madre benigna et pia / che copre l'un et l'altro mio parente* » ; quelques siècles plus tard, et peu avant le Risorgimento, en 1818, Leopardi dédie la *canzone* qui ouvre ses *Canti* « All'Italia ».

⁶⁹⁹ Pour C. Dolcher (L'acquisto jure sanguinis del diritto di cittadinanza in un contesto di società globale e multietnica, *op. cit.*, p. 140), « basti qui sottolineare quanto si affermi, nel pensiero giuridico italiano, il concetto che il popolo e lo Stato sono inseparabili, dal momento che lo Stato non è che il popolo organicamente considerato ».

⁷⁰⁰ G. Clemente, *Il codice della cittadinanza italiana*, *op. cit.*, p. 46.

18.2. La crise de l'État-nation

Le modèle de l'État-nation et la coïncidence parfaite entre citoyenneté et nationalité qu'il impliquait ont toujours relevé d'un « idéal revendiqué par les nationalistes et théorisé par les penseurs sociaux »⁷⁰¹ – idéal inaccessible, la plupart des États étant en réalité, *volens nolens*, pluriethniques et multiculturels : en effet, « si l'on prend la langue comme l'un des indicateurs de l'existence d'un peuple ou d'une collectivité historique, il est facile de voir, étant donné qu'on évalue à 5000 ou 6000 le nombre des langues parlées sur terre, qu'il n'est pas envisageable de voir chaque collectivité historique constituer une organisation politique indépendante »⁷⁰². C'est sans compter les dialectes, indicateurs de l'existence de micro-collectivités historiques, qui rendent d'autant plus hétérogènes les États-nations (et en particulier l'Italie, où certains dialectes possèdent leur propre littérature, orale et écrite) ; ainsi que les mutations du monde contemporain – l'accélération des dynamiques transnationales (qui existaient déjà par le passé mais que les nouvelles technologies de communication ont intensifié), la résurgence des micronationalismes régionaux, et l'émergence d'instances gouvernementales supranationales, comme l'Union Européenne par exemple – qui ont accentué « la désunion de la référence politique et de l'appartenance culturelle »⁷⁰³.

i. Transnationalisme

Dans son acception traditionnelle, héritée de la *politéia* athénienne⁷⁰⁴, la citoyenneté est circonscrite aux limites géographiques de l'organisation politique qui la définit, qu'elle soit cité ou État, et, selon D. Poretti (E2), « cittadino è chi vive in uno Stato, anche per un periodo breve, non è obbligatorio che lo sia per sempre [...] Il cittadino è chi vive e chi contribuisce allo sviluppo di una società, e quindi di una /// della polis, della città, dello Stato, contribuisce a vari titoli, però c'è, è presente ». La citoyenneté se définirait alors non seulement comme une appartenance, mais aussi comme une « présence », une résidence, et une participation sous forme de « contribution » (entre autres, fiscale, sur le principe de « *no taxation without representation* » évoqué p. 85) à la *res publica*. Néanmoins, les migrations internationales ont révélé, depuis longtemps, des formes de double présence – à l'opposé de la

⁷⁰¹ Dominique Schnapper, De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora. *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 17, n°2, 2001, p. 26.

⁷⁰² *Ibid.*

⁷⁰³ Jean-Marc Ferry, Qu'est-ce qu'une identité nationale ? *Esprit*, n°164, 1990 ; *apud* C. Neveu, Les enjeux d'une approche anthropologique de la citoyenneté, *op. cit.*

⁷⁰⁴ E. Stolfi, *Polítes e civis: cittadino, individuo e persona nell'esperienza antica*, *op. cit.*, p. 19.

« double absence » théorisée par A. Sayad⁷⁰⁵ – qui ont permis à certains migrants d’être transnationaux avant même que le concept de transnationalisme⁷⁰⁶ n’émergeât dans les sciences sociales : bien qu’absents du territoire géographique de l’État auquel ils étaient liés par leur citoyenneté, ils participaient néanmoins aux affaires de leur pays par le biais d’investissements et d’envois de fonds monétaires, comme le firent les émigrés italiens à travers les *rimesse*. Aujourd’hui, « l’immédiateté ou la compression du temps et de l’espace grâce au progrès technique — symbolisée par Internet — viennent renforcer un phénomène qui existait du temps des États-nations et parfois leur préexistait, mais à une toute autre échelle »⁷⁰⁷ : comme nous l’avons déjà montré dans notre précédente étude⁷⁰⁸, les nouveaux moyens de communication et la mondialisation des échanges au sein de l’économie capitaliste contribuent à l’élaboration d’une nouvelle forme de citoyenneté qui fait fi désormais des frontières géographiques et se déploie dans un espace transnational, rassemblant les peuples dispersés. Alejandro Portes⁷⁰⁹ y voit même la configuration d’une « mondialisation par le bas » par les migrants qui redessinaient eux-mêmes la carte des échanges politiques, économiques ou culturels, dissociant nationalité et citoyenneté. Le transnationalisme bouleverse ainsi le modèle de l’État-nation, dans la mesure où il permet à une nation de rester soudée, partageant les mêmes références historiques, linguistiques et culturelles, au-delà des frontières étatiques ; mais aussi dans la mesure où il permet l’appartenance simultanée à plusieurs organisations politiques, puisque, si l’on suit la définition qu’en donnent Linda Basch, Nina Glick Schiller et Cristina Szanton Blanc, précurseurs de la théorisation du concept, le transnationalisme consisterait en « les processus par lesquels les immigrants forgent et maintiennent des relations sociales multiples qui relient leur sociétés d’origine et d’installation. [...] Un élément essentiel du transnationalisme est la multiplicité des formes de participation que les transmigrants maintiennent à la fois dans leur société d’origine et d’accueil »⁷¹⁰. Aussi le transnationalisme se prête-il particulièrement au développement des citoyennetés doubles, voire multiples, lorsque la législation des États concernés le permet, ainsi que le suggère Fabio Porta (E3), lui-même en possession de la double citoyenneté italo-brésilienne : « La cittadinanza secondo me deve essere un elemento che va aldilà dei confini di un determinato Paese e anche di una determinata nazione. La cittadinanza può integrarsi e

⁷⁰⁵ A. Sayad *La double absence: des illusions de l’émigré aux souffrances de l’immigré*, op. cit.

⁷⁰⁶ Développé en particulier par L. Basch, N. Glick Schiller et C. Szanton Blanc (*Nations unbound : transnational projects, postcolonial predicaments, and deterritorialized nation-states*, op. cit.).

⁷⁰⁷ D. Schnapper, De l’État-nation au monde transnational. Du sens et de l’utilité du concept de diaspora, op. cit., p. 25.

⁷⁰⁸ Voir : M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

⁷⁰⁹ Alejandro Portes, « La mondialisation par le bas », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 129, septembre 1999, p. 15-25.

⁷¹⁰ L. Basch, N. Glick Schiller et C. Szanton Blanc, *Nations unbound : transnational projects, postcolonial predicaments, and deterritorialized nation-states*, op. cit., p. 6.

può arricchirsi anche con altre cittadinanze ». C'est le cas, justement, des Italo-argentins et des Italo-brésiliens, qui possèdent à la fois la citoyenneté italienne, obtenue sur le critère *ius sanguinis*, et la citoyenneté argentine ou brésilienne, acquise *iure soli*. En sont-ils pour autant inscrits dans une logique transnationale ?

Dans le cas des Italo-argentins et des Italo-brésiliens qui ont fait l'expérience d'une émigration dite « de retour » en Italie, et que nous avons étudiés dans nos précédents travaux de recherche⁷¹¹, nous avons émis l'hypothèse du transnationalisme. Mais dans le dernier cas qui nous occupe, c'est-à-dire la recherche menée en Argentine et au Brésil auprès d'Italo-descendants non nécessairement migrants, il apparaît, à quelques exceptions près, que ces derniers sont bien loin d'entretenir avec leur pays d'origine des « relations sociales » et « des formes de participation » multiples : cela s'explique, on l'a vu, par la distance géographique, générationnelle et culturelle qui s'est installée entre ces descendants d'immigrés italiens et l'Italie. Il ne s'agit donc pas, du point de vue de l'Italie, d'un véritable exemple de transnationalisme puisque, selon A. Portes⁷¹², il n'y a transnationalisme que quand il y a co-présence dynamique entre deux pays ou plus, reliés par une activité politique, économique ou culturelle ; or, bien que résidant dans d'autres États, les Italo-descendants que nous avons rencontrés ne maintiennent en majorité que très rarement des formes de participation civique, économique ou sociale (citoyenneté), linguistique et culturelle (nationalité), et, comme nous l'avons démontré en cinquième partie, l'une (la *cittadinanza*) ne semble pas vraiment avoir contribué à forger l'autre (la nationalité italienne).

Néanmoins, peut-être peut-on envisager les Italo-descendants comme transnationaux en se plaçant du point de vue des États-nations auxquels ils ont affirmé appartenir (l'Argentine et le Brésil) et dont ils partagent l'histoire, la langue, les coutumes, les références. En ce cas, la participation de ces individus aux élections politiques italiennes peut être un exemple de transnationalisme, mais il est, comme nous l'avons montré, faible et sporadique. En outre, si l'on considère quelques cas, tout aussi rares et sporadiques (plus fréquents parmi les deuxièmes générations), d'individus qui continuent à entretenir des relations (linguistiques, culturelles et sociales essentiellement) avec l'Italie, tout en résidant en Argentine et au Brésil, ils peuvent représenter un autre exemple de transnationalisme : puisqu'ils affirment leur appartenance à la nation italienne tout en participant à l'organisation politique argentine ou brésilienne, ils dissocient effectivement nationalité et citoyenneté. Enfin, prenons les cas encore plus rares d'individus qui se définissent réellement par une double culture et une double appartenance (double nationalité) tout en s'investissant activement dans les deux

⁷¹¹ Voir : M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006) : « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit. et *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

⁷¹² A. Portes, « La mondialisation par le bas », op. cit.

organisations politiques, tant argentine/brésilienne qu'italienne (double citoyenneté) : ils révèlent bien que nationalité et citoyenneté peuvent se démultiplier et que plusieurs nationalités et plusieurs citoyennetés peuvent cohabiter au sein du même individu.

Le transnationalisme, s'il ne s'applique donc pas à la majorité des Italo-descendants de notre étude, aura cependant constitué un instrument conceptuel intéressant pour montrer l'explosion du modèle de l'État-nation, selon lequel l'organisation politique devait coïncider avec l'appartenance ethnique et culturelle, mais également l'anachronisme de la législation italienne qui, basée sur ce modèle idéal, continue cependant de considérer ces Italo-descendants comme des citoyens et, du fait du critère *ius sanguinis* d'attribution de la citoyenneté, comme des nationaux, alors qu'ils sont tantôt l'un, tantôt l'autre, rarement les deux, souvent aucun. Le monde contemporain, loin de suivre une organisation simple faite de blocs compacts, apparaît de plus en plus complexe, multipolaire : les frontières se déplacent, et de géographiques deviennent intérieures, communautaires, au sein même des États qui, de plus en plus polyethniques et multiculturels, hébergent plusieurs nationalités.

ii. Micronationalismes

Comme l'expliquait Dominique Schnapper *supra*, les États ne se sont jamais identifiés à une seule nation, mais en ont toujours hébergé plusieurs en leur sein ; parfois, les collectivités historiques, ethniques et culturelles se sont réellement fondues en une seule et même nation, parfois, au contraire, elles ont revendiqué leurs différences et leur désir d'indépendance. C'est le cas par exemple des États comme l'Espagne ou l'Italie, nés de l'union de plusieurs royaumes et unités politiques (duchés, principautés, marquisats, etc.) qui conservent néanmoins une certaine « autonomie » (pour reprendre le terme officiel espagnol, utilisé également en italien pour désigner les « province autonome » de Bolzano et Trento) à la fois administrative, financière et politique. En Italie, du fait de la *devolution* de certains pouvoirs en matière, par exemple, de fiscalité, d'éducation et de santé, l'État a délégué une partie de sa souveraineté aux Régions qui s'organisent de manière de plus en plus indépendante. Certaines en viennent même à défendre des arguments séparatistes pour s'affranchir de l'État italien et se doter de leur propre organisation politique ; tant que cette séparation ne sera pas réalisée, elles continuent d'exister, crispées sur leur références ethniques, linguistiques et culturelles, tout en participant à la *res publica* italienne : prenons ainsi l'exemple des élus des partis extrémistes du nord de l'Italie, comme la Lega Nord, qui se revendiquent *padani* tout en siégeant au Parlement et au Sénat italiens. La citoyenneté

italienne se déclinerait ainsi, au grand dam du modèle de l'État-nation, en plusieurs nationalités coexistant plus ou moins pacifiquement.

L'État italien semble avoir échoué à rassembler et homogénéiser en son sein les diverses micro-collectivités qui se sont unies théoriquement au moment du Risorgimento, et cette divergence ne ferait que s'accroître depuis quelques décennies, avec la résurgence des « micronationalismes » que Claudio Magris, très critique à leur encontre, dénonce comme étant « l'enfatizzazione e l'ossessione della propria identità, la sua assottigliamento, la tendenza a parlare continuamente di essa e di se stessi, il comportamento aggressivo-diffidente che nasce dall'insicurezza, l'attitudine algolagnica. [...] Micronazionalismo implica una visione irrigidita, bloccata dell'identità, mentre essa è qualcosa di mobile, di fluido, che va costruito, smontato e ricostruito di continuo »⁷¹³. Opposant la rigidité (« ossessione », « irrigidita », « bloccata ») et le radicalisme (« enfatizzazione », « assottigliamento ») au mouvement (« mobile », « fluido ») et à la flexibilité d'une identité « costruit[a], smontat[a] e ricostruit[a] », Claudio Magris dépeint le micronationalisme comme un repli identitaire et ethnique, tautologique et intolérant, privilégiant le Même au détriment de l'Autre, sur des critères à la fois raciaux et culturels. Ce courant remet en cause le modèle de l'État-nation puisqu'il présuppose des divisions intérieures aux confins territoriaux de l'État, qu'il dépasse éventuellement suivant ses propres tracés : les Régions, provinces et municipalités italiennes entretiennent ainsi des réseaux qui incluent les *italiani all'estero* dans une dimension micronationale, en organisant et subventionnant des projets de coopération, des filières d'emploi, des associations culturelles et humanitaires.

Le maintien et la réactivation d'identités et de liens au caractère régional, provincial voire municipal, comme on l'a vu en particulier au sein des associations italo-descendantes, encouragés par les instances de gouvernance italiennes elles-mêmes, court-circuite ainsi l'État italien au profit d'une relation directe des individus avec le groupe (ou micro-nation) auquel ils s'identifient, dissociant clairement citoyenneté et nationalité : « dans une idéologie où la nation est au-dessus de l'État et, souvent, les deux entités ne coïncident même pas, il est facile de concevoir une citoyenneté séparée de la nationalité »⁷¹⁴. G. Seyferth, qui pose ici la « nationalité » comme synonyme d'expression ethnique, évoque en effet la survivance des appartenances régionales parmi les Italiens émigrés au Brésil à la fin du XIX^{ème} siècle. Un siècle et demi plus tard, leurs descendants, en possession de la citoyenneté italienne, tendent parfois à réactiver ces liens d'appartenance, en se définissant par des caractéristiques

⁷¹³ Claudio Magris, « Nazionalismi e micronazionalismi », in G. Spadolini (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia*, *op. cit.*, p. 246-247.

⁷¹⁴ G. Seyferth, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », *op. cit.*, p. 67

ethniques micronationales (dialecte, coutumes, alimentation, *paese* d'origine, association, etc.)⁷¹⁵. L'État se trouve ainsi dépossédé de certains de ses attributs et de certains de ses pouvoirs, car court-circuité dans cette relation directe entre les micronations et les individus – voire, également, entre les micronations et certaines autres instances gouvernementales, par exemple les institutions de l'Union Européenne, qui tissent de plus en plus des relations directes avec les Régions. Le micro-nationalisme, qui affaiblit l'État-nation, se double d'un autre processus en œuvre depuis la seconde moitié du XX^{ème} siècle : l'émergence d'entités supra-nationales qui remettent en cause l'équation entre citoyenneté et nationalité.

iii. Supranationalisme

Ce n'est pas le lieu, ici, d'aborder la vaste littérature existante concernant la construction européenne et les enjeux du fédéralisme à l'échelle continentale. Nous nous contenterons de montrer combien l'émergence d'une instance de gouvernement supérieure aux nationalités, mais aussi aux États, met à mal le modèle de l'État-nation traditionnel, au même titre et en même temps que le transnationalisme et que le micronationalisme. Depuis la signature du Traité de Maastricht en 1992, la citoyenneté européenne complète la citoyenneté nationale, sans toutefois la remplacer. Elle fonctionne sur le modèle de la superposition : toute personne ayant la nationalité d'un Etat membre est automatiquement reconnue également citoyenne de l'Union. À la citoyenneté européenne ne correspond donc aucune nationalité unique et spécifique, puisque l'Union Européenne comprend de multiples nationalités et que seule l'appartenance politique est ici prise en compte.

C'est pourquoi elle a pu être définie de « post-nationale » (terme auquel nous préférons celui de « supra-nationale », puisque la citoyenneté européenne n'a pas entraîné la disparition des nations) par certains théoriciens pour qui « la construction de l'Europe comme espace politique constitue une opportunité historique unique d'enfin dissocier citoyenneté et identité, et notamment identité nationale, et de redonner pleinement à la première sa dimension politique »⁷¹⁶, en la délestant des clivages ethniques.

Les Italo-descendants que nous avons rencontrés dans le cadre de nos différentes études ont saisi cette occasion et ne manquent pas de voir dans la citoyenneté italienne le moyen d'accéder aussi au statut de citoyens européens (et au marché de l'emploi, à

⁷¹⁵ Voir : M. Fusaro, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, *op. cit.* ; A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.* ; M. Zanini, « Italianidade: pertencimento, reivindicações e negociações identitárias na região central do Rio Grande do Sul, Brasil », *op. cit.*

⁷¹⁶ C. Neveu, *Les enjeux d'une approche anthropologique de la citoyenneté*, *op. cit.*

l'éducation et au *welfare* qui lui sont associés) : à travers la demande et l'obtention de la citoyenneté italienne, ils ne démontreraient ainsi ni leur appartenance à l'organisation politique que constitue l'État italien (citoyenneté) ni leur appartenance au groupe ethnique, linguistique et culturel que constitue la nation italienne (nationalité), mais un usage instrumental d'un statut qui dépasse tant la citoyenneté que la nationalité italiennes. Ces dernières, largement ignorées au profit d'intérêts pragmatiques et individualistes, sont ainsi vidées de leur sens, et la *cittadinanza* apparaît alors comme « un'opportunità strategica »⁷¹⁷ et non plus l'appartenance des citoyens à l'État qui les gouverne. Dès lors,

cela pose le problème de la stabilité des organisations politiques. Jusqu'à quel point peut-on "faire société", lorsque, pour beaucoup des membres de cette société, le rapport au collectif immédiat devient uniquement instrumental ? Peut-on "faire société" sans rapport à l'espace concret, sans rapport à des institutions concrètes, sans lieu du politique ? La société peut-elle être de plus en plus virtuelle ? Les échanges avec le reste du peuple dispersé, par l'intermédiaire des écrans, peuvent-ils remplacer le lien social qui naît des échanges directs entre individus concrets ? Jusqu'à quel point cette dissociation peut-elle se développer sans qu'elle remette en question l'existence même d'un lieu du politique, investi d'une certaine légitimité ?⁷¹⁸

Dominique Schnapper lance ici une série d'interrogations auxquelles nous n'avons aucunement l'intention (ni l'ambition) de répondre ici, mais qu'il nous semble intéressant de reprendre à notre compte dans le cadre de la réflexion que nous menons, parce qu'elle fait écho à de nombreuses autres voix de Cassandre : Caterina Dolcher déplore ainsi « la profonda crisi che vive oggi il concetto di cittadinanza » laquelle, « svuotata di contenuto », provoque selon elle un véritable « deficit di democrazia »⁷¹⁹ ; la nation n'est pas en reste, elle aussi mise à mal par les micronationalismes qui la relient à la race et à une logique d'exclusion. L'État-nation se trouve alors en proie à une « délégitimation »⁷²⁰ :

gli italiani sono tornati alla democrazia sul binario delle 'appartenenze separate' piuttosto che su quello di una comune appartenenza nazionale e democratica : ne ha sofferto ancora una volta il senso della cittadinanza. [...] A questa crisi l'italiano reagisce sfuggendo spontaneamente in due direzioni apparentemente opposte e contraddittorie : fugge verso la base della società alla ricerca o alla riscoperta di identità particolari regionalistiche o municipalistiche che hanno solide radici nella cultura popolare (si pensi al fenomeno della persistenza e della rinascita dei dialetti);

⁷¹⁷ G. Tintori, *Fardelli d'Italia? Conseguenze nazionali e transnazionali delle politiche di cittadinanza italiane*, *op. cit.*, p. 26.

⁷¹⁸ D. Schnapper, *De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora*, *op. cit.*, p. 28.

⁷¹⁹ C. Dolcher, « L'acquisto jure sanguinis del diritto di cittadinanza in un contesto di società globale e multietnica », *op. cit.*, p. 134.

⁷²⁰ D. Schnapper, « De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora », *op. cit.*, p. 26.

fugge verso l'alto cercando quelle più ampie identità collettive che lo sviluppo della politica internazionale sta creando.⁷²¹

L'image du « binario delle appartenenze separate » serait intéressante, si elle ne se contredisait ensuite : en effet, le « binario » est composé de deux lignes parallèles qui vont dans la même direction ; au contraire, Pietro Scoppola et Francesco Traniello parlent ici de « due direzioni apparentemente opposte e contraddittorie ». C'est pourquoi nous préférons reprendre l'image, comme c'était notre hypothèse il y a déjà quelques années⁷²², d'un État italien pris en tenaille entre deux forces contraires, l'une exogène (l'Europe), l'autre endogène (les micronations), qui redéfinissent les concepts de citoyenneté et de nationalité à l'aune des évolutions du monde contemporain, et remettent en cause le modèle idéal de l'État-nation *risorgimentale*, devenu vétuste et obsolète à l'heure de la mondialisation. Pour D. Schnapper, « la dissociation croissante entre références identitaires, pratiques économiques et organisation politique devient une caractéristique essentielle du monde moderne »⁷²³ : contrairement à ce que purent idéaliser les théoriciens de l'État-nation, et ce que peuvent encore souhaiter les tenants d'une *cittadinanza* ethnique en Italie, la citoyenneté et la nationalité sont aujourd'hui bien loin de se confondre, et tendent de plus en plus à se distinguer, chacune suivant une évolution qui lui est propre. Qu'en est-il alors du second terme de l'« équation idéologique » que nous avons décrite plus haut : la *nazionalità* se confond-elle réellement avec l'*italianità*, ou bien toutes deux tendent-elles également, et de plus en plus, à diverger ?

⁷²¹ Pietro Scoppola, Francesco Traniello, *apud* G. E. Rusconi, *Nazione etnia cittadinanza in Italia e in Europa. Per un discorso socio-culturale*, Brescia, Editrice La Scuola, 1993, p. 7.

⁷²² Voir : M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, *op. cit.*

⁷²³ D. Schnapper, « De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora », *op. cit.*, p. 28.

Chapitre 19

Nazionalità = italianità

S. Di Venezia (E10), consul général d'Italie à Curitiba, définit l'*italianità* comme « l'orgoglio di appartenere a una nazione italiana, di poter condividere delle tradizioni » : il établit ainsi une équivalence directe entre l'*italianità* et la *nazionalità* telle que nous l'avons, références à l'appui, définie *supra*. Il présuppose également l'existence d'une nation italienne, basée sur le sentiment d'appartenance à une même communauté et sur le partage de mêmes « traditions », c'est-à-dire d'une même histoire et d'une même culture. En effet, « la logique de l'État-nation était [...] de tendre à l'unité culturelle de la population nationale. La formation des nations s'est toujours accompagnée d'actions qui visaient à réduire les particularismes non seulement politiques mais culturels »⁷²⁴ à travers l'imposition d'une langue commune, l'invention et la diffusion d'une histoire nationale par l'école, la construction et la conservation d'une mémoire collective, le partage de rituels, etc.

En Italie, la création de l'État italien advint grâce à l'unification politique des différents États présents sur le territoire géographique de la Péninsule, sur la base d'une supposée unité culturelle qui devait alors se trouver renforcée par une politique d'assimilation : la *nazionalità* italienne devait correspondre à l'*italianità*, fusionnant de manière homogène les différentes microappartenances. Mais si des efforts ont en effet été fournis en ce sens, l'hétérogénéité linguistique et culturelle propre à l'Italie semble avoir précipité le « mito della nazione »⁷²⁵ vers le déclin jusqu'à ce que nombre d'historiens et essayistes italiens s'accordent à proclamer, non sans provoquer une vive et vaste polémique, « la morte della patria »⁷²⁶.

19.1. « Il mito della nazione »

La coïncidence entre *nazionalità* et *italianità* ne va donc pas de soi : d'abord parce que l'idée même d'une nation italienne a longtemps suscité la controverse, avant et après

⁷²⁴ *Ibid.*, p. 13.

⁷²⁵ E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, Milano, Mondadori, 1997, 404 p.

⁷²⁶ Ernesto Galli della Loggia, « La morte della patria. La crisi dell'idea di nazione dopo la seconda guerra mondiale », in G. Spadolini, *Nazione e nazionalità in Italia, op. cit.*, p. 125 – 162.

l'unification ; ensuite parce que la conscience nationale, une fois édiflée, a coexisté avec des microappartenances dont la survivance montre les limites de la nationalisation.

i. Une certaine idée de l'Italie

Amedeo Quondam⁷²⁷ relève que la constitution et la construction du discours identitaire national en Italie sont communes aux autres nations européennes à la même époque, mais aussi qu'elles possèdent une variante propre à l'Italie, qui est le caractère « projectif » de ce discours (« gli italiani da fare », pour reprendre la formule attribuée à Massimo D'Azeglio) : la nation italienne irait donc puiser à la fois dans le passé et dans le futur pour se constituer en tant que telle, comme la « terza Italia » espérée par les lettrés de la fin du XIX^{ème} siècle, Giosuè Carducci en tête : après la Rome des Césars et des papes, l'heure était venue de célébrer une nouvelle Italie, forte de nouveau de son rôle civilisateur⁷²⁸. Or, pour Giovanni Spadolini, il existait déjà, avant l'unification politique de la Péninsule en Royaume d'Italie, « un'idea dell'Italia, dell'Italia come comunità di lingua e di cultura, con piena coscienza di se stessa [...] Un'idea essenzialmente culturale, spirituale: un'idea che nasce dalla lingua, che ha per padre Dante, che si snoda attraverso la formazione della cultura nazionale, fondamento del futuro Stato unitario »⁷²⁹. Gioacchino Volpe soutient lui aussi, dans un opuscule publié pour la première fois en 1922 dans la revue *Politica*, que le point de départ de l'histoire italienne (du point de vue du peuple italien, et non des institutions) remonte à la fin du Moyen-Âge⁷³⁰.

Le Risorgimento ne serait alors, selon G. Spadolini, que la « rinascita » de cette conscience nationale préexistante⁷³¹. Mais cette idée de l'Italie comme nation, si tant est qu'elle ait réellement existé, n'était très certainement partagée que par les élites, comme l'analyse Luca Baccelli⁷³². Or, même au sein de l'élite dirigeante, cette idée ne faisait pas l'unanimité, et des voix s'élevaient à son encontre, relayant le verdict du diplomate autrichien Klemens von Metternich, dont la formule prononcée durant les travaux du Congrès de Vienne en 1815 est restée célèbre (bien que largement controversée) : « La parola Italia è una

⁷²⁷ Amedeo Quondam, « Introduzione », in A. Quondam, G. Rizzo, *L'identità nazionale. Miti e paradigmi storiografici ottocenteschi*, Rome, Bulzoni, 2005, p. III-V, *apud* A. Ascenzi, *Metamorfosi della cittadinanza. Studi e ricerche su insegnamento della storia, educazione e identità nazionale in Italia tra Otto e Novecento*, *op. cit.*, p. 10.

⁷²⁸ E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, *op. cit.*

⁷²⁹ G. Spadolini (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia*, *op. cit.*, p. 4-7.

⁷³⁰ Gioacchino Volpe, *Origini della nazione italiana*, Rome, Editoriale Pantheon, 2002, p. 15.

⁷³¹ G. Spadolini (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia*, *op. cit.*, p. 9.

⁷³² Luca Baccelli, « Cittadinanza italiana e tradizione repubblicana », Working paper in *La cittadinanza fra inclusione ed esclusione* [en ligne], Florence, 28-29 mai 1999, disponible sur <http://www.tsd.unifi.it/cittadin/papers/baccelli.htm> [consulté le 23 octobre 2012].

espressione géographique, una qualificazione che riguarda la lingua, ma che non ha il valore politico che gli sforzi degli ideologi rivoluzionari tendono ad imprimerle ». Plus tard, B. Croce reprochera ainsi à G. Volpe son refus de dater le début de l'histoire nationale italienne à la fondation de l'État italien en 1861⁷³³. L'idée d'une nation italienne soudée par une affinité historique, linguistique et culturelle antérieure à l'unification politique (qu'Eugenio Gentile⁷³⁴ fait remonter au début du XIX^{ème} siècle, sous l'impulsion de la Révolution Française) aurait ainsi été le propre d'une minorité cultivée, elle-même divisée, et non de l'ensemble du peuple italien, qu'il s'agissait alors d'« assimiler » en lui inculquant cette langue, cette histoire et cette mémoire communes.

ii. L'unité dans la diversité

A. Ascenzi s'est employée à montrer comment « la storia è stata investita, all'indomani dell'Unificazione del Paese, dell'arduo e ambizioso ufficio di *fare gli italiani*, attraverso la costruzione di una “memoria comune” (una sorta di “autobiografia della nazione”, per dirla con Gramsci) e la determinazione di un patrimonio di valori e di “esempi” tratti dalla storia patria e destinati a definire [...] l’“identità” degli italiani »⁷³⁵. Il s'agissait alors pour les historiographes de l'époque d'inventer (dans le sens étymologique latin de « découvrir », « mettre à jour ») rétrospectivement, et de construire prospectivement, une histoire commune, avec ses propres dates, événements, personnages. Et quel meilleur véhicule pour diffuser cette histoire que l'école qui fut chargée de réaliser l'homogénéisation culturelle des petits Italiens ? Mais pour A. Ascenzi, cette homogénéisation n'eut pas pour but de supprimer ou dépasser ce qu'elle appelle les « microappartenenze » (famille, associations locales, etc.), mais plutôt de les faire coexister avec l'identité nationale⁷³⁶. De sorte qu'en 1911, Giuseppe Prezzolini, l'un des exposants majeurs du nationalisme italien, put écrire dans *La Voce* : « L'Italia à un paese di provincie, un'unione, una federazione di provincie »⁷³⁷. La variété régionale est valorisée ici comme une composante essentielle de l'identité nationale italienne, en opposition à la conception de la nation comme un organisme homogène, incorporé dans l'État centralisateur ; mais l'apologie de la province ne signifiait pas toutefois, pour Giuseppe Prezzolini et les tenants du nationalisme, sacrifier la patrie nationale à la patrie

⁷³³ Voir l'introduction de Gennaro Maglieri à l'essai de G. Volpe, *Origini della nazione italiana.*, op. cit.

⁷³⁴ E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, op. cit.

⁷³⁵ A. Ascenzi, *Metamorfosi della cittadinanza. Studi e ricerche su insegnamento della storia, educazione e identità nazionale in Italia tra Otto e Novecento*, op. cit., p. 9.

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁷³⁷ Giuseppe Prezzolini, « Il risveglio italiano », in *La Voce* du 30 mars 1911, apud. E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, op. cit.

provinciale. Ces éléments alimentent sur ce point la thèse de G. Spadolini, selon qui « il “localismo” non è stato mai contrapposto al patriottismo »⁷³⁸. La nation italienne aurait ainsi constitué, comme l’argumente A. Lepore (E9), « “l’unità nella diversità”, proprio per questa incredibile diversità, perché... in un Paese di poco più di mille chilometri di lunghezza, ci sono quattro climi, infinite varietà gastronomiche, una quantità di dialetti, e quant’altro, una ricchezza /// poi esiste un distillato da tutti questi elementi d’italianità ». Le champ lexical du nombre (« quattro », « mille », « infinite », « quantità », « quant’ », « tutti », usage du pluriel pour les noms et adjectifs « climi », « gastronomiche », « dialetti »), conjugué à celui de la diversité (« diversità » à deux reprises, accentué par l’adjectif « incredibile », « varietà » par l’adjectif « infinite »), s’oppose ainsi à celui de l’unité (« unità », « un Paese », « un distillato »), révélant l’opération de « distillation » qui, à partir de tous ces fragments épars, réussit à concentrer ces cultures pour en extraire une seule, résultat précieux du mélange obtenu. Mais dans tout procédé de distillation, la fabrication du « distillat » laisse derrière elle des résidus solides tout aussi précieux et de tout aussi bonne qualité, qui auront leur propre usage. De même, la « fabrication » de la nation italienne aurait distillé « un metapatrimonio (di una metapatria), in grado di risemantizzare (e non rimpiazzare) le microidentità (e le micropatrie) delle tante microtradizioni municipali »⁷³⁹.

Histoire, école, mémoire sont les trois piliers de l’édification de la nation, en Italie comme dans les autres pays d’Europe à la même époque (on pense par exemple, à titre de comparaison, à l’école publique promue par Jules Ferry en France, où l’enseignement de l’histoire de « nos ancêtres les Gaulois » devait participer à l’élaboration d’une mémoire commune à tous les élèves français). L’école fut ainsi fortement mise à contribution, en Italie et à l’étranger, comme on a déjà pu le constater en troisième partie ; mais en Argentine et au Brésil, le manque de ressources mises à disposition par l’État, l’emprise du clergé et des ordres religieux sur l’éducation, et la quasi-autarcie ethnique des « colonies » limita le succès de cette entreprise, de sorte qu’aujourd’hui, les descendants des Italiens émigrés dans ces pays n’ont une mémoire que familiale, et non collective, de ce qui touche à l’Italie ; leur connaissance linguistique et historique est par ailleurs plutôt faible, sinon nulle, et leurs rares références tendent à s’inscrire dans une dimension plus régionale ou provinciale que vraiment nationale⁷⁴⁰. Cela s’explique, on l’a vu, par la distance temporelle, générationnelle qui sépare de l’Italie ces Italo-descendants éduqués dans le système scolaire argentin ou brésilien, ainsi que par les campagnes de nationalisation argentine ou brésilienne qui ont mis à mal l’identification nationale des immigrés ; mais aussi, par le fait que l’identité nationale

⁷³⁸ G. Spadolini (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia.*, op. cit., p. 5.

⁷³⁹ A. Quondam, « Introduzione », op. cit.

⁷⁴⁰ Giovanna Gianturco, « Descendientes y epígonos de la inmigración italiana. Nuevas identidades, entre diáspora y transnacionalismo », in *Migraciones Internacionales*, vol. 5, n. 1, juin 2009, p. 221.

italienne était alors en pleine construction, donc plus faible, fragile et vulnérable, que celle d'autres pays plus anciens comme la France et la Grande-Bretagne⁷⁴¹.

iii. Les limites de la nationalisation

L. Baccelli relève en effet la lenteur du processus d'affirmation d'une identité nationale italienne, lequel, en proie aux difficultés particulières que nous venons de mentionner (manque de ressources, survivance de microappartenances, unification politique récente), ne s'acheva selon lui qu'après la seconde guerre mondiale, quand la diffusion de la télévision vint compléter les effets de la scolarisation de base et faire de l'italien la langue d'usage de la majorité des Italiens⁷⁴². Néanmoins, le fait que l'italien standard soit devenu la langue d'usage majoritaire n'a pas empêché la survivance (voire résurgence) des dialectes ; de même, le partage d'une histoire, d'une mémoire et d'une culture nationale commune n'a pas empêché la survivance (voire résurgence) des histoires, mémoires et cultures régionales, provinciales, locales. On touche alors à ce que D. Schnapper décrit comme les « limites de la "nationalisation" »⁷⁴³. Aussi selon E. Gentile la nation italienne relève-t-elle davantage d'un « mythe » que d'une réalité⁷⁴⁴.

Mais même à l'intérieur des plus vieilles nations européennes, telles la France et la Grande-Bretagne, persisteraient ainsi des références infra- et supra- nationales (religieuses, commerciales, intellectuelles) jamais complètement éliminées, et « l'identità nazionale italiana non sarebbe altro che "una vernice psicologica e culturale" (stesa) sulla pelle di più popoli »⁷⁴⁵. L'intégration européenne serait l'un des dissolvants permettant de mettre à nu la diversité et le morcellement de l'Italie en plusieurs peuples ; pour L. Baccelli⁷⁴⁶, au contraire, elle aurait été pour les Italiens « un'occasione di riscatto da non perdere » pour réveiller un sentiment national puisque, paradoxalement, l'imposition de politiques budgétaires, monétaires, et de dispositions juridiques limitant la souveraineté nationale réveillèrent les Italiens. Mais s'il parle de « riscatto », c'est bien que cette identité nationale avait été mis en

⁷⁴¹ D. Schnapper, « De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora », *op. cit.*, p. 19.

⁷⁴² L. Baccelli, « Cittadinanza italiana e tradizione repubblicana », *op. cit.*

⁷⁴³ D. Schnapper, « De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora », *op. cit.*, p. 14 ; il reconnaît ensuite qu'« il ne faut toutefois pas surestimer l'efficacité de cette politique. Quelle que fût l'idéologie de l'État-nation et la force du patriotisme national, ni l'ordre mondial organisé en États-nations ni les sociétés nationales n'ont jamais été entièrement "nationalisés" ».

⁷⁴⁴ E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, *op. cit.*

⁷⁴⁵ Sabino Acquaviva, « Si scioglie la vernice dell'identità statale. Non è da visionari temere la secessione », *Il Corriere della Sera* du 26 octobre 1992, *apud* C. Magris, « Nazionalismi e micronazionalismi », *op. cit.*, p. 241).

⁷⁴⁶ L. Baccelli, « Cittadinanza italiana e tradizione repubblicana », *op. cit.*

cause, voire mise au ban, et qu'il s'agissait alors de la « racheter », au sens moral et éthique, pour la sauver de son déclin, en une forme de rédemption – voire, de résurrection, certains historiens n'ayant pas hésité, à l'instar d'Ernesto Galli della Loggia, à décréter « la morte della patria » pour dénoncer la crise de l'idée de nation après la seconde guerre mondiale⁷⁴⁷.

19.2. « La morte della patria »

Si L. Baccelli parle de « riscatto », avec la nuance morale que ce terme comporte, c'est bien parce que l'idée de nation a été compromise par ses accointances avec un régime totalitaire, le fascisme, qui l'aurait si bien « monopolisée » qu'elle n'aurait plus sa place dans une perspective démocratique. L'idéologisation de la nation par le régime fasciste, qui exaspéra l'équivalence entre nationalité et italianité, eut pour conséquence d'associer ces deux notions à un État anti-démocratique et de provoquer, après la seconde guerre mondiale, un rejet de la part de la population et des intellectuels : l'idée de nation italienne traversa alors une crise sans précédent, et la nationalisation atteignit un point de non-retour, pour céder le pas à un processus de dé-nationalisation dont l'Italie peine aujourd'hui encore à se redresser.

i. L'idéologisation de la nation

E. Gentile, comme L. Baccelli *supra*, fait remonter au fascisme le début du déclin de l'idée nationale en Italie, et en rend responsable la volonté du régime de procéder à une « idéologisation de la nation systématique et délibérée » : « Parliamo di ideologizzazione della nazione (...) quando si verificano forme, esplicite o implicite, di appropriazione monopolistica del mito nazionale, identificandolo in maniera esclusiva con una ideologia, fino a riconoscere solo a chi condivide questa ideologia il diritto di essere parte della nazione o di essere l'interprete legittimo o l'esecutore della sua volontà »⁷⁴⁸. E. Gentile use ici, comme L. Baccelli *supra*, bien qu'avant lui, du champ lexical du « monopole », qui en devient ici « exclusif » : le fascisme introduisit ainsi, au moment même où il semblait au contraire le porter à son apogée, une première fracture dans le mythe national, puisque ne pouvaient être considérés comme nationaux que ceux qui partageaient la vision impérialiste de la nation incarnée par le régime ; les autres, tenants d'un nationalisme plus modérés, ou anti-fascistes, se voyaient rejetés, exclus, mis au ban de la communauté nationale et, pour certains même,

⁷⁴⁷ E. Galli della Loggia, « La morte della patria. La crisi dell'idea di nazione dopo la seconda guerra mondiale », *op. cit.*

⁷⁴⁸ E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, *op. cit.*, p. 86.

« dénationalisés ». De cette manière, B. Mussolini entendait « rifare gli italiani » et opérer ce qu'E. Gentile qualifie de « révolution anthropologique »⁷⁴⁹, afin de faire coïncider la nation avec la race. Si l'idée de la nation italienne qui circulait parmi les élites intellectuelles et dirigeantes de l'Italie du XIX^{ème} siècle était conçue d'un point de vue historique, et non biologique (à la différence de ce qui se développait en Allemagne à la même époque⁷⁵⁰), l'idéologisation de la nation par le régime fasciste prôna au contraire des thèses raciales⁷⁵¹ (et racistes) qui généralisèrent et banalisèrent l'usage des mots tels que « stirpe », « sangue », « superiorità della razza » – qui, comme on l'a analysé en troisième partie, sont encore fort récurrents dans le discours des Italo-descendants que nous avons interrogés : survivance de cette idéologisation ou simple coïncidence ? Nous ne trancherons pas sur ce point, manquant d'éléments pour argumenter en faveur de l'un ou de l'autre.

Néanmoins, l'image diffuse, dans les témoignages que nous avons recueillis, des « italiani brava gente », n'est pas sans évoquer des rémanences du nationalisme fasciste, lequel aurait procédé, toujours selon E. Gentile, d'origines existentielles plus que théoriques, et serait le produit d'une « effervescenza collettiva »⁷⁵². Plus que sur des fondements scientifiques, l'idéologie fasciste aurait ainsi reposé sur des bases métaphysiques, construisant, avec force rhétorique et exaltation, une « opera di deificazione della nazione », à laquelle était rendu un véritable culte, et dont le régime fasciste était l'incarnation sur terre, comme le proclamait B. Mussolini dès 1918 dans *Il Popolo d'Italia* (journal qu'il fonda lui-même en adoptant des positions nationalistes suite à son expulsion du *Partito Socialista Italiano* en 1914) : « Noi – parlo di quelli che stanno tra i venti e i trent'anni – siamo degli esasperati dell'italianità [...]. Noi sentiamo nelle nostre vene, in ciò che in noi vi è di più intimo, il dinamismo dell'Italia »⁷⁵³. Le substantif « vene » se raccorde bien évidemment au champ lexical du « sang », qui, comme on vient de le voir, est un des fondements du nationalisme dès la fin du XIX^{ème} siècle, et qui, aujourd'hui encore, est particulièrement récurrent dans les discours sur l'*italianità*. Cette dernière est, à travers l'adjectif « esasperati », érigée en valeur suprême, et le verbe « être » à la première personne du pluriel contribue à l'associer à ceux qui n'allaient pas tarder à devenir les exposants majeurs du régime fasciste. À l'inverse, l'idéologie de la nation finit par engendrer le rejet de la nation, identifiée avec le fascisme : trop de nation tue la nation, qui, en Italie, ne s'est jamais «

⁷⁴⁹ *Ibid.*, p. 113.

⁷⁵⁰ G. Spadolini (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia.*, op. cit., p. 9.

⁷⁵¹ E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, op. cit., p. 35. E. Gentile ajoute en effet plus loin que « gli studi antropologici sugli italiani, portando alla costatazione inconfutabile che all'origine del moderno popolo italiano vi era una miscela etnica, non offrivano certamente appigli per fondare il mito nazionale privilegiando ed esaltando il fattore razziale » (*ibid.*, p. 37).

⁷⁵² *Ibid.*, p. 135.

⁷⁵³ Benito Mussolini, « Italia e Francia », in *Il popolo d'Italia* du 3 décembre 1918, apud E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, op. cit., p. 153.

concettualmente liberat[a] né emotivamente riavut[a] »⁷⁵⁴ de la crise que cette identification provoqua après la seconde guerre mondiale.

ii. La crise de la nation

Tandis que la Grande Guerre de 1915-1918 avait représenté pour les Italiens la première vraie expérience nationale vécue collectivement, l'issue du second conflit mondial marqua au contraire un point d'inflexion et de rupture. Le 8 septembre 1943, date de l'armistice qui signa la défaite du régime fasciste face à l'avancée des Alliés dans la Péninsule, « il crollo dello Stato unitario mandò in frantumi l'identità nazionale. Senza Stato e senza nazione, gli italiani divennero una popolazione di sbandati che avevano perso la patria »⁷⁵⁵. Le champ lexical de la brisure (« crollo », « frantumi »), du manque (avec l'anaphore de « senza ») et de l'errance (« sbandati », « perso ») peint l'Italie d'après-guerre comme un radeau à la dérive. La nation avait été si bien identifiée au régime fasciste que quand ce dernier disparut, il l'emporta avec lui, laissant à sa place un vide idéologique qu'il fallut combler rapidement, sous peine de voir ressurgir la tête de l'Hydre fasciste.

Les forces néo-fascistes de la *Repubblica Sociale Italiana*, héritières de l'idéologie nationaliste, les forces anti-fascistes, organisées en mouvements résistants, prônant une idée de la nation « régénérée » et, après 1946, les tenants de la monarchie, se disputèrent la propriété de l'idée de nation, avec pour conséquence que « l'idea di nazione riman[e] spaccata, come si è spaccata la nazione e come, tanto a lungo, anche questa rimane spaccata. Tale frattura sostanzia una funesta partitizzazione »⁷⁵⁶ : l'insistance sur le participe passé « spaccata », répété à trois reprises en une seule phrase, les substantifs « frattura » et « partitizzazione » révèlent bien la division qui fit exploser la communauté nationale italienne, partagée entre les tenants des différentes idéologies qui se disputaient le pouvoir, et l'idée même de nation, prise à parti par les instances qui investissaient alors le champ politique d'après-guerre : dans les années 1960, l'idée de nation sera en effet, sous l'impulsion d'Alcide De Gasperi, reprise et réélaborée par la *Democrazia Cristiana* en opposition à l'internationalisme communiste. L'*italianità* devint alors synonyme de l'unité politique, morale et religieuse des Italiens, et l'un des piliers de l'idéologie démocrétienne qui exaltait, avec le soutien du Pape Pie XII, la tradition catholique comme essence de l'identité italienne.

⁷⁵⁴ G. E. Rusconi, *Se cessiamo di essere una nazione*, op. cit., p. 13.

⁷⁵⁵ E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, op. cit., p. 231.

⁷⁵⁶ E. Galli della Loggia, « La morte della patria. La crisi dell'idea di nazione dopo la seconda guerra mondiale », op. cit., p. 133-134.

Mais ailleurs, l'idée de nation devenait de plus en plus transparente et inconsistante : bien qu'évoquée dans la Constitution de 1948, comme le présupposé de l'existence même de l'État italien (sur le modèle de l'État-nation évoqué plus haut), l'idée de nation en est presque évacuée, au profit du mythe de la paix, du travail, de la civilisation qui la remplacent dans la symbologie de la « nuova Italia »⁷⁵⁷. Quand ils ne sont pas « vittime di una rimozione », d'une sorte d'autocensure⁷⁵⁸, les écrivains et intellectuels italiens se livrent à un examen de conscience qui les amène à conclure, de manière souvent pessimiste, à l'inexistence d'une conscience civique et morale des Italiens, et à l'impossibilité d'en former une : dans le contexte de modernisation intensive de l'Italie d'après-guerre, l'idée de nation, en pleine crise, fracturée, manipulée, trahie, se vide de sens et cède l'espace qu'elle occupait auparavant dans le culte des valeurs communes à d'autres valeurs propres à la société de consommation qui se met en place, à travers ce qu'E. Galli della Loggia nomme avec grandiloquence « una gigantesca, capillare opera di snazionalizzazione »⁷⁵⁹.

iii. La dénationalisation

À partir de la fin de la guerre, le mythe de la « Grande Italia » aurait été, selon l'historien, remplacé par le mythe américain, l'Italie figurant à l'époque, et pendant encore de longues décennies, comme le pays européen le plus réceptif aux apports culturels américains⁷⁶⁰. Mais la conscience nationale des Italiens n'aurait pas disparu si vite si les conditions n'avaient été réunies pour favoriser cette « dénationalisation » progressive : ainsi, se vidant peu à peu de son contenu, « l'espressione l'*Italia* rischiò di rimanere nel lessico comune esclusivamente, o quasi, come appellativo di una squadra di calcio »⁷⁶¹. En écho (involontaire sans doute) au propos de K. von Metternich, E. Galli della Loggia réduit « l'Italia » à une « espressione » (presque) devenue synonyme de « squadra di calcio » – ce qui sonne de manière péjorative, tandis que l'on a constaté au contraire, du moins parmi les Italiens émigrés et leurs descendants, que le football pouvait être un lieu de (re)définition des identités nationales bien plus efficace que les instances officielles qui, on le voit ici, ont manqué à leur mission. L'historien accuse ainsi l'école, dont on a mis en évidence le rôle fondamental dans l'éveil et la construction d'une conscience nationale, d'avoir été

⁷⁵⁷ E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, op. cit.

⁷⁵⁸ E. Galli della Loggia, « La morte della patria. La crisi dell'idea di nazione dopo la seconda guerra mondiale », op. cit., p. 129.

⁷⁵⁹ *Ibid.*, p. 151.

⁷⁶⁰ *Ibid.*, p. 160.

⁷⁶¹ *Ibid.*, p. 152-153.

démisionnaire ; il juge également⁷⁶² l'« alta cultura » responsable de l'« eclisse della dimensione nazionale » pour n'avoir pas su résister à la domination de la culture de masse de plus en plus orientée vers le divertissement, et de moins en moins vers l'éducation. Si l'on se remémore l'analyse de L. Baccelli c'est justement au moment où, grâce (entre autres), à la télévision, les Italiens adoptent massivement l'usage de l'italien standard au quotidien, que leur conscience nationale périclité : la langue, véhicule d'une culture, n'est donc pas forcément le vecteur d'appartenance à une communauté, si elle n'est pas accompagnée d'une éducation civique en mesure d'éveiller et de faire croître ce sentiment chez les individus.

L'Italie d'après-guerre, toute entière absorbée par le « miracolo economico », aurait ainsi négligé cette éducation, tombée en désuétude quand elle ne fut pas simplement rejetée, pour les raisons évoquées *supra*, et la reconstruction matérielle du pays ne s'accompagna pas d'une reconstruction de l'identité nationale⁷⁶³. Le centenaire de l'Unité d'Italie en 1961 à Turin, ville-symbole du boom industriel, consista en réalité surtout à l'autoglorification du parti dominant à travers des manifestations moins nombreuses, moins fastueuses et moins brillantes que celles du cinquantenaire en 1911, et surtout moins suivies, suscitant l'indifférence générale des Italiens, en particulier des jeunes générations.

E. Gentile conclut à « l'oblio della nazione », vidée de son sens et réduite à « un simulacro, che veniva portato sulla scena per esigenze di copione, nelle celebrazioni a scadenza fissa »⁷⁶⁴. Mais le problème, comme le constatent les historiens, journalistes et essayistes qui se sont affrontés dans le débat qui a secoué l'intelligentsia italienne dans les années 1990, n'est pas tant que l'idée de nation ait disparu ; mais, comme le déplore E. Galli della Loggia⁷⁶⁵, qu'elle n'ait été remplacée par rien, si ce n'est l'anarchie – pour reprendre le titre d'un article d'*Il Messaggero* en 1998, qualifiant les Italiens de « pecore anarchiche che non fanno una nazione »⁷⁶⁶ – ouvrant ainsi la porte aux revendications séparatistes comme celles de la Lega Nord.

Gian Enrico Rusconi préfère quant à lui parler d'« inertie »⁷⁶⁷, du sentiment d'appartenance historique et culturelle des Italiens, vécu selon lui comme « un dato di fatto passivo », plutôt que d'une identité nationale faible ou inexistante, réduisant les cas de rejet explicite, motivés idéologiquement, à de rares épiphénomènes. Quand E. Gentile parle d'«

⁷⁶² Et G. E. Rusconi, dans « L'identità nazionale e la sfida separatista », in G. Spadolini (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia*, *op. cit.*, p. 233) le rejoint sur ce point, accusant la culture « haute » d'avoir abandonné le thème national et constatant à l'inverse l'existence (voire persistance) d'une référence nationale dans les subcultures populaires régionales.

⁷⁶³ E. Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, *op. cit.*, p. 350.

⁷⁶⁴ *Ibid.*, p. 373.

⁷⁶⁵ E. Galli della Loggia, « La morte della patria. La crisi dell'idea di nazione dopo la seconda guerra mondiale », *op. cit.*

⁷⁶⁶ Silvana Patriarca, *Italianità. La costruzione del carattere nazionale*, *op. cit.*, p. 238.

⁷⁶⁷ G. E. Rusconi, « L'identità nazionale e la sfida separatista », *op. cit.*, p. 233.

oblio della nazione », il évoque quant à lui son « obsolescenza » – terme dans lequel transparait une nuance d’optimisme, comme si, malgré sa critique, il voulait laisser entrevoir une lueur d’espoir ⁷⁶⁸.

Si l’effort de re-nationalisation, visant à faire coïncider *nazionalità* et *italianità*, grâce à une éducation linguistique et civique offerte par l’école, au partage d’une mémoire collective et à l’éveil d’un sentiment d’appartenance historique et culturelle, a pu porter ses fruits, elle est désormais irrémédiablement associée au fascisme, qui a fait de cette équivalence l’un des piliers de son idéologie. Aujourd’hui, en Italie comme à l’étranger, non seulement les deux concepts ne coïncident plus, mais ils sont entrés en crise et en désuétude, vidés de leur sens : la *nazionalità* signifie de plus en plus des microappartenances régionales, dont les partis séparatistes ont fait leur slogan, et « cela est particulièrement évident dans certaines zones géographiques d’émigration d’Amérique du Sud et d’Europe du Nord, où le sentiment régional très souvent prévaut sur un sens plus large d’affiliation nationale » ⁷⁶⁹ ; l’*italianità* renvoie au culte exalté de la « Grande Italia » du nationalisme post-unitaire et fasciste ⁷⁷⁰, rejeté pour ses collusions avec les thèses raciales. « L’assenza o l’inconsistenza del senso di appartenenza nazionale, la persistenza di culture regionali mai storicamente amalgamate, la natura coercitiva e prevaricatrice dello Stato centralista » qui caractérisent l’Italie contemporaine sont aujourd’hui non seulement des lieux communs qui circulent *urbi et orbi*, prêtant le flanc aux critiques internes et externes, mais qui traversent aussi le milieu universitaire. ⁷⁷¹ Puisque, preuves scientifiques à l’appui, le deuxième terme de l’équation vient de révéler également qu’il ne fonctionnait pas, qu’en est-il du troisième (et dernier) ? La *cittadinanza* italienne, en tant qu’appartenance politique (et non pas nationale) repose-t-elle sur une *italianità*, c’est-à-dire sur une culture italienne (à défaut d’un sentiment d’appartenance) ? L’*italianità* permet-elle d’exercer une *cittadinanza* active et responsable ?

⁷⁶⁸ G. E. Rusconi, *Nazione etnia cittadinanza in Italia e in Europa. Per un discorso socio-culturale*, op. cit., p. 7.

⁷⁶⁹ G. Gianturco, « Descendientes y epígonos de la inmigración italiana. Nuevas identidades, entre diáspora y transnacionalismo », op. cit., p. 221.

⁷⁷⁰ Voir Domenico Fabiano, « I fasci italiani all’estero », in Bruno Bezza (dir.), *Gli italiani fuori d’Italia. Gli emigrati italiani nei movimenti operai dei paesi d’adozione (1880-1940)*, Milan, Franco Angeli, 1983, p. 221-236.

⁷⁷¹ G. E. Rusconi, « L’identità nazionale e la sfida separatista », op. cit., p. 232.

Chapitre 20

Cittadinanza = italianità

Évacuant l'équivalence entre *nazionalità* et *italianità*, M. Fedi (E1) explique : « oggi io definirei [il concetto d'italianità] proprio come il sentirsi parte di un progetto politico, culturale ». L'idée de nation a disparu de cette définition, cédant la place à l'idée d'une appartenance politique, et/ou culturelle, n'impliquant donc pas nécessairement le sentiment d'appartenance à une communauté ethnique marquée par le même passé, la même histoire. Il est intéressant à ce sujet que M. Fedi utilise l'adverbe « oggi », pour installer cette définition dans la contemporanéité – un présent qui, comme on vient de le voir, a éliminé l'idée de nation italienne de son horizon. En mettant le projet politique et culturel sur le même plan, les deux adjectifs étant placés comme équivalents, il semble par ailleurs établir un lien entre ces deux notions : comme si l'appartenance politique supposait également une appartenance culturelle, et vice-versa. Mais est-ce bien le cas, en particulier parmi les Italo-descendants de notre étude ? Le fait de posséder la *cittadinanza* politique a-t-elle développé en eux un sentiment d'appartenance à un projet et une communauté culturels ? À l'inverse, est-ce cette appartenance culturelle qui les a poussés à participer au projet politique ? Ou bien n'y a-t-il entre les deux notions aucun lien ? Nous allons voir que dans certains cas en effet, la possession de la *cittadinanza* a éveillé chez les Italo-descendants un sens de responsabilité qui les a poussés à enrichir leur culture italienne pour faire coïncider participation politique et culturelle. Mais dans la majorité des cas, leur intérêt (ou désintérêt) pour la culture italienne ne diminuerait en aucune manière s'ils se trouvaient privés de la *cittadinanza*. Enfin, l'on constate, à l'instar d'autres chercheurs, et comme nous avons déjà commencé à l'illustrer plus haut, que la *cittadinanza* est de plus en plus vidée de son sens, et détournée au profit de stratégies non plus politiques et communautaires, mais individualistes et instrumentales, indépendamment de tout lien culturel.

20.1. Rapprochement

Comme nous l'avons constaté à la lecture du Tableau 17, 70,5% des Italo-descendants interrogés reconnaissent que le fait de posséder la *cittadinanza* italienne renforce(ra)it leur

lien avec l'Italie, établissant ainsi un rapport de cause à effet entre le statut de citoyen italien et l'intérêt (économique, touristique, linguistique, culturel, politique, sentimental, ou autre) pour leur pays d'origine. Certains expliquent dans quelle mesure, et comment, la *cittadinanza* renforce ce lien⁷⁷² : avec la double nationalité, « il y a eu un rapprochement de la langue. J'ai récupéré les liens » (Q71), « j'apprendrais l'italien » (Q97), « j'ai l'intention d'étudier la langue, d'en savoir un peu plus » (Q110), « je m'intéresserais plus à la culture » (Q134), « Ça m'intéresse plus et je suis plus au courant de la culture. Ça éveille mon intérêt » (Q152). Le comparatif « plus », présent dans presque tous ces témoignages, associé au champ lexical de l'« intérêt » (« s'intéresser », « en savoir plus », « être au courant »), exprime en effet un regain de curiosité, qui s'applique en particulier à la culture et à la langue. Nous avons illustré dans nos précédents travaux⁷⁷³ les parcours de certains Italo-descendants que le *processo di cittadinanza*, c'est-à-dire les démarches bureaucratiques pour le *riconoscimento della cittadinanza*, la recherche généalogique ainsi que le travail mémoriel (et parfois aussi le parcours migratoire) qui l'avaient précédé ou accompagné, avaient rapprochés de l'Italie et de la culturelle italienne, déclenchant une curiosité, un désir d'apprendre la langue italienne, et un sens de responsabilité civique – faisant donc de la *cittadinanza* non plus un simple statut administratif, mais la participation active à la communauté politique italienne. C'est le cas par exemple de F. De Biasio (E39) :

à l'université, à dix-huit ans, j'ai assisté à une... une... conférence, d'une... chercheuse, professeur, qui a parlé de la... *cittadinanza* italienne. Et c'est là que j'ai appris l'importance de... de la culture italienne, qu'il existait des droits pour les descendants, d'avoir la *cittadinanza*, que c'était... important, pour... étudier en Italie, ou en Europe en général ; alors j'ai été... plus intéressé, plus... /// j'ai cherché à connaître plus ce lien [xxx]. Alors j'ai commencé à demander certaines choses à mon grand-père, à cette époque-là ma grand-mère était déjà morte, et... récupérer certaines histoires de la famille, [...]. Et j'ai commencé à faire des recherches [...] tout ce processus, depuis que j'ai appris que j'avais... qu'il y avait cette question, ce droit à la *cittadinanza*, jusqu'à l'obtenir, aussi ça a duré dix ans, [xxx], chercher les documents, allers et retours au consulat [*agitant l'index d'un côté et de l'autre*]. Pendant cette période je me suis approché de plus en plus de la culture, et j'ai valorisé de plus en plus la culture italienne aussi, et... j'ai commencé à... étudier la langue.

⁷⁷² Nous n'abordons ici cette question que du point de vue du lien linguistique, culturel et affectif, ainsi que des valeurs, tel que nous envisageons l'*italianità* dans cette partie, pour la différencier du sentiment national, exprimé par le désir ou sensation d'appartenance que nous avons déjà analysés en cinquième partie ; les motivations d'ordre professionnel, touristique, ou économique ont également été illustrées en deuxième partie.

⁷⁷³ Voir : M. Fusaro, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, op. cit. et *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, op. cit.

Dans le récit de F. De Biasio, il y a donc un événement déclencheur : la conférence, grâce à laquelle il a connaissance du droit au *riconoscimento della cittadinanza* pour les Italo-descendants. Comme le montrent l’adverbe « alors », ainsi que le verbe « commencer », à plusieurs reprises, cet événement est le début d’un processus qui sera long (« dix ans ») et progressif (comme le suggère l’usage du gérondif en portugais), requérant énergie (pour effectuer les « allers et retours au consulat ») et patience. Mais si l’argument initial justifiant ce *processo* est celui, évoqué également plus haut par de nombreux autres Italo-descendants, des avantages bureaucratiques associés à la *cittadinanza* italienne, perçue comme une voie royale d’accès à l’Europe, principalement pour les études, il est vite remplacé par des motivations de l’ordre de la curiosité (ce que dénote le participe passé « intéressé », ainsi que le champ lexical de la « recherche » : « demander », « récupérer », « faire des recherches », « chercher ») : curiosité d’abord pour l’histoire familiale, puis pour la culture italienne, enfin pour la langue italienne ; curiosité qui va également *crescendo*, suivant le climax lexical qui va de « être intéressé » à « se rapprocher » puis « valoriser » et enfin « étudier », démontrant, de la part de F. De Biasio, une démarche active (d’autant plus qu’elle est dans le mouvement, faite d’« allers et retours ») pour faire coïncider la connaissance de la langue et de la culture italienne avec la reconnaissance de son statut de citoyen italien.

De la même manière, l’intérêt de S. Gómez (E32) pour la culture italienne est né de la nécessité bureaucratique, elle-même dérivée de motivations explicitement pragmatiques. T. Setti (E41) dit avoir éprouvé de l’intérêt pour les opportunités offertes par la *cittadinanza* italienne, de là pour l’histoire familiale, de là pour la langue, de là pour la culture, de là, peut-être, ensuite, pour la politique : elle estime ainsi, sur le modèle de la chaîne, qu’« une chose en amène une autre », et que le rapprochement vers la culture italienne procède de manière progressive, par étapes. Dans son cas, la curiosité pour la culture italienne n’a pas été éveillée par le *processo di cittadinanza* en soi, puisque ce n’est pas elle qui l’a effectué, mais l’une de ses tantes (motivée, on l’a vu en deuxième partie, par des arguments d’ordre pragmatique). C’est au moment de recevoir la documentation attestant cette *cittadinanza* que s’est effectué le déclic : « je crois que je ne me suis aperçue de ce que c’était vraiment [...]. Alors je crois que maintenant, c’est l’opportunité que j’ai de m’employer à connaître un peu plus, et alors oui, de me sentir plus Italienne » (E41). Le fait de se rapprocher de la culture italienne viendrait ainsi donner davantage d’épaisseur et de sens à la *cittadinanza*, qui de simple outil bureaucratique envisagé pour faire des études en Europe, deviendrait alors un signe d’appartenance à la communauté culturelle, sinon politique. Mais tandis que T. Setti parle de l’« opportunité » que le fait de posséder la *cittadinanza* lui offre pour se rapprocher de la culture italienne, R. Voltarel (E61) estime, quant à elle, qu’il s’agit d’un « devoir » :

alors ce *processo*, a pris dix ans. En 2002 j'ai signé, et je me rappelle que j'ai demandé à la dame du consulat : « Quels sont mes droits et devoirs ? » – « Ce qu'il y a dans la Constitution italienne ! Quelle question ! ». Alors, bien. Ensuite, j'ai commencé à me rendre compte, que j'avais quelques devoirs aussi, par rapport à ça, ce n'était pas seulement un droit, d'aller jusque là-bas, et d'être là-bas, et de connaître là-bas.

« Là-bas » signifie, dans ce contexte, l'Italie : R. Voltarel juge ainsi nécessaire, obligatoire même, puisque de l'ordre du « devoir », de faire correspondre à l'appartenance politique une appartenance culturelle, qu'elle envisage à travers un voyage (« d'aller jusque là-bas, et d'être là-bas, et de connaître là-bas »), pour prendre conscience d'une culture, et d'une réalité sur place. La *cittadinanza* éveille ainsi chez certains Italo-descendants non seulement une curiosité, mais aussi un sens de responsabilité civique, qui succède, ou s'ajoute, à des motivations initialement pragmatiques.

Ou bien, la *cittadinanza* devient la certification officielle d'une appartenance culturelle préexistante : E. Zulio (E40) estime ainsi que le fait de posséder la *cittadinanza* « ça change. Totalement. Tu te sens, te sens plus lié. J'ai pris le passeport en 2002. Je l'avais là chez moi, rangé. C'était ma satisfaction, je ne le montrais à personne. Mais ça me donnait cette satisfaction. Tu vois les informations, tu suis la politique italienne, tu suis tout ce qui se passe en Italie. Tu te sens plus. Tu sais que tu /// “je suis citoyen italien” ». La *cittadinanza*, par la « reconnaissance » officielle de l'appartenance politique par l'instance de gouvernance (l'État italien), permet à E. Zulio de se sentir pleinement citoyen italien. Le lien culturel existait déjà auparavant, mais il a été renforcé (comme l'indique le comparatif « plus » à deux reprises) par ce document officiel : regarder les informations, suivre la politique prend donc un autre sens, une autre dimension, et une autre importance pour E. Zulio depuis qu'il possède la *cittadinanza* italienne et que l'État italien lui-même le reconnaît comme citoyen italien (ce qu'il affirme pour finir à la première personne). Il semble alors que la citoyenneté, envisagée dans son premier sens de « statut », en suscitant ou renforçant l'intérêt pour la langue et la culture, deviendrait alors citoyenneté dans sa deuxième acception, de « participation ». Citoyenneté et italianité (envisagée ici comme lien linguistique, culturel et affectif) se trouveraient donc intrinsèquement liées dans une relation synergique, toutes deux contribuant à la formation de citoyens italiens informés, conscients, responsables, et actifs. Mais il s'agit ici de cas ponctuels, assez minoritaires dans notre échantillon. Au contraire, très souvent, comme le constate également Guido Tintori⁷⁷⁴ à partir de sa propre recherche de terrain auprès d'Italo-argents et d'Italo-brésiliens, l'intérêt pour la *cittadinanza* ne résulte pas d'un

⁷⁷⁴ G. Tintori, *Fardelli d'Italia? Conseguenze nazionali e transnazionali delle politiche di cittadinanza italiane*, op. cit., p. 110.

intérêt pour la langue et la culture italiennes et il ne l'engendre pas non plus. En effet, dans nombre des témoignages que nous avons recueillis, il apparaît que la *cittadinanza* n'a en réalité que peu (ou pas du tout) d'influence sur la qualité et l'intensité du lien culturel des Italo-descendants avec l'Italie, ce qui dissocie clairement *cittadinanza* et *italianità*.

20.2. Dissociation

Certes, une large majorité (70,5%) des Italo-descendants que nous avons interrogés a répondu que le fait de posséder la *cittadinanza* renforce(ra)it leur lien avec l'Italie (voir Tableau 17) ; mais quand on a approfondi la question, en leur demandant comment, et dans quelle mesure cela advenait, la plupart a évoqué, entre autres, la facilité pour voyager, étudier, travailler en Europe et ailleurs – ce qui, en réalité, ne concerne pas directement un lien culturel ou affectif avec l'Italie, mais répond à des objectifs bien plus pragmatiques (nous en avons déjà débattu en deuxième partie, et nous y reviendrons). Par ailleurs, il ne s'agit bien sûr que d'un échantillon réduit. Toutefois, comme le constate G. Tintori⁷⁷⁵ à partir de sa propre recherche sur un échantillon de taille comparable (74 entretiens), dans la totalité des cas ou presque, les personnes interrogées n'ont démontré aucune familiarité avec la culture ou la langue italienne, avec la législation italienne, ni même avec leur propre généalogie, et ne sont jamais allées physiquement en Italie. Ainsi, contrairement à ce qu'il pourrait sembler à première vue, il apparaît que *cittadinanza* et *italianità* ne sont pas nécessairement liées.

À l'inverse, certains Italo-descendants n'ont pas attendu le moment d'engager le *processo di cittadinanza*, ou de le voir aboutir, pour entretenir un lien culturel fort avec l'Italie, se nourrir de culture italienne, et se définir comme Italiens « indépendamment » du document officiel attestant cette identité : « j'ai toujours eu un lien très fort, avec l'Italie, mon grand-père a toujours tenu à... à laisser quelque chose des racines comme ça bien fort. Alors, je crois que comme ça, indépendamment de si j'avais ou non [la *cittadinanza*], pour moi la culture italienne a toujours été très forte ». L. Varriale (E58) dissocie ici la *cittadinanza* de la culture italienne, à laquelle il se dit lié de manière intense (ce que dénote l'adjectif « fort », renforcé par les adverbes « très » et « bien ») et durable, comme le prouve la répétition, à trois reprises, de l'adverbe « toujours ». De même, A. Bonafin Costa (E46) qualifie son lien avec la culture italienne, avec l'Italie, comme « une chose de longue date maintenant. Ça n'a pas juste été un... disons, une passion triviale, n'est pas ? C'est une chose qui persiste ». Opposant le temps long de l'amour qui dure (« longue date », « persiste ») à celui, éphémère et furtif, de l'amourette et de la « passion triviale », il reconnaît que si on le privait de la *cittadinanza*

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 92.

aujourd'hui, il n'en cesserait pas pour autant d'éprouver cette affection pour l'Italie et la culture italienne, qui survivrait aux aléas bureaucratiques. Comme lui, une autre informante avoue que, sans la *cittadinanza*, « [elle] [s]e sentirai[t] Italienne de la même manière » (Q156).

Inversement, O. Mancinelli (E23), qui n'a pas actuellement la *cittadinanza* italienne, ne s'en trouverait pas plus Italien si l'État italien le reconnaissait officiellement comme tel : « Je pourrais avoir la double citoyenneté et rester exactement pareil. Euh... Ça ne changerait rien, ni dans ma personnalité ni dans ma vie, ni dans mes principes ni dans mes valeurs. [...] Ni dans ma relation avec l'Italie. Je n'aimerais pas plus ma famille, ni ce peuple merveilleux, si j'avais la double citoyenneté. Ça c'est très clair pour moi, n'est-ce pas ? Ça n'a rien à voir ». L'italianité, comme lien culturel (et ici également affectif, comme l'indique le verbe « aimer ») est donc durablement inscrite dans l'identité de l'individu, et n'a pas besoin d'une documentation officielle pour exister et s'exprimer. La *cittadinanza* semble ainsi d'une part n'avoir aucune influence (« ça ne changerait rien ») sur la manière dont ces Italo-descendants vivent leur italianité (dans tous ses aspects : « personnalité », « vie », « principes », « valeurs », « relation avec l'Italie » amour pour la famille et pour le peuple italien), puisque cette dernière resterait identique (« même », « pareil » renforcé par l'adverbe « exactement ») dans tous les cas, mais d'autre part en être complètement détachée, puisque « ça n'a rien à voir ». Cette distinction est même « très claire » pour celui qui la formule, tout aussi claire que celle d'informants ayant au contraire un lien faible avec l'Italie, et qui emploient exactement les mêmes expressions (« ça n'a rien à voir », « ça ne changerait rien ») : « j'ai une racine mais je n'ai pas vraiment de relations. Si j'obtenais la double nationalité, cela n'aurait rien à voir avec l'Italie » (Q3), « la relation que j'ai avec l'Italie est très faible. Ça ne changerait rien [d'avoir la double nationalité] » (Q17).

Comme O. Mancinelli, A. Maschio (E48) ne possède pas la *cittadinanza*, et il ne voit pas pour l'instant la nécessité, ni l'« intérêt » (notons que c'est le même nom que celui qu'emploient les Italo-descendants motivés par l'acquisition de la *cittadinanza*), d'engager les démarches pour l'obtenir, puisqu'il peut vivre son italianité autrement (en cultivant la mémoire familiale, en parlant le dialecte, en maintenant une alimentation traditionnelle, en participant à des associations culturelles italiennes, en valorisant l'histoire de la *colônia*, en organisant des événements pour la divulguer...) : il n'en joue pas moins, d'une certaine façon, le rôle d'« ambassadeur d'italianité » que la *doxa* attribue aux Italo-descendants. Comme le résume M. Deflorian Moreira (E42), « la *cittadinanza* ne fait aucune différence. [...] ce qui fait la différence, c'est la culture qui a été passée ». N'en déplaise à la législation italienne, ce qui fait l'italianité et les Italiens ne serait donc pas la *cittadinanza*, mais seulement la culture :

le fait de ne pas avoir le passeport non, je continuerais à aller là-bas, je continuerais... à vivre cette culture parce que je la vis chez moi, n'est-ce pas ? Non, je continuerais... à me sentir Italienne, parce que je crois que ce que tu te sens c'est ce... ce que tu vis, c'est le sentiment que tu as, n'est-ce pas ? [...] Alors... mais je ne me sentirais pas moins Italienne, ou plus Italienne, à cause de tout ça. [...] Je ne crois pas que le fait que tu aies eu le passeport te transforme en Italien. (E43)

La *cittadinanza* pour moi à vrai dire... c'est une chose bureaucratique. Simplement ça. Ma valeur italienne, ma valeur de l'Italie, m'a été donnée par mon père, m'a été donnée par ma grand-mère... La *cittadinanza* est un bénéfice, simple voilà. Je sens la *cittadinanza* italienne, euh... Bien sûr, il y a tout l'avantage que tu peux voyager, j'ai habité là-bas sans personne /// sans être illégal, sans que personne ne m'importune, tout est très bien. Mais c'est seulement bureaucratique ! Je vois... /// bureaucratique, vraiment. Rien de plus que ça. Que j'aie la *cittadinanza* italienne ne fait pas de moi, pour moi, ne me fait pas me sentir plus Italien, ou moins. [...] Moi ici au Brésil, je discute avec des gens qui sont descendants d'Italiens, et qui n'ont pas la *cittadinanza* : je ne me crois pas plus Italien, je ne crois pas que je suis... plus important, ou privilégié, qu'eux, pour ça, d'aucune manière. Je crois que c'est... purement bureaucratique. (E60)

Les comparatifs « plus » et « moins » mettent en balance la situation de ces Italo-descendants avec ou sans la *cittadinanza*, pour aboutir à la conclusion que cette dernière n'est pas une variable de l'italianité. Le passeport italien, et à travers lui la *cittadinanza*, ne sont donc, contrairement à ce que pensent les élites dirigeantes italiennes, aucunement des machines à « fare gli italiani » (comme l'indique les verbes « faire » et « transformer »), ni en tant que citoyens, ni en tant que nationaux, ni même en tant qu'individus de culture italienne : cette culture se transmet en famille ou s'acquiert indépendamment, par des cours de langue et de civilisation, ou encore en autodidacte. Mais tant que la législation italienne n'exigera pas des candidats au *riconoscimento della cittadinanza* qu'ils prouvent leur connaissance de la langue et de la culture italienne (comme certains députés le proposent, et certains représentants d'institutions italiennes le recommandent), *cittadinanza* et *italianità* procèderont sur des rails parallèles, en mesure de se rejoindre parfois (comme c'est le cas pour les Italo-descendants dont nous avons illustré les parcours plus haut, mais le plus souvent divergents : « je crois que les gens, ils veulent seulement avoir le passeport, pour l'avoir ! Tu vois ? Et ils ne tiennent pas à connaître, ils ne tiennent pas à savoir ce que c'est [-] qu'être Italien » (E43), « à vrai dire, le pays m'intéresse très peu, n'est-ce pas ? Réellement, la revendication de ma *cittadinanza* italienne, c'est simplement pour pouvoir avoir les bénéfices que... que cette catégorie te donne, rien de plus » (E36). La tautologie (« avoir [...] pour l'avoir ») montre ici que la *cittadinanza*, détachée de toute implication politique, mais également culturelle, affective et de valeurs, se réduit (comme le suggèrent les adverbes « simplement », ainsi que « seulement » et « purement » *supra*, et le syntagme « rien de plus ») à n'être qu'un «

bénéfice » (E36, 60), un « avantage », une « chose bureaucratique » (E60), un « moyen technique » (E22), un « mécanisme de liberté » (E36) concrétisé dans le « passeport », qui est utilisé comme tel, à savoir comme un laisser-passer permettant de voyager, de se déplacer, d'avoir accès à d'autres pays.

20.3. Instrumentalisation

Comme nous l'avons déjà illustré en deuxième partie, la *cittadinanza* est envisagée par les Italo-descendants d'Argentine et du Brésil principalement du point de vue du passeport, et de la possibilité que ce dernier offre de voyager plus facilement, en Europe et aux États-Unis en particulier (la citoyenneté italienne faisant partie de celles auxquelles les États-Unis appliquent une politique de *visa waiver*) : les anecdotes mentionnant les files d'attente aux aéroports écourtées grâce à ce passeport italien, donc européen, sont légion. Le passeport italien, et la citoyenneté européenne qui lui est annexée depuis la signature du Traité de Maastricht en 1992, ouvrant aux ressortissants des pays de l'Union Européenne le droit de circuler, étudier, travailler librement au sein de l'Union, sont un autre attrait pour les Sud-américains : ils envisagent ainsi la *cittadinanza* italienne non pas comme un lien avec l'Italie, mais comme l'opportunité de bénéficier de l'éducation, de la santé, du *welfare* européens – considérant les droits qu'elle leur donne, et oubliant les devoirs qui leur incombent. La *cittadinanza* est ainsi « instrumentalisée », surtout par les jeunes générations, au profit de stratégies qui obéissent à des objectifs pragmatiques et individualistes, qui n'ont rien à voir, *a priori*, avec l'implication culturelle, affective, ou politique, mais plutôt avec « des dynamiques transnationales [...] vécues surtout [...] comme une chance de plus grande mobilité sociale : une mobilité horizontale qui peut devenir verticale de type ascendant. [...] L'instrumentalité apparaît aussi dans certains groupes de jeunes descendants qui font de l'obtention de la *cittadinanza* un outil qui leur permet d'obtenir une nouvelle dignité [...] » et un bon travail⁷⁷⁶.

Dans les files d'attente des aéroports, dans le marché de l'emploi, comme dans la société argentine ou brésilienne, le fait de posséder la *cittadinanza* italienne devient l'apanage d'une classe de privilégiés et un marqueur social permettant de se distinguer des autres grâce à une spécificité, comme en témoigne S. Losacco (E59) : « je sens une assez grande différence entre notre famille et les autres qui n'ont pas la descendance ici au Brésil ». Bien que cette distinction ait été généralement évacuée par les Italo-descendants que nous avons

⁷⁷⁶ G. Gianturco, *Descendientes y epígonos de la inmigración italiana. Nuevas identidades, entre diáspora y transnacionalismo*, *op. cit.*, p. 225.

interrogés explicitement sur ce point, elle est réapparue en divers endroits, plus implicitement (à travers la question de l'alimentation par exemple, ou des valeurs, de la famille, de la convivialité, etc.). Ainsi, la *cittadinanza* n'obéirait pas tant à un sentiment d'appartenance politique (citoyenneté), ni national (nationalité), ni culturel (italianité), mais à une exigence sociale de « distinction » au sens bourdieusien⁷⁷⁷, comme le révèle ce témoignage : « Ça fait longtemps que j'essaye d'obtenir la double nationalité. Ce n'est pas parce que je veux aller vivre en Italie. C'est une fierté. Je me sens fière de dire que je suis fille d'Italiens » (Q16). L'orgueil sous-entendant, d'une certaine manière, un sentiment de supériorité, posséder la *cittadinanza* italienne devient un outil pour se placer au-dessus des autres et démontrer un *status* social. Comme l'explique D. Schnapper :

les sociologues ont multiplié les termes pour désigner ce type de référence : ils ont parlé d'ethnicité « symbolique » (Gans), « fantôme » (Glazer), « imaginée » (Yinger), « affective » (Weinfeld), « pseudo-ethnicité » (Mac Kay) ou encore ethnicité « optionnelle », « stratégique », « instrumentale ». Dans tous les cas, il s'agit de désigner ces identités ou, plutôt ces identifications, vides de contenu réel mais rêvées et mobilisées dans les échanges sociaux et dans les luttes de prestige à l'intérieur de la société américaine. Comme le rappelle Herbert Gans, les Italo-Américains ignorent tout de l'Italie réelle, dont ils ne connaissent ni la langue ni la culture, leur référence à ce pays est aussi stéréotypée que celle de tous les autres Américains, la pizza, le bel canto (...). Mais ils mobilisent la référence italienne dans les échanges sociaux pour s'affirmer en tant que « communauté » à l'intérieur de la société américaine.⁷⁷⁸

Il s'agit ici des Italo-américains, mais le même constat peut être établi pour la grande majorité des Italo-argentins et des Italo-brésiliens, bien que nous ayons discuté de la pertinence du terme « communauté ». Il y a donc bien une forme de rattachement « ethnique » des Italo-descendants à l'Italie, mais elle ne va pas dans le sens d'une appartenance à la communauté nationale (dont on a vu qu'elle s'était, en Italie, vidée de son sens) : G. Gianturco reprend ainsi à son compte le syntagme « expériences ethniques » pour qualifier les « rituels quotidiens de caractère relationnel [...] qui participent à la renégociation [...] des identités des jeunes *italiani all'estero*. L'on pourrait parler aussi d'une italianité festive ou de *life enclaves*, “niches de styles de vie” [...], caractérisés par un sentiment d'italianité fondé sur l'unification de comportements et de modalités d'expression »⁷⁷⁹. Les termes « relationnel », « comportement » et « expression » prouvent bien que c'est dans la relation aux autres (c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, à la fois dans l'identification au Même et la

⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 220.

⁷⁷⁸ D. Schnapper, « De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora », *op. cit.*, p. 29.

⁷⁷⁹ G. Gianturco, « Descendientes y epígonos de la inmigración italiana. Nuevas identidades, entre diáspora y transnacionalismo », *op. cit.*, p. 219.

différenciation de l'Autre) que se joue l'italianité des Italo-descendants, à travers des choix de « style de vie », et non une appartenance politique.

Nous avons donc montré que l'« équation idéologique » construite au moment de l'unification de l'Italie et de l'élaboration de la législation italienne, qui reposait sur une équivalence entre *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità*, révèle aujourd'hui ses limites, du moins en ce qui concerne les Italo-descendants d'Argentine et du Brésil, et sur la base des témoignages que nous avons recueillis : l'identité mathématique est devenue problématique, puisque l'équivalence entre *cittadinanza* et *nazionalità*, héritée du modèle moderne de l'État-nation, est dépassée et remise en cause par des logiques trans, infra- et supra-nationale propres au monde contemporain ; l'équivalence entre *nazionalità* et *italianità* est annulée par la résurgence, en Italie comme à l'étranger, des microappartenances régionales, provinciales et locales et l'émergence de mouvements séparatistes, auxquels la crise de l'idée de nation italienne a laissé l'espace occupé jusqu'alors par le nationalisme ; enfin, l'équivalence entre *cittadinanza* et *italianità* est évacuée par les Italo-descendants eux-mêmes qui, à l'exception de quelques individus investis à la fois culturellement et politiquement, dissocient clairement ces deux notions au profit d'une instrumentalisation de leur passeport italien. La législation italienne repose donc aujourd'hui sur une conception de l'État-nation qui a révélé ici son anachronisme, lequel ne peut qu'inviter à une réflexion de plus grande ampleur, afin d'éviter que cette rupture idéologique ne se traduise bientôt par une profonde et irrémédiable fracture sociale.

CONCLUSION

Tout au long de cette thèse, nous avons questionné l'identité qui est communément établie en italien entre *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità*, et qui s'avère en réalité, comme le titre de cette étude l'indique, problématique.

Dans une première partie diachronique, nous avons montré que cette identité remonte à l'aube de l'Unité italienne, quand le projet de construction d'un État-Nation puissant *urbi et orbi*, dans le contexte de la *Grande Emigrazione*, fit se confondre *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità* et orienta le choix du régime de citoyenneté vers le droit du sang : selon la première législation en la matière du tout jeune Royaume d'Italie (1865), est donc italien le fils ou la fille d'un citoyen italien, où qu'il ou elle soit né(e). Retracer l'évolution historique de cette législation en faveur des *italiani all'estero* a révélé la continuité qui l'a caractérisée jusqu'à aujourd'hui, tout en posant les termes du débat idéologique et parlementaire qui a sous-tendu son adoption tout au long de l'histoire italienne du XX^{ème} siècle, et en couplant cette question avec celle du *voto all'estero* et des droits civiques, tout aussi controversée. À partir d'entretiens réalisés avec des parlementaires italiens est apparu un kaléidoscope d'opinions à ce sujet, allant du maintien du *statu quo* à l'exigence de réformes radicales immédiates, mais partageant presque toutes la même vision des Italo-descendants comme ressource et richesse bénéfique à l'Italie, car susceptibles de jouer un rôle d'*ambasciatori d'italianità* à travers le monde. Il s'est agi ensuite de vérifier, en nous fondant sur un échantillon d'entretiens avec des Italo-descendants d'Argentine et du Brésil, si cette allégation trouvait des échos dans la réalité ou si elle n'était que pure et habile rhétorique, en posant la question centrale qui jalonne notre thèse : l'attribution de la *cittadinanza* aux Italo-descendants se traduit-elle par le renforcement du lien de ces derniers avec leur patrie d'origine et une expression véhémement de leur *italianità* ? Et leur est-elle indispensable ou ce lien et cette *italianità* ne pourraient-ils s'épanouir sans la *cittadinanza* ?

Dans nos deuxième, troisième, quatrième et cinquième parties, il nous est donc apparu que, si certains Italo-descendants incarnent pleinement ces « paladini d'italianità »⁷⁸⁰ que la *doxa* voit en eux, en consommant des produits italiens, en apprenant à parler l'italien, en s'intéressant à la culture italienne, en cherchant leurs origines, en initiant leur entourage, etc.,

⁷⁸⁰ V. Blengino, *Oltre l'oceano. Un progetto di identità: gli immigranti italiani in Argentina (1837-1930)*, op. cit., p. 107.

la plupart de ceux que nous avons rencontrés se contentent en réalité d'une *italianità* anecdotique, marginale, liée principalement au passé ou à des traditions qui se perpétuent par habitude plus que par conviction. L'*italianità* se réduit donc, pour beaucoup d'Italo-descendants d'Argentine et du Brésil, à quelques mots de dialectes et à quelques rites, adaptés ou tellement mêlés aux autres coutumes de leur pays qu'on n'y distingue plus rien d'italien. Pour d'autres, au contraire, elle sert de vecteur de distinction au sein de la société argentine ou brésilienne. Si aucun de nos informants ne l'a explicitement avoué, c'est implicitement clair dans nombre de discours sur l'alimentation, la sociabilité et surtout les valeurs professées et l'histoire familiale : en se désignant comme les héritiers de « héros pionniers civilisateurs »⁷⁸¹, en cultivant les valeurs de la famille, du travail et de la religion (et toutes celles qui leur sont associées : convivialité, solidarité, union, épargne, effort, honnêteté, entreprise, foi, dévotion, sacrifice), les Italo-descendants revendiquent une différence qui les « distingue » (au sens bourdieusien du terme) et les place d'une certaine manière au-dessus du reste de la société, comme les représentants d'une immigration réussie, d'un parcours d'ascension sociale, d'une histoire familiale et individuelle positive, d'une aisance matérielle conquise et d'une supériorité culturelle. Malgré le métissage infini des populations sud-américaines, la dichotomie manichéenne entre civilisation européenne et « barbarie » indigène est encore prégnante dans les mentalités et la *cittadinanza* sert alors aux Italo-descendants à prouver leur appartenance à la première. Plutôt que liant, elle est un dé-liant : au lieu de relier les Italo-descendants à leur patrie d'origine et à leurs supposés compatriotes de la péninsule, elle les sépare, sur le plan symbolique, de leurs compatriotes réels d'Argentine et du Brésil. Cet usage détourné – quand il n'est pas purement instrumental, comme on l'a vu dans le cas (marginal et extrême, mais avéré) de certains Italo-descendants pour qui la *cittadinanza* n'est qu'un laisser-passer permettant de voyager librement et de couper les files d'attente des aéroports – de la *cittadinanza* remet donc en question les conditions de son attribution et invite à réfléchir à une autre manière de préserver, entretenir ou créer ce lien entre l'Italie et ses *oriundi*.

En effet, si les Italo-descendants peuvent jouer un rôle intéressant de promotion de l'Italie, celui-ci n'est pas directement conséquent de la possession de la *cittadinanza*, mais plutôt du prestige d'un mode de vie et d'une culture incarnant désormais le raffinement, la beauté, l'art de vivre – prestige qui ne ferait que s'accroître s'il était à son tour relayé par ces *ambasciatori d'italianità*. Il n'est donc pas nécessaire pour cela de posséder la *cittadinanza*, il suffit d'être un amateur éclairé et enthousiaste de l'Italie et de sa culture pour véhiculer avec soi des habitudes et des goûts en mesure de susciter l'émulation. Plutôt que des *italiani*

⁷⁸¹ A. Savoldi, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », *op. cit.*

all'estero, non devrions alors parler des *italici*, comme le recommande F. Narducci (E5), qui les définit ainsi : « non sono né gli oriundi né i discendenti: possono essere anche oriundi o discendenti di quinta, sesta o settima generazione, ma sono quelle persone che si identificano moltissimo in alcuni aspetti culturali e valoriali italiani [...] s'interessa[no] all'Italia come punto di riferimento ». Ces *italici* composeraient selon lui une « meta-Italia, che [...] vale circa trecento milioni di persone, che va oltre i sessanta milioni e più di discendenti. E questa meta-Italia è un grande potenziale, perché è reale, esiste ». On retrouve ici l'idée de ressource, de « potentiel », renforcée à la fois par le nombre (« trecento » étant largement supérieur à « sessanta », d'autant plus lorsqu'il s'agit de « milioni di persone »), et par l'insistance sur le fait que cette base n'est pas à créer, mais qu'elle « existe » déjà bel et bien. F. Narducci fait aussi appel à la notion d'« identification » : celle-ci ne se ferait pas alors sur la base d'un critère biologique, racial (le « lien du sang » tant évoqué) ou encore historique, mais du partage d'une même culture et de mêmes valeurs.

Pour réconcilier *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità* et parvenir à les faire coïncider de nouveau, il faudrait alors faire appel à une autre notion, celle de l'*italicità*, développée par Piero Bassetti⁷⁸². Ce dernier, président de l'association *Globus et Locus*⁷⁸³, reprend le terme archaïque d'« italice » (rendu célèbre par Giacomo Leopardi dans son *canto* « all'Italia »⁷⁸⁴), qui désigne les populations de l'Italie antique, et le remet au goût du jour, en l'actualisant à l'aune des phénomènes actuels de « glocalisation »⁷⁸⁵ :

Con il termine « italice » [...] indichiamo un'identità e un'appartenenza non di tipo nazionale, etnico-linguistica o giuridico-funzionale, ma essenzialmente antropologico-culturale e funzionale. [...] una comunità globale stimata attorno ai 250 milioni di persone nel mondo, alle quali la globalizzazione conferisce significati e potenzialità nuove. L'*italicità* è innanzitutto una « comunità di sentimento », una condizione esistenziale, un'esperienza condivisa, una modalità del tutto particolare e riconoscibile di essere comunità nei diversi ambienti in cui si è integrata.⁷⁸⁶

⁷⁸² Piero Bassetti, « Italicità e identità glocal. Premessa », in *Altreitalie*, n. 41, juillet-décembre 2010, Turin, Edizioni del Centro Altreitalie, p. 5-9.

⁷⁸³ Née en 1997, cette association se veut un espace d'étude, de réflexion et de décision pour accompagner et aider la classe dirigeante à affronter les problématiques et les défis surgis de la glocalisation. Elle collabore avec de nombreuses institutions et centre de recherche (dont, depuis 2009, le Centro Altreitalie dirigé par Maddalena Tirabassi et dédié à l'étude des migrations italiennes dans le monde). Voir le site : http://www.globusetlocus.org/Chi_Siamo/Globus_et_Locus.kl [consulté le 28 septembre 2014].

⁷⁸⁴ Giacomo Leopardi, « All'Italia », in *Canti*, Milan, Rizzoli, 2004 (4^e éd.), p. 93-105. Voir la lecture qu'en fait A. Prete : http://circe.univ-paris3.fr/Leopardi_Prete2011.pdf

⁷⁸⁵ Voir p. 159 et note 329.

⁷⁸⁶ P. Bassetti, « Italicità e identità glocal. Premessa », *op. cit.*, p. 8.

Pour P. Bassetti, la notion d'*italicità* s'émancipe du cadre strictement « national », ou « ethnique » qui était celui de l'*italianità*, et s'élargit à une dimension culturelle, voire « existentielle » et affective. Elle permet de concilier l'échelle d'une « comunità globale » avec celle, locale, des « diversi ambienti in cui [gli italici] si [sono] integrat[i] ». La *cittadinanza* politique et la *nazionalità* ethnique et historique pourraient alors se conjuguer de nouveau avec l'*italianità* pour les Italiens (résolvant ainsi l'« équation idéologique » dont nous parlions plus haut) et avec l'identité des pays de résidence des Italo-descendants. Le participe passé « integrata » reitère la pleine appartenance de ces derniers à leur pays de résidence, comme nous l'ont prouvé également nombre de nos informants. Les Italo-descendants ne cesseraient pas pour autant d'être liés à l'Italie par la culture et le « sentiment » partagé avec leurs semblables, comme l'indique les noms « appartenenza », « comunità » (à trois reprises) et l'adjectif « condivisa » : réalisant de cette manière la fameuse « unité dans la diversité », l'*italicità* comblerait-elle alors le « déficit national » des Italiens ? Rien n'est moins sûr, car le propre du « glocal » est justement la simultanéité du local et du global : les micronationalismes et le supranationalisme n'en sortiraient que renforcés, au détriment d'un sentiment fort d'appartenance à la Nation italienne de la part des Italiens.

Par ailleurs, considérer les Italo-descendants non plus comme tels mais comme des *italici* permettrait à l'Italie de renoncer à la *cittadinanza iure sanguinis* et au *voto all'estero* pour les Italo-descendants et de changer son fusil d'épaule en redistribuant, par un système de vases communicants, les moyens qu'elle attribuait jusqu'à présent à la gestion administrative et consulaire de l'état-civil et des *processi di cittadinanza* des millions d'Italo-descendants à la diffusion de la culture italienne dans le monde. Mais face à un système juridico-légal si profondément ancré dans l'identité politique du pays, face à une législation si densément sédimentée au fil de l'histoire, est-il encore possible de changer de paradigme ? Le retrait du *voto all'estero*, droit acquis de haute lutte récemment après des années de revendications, ne serait-il point un pas en arrière inconcevable dans une démocratie qui se veut avant tout représentative ? Ce serait une atteinte à une catégorie de citoyens, dès lors privés de leurs droits civiques.

Néanmoins, il faut distinguer, surtout dans le cadre du *voto all'estero*, la situation des Italiens expatriés de leur vivant, à l'image de ces milliers de jeunes diplômés auxquels la recherche sur l'émigration italienne commence à s'intéresser⁷⁸⁷, de celle des descendants d'Italiens expatriés au siècle dernier. Dans le cas d'une limitation, voire suppression, du droit

⁷⁸⁷ Voir, pour une première réflexion sur ces « nuove mobilità », le n. 43 (juillet-décembre 2013) de la revue *Altreitalie*, [en ligne], disponible sur : http://www.altreitalie.it/Pubblicazioni/Rivista/N_43/Altreitalie_LuglioDicembre_N_43.kl [consulté le 29 sept. 2014].

de vote aux élections italiennes, ces derniers seraient privés de leurs droits civiques en Italie, mais pas dans leur pays de résidence, où ils resteraient citoyens à part entière. Cela signifie-t-il la fin de la double citoyenneté, tandis qu'au contraire, du fait de la mondialisation et de l'intensification des migrations internationales, la tendance est à la multiplication des appartenances et des citoyennetés⁷⁸⁸ ? L'Italie se retrouverait alors de nouveau anachronique, déphasée face aux réalités du monde contemporain. Sans doute s'agit-il alors d'agir *cum grano salis*, sans rupture brutale, mais plutôt par amendements et modifications progressives, après débat et discussion. En effet, si cette notion d'*italicità* est fort belle dans les discours et sur le papier, il reste à voir comment la concrétiser par des mesures précises et un cadre juridico-légal, pour donner une réalité pratique à ce qui relève pour l'instant de la théorie.

Car c'est bien l'objectif de cette thèse : non pas apporter une solution toute prête (nous n'avons pas cette prétention), mais apporter des éléments pour nourrir la réflexion que la société italienne, et ses élites dirigeantes principalement, mènent actuellement à ce sujet, afin que cette discussion se base sur des analyses précises. Nous avons clairement établi que la possession de la *cittadinanza* par les Italo-descendants se traduit parfois par un sentiment d'appartenance national (*nazionalità*) et culturel (*italianità*) qui fait d'eux des *ambasciatori d'italianità*, mais qu'elle n'est pas indispensable à l'expression de ce sentiment.

Bien sûr, il faudrait compléter cette étude par des analyses statistiques plus élaborées avec ce même échantillon, qui pourrait faire l'objet de calculs plus complexes ; par un échantillon beaucoup plus large de témoignages ; par des analyses plus approfondies sur la constitution de la famille, le rapport à l'argent, les parcours professionnels des Italodescendants ; par la comparaison avec d'autres contextes, en incluant davantage de pays marqués par l'immigration italienne historique (l'Uruguay et le Vénézuéla en Amérique Latine, pour ne pas aborder l'Amérique du Nord, l'Australie, l'Allemagne, la Suisse, la Belgique et la France en Europe) : autant de pistes pour des recherches ultérieures qui apporteront certainement d'autres angles de vue et alimenteront la réflexion dont l'Italie ne peut plus désormais faire l'économie.

Car même la recherche la plus fondamentale se doit, selon nous, d'entrer en résonance avec le monde qui l'entoure et d'apporter un éclairage nouveau sur des faits, passés ou présents, qui forgent la société actuelle. Inscrit dans une époque, dans un contexte, dans un courant épistémologique, le chercheur ne peut s'affranchir de sa subjectivité, mais il s'en

⁷⁸⁸ Voir : Alfred Michael Boll, *Multiple Nationality and International Law*, Leiden, Martinus Nijhoff, 2007, 626 p. ; Arno Dal Ri Júnior, Odete Maria de Oliveira (dir.), *Cidadania e Nacionalidade. Efeitos e Perspectivas Nacionais, Regionais, Globais*, Ijuí, Unijuí, 2003 (2^{de} éd.), 544 p. ; Francis Delpérée, « De la commune à l'Europe. L'émergence d'une citoyenneté multiple », in Paul Magonette (dir.), *De l'étranger au citoyen*, Paris, De Boeck et Larcier, 1997, p. 135-144. ; Anna Maria Del Vecchio, « La considerazione del principio di effettività nel vincolo di nazionalità e di cittadinanza doppia o plurima. Le problematiche relative », in *Rivista internazionale dei diritti dell'uomo*, vol. 13, n. 1, 2000, p. 11-31.

nourrit, se fraye un chemin à la croisée des voix qui, passées à travers le filtre critique de sa pensée, trouvent alors un espace d'expression. Ce sont donc ces voix que nous avons voulu faire entendre et résonner tout au long de cette étude qui « bruisse » à la manière dont Roland Barthes définissait la modernité : « C'est le frisson du sens que j'interroge en écoutant le bruissement du langage – de ce langage qui est ma Nature à moi, homme moderne »⁷⁸⁹. En « interrogeant » nos informants, en restant à l'« écoute » de leurs mots, en cherchant le « sens » de leur discours, mais aussi en nous interrogeant sur le sens de notre démarche, en restant à l'écoute de nos propres émotions, en échangeant avec d'autres chercheurs aux intérêts proches des nôtres, nous avons nous aussi plus d'une fois été parcourue d'un « frisson ». Puisse-t-il être contagieux et donner à d'autres l'idée et l'envie de s'interroger et d'interroger notre modernité.

⁷⁸⁹ R. Barthes, *Le bruissement de la langue. Essais critiques 4*, Paris, Seuil, 1984, 412 p.

BIBLIOGRAPHIE

Comme nous l'avons souligné en introduction, notre travail s'est basé sur une revue préliminaire de la littérature existante sur notre sujet, mais il se fonde essentiellement sur notre propre *corpus*, original et inédit, d'entretiens. Ceux-ci constituent les sources primaires auxquelles nous nous sommes référée. Comme nous l'avons annoncé en présentant les conventions adoptées dans cette thèse, nous ne faisons pas figurer ces entretiens en Annexes, car ils auraient été trop volumineux, mais la liste qui les référence.

Quant aux sources secondaires indiquées dans cette bibliographie, elles sont à l'image de notre sujet : pluridisciplinaires et plurilingues. Elles vont également, à l'instar de notre problématique, de périodes plus anciennes, avec des essais remontant au début du XX^{ème} siècle, à la contemporanéité, avec quelques articles de presse numérique sur des faits récents. N'ayant pas prétention à l'exhaustivité sur un sujet qui croise des domaines de recherche si vaste, nous ne présentons ici qu'une sélection de références, en distinguant les ouvrages imprimés des articles et dossiers en ligne. Il y aurait, bien sûr, des pans entiers de la littérature en histoire, en sciences sociales, en philosophie politique à mentionner mais, n'étant pas spécialiste de ces disciplines, nous nous sommes concentrée sur quelques références principales.

De même, cette thèse n'est pas une thèse de littérature, mais de civilisation. Nous citons néanmoins, séparément, les quelques œuvres littéraires dont les échos résonnent à travers les mots de nos informants.

Ouvrages généraux et spécialisés

ALBERDI, Juan B., *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina*, Buenos Aires, Ed. Estrada, 1949 (3^{ème} éd.), 387 p.

AMSELLE, Jean-Loup, « Métissage, branchement et triangulation des cultures », in *Revue germanique internationale*, n. 21, 2004, p. 41-51.

ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres-New-York, Verso, 2006 (1^{ème} éd. 1983), 248 p.

ANDREOTTI, Francesca, « La Radio Italienne de Grenoble. Récit d'une communauté passé(e) sur les ondes », in TOSATTI Ada, VEGLIANTE Jean-Charles (dir.), *L'Italie vue d'ici : la traduction-migration*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 191-200.

ARAÚJO, José Renato de Campos, « Imigração e futebol. O Palestra Itália e sua trajetória : associativismo e etnicidade », São Paulo, FAPESP, Editora Sumaré, 2000, 44 p.

ASCENZI, Anna, *Metamorfosi della cittadinanza. Studi e ricerche su insegnamento della storia, educazione e identità nazionale in Italia tra Otto e Novecento*, Macerata, Eum, 2009, 360 p.

ASSOULY, Olivier, *Les Nourritures divines, essai sur les interdits alimentaires*, Arles, Actes Sud, 2002, 300 p.

BAILY, Samuel L., « Marriage Patterns and Immigrant Assimilation in Buenos Aires, 1882-1923 », in *The Hispanic American Historical Review*, vol. 60, n. 1, février 1980, p. 32-48.

BALIBAR, Étienne, *Saeculum. Culture, religion, idéologie*, Paris, Éditions Galilée, 2012, 117 p.

BALIBAR, Étienne, WALLERSTEIN, Immanuel, *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988, 307 p.

BARTHES, Roland, « Pour une psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine », in *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, Paris, EHESS, 1961, p. 977-986.

BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue. Essais critiques 4*, Paris, Seuil, 1984, 412 p.

BASCH, Linda, GLICK SCHILLER, Nina, SZANTON BLANC, Christina, *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, and Deterritorialized Nation-States*, Londres-New York, Gordon and Breach Science Publishers, 1994, 344 p.

BASSETTI, Piero, « Italicità e identità glocal. Premessa », in *Altreitalie*, n. 41, juillet-décembre 2010, p. 5-9.

BASTIDE, Roger, FERNANDES, Florestan, *Relações raciais entre negros e brancos em São Paulo*, São Paulo, Anhembi, 1955, 555 p.

BAUBÖCK Rainer (dir.), « Acquisition and Loss of Nationality. Policies and Trends in 15 EU States. Summary and Recommendations. Results of the EU-project: The Acquisition of Nationality ». *EU Member States: Rules, Practices and Quantitative Developments (NATAC)*, Vienne, Institute for European Integration Research, Austrian Academy of Sciences, janvier 2006, 49 p.

BECK, Nathaniel, « Is Causal-Process Observation an Oxymoron? », in *Political Analysis*, été 2006, vol. 14, n. 3, p. 347-352.

BERRY, John W., « Immigration, Acculturation, and Adaptation », *Applied Psychology: An International review*, 1997, vol. 46, n. 1, p. 5-68.

BERTAGNA, Federica, « L'associazionismo in America Latina », in BEVILACQUA Piero, DE CLEMENTI Andreina, FRANZINA Emilio (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 2 « Arrivi », Rome, Donzelli, 2001, p. 579-596.

BERTAGNA, Federica, *La stampa italiana in Argentina*, Rome, Donzelli, 2009, 200 p.

BERTONHA, João Fábio, « Divulgando o Duce e o fascismo em terra brasileira: a propaganda italiana no Brasil, 1922-1943 », in *Revista de História Regional*, vol. 5, n. 2, 2000, p. 83-112.

BEVILACQUA, Piero, « Società rurale e emigrazione », in BEVILACQUA Piero, DE CLEMENTI Andreina, FRANZINA Emilio (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 1 « Partenze », Rome, Donzelli, 2001, p. 95-112.

BIANCO, Francesco, *Il paese dell'avvenire*, Milan, Mondadori, 1922, p. 188, *apud* A. Trento, « L'assimilazione degli italiani in Brasile », *op. cit.*, p. 249.

BLENGINO, Vanni, *Oltre l'oceano. Un progetto di identità: gli immigranti italiani in Argentina (1837-1930)*, Rome, Edizioni Associate, 1987, 160 p.

BONATTI, Mário, *Aculturação Lingüística numa colônia de imigrantes italianos de S. Catarina, Brasil (1875-1974)*, São Paulo, Faculdade Salesiana de Filosofia, Ciências e Letras de Lorena, Instituto de Estudos Históricos do Vale do Itajaí de Blumenau, 1974, 93 p.

BOURDIEU, Pierre, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670 p.

BRADY, Henry E., COLLIER David, SEAWRIGHT, Jason, « Toward a Pluralistic Vision of Methodology », in *Political Analysis*, été 2006, vol. 14, n. 3, p. 353-368.

BRIANI, Vittorio, *La stampa italiana all'estero dalle origini ai nostri giorni*, Rome, Istituto Poligrafico dello Stato, 1977, XVIII-296 p.

BROMBERGER, Christian, HAYOT, Alain, MARIOTTINI, Jean-Marc, *Le match de football: ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions MSH, 1995, 406 p.

CANOVI, Antonio, *Pianure migranti. Un'inchiesta geostorica tra Emilia e Argentina*, Reggio Emilia, Diabasis, 2008, 395 p.

CARMO, Maria Silvia Micelli do, PASSOS, Maria Consuêlo, « A mulher imigrante italiana e o uso da comida: uma experiência de transicionalidade », in *Mental*, vol. 3, n. 5, 2005, p. 129-141.

- CALTABIANO, Cristiano, GIANTURCO, Giovanna (dir.), *Giovani oltre confine : i discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Rome, Carocci, 2005, 428 p.
- CAPATTI, Alberto, MONTANARI, Massimo, *La cucina italiana: storia di una cultura*, Rome-Bari, Laterza, 2005, 408 p.
- CELTON, Dora Estela, DOMENACH, Hervé, GUILLON, Michelle, « Plus d'un siècle d'immigration internationale en Argentine », in *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 11, n. 2 Amérique Latine, 1995, p. 145-165.
- CHOATE, Mark I., « Sending States' Transnational Interventions in Politics, Culture, and Economics: The Historical Example of Italy », *International Migration Review*, 2007, vol. 41, n. 3, p. 728-768.
- CHOATE, Mark I., *Emigrant Nation. The Making of Italy Abroad*, Cambridge (États-Unis), Harvard University Press, 2008, 319 p.
- CHOMSKY, Noam, *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Éditions du Seuil, 1965, 283 p.
- CIUFFOLETTI, Zeffiro, DEGL'INNOCENTI, Maurizio, *L'emigrazione nella storia d'Italia, 1868-1975: storia e documenti*, vol. 1, Florence, Vallecchi, 1978, 502 p.
- CLEMENTE, Giovanni, *Il codice della cittadinanza italiana*, Milan, Gastaldi Editore, 1958, 566 p.
- COLUCCI, Michele, « Il voto degli italiani all'estero », in BEVILACQUA Piero, DE CLEMENTI Andreina, FRANZINA Emilio (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 2 « Arrivi », Rome, Donzelli, 2001, p. 597-609.
- CONGRESSO NAZIONALE PER L'EMIGRAZIONE (1949 ; Bologne), *Atti Ufficiali*, Bologne, Anonima Arti Grafiche, 1949, CVII-309 p.
- CORTI Paola, « Il cibo dell'emigrante », in *Il Risorgimento*, année 44, n. 2, 1992, p. 363-378.
- COSENTINO, Hélio Morrone, FERREIRA DA COSTA, André Castilho, SOUZA, Saulo Soares, « Italianidade e Negócios », in COSENTINO, Hélio Morrone, PATERNÒ, Francesco, *Internacionalização de Negócios. Estratégia de crescimento e desenvolvimento sustentável de empresas italianas e brasileiras*, São Paulo, Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio, Indústria e Agricultura de São Paulo, 2012, p. 8-18.
- COSTA, Pietro, *Civitas. Storia della cittadinanza in Europa*, 4 vol., Rome-Bari, Laterza, 2001.
- COSTA, Rovílio Costa, DE BONI, Luis Alberto (dir.), TRENTO Angelo (dir. éd. italienne), *La presenza italiana nella storia e nella cultura del Brasile*, Turin, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1987, 440 p.
- COSTA, Sérgio, « A mestiçagem e seus contrários: etnicidade e nacionalidade no Brasil contemporâneo », in *Tempo social*, vol. 13, n. 1, 2001, p. 143-158.

CRESWELL, John W., *Research Design. Qualitative & Quantitative Approaches*, Thousand Oaks, Sage Publications, 1994, 228 p.

DE CLEMENTI, Andreina, « La “grande emigrazione” : dalle origini alla chiusura degli sbocchi americani », in BEVILACQUA Piero, DE CLEMENTI Andreina, FRANZINA Emilio (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 1 « Partenze », Rome, Donzelli, 2001, p. 187-211.

DE JONGE, Bob, «Influenze della lingua italiana sullo spagnolo del Río de la Plata », in DE JONGE Bob, ZIDARIC Walter (dir.), *L'Italie et L'Amérique Latine: migrations, échanges, influences, interférences*, Nantes, CRINI, 2011, p. 62-69.

DE JONGE, Bob, « Palabras de viaje: influencia del italiano en el portugués de Brasil », in *Estudos Ibero-Americanos*, vol. 38, n. 3-supplément, 2012, p. 348-361.

DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, *Rhizome*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1976, 74 p.

DE MAURO, Tullio, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Rome, Laterza, 1970, XV-573 p.

DENZIN, Norman K., LINCOLN, Yvonna S. (dir.), *Collecting and Interpreting Qualitative Materials*, Thousand Oaks, Sage Publications, 2003, 682 p.

DESCHAMP, Bénédicte, « Echi d'Italia. La stampa dell'emigrazione », in BEVILACQUA Piero, DE CLEMENTI Andreina, FRANZINA Emilio (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 2 « Arrivi », Rome, Donzelli, 2001, p. 313-334

DEVOTO, Fernando J., « La partecipazione politica in America Latina », BEVILACQUA Piero, DE CLEMENTI Andreina, FRANZINA Emilio (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 2 « Arrivi », Rome, Donzelli, 2001, p. 507-526.

DEVOTO, Fernando J., MIGUEZ Eduardo J. (dir.), *Asociacionismo, trabajo y identidad étnica. Los italianos en América en una perspectiva comparada*, Buenos Aires, Cempla-Cser-Iehas, 1992, 358 p.

DI TELLA, Torcuato S., « Argentina: un'Australia italiana? L'impatto dell'immigrazione sul sistema politico argentino », in BEZZA, Bruno (dir.), *Gli italiani fuori d'Italia. Gli emigrati italiani nei movimenti operai dei paesi d'adozione (1880-1940)*, Milano, Franco Angeli, 1983, p. 419-451.

DOLCHER, Caterina, « L'acquisto jure sanguinis del diritto di cittadinanza in un contesto di società globale e multi-etnica », in *Visioni LatinoAmericane*, année II, n. 3, juillet 2010, p. 131-146.

DOLCHER, Caterina, « Construire una nuova cittadinanza. Il difficile percorso italiano ed europeo », in *Visioni LatinoAmericane*, année III, n. 4, janvier 2011, p. 62-86.

DRIEU LA ROCHELLE, Pierre, *Nietzsche contre Marx. Socialisme fasciste*, Paris, Gallimard, 1934.

DURHAN, Euníce R., *Assimilação e mobilidade. A História do imigrante italiano num município paulista*, São Paulo, USP, 1966, 65 p.

EINAUDI, Luigi, *Un principe mercante. Studio sulla espansione coloniale italiana*, Turin, Fratelli Bocca Editori, 1900, 315 p.

FABIANO, Domenico, « I fasci italiani all'estero », in BEZZA, Bruno (dir.), *Gli italiani fuori d'Italia. Gli emigrati italiani nei movimenti operai dei paesi d'adozione (1880-1940)*, Milan, Franco Angeli, 1983, p. 221-236.

FELICI, Isabelle, *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil, 1890-1920*, Thèse de Doctorat en Études italiennes, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1994, 407 p.

FELICI, Isabelle, VEGLIANTE, Jean-Charles (dir.), *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, Toulon, Géhess, 2009, 257 p.

FISCHLER Claude, *L'omnivore : le goût, la cuisine et le corps*, Paris, Odile Jacob, 1990, 414 p.

FRANZINA Emilio, *La Grande Emigrazione. L'esodo dei rurali dal Veneto durante il secolo XIX*, Venise, Marsilio, 1976, 314 p.

FREYRE, Gilberto, *Casa-grande e senzala*, Rio de Janeiro-São Paulo, Editora Record, 2000, 668 p.

FUSARO, Mélanie, « Gli italo-argentini (1998-2006): « ritorno alle radici » o nuova partenza? », in *Altreitalia*, n. 36-37, juillet-décembre 2008, p. 233-241.

FUSARO, Mélanie, *Les Italo-argentins en Italie (1998-2006): « retour aux racines » ou nouveau départ ? Paradoxes d'un mouvement migratoire contemporain*, Turin, L'Harmattan Italia, 2009, 117 p.

FUSARO, Mélanie, *Les Italo-brésiliens (1999-2009) : Nouvelles technologies, nouvelles migrations*, Mémoire de Master en Études italiennes, sous la direction de Jean-Charles Vegliante, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 2009, 145 p.

FUSARO, Mélanie, « Dall'Argentina e dal Brasile verso l'Italia (1998-2009): le nuove migrazioni d'italo-discendenti e la costruzione dell'italianità contemporanea », in ZANIN Valter, MATTIAZZI, Giulio (dir.), *Migrazione, Lavoro, Impresa tra America Latina ed Europa*, Turin, L'Harmattan Italia, 2011, p. 149-175.

FUSARO, Mélanie, « Les Italo-brésiliens : deux adjectifs, plusieurs identités – quelle italianité ? », in TOSATTI Ada, VEGLIANTE Jean-Charles (dir.), *L'Italie vue d'ici : la traduction-migration*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 201-226.

FUSARO, Mélanie, MOLINA VALE, Petterson, « Transoceanic Migrations (1998-2009): The (re)Construction of Contemporary Italianness among Italo-Descendants from Argentina and Brazil », in *Diasporas. Histoire et sociétés*, n. 19, 2011, p. 20-30.

GABACCIA, Donna R., « Per una storia italiana dell'emigrazione », in *Altreitalie*, n. 16, juillet-décembre 1997, p. 6-15.

GALLI DELLA LOGGIA, Ernesto, « La morte della patria. La crisi dell'idea di nazione dopo la seconda guerra mondiale », in SPADOLINI Giovanni (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia*, Rome-Bari, Laterza, 1994, p. 125-162.

GALLO, Gerardo, TINTORI, Guido, « Come si diventa cittadini italiani. Un approfondimento statistico », in ZINCONE Giovanna (dir.) *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, Rome, Laterza, 2006, p. 107-138

GELLNER, *Nations and nationalisms*, Oxford, B. Blackwell, 1983, 150 p.

GENTILE, Emilio, « La nazione del fascismo. Alle origini del declino dello Stato nazionale », in SPADOLINI Giovanni (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia*, Rome-Bari, Laterza, 1994, p. 65-124.

GENTILE, Emilio, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, Milano, Mondadori, 1997, 404 p.

GERMANI, Gino, *Estructura social de la Argentina: analisis estadístico*, Buenos Aires, Raigal, 1955, 279 p.

GERRING, John, « What Is a Caste Study and What Is It Good For? », in *American Political Science Review*, mai 2004, vol. 98, n. 2, p. 341-354.

GIANTURCO, Giovanna, « Descendientes y epígonos de la inmigración italiana. Nuevas identidades, entre diáspora y transnacionalismo », in *Migraciones Internacionales*, vol. 5, n. 1, juin 2009, p. 211-229.

GIL, Gastón J., « Fútbol y ritos de comensalidad, el chori como referente de identidades masculinas en la Argentina », *Anthropologica*, vol. 22, n. 22, 2012, p. 7-29.

GLISSANT, Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1995, 144 p.

GOLDBERG, David T., *Multiculturalism. A Critical Reader*, Hoboken, Wiley-Blackwell, 1994, 452 p.

GORDEN, Raymond L., *Interviewing: Strategy, techniques and tactics*, Homewood, Dorsey Press, 1980, 587 p.

GRIMSON, Alejandro, « Nuevas xenofobias, nuevas políticas étnicas en la Argentina », in GRIMSON, Alejandro, JELIN, Elizabeth (dir.), *Migraciones regionales hacia la Argentina. Diferencia, desigualdad y derechos*, Buenos Aires, Prometeo Editorial, 2006, p. 69-75.

GROS Christian, DUMOULIN-KEVRAN David, *Le Multiculturalisme. Un Modèle Latino-Américain ?*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2010, 461 p.

GUARDANI Fátima, GIOIA Ricardo M., « A confiança do público jovem nos produtos de origem italiana », in COSENTINO, Hélio Morrone, PATERNÒ, Francesco, *Internacionalização de Negócios. Estratégia de crescimento e desenvolvimento sustentável de empresas italianas e brasileiras*, São Paulo, Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio, Indústria e Agricultura de São Paulo, 2012, p. 108-124.

HABERMAS, Jürgen, *The Structural Transformation of the Public Sphere: An Inquiry into a Category of Bourgeois Society*, Cambridge (États-Unis), MIT Press, 1989, 301 p.

HAMMERSLEY, Martyn, « Reproducing or constructing? Some questions about transcription in social research », in *Qualitative Research*, 2010, vol. 10, n. 5, p. 553-569.

HANNERZ, Ulf, « Fluxos, fronteiras, híbridos: palavras-chave da antropologia transnacional », *Mana*, vol. 3, n. 1, 1997, p. 7-39.

HOLSTEIN, James A., GUBRIUM, Jaber F., *The Active Interview*, Thousand Oaks, Sage Publications, 1995, 84 p.

HUTCHINSON, Bertram, « Some Evidence Related to Matrimonial Selection and Immigrant Assimilation in Brazil », in *Population Studies*, vol. 11, n. 2, novembre 1957, p. 149-156.

IMPICCIATORE, Roberto, « Un progetto migratorio di successo? L'istruzione delle seconde generazioni di italiani all'estero », in *Altreitalie*, n. 30, janvier-juin 2005, p. 69-99.

KUHN, Thomas H., *La structure des révolutions scientifiques* (trad. française), Paris, Flammarion, 1972, 251 p.

KYMLICKA, Will, *Multicultural Citizenship: A Liberal Theory of Minority Rights*, Oxford (États-Unis), Oxford University Press, 1995, 296 p.

LAMOUREUX, Diane, « Citoyenneté, nationalité, culture », in ELBAZ Mikhaël, HELLY Denise Laval (dir.), *Mondialisation, citoyenneté et multiculturalisme*, Québec-Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, 2000, p. 55-68.

LE BIHAN, Ulysse, *Italianismos en el habla de la Argentina: herencia de la inmigración italiana: cocoliche y lunfardo*, Master de Langue Espagnole, Université d'Oslo, 2011, 164 p.

LEVY, Jack S., « Counterfactuals and case studies », in BOX-STEFFENSMEIER Janet, BRADY Henry, COLLIER David (dir.), *Oxford Handbook of Political Methodology*, New York, Oxford University Press, 2008, p. 627-644.

LONNI, Ada, « Histoire des migrations et identité nationale en Italie », in *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 9, n. 1, 1993, p. 29-46.

MAGRIS, Claudio, « Nazionalismi e micronazionalismi », in SPADOLINI Giovanni (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia*, Rome-Bari, Laterza, 1994, p. 237-250.

MARSHALL, Thomas H., *Cittadinanza e classe sociale* (trad. italienne), Rome-Bari, Laterza, 2002, 95 p.

MARTELLONE, Anna Maria, « Generazioni e identità », in P. Bevilacqua, A. De Clementi, E. Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 2 « Arrivi », *op. cit.*, p. 739-752.

MARX, Karl, *Petite contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Paris, Éditions Allia, 1998, 46 p.

MASSULLO, Gino, « Economia delle rimesse », in BEVILACQUA Piero, DE CLEMENTI Andreina, FRANZINA Emilio (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, vol. 1 « Partenze », Rome, Donzelli, 2001, p. 161-186.

MEO ZILIO, Giovanni, *El elemento italiano en el habla de Buenos Aires y Montevideo*, Firenze, Valmartina, 1970, 183 p.

MEO ZILIO, Giovanni, Jergalismos italianos en la « giria » brasileña y su relación con el lunfardo argentino. *Philologica hispaniensa in honorem Manuel Alvar*, Madrid, Gredos, 1983, p. 425-435.

MIGLIAZZA, Alessandro, « Il problema dell'emigrazione e la legislazione italiana sino alla seconda guerra mondiale », in BEZZA, Bruno (dir.), *Gli italiani fuori d'Italia. Gli emigrati italiani nei movimenti operai dei paesi d'adozione (1880-1940)*, Milan, Franco Angeli, 1983, p. 237-256.

MÍGUEZ, Eduardo J., ARGERI, María E., BJERG, María M., OTERO Hernán, « Hasta que la Argentina nos una: Reconsiderando las pautas matrimoniales de los inmigrantes, el crisol de razas y el pluralismo cultural », in *The Hispanic American Historical Review*, vol. 71, n. 4, novembre 1991, p. 781-808.

MILZA, Pierre, « Un siècle d'immigration étrangère en France », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n. 7, juillet-septembre 1985, p. 3-18.

MILZA, Pierre, *Voyage en Ritalie*, Paris, Plon, 1993, 532 p.

MONTANARI, Massimo, *La fame e l'abbondanza : storia dell'alimentazione in Europa*, Rome-Bari, Laterza, 1994 (2^è éd.), VIII-262 p ;

MONTANARI, Massimo, *L'identità italiana in cucina*, Rome, Laterza, 2010 (2^è éd.), VII-97 p.

MORTARA, Giorgio, « Immigration to Brasil: some observations on the linguistic assimilation of immigrants and their descendants in Brazil », in *Cultural Assimilation of Immigrants*, supplément de *Population Studies*, mars 1950, p. 39-44.

NYE, Joseph S., *Bound to Lead. The Changing Nature of American Power*, New York, Basic Books, 1990, 307 p.

OTERO, Hernán, « Estadística censal y construcción de la nación. El caso argentino, 1869-1914 », in *Boletín del Instituto de Historia Argentina y Americana Dr. Emilio Ravignani*, n. 16-17, 1998, p. 123-149.

PASTORE, Ferruccio, *La comunità sbilanciata. Diritto alla cittadinanza e politiche migratorie nell'Italia post-unitaria*, Rome, Centro Studi di Política Internazionale – CeSPI, 2002, 30 p.

PATERNÒ, Francesco, « O papel da Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio de São Paulo nas relações internacionais Itália-Brasil in COSENTINO, Hélio Morrone, PATERNÒ, Francesco, *Internacionalização de Negócios. Estratégia de crescimento e desenvolvimento sustentável de empresas italianas e brasileiras*, São Paulo, Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio, Indústria e Agricultura de São Paulo, 2012, p. 176-179.

PATRIARCA, Silvana, *Italianità. La costruzione del carattere nazionale*, Bari, Laterza, 2010, 317 p.

PAYER, Maria O., *Memória da língua. Imigração e nacionalidade*, São Paulo, Editora Escuta, 2006, 229 p.

PORTES, Alejandro, « La mondialisation par le bas », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 129, septembre 1999, p. 15-25.

RAMBAUD, Jacques, « L'émigration italienne au Brésil d'après les rapports italiens récents », in *Annales de Géographie*, 1907, t. 16, n. 87, p. 270-274.

RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Presses Pocket, 1992 (1^{ère} éd. 1882), 316 p.

REYNERI, Emilio, *La catena migratoria: il ruolo dell' emigrazione nel mercato del lavoro di arrivo e di esodo*, Bologne, Il Mulino, 1979, 355 p.

ROBERTSON, Roland, « Glocalization: Time-space and homogeneity-heterogeneity », in *Global modernities*, 1995, p. 25-44.

ROCHER Guy, « Culture, civilisation et idéologie », *Introduction à la Sociologie Générale*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH ltée, 1992 (3^{ème} éd.), p. 101-127.

ROMANO, Sergio, *Storia d'Italia dal Risorgimento ai nostri giorni*, Milan, Longanesi, 1998, 490 p.

ROMERO, José Luis, *El desarrollo de las ideas en la sociedad argentina del siglo XX*, Buenos Aires, Solar, 1983, 230 p.

ROSOLI, Gianfausto, « La crise des relations entre l'Italie et le Brésil : la grande naturalisation (1889-1896) », in *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 2, n. 2, 1986, p. 69-90.

ROSOLI, Gianfausto, « La Federazione « Italica Gens » e l'emigrazione italiana oltreoceano, 1909-1920 », *Il Veltrò. Rivista della Civiltà Italiana*, vol.1-2, année XXXIV, janvier-avril 1990, p. 87-100.

ROVERE, Giovanni, *Testi di italiano popolare*, Rome, Centro Studi Emigrazione, 1977, 366 p.

RUSCONI, Gian Enrico, *Se cessiamo di essere una nazione*, Bologne, Il Mulino, 1993, 180 p.

RUSCONI, Gian Enrico (dir.), *Nazione etnia cittadinanza in Italia e in Europa. Per un discorso socio-culturale*, Brescia, Editrice La Scuola, 1993, 212 p.

RUSCONI, Gian Enrico, « L'identità nazionale e la sfida separatista », in SPADOLINI Giovanni (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia*, Rome-Bari, Laterza, 1994, p. 223-236.

RUSHDIE, Salman, *Patries imaginaires. Essais et critiques, 1981-1991*, Paris, Christian Bourgois, 1993.

SANFILIPPO Matteo, « Araldi d'Italia? Un quadro degli studi sulla stampa italiana d'emigrazione », in *Studi Emigrazione/Migration Studies*, XLVI, n. 175, 2009, p. 375-412.

SANTOS, Miriam O, ZANINI Maria C. C., « Comida e simbolismo entre imigrantes italianos no Rio Grande do Sul (Brasil) », *Caderno Espaço Feminino*, vol. 19, n. 1, 2008, p. 255-284.

SARMIENTO, Domingo F., *Facundo*, Buenos Aires, Losada, 1963, 260 p.

SAVOLDI, Adiles, « Culto aos ancestrais: encontros de famílias », in *Revista Brasileira de Pesquisa em Turismo*, vol. 2, n. 1, 2008, p. 20-42.

SAYAD, Abdelmalek, *La double absence: des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999, 437 p.

SCARZANELLA, Eugenia, « "Trigo y plate" (Grano e soldi): l'emigrazione e l'agricoltura argentina (1870-1914) », in *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 2, n. 2, novembre 1986, p. 91-109.

SCHNAPPER, Dominique, « De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora », in *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 17, n. 2, 2001, p. 9-36.

SCHNEIDER, Arnd, *Futures Lost: nostalgia and identity among italian immigrants in Argentina*, Bern, Peter Lang, 2000, 343 p.

SCHWARCZ, Lilia M., « Espetáculo da miscigenação », in *Estudos avançados*, vol. 8, n. 20, 1994, p. 137-152.

SENDERS Stefan, « Jus Sanguinis or Jus Mimesis? Rethinking 'Ethnic German' Repatriation », in ROCK, David, WOLFF, Stefan (dir.), *Coming Home to Germany? The Integration of Ethnic Germans from Central and Eastern Europe in the Federal Republic*, New York, Berghahn Books, 2002, p. 87-101.

SEYFERTH, Giralda, « Imigração, colonização e identidade étnica (notas sobre a emergência da etnicidade em grupos de origem europeia no sul do Brasil) », in *Revista de Antropologia*, vol. 29, 1986, p. 57-71.

SEYFERTH, Giralda, « A assimilação dos imigrantes como questão nacional », *Mana*, vol. 3, n. 1, 1997, p. 95-131.

SEYFERTH, Giralda, « As identidades dos imigrantes e o *melting pot* national », in *Horizontes Antropológicos*, Porto Alegre, vol. 6, n. 14, novembre 2000, p. 143-176.

SIGNORELLI, Amalia, « Dall'emigrazione agli italiani nel mondo », in CORTI Paola, SANFILIPPO Matteo (dir.), *Storia d'Italia. Annali 24. Migrazioni*, Turin, Einaudi, 2009, p. 487-503.

SORI, Ercole, « Il dibattito politico sull'emigrazione italiana dall'Unità alla crisi dello Stato liberale », in BEZZA, Bruno (dir.), *Gli italiani fuori d'Italia. Gli emigrati italiani nei movimenti operai dei paesi d'adozione (1880-1940)*, Milan, Franco Angeli, 1983, p. 19-43.

SPADOLINI, Giovanni, « Nazione e nazionalità in Italia. Prolusione ». in SPADOLINI Giovanni (dir.), *Nazione e nazionalità in Italia*, Rome-Bari, Laterza, 1994, p. 3-14.

STOLFI, Emanuele, « *Polítes e civis*: cittadino, individuo e persona nell'esperienza antica », in TRISTANO, Caterina, ALLEGRIA, Simone (dir.), *Civis/Civitas. Cittadinanza politico-istituzionale e identità socio-culturale da Roma alla prima età moderna*. Atti del Seminario internazionale Siena/Montepulciano, 10-13 luglio 2008, Montepulciano, Thesan & Turan, 2008, p. 17-32.

SZUCHMAN, Mark D., « The Limits of the Melting Pot in Urban Argentina: Marriage and Integration in Córdoba, 1869-1909 », in *The Hispanic American Historical Review*, vol. 57, n. 1, février 1977, p. 24-50.

SWYNGEDOUW, Erik, « Globalisation or “glocalisation”? Networks, territories, and rescaling », in *Cambridge Review of International Affairs*, vol. 17, n.1, 2004, p. 25-48.

TAYLOR, Charles, *Multiculturalism*, Princeton, Princeton University Press, 1994, 175 p.

TINTORI, Guido, « Cittadinanza e politiche di emigrazione nell'Italia liberale e fascista. Un approfondimento storico », in ZINCONE, Giovanna (dir.), *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, Rome, Laterza, 2006, p. 52-106.

TINTORI, Guido, *Fardelli d'Italia? Conseguenze nazionali e transnazionali delle politiche di cittadinanza italiane*, Rome, Carocci, 2009, 127 p.

TINTORI, Guido, « Nuovi italiani e italiani nel mondo. Il nodo della cittadinanza », in CORTI Paola, SANFILIPPO Matteo (dir.), *Storia d'Italia. Annali 24. Migrazioni*, Turin, Einaudi, 2009, p. 743-764.

TINTORI, Guido, « L'Italie et ses expatriés. Une perspective historique », in DUFOIX, Stéphane, GUERASSIMOFF, Carine, DE TINGUY, Anne (dir.), *Loin des yeux, près du coeur. Les États et leurs expatriés*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2010, p. 79-104

TOSATTI, Ada, VEGLIANTE, Jean-Charles (dir.), *L'Italie vue d'ici : la traduction-migration*, Paris, L'Harmattan, 2012, 302 p.

TRENTO, Angelo, « L'assimilazione degli italiani in Brasile », in BLENGINO, Vanni (dir.), *Nascita di una identità. La formazione delle nazionalità americane. Atti del seminario di Studio a cura di Vanni Blengino (Roma, 19-20 gennaio 1989)*, Rome, Edizioni Associate, 1990, p. 242-253.

TRENTO, Angelo, « La stampa periodica italiana in Brasile, 1765-1915 », in *Il Veltro, Rivista della Civiltà Italiana*, Rome, Il Veltro Editrice, n. 3-4, année XXXIV, mai-août, 1990, p. 301-315.

TURGEON, Laurier, « Les mots pour dire les métissages : jeux et enjeux d'un lexique », in *Revue germanique internationale*, n. 21, 2004, p. 53-69.

VAINFAS, Ronaldo, « Colonização, miscigenação e questão racial: notas sobre equívocos e tabus da historiografia brasileira », in *Revista Tempo*, vol. 8, 1999, p. 1-12.

VASSALLI, Sebastiano, *Sangue e suolo. Viaggio fra gli italiani trasparenti*, Turin, Einaudi, 1985, 193 p.

VEGLIANTE, Jean-Charles (dir.), *Quelques autres Italies, Numéro Spécial de Les Langues néo-latines*, n. 253, fas. 2, 2^{ème} trim., 1985, 224 p.

VEGLIANTE, Jean-Charles, « Pour une étude de la langue des Italiens en France (notes liminaires) », in MILZA, Pierre (dir.), *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, Rome, École Française de Rome, 1986, p. 111-139.

VEGLIANTE, Jean-Charles, « L'italien : une italoophonie honteuse », in VERMÈS Geneviève (dir.), *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France, T. II, Les langues immigrées*, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 234-262.

VEGLIANTE, Jean-Charles, *Lectures du geste: contributions au colloque d' Urbino, oct. 1988 rassemblées et présentées*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1990, 117 p.

VEGLIANTE, Jean-Charles, *Gli italiani all'estero : Tome 3, Autres passages*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1990, p. 7-15.

VEGLIANTE, Jean-Charles, *Gli italiani all'estero : 1861-1981, Dati introduttivi* (2^{ème} éd.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, 90 p.

VOLPE, Gioacchino, *Origini della nazione italiana*, Rome, Editoriale Pantheon, 2002 (1^{ère} éd. 1922), 102 p.

WATHELET, Olivier, *Anthropologie de la transmission des savoirs et savoir-faire sensoriels. Étude de cas : la transmission d'un patrimoine olfactif à l'intérieur de la famille*, Thèse de Doctorat en Anthropologie, Université de Nice-Sophia Antipolis, 2009, 700 p.

ZANINI, Maria C. C., « A família como patrimônio: a construção de memórias entre descendentes de imigrantes italianos », in *Campos-Revista de Antropologia Social*, 2005, vol. 5, n. 1, p. 53-67.

ZINCONE, Giovanna (dir.), *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, Rome, Laterza, 2006, 179 p.

Références électroniques

AA.VV., « La riforma della legge sulla cittadinanza: contributo al dibattito sul disegno di legge c.d. “Bressa” ». Policy Paper N. 3, Università di Pisa, Facoltà di Scienze politiche, Master Universitario, Esperto dell'Immigrazione [en ligne], mars 2007. Disponible sur : <http://www.immigrazione.master.unipi.it/files/paper3%20-%20Cittadinanza%20in%20Esperto%20dell%27Immigrazione.pdf> [consulté le 29 octobre 2012].

ALLEGRETTI, Umberto, « Gli apparati organizzativi e la democrazia », in *Convegno annuale dell'Associazione Italiana dei Costituzionalisti. Costituzionalismo e costituzione nella vicenda unitaria italiana* [en ligne], Turin : 27-29 Octobre 2011, disponible sur : <http://www.centrostudi-px.it/pdf/allegretti-3.pdf> [consulté le 29 octobre 2012].

ARCIONI, Elisa, « Representation for the Italian Diaspora », Discussion Paper 37/06 (décembre 2006), Democratic Audit of Australia, Australian National University [en ligne], disponible sur : http://democratic.audit.anu.edu.au/papers/20061113_arcioni_ital_diasp.pdf [consulté le 21 mars 2013].

BACCELLI, Luca, « Cittadinanza italiana e tradizione repubblicana », Working paper, *La cittadinanza fra inclusione ed esclusione* [en ligne], Florence, 28-29 mai 1999, disponible sur <http://www.tsd.unifi.it/cittadin/papers/baccelli.htm> [consulté le 23 octobre 2012].

BAUBÖCK Rainer, « *The Acquisition and Loss of Nationality in Fifteen EU States. Results of the Comparative Project NATAC* », Amsterdam, Imiscoe Policy Brief [en ligne], 2006, disponible sur : <http://www.law.ed.ac.uk/citmodes/files/policybrieflatest.pdf> [consulté le 30 juin 2011].

COLLAÇO, Janine H. L., « Das mammas'as ao restaurante cosmopolita. Um século de restaurantes italianos na cidade de São Paulo (Brasil), in *Anthropology of food* [en ligne], n°7, décembre 2010, disponible sur : <http://aof.revues.org/6753> [consulté le 19 juin 2013].

CONSTANTINO, Núncia Santoro de, « A construção da identidade no Brasil Meridional: italianos na capital do Rio Grande do Sul », in *Revista Cordis: Revista Eletrônica de História Social da Cidade* [en ligne], 2009, disponible sur : <http://revistas.pucsp.br/index.php/cordis/article/view/9519/7068> [consulté le 8 octobre 2014].

DE PAULIS Maria Pia, « Sapore/sapere nell'universo immaginario di Camilleri-Montalbano », in *Chroniques italiennes* [En ligne], vol. 21, n. 3-4, 2011, disponible sur : <http://chroniquesitaliennes.univ-paris3.fr/PDF/web21/MP.DePAULIS.Camilleri.DEF.pdf> [consulté le 26 juin 2013].

DURIĆ, Kristina, *Le origini e lo sviluppo dell'immigrazione italiana negli Stati Uniti tra il 1870 ed il 1930*, Master en Italien, Université de Vienne, 2010, 105 p., [en ligne], disponible sur : http://www.oriundi.net/files/2010-04-06_02041671.pdf [consulté le 8 octobre 2014].

FAIST, Thomas, « Dual Citizenship as Overlapping Membership », *Willy Brandt Series of Working Papers in International Migration and Ethnic Relations* [en ligne], School of International Migration and Ethnic Relations, Malmö University, 2001, disponible sur : <http://dspace.mah.se/handle/2043/691> [consulté le 7 avril 2012].

HAYWARD, Mark, « Two Ways of Being Italian on Global Television », in *M/C Journal*, vol. 11, n° 1, 2008, disponible sur : <http://journal.media-culture.org.au/0804/05-hayward.php> [consulté le 8 septembre 2014].

IZZO, Marina, STOCCHIERO, Andrea, « La cooperazione decentrata italiana in America latina: le ragioni di una presenza », *Working Papers* 36/2007, Cespi [en ligne], disponible sur : <http://www.cespi.it/WP/WP36Izzo.pdf> [consulté le 29 juin 2011].

LAFLEUR, Jean-Michel, « L'extension des droits politiques aux citoyens vivant à l'extérieur du territoire national à l'ère de la migration transnationale », *EUI Working Paper* [en ligne], Robert Schuman Centre for Advanced Studies, 2009, disponible sur : http://www.academia.edu/3028191/Lextension_des_droits_politiques_aux_citoyens_vivant_a_l_exterieur_du_territoire_national_a_lere_de_la_migration_transnationale [consulté le 21 mars 2013].

NEVEU, Catherine, « Les enjeux d'une approche anthropologique de la citoyenneté », in *Revue européenne des migrations internationales* [en ligne], vol. 20, n. 3, 2004, disponible sur : <http://remi.revues.org/index2024.html> [consulté le 20 avril 2011].

SCARZANELLA, Eugenia, « Cuando la patria llama: Italia en guerra y los inmigrantes italianos en Argentina », in *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [en ligne], Debates, n. 7, 200, disponible sur : <http://nuevomundo.revues.org/3735> [consulté le 14 mai 2011].

TARANTINO, Francesco, « L'esercizio del diritto di voto dei cittadini italiani residenti all'estero nelle elezioni politiche del 2006: dalle norme alla prassi nel contesto argentino », in IX Convegno Internazionale della Società Italiana di Studi Elettorali « La cittadinanza elettorale » (Florence, 14-15 décembre 2006) [en ligne], disponible sur : <http://ius.regione.toscana.it/elezioni/Documenti/IXConvegnoSISE/Tarantino.pdf> [consulté le 4 avril 2013].

TASSELLO, Giovanni G., « Eutanasia della diaspora italiana nel mondo », *Centro Studi e Ricerche Per l'Emigrazione* [en ligne], 22 février 2012, disponible sur : http://www.aclifai.it/userfiles/Tassello_eutanasia_diaspora.pdf [consulté le 7 avril 2012].

TEMPLE, Bogusia, « Nice and Tidy: Translation and Representation », in *Sociological Research Online* [en ligne], vol. 10, n. 2, juin 2005, disponible sur : <http://clock.uclan.ac.uk/3582/1/temple.pdf> [consulté le 8 octobre 2014].

TIRABASSI, Maddalena, « I referendum del giugno 2003, la prima esperienza elettorale degli italiani all'estero » [en ligne], disponible sur : http://www.altreitalie.it/La_Finestra_Di_Altreitalie/Voto_Degli_Italiani_AllEestero/I_Referendum_Del_Giugno_2003_La_Prima_Esperienza_Elettorale_Degli_Italiani_AllEestero.kl [consulté le 22 mars 2013].

ZANINI, Maria C. C., « Italianidade: pertencimento, reivindicações e negociações identitárias na região central do Rio Grande do Sul, Brasil », Departamento de Ciências Sociais da UFSM-VI Ram (Reunion de Antropologia Del Mercosur), Montevideo [en ligne], 2005, disponible sur : http://www.fsma.edu.br/visoes/ed03/3ed_artigo5.pdf [consulté le 16 mai 2011].

Articles de presse en ligne

« Polemica sul voto degli italiani all'estero. Berlusconi: "Cambiare subito la legge" », *La Repubblica* [en ligne] du 26 février 2010, disponible sur : http://www.repubblica.it/politica/2010/02/26/news/schifani_voto_estero-2437857/ [consulté le 21 mars 2013].

« Tra ius soli e ius sanguinis, una legge per il diritto di cittadinanza », *Il Fatto Quotidiano* [en ligne] du 23 mars 2013, disponible sur : <http://www.ilfattoquotidiano.it/2013/03/23/tra-ius-soli-e-ius-sanguinis-una-legge-per-il-diritto-di-cittadinanza/539733/> [consulté le 4 avril 2013].

BORGES, Laryssa, « A legislação que vai mudar a vida da família brasileira », *Veja* du 24 mars 2013 [en ligne], disponible sur : <http://veja.abril.com.br/noticia/economia/a-legislacao-que-vai-mudar-a-vida-da-familia-brasileira> [consulté le 27 mars 2013].

LUCHINI, Eduardo Giordano, « L'empire Berlusconi transformé en machine de propagande », *Le Monde Diplomatique* [en ligne], mars 1994, disponible sur : http://www.monde-diplomatique.fr/1994/03/GIORDANO_LUCHINI/7092 [consulté le 22 juillet 2013].

MAGGIORI, Robert, « Nom sens », *Libération* du 9 janvier 2013 [en ligne], disponible sur : http://www.liberation.fr/livres/2013/01/09/nom-sens_872792 [consulté le 2 mai 2013].

POLCHI, Vladimiro, « Cittadinanza, si riparte da zero. E già ci sono già 18 proposte », *La Repubblica* [en ligne] du 2 avril 2013, disponible sur : http://www.repubblica.it/solidarieta/diritti-umani/2013/04/02/news/cittadinanza_si_riparte_da_zero_e_gi_ci_sono_gi_18_proposte-55813879/ [consulté le 5 avril 2013].

ZEGARELLI Maria, « Italiani all'estero. Il pd Marino: legge da cambiare », *L'Unità* [en ligne] du 2 janvier 2012. Disponible sur : http://archiviostorico.unita.it/cgi-bin/highlightPdf.cgi?t=ebook&file=/edizioni2/20120102/pdf/NAZ/pages/20120102_09_02ECO09A.pdf&query= [consulté le 5 avril 2013]

Œuvres littéraires

ALIGHIERI, Dante, *La Comédie* (éd. bilingue, trad. de Jean-Charles Vegliante), Paris, Gallimard, 2012, 147 p.

ALVAREZ, José S. (Fray Mocho), *En familia*, in MOCHO, Fray, PACHECO, Carlos M. et al., *Los costumbristas del 900*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1980.

BEAUVOIR, Simone de, *Le deuxième sexe*, t. I, Paris, Gallimard, 1949, p. 285.

BORGES, José Luis, *El Hacedor*, Buenos Aires, Emecé, 1960, 113 p.

DE AMICIS, Carlo, *La battuta perfetta*, Rome : Minimum Fax, 2010, 363 p.

DE AMICIS, Edmondo, *Cuore*, Turin, Einaudi, 1972, XXXVIII-384 p.

GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel, *Cien años de soledad*, Madrid, Contemporanea, 2013, 496 p.

GATTAI, Zélia, *Città di Roma*, Rio de Janeiro, Record, 2000, p. 36.

GINZBURG, Natalia, *Lessico familiare*, Turin, Einaudi, 1999 (3^{ème} éd.), 261 p.

GOETHE, Johann Wolfgang von, *Les affinités électives*, Paris, Flammarion, 2009, 376 p.

HÉLIAS, Pierre J., *Le cheval d'orgueil : Mémoire d'un Breton du pays Bigouden*, Paris, Plon, 575 p.

LAMARTINE, Alphonse de, *Méditations poétiques*, Genève, Slatkine reprints, 2000, CLXXX-596 p.

LEOPARDI, Giacomo, *Canti*, Milan, Rizzoli, 2004 (4^è éd.), 724 p.

LEVI, Carlo, *Cristo si è fermato a Eboli*, Milan, Mondadori, 221 p.

NILSSON, Henrik B., *Le Faux-ami*, Paris, Grasset, 2010, 568 p.

- ORGAMBIDE, Pedro, *Hacer la América*, Buenos Aires, Bruguera, 1984, 348 p.
- PASCOLI, Giovanni, *Myricae*, Milan, Rizzoli, 1981, 369 p.
- PASCOLI, Giovanni, *Primi poemetti*, Milan, Mondadori, 188 p.
- PAVESE, Cesare, *La luna e i falò*, Turin, Einaudi, 2005, XXXIII-208 p.
- PETRARCA, Francesco, *Canzoniere*, Milan, Garzanti, 1999, 489 p.
- PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, GF Flammarion, 1987, 372 P..
- SÁNCHEZ, Florencio, *La gringa*, Buenos Aires, Ediciones La Pampa, 1961, 98 p.
- SÁNCHEZ, Florencio, *M'hijo el doctor*, Buenos Aires, Kapelusz, 1965, XIV-92 p.
- SANGUINETI, Edoardo, *Segnalibro (poesie '51- '81)*, Milan, Feltrinelli, 1982, 438 p.

ANNEXES

Annexe A. Questionnaires appliqués pour la collecte de données quantitatives

1. Questionnaire appliqué sur un échantillon aléatoire de 80 Italo-descendants en Argentine (Buenos Aires et Córdoba) – mars 2012

Cuestionario

El siguiente cuestionario será realizado con ítalo-descendientes argentinos sin restricciones a fin de recabar la mayor cantidad de opiniones. Los datos recogidos serán utilizados única y exclusivamente para fines de investigación universitaria, por lo que se respetará la confidencialidad.

I) Informaciones personales

- 1.1 *Sexo:*
- 1.2 *Edad:*
- 1.3 *Nivel de generación de descendencia italiana:*
- 1.4 *Ocupación:*
- 1.5 *Número de años de estudio:*
- 1.6 *Ingresos (en US\$):*

0-350	350-800	800-1500	1500-4000	4000-más

II) Doble ciudadanía ítalo-argentina

- 2.1 *¿Ud posee la doble ciudadanía ítalo-argentina?*
- 2.2 *¿Hace cuánto tiempo que Ud posee la doble ciudadanía ítalo-argentina?*
- 2.3 *¿Quién hizo el proceso burocrático de doble ciudadanía ítalo-argentina: Ud, u otra persona?*

III) Lengua

- 3.1 *¿Que nivel Ud considera tener en:*

	Excelente	Bueno	Medio	Básico	Nulo
Italiano					
Dialecto					

- 3.2 *¿Con qué frecuencia Ud habla:*

	Todos los días	Regularmente (cada 2-3 días)	Frecuentemente (2-3 veces/ mes)	Raramente (2-3 veces/año)	Nunca
Italiano					
Dialecto					

IV) Viajes a Italia

4.1 ¿Con qué frecuencia Ud viaja a Italia?

Regularmente (2-3 veces/mes)	Frecuentemente (cada 2-3 meses)	Una vez al año	Raramente (cada 2-3 años)	Nunca

4.2 ¿Por qué motivos Ud viaja a Italia (puede Ud. Indicar mas de una opción)?

Turismo	Estudio	Negocios	Visita a amigos/parientes	Otro

V) Consumos

5.1 Relativamente a sus hábitos de consumo, entre dos productos semejantes, Ud:

Tiende a preferir el producto italiano	Tiende a rechazar el producto italiano	Es indiferente

5.2 Ante un producto “made in Italy” y otro semejante de distinto origen, Ud.¿ Cómo se comporta frente al producto italiano?

	Le otorga más valor	Le Sustrae valor	Indiferente
Alimentación			
Moda			
Mobiliario			
Tecnología			
Cultura			

VI) Participación cívica

6.1 ¿Con que frecuencia Ud. participa de las elecciones italianas?

Siempre	Muy frecuentemente	Frecuentemente	Poco frecuentemente	Nunca

6.2 Ud considera que su nivel de información sobre las elecciones al momento de votar es:

Excelente	Alto	Medio	Bajo	Nulo

VI) Conclusión

Le parece que tener la doble ciudadanía:

Refuerza(ría) su vínculo con Italia	Debilita(ría) su vínculo con Italia	No cambia(ría) nada

VII) Comentarios personales

Gracias por su cooperación y cordiales saludos.

2. Questionnaire appliqué sur un échantillon aléatoire de 80 Italo-descendants au Brésil (Curitiba, São Roque et São Paulo) – avril 2012

Questionário

O questionário a seguir será aplicado a ítalo-descendentes brasileiros sem restrições de sexo, idade, ocupação, ou escolaridade, para recolher a maior diversidade de opiniões. Os dados recolhidos serão utilizados única e exclusivamente para fins de pesquisa universitária, e se respeitará a confidencialidade.

I) Informações pessoais

1.1 *Sexo:*
1.2 *Idade:*
1.3 *Geração de descendência italiana:*
1.4 *Ocupação:*
1.5 *Anos de estudo:*
1.6 *Renda (em R\$):*

0-350	350-650	650-1500	1500-4000	4000-mais

II) Dupla cidadania ítalo-brasileira

2.1 *O(a) senhor(a) possui dupla cidadania ítalo-brasileira?*
2.2 *Faz quanto tempo que o/a senhor(a) possui dupla cidadania ítalo-brasileira?*
2.3 *Quem fez o processo de dupla cidadania? O(a) senhor(a), ou outra pessoa?*

III) Idioma

3.1 *Que nível o(a) senhor(a) considera ter em:*

	Excelente	Bom	Intermediário	Básico	Nulo
Italiano					
Dialeto					

3.2 *Com que frequência o(a) senhor(a) fala:*

	Todos os dias	Regularmente (a cada 2-3 dias)	Frequentemente (2-3 vezes/ mês)	Raramente (2-3 vezes/ano)	Nunca
Italiano					
Dialeto					

IV) Viagens à Itália

4.1 *Com que frequência o(a) senhor(a) viaja à Itália?*

Regularmente (2-3 vezes/mês)	Frequentemente (a cada 2-3 meses)	Uma vez por ano	Raramente (a cada 2-3 anos)	Nunca

4.2 *Por que motivos o(a) senhor(a) viaja à Itália (pode indicar mais de uma opção)?*

Turismo	Estudo	Trabalho/Negócios	Visita a amigos/parentes	Outro

V) Hábitos de consumo

5.1 *Entre dois produtos semelhantes, o/a senhor(a):*

Tende a preferir o produto italiano	Tende a rejeitar o produto italiano	É indiferente

5.2 *Frente a um produto “made in Itália” e outro semelhante, porém fabricado em outro país, o(a) senhor(a):*

	Está disposto a pagar mais	Está disposto a pagar menos	É indiferente
Alimentação			
Moda			
Mobiliário			
Tecnologia			
Cultura			

VI) Participação cívica

6.1 Com que frequência o(a) senhor(a) participa das eleições italianas?

Sempre	Com muita frequência	Frequentemente	Com pouco frequência	Nunca
--------	----------------------	----------------	----------------------	-------

6.2 O(a) senhor(a) considera que, na hora de votar, o seu nível de informação sobre as eleições é:

Excelente	Alto	Médio	Baixo	Nulo
-----------	------	-------	-------	------

VI) Conclusão

O(a) senhor(a) acha que ter a dupla cidadania:

Reforça(ria) o seu vínculo com Itália	Debilita(ria) o seu vínculo com Itália	Não muda(ria) nada

VII) Comentários pessoais

Muito obrigado pela sua cooperação.

Annexe B. Protocoles des entretiens réalisés pour la collecte de données qualitatives

1. Protocole des entretiens réalisés avec des parlementaires italiens en Italie (Rome) – février 2012

Questionario

Il questionario seguente sarà sottoposto a varie personalità del mondo politico attive nel campo della cittadinanza italiana, senza restrizione di orientazione politica, per poter osservare un panorama più largo possibile di opinioni.

I dati raccolti saranno utilizzati unicamente ed esclusivamente per fini di ricerca universitaria, e le informazioni degli intervistati saranno divulgate soltanto con previa autorizzazione.

Le domande seguenti riguardano in una prima parte le disposizioni legislative in materia di cittadinanza ed aiuteranno ad analizzare le prospettive, passate e future, che sottendono il dibattito attuale sul tema. In una seconda parte, le domande sugli italiani all'estero sono mirate a stimare l'esistenza e/o la permanenza di un vincolo tra l'Italia ed i suoi oriundi. Infine, le ultime domande sull'italianità vorrebbero alimentare la riflessione sul concetto stesso dell' "essere italiani".

Informazioni personali

Cognome/Nome
Funzione
Paese di residenza
Cittadinanza
Partito politico

I) Disposizioni legislative in materia di cittadinanza

- 1) *Sin dalla costituzione del Regno d'Italia nel 1861, l'Italia ha adottato il regime jus sanguinis di cittadinanza: secondo Lei, perché? Qual'era l'obiettivo, per l'Italia, e per i dirigenti politici che la rappresentavano, di tale scelta?*
- 2) *Le varie leggi e normative (n.555/1912, n.91/1992, n.1/2001) varate fino ad oggi in materia hanno mantenuto e riaffermato questo principio: secondo Lei, perché tale continuità? Quali sono i benefici, i costi per l'Italia di tale politica?*
- 3) *Oggi, un dibattito parlamentare è in corso su progetti di riforma della legislazione in materia di cittadinanza: secondo Lei, è opportuno riformare il regime di cittadinanza? In questo caso, quali sono le Sue proposte?*

II) L'Italia ed i suoi oriundi

- 4) *Oggi ci sarebbero, secondo le stime dell'Ufficio Statistico del Ministero degli Affari Esteri italiano, più di 60 milioni di oriundi dispersi nel mondo: secondo Lei, esiste un vincolo tra quegli oriundi e l'Italia?*
- 5) *Questo legame oggi Le sembra forte o debole? Le sembra rafforzarsi o indebolirsi?*
- 6) *In quali campi (politico, economico, diplomatico, linguistico, culturale, sentimentale...), secondo Lei, esiste (o dovrebbe esistere) questo legame?*

- 7) Secondo Lei, l'Italia deve incoraggiare il mantenimento e lo sviluppo del legame con i suoi oriundi? Per quali motivi? Come?

III) « Essere italiani », ieri e oggi

- 8) Secondo Lei, che cosa ricopre il concetto di « italianità »? Come lo definirebbe Lei?
- 9) Secondo Lei, quali valori e quali costumi vengono associati all' « italianità »?

Grazie per la Sua cooperazione e cordiali saluti.

2. Protocole des entretiens réalisés avec des représentants des institutions italiennes en Argentine et au Brésil – mars et avril 2012

- i) *Protocole des entretiens réalisés avec des personnels des représentations diplomatiques (Consulats) italiennes en Argentine (Buenos Aires, Córdoba) et au Brésil (Curitiba) – mars et avril 2012 : voir tableau précédent.*
- ii) *Protocole des entretiens réalisés avec des personnels des Instituts Culturels italiens (IIC) en Argentine (Buenos Aires, Córdoba) et au Brésil (Curitiba) – mars 2012*

Questionario

Il questionario seguente sarà sottomesso a vari rappresentanti degli Istituti Italiani di Cultura nei paesi studiati, nelle città di Buenos Aires e Córdoba (Argentina), Curitiba e São Paulo (Brasile), per poter osservare un panorama più largo possibile di opinioni.

I dati raccolti saranno utilizzati unicamente ed esclusivamente per fini di ricerca universitaria, e le informazioni degli intervistati saranno divulgate soltanto con previa autorizzazione.

Le domande seguenti riguardano in una prima parte l'attività dell'Istituto Italiano di Cultura ed il pubblico che lo frequenta. In una seconda parte, le domande sugli italiani all'estero sono mirate a stimare l'esistenza e/o la permanenza di un vincolo linguistico e culturale tra l'Italia ed i suoi oriundi e l'impegno degli italo-discendenti nella diffusione della lingua e cultura italiana. Infine, le ultime domande portano sul legame tra cittadinanza, lingua e cultura.

I) Attività e pubblico dell'Istituto Italiano di Cultura

- Qual'è il profilo tipico di chi frequenta l'IIC? (caratteristiche demografiche (sesso, età), socio-professionali (occupazione, livello di studio), economiche (reddito))
- Quale parte gli italo-discendenti rappresentano di questo pubblico? Qual'è il loro livello di discendenza/generazione rispetto all'antenato italiano?
- Quali "prodotti" culturali/eventi/manifestazioni sono più/meno seguiti e riscontrano più/meno successo? Secondo Lei perché?

II) Il vincolo linguistico e culturale tra l'Italia ed i suoi oriundi

- Gli italo-discendenti Le sembrano impegnati nel riscatto linguistico e culturale delle loro origini?
- Gli italo-discendenti Le sembrano impegnati nella diffusione della lingua e cultura italiana?
- Gli italo-discendenti Le sembrano attori di iniziative, o semplicemente consumatori, nel campo linguistico e culturale?

III) Cittadinanza, lingua e cultura

- Il possesso della doppia cittadinanza per gli italo-discendenti Le sembra imprescindibile di un impegno linguistico e culturale?
- Le sembra opportuna l'instaurazione di un test di lingua e cultura per l'acquisizione della cittadinanza italiana?
- Le sembra opportuna la creazione di un corso di lingua e cultura per accompagnare il processo burocratico di (ri)acquisizione della cittadinanza italiana?

Infine, qual'è stato l'effetto dei tagli finanziari dell'ultimo governo rispetto all'attività dell'IIC e quali sono le prospettive future?

Grazie per la Sua cooperazione e cordiali saluti.

iii) Protocole des entretiens réalisés avec des personnels des Chambres de Commerce et d'Industrie (CCI) italiennes en Argentine (Buenos Aires, Córdoba) et au Brésil (Curitiba, São Paulo) – mars et avril 2012

Questionario

Il questionario seguente sarà sottomesso a vari rappresentanti delle Camere di Commercio e d'Industria italiane nei paesi studiati, nelle città di Buenos Aires e Córdoba (Argentina), Curitiba e São Paulo (Brasile), per poter osservare un panorama più largo possibile di opinioni.

I dati raccolti saranno utilizzati unicamente ed esclusivamente per fini di ricerca universitaria, e le informazioni degli intervistati saranno divulgate soltanto con previa autorizzazione.

Le domande seguenti riguardano in una prima parte l'attività della Camera di Commercio e d'Industria Italiana ed il profilo dei suoi soci. In una seconda parte, le domande sugli italiani all'estero sono mirate a stimare l'esistenza e/o la permanenza di un vincolo economico e commerciale tra l'Italia ed i suoi oriundi e l'impegno degli italo-discendenti nello scambio economico e commerciale con l'Italia. Infine, le ultime domande portano sul legame tra cittadinanza, investimenti e scambi commerciali.

I) Attività e soci della Camera di Commercio e d'Industria

- Qual'è il profilo tipico dei soci della CCI? (caratteristiche demografiche (sesso, età), socio-professionali (occupazione, livello di studio), economiche (reddito))
- Quale parte gli italo-discendenti rappresentano di questi soci? Qual'è il loro livello di discendenza/generazione rispetto all'antenato italiano?
- Quali settori commerciali e industriali sono più/meno rappresentati? Quali eventi/manifestazioni riscontrano più/meno successo? Secondo Lei perché?

II) Il vincolo economico e commerciale tra l'Italia ed i suoi oriundi

- Gli italo-discendenti Le sembrano impegnati nello scambio economico e commerciale con l'Italia? Attraverso quali modalità (investimenti, importazione/esportazione, formazione...)?
- Gli italo-discendenti Le sembrano impegnati nella diffusione del modello e dei prodotti italiani?
- In che settori si dovrebbe investire di più/di meno per lo sviluppo dello scambio economico e commerciale con l'Italia?

III) Cittadinanza e relazioni economico-commerciali

- La doppia cittadinanza per gli italo-discendenti Le sembra un incentivo allo scambio economico e commerciale con l'Italia (nel senso in cui chi ne sarebbe in possesso avrebbe più propensione e più facilità a sviluppare le sue attività industriali e/o commerciali con l'Italia) o no?
- Il fatto di possedere la doppia cittadinanza per gli italo-discendenti Le sembra un incentivo al consumo di prodotti italiani (« made in Italy » o di marca italiana)?
- Quali sono secondo Lei le prospettive future?

Grazie per la Sua cooperazione e cordiali saluti.

3. Protocolo des entretiens réalisés avec des Italo-descendants en Argentine et au Brésil – mars et avril 2012

Les entretiens qui constituent notre *corpus* ont été réalisés selon un schéma semi-directif, sur la base d'un protocole comportant une série de questions génériques que nous ne posions pas forcément toujours dans le même ordre, selon l'enchaînement des arguments et les associations d'idées qui pouvaient surgir. Nous posions alors d'autres questions plus détaillées qui ne figurent pas dans le protocole. Nous avons aussi souhaité, le plus possible, laisser l'interlocuteur prendre la main, et l'avons reprise quand cela s'avérait nécessaire pour réorienter le fil de la conversation vers les questions qui nous concernaient plus directement. D'autres thèmes, qui ne figuraient pas dans le protocole, ont donc pu être abordés par les informants qui désiraient le faire.

i) Protocolo des entretiens réalisés avec des Italo-descendants en Argentine (Buenos Aires, Oncativo, Córdoba) – mars 2012

Buenos días, y muchas gracias por haber aceptado participar de esta entrevista.

1) Empezaremos hablando de la historia de su familia:

- ¿Me puede decir de donde viene su origen italiana?
- ¿Conoce el lugar de origen de su familia? ¿Ya estuvo allá?
- ¿Aún tiene familiares allá? ¿Está en contacto con ellos?

2) La memoria:

- ¿Tiene recuerdos de sus antepasados italianos?
- ¿Se acuerda de canciones, palabras, relatos, recetas, etc., de ellos?
- ¿Tiene objetos, cartas, cosas heredadas de ellos?

3) Hábitos de consumo:

- ¿Consume productos italianos? ¿Cuales? ¿Con cual frecuencia?
- ¿Que le parecen los productos italianos? Por qué?

4) Hábitos alimentares:

- ¿Cuales son sus hábitos alimentares?
- ¿Utiliza recetas específicas?

5) Sus valores:

- ¿Cuales son sus valores?
- ¿Cuales de sus valores Usted (Vos) conecta con su origen italiana?
- ¿Cree que el hecho de tener origen italiana hace con que sea mejor visto en la sociedad argentina?

6) Religión:

- ¿Cuál es su posición con respecto a la religión?

7) La lengua:

- ¿Habla italiano? ¿Por qué?
- ¿Cómo aprendió a hablar italiano? ¿Dónde?
- ¿Con qué frecuencia habla italiano? ¿Con quién?
- ¿Habla dialecto? ¿Por qué?
- ¿Cómo aprendió a hablar dialecto? ¿Dónde?
- ¿Con qué frecuencia habla dialecto? ¿Con quién?

8) Viajes a Italia:

- ¿Ya viajó a Italia? ¿Cuándo? ¿Cómo fue?
- ¿Qué impresión tuvo? ¿Qué emoción tuvo?
- ¿Con qué frecuencia viaja a Italia? ¿Por qué motivo?

9) Cultura:

- ¿Lee periódicos, revistas en italiano?
- ¿Mira películas italianas / en italiano?
- ¿Asiste a un centro de cultura italiana? ¿Con qué frecuencia?
- ¿Participa de alguna asociación italiana? ¿Por qué?

10) Informaciones / actualidades:

- ¿Se informa sobre la actualidad italiana?
- ¿Lee periódicos italianos, escucha radios italianas, mira canales de televisión italianos? ¿Con qué frecuencia?

11) El voto:

- ¿Cuando hay elecciones en Italia, Usted (vos) se entera?
- ¿Vota en las elecciones italianas? ¿Por qué?

12) La ciudadanía:

- ¿Tiene ciudadanía italiana? ¿Por qué? ¿Desde cuándo?
- ¿Fue Usted (vos) quien hizo el proceso de pedido de la ciudadanía? ¿Por qué?
- ¿Qué representa la ciudadanía para Usted (vos)?
- ¿Si no tuviese la ciudadanía, cambiaría algo en su relación con Italia? ¿Por qué?

Muchas gracias.

Bom dia, e muito obrigada por ter aceitado participar desta entrevista.

5) Vamos começar falando da historia da sua família:

- Pode me falar de onde vem a sua origem italiana?
- Conhece o lugar de origem da sua familia? Já foi lá?
- Ainda tem familiares lá? Está em contato com eles?

6) A memória:

- Tem lembranças dos seus antepassados italianos?
- Lembra-se de músicas, palavras, relatos, receitas, etc., deles?
- Tem objetos, cartas, coisas herdadas deles?

7) Hábitos de consumo:

- Consome produtos italianos? Quais? Com que frequência?
- O que acha dos produtos italianos? Por quê?

8) Hábitos alimentares:

- Quais são os seus hábitos alimentares?
- Utiliza receitas específicas?

9) Os seus valores:

- Quais são os seus valores?
- Quais dos seus valores o senhor / a senhora / você conecta com a origem italiana?
- Acha que o fato de ter origem italiana faz com que seja bem visto na sociedade brasileira?

10) Religião:

- Qual é a sua posição quanto à religião?

11) A língua:

- Fala italiano? Por quê?
- Como aprendeu a falar italiano? Onde?
- Com que frequência fala italiano? Com quem?
- Fala dialeto? Por quê?
- Como aprendeu a falar dialeto? Onde?
- Com que frequência fala dialeto? Com quem?

12) Viagens à Itália:

- Já viajou à Itália? Quando? Como foi?
- Qual foi a sua impressão? Qual foi a sua emoção?
- Com que frequência viaja à Itália? Por qual motivo?

13) Cultura:

- Lê livros, jornais, revistas em italiano?
- Assiste a filmes italianos / em italiano?
- Frequenta um centro de cultura italiana? Com que frequência?
- Faz parte de alguma associação italiana? Por quê?

14) Informações / atualidade:

- Informa-se sobre a atualidade italiana?
- Lê jornais italianos, ouve rádios italianas, assiste a canais de TV italianos? Com que frequência?

15) O voto:

- Quando tem eleições na Itália, o senhor / a senhora / você fica sabendo?
- Vota nas eleições italianas? Por quê?

16) A cidadania:

- Tem a cidadania italiana? Por quê? Desde quando?
- O senhor / A senhora / Você é quem fez o processo de pedido da cidadania? Por quê?
- O que representa a cidadania para o senhor / a senhora / você?
- Se não tivesse a cidadania, isso mudaria algo na sua relação com a Itália? Por quê?

Muito obrigada.

Annexe C. Listes des questionnaires appliqués et entretiens réalisés

1. Questionnaires appliqués pour la collecte de données quantitatives

	Ville	Lieu	Jour ⁷⁹⁰	Date	Heure	Sexe ⁷⁹¹	Âge	Degré de génération	Occupation professionnelle	<i>Doppia cittadinanza</i>
Q1	Buenos Aires	Terminus Combi ⁷⁹²	V	09/03/2012	16h00	M	39	NR ⁷⁹³	Professeur	Non
Q2	Buenos Aires	Terminus Combi	V	09/03/2012	16h10	F	49	NR	Secrétaire	Non
Q3	Buenos Aires	Terminus Combi	V	09/03/2012	16h20	F	45	NR	Enseignante	Non
Q4	Buenos Aires	Terminus Combi	V	09/03/2012	16h30	F	27	NR	Dessinatrice	Non
Q5	Buenos Aires	Terminus Combi	V	09/03/2012	16h40	F	24	NR	Dessinatrice	Oui
Q6	Buenos Aires	Terminus Combi	V	09/03/2012	17h00	M	21	NR	Employé	Non
Q7	Buenos Aires	Terminus Combi	V	09/03/2012	17h10	F	23	NR	Employée	Non
Q8	Buenos Aires	Terminus Combi	V	09/03/2012	17h20	F	56	NR	Avocate	Non
Q9	Buenos Aires	Terminus Combi	V	09/03/2012	17h35	M	74	NR	Retraité	Non
Q10	Buenos Aires	Terminus Combi	V	09/03/2012	17h50	M	53	NR	Avocat	Oui
Q11	Buenos Aires	Terminus Combi	Ma	13/03/2012	18h00	M	35	NR	Gendarme	Non
Q12	Buenos Aires	Terminus Combi	Ma	13/03/2012	18h15	F	61	NR	Juriste	Oui
Q13	Buenos Aires	Terminus Combi	Ma	13/03/2012	18h25	F	58	NR	Mandataire	Non
Q14	Buenos Aires	Terminus Combi	Ma	13/03/2012	18h35	F	68	NR	Retraîtée	Non
Q15	Buenos Aires	Terminus Combi	Ma	13/03/2012	18h40	F	49	NR	Vendeuse	Non
Q16	Buenos Aires	Terminus Combi	Ma	13/03/2012	18h55	F	60	NR	Femme au foyer	Non
Q17	Buenos Aires	Terminus Combi	Ma	13/03/2012	19h05	M	27	NR	Photographe	Non
Q18	Buenos Aires	Terminus Combi	Ma	13/03/2012	19h15	M	27	NR	Banquier	Non
Q19	Buenos Aires	Terminus Combi	Ma	13/03/2012	19h25	F	36	NR	Ingénieur	Non

⁷⁹⁰ L : Lundi ; Ma : Mardi ; Me : Mercredi ; J : Jeudi ; V : Vendredi ; D : Dimanche.

⁷⁹¹ F : Féminin ; M : Masculin.

⁷⁹² La *combi* est un minibus utilisé par les personnes habitant en banlieue de Buenos Aires, à la différence des autobus desservant la ville de Buenos Aires, les *colectivos*.

⁷⁹³ En raison d'un oubli malencontreux, le degré de génération italienne ne figurait pas dans les premiers questionnaires que nous avons appliqués, c'est pourquoi il n'est pas renseigné ; nous avons aussitôt corrigé notre erreur et pu obtenir ce renseignement pour tous les autres questionnaires.

Q20	Buenos Aires	Terminus Combi	Ma	13/03/2012	19h30	M	59	NR	Employé(e)	Non
Q21	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	9h30	M	51	NR	Ingénieur	Oui
Q22	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	9h40	M	61	4 ^{ème}	Commerçant	Non
Q23	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	9h45	F	26	3 ^{ème}	Relations Publiques	Oui
Q24	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	9h55	M	61	3 ^{ème}	Profession Libérale	Oui
Q25	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	10h05	M	73	3 ^{ème}	Avocat	Oui
Q26	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	10h15	F	60	3 ^{ème}	Retraitée	Oui
Q27	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	10h25	M	55	3 ^{ème}	Employé	Non
Q28	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	10h35	F	57	2 ^{ème}	Couturière	Non
Q29	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	10h45	F	49	3 ^{ème}	Femme au foyer	Oui
Q30	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	10h55	M	61	3 ^{ème}	Ingénieur	Oui
Q31	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	11h05	F	33	3 ^{ème}	Profession Libérale	Oui
Q32	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	11h15	F	34	3 ^{ème}	Employée	Oui
Q33	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	11h20	M	34	3 ^{ème}	Employé	Oui
Q34	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	11h25	F	35	3 ^{ème}	Professeur	Oui
Q35	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	11h35	M	53	3 ^{ème}	Publicitaire	Oui
Q36	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	11h45	F	73	2 ^{ème}	Retraitée	Oui
Q37	Buenos Aires	Consulat d'Italie	J	15/03/2012	11h50	F	42	3 ^{ème}	Actrice	Oui
Q38	Buenos Aires	Consulat d'Italie	Ma	20/03/2012	10h30	F	58	2 ^{ème}	Femme au foyer	Oui
Q39	Buenos Aires	Consulat d'Italie	Ma	20/03/2012	10h40	M	54	2 ^{ème}	Ingénieur	Oui
Q40	Buenos Aires	Consulat d'Italie	Ma	20/03/2012	10h50	F	73	3 ^{ème}	Retraitée	Oui
Q41	Córdoba	Plaza San Martín	J	22/03/2012	17h00	F	21	3 ^{ème}	Étudiante	Non
Q42	Córdoba	Plaza San Martín	J	22/03/2012	17h30	F	21	4 ^{ème}	Étudiante	Non
Q43	Córdoba	Plaza San Martín	J	22/03/2012	17h45	M	61	2 ^{ème}	Chômeur/se	Non
Q44	Córdoba	Plaza San Martín	J	22/03/2012	18h00	F	21	3 ^{ème}	Étudiante	Oui
Q45	Córdoba	Plaza San Martín	J	22/03/2012	18h30	F	74	2 ^{ème}	Retraitée	Oui
Q46	Córdoba	Plaza San Martín	V	23/03/2012	14h15	F	19	2 ^{ème}	Étudiante	Oui

Q47	Córdoba	Plaza San Martín	V	23/03/2012	14h30	F	46	3 ^{ème}	Femme au foyer	Non
Q48	Córdoba	Plaza San Martín	V	23/03/2012	14h40	F	51	3 ^{ème}	F au foyer	Non
Q49	Córdoba	Plaza San Martín	V	23/03/2012	14h50	F	46	4 ^{ème}	Commerçante	Non
Q50	Córdoba	Plaza San Martín	V	23/03/2012	15h00	M	59	3 ^{ème}	Profession Libérale	Non
Q51	Córdoba	Terminus Combi	Ma	27/03/2012	11h20	M	44	2 ^{ème}	Comptable	Oui
Q52	Córdoba	Terminus Combi	Ma	27/03/2012	11h30	F	24	4 ^{ème}	Esthéticienne	Non
Q53	Córdoba	Terminus Combi	Ma	27/03/2012	11h45	M	58	3 ^{ème}	Enseignant	Non
Q54	Córdoba	Terminus Combi	Ma	27/03/2012	11h50	M	22	4 ^{ème}	Étudiant	Non
Q55	Córdoba	Terminus Combi	Ma	27/03/2012	11h55	M	64	2 ^{ème}	Chômeur	Non
Q56	Córdoba	Terminus Combi	J	29/03/2012	18h10	M	41	3 ^{ème}	Enseignant	Oui
Q57	Córdoba	Terminus Combi	J	29/03/2012	18h15	M	32	4 ^{ème}	Employé	Non
Q58	Córdoba	Terminus Combi	J	29/03/2012	18h20	F	34	4 ^{ème}	Employée	Non
Q59	Córdoba	Terminus Combi	J	29/03/2012	18h30	M	59	3 ^{ème}	Retraité	Non
Q60	Córdoba	Terminus Combi	J	29/03/2012	18h50	F	57	2 ^{ème}	Retraîtée	Oui
Q61	Córdoba	Consulat d'Italie	V	23/03/2012	9h30	M	38	3 ^{ème}	Comptable	Oui
Q62	Córdoba	Consulat d'Italie	V	23/03/2012	9h35	M	60	2 ^{ème}	Commerçant	Non
Q63	Córdoba	Consulat d'Italie	V	23/03/2012	9h45	F	60	3 ^{ème}	Artiste	Oui
Q64	Córdoba	Consulat d'Italie	V	23/03/2012	10h00	F	40	3 ^{ème}	Cadre administratif	Non
Q65	Córdoba	Consulat d'Italie	V	23/03/2012	10h15	F	25	5 ^{ème}	Architecte	Non
Q66	Córdoba	Consulat d'Italie	L	26/03/2012	10h45	M	27	5 ^{ème}	Employé	Non
Q67	Córdoba	Consulat d'Italie	L	26/03/2012	10h55	F	21	4 ^{ème}	Étudiante	Oui
Q68	Córdoba	Consulat d'Italie	L	26/03/2012	11h00	M	20	5 ^{ème}	Étudiant	Oui
Q69	Córdoba	Consulat d'Italie	L	26/03/2012	11h10	M	50	4 ^{ème}	Enseignant	Non
Q70	Córdoba	Consulat d'Italie	L	26/03/2012	11h30	F	51	3 ^{ème}	Cadre administratif	Non
Q71	Córdoba	Consulat d'Italie	Me	28/03/2012	9h30	M	64	3 ^{ème}	Artisan	Oui
Q72	Córdoba	Consulat d'Italie	Me	28/03/2012	9h45	F	31	4 ^{ème}	Employée	Oui
Q73	Córdoba	Consulat d'Italie	Me	28/03/2012	10h00	M	22	4 ^{ème}	Chômeur	Oui

Q74	Córdoba	Consulat d'Italie	Me	28/03/2012	10h10	M	51	2 ^{ème}	Constructeur	Oui
Q75	Córdoba	Consulat d'Italie	Me	28/03/2012	10h25	F	56	3 ^{ème}	Femme au foyer	Non
Q76	Córdoba	Consulat d'Italie	J	29/03/2012	9h45	F	68	3 ^{ème}	Retraitée	Oui
Q77	Córdoba	Consulat d'Italie	J	29/03/2012	10h10	M	21	4 ^{ème}	Étudiant	Oui
Q78	Córdoba	Consulat d'Italie	J	29/03/2012	10h20	F	37	5 ^{ème}	Employée	Oui
Q79	Córdoba	Consulat d'Italie	J	29/03/2012	10h25	F	28	4 ^{ème}	Guide touristique	Oui
Q80	Córdoba	Consulat d'Italie	J	29/03/2012	10h30	M	49	3 ^{ème}	Architecte	Oui
Q81	Curitiba	Santa Felicidade	J	12/04/2012	16h00	F	14	4 ^{ème}	Étudiante	Oui
Q82	Curitiba	Santa Felicidade	J	12/04/2012	16h10	F	44	3 ^{ème}	Artisane	Non
Q83	Curitiba	Santa Felicidade	J	12/04/2012	16h15	F	49	3 ^{ème}	Éducatrice	Non
Q84	Curitiba	Santa Felicidade	J	12/04/2012	16h30	M	78	3 ^{ème}	Constructeur	Non
Q85	Curitiba	Santa Felicidade	J	12/04/2012	16h35	M	30	3 ^{ème}	Agriculteur	Oui
Q86	Curitiba	Santa Felicidade	J	12/04/2012	17h00	F	61	3 ^{ème}	Domestique	Non
Q87	Curitiba	Santa Felicidade	J	12/04/2012	17h05	M	17	4 ^{ème}	Étudiant	Oui
Q88	Curitiba	Santa Felicidade	J	12/04/2012	17h30	M	35	4 ^{ème}	Ingénieur	Oui
Q89	Curitiba	Santa Felicidade	J	12/04/2012	17h35	M	60	3 ^{ème}	Commerçant	Non
Q90	Curitiba	Santa Felicidade	J	12/04/2012	17h40	F	59	3 ^{ème}	Commerçante	Non
Q91	Curitiba	Santa Felicidade	Ma	17/04/2012	16h45	F	70	3 ^{ème}	Couturière	Non
Q92	Curitiba	Santa Felicidade	Ma	17/04/2012	16h55	M	34	4 ^{ème}	DJ	Non
Q93	Curitiba	Santa Felicidade	Ma	17/04/2012	17h00	F	16	4 ^{ème}	Étudiante	Non
Q94	Curitiba	Santa Felicidade	Ma	17/04/2012	17h05	M	29	4 ^{ème}	Enseignant	Non
Q95	Curitiba	Santa Felicidade	Ma	17/04/2012	17h10	F	51	2 ^{ème}	Employée	Non
Q96	Curitiba	Santa Felicidade	Ma	17/04/2012	17h25	F	26	4 ^{ème}	Employée	Non
Q97	Curitiba	Santa Felicidade	Ma	17/04/2012	17h30	F	42	3 ^{ème}	Enseignante	Non
Q98	Curitiba	Santa Felicidade	Ma	17/04/2012	17h35	F	73	3 ^{ème}	Femme au foyer	Non
Q99	Curitiba	Santa Felicidade	Ma	17/04/2012	17h45	F	43	4 ^{ème}	Enseignante	Non
Q100	Curitiba	Santa Felicidade	Ma	17/04/2012	17h55	M	32	4 ^{ème}	Technicien	Non

Q101	Curitiba	Consulat d'Italie	L	16/04/2012	9h55	F	34	3 ^{ème}	Professeur	Oui
Q102	Curitiba	Consulat d'Italie	L	16/04/2012	10h00	M	36	2 ^{ème}	Cadre administratif	Oui
Q103	Curitiba	Consulat d'Italie	L	16/04/2012	10h10	M	31	2 ^{ème}	Commerçant	Oui
Q104	Curitiba	Consulat d'Italie	L	16/04/2012	10h15	M	54	3 ^{ème}	Ingénieur	Oui
Q105	Curitiba	Consulat d'Italie	L	16/04/2012	10h20	M	24	5 ^{ème}	Enseignant	Oui
Q106	Curitiba	Consulat d'Italie	Ma	17/04/2012	10h25	F	61	3 ^{ème}	Femme au foyer	Oui
Q107	Curitiba	Consulat d'Italie	Ma	17/04/2012	10h30	M	61	4 ^{ème}	Retraité	Oui
Q108	Curitiba	Consulat d'Italie	Ma	17/04/2012	10h35	M	21	4 ^{ème}	Étudiant	Oui
Q109	Curitiba	Consulat d'Italie	Ma	17/04/2012	10h50	M	83	3 ^{ème}	Retraité	Oui
Q110	Curitiba	Consulat d'Italie	Ma	17/04/2012	11h00	F	23	4 ^{ème}	Vétérinaire	Oui
Q111	Curitiba	Consulat d'Italie	Me	18/04/2012	9h45	F	36	4 ^{ème}	Femme au foyer	Oui
Q112	Curitiba	Consulat d'Italie	Me	18/04/2012	9h50	F	28	5 ^{ème}	Avocate	Oui
Q113	Curitiba	Consulat d'Italie	Me	18/04/2012	10h00	M	65	3 ^{ème}	Retraité	Oui
Q114	Curitiba	Consulat d'Italie	Me	18/04/2012	10h10	M	62	2 ^{ème}	Retraité	Oui
Q115	Curitiba	Consulat d'Italie	Me	18/04/2012	10h20	M	29	4 ^{ème}	Entrepreneur	Oui
Q116	Curitiba	Consulat d'Italie	J	19/04/2012	9h55	M	41	3 ^{ème}	Ingénieur	Oui
Q117	Curitiba	Consulat d'Italie	J	19/04/2012	10h20	F	52	3 ^{ème}	Femme au foyer	Non
Q118	Curitiba	Consulat d'Italie	J	19/04/2012	10h40	M	46	2 ^{ème}	Artisan	Non
Q119	Curitiba	Consulat d'Italie	J	19/04/2012	11h00	F	17	3 ^{ème}	Étudiante	Non
Q120	Curitiba	Consulat d'Italie	J	19/04/2012	11h05	M	43	5 ^{ème}	Ingénieur	Non
Q121	São Roque	Praça Matriz	D	22/04/2012	11h00	F	47	3 ^{ème}	Employée	Non
Q122	São Roque	Praça Matriz	D	22/04/2012	11h15	F	30	3 ^{ème}	Secouriste	Non
Q123	São Roque	Praça Matriz	D	22/04/2012	11h30	M	56	2 ^{ème}	Artisan	Non
Q124	São Roque	Praça Matriz	D	22/04/2012	11h40	M	60	3 ^{ème}	Cadre administratif	Non
Q125	São Roque	Praça Matriz	D	22/04/2012	11h50	F	40	3 ^{ème}	Femme au foyer	Non
Q126	São Roque	Praça Matriz	L	23/04/2012	14h00	F	62	3 ^{ème}	Retraîtée	Non
Q127	São Roque	Praça Matriz	L	23/04/2012	14h15	F	17	3 ^{ème}	Étudiante	Oui

Q128	São Roque	Praça Matriz	L	23/04/2012	14h45	M	38	3 ^{ème}	Ingénieur	Non
Q129	São Roque	Praça Matriz	L	23/04/2012	14h50	M	46	5 ^{ème}	Commerçant	Non
Q130	São Roque	Praça Matriz	L	23/04/2012	15h00	M	59	3 ^{ème}	Enseignant	Non
Q131	São Roque	Praça Matriz	Ma	24/04/2012	9h55	F	26	4 ^{ème}	Employée	Non
Q132	São Roque	Praça Matriz	Ma	24/04/2012	10h00	F	23	4 ^{ème}	Employée	Non
Q133	São Roque	Praça Matriz	Ma	24/04/2012	10h05	F	29	3 ^{ème}	Femme au foyer	Non
Q134	São Roque	Praça Matriz	Ma	24/04/2012	10h15	F	32	3 ^{ème}	Enseignante	Non
Q135	São Roque	Praça Matriz	Ma	24/04/2012	10h20	F	52	3 ^{ème}	Avocate	Non
Q136	São Roque	Praça Matriz	Me	25/04/2012	16h50	M	26	3 ^{ème}	Employée	Non
Q137	São Roque	Praça Matriz	Me	25/04/2012	17h00	M	20	2 ^{ème}	Commerçant	Non
Q138	São Roque	Praça Matriz	Me	25/04/2012	17h05	F	20	4 ^{ème}	Étudiante	Non
Q139	São Roque	Praça Matriz	Me	25/04/2012	17h10	M	18	4 ^{ème}	Employé	Non
Q140	São Roque	Praça Matriz	Me	25/04/2012	17h15	M	16	4 ^{ème}	Employé	Non
Q141	São Paulo	Consulat d'Italie	L	30/04/2012	9h20	F	70	3 ^{ème}	Comptable	Oui
Q142	São Paulo	Consulat d'Italie	L	30/04/2012	9h25	M	46	2 ^{ème}	Commerçant	Oui
Q143	São Paulo	Consulat d'Italie	L	30/04/2012	9h30	M	39	5 ^{ème}	Employé	Oui
Q144	São Paulo	Consulat d'Italie	L	30/04/2012	9h35	F	23	3 ^{ème}	Enseignante	Oui
Q145	São Paulo	Consulat d'Italie	L	30/04/2012	9h40	M	36	2 ^{ème}	Entrepreneur	Oui
Q146	São Paulo	Consulat d'Italie	Me	02/05/2012	11h20	F	21	3 ^{ème}	Étudiante	Oui
Q147	São Paulo	Consulat d'Italie	Me	02/05/2012	11h30	M	18	5 ^{ème}	Étudiant	Non
Q148	São Paulo	Consulat d'Italie	Me	02/05/2012	11h35	M	26	2 ^{ème}	Étudiant	Oui
Q149	São Paulo	Consulat d'Italie	Me	02/05/2012	11h40	F	52	2 ^{ème}	Cadre administratif	Oui
Q150	São Paulo	Consulat d'Italie	Me	02/05/2012	11h50	F	48	2 ^{ème}	Architecte	Oui
Q151	São Paulo	Consulat d'Italie	J	03/05/2012	9h15	M	46	2 ^{ème}	Ingénieur	Oui
Q152	São Paulo	Consulat d'Italie	J	03/05/2012	9h25	M	61	3 ^{ème}	Retraité	Oui
Q153	São Paulo	Consulat d'Italie	J	03/05/2012	9h30	M	58	2 ^{ème}	Fonctionnaire	Oui
Q154	São Paulo	Consulat d'Italie	J	03/05/2012	9h40	F	52	2 ^{ème}	Employée	Oui

Q155	São Paulo	Consulat d'Italie	J	03/05/2012	9h45	M	31	4 ^{ème}	Banquier	Oui
Q156	São Paulo	Consulat d'Italie	V	04/05/2012	9h30	F	55	2 ^{ème}	Commerçante	Oui
Q157	São Paulo	Consulat d'Italie	V	04/05/2012	9h35	F	32	3 ^{ème}	Décoratrice	Oui
Q158	São Paulo	Consulat d'Italie	V	04/05/2012	9h40	M	43	3 ^{ème}	Cadre administratif	Oui
Q159	São Paulo	Consulat d'Italie	V	04/05/2012	9h45	F	62	3 ^{ème}	Enseignante	Oui
Q160	São Paulo	Consulat d'Italie	V	04/05/2012	10h00	F	58	2 ^{ème}	Secrétaire	Oui

Note : au *bairro* de Santa Felicidade (ancienne *colônia* italienne) à Curitiba, nous avons appliqués ces questionnaires à l'entrée du terminus des bus.

2. Liste des entretiens réalisés avec des parlementaires italiens en Italie (Rome) – février 2012

i) *Liste des parlementaires nous ayant accordé un entretien*

Entretien	Date	Interlocuteur	Mandat	Circonscription	Parti
E1	01/02/2012	Marco Fedi	Député	Asie-Afrique-Océanie-Antarctique	Partito Democratico (PD)
E2	08/02/2012	Donatella Poretti	Sénatrice	Pouilles	Partito Radicale (PR)
E3	14/02/2012	Fabio Porta	Député	Amérique Méridionale	Partito Democratico (PD)
E4	15/02/2012	Andrea Marcucci	Sénateur	Toscane	Partito Democratico (PD)
E5	16/02/2012	Franco Narducci	Député	Europe	Partito Democratico (PD)
E6	22/02/2012	Andrea Sarubbi	Député	Campanie 1	Partito Democratico (PD)
E7	23/02/2012	Laura Garavini	Députée	Europe	Partito Democratico (PD)

ii) *Liste des parlementaires ayant répondu par écrit à nos questions*

Réponse	Date	Interlocuteur	Mandat	Circonscription	Parti
R1	01/02/2012	Basilio Giordano	Sénateur	Amérique du Nord et Centrale	Popolo della Libertà (PdL)
R2	08/02/2012	Francesco Ferrante	Sénateur	Ombrie	Partito Democratico (PD)

3. Liste des entretiens réalisés avec des représentants des institutions italiennes en Argentine et au Brésil – mars et avril 2012

i) *Liste des représentants des institutions italiennes nous ayant accordé un entretien*

Entretien	Date	Interlocuteur	Fonction	Circonscription	Institution
E8	19/03/2012	Observateur anonyme	Confidentielle	Buenos Aires	Consulat Général d'Italie
E9	28/03/2012	Andrea Lepore	Consul	Córdoba	Consulat Général d'Italie
E10	19/04/2012	Salvatore Di Venezia	Consul	Curitiba	Consulat Général d'Italie
E11	19/03/2012	Marco Marica, Dora Pentimalli Ruffa	Adjoint / Secrétaire Événementiel	Buenos Aires	<i>Istituto Italiano di Cultura</i>
E12	04/04/2012	Donatella Cannova	Directrice	Córdoba	<i>Istituto Italiano di Cultura</i>
E13	16/04/2012	Simona De Santis	Coordinatrice Didactique	Curitiba	<i>Centro di Cultura Italiana</i>
E14	16/03/2012	Luigi Pallaro	Président	Buenos Aires	<i>Camera di Commercio Italiana</i>
E15	03/04/2012	Rubén Quaino	Secrétaire Général	Córdoba	<i>Camera di Commercio Italiana</i>
E16	03/05/2012	Francesco Paternò	Secrétaire Général	São Paulo	<i>Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio, Indústria e Agricultura</i>

ii) *Liste des représentants des institutions italiennes ayant répondu par écrit à nos questions*

Réponse	Date	Interlocuteur	Fonction	Circonscription	Institution
R3	17/04/2012	Gianluca Cantoni	Secrétaire Général	Paraná	<i>Câmara Ítalo-Brasileira de Comércio e Indústria</i>

4. Liste des entretiens réalisés avec des Italo-descendants en Argentine et au Brésil – mars et avril 2012

Entretien	Date	Lieu	Interlocuteur ¹	Sexe ²	Âge	Degré de Génération	<i>Doppia Cittadinanza</i>	Profession
E17	12/03/2012	Buenos Aires	Gustavo Braidà	H	39	4 ^{ème}	Non	Officier de gendarmerie
E18	13/03/2012	Buenos Aires	Gemma Silva	F	61	2 ^{ème}	Oui	Juriste
E19	13/03/2012	Buenos Aires	Rafaela Conosciuto	F	24	4 ^{ème}	Oui	Dessinatrice
E20	14/03/2012	Buenos Aires	Juan Castrano	H	61	4 ^{ème}	Non	Commerçant
E21	15/03/2012	Buenos Aires	Ana Negri	F	42	3 ^{ème}	Oui	Actrice
E22	15/03/2012	Buenos Aires	Rosa María Mancinelli	F	58	2 ^{ème}	Oui	Femme au foyer

E23	16/03/2012	Buenos Aires	Orlando Mancinelli	H	54	2 ^{ème}	Non	Artisan glacier
E24	16/03/2012	Buenos Aires	Oswaldo Crea	H	54	2 ^{ème}	Oui	Ingénieur
E25	20/03/2012	Buenos Aires	Giordano Sposato	H	26	3 ^{ème}	Oui	Informaticien
E26	20/03/2012	Buenos Aires	Marcela Leticia Manocchio	F	56	6 ^{ème}	Non	Secrétaire
E27	24/03/2012	Oncativo	Elio et Norma Vassallo	H/F	89/82	3 ^{ème}	Non	Agriculteurs
E28	24/03/2012	Oncativo	Amata et Carina Benedini	F	64	2 ^{ème}	Oui	Agents d'assurance
E29	25/03/2012	Oncativo	Ernesto José Cordero	H	53	3 ^{ème}	Non	Commerçant
E30	28/03/2012	Córdoba	Carmela Beitel-Bonanno	F	60	3 ^{ème}	Oui	Artiste
E31	28/03/2012	Córdoba	Flora Cavallero	F	55	4 ^{ème}	Non	Retraitée
E32	29/03/2012	Córdoba	Sabina Gómez	F	37	5 ^{ème}	Oui	Chargée de communication
E33	30/03/2012	Córdoba	Claudia Ferrara	F	40	3 ^{ème}	Non	Agent administratif
E34	30/03/2012	Córdoba	Mauricio Lucian Cerrato	H	45	3 ^{ème}	Non	Commerçant
E35	02/04/2012	Córdoba	Marisa Barbieri	F	24	4 ^{ème}	Non	Esthéticienne
E36	03/04/2012	Córdoba	Andreas Locatelli Salvay	H	26	4 ^{ème}	Non	Marketing numérique
E37	14/04/2012	Curitiba	Benjamin Marchesin	H	79	4 ^{ème}	Non	Agriculteur
E38	15/03/2012	Curitiba	Maria Cecilia Furlan	F	54	4 ^{ème}	Oui	Retraitée
E39	15/03/2012	Curitiba	Fabio De Biasio	H	44	4 ^{ème}	Oui	Avocat
E40	17/04/2012	Curitiba	Ermano Zulio	H	66	4 ^{ème}	Oui	Industriel
E41	18/04/2012	Curitiba	Tatiana Setti	F	23	5 ^{ème}	Oui	Vétérinaire
E42	19/04/2012	Curitiba	Mariella Deflorian Moreira	F	37	5 ^{ème}	Oui	Psychologue
E43	20/04/2012	Curitiba	Silvana Baravelli	F	30	2 ^{ème}	Oui	Architecte
E44	20/04/2012	Curitiba	Isabela Zanin	F	43	4 ^{ème}	Oui	Bibliothécaire
E45	20/04/2012	Curitiba	Maria Roberta / Ana Silvia Deflorian Couto	F	69 / 49	4 ^{ème} / 5 ^{ème}	Oui	Retraitée / Pédagogue
E46	20/04/2012	Curitiba	André Bonafin Costa	H	42	4 ^{ème}	Oui	Designer graphique
E47	21/04/2012	Curitiba	Augusto / Cesar / Ivan Cirillo	H	54 / 19 / 21	3 ^{ème} / 4 ^{ème}	Oui	Ingénieur / Étudiants
E48	21/04/2012	Curitiba	Amilton Maschio	H	43	5 ^{ème}	Non	Ingénieur
E49	23/04/2012	São Roque	Graziella Rizzo Schiavoni	F	73	1 ^{ème}	Oui	Entrepreneur
E50	24/04/2012	São Roque	Flávia Maria Sanchez de Paula	F	52	4 ^{ème}	Non	Journaliste

E51	25/04/2012	São Roque	Perla Patricia Marzotto Delgado	F	73	3 ^{ème}	Non	Retraitée
E52	25/04/2012	São Roque	Alice Fantini Medeiro	F	78	2 ^{ème}	Oui	Enseignante
E53 ^a	25/04/2012	São Roque	Salvatore Borrelli	H	69	1 ^{ème}	Oui	Ingénieur / Sculpteur
E54	26/04/2012	São Roque	Carolina Vannini	F	36	4 ^{ème}	Non	Avocate
E55	26/04/2012	São Roque	Raquel / Ornella Schiavoni	F	53 / 51	2 ^{ème}	Oui	Enseignantes
E56	01/05/2012	São Paulo	Lucrezia Di Greco	F	53	3 ^{ème}	Oui	Photographe
E57	02/05/2012	São Paulo	Marcelo Bocchi	H	61	3 ^{ème}	Non	Retraité
E58	03/05/2012	São Paulo	Luciano Varriale	H	35	3 ^{ème}	Oui	Architecte
E59	03/05/2012	São Paulo	Ida et Sajala Losacco	F	85 / 26	2 ^{ème} / 4 ^{ème}	Non	Retraitée / Enseignante
E60	04/05/2012	São Paulo	Antonio Bianco	H	30	2 ^{ème}	Oui	Entrepreneur
E61	04/05/2012	São Paulo	Rebecca Voltarel	F	31	4 ^{ème}	Oui	Journaliste
E62	04/05/2012	São Paulo	Débora da Costa Marzani	F	26	4 ^{ème}	Non	Architecte

¹Pseudonymes (voir conventions adoptées, p. 16-17).

²F : Féminin ; M : Masculin.

^aSalvatore Borrelli étant en réalité un Italien de première génération (puisque'il est né en Italie et a émigré au Brésil lorsqu'il était enfant) alors qu'il se présentait comme un Italien de deuxième génération, nous n'utilisons pas l'entretien E53 dans cette thèse qui concerne uniquement les descendants d'émigrés italiens (et non les émigrés eux-mêmes), mais nous le conservons pour d'éventuelles recherches ultérieures, et le faisons apparaître parmi les transcriptions intégrales. En revanche, nous utilisons l'entretien E49, bien que Graziella Rizzo Schiavoni soit également de première génération, car il s'agit d'un cas très intéressant, d'autant plus que nous avons pu le mettre en perspective avec celui de ses filles, Raquel et Ornella Schiavoni (E55), qui nous ont-elles aussi accordé un entretien.

Une identité problématique : *cittadinanza*, *nazionalità* et *italianità* parmi les Italo-descendants en Argentine et au Brésil

RÉSUMÉ

Selon la législation italienne, est Italien le fils ou la fille d'un citoyen italien. Cette transmission de la *cittadinanza* par droit du sang remonte à l'aube de l'Unité italienne, dans les années 1860, et à un contexte d'émigration massive, en particulier vers l'Amérique Latine. En légiférant de la sorte, les parlementaires du tout jeune Royaume d'Italie souhaitaient maintenir un lien fort avec la population émigrée dans le monde entier, pour l'intégrer, sur le principe de la *nazionalità*, à la construction de la nation italienne. Depuis, la loi n'a que très peu changé, et les émigrés italiens se sont intégrés à leurs pays d'accueil. Leurs descendants, qui sont donc légalement aussi des citoyens italiens, sont encore considérés par les parlementaires italiens comme une véritable ressource pour l'Italie pour la diffusion et le prestige de l'*italianità*. Mais est-ce bien le cas et la législation est-elle encore adaptée à la réalité contemporaine ?

À partir d'un *corpus* inédit de données statistiques et d'entretiens enregistrés ou filmés avec des parlementaires italiens, des représentants d'institutions italiennes à l'étranger et des Italo-descendants lors d'une recherche de terrain réalisée en Italie, en Argentine et au Brésil, nous vérifions dans quelle mesure ces derniers constituent (ou non) une ressource pour l'Italie et maintiennent un lien avec le pays d'origine de leurs ancêtres. Pour cela, nous conjugons méthode quantitative et méthode qualitative, et pour cette dernière, nous recourons à l'analyse de discours, traquant chez les Italo-descendants les indices d'*italianità* et la manière qu'ils ont de l'exprimer dans leur langage et leur gestuelle. Nous abordons différents thèmes (économiques, démographiques, linguistiques, culturels, civiques) qui nous permettent de montrer que ces Italo-descendants ne constituent pas des ambassadeurs d'*italianità*, mais des individus aux appartenances multiples et aux identités complexes, dont le lien avec l'Italie est, à quelques exceptions près, ténu.

Plus qu'un élément fédérateur unissant les Italo-descendants à leurs prétendus compatriotes d'Italie, la *cittadinanza* est ainsi envisagée de manière tantôt pragmatique, comme un laissez-passer permettant de voyager librement ; tantôt de manière symbolique, comme un vecteur de distinction au sein des sociétés argentine et brésilienne. Loin de se confondre, la *cittadinanza*, la *nazionalità* et l'*italianità* tendent en réalité à se distinguer de plus en plus dans le nouveau contexte globalisé, et invitent à réfléchir à une autre manière de préserver, entretenir ou créer un lien entre les Italo-descendants et l'Italie.

Mots clés : *cittadinanza*, *nazionalità*, *italianità*, identité, migrations, Italo-descendants, Argentine, Brésil.

A problematic identity: *cittadinanza*, *nazionalità* and *italianità* among Italian descendants in Argentina and Brazil

ABSTRACT

According to the Italian legislation, to be Italian one must be the son or daughter of an Italian citizen. The transmission of the *cittadinanza* by right of blood dates back to the dawn of the Italian Unity, in the 1860s, and to a context of massive emigration, especially towards Latin America. By legislating in such a way, the parliamentarians of the young Italian Kingdom expected to keep a strong link with their migrants across the world, in order to integrate them, under the principle of *nazionalità*, to the construction of the Italian Nation. Ever since, the law has seen only minor changes, and Italian migrants have integrated to their host countries. Their descendants—who are accordingly Italian citizens—are still considered by the Italian legislators as a true resource for Italy for the diffusion and prestige of *italianità*. But is this actually the case and is the legislation adapted to today's reality?

Using a novel *corpus* of quantitative data and interviews audio or video-taped with members of the Italian parliament, representatives of Italian institutions in foreign countries and Italian descendants during fieldwork undertaken in Italy, Argentina and Brazil, I investigate to what extent Italian descendants do (or do not) constitute a resource for Italy and whether they maintain a link with the country of origin of their ancestors. To that end, I conjugate quantitative and qualitative methods. For the latter, I use discourse analysis to track down the clues of *italianità* among Italian descendants as well as the ways in which they express it both language and gesture-wise. I cover different domains (economic, demographic, linguistic, cultural, civic) that permit to show that Italian descendants do not constitute ambassadors of *italianità*, but rather individuals with multiple and complex identities for whom the link with Italy is, with rare exceptions, tenuous.

More than a unifying element joining together Italian descendants and their pretended compatriots in Italy, the *cittadinanza* is thus at times conceived in a pragmatic manner, as a free-pass allowing for unimpeded travelling; and at times in a symbolic way, as a driver of distinction within the Argentinian and Brazilian societies. Far from being the same thing, *cittadinanza*, *nazionalità* and *italianità* tend in reality to become increasingly divergent in the new context of globalization, which calls for a reflection on different ways of preserving, maintaining or creating a link between Italian descendants and Italy.

Keywords: *cittadinanza*, *nazionalità*, *italianità*, identity, migrations, Italian descendants, Argentina, Brazil.